CORRESPONDANCE

DE

NICÉPHORE GRÉGORAS

Société Française d'Imprimerie d'Angers,
4, Rue Garnier, Angers.

COLLECTION BYZANTINE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

CORRESPONDANCE
DE
NICÉPHORE GRÉGORAS

TEXTE ÉDITÉ ET TRADUIT
PAR

R. GUILLAND
Docteur ès lettres.



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL
1927.

A MONSIEUR

CHARLES DIEHL

Membre de l'Institut.

Hommage de très respectueuse reconnaissance.

INTRODUCTION

I

La Vie et l'Œuvre de Nicéphore Grégoras.

Nicéphore Grégoras est l'un des écrivains les plus grands du xive siècle Byzantin. Sa vie nous est surtout connue par ce qu'il nous en dit lui-même, dans son œuvre et dans sa correspondance, en partie l'une et l'autre encore inédites aujourd'hui[1].

Grégoras naquit à Héraclée de Pont vers 1295. Il perdit, tout jeune, ses parents, et fut élevé par son oncle maternel, Jean, évêque d'Héraclée. Celui-ci lui donna les premières notions de l'instruction « encyclopédique », et, voyant les heureuses dispositions de son neveu, l'envoya, à vingt ans, à Byzance pour y parfaire ses connaissances. Grégoras entra en relations avec le Patriarche Jean Glycys, savant grammairien et rhéteur, qui l'initia surtout aux études grammaticales, et avec le Premier ministre d'Andronic II, le Grand Logothète, Théodore Métochite, le plus grand savant peut-être du xive siècle Byzantin. Métochite se prit d'affection pour Grégoras ; il lui enseigna la philosophie, lui fit lire Aristote et l'initia à l'astronomie, qui était alors presqu'ignorée. Grégoras, pour témoigner à Métochite sa reconnaissance, se fit le précepteur bénévole de sa fille Irène et de l'un de ses fils, Nicéphore.

1. Je me permets et suis obligé de renvoyer pour la vie et l'œuvre de Grégoras à mon étude : *Essai sur Nicéphore Grégoras. L'homme et l'œuvre.*

Grégoras avait vingt-sept ans. Métochite le présenta à Andronic II, souverain médiocre mais prince éclairé et protecteur des lettres et des sciences[1]. Grégoras fit l'éloge de ce dernier en un discours très fleuri, qu'il a inséré dans son *Histoire*[2]. Andronic II honora, dès lors, Grégoras de son amitié. Pour mettre fin aux murmures des courtisans, le souverain voulut nommer son protégé Chartophylax ou Archiviste du Patriarcat[3]. Grégoras, arguant de sa jeunesse et de son inexpérience, refusa et adressa à cette occasion un nouveau discours à l'empereur[4].

Grégoras se consacra alors tout entier à l'étude. Il avait déjà écrit plusieurs ouvrages : un « Éloge de sa patrie », ouvrage perdu[5], et, vraisemblablement, son premier ouvrage, et différentes œuvres de circonstance : Exercices préparatoires (Προγυμνάσματα), par lesquels on formait à cette époque le futur rhéteur : Déclamations, comme celle-ci : « *Les Lacédémoniens et les Thébains se sont portés contre Platées. Les Platéens leur députent des envoyés, car ils estiment qu'il n'y a pas lieu de faire la guerre* »[6] ; Éloges, comme l' « *Éloge de l'amandier* »[7], Réfutations, comme la « *Réfutation de ceux qui prétendent qu'il n'y a pas d'humilité chez l'homme* »[8] ; Dialogues philosophiques, comme le « *Philomathès* »[9], Suppliques, Prières fictives, Introductions de chrysobulles, de sigillia, de testaments, tous opuscules inédits[10]. Grégoras commence à être connu : il est en relations avec le moine Joseph le Philosophe, le savant thessa-

1. Ch. Diehl, *Hist. de l'emp. byz.*, p. 194.
2. Grég., *Hist.*, VIII, 9.
3. *Id.*, *id.*, *id.*
4. *Id.*, *id.*, *id.*
5. Lettre 7 à Démétrios Cavasilas.
6. Cod. Vatic. gr. 1086, 67v-74v.
7. *Id.*, 46v-49v.
8. *Id.*, 49v-54r.
9. *Bezd.*, pp. 356-364.
10. Cod. Vatic. gr. 1086, 210r-217v.

lonicien Thomas Magistros, Nicéphore Chumnos, Théolepte, métropolite de Philadelphie, Andronic Zaridas, Démétrios Cydonès, etc. En 1324, grâce à la protection d'Andronic II, Grégoras exposa devant une assemblée de savants sa « *Méthode pour fixer la date de Pâques* »[1]. Tous l'approuvèrent, mais pour des raisons politiques et religieuses, Andronic II ne donna aucune suite à la réforme. Les idées de Grégoras ne devaient triompher qu'en 1578 avec Grégoire XIII.

Cette période est l'une des plus fécondes de la vie de Grégoras. De cette époque datent son opuscule « *Sur la grammaire*[2] », deux *Éloges d'Andronic II*, l'un, où Grégoras loue le Platonisme de l'empereur[3], l'autre, écrit en dialecte ionien, où il célèbre l'intelligence du souverain[4], une étude sur « *la construction de l'astrolabe* »[5], et un ouvrage d'une plus grande étendue, entrepris vraisemblablement sur l'initiative de Métochite, le *Commentaire du traité des Songes* de Synésios[6]. De cette époque datent également la plupart de ses ouvrages hagiographiques, presque tous inédits : *Vie de Cauléas*[7], de *Michel le Syncelle*[8], de *Théophano*[9], de *Basilissa*[10], *Éloge de saint Démétrius*[11], de *Mercure*[12],

1. Grégoras l'a insérée dans son *Histoire*, VIII, 13. Il l'envoie aussi à ses amis, comme le Philosophe Joseph et Démétrios Cavasilas.

2. Édité sous le nom de Manuel Moschopoulos, avec ses *Erôtèmata*, Bâle, 1640, pp. 255-257.

3. *Bezd.*, pp. 364-369.

4. *Id.*, pp. 369-372.

5. Cod. Par. gr. 2409, 18v-23r.

6. Migne, *P. G.*, t. 149, coll. 521-642.

7. *Id.*, t. 106, coll. 177-182, latin seulement, sous le nom de Nicéphore.

8. *Isvestia*, Inst. Arch. russe de CP. 1906, 260-279.

9. *Mém. Ac. Sc. St-Pétersb.*, VIII[e] sér., III, 2 (1898) 25-45.

10. Cod. Hamilton gr. 453, 89r-95r.

11. Cod. Angelic. gr. 82, 43r-51r.

12. *Id.*, 51r-55r.

martyre de Codrat[1], *Panégyrique de Constantin*[2]. Grégoras est dès lors un personnage connu. Andronic II l'envoie en ambassade en Serbie, en 1326, auprès du tsar Étienne Detchanski[3]. Sur les instances de ses amis Grégoras ouvre des cours de philosophie et d'astronomie : il étudie Platon, Aristote et Ptolémée. Il goûte à la célébrité. Mais le malheur fond sur lui à l'improviste : le 24 mai 1328, son protecteur, Andronic II, est obligé d'abdiquer en faveur de son petit-fils, Andronic III, Théodore Métochite est exilé, et son oncle Jean d'Héraclée meurt.

Abattu par ces malheurs, Grégoras se retire chez lui Il écrit la Vie de Jean d'Héraclée, encore inédite[4]. Il étudie l'œuvre de Ptolémée, et en particulier *les Harmoniques*, qu'il complète et commente[5]. Les événements. le forcent, du reste, dès 1329, à sortir du silence où il voulait vivre. Il réfute de stupides prophéties parvenues à Byzance sous forme de lettres, venant d'Italie et de Colchide[6], et il commence sa lutte contre les faux savants ou sophistes. A cette époque, il se lie d'amitié avec Jean Cantacuzène, premier ministre d'Andronic III, qui devait devenir quelques années plus tard son ennemi le plus acharné après avoir été son ami le plus intime.

En 1330 arrivait à Byzance le moine calabrais Barlaam. C'était un savant, qui avait étudié la philosophie, la théologie surtout occidentale et les sciences. C'était avant tout un intrigant. Barlaam possédait assez bien la langue grecque. Il voulut essayer de supplanter à Byzance Grégoras et Métochite qui, pour des causes

1. Migne, *P. G.*, 149, coll. 506-521.
2. Cod. Hamilton gr. 453, 8r-62v.
3. Grégoras a raconté cette ambassade dans la lettre 12 à Zaridas, qu'il a insérée en grande partie dans son *Histoire*, VIII, 14.
4. Cod. Par. gr. 3040, 3r-17r.
5. Cod. Vatic. gr. 185, 69r-201r.
6. Lettre 19 à Pépagomène, reproduite en partie dans l'*Histoire*, XI, 11.

diverses, se condamnaient au silence. Barlaam provoqua Grégoras à un débat public, que celui-ci finit par accepter et qui tourna à la confusion du Calabrais. Grégoras nous l'a raconté dans son Dialogue, intitulé « *Florentios* »[1]. Ce succès accrut encore la notoriété de Grégoras. Sa renommée s'étend au-delà des murs de la capitale; il reçoit alors le surnom de Philosophe, qui devait lui rester, sa vie durant. De cette époque datent l' « *Exposé des calculs relatifs aux éclipses solaires d'après Ptolémée*[2] et le « *Comput Pascal* »[3].

Le 13 février 1332, Andronic II, devenu le moine Antoine, mourait dans le plus complet dénuement, et, un mois après, le 13 mars, s'éteignait à son tour Théodore Métochite. Grégoras prononça l'oraison funèbre du souverain[4] et du ministre[5] et composa une courte épitaphe en l'honneur du second[6]. L'année suivante, en 1333, Grégoras eut l'occasion de montrer à Andronic III son dévouement : Xénè, la mère de l'empereur, venait de mourir. Grégoras adressa au Basileus un discours pour le consoler de son malheur[7], mais il y faisait surtout son éloge. Grégoras est désormais très en faveur à la Cour, et l'on fait appel à lui dans les cas délicats. Au début de 1334, par exemple, le pape Jean XXII, ayant envoyé à Byzance deux légats pour traiter de l'éternel problème de l'union des deux Églises, Grégoras fut choisi pour leur répondre. Il conseilla de ne pas entrer en relations avec les légats, et son avis prévalut[8]. Grégoras est presque à l'apogée de sa gloire. Il est en

1. Éd. A. Jahn, *Jahns Jahrb. Supplmtbd* 10 (1844) pp. 485-536.
2. Cod. Marc. gr. 325.
3. Cod. Par. gr. 2494, 122v.
4. *Hist.*, IX, 1.
5. *Hist.*, IX, 2.
6. Ed. S. J. Mercati, *Sulle poesie di Niceforo Gregora*. Estratto dal Bessarione, 1918.
7. *Hist.*, X, 6.
8. *Hist.*, X, 8.

relation avec tout ce que l'empire compte de célébrités ecclésiastiques, politiques et littéraires, et, de cette période, date la plus grande partie des lettres que nous avons de lui ; il est de plus en plus lié avec Cantacuzène, et il approche fréquemment Andronic III, qu'il félicite dans un nouveau discours, en 1337, de ses succès sur les Turcs[1]. Trois ans plus tard, les querelles religieuses mettaient fin à sa vie tranquille de savant.

En 1340, Barlaam provoquait, à Thessalonique, la Querelle de l'Hésychasme, qui divisa l'empire de 1340 à 1351 et qui fit le malheur de Grégoras[2]. A partir de 1340, en effet, toute l'activité de Grégoras est occupée par les disputes théologiques ; il se voit obligé de renoncer aux lettres et aux sciences ; de cette période datent tous ses ouvrages théologiques et son *Histoire*[3], son œuvre la plus connue, qui, en trente-sept livres, raconte les événements de 1204 à 1359, seule source avec les Mémoires de Cantacuzène pour la connaissance de cette époque.

La Querelle de l'Hésychasme, née en apparence des pratiques étranges de quelques moines de l'Athos, prit bien vite un aspect politique, l'empereur usurpateur, Jean VI Cantacuzène, soutenant les Athonites et leur défenseur, Grégoire Palamas ; les légitimistes, avec Anne de Savoie, veuve d'Andronic III, d'abord, et Jean V Paléologue, son fils, ensuite, soutenant les adversaires des Athonites ou Antipalamites, défendus par Grégoire Akindynos et Grégoras. Les critiques de Barlaam contre les Athonites furent réfutées par Palamas. La querelle s'envenimant rapidement, un synode se réunit en juin 1341 ; Grégoras souffrant n'y assistait pas ; Barlaam fut condamné. Andronic III mourut sur ces entrefaites ; Grégoras prononça son oraison funèbre[4].

1. *Hist.*, XI, 2.
2. Sur cette querelle, cf. O. Tafrali, *Thessalonique au XIVe siècle*, Paris, 1912 et la bibliographie sur ce sujet.
3. Publiée dans la *Byzantine* de Bonn, t. I-III. Boivin-Bekker.
4. *Hist.*, XI, 11.

Andronic III avait chargé son ami, le Grand Domestique, Jean Cantacuzène, de la régence du royaume, car il laissait un fils, Jean V Paléologue, très jeune. Les circonstances amenèrent Cantacuzène à se faire proclamer empereur à Didymotique, le 26 octobre 1341. Ce fut la guerre civile entre Anne de Savoie et lui pendant six ans.

Barlaam s'était réfugié en Italie, où il mourut comme évêque de Séminara. Grégoire Akindynos, après son départ, poursuivit la lutte contre les Hésychastes. Grégoras se tint, d'abord, à l'écart de la bataille, et se contenta d'écrire à ses amis pour les engager à entrer dans la lutte en faveur des Antipalamites[1]. La campagne contre les Hésychastes réussit, et un nouveau synode, réuni par le Patriarche Jean Calécas, ami de Grégoras, rapporta la condamnation, prononcée contre Barlaam. Palamas quitta la capitale, et fut finalement emprisonné en 1345. Mais, dès 1346, il était libéré par Anne qui s'était ralliée au Palamisme et il attaqua violemment Calécas. Grégoras, obligé par la Basilissa de servir d'arbitre dans la querelle entre les deux hommes, donna raison à Calécas et rédigea ses «*Premiers Antirrhétiques*»[2]. Calécas fut déposé par un synode, en janvier 1347, qui confirma la condamnation de Barlaam et d'Acindynos. Grégoras aurait été sans doute exilé si, dans la nuit du 2 au 3 février, Cantacuzène ne s'était emparé de Byzance.

Cantacuzène, pour des raisons plus politiques que religieuses, s'était fait le protecteur de Palamas et des Hésychastes. Il convoqua un synode, qui confirma la déposition de Calécas et nomma à sa place Isidore, Palamite notoire. Grégoras, toujours très lié avec Cantacuzène, essaya, mais en vain, de le détourner de Palamas. Cantacuzène le convoqua avec Palamas au Palais pour leur permettre d'exposer l'un et l'autre, leurs doctrines. Grégoras l'emporta, mais Cantacu-

1. Lettres, 151 et 159.
2. *Hist.*, XV, 7.

zène refusa de prendre une décision. Grégoras, revenu à ses études, commença à écrire son *Histoire*. A la fin de 1349, le patriarche Isidore étant mort, Cantacuzène offrit à Grégoras la dignité patriarcale, s'il cessait ses attaques contre les Hésychastes. Grégoras refusa, et Callixte, Athonite ignare, fut nommé à sa place. Grégoras serait peut-être resté en dehors de la lutte, si Akindynos n'était pas mort à ce moment. Les orthodoxes vinrent le supplier de défendre la « vraie religion » contre les Palamites. Grégoras essaya encore une fois de gagner à sa cause Cantacuzène, mais sans succès. La querelle durant, Cantacuzène convoqua un synode pour trancher le débat[1].

Le synode se réunit le 27 mai 1351 ; il n'était pas œcuménique comme il aurait dû l'être, et ne comptait que des métropolites, Palamites plus ou moins avoués. Le synode tint quatre séances, sanctionna les théories de Palamas, confirma la condamnation de Barlaam et d'Akindynos et anthématisa Grégoras. On se livra sur le champ à des voies de fait sur les partisans de ce dernier ; quant à lui, on le consigna dans sa demeure[2].

Grégoras n'en continua pas moins à lutter contre Palamas. Il travaille à une *Nouvelle Réfutation* des Décisions du synode[3]. Il entretient une correspondance active avec ses amis de Chypre et de Thessalonique, correspondance malheureusement perdue en grande partie, pour les engager à ne pas abandonner la lutte contre Palamas[4]. Pour couper court à ces manœuvres, Cantacuzène fit emprisonner Grégoras au monastère

1. Cette période de la vie de Grégoras nous est encore mal connue. Nous n'avons comme source que le récit de Grégoras, forcément partial ; les ouvrages de ses adversaires, Cantacuzène, Palamas, Philothée, Nicolas Cavasilas, donnent peu ou pas de renseignements. Il faut donc accepter le récit de Grégoras sous toutes réserves.

2. *Hist.*, XVIII, XIX, XX, XXI.

3. *Hist.*, XXI, 3.

4. Let. 150 et Cant., IV, 25.

de Chora, avec défense de voir ses amis et de leur écrire[1]. Cantacuzène essaya de tous les moyens pour amener Grégoras à composition. Il lui envoya de fréquentes députations de Palamites[2], et, en particulier, Démétrios Cavasilas, ami intime de Grégoras[3], qui s'était converti au Palamisme et qui discuta longuement avec lui[4] pour le rallier à Palamas. Grégoras ne céda pas. On le menaça de ne plus lire ses *Vies de Saints*, le jour de la fête du saint dans les églises, de jeter ses restes aux chiens, à sa mort ; le métropolite de Sélymbrie, Philothée, l'excommunia, Grégoras ne céda pas[5].

On resserra la surveillance autour de lui. Toutefois, Grégoras parvint à être renseigné sur les événements par l'un de ses disciples et ami, Agathangelos, qui, pendant deux ans, revint périodiquement, le tenir au courant de ce qui se passait[6]. Malade, découragé, privé de livres, Grégoras réussit cependant à écrire dix livres de son *Histoire*, les livres XVIII à XXVII, où il raconte le synode de 1351, sa discussion avec Démétrios Cavasilas, et ses premiers entretiens avec Agathangelos. Le style en est peu châtié, car Grégoras n'eut pas le temps de revoir son œuvre. Il réussit aussi à rédiger ses *Seconds Antirrhétiques*, où il réfute le Tome ou Décisions du synode de 1351[7].

Déconcertés par la résistance de Grégoras, les Palamites ne cessaient pas cependant de lui députer des « théologiens d'un jour »[8] pour le gagner à leurs idées. Cantacuzène, lui-même, au printemps de 1354, lui envoya Mathieu, son fils aîné, qu'il venait de faire cou-

1. Grég., *Hist.*, XXI, 4.
2. *Id.*, XXII, 1.
3. Et non pas NIL Cavasilas, comme le croit Boivin, éd. Bonn, t. I, p. XXXIV.
4. Grég. *Hist.*, XXIV, 2.
5. Miklos. et Müll., *Acta*, I, p. 490.
6. Grég., *Hist.*, XXIV, 34.
7. Cod. Laurent. gr. LVI, 14.
8. *Hist.*, XXVII, 56.

ronner co-empereur et pour qui Grégoras avait une grande affection. Mathieu essaya de convertir Grégoras. Ce fut inutile[1]. On redoubla de rigueur contre lui. Mais la fin de sa persécution n'était pas éloignée.

En décembre 1354, Jean V Paléologue, l'empereur légitime, entrait à Byzance et contraignait Cantacuzène à abdiquer. Celui-ci se retira au monastère de Manganes et prit le nom de Joasaph[2]. Grégoras recouvra la liberté et engagea vivement Jean V à lutter contre les Palamites. Cantacuzène, en l'apprenant, craignant moins pour l'Hésychasme que pour lui-même, racheta Palamas, archevêque de Thessalonique, qui venait d'être fait prisonnier par les Turcs[3], afin de lui permettre de défendre personnellement ses théories. Mais Jean V, qui cependant ne semble pas avoir été favorable à Palamas, subit l'influence de sa femme, l'impératrice Hélène, fille de Cantacuzène, et la discussion projetée entre Grégoras et Palamas n'eut pas lieu. Toutefois, il arriva, à cette époque, à Byzance, un légat du pape Innocent VI, archevêque de Smyrne, Paul, qui demanda au Basileus d'autoriser Palamas à exposer ses théories devant lui, car elles inquiétaient fort le Saint-Siège. Grégoras vint à son tour, sur la demande du prélat, exposer la thèse contraire, et convainquit, semble-t-il, d'hérésie, Palamas. Mais Jean V ne se prononça pas[4]. Grégoras mit par écrit la discussion qui venait d'avoir lieu[5]. L'archevêque ne paraît pas s'être laissé convertir au Palamisme, comme en fait foi la correspondance qu'il échangea à ce sujet avec Cantacuzène[6]. Quant à Grégoras, il vit paraître contre lui une série de libelles qui

1. *Hist.*, XXVIII, 51-65.
2. Cant., IV, 42 et Grég., *Hist.*, XXIX, 30.
3. Grég., *Hist.*, XXIX, 6.
4. *Id.*, *id.*, XXX, 110.
5. *Hist.*, XXX, 9-76 et XXXI.
6. Correspondance conservée dans le cod. Par. gr. 1241, ff. 163r-226r.

essayaient de le diffamer, et que Cantacuzène semble avoir inspirés. Celui-ci tenta, une fois encore, en 1357, de se rapprocher de Grégoras, mais ce fut encore en vain[1].

Grégoras reste, dès lors, chez lui et travaille. De cette époque datent les « *Solutions des Questions* », qu'il dédie à la Basilissa Hélène, et qui sont surtout une réfutation de certaines théories d'Aristote[2], car, dans la lutte qui sévit alors entre Platoniciens et Aristotéliciens, Grégoras se range du côté des premiers. Il écrit également les livres XXXII à XXXVII de son *Histoire*. Grégoras, cependant, commençait à se faire âgé ; il ne put, toutefois, terminer sa vie dans le calme. On déformait ses théories, et on lui faisait dire le contraire de ce qu'il avait écrit[3]. Cantacuzène, en particulier, faisait une critique sévère mais partiale de ses ouvrages[4]. Grégoras fut vivement affecté de ces calomnies, et peut-être songea-t-il un moment à abjurer ses propres idées[5]. Il mourut peu de temps après, et au plus tard, au début de 1360, âgé de 65 ans. Ses restes, comme le lui avaient prédit ses ennemis, furent traînés dans les rues de la capitale[6].

Telle fut la vie de Grégoras. Il était, comme écrivain, presque universel. Grammaire, rhétorique, philosophie, histoire, poésie, physique, mathématique, astronomie, théologie, sont représentées dans son œuvre. Ce fut, cependant surtout, un rhéteur. Il est malheureusement assez difficile de juger son œuvre littéraire. Nous ne possédons que son œuvre de jeunesse, et son *Histoire*,

1. Grég., *Hist.*, XXXII, 4.
2. Cod. Neapolit. gr. Miscell., XXII, 1.
3. Grég., *Hist.*, XXXVII, 36.
4. Cant., IV, 25.
5. Grég. Papamichael. Ὁμολογία Γρηγορᾶ. Dans Ἐκκλ. Φάρος 11 (1913), 66-75. D'après le cod. Patmos 428, 40v-41v. Mais ce document est-il authentique?
6. J. Cyparissiote, *Transgr. Palamit.*; Migne, *P. G.*, t. 152, col. 736.

qui, à elle seule lui assure la notoriété, n'a pu être ni revue ni corrigée par lui. Ses ouvrages scientifiques et théologiques le mettent, sans conteste, au rang des grands savants et des plus subtils théologiens. Si l'on ajoute que Grégoras a laissé une *Correspondance* assez importante et en partie encore inédite, on verra la place importante qu'il tient dans la littérature byzantine.

Comme homme, Grégoras fut intègre et sincèrement attaché à ses idées, à ses convictions religieuses surtout, auxquelles il sacrifia sa tranquillité et son ami le plus cher, Cantacuzène. Il n'était pas sans énergie, quoiqu'il ait été souvent prompt au découragement ; serviable, complaisant, obligeant envers ses amis, il n'était pas, cependant sans orgueil ni vanité. Nicéphore Grégoras fut, au demeurant, un beau caractère ; son nom et son prénom indiquaient, comme l'écrit Jean Cyparissiote[1], que « son esprit, toujours en éveil et prêt à la lutte, remporterait la victoire sur les ennemis de la Foi ».

II

La Correspondance de Grégoras

Grégoras a laissé une *Correspondance* assez volumineuse, formée de cent soixante et une lettres. Elle était, jusqu'en 1925, à peu près complètement inédite. Vingt-trois lettres seulement avaient été publiées, dans des recueils, souvent malaisément accessibles, comme celui de Mystoxydès[2]. M. Bezdeki vient d'en publier quatre-vingt-trois nouvelles, dans l'*Ephemeris Dacoromana*, revue de l'École Roumaine de Rome, II, 1924, pp. 239-377, sous le titre : *Nicephori Gregorae epistulae XC*. Ces lettres sont tirées du cod. Vatic. gr. 1086 et accessoirement des codd. Vatic. gr. 1085, 228, 116,

1. J. Cyparissiote, *id.*, *id.*
2. Συλλογὴ Ἑλληνικῶν ἀνεκδότων· ἐν Βενετίῃ, 1817

Barber. gr. 174 et Urbinas gr. 137. Nous apportons personnellement encore cinquante-cinq lettres, tirées des codd. Angelic. gr. 82, Monac. gr. 10 et Par. gr. 3040, pour la plupart.

Le mérite de l'édition de Bezdeki est d'offrir, en un seul et même recueil, et d'après un texte bien établi, une bonne partie de la correspondance de Grégoras, inédite jusqu'alors. C'est là son plus grand mérite. Car, sans parler de fautes matérielles qui sont plus le fait du typographe que de l'auteur[1], la publication de M. Bezdeki présente les défauts d'un travail trop rapide[2] et perd ainsi de sa valeur. Le classement des lettres n'est ni chronologique (il devrait l'être, car il s'agit d'une correspondance) ni logique (les lettres ne sont pas données par nom de destinataire, en suivant l'ordre alphabétique), et les raisons de l'ordre adopté ne sont pas claires. Par ailleurs, chose étrange, l'auteur compte parmi les *Epistulae XC*, un *Éloge d'Andronic II* (n° X)[3], le préambule du discours que Grégoras tint à Andronic II, vers 1323 (*Hist.*, VIII, 8) (n° VII), l'opuscule sur la *Méthode pour trouver la date de Pâques* (n° XX), insérée également dans l'*Histoire* (VIII, 13)[4], deux lettres, déjà éditées par Boissonade, la lettre XXXI (let. 44 de la présente édition) (Boisson., *An. Gr.*, III, 194-196, en partie) et la lettre LXXV (let. 25), (Boisson., *id.*, p. 189); enfin, ce qui est plus grave, la

1. Fautes d'accentuation, fautes d'orthographe, erreurs dans les renvois de l'Index Epist. et dans la foliotation des manuscrits.

2. M. Bezdeki nous prévient lui-même, dans son avant-propos, que le temps lui a manqué et il demande l'indulgence du lecteur.

3. Le dialogue « *Philomathès* », quoique l'éditeur prévienne, sans sa préface, qu'il s'agit d'un dialogue, figure sous le n° LXXXII, dans les « *Epistulae XC* »; il en est de même de l'*Éloge d'Andronic* numéroté IX et qui, dans l'index, est indiqué comme étant une « allocutio ».

4. Dans ces conditions, il faudrait également publier la lettre-préface du *Commentaire des Songes* de Synésios (Migne, *P. G.*, t. 149, coll. 522-530).

lettre LXXX qui est, en réalité, un fragment de l'ouvrage philosophique inédit *Solutions des Questions*, (cod. Neapolit. gr. Miscell, XXII, 1, f. 192r.) A ces erreurs s'en ajoutent d'autres, qui témoignent davantage encore d'une connaissance superficielle de l'œuvre de Grégoras : erreurs dans la désignation des destinataires : la lettre XLVIII *bis*, par ex. (let. 76) est vraisemblablement adressée à Jean Cantacuzène et non au Primicier, la lettre XIX (let. 116) est envoyée à un correspondant inconnu, non forcément au philosophe Joseph, etc. ; erreurs sur les noms même des correspondants : Démétrios Cavasilas et Cavasilas sont un seul et même personnage ; Magistros est un nom de famille et non un titre ; il en est de même pour Basilikos[1]. Enfin, le texte publié est tantôt collationné avec celui d'un second ou d'un troisième manuscrit, tantôt ne l'est pas, et les lettres 47, 143, seules transmises par le cod. Vatic. gr. 1086[2], les lettres 103, 111, données par les codd. Vatic. gr. 1085 et 116, la lettre 72, conservée par le cod. Vatic. gr. 1085 et la lettre 130 tirée du cod. Vatic. gr. 116, tous manuscrits, consultés par l'éditeur, ne figurent pas dans son édition[3]. Ce sont là des défauts de méthode, imputables surtout à la rapidité avec laquelle ce travail a été fait. Malgré tout, la publication de Bezdeki reste utile, au même titre que les *Anecdota* divers que nous possédons ; elle ne rend pas inutile, cependant, le présent ouvrage.

Les lettres de Grégoras, que nous possédons, sont

1. Pourquoi, dans l'*Index Epist.*, classer les correspondants non pas d'après le nom de famille, mais tantôt d'après le prénom, tantôt d'après leur titre?

2. La lettre 144, donnée également par le seul cod. Vatic. gr. 1086, est presqu'illisible, tant le folio qui la garde est en mauvais état.

3. Pourquoi, par ailleurs, donner seulement çà et là des références relatives à l'origine des citations ou des allusions faites par Grégoras? Il eut fallu ou n'en pas donner ou les donner pour chaque

presque toutes antérieures à 1345 ; elles datent donc de la période la moins intéressante de la vie de cet écrivain. C'est un détail qu'il ne faut pas oublier, si l'on veut juger impartialement cette correspondance. Les lettres, postérieures à 1345, celles qui datent de la Querelle de l'Hésychasme et qui auraient peut-être pu nous renseigner sur cette période mal connue, sont très peu nombreuses. Un certain nombre d'entre elles a certainement été détruit, d'autres se cachent peut-être dans quelque manuscrit encore inexploré. Cette perte est très regrettable. Toutefois, telle qu'elle est, la correspondance de Grégoras a une réelle valeur. Elle nous permet de mieux connaître son auteur ; elle est, ensuite et surtout, une occasion de projeter un peu de lumière sur le XIV[e] siècle, l'un des plus importants et l'un des moins connus dans l'histoire de Byzance.

Les lettres de Grégoras nous renseignent sur sa vie : elles nous le montrent dans son métier de professeur (let. 16 et 59), elles nous font voir les relations affectueuses qu'il entretint avec son maître et ami, Théodore Métochite (let. 3, 4, 14, 15), avec Andronic II (let. 2) ; elles laissent deviner la notoriété dont il jouit durant sa vie (let. 20), elles nous donnent, enfin, des indications, souvent précieuses, sur ses propres ouvrages (let. 7, 51, 155), sur ses idées, sur son caractère.

Les lettres de Grégoras nous font connaître, par ailleur, son époque. Certaines d'entre elles nous laissent deviner les redoutables progrès que faisaient alors les Turcs (let. 47) ; d'autres nous laissent entrevoir la situation intellectuelle et religieuse à ce moment. Les unes (let. 13, 33, 49, 116) montrent les efforts faits par Grégoras pour remettre en honneur l'astronomie, d'autres, comme la lettre 35, mettent en lumière la lutte qu'il mena contre les faux savants, si nombreux à son époque ; d'autres, enfin, trop peu nombreuses malheureusement, font deviner la part importante, prise par lui, dans la Querelle de l'Hésychasme : telles les lettres 151 et 159.

Ainsi, la correspondance de Grégoras mérite d'être connue. Elle est de beaucoup supérieure à celle de certains de ses contemporains, à celle de Théodore d'Hyrtakè[1], remplie surtout des plaintes de ce dernier sur sa pauvreté, à celle de Nicéphore Chumnos[2], formée en grande partie de lettres oratoires. On ne saurait comparer à la correspondance de Grégoras que celle de Maxime Planude[3] ou celle de Grégoire Akindynos[4], riches, l'une et l'autre, de renseignements sur l'époque où elles parurent.

III

Le Texte.

Vingt-cinq manuscrits semblent nous avoir conservé les lettres de Grégoras. Aucun d'entre eux ne donne à lui seul toutes les lettres que nous possédons. Certains transmettent seulement quelques-unes d'elles, comme le cod. Hamilton 453 (P) (de Berlin) ou le cod. Upsalensis 28 (Q) (d'Upsal); d'autres, moins nombreux, nous ont gardé chacun un nombre relativement élevé de lettres : les codd. Vatic. gr. 1086 (A), le plus ancien, Angelic. gr. 82 (G), de la bibliothèque Angelica, à Rome, Monac. gr. 10 (K) (de Munich,) Paris gr. 3040 (H), Quirinianus E III, 5 (T), (de Brescia).

Mis à part les codd. Vatic. gr. 1086 (A) et Angelic. gr. 82 (G), ces manuscrits ne peuvent pas être rattachés à un archétype commun. Le manuscrit le plus ancien est le Vatic. gr. 1086 (A), du xive siècle ; il est contemporain de Grégoras. Est-il de sa main? Certainement non, car il est écrit de différentes mains. En tout cas,

1. Éd. La Porte du Theil, *Not. et Extr.*, 5 (1798), 709-744 et 6 (1800), 1-48.
2. Éd. Boissonade, *An. Gr. Nova*, 1-201.
3. Éd. M. Treu, Breslau, 1890.
4. Cod. Monac. gr. 223 et cod. Marc. gr. 155.

aucun autre manuscrit ne dérive directement de lui. Il est le seul à nous conserver un certain nombre des lettres de Grégoras.

Un petit nombre de manuscrits se laisse grouper en famille. L'Angelic. gr. 82 (G), du xvie siècle, qui contient exclusivement des œuvres de Grégoras, a servi de modèle à deux autres manuscrits : le Monac. gr. 10 (K) du xvie siècle et le Paris. gr. 3040 (H), plus récent, du xviie siècle. Ce dernier, qui reproduit la foliotation de l'Angelic. 82, présente les mêmes blancs que le Monac. gr. 10 ; ces blancs correspondent soit à des passages reproduits dans l'Histoire, comme les Oraisons funèbres, soit à des œuvres hagiographiques, comme l'Éloge de saint Démétrius, tous ouvrages qui figurent dans l'Angelic. gr. 82, mais qui ont été laissés de côté par le copiste du Paris. gr. 3040, nous ignorons pour quelles raisons. Ces trois manuscrits sont les seuls à nous conserver un certain nombre de lettres. Par ailleurs, le cod. Vatic. gr. 1085 (B), du début du xve siècle, renferme dans les 140 premiers folios des lettres et différents ouvrages de Grégoras. Il ne dérive pas du Vatic. gr. 1086. Le Vatic. gr. 116 (C), de la fin du xive siècle, et renfermant dans les ff. 54r-157r des lettres et divers opuscules de Grégoras, est dans le même cas. Mais, de ces deux manuscrits, ainsi que du Vatic. gr. 1086, dérive le Quirinianus gr. E III, 5 (T), copie récente du xviiie siècle, faite très probablement par le cardinal Angelo Maria Quirino et qui, dans les folios 20 à 348, reproduit quatre-vingt-dix-huit lettres de Grégoras, extraites de l'un des deux ou des trois manuscrits en question. Du Vatic. gr. 116 (C) dérive le Vatic. gr. 228 (E), de la fin du xive siècle, qui contient une lettre de Grégoras à Zaridas.

Les autres manuscrits qui datent des xive, xve, xvie ou xviie siècles sont beaucoup moins riches en lettres de Grégoras. Il est impossible de les grouper en familles, et de retrouver l'archétype d'où ils dérivent.

Tels sont les Vatic. gr. 1704 (F), de la fin du xve siècle et 1898 (D), du xve siècle, les Paris. gr. 2991 A (I), du xve et 1424 (J) du xive siècle, le Monac. gr. 529 (L) du xive, les Urbin. gr. 134 (M) (du fond de la Vaticane) du xve siècle, 157 (N) et 151 (O), tous du xive siècle également, le cod. Hamilton 453 (P) du xive siècle, Hafnensis E 117 (U), (de Copenhague), du xviie siècle, copie en partie du Monac. gr. 10 (K)[1], Upsalensis gr. 28 (Q) du xvie siècle, les Marc. gr. 445 (R) (de Venise) du xve siècle, l'Ambrosian. gr. 517 (S) (de Milan) du xve siècle, le Laudian. gr. 10 (V) (de la Bodléienne, à Oxford) de la fin du xive et du début du xve siècle, le Matrit. gr. 73 (Z) (de Madrid) de la même époque, l'Athous 3293 (X) des xve-xviie siècles et le Sarag. (Notre-Dame du Mont Pilar) 51 (Y) du xve siècle. Ces différents manuscrits ne nous transmettent souvent qu'une seule lettre. Ils présentent, chacun, dans les détails, des différences telles qu'il est impossible de les rattacher à l'un des principaux manuscrits ci-dessus indiqués.

On a, dans la présente édition, toujours tenté de remonter au texte le plus ancien, en général donc à celui que conserve le Vatic. gr. 1086 (A), mais on n'a pas hésité non plus à se rallier à la leçon d'un manuscrit plus récent[2], quand celle-ci paraissait être meilleure, car ce manuscrit peut dériver d'une source plus pure que celle du manuscrit réputé comme le plus vieux. A part de rares exceptions, le texte des manuscrits est correct, mises à part, cela va de soi, les fautes d'accentuation, les fautes dues à l'itacisme ou les fautes de ponctuation, qu'on n'a pas signalées dans l'apparat critique pour ne pas l'alourdir.

1. Et non du cod. Monac. gr. 212, comme le dit une note manuscrite, en tête du manuscrit.
2. Le Vatic. gr. 1086 porte des traces de correction.

IV

La Traduction.

La Correspondance de Grégoras renferme, comme toute correspondance, des lettres insignifiantes ou sans grand intérêt : lettres de recommandation, lettres de remerciements, courts billets de politesse, qui n'apprennent rien ni sur Grégoras ni sur son correspondant. On n'a pas jugé bon de traduire ces lettres; on s'est contenté de les résumer. D'autres lettres, par ailleurs, sont très oratoires et sont surchargées d'amplifications, de lieux communs. Elles renferment, cependant, parfois des passages intéressants à un titre ou à un autre. On a également résumé les lettres de ce genre, mais on a traduit les passages qui méritaient de l'être. On n'a traduit dans leur intégralité que les lettres qui offraient vraiment des renseignements de valeur sur Grégoras, sur ses correspondants ou sur son siècle. Enfin on a cru bon de joindre aux lettres de Grégoras celles que lui ont envoyées ses contemporains. Celles-ci sont au nombre de vingt et une, dont sept sont inédites. On pourra voir ainsi ce qu'on pensait alors de cet écrivain.

Des correspondants de Grégoras, les uns sont très connus dans l'histoire littéraire, politique ou religieuse du temps, les autres sont connus seulement par les lettres de Grégoras ou le sont peu ou point du tout. On a jugé bon de consacrer à chaque correspondant une notice mais on a surtout développé celles qui sont relatives aux écrivains. On a été bref, en effet, sur des hommes dont le seul mérite est peut-être d'avoir été les correspondants de Grégoras, et l'on a renvoyé, quand il s'agissait d'hommes politiques connus, aux écrivains ou aux ouvrages où il est question plus longuement de chacun d'eux. Quant aux écrivains, même quand il s'est agi d'auteurs très connus, au moins de nom, comme Théodore Métochite, on n'a pas hésité à leur

consacrer une notice assez détaillée, car les renseignements que donne sur eux Krumbacher, dans sa *Byzantinische Litteraturgeschite*, sont superficiels, parfois même, inexacts. Le XIVe siècle étant encore peu connu, on a profité de cette occasion pour essayer de le faire mieux connaître, dans la mesure du possible.

Il reste à dire quelques mots de l'ordre dans lequel on a classé les lettres, de la méthode suivie dans cette édition, et du style de Grégoras. A part de très rares exceptions, il est impossible de dater exactement les lettres de Grégoras. Tout ce qu'on peut faire, c'est de dire que telle lettre a été écrite avant 1330, avant 1340 ou après 1350. On a donc réparti les lettres de Grégoras en cinq grands groupes : lettres écrites avant 1330, lettres écrites entre 1330 et 1340, lettres écrites entre 1340 et 1350, lettres postérieures à 1350, lettres qui peuvent être classées dans deux groupes, et l'on a essayé d'observer, autant que cela était possible, l'ordre chronologique, dans chacune des périodes établies. Des difficultés matérielles, dues notamment à la mise en page, ont obligé de rejeter à la fin de chaque groupe les lettres entièrement traduites. Pour ne pas dérouter le lecteur, on a mis en tête de chacun d'eux l'indication des lettres qui s'y trouvent, mais on n'a pas adopté une numération particulière pour les lettres accompagnées de traduction, afin de respecter l'ordre chronologique. Les mêmes difficultés matérielles expliquent pourquoi on a dû laisser sans note un certain nombre de passages qui auraient mérité souvent une explication, et pourquoi on n'a pas donné, en général, les références des citations, quand celles-ci se trouvaient déjà indiquées dans le texte grec.

Quant au style de Grégoras, il surprendra vraisemblablement le lecteur moderne. Grégoras à l'imitation de Lucien[1], entre autres, insère dans ses lettres de

1. L'influence de Lucien sur les Byzantins fut très grande.

nombreuses citations, simplement pour la parure. D'un autre côté et surtout, le style de Grégoras est très imagé. Grégoras aime à accumuler les images et les comparaisons, sans s'inquiéter s'il tombe dans l'amphigouri et dans le mauvais goût. Mais il importe de ne pas l'oublier. Les lettres de Grégoras, que nous avons, datent presque toutes de sa jeunesse. Cet écrivain est encore proche de la formation qu'il a reçue dans les écoles, et, à cette époque, où presque tout se rapporte au genre épidictique, on a un culte aveugle pour la métaphore. Grégoras, rhéteur par goût, n'a pas le courage d'être simple. Les lourds ornements du style asiatique le charment, et il succombe facilement à leurs attraits. Grégoras est, à cet égard, une victime de la rhétorique, qui subit alors l'influence orientale, et, plus particulièrement, l'influence arabe. Ce n'est pas que Grégoras soit incapable d'écrire avec une relative simplicité, : certaines lettres le témoignent. Mais les lettres de cette nature sont rares. Grégoras, fait digne de remarque, écrit avec d'autant moins de simplicité que son correspondant est un homme savant ou lettré. On dirait qu'il veut se mettre en frais de gentillesses oratoires et faire le bel esprit ; il ne réussit qu'à tomber souvent dans le maniérisme, grave défaut auquel les Occidentaux sont d'autant plus sensibles qu'ils sont épris de clarté, de logique et de simplicité.

Il me reste à remercier tout particulièrement, mon maître, M. Ch. Diehl, qui a toujours mis à ma disposition, avec son affabilité coutumière, sa vaste et profonde connaissance de la civilisation byzantine, et M. A. Puech, qui m'a aidé de ses précieux conseils pour l'établisse-

Eustathe de Thessalonique, Théodore Prodrome reproduisent parfois des phrases entières tirées de ses œuvres. Cette influence de Lucien s'explique, vraisemblablement, parce que son œuvre, constellée de réminiscences classiques, offrait une mine inépuisable à ceux qui voulaient parer leurs ouvrages par les mêmes moyens.

ment de la présente édition, et, très souvent, pour l'interprétation du texte ; qu'ils trouvent ici l'un et l'autre l'expression de ma très sincère reconnaissance. Je remercie également MM. les Conservateurs des Bibliothèques étrangères, qui ont bien voulu me communiquer leurs manuscrits ou m'en envoyer la photographie ; je remercie d'une façon toute spéciale, Mgr Giovanni Mercati, Préfet de la Vaticane, qui m'a ouvert les portes de sa bibliothèque, en 1922, aux mois où elle est ordinairement fermée, et M. Ferrari, Bibliothécaire en chef de la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, dont j'ai mis bien souvent la complaisance à contribution. Je tiens, enfin, à dire toute la reconnaissance que je dois à M. P. Mazon, qui m'a aidé de sa grande expérience pour la composition de ce volume.

SIGLES DES MANUSCRITS

A Vaticanus gr. 1086, s. XIV, 1-236v.
B Vaticanus gr. 1085, s. XV, 1-140v.
C Vaticanus gr. 116, s. XIV, 54v-157r.
D Vaticanus gr. 1898, s. XV, 217r et 218r-218v.
E Vaticanus gr. 228, s. XIV, 255v-256v.
F Vaticanus gr. 1704, s. XIV, 123v-126.
G Angelicus gr. 82, s. XVI, 1-225v.
H Parisinus gr. 3040, s. XVII, 1-143r.
I Parisinus gr. 2991 A, s. XV, 164r-172v.
J Parisinus gr. 1424, s. XIV, 265r-266r.
K Monacensis gr. 10, s. XVI, 1-520 pages.
L Monacensis gr. 529, s. XIV, 238r-245, 254r-256v.
M Urbinas gr. 134, s. XV, 7v-12v.
N Urbinas gr. 137, s. XIV, 30r.
O Urbinas gr. 151, s. XIV, 381r-387v.
P Berolinensis Hamilton gr. 453, s. XIV, 81r-84r.
Q Upsalensis gr. 28, s. XIV, 152r-254r; 157-169; 396-398v.

R Marcianus gr. 445, s. XV, 1-38.
S Ambrosianus gr. 517, s. XV-XVI, 5v-9r.
T Quirinianus gr. E. III, 5, s. XVIII, 20-348.
U Hafnensis gr. E. 117, s. XVII, 1-3v; 10-16; 31v-48r.
V Laudianus gr. 10, s. XIV-XV, 93-96.
X Athous gr. 3293, s. XV-XVII, 154v-155r.
Y Saragosse (N. D. du mont Pilar), 51, s. XV, 169r.
Z Matritensis gr. 73, s. XIV-XV, 236-238.

LETTRES ECRITES AVANT 1330

I. LETTRES RÉSUMÉES : 1. 2. 3 4 5 6. 8. 10 11 15. 16. 17. 18. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32.

II. LETTRES ÉDITÉES : 7. 9. 12. 13. 14. 19.

1

Au très savant Philosophe Joseph.

Date : 1322-1325.

Sources : A 99r-100r. B 31r-32v. C 93r-93v et 228v-229r. G 158v-160r. K 362-366. L 239v 240v. H 75r-76v. V 93r-94r. T 283v-288r. Cramer, *An. Gr.* IV, 426-428, d'après V. Reproduit par Migne, *P. G.*, 148, coll. 659-661. M. Treu, *Byz Z.*, t. 8, pp. 58-61, d'après K et L.

Adresse : Τῷ φιλοσοφωτάτῳ Ἰωσήφ A B C G K H V. Νικηφόρου τοῦ Γρηγορᾶ ἐπιστολὴ πρὸς τὸν φιλοσοφώτατον κυρὸν Ἰωσήφ C (228v-229r). Sans adresse L.

Grégoras regrette l'éloignement de Joseph. Il le prie de lui envoyer l'un de ses ouvrages, et il lui demande d'être pour lui un juge sévère et juste. Si ce que dit Aristote de l'amitié est vrai[1], leurs rapports sont bien des rapports d'amitié. Les habitants de la Carmanie[2] scellent leur amitié en s'ouvrant certaines veines du visage[3]. Grégoras a scellé son amitié avec Joseph en lui envoyant ses ouvrages. Mais il n'a pas reçu le sien[4]. Ainsi leur amitié reste boiteuse. Joseph ne doit pas priver Grégoras de sa science. Il doit continuer à le guider de ses sages conseils, comme il le faisait au temps où il était à Byzance. Grégoras ne peut présentement qu'imiter les habitants de Paestum[5], qui, après avoir fondé une colonie à Tyr, oublièrent leur langue maternelle et les mœurs de leurs aïeux, et pleuraient au souvenir de leur patrie[6]. Grégoras donnera tout pour revoir Joseph avant sa mort.

1. Éthique VIII, 12, cf. Grég., *Let.* 156, même citation.
2. Région d'Asie, entre l'Ariane, le golfe Persique, la Perse et la Gédrosie.
3. Strabon, XV, 2, 9, 14.
4. L'Encyclopédie, que Joseph préparait. Cf. *Let.* 13.
5. Auj. Pesto, ville italienne sur la mer Tyrrhénienne.
6. Athénée, XIV, 632 *a-b*.

2

Au Basileus,

Date : 1324-1325.
Sources : C 99v-100r. G 211v-212v. K 487-489. H 129r-130r. Bezd., VIII, d'après C.
Adresse : Εἰς τὸν Βασιλέα. Codd.

Pythagore conseillait à ses disciples d'entendre, à leur lever, un air de musique afin d'être plus dispos pour le travail de la journée[1]. Grégoras se contente de regarder le Basileus, et il est tout aussitôt radieux et calme. Andronic II réchauffe les cœurs ; il tire plus vanité du bien qu'il fait que de la splendeur de la pourpre qui l'entoure.

Andronic est l'image de Dieu. Comme la terre est triste quand le soleil ne brille pas, ainsi, quand l'empereur est absent, tout est plein de tristesse ; Andronic est-il là, la joie règne partout.

Andronic est surtout le protecteur de la science. Auguste avait trouvé, en arrivant à Rome, une ville faite de maisons en terre, et il se vantait d'en avoir fait une ville de pierre et de bronze[2]. Andronic II a ramené du néant la science qui se mourait. On lui en témoignera une reconnaissance éternelle et son nom passera, pour cette raison, à la postérité.

3

Au très savant Grand Logothète[3].

Date : Vers 1324-1325.
Sources : B 55v. M 11r-11v. G 132v. K p. 305. H 53r. T 330r-331-r. Bezd., LXXIX, d'après B. M.
Adresse : Τῷ αὐτῷ B G K H Τῷ σοφωτάτῳ μεγάλῳ Λογοθέτῃ M.

Chacun, dans la vie, trouve son plaisir où il veut. Depuis longtemps, Grégoras a regardé l'étude comme le plus grand des bonheurs. Dieu l'a conduit auprès de

1. Jamblique, *Vie de Pythagore*, XV, 65. Cf. même anecdote rapportée par Grégoras au début de la lettre 96, adressée à Jean.
2. Dion Cassius, LV, 676.
3. Grand Chancelier de l'Empire, ministre de la Police et de l'Intérieur et secrétaire d'État aux Affaires Étrangères.

Métochite. Il désire profiter de ses vastes connaissances. Grégoras supplie Métochite de ne point le priver de sa science, puisqu'il la fait partager à d'autres.

4

Au même[1].

Date : 1324-1325.

Sources : B 55v-56r. C 63r. G 132r-133r. K pp. 305-306. H 53r-53v. T 331r-332v. Bezd., XLIII, d'après B. C.

Adresse : Τῷ αὐτῷ : Codd.

A la mort de ses parents[2], Dieu prit Grégoras sous sa protection ; il le protège aujourd'hui encore. Grégoras s'est pendant longtemps demandé ce qu'il voulait faire. Il a eu le bonheur de rencontrer Métochite. Puisse celui-ci ajouter un nouveau titre de reconnaissance à ceux qu'il a déjà, en faisant part à Grégoras de sa science. Puisse Métochite vivre longtemps et être pour Grégoras, en particulier, un pilote infatigable.

5

A Andronic Zaridas.

Date : 1324-1325.

Sources : A 168r-170r. B 58r-59r. C 68r-70r. E 255v-256v. G 135r-136v. K 311-314. H 55v-57r. Q 157v-159r. T 30r-33r. Bezd., IV, d'après A B C E.

Adresse : Ἀνδρονίκῳ τῷ Ζαρίδῃ B G K H Q. Τῷ Ζαρίδῃ. A T. Τῷ Ζαρίδῃ κυρῷ... Ἀνδρονίκῳ C. Τοῦ αὐτοῦ Ἀνδρονίκῳ τῷ Ζαρίδῃ Q. Εἰς τὸν Ζαρίδην., E, en marge.

Longue lettre oratoire où Grégoras prie Zaridas, qu'il ne connaît que par ouï-dire, de lui écrire. Si Zaridas répond à Grégoras, ce sera la preuve que Zaridas accepte de se lier d'amitié avec lui.

1. Au Grand Logothète, et non au Grand Domestique (Bezd., τῷ αὐτῷ) (μεγ. δομ.)
2. Grégoras perdit ses parents, avant d'avoir atteint l'âge de dix ans. *Vie de Jean*, Cod. Par. gr. 3040, 13v.

6

A Andronic Zaridas.

Date : 1324-1325.

Sources : A 172v-175r. B 11v-12v. T 33r-36r. C 70r-71r. R 16r-18r. G 204v-206r. K 471-473. H 122r-123v. Bezd., V, d'après A B C.

Adresse : Ἀνδρονίκῳ τῷ Ζαρίδῃ G K H R. Τῷ αὐτῷ Ζαρίδῃ αὖθις A T. Τῷ αὐτῷ C.

On prétend que Zaridas n'écrit jamais le premier. C'est excès de modestie. Grégoras lui a donc écrit tout d'abord. Que Zaridas cesse de se désoler : la vie n'est pas sans peines[1] ; celui qui n'a pas la force de la supporter doit lui préférer la mort. Héraclite et Timon représentent deux attitudes opposées qui doivent être évitées aussi soigneusement l'une que l'autre : la misanthropie du second est un grave défaut, la gaieté continuelle du premier est indigne d'un philosophe. L'attitude de Zaridas qui continue à se lamenter semble faire croire à Grégoras qu'il s'est trompé. Zaridas, au reste, sait mieux que personne ce qu'il lui convient de faire. Grégoras est, en tout cas, heureux d'avoir reçu ses lettres ; il peut admirer maintenant la profonde intelligence de Zaridas, la « grâce et la beauté attiques » dont il pare son style. Zaridas a laissé entrevoir à Grégoras ses qualités ; celui-ci l'en admirera davantage.

8

Au même.

Date : Vers 1325.

Sources : A 178v. B 44r. T 220r-220v. G 171r. K 392. Y 169r. Bezd., XXII, d'après A.

Adresse : Τῷ αὐτῷ A B G T K H. Τοῦ αὐτοῦ τῷ Καβασίλᾳ Y.

On est venu demander à Grégoras ses ouvrages. Il a appris que Cavasilas avait parlé de lui avec éloge à l'em-

1. Lieu commun très fréquent au xive siècle, en particulier chez Grégoras et chez son maître Th. Métochite. Cf. aussi : Thomas Magistros, sur les devoirs des citoyens, ch. 4. (Migne, *P. G.*, 145, col. 501) ; Georges de Chypre, *Éloge de Michel VIII* (Boisson. *An. Gr.*, I, 345). Maxime Planude, let. 19 (éd. M. Treu, p. 36). C'est le vers de Ménandre : « Il n'y a rien d'assuré, dans la vie d'un mortel » (*Monostich.* 57).

pereur[1]. Grégoras demande à Cavasilas de lui donner de plus amples renseignements.

10

Au très savant Théodule Magistros, Scholastique [2] à Thessalonique.

Date : 1325-1326.

Sources : A 108r-109v. T 262r-268r. G 188v-190r. K 432-435. H 106r-107v. Q 152r-153v. S 5v-9r. Migne, *P. G.*, 145, coll. 425-429, d'après S.

Adresse : Τῷ σοφωτάτῳ Θεοδούλῳ τῷ Μαγίστρῳ τῷ σχολαστικῷ εἰς τὴν Θεσσαλονίκην AT[1]. Τῷ Μαγίστρῳ Θεοδούλῳ GKH.
Ἐπιστολὴ τοῦ σοφωτάτου Νικηφόρου τοῦ Γρηγορᾶ, et en marge : Τῷ Μαγίστρῳ Q.

Grégoras a appris que Magistros voulait lui écrire, mais qu'il hésitait à le faire, parce qu'il ne le connaissait pas. Grégoras prend l'initiative de lui écrire, comme à un ami de vieille date. Une chose les rapproche, du reste : les études. L'amitié, qui a une base aussi solide, est à l'abri de toute épreuve. Mais l'amitié a besoin d'être entretenue, et rien n'y concourt comme une lettre[3]. Que tous deux s'écrivent donc. Magistros connaît maintenant ce que pense Grégoras. Celui-ci attend les lettres de Magistros pour connaître son caractère ; il est certain de l'admirer.

11

A l'Hétériarque[4], Apocaucos[5].

Date : 1325-1328.

Sources : G 213v. K 491. H 132r.

Adresse : Τῷ Ἑταιριάρχῃ τῷ Ἀποκαύκῳ. Codd.

Grégoras adresse à Apocaucos un ami commun. Apo-

1. Andronic II.
2. Avocat d'officialité (?)
3. Même idée dans la lettre 129 de Nicéphore Chumnos à Jean Cantacuzène (Boisson., *An. Gr. nova*, 151).
4. Originairement commandant de troupes étrangères. Dépendait peut-être, du Grand Hétériarque. Semble être, au XIV[e] siècle, un titre. purement honorifique.
5. S'agit-il du même personnage qu'Alexios Apocaucos? C'est possible, sans qu'on puisse l'affirmer.

caucos lui a déjà rendu service autrefois. Qu'il n'hésite pas à le faire aujourd'hui encore ; le protégé de Grégoras est un excellent homme.

15

Au Grand Logothète[1].

Date : Vers 1328.

Sources : A 164r-166r. B 51r-53r. C 63r-64v. G 128v-130r. K 296-299. H 49r-50v. T 341r-348r. Bezd., XXXXVII, d'après A B.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Λογοθέτῃ A. Τῷ αὐτῷ, B C G K T. Sans adresse H.

Salomon a dit : « Il n'y a rien de neuf sous le soleil[2] ». Il s'est trompé. Métochite surpasse tous les savants présents et passés ; il est universel, et sa gloire éclipse celle d'Archimède, de Pythagore et de Platon. Métochite a étudié ce qui se passe sur terre et dans le ciel[3].

« Quant à ce nouveau livre[4], qui peut dire combien il est admirable? Qui peut en exposer le sujet? Quels termes grands et nobles employer pour le présenter? Au nom de Dieu, donne-moi un peu de ton éloquence ; je pourrai me servir de tes propres paroles pour faire connaître ton livre. Cet ouvrage est un trésor d'histoire, de connaissances universelles ; il est comme un marché de la science[5], qui fournit sans compter et sans peine à chacun ce qu'il désire, ce dont il a besoin. Tous les types, toutes les espèces de connaissances y sont représentées. Quels services ne rend-il pas à tous ceux qui cultivent la science sous ses différentes formes, à tous les gouvernants, à tous les gouvernés, aux marins, aux généraux, aux commandants de compagnie, aux commandants d'arrière-garde, aux esclaves, aux maîtres, aux affligés qui pleurent sur les caprices de la vie humaine, aux bons vivants qui prennent en riant et en plaisantant la vie et son sérieux ; c'est, en un mot,

1. Cette lettre reproduit plusieurs passages de la lettre 13, adressée au Philosophe Joseph.
2. Ecclés., I, 9, 10.
3. Cf. lettre 13, où ce passage est presque reproduit mot pour mot.
4. Les *Commentaires* ou *Miscellanées*, éd. Chr.-G. Müller et Th. Kiessling, Lipsiae, 1821.
5. Même image, dans la lettre 32, en parlant d'un homme.

un trésor qui renferme des joyaux divers, c'est une pharmacie qui offre toute espèce de remèdes ; c'est comme une bibliothèque variée, c'est comme un maître vivant[1] ». Ce qu'il y a surtout d'admirable, c'est que Métochite a écrit cet ouvrage, au milieu de circonstances très troublées[2]. Quant au style, il est au-dessus de tout éloge. Grégoras admire ces « mots doux comme le nectar[3], la beauté de la langue, le rythme et l'harmonie des périodes[4] ». Grégoras souhaite vivre longtemps aux côtés de Métochite.

16

Au même[5].

Date : Vers 1328.

Sources : A 125r-125v. B 54v-55v. C 56r-56v. G 131v-132v. K 303-305. H 52r-53r. T 338r-341r. Bezd., XXXXVII *bis*, d'après A B.

Adresse : Τῷ αὐτῷ A B G K H T. Τοῦ αὐτοῦ Γρηγορᾶ. Τῷ μεγάλῳ Λογοθέτῃ C.

Grégoras aime beaucoup son homonyme[6]. Il est heureux d'apprendre à Métochite ce qu'il pense de lui. Nicéphore Métochite montre beaucoup de goût pour l'étude. Il s'exprime avec facilité et élégance. Métochite ne doit pas le juger avec trop de sévérité. Très savant personnellement, il est très exigeant pour son fils. Ce dernier, pris entre la crainte et le respect, ne peut faire connaître ce qu'il vaut. Il faut lui donner le temps de se développer, et ne pas exiger qu'un fruit soit mûr avant son heure. Dieu aidant, Nicéphore se perfectionnera et son père se réjouira d'avoir en lui le fils qu'il rêvait.

1. Cf. *Hist.*, VII, 11, 272, où Grégoras dit en parlant de Métochite : « C'était une bibliothèque vivante. »
2. Allusion à la guerre civile entre Andronic II et Andronic III. Cette phrase se retrouve mot pour mot dans la lettre 13.
3. Même compliment dans l'oraison funèbre que Grégoras prononça sur Métochite (*Hist.*, X, 2, 477).
4. Et cependant Grégoras reproche à Métochite (*Hist.*, VII, 11, 272), ce qui est exact, son style rude et trop concis.
5. Au Grand Logothète, Théodore Métochite.
6. Nicéphore Métochite. C'était un travailleur. Théodore d'Hyrtakè lui écrit quatre lettres (*Not. et Extr.*, t. 6, *lett.* 42, 44, 49, 71) et l'appelle « Philosophe ». Grégoras fit l'instruction de Nicéphore et de sa Irène (*Hist.*, VIII, 5, 309).

17

AU PARAKIMOMÈNE[1] APOCAUCOS.

Date : Vers 1328.
Sources : C 98v-99r. T 37v-39r. (deux fois, même pagination, sous les n°s 5 et 19). G 213r. K 489-490. H 130v. Q 398v. Bezd., VI *bis*, d'après C.
Adresse : Τῷ Παρακοιμωμένῳ τῷ Ἀποκαύκῳ Codd.

Anaxagore disait qu'il était heureux d'être venu au monde pour contempler le soleil, le ciel et les astres[2]. Apocaucos personnellement, dirait qu'il est heureux d'être venu au monde pour cultiver la science. Car Apocaucos est un savant, et il voudrait que tous les hommes fussent des savants. Il est secondé dans son désir par le Basileus[3], qui aime et protège les savants. Si Grégoras écrivait à un autre, il lui faudrait développer sa pensée. Point n'est besoin de le faire avec Apocaucos. Que celui-ci continue à protéger les savants comme il le fait.

18

AU GRAND DOMESTIQUE[4]

Date : 1329.
Sources : G 180r-180v. K, 410-413. H 96v-97v.
Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

Il suffit à Grégoras pour être heureux de savoir Cantacuzène en bonne santé et de l'entendre louer par les savants. Cantacuzène a, en effet, toutes les qualités. Le bonheur de Grégoras est cependant troublé par la mésaventure arrivée à l'un de ses amis, général, qui avait voulu montrer que sa culture intellectuelle était aussi grande que sa science militaire[5]. Il s'est couvert de ridicule devant ses soldats et devant les habitants.

1. Chef de la maison civile de l'Empereur.
2. Diog. Laërt, II, 3, 6.
3. Andronic II.
4. Chef de l'armée de terre. Premier ministre, du moins en ce qui concerne J. Cantacuzène, à qui sont adressées toutes les lettres portant cette suscription.
5. Allusion à un fait inconnu.

Cantacuzène devrait bien envoyer ses soldats pour montrer à ceux de ce général ce qu'on appelle des mauvais soldats. Grégoras prie également Cantacuzène d'excuser le Philosophe Joseph[1], qui, troublé à l'annonce de sa visite, s'est présenté à lui à peine vêtu. Joseph a voulu imiter les Spartiates et leurs gymnopaidies[2]. Que Cantacuzène s'imite lui-même et se montre cette fois encore bienveillant.

A Akindynos.

Date : 1325-1330.

Sources : A 120r-121r. B 1r-2r. T 192r-197v. R 2v-4r. G 194v-195v. K 447-450. H. 112r-113r. Q 159r-161r. — Mystoxydes, let. 2, d'après R.

Adresse : Τῷ Ἀκινδύνῳ A B T R G K H. Τῷ Λεκαπηνῷ Q.

Cléodème avait appris à des oiseaux à chanter : « Cléodème est un dieu puissant[3] ». Cléodème devint célèbre par ce moyen. Sans avoir eu recours au même procédé, Grégoras est très connu, comme le lui apprennent les lettres d'Akindynos. Dieu seul en est cause.

Grégoras s'explique encore qu'Akindynos admire ses ouvrages, mais il s'étonne que tous imitent Akindynos, car ce qui plaît à l'un peut déplaire à l'autre. En tout cas, Grégoras accepte volontiers de voir Akindynos se lier d'amitié avec lui ; il craint toutefois qu'Akindynos n'aime en lui bien plus l'écrivain que l'homme.

Grégoras tient en haute estime Akindynos et ses ouvrages. Il a fait l'éloge de ceux-ci à l' « excellent et savant empereur »[4]. Puisse Akindynos vivre de longues années.

1. Cf. lettres 1 et 13 et sur ce fait M. Treu, *Byz. Z.* 7, 8. (1898), 60-64.
2. Pausanias III, 11, 7, et Athénée, XV, 678 *b.-c.* Même souvenir dans la *Vie de Jean d'Héraclée*, cod. Par. gr., 3040, f. 13r.
3. On ne voit pas d'où Grégoras a tiré cette anecdote.
4. Andronic II.

21

A Angélos, Juge Général[1].

Date : 1325-1330.
Sources : A 218v. T 198r-200r. Bezd., II, d'après A.
Adresse : Τῷ Ἀγγέλῳ τῷ Καθολικῷ Κρίτῃ. Codd.

Les deux hommes que Grégoras lui envoie sont très pieux. Ils vivent très simplement. Leur demeure est « un gymnase de vertus ». Ils passent leur temps à soulager les miséreux. Si leur corps est chétif, leur âme est grande.

Angélos aime à faire le bien. Il donnera aux deux protégés de Grégoras tout ce qu'il pourra. Dieu lui en saura particulièrement gré le jour du Jugement Dernier. Puisse-t-il vivre longtemps.

22

Au Grand Domestique.

Date : 1325-1330.
Sources : B 128r-130r. C 96v-98r. G 113v-116r. K 261-267. H 37v-40r. U 31v-35v. T 20r-28v et 186r-190r. Bezd., XLII, d'après C.
Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ C T G K H U. Ἐπιστολὴ et, en surcharge, plus récent : Προσφώνημα B.

Cantacuzène réussit à se faire aimer de tout le monde. Aussi Grégoras a-t-il été tout désemparé lorsqu'il a appris sa maladie[2]. Heureusement, la nouvelle de la guérison de Cantacuzène lui a rendu la tranquillité d'esprit. Cantacuzène a toutes les qualités. Il est comparable au Nil (comme l'Égypte n'existerait pas sans celui-ci, l'éloquence et la science seraient absentes de l'empire sans Cantacuzène), et à Philopoemen (comme ce héros était le dernier des Grecs[3], Cantacuzène est

1. Fonction créée par Andronic II (Grég., *Hist.*, IX, 9, 437) : ils étaient quatre. Cf. L. Petit, *La réforme judiciaire d'Andronic Paléologue* (1329). Échos d'Orient. 9 (1906), 134-138.
2. Allusion à un fait inconnu de la vie de Cantacuzène.
3. Plut., *Philopoemen*, I.

le dernier des Romains[1]. Au contraire du geai, qui se parait des plumes du paon[2], Cantacuzène ne se pare que de ses propres qualités. On peut lui appliquer les paroles de l'Écriture : protecteur des orphelins[3], citadelle toute puissante[4]. Cantacuzène doit surtout être loué parce que ces qualités sont natives et non développées en lui par l'éducation[5]. Il comprend maintenant pourquoi l'empire a été si inquiet de sa maladie. Puisse Cantacuzène vivre longtemps et triompher des ennemis de la patrie.

23

Au Grand Domestique.

Date : 1325-1330.

Sources : G 213r-213v. K 490-491. H 130v-131r.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

Synésios, renommé jadis pour sa science, a écrit un *traité des Songes*[6]. C'est le meilleur des ouvrages qu'il a produits. Dieu l'a inspiré, comme il le dit lui-même[7]; Synésios n'a fourni que le stylet pour écrire. Aussi ce traité est-il, en général, assez difficile à comprendre : il ressemble aux oracles du trépied Delphique. Cédant à de nombreuses demandes[8], Grégoras a essayé de rendre cet ouvrage plus clair, en y ajoutant un Commentaire[9]. Il l'offre à Cantacuzène, parce qu'il protège ses études et parce qu'il est son guide en matière littéraire. Grégoras souhaite que Cantacuzène accueille son livre favorablement et continue à le guider.

1. Même éloge décerné à Cantacuzène, dans l'*Hist.*, XI, 9, 552. Cf. *let.*, 76.
2. Esope, *fable*, 101 et *fable* 158. Cf. Phèdre, I, 3.
3. Deutér., 24, 17.
4. Ps., 71, 3.
5. Même compliment adressé à Andronic II, Cod. Par. gr. 3040, f. 23v. C'est un lieu commun qui figure dans tous les éloges de grands personnages d'alors.
6. Migne, *P. G.*, 149 et D. Petavius, *Opera Synesii*. Lutetiae, 1632.
7. Syn., Let. 153, à Hypathie.
8. Et en particulier aux prières de Théodore Métochite (Comment. du traité des Songes, Migne, *P. G.*, 149, col. 351).
9. Publié dans D. Petavius, *id.*, et reproduit dans Migne, *id.* Cf. sur le même sujet, lettre 155 à Démétrios Cavasilas.

24

AU GRAND DOMESTIQUE.

Date : 1325-1330.

Sources : G 214r-215r. K 492-495. H 131v-132v. V 94v-96r. = Cramer, *An. gr.* IV, 429-432, d'après V. et Migne, *P. G.*, t. 148, col. 661-664.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

Grégoras est heureux lorsque Cantacuzène est présent; s'il est absent, Grégoras entend faire son éloge ou le fait lui-même, et il est heureux encore. Tous célèbrent à l'envie Cantacuzène et le louent surtout d'avoir ranimé la science défaillante[1]. La nature a réuni en Cantacuzène tous les dons et l'a mis comme le soleil à la disposition de tous. Il respire la bonté. Si l'on venait dans la capitale pour admirer ses beautés, si l'on cherchait à voir un homme, « tous, comme s'ils répondaient à un mot d'ordre, te montreraient à l'exclusion de tout autre ». Car Cantacuzène représente à lui seul ce qu'on appelle l'homme. Homère a chanté en Ménesthée l'homme le plus habile à guider les chevaux et les guerriers[2]. Cantacuzène est bien supérieur à Ménesthée : tous les hommes le portent dans leur cœur, comme une statue vivante. Puisse-t-il vivre longtemps et protéger l'empire et la science.

25

AU MÊME (JOSEPH) (?)

Date : 1325-1330.

Sources : A 102v. B 32v. C 81v. G 160v. K 366. L 239r. H 77r. Y 169r. T 37r. I 165v. = Boisson, *An. Gr.* III, 189 et Bezd., LXXV, d'après A.

Adresse : Τῷ αὐτῷ G K L H. Τῷ... B. Τῷ Μαγίστρῳ C. Τῷ φιλοσοφωτάτῳ Ἰωσήφ I. Τοῦ αὐτοῦ Y. Sans adresse AT.

Billet très bref, où Grégoras prie Joseph (?) de lui écrire.

1. Même éloge, *let.* 41.
2. Hom., *Il.*, II, 553-554.

26

A Métochite (Nicéphore).

Date : 1325-1330.

Sources : B 13r-14r. R 18r-19v. T 104v-108r. G 206v-207r. K 475-476. H 124r-124v. Bezd., L, d'après B.

Adresse : Τῷ Μετοχίτῃ G K H. Τῷ Μετοχίτῃ κυρῷ Νικηφόρῳ B T, les deux derniers mots récents. Sans adresse R.

Grégoras passe son temps à s'observer. Il sait combien il est inférieur aux savants ses contemporains. Il n'étudie pas moins pour cela. Il a écrit un *Éloge de l'Amandier*[1]; après quoi, il a gardé le silence, car il n'est pas ambitieux. Nicéphore Métochite n'a pas les mêmes raisons que lui de rester à l'écart du monde. Son père est illustre; Nicéphore est son fils préféré, à qui son père dédie ses ouvrages[2]. Nicéphore ne doit pas vivre comme le premier venu. Il est très bien doué, il est fort intelligent, et il a à sa disposition la riche bibliothèque de son père. Il doit utiliser tous ces avantages.

27

A l'oncle de l'Empereur, a Philanthropène.

Date : 1325-1330.

Sources : G 183r-183v. K 420-421. H 100v-101r.

Adresse : Τῷ θείῳ τοῦ Βασιλέως, τῷ Φιλανθρωπήνῳ. Codd.

Depuis longtemps, Grégoras a décidé de prendre Philanthropène comme guide. Il lui a écrit le premier. Philanthropène ne lui a pas répondu. Grégoras a recherché la cause de ce silence. Il croit l'avoir trouvée. Philanthropène a voulu imiter Thrasybule. A l'envoyé que Périandre lui avait dépêché pour lui demander par quel moyen il pourrait se maintenir au pouvoir, Thrasybule se contenta, sans mot dire, de se promener

1. Encore inédit. Cf. Cod. Monac. gr. 10, 337-342.
2. Nous n'avons aucun ouvrage que Métochite ait nommément dédié à son fils Nicéphore.

dans un champ de blé, et d'abattre, de sa baguette, tous les épis qui dépassaient les autres[1].

Un ami de Grégoras qui ne cesse de louer Philanthropène a engagé Grégoras à lui écrire de nouveau. Que Philanthropène soit indulgent aux deux.

28

A Philanthropène, oncle du Basileus.

Date : 1325-1330.

Sources : G 218r-219r. K 502-503. H 135v-136v.

Adresse : Τῷ Φιλανθρωπήνῳ, τῷ θείῳ τοῦ Βασιλέως. Codd.

Grégoras se sent incapable de louer Philanthropène comme il convient. Il est surpris de voir Philanthropène tenir ses ouvrages en si haute estime. La raison en est que Philanthropène estime grand tout ce qu'il voit. Grégoras est heureux d'être le compatriote de Philanthropène. C'est là, du reste, l'expression de la vérité; ce n'est pas une flatterie. En effet, avoir été jeté à bas par la jalousie, puis être élevé de nouveau, met la vertu plus en valeur que lorsqu'on est constamment heureux. C'est un fait dont il y a peu d'exemples dans l'antiquité. On peut citer seulement Cimon, frappé d'ostracisme pour dix ans et rappelé avant la fin de la troisième année[2], Alcibiade, banni et rappelé par ses concitoyens[3], Camille relevé de son commandement et nommé quatre fois dictateur[4]. Après avoir été élevé très haut, après avoir été précipité très bas[5], Philanthropène est rappelé à la tâche et à l'honneur par les circonstances présentes[6] et par la volonté de l'Empereur[7]. Grégoras est heureux d'être le contemporain de Philanthropène et il lui souhaite de vivre longtemps.

1. Hérod., V, 92 et Diog. Laërt, *Périandre*, I, 100.
2. Plut., *Cimon*, 31, 32.
3. Id., *Alcibiade*, 41 et 56.
4. Id., *Camille*, 22, 43. Camille fut, en réalité, cinq fois dictateur, la dernière fois, à quatre-vingts ans, ou peu s'en faut.
5. Cf. *let.*, 38.
6. En 1330, quand on s'adressa à lui pour aller délivrer Philadelphie, assiégée par les Turcs.
7. Andronic III.

29

Au Sacellaire[1] du métropolite de Thessalonique.

Date : 1325-1330.
Sources : A 106v. T 170r-171v. Bezd., LXII, d'après A.
Adresse : Τῷ Σακελλίῳ τῷ Θεσσαλονίκης Codd.

Grégoras sait combien le sacellaire est un homme sérieux. Il lui écrit souvent. Or, celui-ci ne lui répond pas. Nombre de ses compatriotes sont cependant heureux de correspondre avec Grégoras. Grégoras a décidé de ne plus écrire qu'à ses meilleurs amis. Grégoras voudrait savoir si la lettre que le sacellaire a remise de sa part à Magistros[2] a bien été accueillie par ce dernier. Si oui, que le sacellaire engage Magistros à lui écrire, sinon, que le sacellaire rapporte à Grégoras sa lettre.

30

Au Préfet de la Table[3].

Date : 1325-1330.
Sources : A 97r-98r. B 22r-22v. T 175r-179r et 220v-221v. G 176r-177r. K 404-406. H 93v-94v. Arétin, *Beitr. z. Gesch.. u. Lit. 4 ter*. Bd, 609-619. (München, 1805).
Adresse : Τῷ ἐπὶ τῆς Τραπέζης. Codd.

Le Préfet de la Table ne cesse de louer les ouvrages de Grégoras. Celui-ci veut lui dire aujourd'hui combien il l'admire. Jadis le génie d'Ésope étonna l'univers, et étonne Grégoras particulièrement. Toutefois, depuis que Grégoras connaît le Préfet de la Table, il ne croit plus qu'Ésope soit unique en son genre. On peut s'élever jusqu'à la connaissance de la réalité, s'il est vrai que la science est une réminiscence[4]. Ainsi fait le Préfet de la Table. Aussi Grégoras a-t-il raison de le louer, comme le loueraient aussi tous les savants et Ésope lui-même.

1. Trésorier.
2. Il s'agit, peut-être, de Thomas Magistros. Cf., *let.* 10.
3. Chargé de la Table Impériale. Cf. Codin (éd. Bonn, 59).
4. Souvenir Platonicien. *Rép.*, livre VII.

31

Au Métropolite de Philadelphie[1].

Date : 1325-1330.

Sources : B 40r-41r. T 96v-101v. G 168r-169r. K 383-386. H 84v-85v. Bezd., LII, d'après B.

Adresse : Τῷ μετροπολίτῃ Φιλαδελφίας. Codd.

Ce qui est beau et grand ne lasse jamais l'admiration. Dieu a envoyé sur terre le métropolite, comme l'un des plus grands biens d'ici-bas et Grégoras regrette de n'avoir pu jouir plus longtemps de sa société, lors de son séjour à Byzance. L'espoir de le revoir adoucit le chagrin de Grégoras. Celui-ci accepte d'avance le jugement que le métropolite portera sur lui, car il est la justice même ; ses fidèles respectent ses arrêts comme s'ils émanaient de Dieu même ; il est impossible de louer l'esprit de justice du métropolite, car il est inimitable. Grégoras signale au métropolite le zèle apporté par le courrier pour lui remettre sa lettre : il n'a pris aucun repos afin de lui remettre le plus rapidement possible la missive du métropolite. Que ce dernier vive de nombreuses années.

32

Au même.

Date : 1325-1330.

Sources : G 15v-16r. K 32-33. H 17v-18r. U 1r-1v.

Adresse : Τῷ αὐτῷ GKH. Τῷ αὐτῷ et, en marge : « nempe Maximo cui antecedens epistola est inscripta[2] ». H.

Si l'amitié se mesurait au nombre de lettres qu'on reçoit, Grégoras devrait écrire à son ami nuit et jour ; encore ne serait-ce point là une preuve suffisante de l'affection que Grégoras témoigne à son correspondant. Grégoras aime mieux faire l'éloge de celui-ci. Il est savant et, surtout, il a sauvé plus d'une fois Byzance. Grégoras souhaite voir rapidement son ami, qu'il ne connaît encore que de réputation.

1. Peut-être, Théolepte de Philadelphie.
2. De quel Maxime s'agit-il? Il ne peut s'agir de Maxime, higoumène du Chortaïto, auquel sont adressées les lettres 44, 45,

7

A Démétrios Cavasilas.

Ce que, ces jours derniers, le très divin Empereur[1] nous a dit entre autres choses, et avec quelle urbanité, je ne saurais le dire suffisamment, de crainte d'être long, et, par ailleurs, je n'ai pas besoin de te l'écrire à toi, qui es loin de ne pas avoir l'habitude d'entendre parler de faits semblables. Il a parcouru nos ouvrages, et il y a pris un très vif plaisir, comme j'en ai eu l'impression personnellement et, avec moi, ceux qui se trouvaient là et qui purent entendre de leurs oreilles ses réflexions. Il me demanda quels ouvrages avaient précédé ceux qu'il avait en mains, quels ouvrages les avaient suivis aussitôt. Si je ne t'importune pas, écoute la réponse que les circonstances m'amenèrent à improviser. Tu me l'as, je le sais, déjà demandé.

Mon premier ouvrage est un Éloge de ma patrie. Je l'écrivis avant tout autre. C'était comme une dette payée à celle qui m'avait élevé. J'imitais en cela les plantes, qui offrent à leur nourrice, la terre, leurs premières fleurs, qui commencent tout d'abord par faire ce qu'il est naturel qu'elles fassent et qui font ensuite cadeau de leurs fruits au paysan. L'imperfection de cet Éloge, on peut le voir, n'est pas médiocre ; nous étions trop faible pour supporter le poids trop lourd de profondes et nobles pensées ; il y apparaît cependant une certaine grâce qui plaît, à l'instar des fleurs des plantes, ou plutôt des balbutiements des bébés qui ne sauraient faire le bonheur d'autres personnes que de leurs nourrices, dont ils charment l'oreille.

L'ouvrage, qui suit aussitôt celui-ci est mon Éloge de l'Empereur[2], plus achevé que le premier, si l'indul-

1. Andronic II.
2. *L'Éloge d'Andronic II*, très vraisemblablement, fait par Grégoras à l'âge de vingt-sept ans et inséré par lui dans son Histoire, VIII, 8.

7

Τῷ Καβασίλᾳ Δημητρίῳ. [1325]

Ὅσα μὲν δὴ ἕτερα πρότριτα ἡμῖν ὁ θειότατος διείλεκται βασιλεὺς καὶ μεθ' ὅσης ἀστειότητος, οὐκ ἂν ἔγωγε ἀποχρώντως οὔτε εἰπεῖν δυναίμην μήκους ἕνεκα οὔτ' ἄλλως ἀναγκαῖον ἥγημαι πρός σε, πάνυ τοι σφόδρα οὐκ ἀδαῆ τῶν τοιούτων τυγχάνοντα. Τά γε μὴν ἡμέτερα διεξεληλυθὼς συγγράμματα, καὶ πάνυ γε ἥσθη, ὥς ἐμοί τε αὐτῷ ἔδοξε καὶ οὐχ ἧττον ὅσοις παρατετυχηκόσι καὶ αὐτηκόοις ἐξεγένετο γεγενῆσθαι. Ἐρομένου μέντοι γε ἅττα τούτων ἡμῖν ἐκπεπόνηται πρότερον καὶ ἅττα εὐθὺς μετ' αὐτά, εἴ σοι ἀταλαίπωρον, ἄκουσον ἅ μοι ὁ καιρὸς ἐσχεδίασεν ἀποκρίνασθαι · καὶ σοῦ γάρ ποτε διερωτῶντος ἀκήκοα.

Τὸν μὲν ἐς τὴν πατρίδα μοι εἰρημένον φάναι μοι πεπονῆσθαι τὰ πρῶτα πρὶν ἢ τῶν ἑτέρων ὁντιναοῦν, τροφεῖα τοῦτον τῇ θρεψαμένῃ φαίη τις ἄν, ἐκείνοις τοῖς φυτοῖς ἀναλόγως ἃ τὴν πρώτην ἄνθην τῇ θρεψαμένῃ χαριζόμενα γῇ, ἀφ' ἑστίας ἔπειτα τοῦ εἰκότα ποιεῖν ἠργμένα, τοῖς καρποῖς δεξιοῦνται τόν γεωργόν. Ἔνθεν τοι καὶ ἴδοι τις ἂν οὐ μέτριον προσὸν ἐκείνῳ τῷ λόγῳ τὸ ἀτελές, ἀσθενεστέρων γε ὄντων ἔτι ἡμῶν ἢ ὥστε μεῖζον ὑποστῆναι βάρος νοῦ καὶ γενναίου φρονήματος · ἐπιπρέπει δ' ὅμως τι καὶ κάλλους τούτῳ γε καὶ ἡδονῆς, ὥσπερ ἄρα καὶ τοῖς τῶν φυτῶν ἀνθεσιν ἢ μᾶλλον τοῖς τῶν νηπίων ψελλίσμασιν, ὧν οὐδὲν οὐδενὶ τῶν ἄλλων οὐκ ἔνι ἀπόνασθαι πλὴν ἢ ταῖς θρεψαμέναις ἀκοῆς ἡδονήν.

Ὁ δὲ μετ' αὐτὸν εὐθὺς Πρὸς Βασιλέα μοι γίγνεται, ἐντελέστερος ὢν τοῦ προτέρου, εἰ μή γε δή πως ὑπ' εὐνοίας

A 177r-178v. B 43v-44r. C 102v-103r. G. 170r-171r. K 390-392. H 87r-88v. T 217r-220 r. Bezd. XXI, d'après A C.

Tit. Τῷ Καβασίλᾳ Δημητρίῳ G K H Τῷ Καβασίλᾳ A Τῷ Καβασίλᾳ κυρῷ Δημητρίῳ B T Τῷ κυρῷ Δημητρίῳ τῷ Καβασίλᾳ C || 20 δ' οὖν ὅμως A.

envers moi-même ne m'induit pas en erreur. Je le fis paraître pour deux raisons : la première, parce qu'il est légitime d'offrir au prince régnant les prémices de toute science comme les prémices de tout fruit qu'on offre à un dieu venu sur terre. (Il n'est vraiment pas facile à l'homme de trouver une offrande digne de la nature divine ; mais on a découvert, en cette manière de procéder, un moyen à mon avis, merveilleux pour honorer Dieu à travers les honneurs rendus à un prince pieux, pour célébrer celui qu'on ne voit pas en célébrant celui qu'on voit, ou plutôt pour glorifier le modèle d'après son image) ; la seconde, parce que je savais devoir conférer aussi à mes ouvrages de la noblesse, en offrant à l'empereur ceux que parmi eux je pouvais lui dédier.

Après m'être ainsi acquitté, comme je le pouvais, de ce que je devais à ceux à qui j'étais tenu de témoigner ma reconnaissance, les circonstances m'amenaient ensuite à composer différents ouvrages. Les préceptes de l'École s'y étalent orgueilleusement ; j'y sacrifiais à l'éloquence d'apparat et au désir de briller ; sont-ils bien? sont-ils tout le contraire? je ne saurais le dire. Il me faut te prier de me faire part, surtout à l'avenir, de ton avis ; tu t'es élevé jusqu'au sommet le plus haut de l'intelligence, tu sais fort justement apprécier les circonstances où naissent paroles et faits et leur caractère, tout ce qui peut s'y rapporter ; il ne me serait donc pas aisé de trouver, à part toi, quelqu'un à qui, plus qu'à personne d'autre au monde, offrir les prémices de nos éloges, en toute sincérité, et avoir bien l'air de le faire ainsi.

Quant à notre amitié, que dire d'elle? Je ne voudrais point voir les exemples d'amitié antérieurs rester dans les livres anciens ; je voudrais les voir, aujourd'hui, commencer avec toi pour deux raisons : la première, afin de les augmenter en nombre et de les rendre plus précis ; la seconde, afin de ne pas laisser croire que, parfait comme tu l'es, tu règles ta conduite sur ces modèles étrangers. Il te faut, avec l'intelligence que tu as, et la solidité que tu montres en amitié, il te faut soumettre ce que je dis à ton esprit critique comme à une pierre de touche et dire ce qui est bien et ce qui

σφάλλομαι. Γίγνεται δέ μοι, δυοῖν ἡγησαμένων αἰτιῶν · ἑνὸς μέν, ὅτι δίκαιον ἁπάσης ἐπιστήμης καὶ καρποῦ παντὸς ἀνάγειν ἅπαντα τῷ βασιλεύοντι τὰς ἀπαρχάς, ὥσπερ ἐπιγείῳ θεῷ · — ἀνθρώπῳ μὲν γὰρ μὴ πάνυ τοι εὐχεροῦς τινος ὄντος δῶρον ἐπάξιον θείας φύσεως ἐξευρίσκειν, μηχανήν τινα ταύτην εὐφυῶς εὑρημένην ὁρῶ, διὰ τῆς πρὸς τὸν εὐσεβῆ Βασιλέα τιμῆς δεξιουμένην Θεόν, διὰ τοῦ φαινομένου τὸν μὴ φαινόμενον ἢ μᾶλλον τὸ ἀρχέτυπον διὰ τῆς εἰκόνος — ἑτέρου δέ, ἐπειδή γε ᾔδειν ὡς καὶ εὐγένειαν περιποιησόμενος ἔσομαι τοῖς ἐμοῖς λόγοις, εἰ καὶ Βασιλεῖ τὰ ἐνόντα ἀναθείην ἐκ τούτων.

Ἀλλὰ γὰρ οὕτω γε ὡς ἐξῆν οἷς ἐχρῆν ἅττα ἐχρῆν ἀποδεδωκώς, χρείας ἔπειτα μεσιτευούσης, ξυνετίθουν ἔστιν ἅ. Ἔστι δ' ἃ καὶ ἐντρύφωσι τῇ σχολῇ, ἐπιδείξεώς μοι καὶ φιλοτιμίας ἐγίγνοντο ἀναθήματα, ταῦτα δ' εἰρημένα ἢ εὖ ἢ τοὐναντίον, οὐκ ἂν που εἰδείην αὐτός. Ἀλλ' ἄρα δή πως τὴν σὴν μοι κοινοῦσθαι σὲ γνώμην τὰ μάλιστα δεῖσθαί μοι δεῖ τοῦ λοιποῦ, ὅτῳ φρονήσεως ἐς τὸ ἀκρότατον ἥκοντι καὶ τοῦ κρίνειν τοσοῦτον περίεστι λόγων καὶ πραγμάτων καιρούς τε καὶ τρόπους καὶ ὅσα τοῖς τοιούτοις ἀνήκοντ' ἂν εἴη, ὥστ' οὐκ ἂν ἐμέ γε ῥᾴδιον εἶναι εὑρεῖν ὅτῳ πλέον ἢ σοὶ τῶν ἁπάντων ἑτέρῳ τὰ τῶν ἐπαίνων ἀκροθίνια χαρισάμενον, τῇ ὀρθότητι κεχαρισμένα φανῆναι πεποιημένον.

Περὶ δὲ φιλίας, τί τις ἂν φαίη; Ἐβουλόμην μὴ πρότερα κεῖσθαι φιλίας ὑποδείγματα ἐν ταῖς τῶν παλαιῶν βίβλοις, ἐκ σοῦ δὲ νῦν εἶναι ἠργμένα, δυοῖν ἕνεκα · ἑνὸς μέν, ὡς πλείω γε εἴη καὶ ἀκριβέστερα ταυτί, θατέρου δέ, ὡς μή τις σὲ τὸν τοσοῦτον ὑπολογίσαιτο βίᾳ σεαυτὸν ἀπευθύνειν πρὸς ἀρχέτυπα ὑπερόρια. Δέον οὖν σοὶ καὶ συνέσεως οὕτως ἔχοντι καὶ κρατίστῳ γε ὄντι τὰ φιλικά, καθάπερ βασάνῳ τῇ σῇ περινοίᾳ τὰ εἰρημένα παραβαλόντι, ἅττα καλῶς ἔχει

3 ὥσπερ correxi : ὅσα καὶ codd. || 10 τοῖς om. C || 14 ἔστιν ἅ AB : ἔστιν ἀεί cett. || 21 πλὴν ἤ B; πλέον ἤ cett. || 26 ἠργμένα AB : ἠρμένα cett. || 27 τουτί GKH.

ne l'est pas. Tu rendrais ainsi service à tous deux : à moi, en redressant mes fautes, à toi, en donnant la preuve d'une amitié sincère.

καὶ ἅττα τοὐναντίον ἀποφήνασθαι. Οὕτω γὰρ ἂν ἑκατέροις ἐκτελοῖτο τὰ χρήσιμα, ἐμοί τε τῶν ἐμῶν ἀπανόρθωσις καὶ σοι φιλίας ἀκραιφνοῦς ἀπόδειξις.

1 γὰρ ἄν A; ἄν om. cett.

9

Au Préfet de l'Écritoire[1], panégyriste du métropolite de Philadelphie[2]

Le péplos attique, nous le savons, représentait l'histoire des Éacides, des Pélopides, puis la série des héros et les actions qui firent admirer chacun d'eux. Notre siècle t'a vu paraître toi, dont la science est éminente[3], et, avec toi, celui dont tu célèbres aujourd'hui la vertu ; moins que personne, il devait, pourrais-je dire, trouver un autre panégyriste et toi seul (et il l'a trouvé), et toi, plus que tous, tu te devais charger de composer l'histoire de sa vie et de donner à cette occasion le spectacle de ton admirable éloquence. Et les deux choses se sont trouvées réunies. Comme de son vivant encore, il l'emportait par la vertu, ainsi, après avoir gardé le silence pour la suprême fois, il a amené à parler de lui, comme de juste, le premier, le plus grand orateur. Comme s'il s'était occupé particulièrement, durant toute son existence, de rechercher le meilleur panégyriste, il a réussi, comme il convenait, à le trouver. Il approuvait de voir tous les hommes se louer mutuellement, c'était là, disait-il, un signe d'affection réciproque, mais il ne voulait être loué par personne. C'était une comédie, ce me semble ; et l'excellent homme ne faisait que feindre le manque d'ambition, car il repoussait, on le voit, les compliments qui étaient au-dessous de ceux qu'il méritait, jusqu'au jour où il lui arriva d'en trouver de tels qu'on ne peut en rencontrer de plus grands. Je dis bien, car voilà le plus grand miracle qu'il a fait, après nous avoir quittés. Ce grand homme n'a causé qu'un seul chagrin et non pas à tel ou tel, mais à tous ceux (ils étaient

1. Charge tenue, au XIVe s., par Nicéphore Chumnos. Cf. Codin, p. 12.

2. Théolepte, à qui Grégoras adresse vraisemblablement la lettre 31. L'oraison funèbre, écrite sur lui, par N. Chumnos, se trouve dans Boissonade, *An. Gr.* V, 183-239.

3. Grég., *Hist.*, VII, 5, 241 : « C'était un homme savant, et dont l'expérience et l'intelligence des affaires publiques étaient grandes », et Cant., I, 14 : « Le Préfet de l'Écritoire, Nicéphore Chumnos, homme savant et d'une intelligence remarquable» .

9

Τῷ ἐπὶ τοῦ Κανικλείου ἐγκωμιάσαντι τὸν Φιλαδελφίας. [1325-1326]

Τὸν μὲν Ἀττικὸν πέπλον Αἰακίδας ἀκούομεν διαγράφειν καὶ Πέλοπας καὶ ἑξῆς τὸν τῶν ἡρώων κατάλογον καὶ ὡς ἐθαυμάσθησαν ἕκαστοι. Ὁ δὲ τὰ καθ' ἡμᾶς ἄγων αἰὼν οὑτωσὶ σὲ μὲν ἐπὶ σοφίᾳ κράτιστον, ἐπ' ἀρετῇ δὲ τὸν νῦν ἐπαινούμενον ἔδειξε. Πάντων μὲν οὖν ἥκιστα φαίην ἂν ἔγωγε χρῆναι τυχεῖν ἐπαινέτου τινὸς τῶν πάντων ἐκεῖνον ἑτέρου ἢ σοῦ γε καὶ μόνου, (καὶ μέντοι καὶ τετύχηκε), σὲ δὲ πάντων μάλιστα τὸν ἐκείνου βίον ἁρμόττειν ἀνειληφέναι καὶ θέατρον τῆς θαυμασίας σου γλώττης ἐνδείξασθαι. Τοιγαροῦν καὶ ξυνελήλυθε, καὶ ὥσπερ ἔτι περιὼν ἐκεῖνος τὰ πρῶτα τῆς ἀρετῆς ἔφερεν, οὕτω καὶ τὴν τελευταίαν σιγήσας σιγήν, τὴν πρώτην καὶ μεγάλην, ὡς εἰκός, ὑπὲρ αὐτοῦ φωνὴν ἐπεσπάσατο, καὶ οὕτω γέ τοι προσηκόντως, ὥσπερ ἂν εἰ τοῦτ' ἦν ἐξεπίτηδες ἔργον αὐτῷ διὰ βίου παντός, τὸ τὸν ἄριστον ἐπαινέτην ζητεῖν, δηλαδή. Καίτοι τοὺς μὲν ἄλλους ἅπαντας παρ' ἀλλήλων ἐκεῖνος ἐπαινεῖσθαι ἐπῄνει καὶ φιλαλληλίας ἔλεγε τοῦτ' εἶναι γνώρισμα, αὐτός γε μὴν παρ' οὐδενὸς τῶν ἁπάντων ἠβούλετο · σκήνη δ' ἄρ', ὡς ἔοικεν, ἐκεῖνο ἦν καὶ ἐπλάττετο τὸ ἀφιλότιμον ὁ γεννάδας. Ἀπεώθει γὰρ δήπου γ' ἑαυτοῦ τοὺς ἥττους τῆς ἀξίας ἐπαίνους, ἕως ἐξεγένετο οἳ εὑρεῖν ὧν μείζους οὐκ ἔστιν εὑρεῖν. Λέγω δὲ τουτί (καὶ γὰρ τοῦτο πρὸ τῶν ἄλλων τεθαυματούργηκεν, ἐξ ἡμῶν ἤδη γενόμενος). Ἕν τι μόνον ὁ μέγας λελύπηκε, καὶ οὐχὶ τὸν δεῖνα ἢ τὸν δεῖνα, ἀλλὰ πάντας, ὡς ἔπος εἰπεῖν, οἷς, μυρίοις

B 41r-42v. C 84r-85r. G. 169r-170r. K 386-388. H 85v-86v. L 245r. Bezd. XXIV, d'après B C.

Tit. Τῷ ἐπὶ τοῦ Κανικλείου ἐγκωμιάσαντι τὸν Φιλαδελφίας BCGKH: Τῷ ἐπὶ τοῦ Κανικλείου ἐπαινέσαντι τὸν Φιλαδελφίας L ‖ 3 οὑτωσὶ K: οὑτοσὶ cett. ‖ 4 νῦν C: νοῦν cett. ‖ 7 μόνου BCGKH : μόνον L ‖ 14 τὸ τὸν ἄριστον BCL: τὸν τὸν ἄριστον cett. ‖ ζητεῖν BCGKH: ἐφευρεῖν L ‖ 18 ἠβούλετο BGKHL : ἐβούλετο C ‖ ἐκεῖνο L : ἐκεῖνος cett. ‖ 20 ἀξίας B : ἀδοξίας cett.

innombrables) à qui il arrivait de livrer à la parole ou de confier à l'écriture ses actions : je veux dire qu'il les a empêchés d'agir, en te proposant tout de suite, toi, comme un digne héraut de ses actions, et en condamnant en bloc au silence tout le monde. Par là, il supprima chez tous également toute rivalité, lui qui auparavant se faisait chaque jour le père de la paix, et ne cessait de mettre son ambition à détruire l'ambition chez la foule. Aujourd'hui, comme s'ils étaient frappés du tonnerre, ils restent tous tranquilles, sacrifient, pourrait-on dire, au silence et respectent ce juste arrêt.

Deux choses me semblent présentement réunies, à propos s'il en fut : l'éloge de la mémoire d'un juste, la bouche d'un juste cultivant la science. Tu as cultivé la science, en toute honnêteté[1] ; le souvenir de cet homme se présente entouré d'éloges, et l'on pourrait sans peine donner l'un ou l'autre comme preuve de la vertu de l'un ou de l'autre. Prenant, pour ainsi dire, comme sujet, ses qualités, tu as révélé ta propre vertu, tu as montré le goût du beau que tu portes en toi, le désir du beau que tu nourris en toi. Lui, usant de ton éloquence comme d'un truchement, compose, assemble, fait apparaître aux yeux, en quelque manière, et fabrique lui-même avec une noblesse naturelle, la chaîne de ses vertus[2], ainsi font ceux qui sertissent des pierres précieuses dans des couronnes[3].

Son corps, en butte aux attaques du temps, de la vieillesse, s'est effondré. Tu lui as habilement donné en compensation l'immortalité, tu l'as, en quelque sorte, ressuscité d'une façon nouvelle, tu as, en quelque manière, fait passer son âme dans les nôtres, comme en d'autres corps. Tu as, par là, rendu les plus grands services, à nous, en animant nos âmes, à lui, en remplaçant son corps, descendu dans la terre, par d'autres corps qui ne vieillissent point et qui durent longtemps.

Il m'arrive aujourd'hui de songer à ce que, chez les Grecs, les uns imaginaient d'appeler métempsychose, les

ne semble pas, en effet, avoir écrit quoi que ce soit qui le

2. Cf. N. Chumnos, *or. fun.*, pp. 204-234.
3. Même comparaison, let. 45.

σθαι, ξυνέβαινε τὰ ἐκείνου καὶ γλώττῃ διδόναι καὶ γραφῇ παρατίθεσθαι. Κεκώλυκε γὰρ σὲ προβεβλημένος εὐθὺς ἀξιοχρέων κήρυκα τῶν αὐτοῦ καὶ σιωπὴν ἀναγκαίαν κοινῇ τῶν ὅλων κατεψηφισμένος. Κἀντεῦθεν τὸ φιλονεικεῖν ἑνί γε τρόπῳ πάντας ἀφῃρημένος, ὃ καὶ πρότερον τῆς εἰρήνης γιγνόμενος ὁσημέραι πατὴρ καὶ λύειν ἀεὶ φιλονεικῶν τῶν πολλῶν τὸ φιλόνεικον. Καὶ νῦν, ὥσπερ ὑπὸ μεγάλης πληγέντες βροντῆς, οὕτω δὴ κάθηνται πάντες σιγῇ θύοντες, ὡς ἂν εἴποι τις, καὶ στέργοντες τὸ τῆς καταδίκης δίκαιον.

Ἐμοὶ δὲ νῦν μᾶλλον εἴπερ ποτ' ἀμφότερα καιριώτατα φαίνεται συνδραμεῖν, τό τε δηλαδὴ μνήμην δικαίου μετ' ἐγκωμίων εἶναι καὶ στόμα δικαίου σοφίαν ἐκμελετᾶν. Σοῦ γὰρ ἐνδίκως σοφίαν ἐκμελετήσαντος, μετ' ἐγκωμίων ἡ τοῦ δικαίου γίγνεται μνήμη, καὶ μαρτύριον ἄν τις εἰκότως ἑκάτερον θείη τῆς ἀρετῆς ἑκατέρου. Σύ τε γάρ, ὡς ἂν εἴ τινι χρησάμενος ὕλῃ τοῖς ἐκείνου καλοῖς, τὴν οἰκείαν ἐξέφηνας ἀρετήν, καὶ οἷον ὠδίνεις πρὸς τὰ καλὰ κἀπὶ σεαυτοῦ βόσκεις τὸν πόθον ἀεί. Ἐκεῖνος τ' αὖ, ὥσπερ εἴδει τινὶ τῇ σῇ χρησάμενος γλώττῃ, διαρθροῖ καὶ συμπήγνυσι καὶ οἷον εἰδοποιεῖ καὶ συντίθησι μεγαλοφυῶς τὴν αὐτὸς αὐτοῦ σειρὰν τῶν καλῶν ὥσπερ δήπου τὰς ἐντίμους λίθους οἱ στεφάνους πλέκοντες.

Καὶ μὴν τὸ μὲν ἐκείνου σῶμα, χρόνῳ καὶ γήρᾳ πολεμηθέν, κατηνέχθη· σὺ δ' ἀθανασίαν ἐκείνῳ καὶ οἱονεί τινα ἀναβίωσιν καινοτέραν ἀντιτεχνώμενος, φέρων ἐμβέβληκας ἕτερον τρόπον τὴν ἐκείνου ψυχὴν ταῖς ἡμετέραις ὥσπερ ἐν σώμασιν ἄλλοις καὶ διὰ ταυτὶ τὰ μέγιστα εἴργασαι, ἡμῖν τε τὰς ψυχὰς ἐμψύχους πεποιηκώς, κἀκείνῳ δ' αὖ ἀντὶ τοῦ καταδύντος σώματος ἕτερα τεχνησάμενος ἀγήρω τε καὶ μακρόβια.

Καὶ τοῦτ' εἶναι λογίζεσθαί μοι νῦν ἔπεισιν, ὅπερ Ἑλλήνων τοῖς μὲν μετεμψύχωσιν φάσκειν ἐπῄει, τοῖς δ' ἄλλον

4 κατεψηφισμένος CGKHL : κατεψηφισμένων B ‖ 6-7 τῶν πολλῶν τὸ φιλόνεικον B G K H L : τὸ τῶν πολλῶν φιλόνεικον C ‖ 14 εἰκότως BL : εἰκότος cett.

autres également, mais en termes peu clairs et différents, quand ils qualifiaient dieux immortels ceux des hommes dont le souvenir se conservait éternellement[1]. Qui des savants à venir, dans le cas présent, ne se réjouirait pas, ne serait pas heureux, même s'il avait l'esprit plus lourd que les pierres, et ne ménagerait pas une joie indicible à la partie sensible de son âme, en écoutant, en rencontrant des ouvrages aussi parfaits, où se cachent en de nombreux passages, des pensées graves et élevées, où règnent, en bien des endroits, le charme et la grâce : ainsi l'on peut voir la mer, quand elle a échappé aux insultes des vents, quand elle a vu s'apaiser les querelles des flots, rester presque immobile, semblable à une plaine, ne plus bouger, briller d'un éclat merveilleux et répondre par de verts reflets aux rayons du soleil. Avec une habileté au-dessus de tout éloge et vraiment originale, dont chacun loue la qualité et la puissance, il[2] ordonne fort harmonieusement et comme personne d'autre ne saurait mieux faire, il enchaîne, pour ainsi dire, les idées l'une à l'autre, il mélange le genre épidictique au genre judiciaire, il unit en tout l'abondance à la clarté, à la rapidité du mouvement, à l'éclat, à la force, il varie fréquemment les figures de mots, condensant ici un vaste sujet, quand il le faut, faisant le contraire, quand il ne le faut pas : qui pourrait dire tout cela comme il convient?

Ses ouvrages ont pu, de son vivant, nous régaler et nous charmer[3] ; aujourd'hui, les éloges, que tu fais de lui, nous procurent, à leur tour, de la jouissance, du plaisir, du charme. C'est toi qui nous as magnifiquement donné ce plaisir, et nous t'en remercions, comme il convient.

1. Allusion à la doctrine d'Evhémère. Cf. Plut. *Isis et Osir.* 27.
2. Théolepte, dans ses ouvrages.
3. Chumnos parle lui-même, dans son oraison funèbre de Théolepte des nombreux mandements (p. 222) de Théolepte, de ses homélies, où il défendait l'orthodoxie (*id.*, p. 222-223) et des hymnes qu'il avait composées (*id.*, p. 223).

τρόπον, αὐτό γέ τοι τοῦτο καὶ αἰνιττομένοις, ἀθανάτους θεοὺς ἀνηγορευκέναι τοὺς ἐν διηνεκεῖ μνήμῃ καθισταμένους ὁπωσποτε. Καὶ τίς γὰρ κἀνταῦθα ἐκ τῶν ἐς ἀεὶ γενησομένων ἀνθρώπων σοφῶν οὐκ ἂν ἀγασθείη καὶ ἡσθείη, καὶ εἰ λίθων νωθέστερος εἴη, καὶ τέρψιν ἀπόρρητον διὰ τῆς ἀκοῆς τῷ παθητικῷ τῆς ψυχῆς παραπέμψειε, τηλικούτοις γράμμασιν ἐντετυχηκώς; οἷς πολὺ μὲν τὸ ἐμβριθὲς καὶ μετέωρον ὑφεδρεύει τοῦ νοῦ, πολὺ δὲ τὸ τῆς καλλονῆς τε καὶ χάριτος ἐντρέχει, καθάπερ ἐπὶ θαλάττης ἴδοι τις ἄν, ὁπότε δὴ τὰς τῶν ἀνέμων ὕβρεις ἐκφυγοῦσα καὶ τὰς τῶν κυμάτων ἔριδας κοιμίσασα, μικροῦ τοῖς πεδίοις ἐπίσης ἵσταταί γε καὶ ἀτρεμεῖ καὶ θαυμάσιον ἀποστίλβει καί τοι γλαυκὸν ταῖς ἡλιακαῖς ἀντανίσχει ἀκτῖσιν. Ὑπέρ γε μὴν τῆς θαυμασίας καὶ γενικῆς ὄντως δεινότητος, οἷα τε καὶ ὅση διὰ παντὸς ἥκει τοῦ λόγου, καὶ ῥυθμίζει καὶ διατίθησι κάλλιστά τε καὶ ὡς οὐχ ἑτέρως εἶναι κρεῖττον ἐγχωρεῖν, καὶ ὡς μίγνυσι τὰς ἰδέας δι' ἀλλήλων ἀλλήλοις καὶ τῇ πανηγυρικῇ τὸ δικανικὸν ἀνακίρνησι, καὶ αὖ καθ' ἕκαστα τῇ περιβολῇ τὴν εὐκρίνειαν συναρμόττει, τῷ δ' αὖ λαμπρῷ καὶ ἀκμαίῳ τὸ γοργόν, κἀκ τοῦ σύνεγγυς ἐξαλλάττει τὰ σχήματα, καὶ πῇ μὲν συστέλλει τὸ τῆς ὑποθέσεως πλάτος, ὅπῃ τούτου δεῖ, πῇ δὲ τοὐνάντιον, ὅπῃ τούτου μὴ δεῖ, τίς ἂν φαίη γε κατὰ τὸ εἰκός;

Ἀλλ' ἡμῖν μέν, ὥσπερ καὶ περιόντος ἐξῆν τοῖς ἐκείνου λόγοις ἐντρυφᾶν τε καὶ ἥδεσθαι, οὕτω καὶ νῦν αὖθις τοῖς ὑπὲρ ἐκείνου λόγοις τρυφᾶν ἔχομεν καὶ χαίρειν καὶ ἥδεσθαι. Ταύτῃ τοι καὶ σοί γε τῷ καλῷ χορηγῷ τῶν τοιούτων τὰς ἀνηκούσας ὁμολογοῦμεν χάριτας.

1 τοῦτο καὶ K in marg. : τοῦ κατ' BGH τοῦτ' CL || **11** κοιμίσασα BGCLK : κοιμίσησα H || **12** καί τοι B : καί τι || **15** ὡς οὐχ B : ὡς om. cett. || **25** ἔχομεν BCL : εὔχομεν GKH || **27** ἀνηκούσας B : ἀνοικούσας cett.

12

A ANDRONIC ZARIDAS[1].

Notre nom ne quitterait certainement pas, je crois, sans reproche ta pensée, si tu avais l'idée d'examiner l'affaire sans esprit critique ; car, après avoir convenu de nous rencontrer, à notre retour, nous avons pris une autre route. Il ne saurait être ni dans nos habitudes ni dans mon intention, de t'oublier, tant que nous serons en vie, ni le matin, ni l'après-midi[2], ni dans l'avenir, qu'il me, reste beaucoup, peu, ou quelque temps que ce soit, à vivre. Si tu connaissais, ce qui nous est arrivé, tu aurais vite fait, j'imagine, de nous pardonner, car, tu le reconnaitrais, ton reproche atteint des gens qui ont tout à fait agi contre leur volonté.

La cause de notre départ, le moment auquel nous avons quitté la cité-reine, le nombre que nous étions[3], les incidents nombreux de notre voyage, tu sais tout cela, puisque tu nous as vu à notre départ. Ce qui nous arriva dans la

1. Cette lettre est reproduite en grande partie dans l'*Hist.*, VIII, 14, 375 sqq. Boivin l'avait déjà noté (Bonn, t. II, 1233-1234). Le cod. Urbin. gr. 151, 81r-87v, la donne comme envoyée à un certain Athanase. Le début seul diffère. Le voici : « Je t'ai envoyé une première lettre, mon très cher, où je t'ai raconté ce que j'avais rapporté de ce long voyage fertile en incidents, depuis le moment où tu as quitté Byzance, nouvelle vraiment étonnante pour les lettres. Je devrais te reprocher de ne pas avoir satisfait notre demande. J'ai cessé de t'écrire à nouveau, car j'espérais te rencontrer peut-être, en suivant un autre itinéraire. J'ai cru bon d'abord de te rapporter certains faits, que tu connais fort peu, que tu as vus fort rarement, mais que je connais très bien, et qui datent de l'époque où nous sommes allés en ambassade chez les Triballes (les Serbes). Tu pourras avoir ainsi, peut-être, car tu as l'esprit curieux, un récit fort agréable à lire, et tu posséderas, le cas échéant, un modèle que tu devrais suivre pour me raconter, comme je te l'ai demandé, ce que tu as fait.

« Ce qui s'est passé depuis notre départ de Byzance même jusqu'à notre arrivée sur le Strymon (la Strouma), en Macédoine, je crois inutile de chercher à l'apprendre à des gens qui en sont instruits. Ce qui est arrivé après, voilà ce qu'il faut tout particulièrement leur apprendre. Nous restâmes quatre jours sur les bords du Strymon, et nous y rencontrâmes.....

2. Expression proverbiale. Cf. *Géopon.* 16, 1, 4.

3. Nous l'ignorons.

12

Τῷ Ζαρίδῃ κυρῷ Ἀνδρονίκῳ. [1325-1326]

Οἶμαι μὴ ἀνεγκλήτους καθάπαξ τῆς σῆς ἀπαλλάττειν ἡμᾶς διανοίας, εἰ οὕτω σκοπουμένῳ σοι, πρὶν ἢ βασάνῳ χρήσασθαι τὸ πρᾶγμα παρίσταιτο, ὅτε συνθέμενοι ἐπανήκοντες ἐντυχεῖν σοι, ἔπειθ' ἑτέραν ἡμεῖς ἐβαδίσαμεν. Ἀλλ' οὐκ ἂν εἴη τῇ γνώμῃ ἡμῶν τουτί γε ἐγχώριον λήθῃ τινὶ διδόναι τὰ σά, οὐχ ἕως γ' ἂν τῷδε παρῶμεν τῷ βίῳ, οὐ πρωὶ οὐδὲ δείλης, οὐ μέντ ἂν οὐδ' ὀψὲ τοῦ χρόνου, ἂν πολὺς ἂν ὀλίγος ἂν ὁποστοσοῦν ᾖ. Εἰ δ' ὡς ἔσχε τὰ καθ' ἡμᾶς πύθοιο, σὺ δὲ ῥᾷστ' ἂν οἶμαι συγγνοίης ἡμῖν, πάνυ τοι σφόδρα ξυμπεπτωκὸς ἀκουσίοις τοὔγκλημα διαγνούς.

Τὴν μὲν δὴ πρόθεσιν τῆς ἡμετέρας καθόδου καὶ ὅτε καὶ ὅσοι τῆς βασιλίδος ἐξέλθοιμεν πόλεως, καὶ ἅττα καὶ ὅσα μεταξὺ πορευομένοις ἡμῖν ἀπαντῴη, ἔχεις μαθὼν ὁμίλησας ἡμῖν κατιοῦσι · τὰ δ' ἑξῆς ἄκουε, μάλα τὸν νοῦν προσεσχηκὼς ὡς ἂν σοι καὶ τὰ ἡμέτερα μάλα παραιτητέα φανείη. Μετὰ

A 141-145v. B. 60v-63v. C 71r-73v. G 138v-142v. K. 318-326. H 57v-61v. U 41v-48. O 381-387v. T 126-138. Bezd. VI, d'après AB.

Tit. Τῷ Ζαρίδῃ κυρῷ Ἀνδρονίκῳ et post lacunam fere 8 litterarum : ἐν ᾗ καὶ περὶ τῆς πρεσβείας AT : Τῷ Ζαρίδῃ GKH. Τῷ Ζαρίδῃ et recentius scriptum : πάλιν ὁ Γρηγορᾶς B Τῷ αὐτῷ C Νικηφόρου τοῦ Γρηγορᾶ τῷ Ἀθανασίῳ O ‖ 3 ὅτε ABCGHUOT : ὅτι K Sic incipit in U haec epist : (Πρό)τερον μέν σοι, ὦ βέλτιστε, ἐπιστείλας.... οὖν διεξιέναι ἡμῖν ἅττα σοι τῆς μακρᾶς καὶ ποικίλης πορείας ἀπόνασθαι ἐξεγένετο, ἀφ' οὗ τῆς Βυζαντίδος ἀπόδδομον ἔστειλας σεαυτόν, ἄκουσμα τοῖς φιλομαθέσι πολλοῦ τινος ἄξιον, νῦν δ' ὀνειδίζειν ὀφείλων ὅτι μὴ τὴν ζήτησιν ἡμῖν ἐκπεπλώρηκας, ἐγὼ δ' αὖθις ἔπεσχον, ἐλπίζων ἴσως δι' ἄλλης ὁδοῦ σὲ προσάξεσθαι. Ἔδοξε γὰρ ἐμέ σοι πρῶτον διεξελθεῖν ἅττα σοὶ μὲν καὶ μάλα ἥκιστα ἀκουσαί τε καὶ θεάσασθαι ἐξεγένετο, ἡμῖν τε καὶ μάλιστα ὅτε πρὸς Τριβάλλους ἐπρεσβεύσαμεν, ἵν' ἅμα μὲν τῷ φιλοθεάμονι σοί γε ἴσως ἕν γέ τι τούτων ἀκρόαμα ἥδιστον γένοιτο, ἅμα δὲ καὶ τὸν τύπον εἰδείης, δι' οὗ καὶ σὲ τὰ σὰ περιηγεῖσθαι χρεὼν τοῖς ζητοῦσιν ἡμῖν.

Τὰ μὲν οὖν ἔκ γε τῆς Βυζαντίδος αὐτῆς ἄχρι Μακεδονίας Στρύμονος πειρᾶσθαι διδάσκειν εἰδότας ἄνδρας οὐκ ἔκρινα δεῖν. Τά γε μὴν ἐπέκεινα, ταῦτα δὲ καὶ μάλα τοι δεῖν. Παρὰ γάρ τοι τὸν Στρύμονα τεττάρας διατετριφότας ἡμέρας ἐντυχεῖν καὶ ἡνῶσθαι......

suite, écoute-le bien attentivement, afin que notre conduite te paraisse mériter un pardon complet. Après t'avoir quitté nous fîmes route à une allure assez modérée, pour des raisons qui n'étaient pas indifférentes, et le troisième jour, nous arrivâmes aux environs d'une ville située sur le Strymon[1], Amphipolis[2], je crois, comme l'appellent ordinairement les Athéniens et leurs écrivains. Appellation exacte, car le rempart, qui s'étend entre la ville et le fleuve, sépare en quelque sorte par une double muraille[3] tout le pays, situé en contre-bas. Nous séjournâmes là quatre jours. Nous y rencontrâmes nos compagnons d'ambassade et nous nous joignîmes à eux. Les ordres de l'Empereur les avaient touchés avant nous et les retenaient là ; ils devaient accomplir le voyage prescrit, en faisant route avec nous. C'étaient des hommes entraînés depuis longtemps et plus que nous à ces missions, et déjà avancés en âge. C'était — si tu ne le sais déjà — le noble Tornicès, que pare la grâce de tout un chœur de vertus, celles que tout le monde voit, et celles que Dieu seul connaît, à dire vrai ; en second lieu, l'admirable Cassandrènos[4], qui « a vu bien des villes et qui connaît les mœurs de bien des hommes ». Nous partîmes de là tous ensemble. Nous venions de franchir le Strymon, quand il nous arriva une aventure, fort digne d'être rapportée parmi celles qui associent dans l'âme humaine les pleurs et le rire. Nous fîmes preuve d'un manque de prévoyance qui ferait souhaiter le rire bruyant d'un Démocrite ; nous nous vîmes réduits à un danger qui ferait souhaiter les larmes d'un Héraclite.

Tu le sais, je crois, le Strymon n'est guère guéable ni pour les piétons ni pour les cavaliers. C'est le fleuve le plus grand de ceux qui séparent la Thrace de la Macédoine et de ceux qui se jettent dans l'Héllespont et dans la mer Égée. Il prend sa source dans des montagnes très élevées, qui s'étendent sans interruption jusqu'à la mer Ionienne et commencent au Pont-Euxin, limitant au

1. Aujourd'hui, la Strouma.
2. Aujourd'hui, Néokhori ou Ienikeui, sur une boucle du Strymon.
3. Cantacuzène prétend (*Hist.*, II, 38) que les remparts d'Amphipolis furent détruits. Andronic II les releva, après 1326, et repeupla la ville.
4. Personnages connus par Grégoras seulement.

γὰρ τὸ ἀπηλλάχθαι τῆς σῆς ὁμιλίας, σχολαιοτέρᾳ χρωμένους πορείᾳ δι' ὅσα μὴ ἂν πάρεργα εἴη, τριταίοις ἐς τὸ πλήσιον τοῦ Στρύμονος ἄστυ ἀφῖχθαι ξυνηνέχθη ἡμῖν. Ἀμφίπολιν οἶμαι γε τοῦτο καλεῖν εἰωθὸς Ἀθηναίοις καὶ ταῖς Ἀθηναίων βίβλοις · καὶ ἔοικε γάρ · τὸ γὰρ μεταξὺ διῆκον τεῖχος ἐς δυὸ μέριζοι ἂν περιβόλους τὸ ὑποκείμενον ἅπαν ἐκεῖνο χώριον. Τέτταρας δ' ἐνταυθοῖ διατετριφόσιν ἡμέρας ἐντυχεῖν καὶ ἠνῶσθαι καὶ τοῖς συμπρέσβεσιν ἡμᾶς ἐξεγένετο, οὓς ἐντολαὶ βασιλικαὶ προειληφυῖαι κατεῖχον ἐκεῖσε, ὡς κοινῇ τὴν προκειμένην πορείαν ἡμῖν ξυντελοῖεν καὶ ὁδηγοῖεν, μᾶλλον ἡμῶν τὰ τοιαῦτα προησκημένοι καὶ τά γε ἐς ἡλικίαν προβεβηκότες. Εἶναι γε μὴν τούτους, εἰ μὴ εἴης προπεπυσμένος, τόν τε εὐγενῆ Τορνίκην, ὃν μάλα τοι πλεῖσται περιχορεύουσι χάριτες ἀρετῶν, ὅσαι τε ἐς προῦπτον τοῖς ἅπασι κεῖνται, καὶ ὅσαι μηδενὶ πλὴν ἢ τῷ Θεῷ, ἔς γε τὸν ἀκριβῆ φάναι λόγον · καὶ δεύτερον, τὸν καλὸν Κασσανδρηνόν, ὃς πολλῶν ἀνθρώπων εἶδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω [Hom. α. 3]. Ἐκεῖθεν μέντοι ἀπαράντας ξύμπαντας ἤδη καὶ τὸν Στρύμονα τὸν ποταμὸν διαβάντας, ξυνηνέχθη τι καὶ παθεῖν ἀκοῆς μάλιστα πάντων ἄξιον, ὁπόσα λύπης καὶ γέλωτος φέρει σπονδὰς ἐν ἀνθρώπου ψυχῇ. Ἀβουλίᾳ γάρ τοι τοιαυτῇ χρησαμένοις, ὁποίᾳ καὶ Δημοκρίτου μάλα γέ τοι γελῶντος ἐρφὴ ἄν, ἐς τοιοῦτον συνηλάθη κίνδυνον ἡμῖν τὰ ἡμέτερα ὁποῖος καὶ Ἡρακλείτου μάλα γέ τοι δακρύοντος ἐρφὴ ἄν.

Ἀκούεις, οἶμαι, πεζοῖς καὶ ἱππόταις ἀνδράσιν ἄπορον ὄντα Στύμονα τὸν πόταμον, ὅτι καὶ μέγιστος ἐπεφύκει, ὁπόσοι Θρᾴκην καὶ Μακεδονίαν τέμνοντες ἔς τε Ἑλλήσποντον καὶ Αἰγαῖον ποιοῦνται τὰς ἐκβολάς. Τίκτουσι γὰρ αὐτὸν τὰ ὑπερκείμενα μέγιστα ὄρη, ἃ κατὰ τὸ συνεχὲς παρατείνει μεχρὶ τοῦ Ἰονίου πελάγους, ἐκ τοῦ Πόντου ἀρξάμενα τοῦ Εὐξείνου, ὁρίζοντα μὲν πρὸς μεσημβρίαν καὶ νότον ἄνεμον,

12 εἴης ACGKHUOT : εἴη B || 15 ἔς γε τὸν ἀκριβῆ φάναι λόγον om. A || 19 διαβάντας BCGKHUOT : διαβάντες A || 21 φέρει ACGKHUOT : φέρειν B || 26 τὸν πόταμον BGKHUOT : om. AC || ὁπόσοι ACGHUOT : ὁπόσην B || 27 Θρᾴκην καὶ Μακεδονίαν τέμνοντες ABCGKHOT : Θρᾴκην τέμνοντες καὶ Μακεδονίαν U.

sud, d'où souffle le Notus, la Thrace et la Macédoine, au nord, le pays des Mysiens[1], et l'Istros[2], lui aussi le plus grand des fleuves qui arrosent la Scythie[3], et qui se jette par cinq embouchures[4] dans le Pont-Euxin. Nous franchissions donc le Strymon, sorti de montagnes si élevées, et qui en cet endroit présente des tourbillons profonds, sur une minuscule barque, soit un par un, soit deux par deux, soit parfois trois par trois, y compris nos bêtes de somme. Nous avions dépensé à cet exercice en grande partie une journée. Bêtes et gens comprenaient un nombre double d'une septuple décade[5]. Le soleil avait franchi la moitié de notre méridien ; il allait se cacher et descendait, comme chaque jour, au-dessous de l'horizon. Au lieu de camper et de faire halte quelque part en cet endroit, nous continuâmes fort imprudemment notre route, avec l'espoir de rencontrer bien vite une hôtellerie convenable, avant d'avoir franchi quinze stades[6]. Nos espoirs furent loin de se réaliser. Des attaques de brigands, qui avaient eu lieu sans interruption peu auparavant, avaient bien vite rendu ces parages déserts et peu fréquentés. Nous nous laissions porter, tels des astres, remettant notre sort entre les mains de Dieu, et confiants en de secrets espoirs.

« La nuit survint sur ces entrefaites ; le soleil se coucha ; l'ombre remplissait toutes les rues ». Il n'y avait pas de lune. Elle venait de franchir le second excentrique terrestre et occupait par rapport au soleil la position quadrangulaire ; elle se refusait entièrement, au début de la nuit, à nous dispenser ses rayons. Nous allions donc dans une obscurité fort épaisse, comme ceux, dit-on, qui franchissent le Ténare[7], pour descendre chez Hadès, ou comme ceux qui allaient consulter l'oracle souterrain

1. Les Bulgares.
2. Le Danube.
3. Il s'agit ici de la Roumanie.
4. Cf. Grég. *(Hist.,* IV, 7*)*. Les bouches du Danube avaient d'abord été au nombre de sept (*Strab.*, VII, 15). Aujourd'hui, il n'y en a plus que trois.
5. Donc : 140.
6. Le stade valait 177 m. 6. 15 stades représentent donc exactement 2 km. 659.
7. Aujourd'hui, le cap Matapan, au sud-est de la Laconie.

καὶ Θρᾴκην καὶ Μακεδονίαν, πρὸς δ' ἄρκτους τάς τε Μυσῶν χώρας καὶ ποταμὸν τὸν Ἴστρον, ὃς καὶ αὐτός, μέγιστος ὢν ἢ πάντες ὅσοι τὴν Σκυθικὴν ἐπίασι, πέντε στόμασιν ἐς τὸν Εὔξεινον ἐκδίδοται Πόντον. Τοῦτον τὸν Στρύμονα οὖν ἐκ τοιούτων πηγῶν ἀνίσχοντα καὶ οὕτω βαθυδίνην γινόμενον, ἀκατίῳ ἑνὶ πάνυ σμικρῷ διαπεραιούμενοι καθ' ἑνά που καὶ συνδύο καὶ συντρεῖς ἐνίοτε, ξύν τε ὑποζυγίοις αὐτοῖς πολλήν τινα τὴν ἡμέραν κατηναλώκειμεν. Ὁ γὰρ τῶν ὑποζυγίων καὶ ἡμῶν αὐτῶν ἀριθμὸς εἰς τὸ διπλάσιον ἢ καθ' ἑπταπλάσιον δεκάδα ἦν ἀφιγμένος. Ὁ δ' ἥλιος, τὸν ἡμέτερον παραλλάξας μεσημβρινόν, ἔς τε δύσιν καὶ ὁρίζοντα τὸν ἑσπέριον ᾔει. Καὶ δέον ὃν σταθμῷ χρήσασθαι καὶ καταλύειν αὐτοῦ που, ἡμεῖς δ' ἁμαρτόντες ὁδῷ ἔτι ἐχρώμεθα, ἐλπίσαντες πάντως καταγωγίοις ἀποχρῶσιν αὐτίκα ἐντεύξεσθαι πρὶν ἢ πεντεκαιδέκα σταδίων ἔχειν ἀνύτειν ἐς τὸ πρόσω ὁδόν. Ἦν δὲ ἄρα τὰ τῶν ἐλπίδων οὐ μάλα ἐπιτυχῆ. Ἔφοδοι γάρ τινες λῃστρικαί, συνεχείᾳ χρησάμεναι πρὸ μικροῦ, τάχιστα τὸν τόπον ἔρημον ἐκεῖνον καὶ ἀτριβῆ πεποιήκεσαν. Καὶ μέντοι καὶ ἐφερόμεθα καθάπερ τινες πλάνητες, Θεῷ τε καὶ ἀδήλοις ἐλπίσι τὰ ἡμέτερα ἀναρτήσαντες.

Νὺξ παρῆν ἐπὶ τούτοις·

δύσετο γὰρ ἠέλιος, σχιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί, [Hom. β. 3]

ἡ δὲ σελήνη ἀπῆν. Ἐς γὰρ τὸ περίγειον μετὰ πανσελήνους τοῦ ἑαυτῆς ἄρτι ἐληλυθυῖα ἐκκέντρου, καὶ κατὰ τετράγωνον τῷ ἡλίῳ γενομένη σχηματισμόν, οὐ μάλα ἀκρονύκτους ἡμῖν ἐβούλετο χαρίζεσθαι τὰς αὐγάς. Ταύτῃ τοι καὶ ᾔειμεν διὰ παχυτάτου τοῦ σκότους καθάπερ οὓς διὰ τοῦ Ταινάρου τὰς πρὸς Ἅιδην καθόδους ποιεῖσθαι φασίν, ἢ τὰ ὑπόγεια Τροφω-

2 καὶ αὐτός CGKHUOT : om. AB || 4 τοῦτον τὸν Στρύμονα CGKHUOT : om ABC || 7 καὶ συντρεῖς ἐνίοτε om. A || 14 ἀποχρῶσιν ABCGUOT : ἀποχρῶσι KH || 18 πεποιήκεσαν ABCKUOT : ἐπεποιήκεσα GH || 24 τὸ περίγειον μετὰ πανσελήνους τοῦ ἑαυτῆς ἄρτι ABOT : τὸ περίγειον τοῦ ἑαυτῆς τὸ δεύτερον ἄρτι GKHU τὸ περίγειον μετὰ πέμπτην τοῦ ἑαυτῆς ἄρτι C || 29 πρὸς Ἅιδην corr. : πρὸς Ἅδην A ἐς Ἅδου cett. || φασίν, ἢ τὰ ὑπόγεια Τροφωνίου μαντεύματα om. A.

de Trophônios[1]. A cette nuit sans lune s'ajoutait l'obscurité, projetée par les collines environnantes. Elles nous dominaient et nous dérobaient la vue du ciel. Aussi étions-nous dans l'impossibilité de régler avec sûreté d'après les astres, comme dit le proverbe, notre malheureux voyage.

Mais mon cœur se brisa
Car il me fallait fournir une longue et difficile route. »

Nous rencontrons un fourré très épais, un sol inégal et coupé fréquemment çà et là de monticules et de fossés. Nous ne nous inquiétions plus de nos chaussures et de nos vêtements complètement déchirés par les ronces qui nous retenaient ; nous craignions pour nos yeux même, car les branches tordues des châtaigniers que nous rencontrions, en grand nombre, à tout instant, traitaient en ennemis nos visages. Laissant flotter rênes et guides, dont nous guidions nos chevaux, nous protégions nos yeux avec nos mains. Les domestiques qui nous suivaient ne s'inquiétaient pas le moins du monde des transes où nous étions. Certains parlaient à haute voix, entonnaient des chansons tragiques qui célébraient des héros illustres, dont

« nous connaissons la gloire, mais que nous n'avons pas vus.

Les ravins que nous avions autour de nous, les cavernes que récélaient sur notre passage les collines qui nous entouraient, recevaient leurs cris aigus ; comme des êtres vivants, ils les gardaient tels quels, sans les modifier, avec les mêmes intonations et les répétaient, les renvoyaient successivement en échos, comme dans les chœurs, les airs se suivent et se répondent selon la mélodie préalablement donnée[2].

Pour moi, en ces conjonctures, j'exhortais mon cœur à ne pas se laisser abattre et à ne pas se laisser submerger par les frayeurs nombreuses qui nous assaillaient. Mais il s'y refusait. Manifestement, il n'était pas loin de me reprocher d'avoir entrepris un voyage aussi fâcheux ; il ne cessait de penser, de songer à des embuscades, à des

1. Oracle réputé dans la guerre messénienne. Il se trouvait, semble-t-il, sur la rive gauche de l'Herkyna, petite rivière de Béotie. Il avait prédit le succès de Leuctres aux Béotiens, la mort de Philippe de Macédoine, etc.

2. Même comparaison, let. 18.

νίου μαντεύματα. Προσετίθετο γὰρ τῇ ἀσελήνῳ ἐκείνῃ νυκτὶ καὶ ἡ τῶν κυκλούντων λόφων σκία. Αἱ γὰρ σφῶν ὑπερβολαὶ παρὰ τοσοῦτον καὶ οὐρανοῦ τὴν θέαν ἡμᾶς ἀφῃροῦντο, παρόσον οὐδ' ἄστροις, τὸ θρυλλούμενον, τεκμαίρεσθαι σαφῶς τὴν δυστυχῆ πορείαν ἐκείνην ἐνῆν·

Αὐτὰρ ἔμοι γε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ· [Hom. δ. 481-482]

οὕνεκά μοι ἰέναι ἐπῄει δολιχὴν ὁδὸν ἀργαλεήν τε [Hom. δ. 393]. Λόχμῃ γὰρ ἐντυγχάνομεν πάνυ δασείᾳ καὶ ἀνωμάλῳ, συχνοὺς κατὰ μικρὸν ἐχούσῃ λόφους καὶ φάραγγας. Ὅτε δὴ καὶ ἐς τοσοῦτον ἀμελῶς ἔσχομεν ἐς τὸ δαψιλὲς διαρρηγνυμένων τῶν ἡμετέρων τῶν τε πεδίλων τῶν τε χλαμύδων ταῖς τῶν ἀκανθῶν ἀνθολκαῖς, ὥστε περὶ τῶν ὄψεων αὐτῶν ἐδεδίειμεν, συχνοῖς καὶ ἀλλεπαλλήλοις τοῖς τῶν ἀκροδρύων βοστρύχοις χρώμενοι πολεμίοις τῶν ἡμετέρων προσώπων· καὶ μέντοι καὶ ἀμελήσαντες ἡνίων καὶ ῥυτήρων, οἷς τοὺς ἵππους ἰθύνομεν, σκεπὴν ἐποιούμεθα τὰς χεῖρας τῶν ὄψεων. Τῆς γε μὴν ἑπομένης θεραπείας, οἷς οὐδὲ πάνυ τοι τῶν παρόντων ἔμελε φόβων, ἦσαν οἱ φωναῖς ἐχρῶντο καὶ μέλεσι τραγικοῖς· ᾖδον δ' ἄρα κλέα ἀνδρῶν, ὧν οἷον κλέος ἀκούομεν οὐδέ τοι ἴδμεν [Hom. B. 486]. Αἵ τε περὶ ἡμᾶς φάραγγες καὶ ὅσα μεταξὺ κοῖλα τῶν περιξ ὀρῶν, περιλαμβάνουσαι τὴν κραυγὴν καὶ ὥσπερ ἔμψυχοί τινες ἀκήρατον φυλάττουσαι ταύτην καὶ ἀπαθῆ καὶ τῶν ἄρθρων ὁμοίως ἔχουσαν, κατὰ διαδοχὴν οἷον ἀντήχουν καὶ ἀντεφώνουν, ὥσπερ ἐν ταῖς χορείαις ἑπόμεναι καὶ αὗται καὶ ἀντᾴδουσαι πρὸς τὸ τοῦ μέλους ἐνδόσιμον.

Ἐγὼ δ' ἐν τούτοις ἀναφέρειν παρῄνουν τὸν λογισμὸν καὶ μὴ συχνοῖς περιαντλεῖσθαι τοῖς φοβοῖς· ὁ δ' οὐκ ἐπείθετο, ἀλλὰ δῆλος ἦν οὔτε τὴν ὁδὸν τῆς ἀκαιρίας ἀφιστάμενος λοιδορεῖν, αὐτὸς ἐφ' ἑαυτὸν συχνὰ ἀναστρέφων, λόγους καὶ

5 ἐνῆν A : εἴχομεν cett. || 9 γάρ A : om. cett. || 10 κατὰ μικρόν A : κατ' ὀλίγον cett. || 11 ἔσχομεν A : ἔχομεν cett. || 12 τῶν τε πεδίλων A'CGKHUOT : om. B || 23 περιλαμβάνουσαι ABCGHOT : περιλαμβάνουσα KU || 24 φυλάττουσαι ABCGHUOT : φυλάττουσα K.

voleurs de grand chemin, à des brigands assoiffés de meurtre et il craignait de les voir tomber sur nous à l'improviste et nous faire victimes du poignard. Nous étions dans cet état d'esprit quand, tout à coup, surgissent des rochers et des fossés de l'endroit, je ne sais quels hommes, vêtus d'espèces de vêtements noirs, faits de laines et de toisons qu'ils avaient prises sur des animaux, quand ils en avaient eu besoin ; de vrais diables, à les voir. Ils n'étaient point toutefois bardés de fer comme des hoplites, mais armés tout à fait à la légère, avec, plupart, en mains des armes qui servent au corps à corps : lances et haches. Quelques-uns avaient des traits. La surprise et la crainte terrassèrent tout d'abord les nôtres. Le moyen qu'il en fût autrement? En pays étranger, à une heure aussi indue ; qui plus est, des gens qui ignoraient notre langue. Les habitants de ces parages sont, en grande partie, depuis l'origine, des colons des Mysiens[1], et vivent mélangés avec nos frères de race.

Nous nous ressaisîmes et reprîmes nos esprits. Ces gens nous saluaient en leur langue, avec politesse et l'air joyeux. Rien dans leur attitude ne montrait que nous eussions affaire à des brigands, soit parce qu'ils nous voyaient nombreux, et qu'étant de leur côté peu nombreux et de taille vraiment petite, ils ne se croyaient pas capables de lutter à chance égale, soit aussi que Dieu les ait retenus, ce que je crois de préférence et plus facilement. Habitant le pays, habitués à tendre des embuscades dans les défilés de la région, ils pouvaient engager la lutte contre nous, qui étions des étrangers, dans une obscurité complète, avec les épais ombrages de la forêt comme alliés invincibles, dans les mêmes conditions que lutteraient des hommes pourvus de leurs yeux contre des aveugles. Cependant, nous les saluons à notre tour de la même manière (il y en avait parmi nous qui n'ignoraient pas complètement leur langue). Ils nous exposaient, en quelques mots, la raison de leur présence en cet endroit : ils surveillaient, disaient-ils, les routes et

1. Les Bulgares. Grégoras les désigne ordinairement ainsi. L'appellation *Bulgares* était également employée.

λωποδύτας ἀνεκύκλει καὶ ἄνδρας αἱμάτων μή πως ἐξ ἀφανοῦς εἰσπεσόντες ἔργον ἡμᾶς ἀποφήνωσι ξίφους. Οὐκοῦν, ἀλλ' οὕτω προιόντων ἡμῶν, ἐξαίφνης ἀνίστανταί τινες τῶν ἐκεῖσε πετρῶν καὶ φαράγγων μελαίνας ἐσθῆτάς τινας περικείμενοι, αἳ ἦσαν ἐξ ἐρίων καὶ κωδίων, ἅττα ποτὲ ζώων ἀπεδύσαντο οἷς δήπου γ' ἐχρῆν, ἄντικρυς δαιμόνια φαντάσματα, πλὴν οὐ κατάφρακτοί τινες ὁπλῖται ὅτι μὴ καθάπαξ ψιλοὶ καὶ ἀγχέμαχά τινα ὄργανα ταῖν χεροῖν οἱ πλείους ἔχοντες, ὅσα ἐν λόγχαις εἰσὶ δηλαδὴ καὶ πελέκεσιν. Ἦσαν δ' οἳ καὶ ὅσα τηλεβόλοις ἔχοντες · καὶ τὸ μὲν πρῶτον ἐκπλήξει καὶ δέει καθυπέβαλον τὰ ἡμέτερα. Πῶς γὰρ οὔ; ἐν τόποις ἀλλοτρίοις ὄντων καὶ ἀωρίᾳ τοιᾷδε καὶ γλώττῃ πρὸς τούτοις οὐχ ἡμετέρᾳ χρώμενοι. Μυσῶν γὰρ ἄποικοι τῶν ἐκεῖσε προσοικούντων εἰσὶν ἀρχῆθεν οἱ πλείους καὶ τοῖς ἡμῖν ὁμοφύλοις ἀναμὶξ τὴν δίαιταν ἔχοντες.

Ἔπειτα ἀνεφέρομεν καὶ ἑαυτῶν ἐγιγνόμεθα αὖθις · ἠσπάζοντο γὰρ ἡμᾶς ἐκεῖνοι τῇ σφῶν διαλέκτῳ προσηνές τι καὶ ἱλαρὸν καὶ οὐδὲν οὐδαμῇ ληστρικὸν ἐπεδείκνυντο · εἴτε πρὸς πολλοὺς ἡμᾶς ὀλίγοι καὶ βραχεῖς τινες ὄντες αὐτοὶ οὐκ ἀξιομάχους σφᾶς αὐτοὺς κρίναντες ἐς μοῖραν ἀντίπαλον καταστῆσαι, εἴτε καὶ Θεοῦ κωλύσαντος, ὡς καὶ μᾶλλον τίθεμαι καὶ πολλοῦ δέω θάτερον. Οἱ μὲν γὰρ ὄντες ἐγχώριοι καὶ τοῖς ἐκεῖσε κρημνοῖς προλοχίζειν ἐνέδρας ἐθάδες, πρὸς ξένους ἡμᾶς ἐν οὕτω ζοφώδει τῇ ὥρᾳ καὶ ἅμα τὸ τῆς ὕλης συνηρεφὲς σύμμαχον ἄμαχον ἔχοντες, τοιαύτην, εἴπερ ἐβούλοντο, τὴν μάχην ἐτέλουν ἂν οἵαν καὶ βλέποντες ἂν πρὸς τυφλούς. Ὅμως μέντοι τὴν ὅμοιαν ἐξ ἡμῶν καὶ αὐτοὶ πρόσρησιν ἀντειληφότες (ἦσαν γὰρ οἱ καὶ τῶν ἡμετέρων τῆς ἐκείνων γλώττης οὐ πάνυ τοι ἀδαεῖς ἦσαν) τὴν αἰτίαν ἐν βραχεῖ διῄεσαν τῆς σφῶν αὐτῶν αὐτόθι διαίτης, ὡς φύλακες

3 οὕτω προιόντων ἡμῶν A : ἐν τούτοις ὄντων ἡμῶν cett. || τινες τῶν AOT : τινες ἄνδρες τῶν BCGHU || 5 ἦσαν A εἰσὶν cett. || 9 δηλαδή A : om. cett. || 16 ἀνεφέρομεν A : ἀναφέρομεν cett. || 21 καί Θεοῦ B : om. cett. || 22 δέω ABCGKHOT : δέω λέγειν U || 23-24 προς ξένους ABCGKHOT : προξένους U || 30 σφῶν αὐτῶν A; σφῶν cett.

avaient pour mission d'empêcher qu'on pénétrât clandestinement sur les territoires voisins pour les piller.

« Le tiers de la nuit s'était déjà écoulé »,

comme nous le conjecturions d'après certains astres au-dessus de nos têtes. Des hurlements de chiens, au loin, venaient bientôt frapper nos oreilles ; ils nous appelaient, peu s'en faut, et nous indiquaient que le bourg, d'où ils s'élevaient, était populeux et capable d'hospitaliser des hommes rendus de fatigue, non pas, sans doute, d'une manière parfaite mais, tout de même, d'une manière peu éloignée d'être parfaite. Nous nous dirigeâmes, en toute hâte, vers lui. Là, chacun alla de son côté et descendit dans son hôtel, tels des gens qui, échappés à la tempête et au naufrage, rencontrent enfin un port. Un pain, quel qu'il soit, dit-on, est agréable à celui qui a faim. Nous trouvions personnellement un véritable plaisir et du bien-être à nous rouler dans la cendre.

Le lendemain, après une journée entière de marche, nous arrivions à une petite ville, qui s'élève pour ainsi dire, au-dessus des nuages, Stroumitza[1], comme l'appellent les gens du pays, et perchée sur une montagne si abrupte, si diaboliquement élevée que ceux, qui sont assis sur les remparts, ressemblent à je ne sais quels oiseaux, quand on les regarde depuis la plaine. Nous y célébrâmes la Pâque divine, tristement et non comme nous avons accoutumé de le faire depuis l'origine ; nous la célébrâmes tout de même. On tient là pour des sornettes toute pratique religieuse, toute musique rythmée et harmonieuse d'hymnes sacrées. On y parle, en général, un dialecte barbare et le genre de vie qu'on y mène convient merveilleusement à des gens qui manient la pioche. Les sons qu'ils faisaient entendre n'étaient point demi-barbares, et cependant harmonieux, comme les chants mixo-Lydiens, et, s'il faut le dire, mixo-Phrygiens. La langue qu'ils parlent est franchement celle de brutes. Elle sent le montagnard, et rappelle les paroles que chantent les pâtres quand ils conduisent sur les rochers ou dans les vallons boisés leurs troupeaux.

1. L'antique Tibériopolis, sur la Stroumitza, affluent de la Strouma.

εἶεν τῶν ὁδῶν καὶ ὡς ἀποσοβοῖεν πάντα τινὰ τὸν βουλόμενον τὰς ἔγγιστα χώρας ἐπιόντα λάθρᾳ ληΐζεσθαι.

Ἤδη δὲ καὶ τὸ τρίτον τῆς νυκτὸς παρερρύη, ὡς ἔκ τινων οἳ ὑπὲρ κεφαλῆς ἦσαν ἀστέρες ἐτεκμαιρόμεθα, ἄρτι δὲ καὶ κυνῶν ὑλακαὶ προσέβαλλον πόρρωθεν ἡμῖν, μονονουχὶ προσκαλούμεναι καὶ τὴν φέρουσαν κώμην δεικνῦσαι ὡς πολυάνθρωπος καὶ πόνῳ πολλῷ βαπτισθέντας ἀποχρῶσι ξενίσαι ἀνθρώπους εἰ καὶ ἥκιστα πάνυ τελέως, ἀλλ' οὖν οὐδὲ πάνυ τοι ἧττον ἢ τελέως. Ἔνθα δὴ καὶ σπουδῇ προσελάσαντες, καταγωγίοις ἄλλος ἄλλοσε διασπαρέντες ἐχρώμεθα, ὥσπερ ἐκ σάλου καὶ ναυαγίου ὁτῳδήποτε περιτυχόντες λιμένι. Εἰ δὲ καὶ ἡδὺν τῷ πεινῶντι πάντα τινὰ ἄρτον εἶναί φασιν, ἀλλὰ καὶ ἡμῖν τὸ ταῖς σποδιαῖς ἐγκαλινδεῖσθαι τέως ἡδύ τι καὶ φιλάνθρωπον ἐνομίζετο.

Τῇ δ' οὖν ὑστεραίᾳ πανημέριον ἀνύσαντες πορείαν ἔς τι γιγνόμεθα πολίχνιον, ὡς εἰπεῖν, ὑπερνέφελον, Στρούμμιτζαν οὕτω πως ἐγχωρίως καλούμενον, οὕτω γε τοι ἀποτόμῳ καὶ δαιμονίως ὑψηλῷ τῷ ὄρει ἀπειλημμένον, ὥστε τοὺς ἐπὶ τῶν ἐπάλξεων καθημένους ἀνθρώπους ὀρνίθων τισιν ἐοικέναι εἴ τις κάθωθεν ἐκ τῆς πεδιάδος ὁρῴη. Ἐνταῦθα γε μὴν καὶ τὸ θεῖον ἐτετελέκειμεν Πάσχα, ἀνιαρῶς μὲν καὶ παρὰ τὴν ἀρχῆθεν ἡμῖν συνήθειαν· ἐτετελέκειμεν δ' οὖν. Λῆρος γὰρ τοῖς ἐκεῖ παίδευσις ἅπασα καὶ ῥυθμὸς καὶ μοῦσα ἐμμελὴς ἱερᾶς ὑμνῳδίας, βάρβαρον ἠσκηκόσι γλῶτταν ὡς τὰ πολλὰ καὶ ἤθη μάλα γέ τοι εὐφυῶς προσήκοντα σκαπάνῃ. Οὐ γὰρ μιξοβάρβαρον μέν, εὔρυθμον δὲ τὸν ἦχον προὔφερον, ⟨ἵνα τις ἦν καὶ αὐτὸς⟩, ὥσπερ οἱ Μιξολύδιοι, καὶ εἰ δεῖ λέγειν, οἱ Μιξοφρύγιοι, ἀλλ' ὅλον βοσκηματώδη καὶ ὄρειον καὶ ὁποῖον ἂν οἱ νομάδων ᾄσαιεν παῖδες, ὁπότε πρὸς τὰς νάπας καὶ τὰς ῥαχίας τὸ ποίμνιον ἄγοιεν.

2 τάς ABCGKHOT : om. U. || 8 ἀλλ' οὖν — τελέως om B || 25 προσήκοντα ACGKHOT : προσήκοντας B || 26-27 ἵνα τις ἦν καὶ αὐτός sic codd. quid significare possint haec verba nescio || 29-30 πρὸς τὰς νάπας καὶ τὰς ῥαχίας ACOT : πρὸς, τὰς ῥαχίας καὶ τὰς νάπας BGKHU.

« Au printemps, quand le lait inonde les vases. »

Nous passâmes en cet endroit la journée entière ; nous célébrâmes, comme il convient, cette fête, et nous nous accordâmes un peu de repos et de distraction. Nous penchant du haut des remparts, comme du haut de murs, nous regardions dans la plaine les réjouissances qu'on donne ordinairement à l'occasion des fêtes, et, en particulier, des danses variées exécutées par des hommes jeunes et vieux. Ces spectacles que nous offrit la fête du jour nous reposèrent et nous charmèrent à défaut d'autre distraction, bien plus que n'étaient charmés les Athéniens et les Spartiates, quand ils célébraient devant leur cité, les premiers les Diasies[1], les seconds ce qu'on appelle les Hyacinthies[2]. Ce qui aidait surtout à notre joie, en ces circonstances, c'était la religion et le fait que, accrochés à des montagnes, sur une terre étrangère, loin des nôtres, nous rencontrions, comme au milieu d'une vaste mer, une sorte d'île : alors, la gaieté, quelle qu'elle soit, paraît bien plus grande qu'elle ne l'est en réalité.

Trois jours après notre départ de cet endroit, nous atteignions la petite ville de Scopies[3], située dans les montagnes des Triballes[4]. Nous contemplions l'Axios[5], qui la baigne. Ils nous parut, après le Strymon, le plus grand fleuve. Il descend des mêmes montagnes que lui ; il n'est point, dès sa source, aussi fort, mais, en continuant son cours, il reçoit d'autres torrents, qui unissent ses eaux aux siennes, et il change son nom en celui de Vardar ; il est alors navigable parfois en certains endroits. Nous rencontrons là la belle-mère du roi auquel obéissent et sont soumis tous les Triballes, la noble Césarissa[6], en habits de deuil, symbole du chagrin qu'elle cachait dans son âme. Une récente et poignante douleur la boulever-

1. L'une des plus anciennes fêtes grecques de l'Attique, célébrées le 14 mars, en l'honneur de Zeus Meilichios. Grégoras suit la même tradition que Thucydide (I, 26), d'après qui cette fête avait lieu en dehors de la ville.

2. Célébrées en l'honneur de Hyacinthos, vers le 15 mai, à Amyclées, en Laconie, et vraie fête nationale pour les Lacédémoniens.

3. La moderne Uskub, sur la rive gauche de l'Axios ou Vardar.

4. Les Serbes.

5. Le Vardar.

6. La femme du César, Jean Paléologue, neveu d'Andronic II, Irène, fille de Métochite.

ὥρῃ ἐν εἰαρινῇ, ὅτε γλάγος ἄγγεα δεύει.

[Hom. B. 471.]

Ἐπεί γε μὴν κατὰ χώραν αὐθήμερον ἐμείναμεν, τῇ τε ἑορτῇ νέμοντες τὰ καθήκοντα καὶ ἡμῖν μέρος ἀνέσεως καὶ ῥαστώνης, ἐκ τῶν τειχῶν προκύπτοντες ἄνωθεν ὥσπερ ἐκ νεφελῶν πρὸς τὴν πεδιάδα τά τε ἄλλα ὁπόσα ταῖς πανηγύρεσιν ἐπεκράτησε γίνεσθαι ἑωρῶμεν καὶ δὴ καὶ χορείας παντοδαπὰς ἀνδρῶν ἐφήβων τε καὶ ὅσοι ἥβης ἐλλιπεῖς. Καὶ τοῦτο παρεῖχεν ἡμῖν ἡ παροῦσα πανήγυρις ἀντ' ἄλλης ἀνέσεως καὶ τρυφῆς πολλῷ γε ἥδιον ἢ Ἀθηναίοις καὶ Σπαρτιάταις, ὁπότε γέ σφισιν ἐπῄει τελεῖν πρὸ τοῦ ἄστεος, τοῖς μὲν τὰ Διάσια, τοῖς δὲ ἅ φασιν Ὑακίνθια. Ἦν γὰρ ἡμῖν κομιδῇ συμμαχούμενον εἰς τὸ μᾶλλον ἐκείνων ἥδεσθαι τό τ' εὐσεβὲς τό τ' ἐν ὅροις ὑπερορίοις ἀπηρτημένους καὶ τῶν οἰκείων ὄντας ἐκδήμους ἐντυχεῖν καθάπερ ἐπὶ μεγάλου πελάγους οἷα δή τινι νήσῳ, ὁπότε καὶ τὰ τῆς εὐφροσύνης, ὁποῖά γε εἴη, πολλῷ πολλαπλάσια φαίνεται ἤπερ ἐστὶν ἔς γε τὸ ὄν.

Ἐκεῖθεν τριταῖοι ἐς τὸ τῶν Σκοπίων πολίχνιον καταλύομεν ἐν ὅροις ἤδη τῶν Τριβάλλων οὐ παραψαύοντα καὶ τὸν Ἀξιὸν τεθεάμεθα τὸν ποταμόν, ὃς μετὰ Στρύμονα μέγιστος ἡμῖν ἔδοξεν, ἐξ ὀρῶν τῶν αὐτῶν ἐκείνῳ ῥηγνύμενος, οὐ τοσοῦτος δ' ὢν ἐκ πηγῶν εὐθύς, ἀλλ' οὖν ἐς τὸ κατάντες ἰὼν καὶ ἄλλοις χειμάρροις τὸ ῥεῦμα κινούμενος καὶ ἐς Βαρδάριον μετατιθέμενος τοὔνομα, ἤδη καὶ ναυσιπόρος ἐνίοτε καὶ ἐνιαχοῦ καθίσταται. Ἐνταῦθα καὶ τοῦ ῥηγός, ᾧ Τριβαλλοὶ πάντες ἕπονται καὶ οἱ μάλα ὑπείκουσι, τῇ πενθερᾷ ἐντυγχάνομεν, τῇ εὐγενεῖ Καισαρίσσῃ, σύμβολα τῆς ἔνδον ὀδυνωμένης ψυχῆς τοὺς πενθικοὺς περικειμένη χιτῶνας. Ἦν γὰρ ἐπὶ νεαρῷ καὶ ἀκμάζοντι συγκεχυμένη τῷ πάθει· ᾧ καὶ πάνυ τοι πλείστην ἤδη κἀκ τῆς ἡμῶν θέας

9 παρεῖχεν AOTU : πάρεσχεν cett. || ἡ παροῦσα ABCGKHOT : ἡ τότε παροῦσα U || 21 τεθεάμεθα τὸν ποταμόν BCGKHOTU : om. τὸν A. || 27 ὑπείκουσι ABCOT : ἀπείκουσι GKHU.

sait. A notre vue, elle donna libre cours à nouveau et sans retenue à ses gémissements et à ses larmes ; elle interpellait souvent son époux, le César[1], l'appelant « héritier de nombreux Basileis », « beau », « mon trésor », « doux », « paré de toutes les vertus ». Son cœur était une mer de calamités, les larmes coulaient de ses yeux comme d'une fontaine ; elle se noyait dans les flots du malheur, sur une terre déserte, étrangère, comme sur les bords du fleuve de Babylone, sans amis, sans parents, sans proches, loin de tout compatriote, privée à la fois de tout ce qui réconforte une âme, accablée d'un profond découragement. « Pourquoi, disait-elle, a-t-on donné la lumière à ceux qui sont dans l'affliction, et la vie aux éplorés[2] ? » En disant ces paroles et d'autres semblables, elle se labourait les joues, et des ruisseaux de sang, comme une rouge moisson, ensanglantaient ses ongles. Elle poussait, peu s'en faut, les êtres inanimés à gémir et à pleurer. Nous tentions, quant à nous, d'adoucir sa douleur par des paroles de consolation, comme l'on éteint le feu avec de l'eau. C'était tantôt son excellent frère[3], tantôt les compagnons d'ambassade, dont j'ai parlé, tantôt moi-même, tantôt chacun en particulier, tantôt tous à la fois. Nous finîmes par la convaincre qu'elle devait reprendre courage, non pas complètement comme nous le désirions, mais enfin nous parvînmes à la réconforter. C'est, du reste, la femme la plus intelligente de celles que notre siècle nous donne de voir. D'une intelligence très vive, elle comprend rapidement les bons conseils qu'on peut lui donner ; c'est une femme remarquable entre toutes. Bref, nous employions pour lui rendre courage tous les mots qu'il fallait ; elle ne cessait de se martyriser et de pleurer. Quant à son âme, elle ne se laissait point réconforter, tant le malheur qui l'atteignait était grand. La tête appuyée sur la main droite, elle se recueillait tout entière avec ses plus intimes pensées. Elle se représentait souvent, en elle, l'image de son époux, elle roulait dans son esprit ses malheurs présents. Elle était tout abîmée dans ses réflexions. Elle se remémorait, entre autres choses, comment elle

1. Jean Paléologue, neveu d'Andronic II.
2. Cf. *Hist.*, X, 1, 471.
3. L'un de ses quatre frères. Mais lequel?

τὴν ῥοπὴν δεδωκυῖα ὕλη τῶν θρήνων καὶ τῶν δακρύων αὖθις ἐγίγνετο, συχνὰ ἐπιβοωμένη τὸν σύζυγον Καίσαρα, τὸν πολλῶν βασιλέων συγγενῆ, τὸν καλόν, τὸν χρυσοῦν, τὸν γλυκύν, τὸν πᾶσιν ἀγαθοῖς περιβρίθοντα. Θάλασσαν εἶχε συμφορῶν τὴν καρδίαν καὶ πηγὰς δακρύων τοὺς ὀφθαλμοὺς καὶ ὅλην κατεβάπτιζεν ἑαυτὴν τοῖς τῶν θλίψεων κύμασιν, ἐν γῇ ἐρήμῳ καὶ ἀλλοτρίᾳ καὶ ἐπὶ ποταμοὺς, ὡς εἰπεῖν, Βαβυλῶνος, [Ps. 137. 1] ἐρημὸς φίλων, γονέων, συγγενῶν, ἔσχατον ὁμοφύλων ἀνθρώπων, πάντων ὁμοῦ τῶν ὅσα δεξιοῦται ψυχὴν κατανηνεγμένην ὑπὸ σφοδρᾶς ἀθυμίας. » Ἵνα τί », λέγουσα, « δέδοται τοῖς ἐν πικρίᾳ φῶς, ζωὴ δὲ ταῖς ἐν ὀδύναις ψυχαῖς » [Job. III-20]; Ταῦτα καὶ τὰ τούτοις ἑπόμενα λέγουσα ἐσπάραττε τὰς παρείας καὶ ῥύακας ἐντεῦθεν αἱμάτων ἐτρύγα τοῖς ὄνυξι· μονονουχὶ καὶ τὰς ἀψύχους ἐκίνει φύσεις εἰς θρήνους καὶ εἰς δάκρυα. Ἐντεῦθεν λόγοις ἡμεῖς ἐπειρώμεθα παραμυθητικοῖς, καθάπερ ὕδατι τῆς ὀδύνης σβεννύειν τὴν φλόγα, ἔνθεν μὲν ὁ πάντ' ἀγαθὸς αὐτῆς ἀδελφός, ἐκεῖθεν δ' οἱ ῥηθέντες συμπρέσβεις, καὶ νῦν μὲν ἐγώ, νῦν δ' αὐτῶν ἕκαστος, νῦν δ' ὁμοῦ πάντες. Ὥστε καὶ ἀναφέρειν ὀψὲ πεπείκαμεν ταύτην, οὐ τελέως μέν, οὐδ' ὡς μάλα ἡμῖν δι' ἐφέσεως ἦν· πεπείκαμεν δ' οὖν. Ἔστι γάρ πως καὶ ἄλλως ἡ γυνὴ συνέσεως ἐπὶ μέγα ἥκουσα ὁπόσας ὁ καθ' ἡμᾶς βόσκων τεθέαται χρόνος. Ἀλλὰ δὴ καὶ νοῦν ἐνθέσθαι εἴ τις ἐν καιρῷ συμβουλεύοι τὰ καίρια, δεινὴ πασῶν μᾶλλον· καὶ δὴ καὶ τόθ' ἡμῶν χρωμένων ὁπόσα ἐχρῆν εἰς παραμυθίας λόγον, τοῦ μὲν σπαράττεσθαι καὶ δακρύειν ἐπεῖχεν. Ἡ δὲ ψυχὴ αὐτῆς ἀπηνήνατο παρακληθῆναι διὰ τὸ ὑπέρβαλλον τῆς συμφορᾶς, ἀλλ' ἐπὶ τῆς δεξιᾶς ἐρείσασα τὴν κεφαλὴν ὅλας συνῆγεν ἐντὸς τὰς αἰσθήσεις ἐς τὰ τῆς διανοίας μυστήρια. Καὶ συχνὰ τὸ εἴδωλον ἐφ' ἑαυτῆς ἀνα-

9 ὅσα ACGKHUOT : ὅσαν B ‖ 15 εἰς θρήνους καὶ om. A ‖ 17-18 ὁ πάντ' ἀγαθός : A ὁ πάντ' ἄριστος cett. ‖ 18 οἱ ῥηθέντες συμπρέσβεις AC : συμπρέσβεις om. cett. ‖ 23 ὁπόσας — χρόνος om. A ‖ 25 πασῶν A : πάντων cett. ‖ 28 παρακληθῆναι διὰ τὸ ὑπέρβαλλον τῆς συμφορᾶς ACO : διὰ τὸ τῆς συμφορᾶς ὑπέρβαλλον παρακληθῆναι cett.

s'était élevée pour ainsi dire au-dessus des cèdres du Liban, comment sa beauté avait fleuri avec plus d'éclat que le lys des champs, comment pendant son existence elle avait connu le plus grand bonheur « parmi toutes celles qui avaient été élevées et vivaient avec elle », avec quelle rapidité son bonheur s'était effondré, comment elle avait vu sa beauté misérablement coupée dans sa fleur et se dessécher entièrement. Elle poussait de profonds soupirs, qui montaient de son cœur plein d'amertume, comme l'on voit s'élever d'une énorme cheminée une fumée à gros flocons et mêlée de flammes[1]. Finalement, notre entrevue se termina là-dessus et chacun regagna l'endroit où il était descendu.

Dix jours s'écoulèrent ainsi. Le prince des Triballes[2], qui se trouvait tout près, avait fini de régler avec Tornikès les autres questions qui avaient motivé l'envoi de l'ambassade et il l'avait prié de repartir. Le prince arriva en compagnie de sa femme pour consoler, lui aussi, sa belle-mère et pour régler avec l'ambassade les derniers détails : c'était de faire escorter celle-là avec les honneurs et le respect auquel elle avait droit, parce qu'il était son gendre, parce qu'elle était la nièce[3] d'un grand Empereur, en troisième lieu parce que le malheur l'éprouvait durement. On régla tout rapidement, fort bien, de l'avis du prince, en fait, bien au-dessous de ce qu'il aurait dû faire. Mais les singes, dit-on[4], agissent comme des singes et les fourmis comme des fourmis. S'ils sont incapables d'imiter les mœurs des aigles et des lions, c'est qu'ils n'ont pas ce pouvoir, car ils ont grandi, dès leur naissance, dans la grossièreté et ils n'ont pas la raison pour les guider, comme il faudrait et logiquement. C'était vraiment un sage celui qui « le premier conçut dans son esprit et l'exprima avec des mots », que ce soit Thalès de Milet ou Platon, fils d'Ariston, ou l'un et l'autre,

1. Même image, Grég., *Hist.*, X, 1, 46.
2. Les Serbes.
3. Cf. Boivin (Bonn, II, 1234) : « Erat quasi nurus. »
4. Allusion aux proverbes : Πίθηκος ὁ πίθηκος κἂν χρυσᾶ ἔχῃ σάνδαλα, et : πίθηκος ὁ πίθηκος κἂν χρυσᾶ σάνδαλα ἔχῃ.

πλάττουσα τοῦ συζύγου καὶ τὰς παρούσας τύχας ἀνακυκλοῦσα, ὅλη τῶν λογισμῶν ἦν, τρέφουσα τά τε ἄλλα καὶ ὅπως, ὡς εἰπεῖν, ὑπὲρ τὰς κέδρους ὑψωθεῖσα τοῦ Λιβάνου [Ps. 93. 13] καὶ ὑπὲρ τὰ κρῖνα ἀνθήσασα τοῦ ἀγροῦ [Ps. 103. 15], καί, ἐνευτυχήσασα τῷ βίῳ μᾶλλον ἁπασῶν ὅσσαι οἱ ὁμοῦ τράφεν ἠδ' ἐγένοντο [Hom. Δ. 723], εἶτ' ἀπερρύη ταχὺ καὶ τὸ ἄνθος ἐλεεινῶς εἶδε κειρόμενον ἑαυτῆς καὶ κομιδῇ μαραινόμενον. Ταῦτ' ἄρα καὶ βύθιον ἐστέναζε, καθάπερ ἐκ μεγάλης καμίνου τῆς ἔνδον πικρίας καπνοὺς ἀναπέμπουσα ζέοντας καὶ φλογώδεις. Τὸ δ' οὖν τελευταῖον ἐν τούτοις καὶ ὁ ἡμέτερος διέλυτο σύλλογος, καὶ ἐφ' οὗ κατέλυεν ἕκαστος ἀπηλλάττομεν.

Ἡμέραι μεταξὺ παρερρύησαν δέκα. Καὶ ἐπειδήπερ ἔγγιστα διατρίβων ἦν ὁ τῶν Τριβάλλων ἄρχων, τ' ἄλλα τῆς πρεσβείας τετελεσμένα παραδοὺς τῷ Τορνίκῃ καὶ ἀπιέναι κελεύσας, ἧκεν ἅμα γυναικὶ παραμυθησόμενος τὴν ἑαυτοῦ πενθερὰν καὶ τὸ λεῖπον τῇ πρεσβείᾳ προσαποδώσων. Τουτὶ δ' ἦν προπέμψαι ξύν γε κόσμῳ καὶ ὅση ἀνήκουσα εἴη αἰδώς, τοῦτο μὲν καὶ ὡς αὐτῆς κηδεστής, τοῦτο δὲ καὶ ὡς μεγάλου βασιλέως νύμφην, καὶ τρίτον ὡς περὶ τὰ καίρια δυστυχοῦσαν, ἃ πάντ' ἐν βραχεῖ διεπεπράχει, ὡς μὲν ἐδόκει καλῶς, τῇ δ' ἀληθείᾳ πολλῷ τοῦ δέοντος ἐνδεῶς. Ἀλλ' οἱ πιθηκοί, φησί, πιθηκίζοντες καὶ οἱ μύρμηκες μυρμηκίζοντες τὰ σφῶν ποιοῦσιν αὐτων· εἰ δὲ μὴ καὶ τὰ ἀετῶν καὶ ὅσα λέουσιν ἔθιμα δύνανται, μὴ οὐ πρὸς αὐτῶν ἂν ᾖ τουτὶ φαυλότητι φύσεως ἀρχῆθεν συντεθραμμένων καὶ ἀπουσίᾳ τοῦ εὖ τε καὶ τεταγμένως ἡνιοχήσοντος τοῦ λογισμοῦ. Ἦ σοφὸς ἦν ἐκεῖνος ὃς πρῶτος ἐν γνώμῃ τόδ' ἐβάστασε καὶ γλώττῃ διεμυθολόγησεν [Æsch.

5-6 μᾶλλον ἁπασῶν ABCT : μάλιστα πασῶν cett. || 10 ἀναπέμπουσα ACGKHUOT : ἀναπέμποντας cett. || 11 ὁ ἡμέτερος διέλυτο AT : διελέλυτο καὶ ὁ ἡμέτερος cett. || 12 ἀπηλλάττομεν ACUOT : ἀπαλάττομεν cett. || 17 τουτὶ δ' A : τουτί δὲ cett. || 26 ᾖ AC : ὑπάρχῃ cett. || 28 ἦν ἐκεῖνος A : ἦν ἄρ cett.

le second l'ayant emprunté au premier, qui disait s'estimer heureux du fond du cœur parce qu'il était venu au monde, non pas Barbare, mais Hellène[1]. Et vois : il m'arrivait de parler de ces gens d'une façon analogue, l'esprit fortifié par l'expérience. De même qu'avant de s'être rendu compte de tout ce qui peut apporter de la peine à l'un des sens, on peut goûter pendant longtemps du plaisir, jusqu'au seul moment toutefois où l'on commence à ressentir quelque dégoût — car ce qui est bon, quand on le compare à ce qui est mauvais, l'emporte toujours — ainsi nous comprîmes bien mieux, après avoir fréquenté ces Barbares aux mœurs si frustes, de quel bonheur nous jouissions chaque jour. Habitués à nous régaler des magnificences impériales, à regarder comme une image de Dieu sur terre notre Empereur, qui rivalise toujours pour marcher de vertu en vertu, sans se lasser, sans jamais s'y refuser, nous eûmes l'impression, après notre court séjour là-bas et une fois de retour ici, que nous étions tombés sur des escarbots parés de colliers et de bracelets[2].

Pour abréger, le retour décidé, nous fîmes route un jour ensemble, puis nous nous séparons. La Césarissa[3] devait, de toute nécessité, comme le reste de l'ambassade, se rendre à Thessalonique pour y exécuter les dernières volontés de son mari. Sur le point de mourir, il s'était hâté de recommander qu'on ramenât son corps en un certain endroit de la ville en question. Après m'avoir fait part de ses volontés, elle me fit rejoindre, en toute célérité, Byzance, en me donnant je ne sais quel Triballe[4] pour me guider, à partir de là. Celui-ci me ramena par

1. Diog. Laërt. *Thalès*, 33. « Il disait souvent, dit-on, qu'il était reconnaissant à la Destinée pour trois raisons : d'abord, parce que je suis venu au monde homme et non pas animal ; ensuite, parce que je suis homme et non femme ; en troisième lieu, parce que je suis Hellène et non pas Barbare. » Cf. le même souvenir, *let.* 44 à Maxime, et Th. Métochite, *Miscell.*, ch. 36, p. 227, qui attribue le mot à Platon.

2. Noter l'orgueil du Byzantin, fier de son pays, et convaincu de la supériorité de sa race sur toutes les autres.

3. Cf. p. 42, n. 6.

4. Cf. p. 42, n. 4.

Prom.., 887-889|, εἴτε Θαλῆς ὁ Μιλήσιος ἦν, εἴτε δὴ Πλάτων ὁ Ἀρίστωνος, εἴτέ καὶ ἄμφω, παρὰ θατέρου ἕτερος ἐκδεξάμενος, τό γ' ἑαυτὸν μακαρίζειν ἐκθύμως ὅτι μὴ βάρβαρος ἀλλ' Ἕλλην γεγένηται. Ἰδοὺ γὰρ ἐκείνοις ὁμόστοιχα λέγειν ἐπῄει κἀμέ, βέβαιον τὸν νοῦν ἐκ τῆς πείρας ξυνειλοχότα· ὥσπερ γὰρ εἴ τις πρὶν αἰσθέσθαι ὁπόσα ἡτινιοῦν τῶν αἰσθήσεων ἡντινοῦν ἐπιφέρει τὴν λύπην, χρόνον ἀνύσας μακρόν, ἥδοιτο μὲν οὖν, τοσοῦτον δ' ὅσον ὅτε καὶ ἀηδίας ἡστινοσοῦν ἄρχοιτο γεύεσθαι· κρείττους γὰρ καὶ σφῶν αὐτῶν αἱ ἀρεταὶ ταῖς κακίαις ὁρῶνται παρατιθέμεναι, οὕτω δῆτα καὶ ἡμᾶς τοῖς βαρβάροις ἐκείνοις καὶ διεφθορόσιν ἐπιμίξαντας ἤθεσι, τελεώτερον ὅση τῆς εὐδαιμονίας διηνεκῶς ἀπολαύομεν αἰθέσθαι ξυμπέπτωκεν. Ἐθάσι γὰρ οὖσι βασιλικαῖς ἐντρυφᾶν μεγαλοπρεπείαις καὶ ὥσπερ εἰκόνα Θεοῦ καθορᾶν ἐπὶ γῆς τὸν ἡμέτερον Βασιλέα, ἐφ' οὗ καὶ καλῷ τὸ καλὸν ἐς ἅμιλλαν ἴον οὐ μέντ' ἂν οὔτ' ἀποκάμνει καὶ μάλα οὐκ ἀπαναίνεται, ταὐτόν τι ἡμῖν ἐντεῦθεν ἐκεῖσε μικρὸν παραλλάξεσιν ἔδοξεν, ὥσπερ ἂν εἰ κανθάροις ἐνετύχομεν στρεπτοὺς περιτιθεμένοις καὶ ψέλλια.

Ἀλλ' ἵνα μὴ διατρίβωμεν, ἐπειδήπερ ἐπανόδου ἦμεν ἡμμένοι, ἡμέρας διηνυκότες ὁδόν, εἶτα ἀπαλλαττόμεθα. Τῇ μὲν γὰρ τῇ Καισαρίσσῃ σφόδρ' ἀναγκαῖον ὁμοῦ τοῖς ἄλλοις ἦν ἰέναι τὴν ἐς Θεσσαλονίκην ὡς ἂν τὰς τελευταίας ἐπιτελέσειεν τὰς τοῦ ἀνδρὸς ἐντολάς. Φθάνει γὰρ ἐκεῖνος, ἐπ' ἐσχάταις τοῦ βίου πνοαῖς ἐπισκήπτων, ἐντός που τῆς εἰρημένης μετακομισθῆναι οἱ πόλεως τὸν νεκρόν. Ἐμὲ δὲ τῶν κατὰ βούλησιν ὅσα οἱ πρὸς βουλήσεως ἦν ἀναθεῖσα, ὅσον τάχος τὴν ἐς Βυζάντιον ἀνύτειν ἀφῆκε, δοῦσα καὶ ὅντινα δὴ Τριβαλλὸν ἡγέμονα τῆς ὁδοῦ μοι ἐκεῖθεν ἐσόμενον. Ὃς δι' ἄλλης ἡμᾶς ἀγαγὼν οὐκ ἔδωκεν ἰδεῖν σε τὸν

1 Μιλήσιος ABCUT : Μιλήσεως cett. || δὴ A : om. cett. || **2** παρὰ θατέρου ABGKHOTU : εἷς παρ' ἑνὸς C || **9** ἄρχοιτο ACGKHOTU : ἄρχεσθαι B || **11** ἡμᾶς A : ἡμῖν cett. || **13** διηνεκῶς om. A || **24** τὰς τοῦ ἀνδρὸς ἐντολὰς correxi : αἱ τοῦ ἀνδρὸς ἐντολαὶ codd. || **29** Τριβαλλὸν A : Τριβάλλων cett. || **29** μοι AB : με cett.

une autre route et m'empêcha de te voir, toi que je porte au fond de mon cœur. J'en ai eu et j'en ai encore un grand chagrin. Il n'est personne sur terre pour nous donner de solides garanties que nous nous reverrons l'un et l'autre, avant notre mort. Mais le proverbe nous accorde aussi une seconde traversée. Il ne nous reste qu'à en user.

Puissions-nous nous souvenir toujours l'un de l'autre et nous écrire mutuellement. Ne va pas nous oublier, nous qui ne t'oublions pas. Écris-nous comme nous t'écrivons et aime-nous comme nous t'aimons.

μέσην οἰκοῦντα ψυχὴν τὴν ἐμήν· ὃ με καὶ διὰ μακρᾶς ἤγαγέ τε καὶ ἄγει τῆς λύπης. Οὐ γὰρ ἂν εἴη γῆς οὐδαμοῦ τῶν πάντων οὐδεὶς ὃς ἂν ἡμῖν ἐχέγγυα δοίη πιστὰ ὡς ἀλλήλους αὖθις ὀψοίμεθα, πρὶν ἐπιλιπεῖν τὸ ζῆν. Ἀλλ' οὖν ἐπεὶ καὶ δεύτερον ἡμῖν αἱ παροιμίαι διδόασι πλοῦν, τούτῳ δὴ λοιπὸν καὶ χρῆσθαι χρεών.

Εἴη δ' ἂν τό γε μεμνῆσθαι διηνεκῶς καὶ γράφειν ἀλλήλοις, καὶ μὴ διαλίπῃς ἡμῶν μεμνημένων καὶ αὐτὸς μεμνημένος, καὶ γράφοντι γράφων καὶ φιλοῦντα φιλῶν.

2 οὐδαμοῦ ABGKHOTU : οὐδαμῆ C || 4 ὀψοίμεθα πρὶν ἐπιλιπεῖν AC : ὀψόμεθα πρὶν ἐπιλίπῃ cott. || 5 ἐπεὶ A : ἐπειδή γε cott. || 6 χρῆσθαι ACGKHOTU : κεχρῆσθαι B.

13

Au grand Philosophe Joseph.

Il est une ville maritime, hellénique, depuis une haute antiquité, située sur la côte sud-ouest du Pont. On l'appelle Sinopè[1]. Elle vit naître Diogène, homme savant. C'était un cynique, quant aux idées philosophiques ; il était remarquable par sa science comme par son intelligence. Il ne mettait rien au-dessus de la vérité, ni l'orgueil de la pourpre, ni la force toute puissante des armes ; il raillait et ridiculisait ouvertement la bouffissure de l'orgueil humain. Vêtu de haillons[2], il parcourait l'Hellade avec éclat ; il confondait indistinctement particuliers et gouvernants ; il leur donnait des leçons de sagesse, et, tel un médecin qui opère et qui cautérise, il soignait les blessures faites par le vice. Ses bons mots sont nombreux, comme nombreuses ses actions, pour qui voudrait rapporter en détail les preuves merveilleuses qu'il a laissées de sa sagesse. Je n'en dirai qu'un, qui s'applique au cas présent ; après quoi, je le quitterai. En plein midi[3], il alluma une lampe et il se promenait au milieu du marché. Il rencontrait une foule de gens, et il déclarait qu'il cherchait un homme. Ce mot peut sembler spirituel ; il pouvait émaner d'un homme qui, à mon avis, faisait passer ses contemporains pour des gens fort peu intelligents, d'autant plus qu'ils ne traitaient pas Diogène, l'égal de bien des sages, comme il aurait fallu.

Cet homme du temps jadis conserve intacte jusqu'à nous sa renommée. Toi, qui es devenu si grand aujourd'hui parmi nous, sans avoir allumé de lanterne, tu ne te promènes pas à la recherche d'un admirateur ; ils sont

1. Aujourd'hui Sinup, ville d'Asie mineure, sur la côte du Pont-Euxin. Fondée, disait-on, par les Argonautes, Sinopè fut la plus ancienne et la plus florissante des colonies grecques du Pont-Euxin. C'était la patrie de Mithidate, de Diphile et de Diogène.
2. Même souvenir dans l'*Hist.*, XVI, 3, 838.
3. Diog. Laërt., *Diogène*, 6, 41. « Il avait allumé une lampe, en plein jour. « Je cherche un homme, dit-il. »

18

Τῷ μεγάλῳ φιλοσόφῳ Ἰωσήφ. [1326-1329]

Ἔστι πόλις παράλιος Ἑλληνὶς τὰ ἀρχαῖα, παρὰ τὰ εὐώνυμα καὶ πρὸς μεσημβρίαν τοῦ Πόντου κειμένη πλευρά· Σινώπην καλοῦσιν αὐτήν· αὕτη καὶ Διογένην ἤνεγκεν ἄνδρα σοφόν, κυνικὸν μὲν τὰ εἰς αἵρεσιν, μεγαλοφυῆ δὲ τὰ ἐς σοφίαν καὶ ξύνεσιν. Οὗτος οὐδὲν ἐπίπροσθεν ἀληθείας ἐτίθετο, οὔτ' ὄγκον πόρφυρας οὔθ' ὅπλων ἀνάγκην· ἀλλ' ἦν αὐτῷ χλεύη καὶ γέλως σαφὴς τὰ τῆς ἀνθρωπίνης δόξης φλεγμαίνοντα. Ὅς γε καὶ διερρωγυῖαν περικείμενος ἐσθῆτα περιῄει λαμπρῶς τὴν Ἑλλάδα, ἐπίσης καὶ ἰδιώτας καὶ ἄρχοντας κατελέγχων καὶ σωφρονίζων καὶ οἷόν τις ἰατρὸς τέμνων καὶ κάων τὰ τῆς κακίας τραύματα. Τούτου πολλοὶ μὲν λόγοι, πολλὰ δὲ πράγματα, εἴ τις ἐθέλοι διεξιέναι καθ' ἕκαστα ὁπόσα ἐκεῖνος τῆς ἑαυτοῦ σοφίας κάλλιστα ἐξήνεγκε δείγματα· ἓν δέ τι εἰπὼν τῇ χρείᾳ, κατάλληλον ἀπαλλάξομαι. Οὗτος γάρ ποτε κατ' ἀκριβῆ μεσημβρίαν λύχνον ἅψας μέσην περιῄει τὴν ἀγόραν· καὶ πλείστοις περιτυγχάνων ἀνθρώποις, ὁ δὲ ζητεῖν ἔφασκεν ἄνθρωπον [Diog. Laërt. 6-41]. Τοῦτο δ' ἀστεῖον μὲν ἴσως δόξειεν ἄν, ἀλλὰ καὶ πολλὴν ἀωρίαν τῶν τότε ἀνθρώπων, οἶμαι, κατασκευάζοντος εἴη ἄν, τά τε ἄλλα καὶ ὅτι Διογένει τῷ πολλῶν ἀνταξίῳ σοφῶν οὐ πάνυ τοι ὡς ἐχρῆν γε ἐχρῶντο.

Πάλαι μὲν οὖν ἐκεῖνος γενόμενος ἀκήρατον μέχρι καὶ ἐς ἡμᾶς παρατείνει τὴν εὔκλειαν· σὺ δ' ὁ τοσοῦτος νῦν καθ' ἡμᾶς γεγονὼς οὐ λύχνον ἅψας ἄνθρωπον περιέρχῃ ζητῶν

A 155r-157v. B 47v-49v. T 288r-296r. G 125r-127r. K 287-292. L 240v-243r. H 47r-49r. Hanc epist. ed. M. Treu in *Byz. Z.* 8 (1899), 55-58 ex KL.

Tit. : Τῷ μεγάλῳ φιλοσόφῳ Ἰωσήφ BTGKH : Τῷ φιλοσοφωτάτῳ (κυρῷ eras.) Ἰωσήφ A. sine titulo L. || 1-2 εὐώνυμα ABTGKH : ἐπώνυμα L. || 2 πρὸς μεσημβρίαν τοῦ Πόντου κειμένη πλευρά ABTGKH : κειμένη πλευρὰ πρὸς μεσημβρίαν τοῦ Πόντου L || 10 οἷόν τις A : οἷός τις cett. || 12 ἐθέλοι ABTGKH : ἐθέλει L || 14 τι ABTGHL : τις K || 24 ἄνθρωπον om. K.

si nombreux que si tu fermais à dessein les yeux et que tu voulusses lancer une pierre contre la foule, tu atteindrais une personne qui t'admire[1] : tant ta vertu est plus évidente que la sienne, tant nous savons mieux aussi que ses contemporains l'honorer pour elle-même. Plût à Dieu que tu fusses près de nous[2], afin qu'à l'exemple des peintres, nous mélangions et tempérions, autant que possible, notre être propre, comme d'après une peinture, qui nous servirait de modèle et qui serait parfaitement exécutée, et que nous puissions imprimer en nos âmes l'image d'une vertu de bon aloi et celle de types que n'entache aucun défaut. Mais tu as prolongé ton exil ; tu nous a fait le plus grand tort. Tu chasses habilement, il est vrai, les épaisses fumées de l'orgueil ; aussi la nature n'a-t-elle point laissé en toi d'ordure comme au fond d'un précipice, pour introduire à propos dans notre lettre quelque fragment d'oracle chaldéen[3]. Si le temps voulait être équitable, si, comme il transmet à nos oreilles les faits du passé, il refluait et transmettait les faits présents aux oreilles des sages antiques, ta vie semblerait, à ces derniers plus admirable que ne nous paraît être la leur. En fait, comme un torrent qui descend avec violence et impétuosité, le temps entraîne avec Homère, Platon et autres penseurs semblables, les Thersites[4], les Margitès[5] et autres gens de même frappe ; il a complètement renoncé à faire l'une de ces deux choses : il imite en cela la conduite du Nil à l'égard de l'Égypte et celle des fleuves, qui arrosent l'Arabie Heureuse. Ils entraînent avec eux, dit-on[6], on ne saitquelles herbes parfumées, arrachées on ignore où, ils emportent également de blancs coquillages et même du limon de leur lit ; par contre, ils se refusent absolument à refluer et à faire partager aux riverains d'amont les avantages dont bénéficient les riverains d'aval.

1. Allusion vraisemblable à l'anecdote, rapportée par Diog. Laërt, *id.*, 6, 62, sur Diogène. « Il vit un gamin qui levait une pierre pour la lancer contre la foule : « Attention, lui dit-il, tu vas blesser ton père.

2. Joseph, qui était venu de Thessalonique, à la fin de 1307, était rentré dans cette ville, en 1324, au plus tard.

3. Cf. G. Kroll, *De oraculis Chaldaicis* (Breslauer philol. Abhd, VII, p. 61). Grégoras semble avoir tiré cette citation de Synésios : *des Songes*, 140 *b*. Cf. P. G. 66, col. 1297 B.

4. Cf. Hom., *Il.*, II, 212.

5. Héros d'un poème bouffon, attribué à Homère.

6. Lucien, *Exemples de longévité*, 17.

τὸν τιμήσοντα · τοσοῦτοι γάρ εἰσιν ὥστ' εἰ καὶ μύσας τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐπιτηδές, ἔπειτα λίθον κατὰ τοῦ πλήθους βαλεῖν ἐθελήσειας, τιμῶντά σε ἄνθρωπον πλήξειας ἂν [Diog. Laërt. 6-62]. Οὕτω καὶ περιφανέστερον ἢ κατ' ἐκεῖνον τὸ σοῦ ἀγαθόν, οὕτω καὶ κρείττους αὐτοί γε ἡμεῖς ἢ καθ' οὓς ἐκεῖνος ἤκμαζεν ἀνθρώπους κατ' αὐτό γε τὸ τιμᾶν εἰδέναι τἀγαθόν. Εἴθε δὲ καὶ ἐγγὺς ἡμῶν ἦσθα, ἵνα κατὰ τοὺς ζωγράφους καὶ αὐτοί γε ἡμεῖς πρὸς τὸ βέλτιστον συμμιγνύντες καὶ κεραννύντες, ὡς ἐξῆν, τὰ ἡμέτερα ὥσπερ ἐξ ἀρχετύπου γραφῆς πάνυ τοι εὐφυῶς ἠσκημένης ἐγχαράττειν ἔχωμεν ταῖς ἡμετέραις ψυχαῖς ἀκιβδήλους ἀρετῆς εἰκόνας καὶ τύπους φαύλων ἕξεων ἀβαφεῖς · σὺ δ' ἀλλ' ἐμάκρυνας φυγαδεύων, ἡμᾶς μὲν τὰ μέγιστα ζημιῶν · σὺ δὲ τὸν σκιώδη σοφῶς ἀποπεμπόμενος τῦφον, ὡς μήδε τὸ τῆς ὕλης σκύβαλον κρημνῷ καταλειφθῇ σοι [Syn. *de insomn.* 140 b.] (ἵνα τι καὶ Χαλδαϊκὸν τῷ λόγῳ ἐς καιρὸν παρενδίδωμεν). Εἰ δὲ τὰ δίκαια τῷ χρόνῳ ποιεῖν βουλομένῳ γε ἦν καὶ ὥσπερ τὰ πάλαι πράγματα φέρων ἡμῶν παραπέμπει ταῖς ἀκοαῖς, ἐξ ἀντιρρόπου καὶ τὰ νῦν πράγματα ταῖς τῶν πάλαι σοφῶν ἀκοαῖς ἀνατρέχων ἐδίδου, θαυμαστότερα ἂν ἐκείνοις ἐφάνη τὰ σὰ ἢ τὰ ἐκείνων ἡμῖν. Νῦν δ' ἄνωθεν μὲν σφοδράν τινα ῥύμην ποιούμενος μεθ' Ὁμήρου καὶ Πλάτωνος καὶ τῶν τοιούτων κατάγει καὶ Θερσίτας καὶ Μαργίτας καὶ ὅσοι τούτου τοῦ κόμματος ἐπεφύκεσαν, θάτερον δὲ καὶ μάλα ἀπείπατο ποιεῖν · παραπλήσιον ποιῶν ὥσπερ καὶ ὁ πρὸς Αἰγύπτῳ Νεῖλος καὶ ὅσοι ποταμῶν τὴν εὐδαίμονα περικλύζουσιν Ἀραβίαν. Καὶ εὐώδη μὲν γάρ τινα ἄνωθέν ποθεν ἐκείνους κατάγειν φασί, κατάγειν δ' οὐχ ἧττον καὶ ἀργούς τινας κάχληκας καὶ εἴ τι τοῦ πυθμένος σκύβαλον, ἐξ ἀντιρρόπου δὲ καὶ ἀνάρρουν οὐ μάλα ἐθέλειν ποιεῖν, ἵνα τι καί τοῖς ἄνω τῶν κάτωθεν ἀγαθῶν χαρίζοιντο.

5 ἡμεῖς ἢ ABTGKH : om. ἢ L. || 10 ἔχωμεν correxi : ἔχομεν ATGKH εἴχομεν B. || 15 κρημνῷ A : κρυμνῷ cett. || 16 παρενδίδωμεν ABTGH : παρενείρωμεν K. ὡς μήδε — παρενείρωμεν om. L. || 18 παραπέμπει K : παραπέμπεις cett.

Mais assez sur ce sujet. Il est une chose importante qui me pousse à écrire aujourd'hui à ta grandeur : depuis longtemps le bruit nous est parvenu que fort habilement et, comme il le fallait, tu as lu les ouvrages d'Aristote et ceux des commentateurs anciens qui éclaircissent son obscurité, et tu as décidé, à part toi, non sans noblesse, de faire paraître quelque grand ouvrage, qui pût rendre service à tous[1]. J'ai loué l'utilité de cette entreprise, j'ai loué non moins aussi notre époque. Si, à l'instar d'un bourreau brutal, elle a tout bouleversé, elle a, par ailleurs, produit des hommes qui consacrent leur vie à l'intérêt général, qu'ils gardent le silence ou qu'ils parlent. Le riche et vénérable trésor, que nous ont légué les sages de l'antiquité, la tradition le recueille et le dispense largement aux siècles, entre autres, ce que dans la République de Platon, Socrate dit à Glaukôn des hommes qui se rendirent le plus utiles à leurs cités, comme particuliers et comme hommes d'État, afin de se reporter à des modèles achevés pour fonder sa ville d'une manière parfaite. Ils ont jugé dignes d'éloges Lycurgue, Solon, Charondas, parce qu'ils leur ont semblé avoir rendu service aux Spartiates, aux Athéniens, aux Siciliens, à l'État et aux citoyens, de leur vivant par leurs actes, après leur mort par les lois qu'ils avaient élaborées. Homère, le plus grand poète des Hellènes, courut le risque d'être tenu par eux comme un homme sans valeur, au point que le noble poète est honteusement banni de leur cité idéale. La raison? C'est qu'il n'est ville, état, armée de mer, armée de terre qui n'ait retiré d'autre profit de ses poésies que celui que les javeleurs retirent du chant de la cigale, à l'époque des moissons. Ce qu'il raconte, disent-ils, est suranné, fabuleux, exprimé avec trop d'élégance ; rien n'a pour but de faciliter la connaissance des choses sujettes à la production et à la destruction et de toutes celles qui sont entraînées par les mouvements circulaires du ciel[2].

1. Joseph nous renseigne personnellement sur cet ouvrage qu'il préparait dans une poésie qui nous est parvenue. Cf. M. Treu, *der Philosoph Joseph*. *Byz. Z.*, t. 8, pp. 39-42.
2. Autrement dit : la connaissance du monde terrestre et celle du monde céleste.

Εἶεν · ὃ δέ μοι προὔργου τῇ σῇ μεγαλονοίᾳ γράφειν ἐν τῷ παρόντι γεγένηται, λόγος ἐκ πολλοῦ παρ' ἡμᾶς ἀφίκετο, ὡς πάνυ τοι εὐφυῶς καὶ ὥς σοί γε ἐχρῆν, τὰς Ἀριστοτέλους διεξελθὼν βίβλους καὶ ὅσοι τῶν πάλαι τὴν ἐκείνου διασαφοῦσιν ἀσάφειαν, ἐβουλεύσω τι αὐτὸς γενναιότερον εἰς κοινὸν ἐνδείξασθαί ὄφελος. Καὶ ἐμακάρισα μὲν τὸ τῆς ἐγχειρήσεως προμηθές, ἐμακάρισα δ' οὐχ ἧττον καὶ τὸν χρόνον αὐτόν, ὅτι τἆλλα καθάπερ τις βίαιος δήμιος συνταράξας ἡμῖν ἤνεγκεν ὅμως καὶ οἳ δημοσίᾳ τὸν βίον ὠφελήσαιεν ἂν σιγῶντές τε καὶ φθεγγόμενοι. Τοῦτο ἐκεῖνο, ὃ μέγα σεμνότητος ἐφόδιον τῶν πάλαι σοφῶν γενομένων, ἡ μνήμη προσειληφυῖα πληροῖ τὸν αἰῶνα, τά τε ἄλλα καὶ δὴ καὶ τῶν ἐν ταῖς Πλάτωνος πολιτείαις Σωκράτει διαλεγομένῳ Γλαύκων [Resp. X. 599 D-E] περὶ τῶν ἀρίστων ἰδίᾳ τε καὶ δημοσίᾳ ταῖς πόλεσι γενομένων ἀνδρῶν, ἵν' ὡς πρὸς ἀρχέτυπα βλέπων ἀκριβῆ ἐς τἀκριβὲς ἔχῃ τὴν ἑαυτοῦ πόλιν οἰκίζειν. Λυκοῦργοι μὲν ἐκεῖνοι καὶ Σόλωνες καὶ Χαρῶνδαι τοῦ μεγάλου τούτοις ἐκρίθησαν ἄξιοι λόγου, ὅτι Σπαρτιάταις καὶ Ἀθηναίοις καὶ Σικελοῖς κοινῇ καὶ κατ' ἄνδρα λυσιτελεῖν ἔδοξαν, καὶ ζῶντες οἷς ἔπραττον, καὶ μεταλλάξαντες οἷς νενομοθετήκεσαν · Ὅμηρος δ' ἡ μεγίστη γλῶττα τῶν Ἑλληνίδων παρὰ τοσοῦτον τοῦ μηδενὸς ἐκινδύνευσε λόγου γενέσθαι κληροῦχος ἐκείνοις ὥστε καὶ ἀγεννῶς ὁ γεννάδας τῆς θαυμαστῆς ἐκείνων ἐξωθεῖται πόλεως [Plat. *Resp.* III 386-391 ; X 606 E-607]. Καὶ τὸ αἴτιον, ὅτι μήτε πόλις μήτε δῆμος μήτε ναυτικὰ μήτ' ἠπειρωτικὰ στρατόπεδα μηδὲν τῆς ἐκείνου γλώττης πλέον ἀπώναντο ἢ ὅσα τέττιγος ᾄδοντος ὥρᾳ θέρους ἀμαλλόδεται · ἕωλα γάρ τινα τοιοῦτον φασὶ καὶ μυθώδη διεξιέναι μετὰ γλώττης τινὸς κεκαλλιεπημένης, οὐδὲν δὲ οἷον εἰς ἐπιστήμης ὀρθῇ χορηγίαν οὔθ' ὧν γένεσις καὶ φθίσις οὔθ' ὅσα τοῖς οὐρανίοις δινεῖται δρόμοις.

2 γεγένηται ABTGKH : γεγένητο L || 5 εἰς ABTGKH : ἐς L || 12 τῶν ATGKHL : τῷ B || 15 ἵν' ὡς A : ὡς om. cett. || 16 ἔχῃ ABTGKH : ἔχει L || 21 μεγίστη BGH μέγιστα cett. || 28 τοιοῦτον BTGKHL : τοῦτον A.

Voilà ce qui permet de développer passablement la science humaine et qui pénètre pour ainsi dire jusqu'à la moelle de l'âme. Ce héros illustre parmi les lettrés, le savant Grand Logothète[1], temple de science, à tous les points de vue, qu'il s'agisse de scruter avec précision les phénomènes célestes ou d'étudier dans le détail ce qui se passe sur terre, sous terre, autour de la terre, pris de crainte de voir sa mémoire enfouie avec lui dans la tombe, comme il en serait arrivé à Socrate, si par respect pour leur maître, Platon et Xénophon ne l'avaient fait monter sur le char de leur éloquence pour transmettre son nom célèbre aux générations qui se succèdent sans interruption, a laissé les indolents différer et se reposer dans le silence, tandis que lui-même, comme un Hellanodique, commun à tous[2], il a ouvert les yeux de l'âme[3] sur ce qui l'entoure : il a observé les phénomènes célestes, il a suivi à la trace tout ce qui s'est fait depuis le début du monde, il a scruté les ouvrages qu'on a écrits sur toute chose, il a passé en revue tout ce qui est sujet à la destruction et à la production, il a discerné les existences qui se sont conformées à la raison, et celles qui ne s'y sont pas conformées. Puisque le passé est écoulé, il est des choses qu'il a négligées ; quant à l'âge à venir et à son instruction, il a montré pour lui une sollicitude vraiment grande, afin de lui éviter de continuer à suivre une route tout à fait mauvaise et fausse. Le cours des astres dans le ciel, la science, soumise à la production et à la destruction, sont les objets de sa pensée, et de son éloquence ; il les clarifie magistralement, les éclaircit, en fait, pour ainsi dire, un aliment que tous peuvent assimiler sans peine[4].

Il manque deux choses pour parfaire son œuvre : l'étude de la Logique d'Aristote et celle de la Métaphysique. Il les a laissées de côté, j'ignore pourquoi, soit à dessein et parce qu'il veut ménager à un autre l'occasion de briller et de faire un excellent travail, soit parce que les ennuis, qui ne cessent de se succéder d'une manière ou

1. Théodore Métochite.
2. Juge aux Jeux Olympiques.
3. Tout ce passage est reproduit mot pour mot dans la lettre 15, adressée à Métochite.
4. Allusion aux ouvrages astronomiques de Métochite.

Ταῦτα δὴ τὰ τὴν ἀνθρωπίνην ἐπιεικῶς αὔξοντα γνῶσιν καὶ ἐς ψυχῆς εἰπεῖν μυελοὺς διαβαίνοντα, ὁ μέντοι μέγιστος οὗτος ἐν λόγοις ἥρως, ὁ σοφὸς καὶ μέγας φημὶ Λογοθέτης, τὸ πάσης πρυτανεῖον σοφίας, ὅση τε ἀκριβῶς ἐρευνᾷ τὰ οὐράνια, καὶ ὅση δίεισι τὰ ἐπίγεια καὶ ὑπόγεια καὶ περίγεια, δείσας μὴ τάφῳ συγκαταχώσῃ τὴν μνήμην, οἷον καὶ Σωκράτης ἐκεῖνος ἂν ἐπεπόνθει εἰ μὴ φειδοῖ τῷ διδασκάλῳ Πλάτωνες καὶ Ξενοφῶντες ὥσπερ ἐπ' ὀχήματος τῆς σφῶν αὐτῶν ἀναβιβασάμενοι γλώττης μέγαν ταῖς τῶν ἐπιγιγνομένων ἀεὶ παραπέμπουσιν ἀκοαῖς, ναρκῶσι μὲν ἀφῆκε σιγῶντας διαμέλλειν καὶ ἀνακεῖσθαι · αὐτὸς δ', ὥσπερ τις Ἑλλανοδίκης παγκόσμιος, διάρας κύκλῳ τοὺς ὀφθαλμοὺς τῆς ψυχῆς καὶ περισκοπήσας τὴν ὑπ' οὐρανὸν καὶ πάντα κατ' ἴχνος ἐπιδραμὼν τὰ ἐξ αἰῶνος πράγματα καὶ διερευσάμενος τοὺς ἐν ἅπασι δημιουργικοὺς λόγους καὶ ἐξητακὼς πάνθ' ὅσα φθορὰ καὶ γένεσις βόσκει καὶ ξυνιεὶς τίνα σὺν λόγῳ τὸν βιὸν ἤνυσε καὶ τίνα μή, τὸ μὲν παρῳχηκὸς ἐπειδὴ παρερρύη, παρῆκε, τῆς δὲ μελλούσης ἔσεσθαι πρὸς λόγους ἡλικίας καὶ μάλα πλείστην ἐνεδείξατο τὴν πρόνοιαν, ὡς μὴ πλημμελεῖ τινι ἔτι καὶ ἡμαρτημένῃ χρῷντο τῇ φορᾷ · καὶ νῦν μὲν τοὺς κατ' οὐρανὸν δρόμους τῶν ἀστέρων, νῦν δὲ τοὺς ὑπὸ γένεσιν καὶ φθορὰν λόγους, ἆθλον τῆς αὐτῶν διανοίας καὶ γλώττης πεποιηκώς, κράτιστα διασαφεῖ καὶ δῆλα τίθησι καὶ οἷον τροφήν τινα ἄπονον ἅπασι.

Δύο πρὸς ἐντελὲς πέρας τῇ πραγματείᾳ ἐνδεῖ · τό τε τῆς λογικῆς πραγματείας Ἀριστοτέλους καὶ ὃ μετὰ τὴν τῶν φυσικῶν δηλαδὴ τυγχάνει ἐξέτασιν · ἃ δὴ παρέδραμεν οὗτος, οὐκ οἶδ' ὁπότερον, εἴτ' ἐπιτηδὲς καὶ ἄλλῳ τῳ φιλοτιμίας ἔνδειξιν καὶ τόπον χρηστῆς ἐργασίας καταλιμπάνων, εἴτε καὶ τῶν ἀεὶ ἀλλότ' ἄλλως ἐπεισρεόντων ὀχληρῶν ἀπασχολησάντων. Καὶ γὰρ καὶ ἀεὶ σχολαστικός τις ὢν ὁ ἀνὴρ τοσαῦτα

5 ὅση — περίγεια om. L || 14 ἴχνος ABTGKH : ἴχνους L || 14 τὰ ἐξ αἰῶνος BL : τὰξ αἰῶνος AT τ' ἀξαιῶνος GKH || 25 ἐντελὲς πέρας A : ἐντελέχειαν cett. || 31 καὶ ἀεὶ TGKH : καὶ εἰ ABL.

d'une autre, lui enlèvent tout loisir. Cet homme a toujours aimé l'étude ; il a produit un grand nombre d'ouvrages de ce genre, il a passé sa vie entière à lire et à écrire, au point qu'il pourrait être un sujet d'étonnement. Aujourd'hui, au milieu de troubles graves, au milieu de cette fièvre, il est au-dessus de toute admiration.

Ainsi donc, montre jusqu'au bout la prévoyance de ton esprit. N'oublie pas ce que tu as dit ; comme si c'était un embarras que tu traînes à ta remorque, ne regarde point cela comme accessoire. Mets tout ton zèle, entre autres choses, à montrer que le savant Ptolémée est d'accord avec ce que dit Aristote sur les sphères des planètes. Le fils de Nicomaque énumère des substances, des principes immuables, des sphères innombrables, dont il porte le nombre à cinquante-cinq et il appelle les unes « sphères qui ont un mouvement régulier », les autres « sphères qui vont en sens opposé », termes empruntés par lui, dit-on, à Callippe et à Eudoxe[1]. Tous deux étaient des astronomes et vécurent avant Aristote[2]. Le savant Ptolémée nous transmet ces sphères en nombre bien moindre[3]? Or, il est tout à fait évident pour tout le monde que ce qu'écrit ce savant est absolument exact ; il est vraisemblable aussi que ces hommes, qui sont parvenus à une science aussi grande, ne disent point de sottises, pas plus le fils de Nicomaque que ceux à qui il a emprunté ces expressions. La question réclame une intelligence géniale, pour montrer que ce qui a l'air d'être contradictoire ne l'est pas en réalité.

Mais, et cela nous devait être surtout à cœur, puisque tu as, de toi-même préparé, ta grande intelligence, puisque tu l'as amenée à s'occuper de ce travail, puisse Dieu te faire mener à bien et terminer ton entreprise : ainsi ton nom, utilisant la renommée comme un puissant vaisseau, franchira les siècles, intact et sans subir d'atteinte.

1. Callippe de Cyzique et Eudoxe de Cnide, contemporains d'Aristote ; le second avait acquis en Égypte de vastes connaissances.

2. Légère inexactitude. Eudoxe était plus âgé qu'Aristote de 20 ans à peu près, mais vécut de son temps. Callippe, élève d'Eudoxe, semble avoir eu le même âge qu'Aristote.

3. Philoponos, *sur les Météor.* (Comment. d'Aristote..., t. 14^1, p. 110) : « le système des 8 sphères ou des 9 sphères, selon la théorie de Ptolémée. » Eudoxe en admettait 26, Callippe, 33.

καὶ τοιαῦτ' ἐδημιούργει, ὁποῖα καὶ ὅσα καὶ λέγων καὶ γράφων διατελεῖ τὸν πάντα αἰῶνα, καὶ οὕτω θαῦμα ἂν ἦν· νῦν δὲ τοσούτοις καὶ τοσοῦτο φλεγμαίνουσι θορύβοις περιαντλούμενος καὶ ὑπὲρ θαῦμα τίθησι τὸ θαῦμα.

Φέρε τοίνυν καὶ σὺ τὸ σὸν ἐκτελῶν προμηθές, μὴ καὶ αὐτὸς παράδραμε τά εἰρημένα καθάπερ τι ἐφόλκιον μηδ' ἐν παρέργῳ θῇς, ὅτι μὴ περὶ πλείονος τῆς σπουδῆς τά τε ἄλλα καὶ ἵνα σύμφωνα τοῖς τοῦ σοφοῦ Πτολεμαίου δείξῃς ὅσα καὶ Ἀριστοτέλει διείληπται περὶ τῶν πλανωμένων σφαιρῶν. Ὁ μὲν γὰρ οὐσίας καὶ ἀρχὰς ἀκινήτους καὶ σφαίρας διέξεισι πλείστας ὁ Νικομάχου μέχρι καὶ ἐς πέντε καὶ πεντήκοντα ἀναφέρων αὐτὰς καὶ τὰς μὲν φερούσας, τὰς δ' ἀνελιττούσας καλεῖ [Arist. Meta. XII. 8. 14], παρά τε Καλλίππου καὶ Εὐδόξου τὰς τοιαύτας, ὥς φασί, φωνὰς ἐκδεξάμενος. Ἀστροθεάμονες δ' ἤστην οὗτοι πρὶν ἢ Ἀριστοτέλην γενέσθαι ἀκμάσαντες· ὁ δέ γε σοφὸς Πτολεμαῖος πολλῷ γε ἥττους ἡμῖν τὰς τοιαύτας παραδίδωσι σφαίρας, δῆλον δὲ δήπου τοῖς ἅπασι πάντως, ὡς πάνυ τοι ἀσφαλῆ τὰ εἰρημένα τἀνδρί, εἰκὸς δ' αὖ μήδ' ἐκείνους ληρεῖν σοφίας οὕτω μεγάλης προήκοντας ἄνδρας, οὔτε τὸν Νικομάχου οὔτε τοὺς ἐξ ὧν ἐκεῖνος τὰς τοιαύτας παρειλήφει φωνάς. Δεῖ δὲ μεγαλοφυοῦς τῷ πράγματι διανοίας, ἵνα ξύμφωνα τὰ δοκοῦντα μὴ ξύμφωνα ἀποφήνῃ.

Ἐπεὶ οὖν, ὅπερ μέλον ἔμελλεν ἡμῖν ὑπάρχειν, ξυνωθεῖν πρὸς τοὖργον δηλαδὴ τὴν σὴν μεγαλόνοιαν πρὸς τοῦτ' αὐθόρμητος αὐτὸς ἀπεδύσω, ἔστω σοι καὶ ὁ πόνος πρὸς Θεοῦ παντάπασιν ἐντελὴς καὶ ἀκήρατος, ἵνα σοι καὶ τὸ κλέος καθάπερ ὁλκάδι μεγάλῃ τῇ φήμῃ χρώμενον ἐντελὲς καὶ ἀκήρατον διαπερᾷ τὸν αἰῶνα.

1 τοιαῦτα ABTGKH || τοσαῦτα L || 8 τοῖς A: τῆς cett. || 11 πέντε καὶ πεντήκοντα ABTL : πέντε πεντήκοντα GKH || 14 φασί ATGKHL : φησί B || 17 δέ δήπου ABTGKH : δὲ καὶ δήπου L || 24 ἔμελλεν BTGKHL: μέλειν ex μέλλον factum A || ὑπάρχειν eras. A || 25 πρὸς τοὖργον δηλαδὴ τὴν σὴν μεγαλόνοιαν ATL : πρὸς τοὖργον τὴν σὴν μεγαλόνοιαν δηλαδή BGH δηλαδὴ πρὸς τοὖργον τὴν σὴν μεγαλόνοιαν K || 27 παντάπασιν BTGKHL : παντάπαν A || 29 τὸν om. A.

14

Au Grand Logothète.

Quand les Romains réduisaient tout à leur puissance, quand le nom de Rome touchait déjà presque le ciel même, quand leurs empereurs, quand leurs consuls soumettaient l'un la Libye[1], un autre l'Afrique, d'autres la Galatie[2], la Celtique et successivement le reste de l'univers, les Scipions[3], les Brutus[4], les Césars voulaient, de préférence s'entendre appeler seulement Celtique, Libyen, Africain[5], car ils aimaient mieux le surnom qu'ils devaient à leur héroïsme que leur nom naturel. Ils avaient bien raison, à mon sentiment, aussi bien ceux qui se faisaient ainsi appeler que ceux qui les appelaient de la sorte, car c'était, comme cela se comprend de soi, leur décerner l'honneur qu'ils méritaient. Toi, qui es si grand, si nous étions équitables aujourd'hui, si nous voulions t'appeler d'après tes titres de gloire, nous ne saurions nous en acquitter, à mon avis, qu'en divisant par espèces et par genres les différents aspects sous lesquels se présente la science entière ; puis, reprenant successivement chacun d'eux, nous y ferions un choix et nous en tirerions un surnom pour te l'appliquer. Rhéteur, poète, astronome, homme d'État, homme d'action, moraliste, en te donnant ces noms, nous resterions scrupuleusement fidèle à la vérité[6]. Nous en passons, et le plus grand nombre. Nous ne pouvons, pour le moment, nous exprimer autrement avec clarté. Nous rougissons à nouveau de faire injure à la

1. La Libye, au sens romain du mot, contrée aride et rocheuse à l'ouest de l'Égypte.

2. A l'ouest de la province d'Asie, la Galatie, qui devait son nom aux Galates (Gaulois), venus s'y installer après avoir traversé toute l'Europe, était renommée par ses troupeaux de moutons et de chèvres.

3. Allusion à P. Cornelius Scipio, dit le Premier Africain, qui termina la seconde guerre punique en battant Annibal à Zama (202 av. J.-C.), et à Scipion Emilien, dit le Second Africain (185-129 av. J.-C.) qui détruisit Carthage (146 av. J.-C.).

4. Il s'agit ici de M. J. Brutus (86-42 av. J.-C.), l'un des meurtriers de César. Vaincu par Octave à Philippes, il se tua de désespoir.

5. Celtique désigne vraisemblablement ici *César*, Africain, les Scipions. Quant à Lybien, il ne peut désigner Brutus, ou bien Grégoras ferait une grossière erreur.

6. Ces compliments sont sincères. Cf. plus loin, la notice sur Théodore Métochite.

14

Τῷ μεγάλῳ Λογοθέτῃ. [1328]

Ὅτε ὑπὸ Ῥωμαίοις ξυνέρρει τὰ πράγματα καὶ τὸ τῆς Ῥώμης ὄνομα ἤδη καὶ αὐτῶν ὡς εἰπεῖν ἔψαυεν οὐρανῶν, ἐπειδή γε καὶ αὐτοκράτορες τούτων καὶ ὕπατοι, οἱ μὲν Λιβύην καὶ Ἀφρίκην, οἱ δὲ Γαλατίαν καὶ Κελτικὴν ὑπηγάγοντο καὶ ὅσα τῆς οἰκουμένης ἑξῆς, οὐκέτι λοιπὸν Σκηπίωνες καὶ Βροῦτοι καὶ Καίσαρες καὶ τὰ τοιαῦτα ἀκούειν ἐθούλοντο μᾶλλον ἢ Λιβυκοί τινες καὶ Κελτικοὶ καὶ Ἀφρικανοί, τὴν ἀπὸ τῆς πράξεως προτιμῶντες μᾶλλον προσηγορίαν ἢ τὴν ὡς ἔτυχεν ἔχουσαν. Καὶ ἦν τοῦτο πανύ τοι δίκαιον ἀμφοτέροις, ὡς ἔμοιγε φαίνεται, τοῖς τε λέγουσι τοῖς τε ἀκούουσι, καὶ τιμῆς τῆς δυνατῆς ὡς εἰκὸς ἀφοσίωσις. Καὶ σὲ δὲ τὸν τοσοῦτον, τὰ νῦν, εἰ τὰ δίκαια ποιοῦντες ἡμεῖς ἐκ τῶν σῶν καλεῖν ἐπισήμων ἐθέλοιμεν, οὐκ ἄλλως πως οἶμαι τὸ εἰκὸς ἀφοσιοίμεθα ἂν ἢ εἰ κατὰ μόρια διελόμενοι καὶ εἰς ἰδικώτερα τὰ πάσης σοφίας μετενηνοχότες γένη, ἔπειτα καθ' ἕκαστον ἐκλεγόμενοι παρονομάζοιμέν σε διὰ πάντων ἰόντες ἑξῆς τῶν σοφίας εἰδῶν. Ῥητορικὸν μὲν γὰρ καὶ ποιητικὸν καὶ ἀστρονομικὸν καὶ πρός γε δὴ πολιτικὸν καὶ πρακτικὸν καὶ γνωμοδότην λέγοντες, πάνυ τοι σφόδρα ἀληθεύοιμεν ἂν πάντως· ὅτι δὲ τὰ πλείω γε καὶ οὕτω παρατρέχομεν ἀσύγχυτον ἄλλως οὐ δυνάμενοι τὸν παρόντα διεξιέναι λόγον, αὖθις αἰσχυνόμεθα τὴν ἀλήθειαν ἀδικοῦντες. Καὶ ἄλλως δ' ἐπι-

A 166r-168r. B 53r-54r. C 77v-78v. T 332v-338r. G 130v-131v. K 300-303. H 50v-52r. = Bezd. XXXXVIII, d'après AB.

Tit. Τῷ μεγάλῳ Λογοθέτῃ C : Τῷ αὐτῷ cett. ‖ 3 καὶ αὐτοκράτορες τούτων καὶ ὕπατοι A : καὶ ὕπατοι τούτων καὶ αὐτοκράτορες C : καὶ αὐτοκράτορες, στρατηγοί BTGKH ‖ 6 Βροῦτοι καὶ Καίσαρες AC : Βροῦτοι καὶ Κάτωνες BTGKH ‖ 7 Λιβυκοί τινες καὶ Κελτικοί A : Κελτικοί τινες καὶ Λιβυκοί cett. ‖ 10 τοῖς τε λέγουσι τοῖς τε ἀκούουσι A : τοῖς τε ἀκούουσι τοῖς τε λαλοῦσι cett. ‖ 13 οἶμαι A : om. cett. ‖ 18 πολιτικὸν καὶ πρακτικὸν καὶ γνωμοδότην λέγοντες, πάνυ τοι σφόδρα AC : πολιτικὸν καὶ πραγματικὸν καὶ τὰ τοιαῦτα καλοῦντες, πάνυ τοι μὲν cett. ‖ 20 πλείω γε AB : πλείω τε cett.

réalité, mais le temps, sans nous en apercevoir, nous manquerait, si nous tentions d'exposer non seulement les rares qualités avec lesquelles tu fais tant de choses, mais le nombre auquel s'élève les savants ouvrages que tu as composés : tant tu condamnes au silence notre éloquence, tant tu échappes aisément à nos éloges, tel un oiseau qui fend les airs. J'en suis convaincu ; si l'on te surnommait l'Art en soi, la Science même, la Connaissance de la Réalité exacte, si l'on te nommait d'après les aspects qu'en résumé tu révèles dans la sagesse première et dans la science, on atteindrait parfaitement le but. Je me risque à le croire et à le dire : ton apparition parmi nous est comme le séjour au milieu des hommes de la Science entière, qui a reçu une âme et un corps et qui vit au milieu des humains, afin de les entraîner à entendre des savants, afin d'assagir les oreilles profanes, afin de bannir tout ce qui est insulte pour la vraie science.

Les Hellènes, qui vécurent avant nous, retrouvaient chez leurs contemporains comme le reflet des actions d'Héraklès ou d'Ulysse, les caractères de l'éloquence d'Homère, des traces de la doctrine de Pythagore et certains actes de personnages connus ; ils disaient qu'il y avait là comme une nouvelle métempsychose, que les âmes de ces hommes d'autrefois passaient dans d'autres corps et habitaient des hommes encore vivants. S'il se trouvait en ce moment, parmi nous, des gens qui fussent saisis du délire prophétique, qui fussent rendus capables d'exprimer, d'imaginer semblables théories, ils pourraient fort bien se laisser aller à déclarer qu'Homère, Platon, Ptolémée[1], Plutarque et ceux qui eurent en partage à un haut degré la science, ont ressuscité, se sont rencontrés aujourd'hui en un seul et même corps, en toi[2], sont de nouveau en vie et usent de toi, comme on use d'un lourd navire de transport. Il est vrai que, si les légendes, dit-on, racontent qu'il exista

1. Grégoras cite volontiers ces trois auteurs ensemble. Cf. *Hist.*, X, 2, 480.

2. Le compliment que Grégoras adresse ici à Métochite est sincère. Ce dernier cultiva la poésie, comme Homère (témoin ses vingt *poésies* conservées dans les codd. Par. gr. 1713 et 2751), la philosophie, comme Platon (cf. ses *Commentaires* d'Aristote), commenta, en partie, l'œuvre de Ptolémée et imita la manière de Plutarque, dans ses *Hypomnématismoi*.

λήψει λαθὼν καὶ ὁ χρόνος διεξιέναι πειρωμένους ἡμᾶς, μὴ ὅτι γε καθ' οἷον καὶ ἥλικον ταυτὶ διεληλύθεις τὸν τρόπον, ἀλλὰ καὶ ὅσα τὸν ἀριθμὸν ἐπεφύκεσαν, ὁπόσα τετέλεκας ἔργα σοφίας αὐτός· οὕτω κωφοὺς ἡμῶν ἀπεργάζῃ τοὺς λόγους καὶ τὰς ἡμῶν εὐχερῶς διαδιδράσκεις γλώττας, ὥσπερ τις πτηνὸς καὶ ἀέριος ἄνθρωπος. Ὡς δ' ἐμαυτὸν πείθω, καὶ εἴ τίς σε τέχνην προσείποι τεχνῶν καὶ ἐπιστήμην ἐπιστημῶν καὶ γνῶσιν τῶν ὄντων ᾗ ὄντα ἐστί, καὶ ὅσα καθάπερ ἐν κεφαλαίῳ τὴν ἀνωτάτω καὶ πρώτην σοφίαν καὶ ἐπιστήμην δηλοῖς, σφόδρα ἂν βάλοι κατὰ σκοπόν. Κινδυνεύω γὰρ καὶ νομίζειν καὶ λέγειν τὴν σὴν πρὸς ἡμᾶς ἐπιφάνειαν ἐπιδημίαν εἰς ἀνθρώπους εἶναι σοφίας ἁπάσης, ψυχὴν καὶ σῶμα προσειληφυίας καὶ συνδιαιτωμένης ἀνθρώποις, ἵνα σοφοὺς ἀκροατὰς συνετίσῃ καὶ ἀκοὰς σωφρονίσῃ βεβήλους καὶ ὑπερόρια θείῃ ὁπόσα τῆς ἀκραιφνοῦς ἐπιστήμης ὑβρίσματα.

Ἀλλ' οἱ μὲν πρὸ τῶν ἡμετέρων ἀκμάσαντες Ἕλληνες χρόνων εἰκόνας τινὰς Ἀχιλλείων ἔργων εἰπεῖν ἢ τινῶν Ὀδυσσείων καὶ τύπους γλώσσης Ὁμηρικῆς καὶ Πυθαγορικῆς τινος αἱρέσεως ὑπομνήματα καὶ ἀρχαιότερων οἱωνδήτινων οἱαδήτινα δείγματα ξυνορῶντες ἐν τοῖς ἡλικιώταις, μετεμψύχωσίν τινα καινοτέραν ἔφασκον γίνεσθαι καὶ τὰς ἐκείνων ψυχὰς ἐν ἄλλοις μετεμβιβαζομένας σώμασιν ὁμιλεῖν τοῖς ἔτι ζῶσιν ἀνδράσιν· ὥστε δὴ καὶ παρ' ἡμῖν αὐτοῖς ἀρτίως εἰ μανίας τρόφιμοι ποιητικῆς ἐγίγνοντό τινες, ἐν ἐξουσίᾳ τοῦ λέγειν καὶ πλάττειν τὰ τοιαῦτα καθιστάμενοι, ἀποφαίνεσθαι ἂν ἐκινδύνευσαν. Ὅμηρον καὶ Πλάτωνα καὶ Πτολεμαῖον καὶ Πλούταρχον καὶ ὁμοῦ τοὺς ὅσοι μεγάλης θιασῶται σοφίας ὑπῆρξαν, ἀναστάντας ἐν ἑνὶ τῷ σῷ ξυνεληλυθέναι σώματι νῦν καὶ διατρίβειν αὖθις ἐν βίῳ, καθάπερ ὁλκάδι μυριοφόρῳ χρωμένους σοι. Καίτοι πανόπτας μὲν καὶ

1 λαθὼν A : om. cett. ‖ 3 ὁπόσα A : ὅσα cett. ‖ 5 ὥσπερ A : καθάπερ cett. ‖ 8 καὶ ὅσα — δηλοῖς om. A ‖ 22 μετεμβιβαζομένας A : μεταβαλλομένοις cett. ‖ 27 μεγάλης A : μεγάλαι cett.

des êtres qui voyaient tout[1], qui avaient cent bras[2], elles, qui ont toutes les audaces, n'ont pu, jusqu'ici, fabriquer des hommes aux âmes multiples : mais elles auraient pu, sans difficulté, le montrer en parlantde toi Les sages du temps jadis, j'imagine, remercieraient tous bien vivement le Temps, s'ils étaient en vie ; il les a fait naître et disparaître avant l'époque où tu fleuris et où tu vécus. Et seul tu as pu recueillir et obtenir la gloire, qui les a tous parés.

Alexandre le Grand aimait les poésies d'Homère au point de choisir dans les riches bagages de Darius, ce qu'il y avait de plus beau et d'y déposer les poèmes homériques, comme si c'eût été un trésor plus précieux que tout, comme s'il[3] eût mis dans l'âme d'Alexandre un amour plus grand que le désir de conquérir l'Asie entière et plus fort que son affection pour son père Ammon[4]. On ne sait pas très bien cependant s'il aurait honoré Homère présent comme il l'honorait absent. Bien des gens, nous le savons, à cause de leurs manières déplaisantes, ne s'entendent pas avec les puissants : ainsi Solon[5], ne s'accorda pas, semble-t-il, avec Crésus, et ses paroles, parce qu'il n'était pas en faveur, ne plurent point. Mais Solon parti, ce désaccord des caractères disparut avec lui, Crésus personnellement comme Cyrus, qui avait triomphé de Crésus, se rappelèrent fort bien les paroles de Solon.

Le très divin autocrator[6], pour l'une et l'autre raison, honore les deux ; toi, vraisemblablement, à cause de tes œuvres, celles-ci à cause de toi ; on ne sait par là à qui des deux et à cause duquel des deux il accorde le plus. Aussi, quand je parle ainsi de toi, j'admire vivement le jugement porté par le Basileus sur ta personne et le choix qu'il a fait, quand seul il comprit quels trésors se cachaient en toi, quand il devina quelles richesses tu portais en toi,

1. Comme le bouvier Argus. Cf. Eurip., *Phén.*, 1115.
2. Briarée, par ex. Cf. Homère. *Il.*, 402.
3. Homère.
4. Plutarque, *Id.*, *Solon*, 27-28.
6. Andronic II. Le compliment que Grégoras fait ici encore à Métochite est l'expression de la réalité. Grégoras nous dit dans son *Histoire* (VII, 11, 271) qu'Andronic II avait une grande affection pour Métochite, dont il écoutait aveuglément les avis.

ἑκατόγχειρας μῦθοι γενέσθαι φασί, πολυψύχους δ' ἀνθρώπους οὐδ' οἱ πάντα τολμῶντες μῦθοι δεδύνηνται πλάττειν μέχρι νῦν ἐπὶ δὲ σοῦ καὶ μάλα ῥᾷστα τοῦτο γ' ἀπεφήναντ' ἄν. Δοκῶ μοι καὶ χάριτας ἁπάσας ἅπαντας τοὺς πάλαι σοφοὺς ἐπιγράφεσθαι ἂν τῷ χρόνῳ, εἴ τις αἴσθησις· τούτους γὰρ τῆς σῆς ἀκμῆς τε καὶ φορᾶς καὶ προήνεγκε καὶ προαπήνεγκεν· ἦ γὰρ ἂν μόνος αὐτὸς τὸ πάντων ἐκείνων ξυνειληφὸς ἐκέκτησο κλέος.

Ἀλέξανδρος γε μὴν ἐκεῖνος ἐς τοσοῦτον τοὺς Ὁμηρικοὺς ἠσπάζετο λόγους ὥστε τὸ κάλλιστον τῶν Δαρείου σκευῶν καὶ χρημάτων ἀπολέξας, ἐς τοῦτο τὰς Ὁμηρικὰς ἠσφαλίσατο βίβλους, ὥσπερ τινα θησαυρὸν τοῦ παντὸς ἄξιον καὶ πλείω τὰ ἑαυτοῦ φίλτρα τῇ Ἀλεξάνδρου ψυχῇ χαριζόμενον ἢ τῆς ὅλης Ἀσίας καὶ τοῦ πατρὸς Ἄμμωνος [Plut. *Alex.*, 26]· ἄδηλον δὲ δήπου γε πάντως εἰ καὶ παρόντα τὸν Ὅμηρον ὡς ἀπόντα ἐτίμα. Πολλοὺς γὰρ ἴσμεν δι' ἀηδίαν ἠθῶν τοῖς ἄρχουσιν οὐχ ἁρμόζοντας, ὥσπερ καὶ Σόλων ἀνάρμοστος ἔδοξε Κροίσῳ καὶ ἐκείνου δι' ἐκεῖνον οἱ λόγοι· ἀλλὰ Σόλωνος ἀπελθόντος καὶ ξύν γε αὐτῷ τοῦ τῶν ἠθῶν ἀξυμφώνου, μάλα μεγάλης τῆς μνήμης οἱ Σόλωνος ἔτυχον λόγοι αὐτῷ τε Κροίσῳ καὶ αὐτῷ Κύρῳ, τῷ τοῦ Κροίσου κρατήσαντι [Plut. *Solon*, 27-28].

Ὁ δὲ θειότατος ἡμῖν αὐτοκράτωρ πολλὴν δι' ἑκάτερα δίδωσι τὴν τιμὴν ἑκατέροις, σοί τε διὰ λόγους τοὺς σοὺς δηλαδὴ κἀκείνοις αὖ διά σε, ὡς ἀμφίβολον εἶναι ποτέρῳ διὰ θάτερον τὸ πλέον παρέχεται. Ὥστ' ὁπόταν ταυτὶ περί σου διεξέρχωμαι, πλέον τὴν περί σε τοῦ Βασιλέως ἄγαμαι κρίσιν καὶ ἐκλογὴν ἐκείνην, ὁπότε τὰ σὰ παρά σοι κεκρυμμένα καλὰ μόνος αὐτὸς ξυνῆκε τε καὶ κατεστοχάσατο, ὅσους ὠδίνει τοὺς θησαυροὺς καὶ διὰ βάθους εἶδεν εὐθὺς ὁποῖον ὁ

3 μέχρι νῦν A : μέχρι καὶ νῦν cett.‖μάλα ῥᾷστα A : ῥᾷστα μάλα cett.‖ 4 Δοκῶ μοι—κλέος solum praebet A‖9 ἐκεῖνος A : ἐκεῖνος ὁ πάνυ cett.‖ 12 τοῦ παντὸς BCTGKH : τοῦ πολλοῦ A‖16 δι' ἀηδίαν A : δι' ἀνθίαν cett.‖18 ἐκείνου δι' ἐκεῖνον A : δι' ἐκεῖνον οἱ αὐτοῦ cett. ‖ 21 τῷ τοῦ Κροίσου BCTK : τοῦ om. AGK.‖30 διὰ—βαθους ἥρωα BCTGKH : om. A.

quand il vit parfaitement et rapidement le vieillard illustre qui était en puissance dans le jeune homme. Il te prit immédiatement avec lui[1], il te combla d'honneurs ; il ne le regretta pas dans la suite et ne s'en voulut jamais d'avoir fait un choix pareil. Il s'attendit à trouver en toi l'homme que tu es devenu ; tu devins, en effet, ce qu'il avait espéré.

Disons-le ; il en est ainsi pour deux raisons. Comme l'âme donne la vie au corps, ainsi, pourrait-on dire, l'ambition fait vivre l'âme ; l'ambition devient, en quelque manière, l'âme de l'âme. Plus l'ambition est forte, plus elle est grande, plus elle en vient à entreprendre de belles choses, plus aussi elle met celui qu'elle possède au-dessus des autres et lui confère une gloire plus noble. C'est ce qui est arrivé pour toi et pour toi seul. Toujours plein d'émulation, brûlant chaque jour de montrer que le jugement porté sur toi par le Basileus était exact, tu as vécu en développant ce qui tendait à le confirmer et le Basileus t'a d'autant plus donné de marques d'honneur et de bonté.

En rapportant sans peine les efforts que tu as faits et ceux que tu fais encore — car je n'ai nulle peine à le dire — ces efforts qui te coûtent si peu, comme si tu puisais tes ressources à un riche trésor, ou plutôt comme s'il s'agissait de la pluie qui tombe dans les mers et de ces fleuves si grands qui descendent de montagnes élevées, ces efforts, en les rapportant, je ne puis dire l'admiration qu'ils ont fait naître en moi. S'il m'était donné de changer de caractère, à l'aide de nouveaux éléments, et de te faire voir l'enthousiasme toujours nouveau qui fait naître en moi l'étonnement, tu apprendrais de quel émerveillement tu nous as frappé et rempli. Mais il ne faudrait pas pour cela que la plastique fut vaincue à jamais par ceux dont toute la puissance réside dans la parole ; il faudrait qu'elle conservât aussi quelque force.

1. Métochite dit lui-même dans son *Introduction à son Précis d'Astronomie* (Sathas, Μεσ. Βιβλ., I, ιη) : « J'avais alors un peu plus de vingt ans. Je travaillais. J'abandonne mes études et le très grand Basileus, qui vit parmi nous, m'appelle auprès de lui ».

νεὸς ἐγκυμονεῖ τὸν πρεσβυτικὸν ἥρωα, καὶ προσειληφὼς αὐτίκα καὶ τετιμηκὼς καὶ οὐδένα μετάμελον ἔσχεν ἐξῆς οὐδὲ τῆς κρίσεως ἐμέμψατο ἑαυτόν· τοιοῦτον γὰρ ἤλπισεν εὑρήσειν οἷος ἐγένου, καὶ αὖ τοιοῦτος ἐγένου οἷον ἐκεῖνος ἤλπισεν.

Λεγέσθω γὰρ οὑτωσί πως διὰ τὰ ἑκατέρωθεν αἴτια· ὥσπερ γὰρ ζῆν ἡ ψυχὴ παρασκευάζει τὸ σῶμα, οὕτως εἴποι τις ἂν καὶ ζῆν τὴν ψυχὴν ἡ φιλοτιμία παρασκευάζει καὶ γίνεται ψυχὴ τῆς ψυχῆς, ὡς εἰπεῖν, ἡ φιλοτιμία· ὅσῳ δ' ἡ φιλοτιμία κραταιότερα καὶ μείζων καὶ περὶ πλείους ἥκουσα τῶν καλῶν τὰς ἐπιχειρήσεις, τοσούτῳ καὶ μείζων τῶν ἄλλων καὶ εὐκλεέστερον τὸν ἔχοντα ἀποδείκνυσιν· ὅπερ ἐπὶ μόνῳ τῶν πάντων ξυμβέβηκέ σοι. Φιλονεικῶν γὰρ ἑξῆς καὶ φιλοτιμούμενος ἀληθεύουσαν αἰεὶ δεινύναι τὴν περί σε τοῦ Βασιλέως κρίσιν ἐκείνην, σὺ μὲν αὔξην διδοὺς διετέλεσας τοῖς πρὸς τοῦτο προστείνουσι, πολλῷ δὲ πλέον ὁ Βασιλεὺς τὰς σὰς τιμὰς καὶ φιλοφροσύνας.

Ἐγὼ δὲ τοὺς ἀπόνους πόνους σου καὶ τοὺς δὲ νῦν διεξελθών, οὐδὲ γὰρ πόνους ἔχω λέγειν τοὺς οὕτω ῥᾳδίως ὡς ἀπὸ θησαυροῦ προιόντας σοι μάλα πολυαρκοῦς, ἢ μᾶλλον εἰπεῖν ὡς ἐκ νεφῶν ὑετοὶ κἀκ τῶν μεγάλων ὀρῶν οἱ μέγιστοι καταρρήγνυνται ποταμοί, τούτους τοίνυν διεξελθών, οὐχ ἔχω λέγειν ὡς διετέθην ὑπὸ τοῦ θαύματος. Εἰ δὲ καὶ ἠθῶν ἐξαλλαγὰς ἐνῆν μοι διὰ στοιχείων δηλοῦν σοι καὶ καινοὺς ἐνθουσιασμοὺς ὁποίους ἔκπληξις οἶδε γεννᾶν, οἶδες ἂν ὁπόσης ἡμᾶς καὶ οἵας ἐνέπλησας τῆς βροντῆς. Ἀλλ' ἐχρῆν ἄρα μὴ πάντα νικᾶσθαι τὴν πλαστικὴν παρὰ τῶν τὸ κράτος ἐν τῇ γλώττῃ πᾶν τιθεμένων, ἀλλὰ καὶ ταύτῃ κράτος ὁποιοῦν ὑπολείπεσθαι.

1 πρεσβυτικόν ACTGKH : πρὸς βυθικόν B || καὶ προσειληφὼς αὐτίκα ACTGKH : αὐτίκα om. B || 4 τοιοῦτος ἐγένου A : τοιοῦτος αὐτός cett. || 6 ὥσπερ γάρ A : ὥσπερ μέντοι cett. || 12 ὅπερ ἐπὶ μόνῳ τῶν πάντων ξυμβέβηκέ σοι BCTGKH : ὅπερ συνέδραμέν σοι A || 15 ἐκείνην A : om. cett. || αὔξην διδοὺς διετέλεσας τοῖς πρὸς τοῦτο προστείνουσι A : αὔξεις ἀεὶ τὰ πρὸς τοῦτο συντείνοντα cett. || 18 ἐγὼ δὲ καὶ τοίνυν solum praebet A.

Je voudrais terminer ma lettre par une prière. Si je savais qu'il restât quelque branche de la science que tu n'as pas faite tienne, je te souhaiterais de ne point renoncer à nous faire cadeau de nouveaux et incessants bienfaits. Mais, depuis bien longtemps, ta science a épuisé tous les problèmes, tous les sujets de réflexion. Je te souhaite de vivre de longues années et de nous faire toujours don sans réserve de toi-même, afin de nous donner encore plus souvent matière à nous réjouir.

Καὶ τοίνυν εἰς εὐχὴν τὸν λόγον ἐθέλων τρέπειν, εἰ μὲν ᾔδειν ὑπόλοιπα ὄντα σοι ἔτι σοφίας εἴδη ἃ μὴ πεποίηκας σά, ηὐχόμην ἂν μὴ ἀποκάμνειν σε καινοτέροις ἡμᾶς ἀεὶ δωρούμενον τοῖς καλοῖς· ἐπεὶ δέ σου πολλῷ γε πρότερον ἀπέκαμον αἱ ξύμπασαι τῶν λογικῶν σκεμμάτων ὑποθέσεις, εὔχομαι ζῆν σε λοιπὸν ἐπὶ μακροτέροις τοῖς χρόνοις καὶ ὅλον ἡμῖν διηνεκῶς δωρεῖσθαι σαυτόν, ἵνα καὶ μᾶλλον ὁλικωτέραν κτώμεθα τῆς ἡδονῆς τὴν ὑπόθεσιν.

1 Καὶ τοίνυν A : ἐγὼ δ' cett. || τὸν λόγον ἐθέλων A : ἐθέλων τὸν λόγον cett. || 4 ἐπεὶ δὲ ATGKH : ἐπεί γε BC || πολλῷ, γε ABC : πολλῷ σέ γε GKHT || 7 ἵνα καί AB : om. cett.

19

A Pépagomène[1].

Toute parole, qui prend pour guide la raison et qui lui accorde franchement l'autorité qu'elle doit naturellement exercer, retient parfaitement l'esprit pour se laisser examiner par lui et attend une langue, qui la juge scientifiquement. Toute parole, au contraire, qui refuse de reconnaître les lois de l'harmonie, quelle qu'elle soit, qui dépasse les bornes de la science, qui les fuit, ne saurait retenir l'esprit pour être examinée par lui et écarte violemment tout examen critique, car elle provient manifestement d'un esprit faible et elle ressemble, en quelque manière, aux notes fausses produites par les cordes brisées d'une lyre. Mon étonnement est fort grand, mon très cher ami, en te voyant me pousser, moi ton ami, à m'occuper de ces sottises, à me prêter à la réfutation de ces niaiseries évidentes, qui nous viennent souvent[2] à l'improviste des gouffres voisins du promontoire Zéphyrion, telles des coulées de lave qui jaillissent spontanément des cratères d'Héphaistos[3], sans compter celles qui, aussi nombreuses que les flocons de neige hivernale[4], descendent jusqu'à nous du continent oriental[4]. Nous ferions injure, par le dieu de l'amitié, et à la science et à nous-mêmes, si nous les examinions selon les principes de cette dernière. Se conduire, parler volontairement, si peu que ce soit, comme des gens insensés, n'est pas loin de la perversité et n'écarte pas les filets de la critique, mais attire, comme une souillure héréditaire, les railleries et les reproches. Quel Caucase d'ignorance ne dépassent point ceux qui, de l'Occident[5], nous forgent, selon leurs habitudes, ces paroles prétentieuses et si éloignées de la vérité, et ceux qui, d'Orient, font tant de bruit avec leurs déclarations ineptes[6], puériles, et cela, alors qu'ils

1. Cette lettre est reproduite en grande partie dans l'*Hist.*, IX, 11.
2. On peut se faire une idée de leur stupidité par le Τραπεζουντιακὸν ὡροσκόπιον de 1336, publié par Lampros (Νέος 'Ελληνομν., 1916, 33-50).
3. L'Etna.
4. Grégoras précise dans l'*Histoire* (IX, 11, 447) : les Perses qui habitent la Colchide, autrement dit, les Turcs de Transcaucasie.
5. Les Latins. Cf. *Hist.*, IX, 11, 447.
6. Les Turcs de Transcaucasie.

19

Τῷ Πεπαγωμένῳ Γεωργίῳ. [1329]

Ὁπόσα τῶν λεγομένων νοῦν ἡγέμονα προβάλλεται καὶ τούτῳ τὴν πρέπουσαν αὐτονομίαν σαφῶς ἐπιτρέπει, ταῦτα καὶ νοῦν πάντως ἐπόπτην ἐφέλκεται καὶ γλῶσσαν ἀναμένει σὺν ἐπιστήμῃ δικάζουσαν· ὅσα δ' ἁρμονίας ἁπάσης παραιτησάμενα νόμους ὅρων ἐπιστημονικῶν ὑπερόριον καὶ φυγάδα τείνουσι πόδα, ταῦτ' οὔτε νοῦν ἐπόπτην οἶδεν ἐφέλκεσθαι καὶ πάντα λόγον ἑρμηνέα μάλα σφοδρῶς ἀποσείεται, φύσεως ὄντα σαφῶς ἀρρωστήματα καὶ λύρας ὥσπερ ῥαγείσης πλημμελῆ τινα κρούματα, ὥστ' ἔπεισί μοι σφόδρα θαυμάζειν, ὦ φίλων ἄριστε, πῶς οὕτω κἀμὲ ξυνωθεὶς καλινδεῖσθαι τὸν φίλον περὶ τὰ φαῦλα καὶ γλῶτταν παρέχεσθαι τουτουσὶ τοὺς σαφεῖς ἐξελέγχουσαν λήρους, ὁπόσοι τῶν Ἐπιζεφυρίων βαράθρων συχνὸν ἀναρρήγνυνται, καθάπερ τινὲς τῶν Ἡφαίστου κρατήρων αὐτόματοι ῥύακες καὶ ἔτι ὁπόσοι τῷ πλήθει νιφάδεσι χειμερίῃσιν [Hom. Γ 222] ἐοικότες τῆς ἀνωτέρας ἠπείρου κατίασιν. Ἀδικοίημεν γὰρ ἄν, νὴ τὸν Φίλιον, τούς τε τῆς ἐπιστήμης κανόνας τούτοις προσάγοντες καὶ ἡμᾶς αὐτούς· τὸ γὰρ ὁπωσοῦν ἑαυτὸν ἑκών γε εἶναι διεφθορόσι διδόναι τρόποις καὶ λόγοις, οὐκ ἀποχωρεῖ κακίας οὐδ' ἀνασοβεῖ τὰ δίκτυα τοῦ ψόγου, ἀλλὰ καθάπερ συγγενῆ κηλῖδα χλεύην ἐπίφθονον ἐπισύρεται. Τίνα γὰρ ἀμαθίας Καύκασον οὐχ ὑπερβαίνουσιν, ὁπόσους οἱ μὲν κάτωθεν ὡς πορρωτάτω τῆς ἀληθείας χαλκεύειν εἰώθεσαν ὄγκους ῥημάτων, οἱ δ' ἄνωθεν ἀγεννεῖς τινας καὶ μειρακιώδεις κροτοῦσι θορύβους, καὶ ταῦτα τὴν Περσῶν καὶ Χαλ-

A 117r-119v. B. 23v-25r. G 150v-152v. K 344-349. H 67r-69r. Q. 161r-164r. Bezd. LVI *bis* d'après AB.

Tit. Τῷ Πεπαγωμένῳ Γεωργίῳ, KHB : Τῷ Πεπαγωμένῳ περὶ τῶν ἐλθουσῶν αὐτῷ τερατολογιῶν τῶν μὲν ἄνωθεν ἐκ Τραπεζοῦντος, τῶν δὲ κάτωθεν ἐξ Ἰταλίας. Τῷ Πεπαγωμένῳ A.

prétendent posséder la science des Perses et des Chaldéens[1] ? Si toute la science méthodique des Perses et des Chaldéens aboutit là, si le ciel laisse les astres accomplir leur révolution avec ordre et régularité dans la sphère éthérée pour annoncer aux copistes qu'ils auront des prophéties à foison à faire au début du printemps et aux vieillards qu'ils auront des maladies à la fin de l'été, cela peut paraître vraiment, au nom de la Science, une plaisanterie à ceux qui brûlent du désir de calomnier celle-ci et son utilité, et peut servir de prétexte suffisant pour la dénigrer à ceux qui aiment les insultes lancées du haut d'un chariot[2] et qui dramatisent sur la scène des plaisanteries sans fin. Vraiment, j'en arriverais facilement à m'étonner que ces gens n'aient pas encore prédit à l'humanité que les chênes produiront beaucoup de glands, que les ronces piqueront la main qui les touchera, que, si une belette met bas, l'animal qui viendra au monde aura une mère, qu'en été on brûlera, qu'en hiver on aura froid, et autres choses d'une évidence qui saute aux yeux, sinon à des bœufs, du moins à tous les hommes. Mais je ne veux ni te chagriner, ni insulter à la majesté de la science, qui sombre dans de telles stupidités. Prenons un moyen terme et réfutons quelques-unes de ces sottises occidentales[3], ou plutôt de ces planètes terrestres, de ces gens qui ne racontent le plus souvent que des mensonges sur ce qui se passe dans la région d'en haut ; ainsi, en l'effilant, le tissu se défera entièrement, comme Pénélope faisait de sa toile.

Les vents, prédisent ces gens, vont se soulever et causer la destruction des hommes. J'aimerais bien leur demander les raisons de cette destruction de l'humanité. Si le vent était autre chose qu'un mouvement, qu'une division de l'air, leur raisonnement aurait quelque vraisemblance. Ce qui diffère, en nature, de l'air, le traverse : c'est soit un corps qui le coupe en passant à travers (pierre, morceau de fer et autres corps plus résistants que l'air), soit la qualité d'un corps qui se répand, celui-ci

1. L'astrologie, plus encore que l'astronomie.
2. Expression proverbiale, c'est-à-dire : injures grossières.
3. Venues de Calabre, dit Boivin. Grég. *Hist.* II, 1241.

δαίων μετιέναι φάσκοντες ἐπιστήμην; Εἰ γὰρ ἐς τοῦτο Χαλδαίοις καὶ Πέρσαις ἡ πᾶσα περιίσται μέθοδος, καὶ οὐρανὸς διὰ τοῦτ' ἐς αἰθέρος σφαῖραν εὖ καὶ τεταγμένως περιφέρει τοὺς ἀστέρων δρόμους, ὡς λημμάτων μὲν φορὰν ἦρος ἀρχομένου γραμματεῦσι προφαίνειν, νοσήματα δ' αὖ γέρουσι φθίνοντος ἤδη τοῦ θέρους, χάριεν ἄν, νὴ τοὺς λόγους, δόξειε τοῖς διασύρειν ποθοῦσι τὸ τῆς ἐπιστήμης χρηστὸν καὶ τοῖς τε ἐξ ἁμάξης λοιδοροῦσιν ἀποχρῶσα πρόφασις ἐς ὕβρεις καὶ ὁπόσοι πρὸς ταῖς σκηναῖς ἄφθονα δραματουργοῦσι τὰ σκώμματα. Ἐγὼ δὲ λίαν ἡδέως κἀκεῖνο θαυμάσαιμι ἄν, ὅτι μὴ καὶ περὶ δρυῶν προτεθέσπισται τοῖς ἀνδράσιν ὡς πολλὰς ἐξανθήσει τὸ γένος βαλάνους, καὶ ὡς ἄκανθα τὴν ἐφαπτομένην ἀμύξει παλάμην, καὶ εἰ τέκοι γαλῆ, μήτηρ ἔσται τοῦ τεχθησομένου, καὶ θέρους ἔσται καῦμα, χειμῶνος δὲ ψύχος, καὶ ὅσα τῶν πάνυ προδήλων, εἰ μή γε δὴ βουσίν, ἀλλ' οὖν ἀνθρώποις ἅπασιν ἔστιν. Ἵνα δὲ μήτε σὺ τῶν λυπουμένων εἴης, μήτε τὸ σεμνὸν τῆς ἐπιστήμης ἐς τοιαύτας ἐσχατίας κατενηνεγμένον ὑβρίζοιτο, φέρε μέσην βαδίσαντες, βραχέ' ἅττα τῶν μεσημβρινῶν τουτωνὶ λήρων ἐξελέγξωμεν, ἢ μᾶλλον εἰπεῖν, τῶν γηΐνων πλανήτων καὶ τὰ πλεῖστα τῆς ἄνω λήξεως καταψευδομένων, ὡς ἂν ἄρδην ἐκ τοῦ κρασπέδου τὸ ὕφασμα λύοιτο πᾶν, καθάπερ ὁ τῆς Πενελόπης ἐκεῖνος ἱστός.

Ἀνέμων ἐκεῖνοι προλέγουσιν ἔσεσθαι κίνησιν ὑφ' ὧν ἐς φθορὰν τὰ τῶν ἀνθρώπων λυθήσονται σώματα· ἡδέως ἂν οὖν ἔγωγε τὰς αἰτίας ἐροίμην τῆς τῶν ἀνθρώπων λύσεως. Εἰ μὲν ἄλλο τι καὶ φορά τις ἀέρος ἢ διαίρεσις ἄλλως ὁ ἄνεμος ἦν, εἶχεν ἄν τινα λόγον ἴσως ὁ λόγος· ὅσα μὲν γὰρ ἄλλο τι παρὰ τὸν ἀέρα τυγχάνοντα δίεισιν αὐτόν, ἢ διόδῳ σωματικῇ τέμνοντα φέρεται δι' αὐτοῦ, καθάπερ λίθος καὶ σίδηρος καὶ ὅσα σκληροτέρας ἢ κατὰ τὸν ἀέρα φύσεως ἔλαχον ἢ διαδόσει ποιότητος, ὅσα δηλαδὴ χεομένην καὶ τῷ ἀέρι πάνυ τοι

9 ἐς ὕβρεις ABGHQ : ἐς ὕβριν K ‖ 20 ἐξελέγξωμεν ABGKH : ἐλέγξωμεν Q ‖ 26 Εἰ μὲν ἄλλο ABQ : εἰ γὰρ ἄλλο GKH.

étant fluide et se mélangeant par là facilement à l'air (parfums, couleurs, foudre, éclairs). Si le vent, de l'une ou d'une autre de ces façons, soit séparait l'air, occupait sa place et le traversait, soit, étant donné sa nature, se diffusait et se mêlait à lui, ce serait pour la nature entière la destruction immédiate et manifeste. En fait, comme nous le voyons, l'air est tempéré et ne cesse de nous entourer. Le vent n'est, en effet, qu'un mouvement plus violent, comme un épanchement de l'air qui, en tout temps, nous entoure abondamment, dont nous usons autant que faire se peut, si violent soit-il.

Cela réclame, peut-être, aussi une prophétie. Je ne sais que dire. Des villes, des arbres, des montagnes, affirment ces gens, par suite des vents qui se sont tous déchaînés à la fois, ont été détruits et changés de place[1]. Mais, comment, où se portera, où sera transportée l'une de ces choses, si les vents, comme ils le disent, les enveloppent, en soufflant en sens contraire? Que sous l'action d'un vent qui s'est élevé et qui souffle avec violence, une maison, parfois, un arbre soit renversé, rien d'étonnant ; c'est, dans la plupart des cas, dans la limite de la vraisemblance. Mais si des vents nombreux soufflent ensemble, rien ne saurait être détruit. Le vent qui souffle en sens contraire paralysera et annihilera la poussée de l'autre et, par cette réaction l'objet contre lequel s'acharne la violence des vents restera parfaitement en place. Que des vents puissent souffler à la fois en sens contraire, c'est un fait que n'admet pas Aristote[2], et jamais le temps ne l'a fait voir[3].

Mais ce détail, un peu plus, m'échappait. La conjonction de Cronos et d'Arès sous le même signe, précédée d'une éclipse solaire, est regardée par ces gens comme la cause de la lutte des vents. Si l'on prouve que cette affirmation, qui commande les raisonnements suivants,

1. Si telles étaient les prophéties faites par les astrologues, Grégoras avait beau jeu d'en montrer la sottise.

2. Arist., *Météor*, II, 6.

3. Tout ce développement repose, en partie, sur Aristote (*Météor*, II), en partie sur les théories qui étaient alors en faveur.

προσφυῶς ἀνακιρναμένην ἔσχεν αὐτήν, ὥσπερ ὀσμοὶ καὶ χρώματα καὶ σκηπτοὶ καὶ πρηστῆρες. Καὶ μέντοι καὶ ἄνεμος εἰ καθ' ὀντιναοῦν τουτωνὶ τρόπον ἢ διαιρῶν δηλαδὴ τὸν ἀέρα καὶ τὸν ἐκείνου τόπον μεταλαμβάνων διήει, ἢ τούτῳ διαδόσει ποιότητος σφαλερᾶς ἀνεκίρνατο, πᾶσαν γένεσιν ἐκ τοῦ παραχρῆμα φθορὰ προφανὴς διεδέχετο ἄν· νῦν δὲ τοὐνάντιον εὐκρασίας ἡμᾶς ἁπάσης ἐμπιμπλῶντα βλέπομεν τοῦτον αἰεί· οὐδὲν γάρ ἕτερον ἄνεμος ἢ στερρότερα φορὰ καὶ χύσις ἀέρος ὃς ἀεὶ πλούσιος ἡμῖν περικέχυται, αὐτοῦ δ' ἀπολάβομεν καθ' ὅσον ἀφικτὸν ἑκάστῳ, κἂν πάνυ τοι πλεῖστος ἕπηται.

Ἐκεῖνο γε μὴν καὶ μαντείας ἴσως δεῖται καὶ οὐκ ἔχω ὅ τι φῶ. Πόλεων γάρ καὶ δένδρων καὶ ὀρῶν φασιν ἐξ ἀνέμων πάντων ὁμοῦ κινηθέντων καταστροφὰς καὶ μεταβάσεις. Πῶς γάρ καὶ πῇ περιχωρήσει καὶ μεταστήσεταί τι τούτων, περικυκλούντων, ὥς φασιν, οὑτωσὶ τῶν ἀνέμων ἐκ διαμέτρου; Ἑνὸς μὲν γάρ ξυνωθήσαντος ἀνέμου καὶ ξὺν βίᾳ κλονήσαντος ἀνατετράφθαι οἰκίαν ἔσθ' ὅτε ἢ δένδρον ἐπὶ θάτερα μέρη, καινὸν οὐκ ἂν εἴη, ἀλλ' ὡς τὰ πολλὰ τῶν ὅρων τῆς συνηθείας ἐντός· πολλῶν δ' ἀντιπνεόντων ὁμοῦ, σχολῇ γ' ἂν καταστραφείη τι τῶν ἁπάντων· τὴν γάρ τοῦ ἑνὸς ἀντώθησιν ἡ θατέρου ἐξ ἐναντίας ἀντίστασις θραύουσα καὶ ἀναχαιτίζουσα ἀκλόνητον τὸ παράπαν ἐξ ἀντιπεριστάσεως ἵστασθαι παρασκευάσει τὸ βιαζόμενον, ἄλλως τε καὶ ὁμοῦ τοὺς κατὰ διάμετρον ἀνέμους κινεῖσθαι οὔτ' Ἀριστοτέλης φύσιν ἔχειν δίδωσιν [*Meteor.* II. 6], οὔθ' ὁ πολὺς ἔφηνε χρόνος.

Ἀλλ' ἐκεῖνο μικροῦ με παρέδραμε. Τὴν γάρ τοῦ Κρόνου καὶ Ἄρεως ὑφ' ἑνὶ ζῳδίῳ συνέλευσιν αἰτίαν τῆς τῶν ἀνέμων τίθενται μάχης καὶ πρό γε τούτων ἡλιακήν τινα ἔκλειψιν· εἰ οὖν ταῦτα φανείη ψεῦδος περιφανές, ἡγούμενα ὄντα τῶν ἐφεξῆς, ψευδῆ πάντως μετὰ μείζονος τῆς προσθήκης

8 αἰεί ABGKH ἀεί Q.

est manifestement fausse, les raisonnements qui en découlent paraîtront, à bien plus forte raison, complètement faux. Ainsi, quand on coupe la racine d'un arbre, on tue, du coup, aussitôt la sève, âme des fruits.

Pour le moment, Cronos et Arès ne sont pas sous le même signe ; bien plus, deux années durant ils ne sauraient s'y trouver. Arès, depuis longtemps, a laissé Cronos vers la quinzième partie du Lion et s'avance vers les pinces du Scorpion. Quant à l'éclipse de soleil, on n'en verra point de tout l'été, ni l'automne qui suivra, quand bien même tous les oiseaux l'affirmeraient[1]. C'est ce que te prouveront le temps et la sensation, moyens infaillibles pour arriver à la vérité exacte. Rien n'est aussi indiscutable pour démontrer scientifiquement une chose que l'expérience et la sensation. « La sensation, a-t-on dit, est le fondement de l'expérience et sur l'expérience repose la science. » Si l'on sème du blé dans la terre, on peut avoir des épis, si l'on ne sème rien, il ne germera nécessairement rien. Il en est ainsi, dans le cas présent. S'il doit y avoir une éclipse de soleil et conjonction de Cronos et d'Arès, on pourra peut-être parler de cyclones[2], de villes détruites, de montagnes soulevées. S'il n'en est rien, il s'ensuit fatalement que montagne et ville, quelles qu'elles soient, resteraient en place. Nous le savons : si l'on supprime un fait causé par un autre et regardé comme la cause des faits suivants, on supprime du coup et complètement les effets, les faits qui devraient naître de ceux-là. Ces gens en sont venus à rouler dans de telles absurdités qu'ils prennent pour la cause ce qui n'est pas la cause et ce qui n'est pas la cause pour ce qui est la cause. Les astres apparaissent tantôt sous un aspect tantôt sous un autre et présagent des événements qui ont lieu, les uns immédiatement, d'autres, après un certain temps. Ils n'ont pas été capables de le comprendre ; ils ont pris une cause pour une autre et ils ont choisi une route bien éloignée de la

1. Il n'y eut pas, en effet, d'éclipse solaire en 1329.

2. Le mot κυκεών est très expressif, car il désigne, au sens propre, un breuvage, composé de farine d'orge, de fromage râpé, de vin (Homère, *Il.* XI, 624, 641) et même de miel et de drogues magiques (Id. *Od.* X, 234).

φανεῖεν ἂν καὶ τὰ τούτοις ἑπόμενα· ὥσπερ ἂν εἴ τις τὴν ῥίζαν τοῦ δένδρου τεμὼν συναφεῖλεν εὐθὺς καὶ τὴν τῶν ἀκροδρύων ψυχήν.

Οὐ γὰρ μόνον ἐν τοῖς παροῦσι καιροῖς οὐκ εἰσὶν ὑπὸ ζῴδιον ἓν Κρόνος καὶ Ἄρης, ἀλλ' οὐδὲ δυοῖν συνεχῶς ἐξελιττομένων ἐνιαυτῶν οὐκ ἂν πω συνέλθοιεν ἄν. Ἄρης γὰρ ἐκ πολλοῦ περὶ τὴν τοῦ Λέοντος πεντεκαιδεκάτην μοῖραν τὸν Κρόνον καταλελοιπὼς ἤδη καὶ εἰς τὰς τοῦ Σκορπίου χηλὰς διαβαίνει· ἡλιακήν γε μὴν ἔκλειψιν οὔτε τὸ παρὸν ἅπαν θέρος, οὔτε τὸ ἐφεξῆς μετὰ τοῦτο φθινόπωρον ὄψεται, κἂν πάντες φάσκωσιν ὄρνιθες. Ἔσται δέ σοι τούτων διδάσκαλος ὅ τε χρόνος καὶ ἡ αἴσθησις πρὸς ἀκριβῆ τὴν ἀλήθειαν· οὐδὲν γὰρ οὕτως εἰς ἐπιστήμην ἀπόδειξιν ἀναντίρρητον ἕτερον, ὡς ἐμπειρία καὶ αἴσθησις· « αἴσθησις μὲν γάρ, » φησί « ἐμπειρίαν ποιεῖ· ἡ δὲ ἐμπειρία τὰς ἀρχὰς δίδωσι τῇ ἐπιστήμῃ » [Arist. *Meta*, I; *Anal.* III. 18; IV. 19]. Ὥσπερ οὖν σίτου σπαρέντος εἰς γῆν ἐνδέχεται στάχυν ἔσεσθαι, σπόρου δ' οὐκ ὄντος, οὐδὲ βλάστην ἐνδέχεσθαι χρή, οὕτω κἂν τούτοις· εἰ ἔσται ἔκλειψις ἡλίου καὶ συνδρομὴ Κρόνου καὶ Ἄρεως, φαῖεν ἂν ἴσως καὶ ἀνέμων ἔσεσθαι κυκεῶνας καὶ πόλεων καταστροφὰς καὶ ἀναμοχλεύσεις ὄρων· εἰ δ' ἐκεῖνα οὐκ ἔσται, ἐξ ἀνάγκης ἕπεται καὶ κατὰ χώραν ἵστασθαι πᾶν ὄρος καὶ πόλιν ἅπασαν. Ἴσμεν γὰρ ὡς τούτων ἀναιρουμένων, ὅσα γε ἕνεκά του γίνεται καὶ αἴτια νομίζεται τῶν ἑξῆς, συναναιρεῖται πάντως ὁμοῦ τά τε αἰτιατὰ καὶ ὧν ἕνεκα ἐκεῖνα γίγνεσθαι ἔμελλεν. Ἐκκεκύλισται δὲ τούτοις ὁ λόγος ἐς τόδε τῆς ἀτοπίας παρὰ τὸ νομίζειν τό τε αἴτιον ὡς μὴ αἴτιον καὶ αὖ τὸ μὴ αἴτιον ὡς αἴτιον· τὰ γὰρ τῶν ἀστέρων ἄλλοτ' ἄλλως ἔχοντα σχήματα καὶ ἄλλοτ' ἄλλως ἐχούσας τὰς ἐκβάσεις προφαίνει, τὰς μὲν γὰρ ἐκ τοῦ σύνεγγυς, τὰς δὲ μεθ' ἱκανὸν τὸν χρό-

11 φάσκωσιν ὄρνιθες ABGKH : ὄρνιθες φάσκωσιν Q ‖ 14 καὶ A : om. cett. ‖ 28 νομίζειν τό τε αἴτιον ὡς μὴ αἴτιον καὶ αὖ τὸ μὴ αἴτιον ὡς αἴτιον AH : νομίζειν τό τε μὴ αἴτιον καὶ τὸ αἴτιον ὡς μὴ αἴτιον BGKQ.

bonne. C'est comme s'il avait plu pendant le retour de Thémistocle, se rendant de Mégare à Athènes et qu'on déclarât aussitôt que Thémistocle est la cause de la pluie, ou encore qu'on raisonnât de même au sujet de Crésus, sous prétexte qu'au moment où il franchissait l'Alys[1], le soleil se levait au-dessus de l'horizon. En l'absence de Thémistocle, la pluie ne tombe pas moins naturellement; depuis la mort du Lydien, le soleil, après chaque nuit, s'élève au-dessus de l'horizon.

Il y aurait mille autres sottises qu'on pourrait aussi réfuter. Pour éviter d'être long et fastidieux, je garde le silence. Mettre son point d'honneur à traiter convenablement un beau sujet, même longuement, ne fait point retirer pour cela tout éloge. En faire autant pour des sujets absurdes et décevants, retire complètement tout éloge et ne met nullement à l'abri des attaques ironiques. Philippe, dit-on[2], se moquait de son fils Alexandre parce qu'il jouait habilement et harmonieusement de la cithare, car, lui disait-il, c'est une honte pour un homme bien né de mettre son honneur à l'emporter en des choses faciles[3].

Tu désirais connaître la situation exacte des centres du soleil, de la lune et des cinq planètes. Écoute. Remarque la différence qui sépare nos prédictions de celles qui nous arrivent des Perses[4] et soumets-les pour ainsi dire à l'épreuve du temps et de l'expérience. Le 23 septembre prochain de la treizième indiction[5], à six heures de l'après-midi, Cronos se trouvera dans le quinzième degré du Lion, le Soleil et la Lune, les quatre autres planètes[6], chacun près des pinces du Scorpion, (le soleil et la lune seront dans leur deuxième phase, Zeus et Arès dans la seizième, Aphrodite et Hermès dans la vingt-quatrième) sache-le donc, dans la treizième indic-

1. Fleuve d'Asie Mineure. Aujourd'hui, Kizil Hirmach.
2. Plut., *Périclès*, I, 6.
3. Là se termine la lettre dans l'*Histoire*.
4. Les prétendues prédictions apportées par les Turcs d'Asie Mineure.
5. 1330.
6. Jupiter, Mars, Vénus, Mercure.

νον. Οἱ δ' οὔτε τοῦθ' ἱκανὸν ξυνιέναι ἐγένοντο καὶ ἄλλα ἀντ' ἄλλων ᾐτιάσαντο, ὁδὸν τοῦ προσήκοντος πόρρω βαδίσαντες· ὥσπερ ἂν εἴ τις, ὅτι Θεμιστοκλέους ἐκ Μεγάρου Ἀθήναζε κατιόντος ὑετὸς κατερράγη, αἴτιον εὐθὺς τοῦ συμπτώματος ἡγεῖτο Θεμιστοκλέα, ἢ πάλιν, ὅτ' αὐτοῦ διαπεραιουμένου τὸν Ἅλυν ἥλιος ὑπερέβαλε τὸν ὁρίζοντα. Καὶ γὰρ καὶ Θεμιστοκλέους ἀπόντος, φύσις ὑέτους καταρρήγνυσθαι, καὶ ἀπαλλάξαντος τοῦ Λύδου, διηνεκῶς τὸν ὁρίζοντα μετὰ ἥλιος ὑπερβάλλει τὴν νύκτα.

Ἦν γὰρ μύρια πρὸς ἔλεγχον, ἀλλὰ μήκους ἕνεκα καὶ κόρου σιωπῶμεν. Τὸ μὲν γὰρ καλῶς ἐν καλαῖς ὑποθέσεσι λέγοντας εὐδοκιμεῖν, κἂν εἰς μῆκος ὁ λόγος ὁδεύῃ, ἀλλ' οὖν ἐπαίνων οὐκ ἐπέπτωκε· τὸ δ' ἐν ἀτόποις καὶ κιβδήλοις, τοῦτο δὲ καὶ τῶν ἐπαίνων πάμπαν ἐξεκεχωρήκει, καὶ μυκτῆρος κατατρέχοντος οὐ σφόδρα ἀπαλλάττει. Λέγεται γὰρ καὶ Φίλιππος ἀποσκῶψαι πρὸς τὸν παῖδα Ἀλέξανδρον ὅτι δεξιῶς καὶ ἐμμελῶς ἐκιθάρισεν, αἰσχρὸν εἶναι φήσας τοῖς φαύλοις ἐπιδείκνυσθαι φιλοτίμως τὸν εὐγενῆ. [Plut. *Pericl.* I. 6].

Ἐπεὶ ἐζητήκεις μαθεῖν καὶ ὅπως ἕξουσιν εἰς ἀκρίβειαν τὰ κέντρα τοῦ τε ἡλίου καὶ σελήνης καὶ τῶν πέντε πλανωμένων ἄστρων, ἄκουε· Καὶ σκοπῶν τὸ διάφορον ὅσον τοῖς ἡμετέροις ἐστι πρός γε τὰ ἐκ Περσῶν κατιόντά σοι, ὥσπερ βασάνῳ τῷ χρόνῳ καὶ τῇ πείρᾳ παράπεμπε. Ἔσονται γὰρ κατὰ τὴν κγ̅ ἡμέραν τοῦ ἐρχομένου σεπτεμβρίου τῆς ιγ̅ ἰνδικτιῶνος, ὥρᾳ μετὰ μεσημβρίαν ἕκτῃ. Κρόνον μὲν γὰρ περὶ ιε̅ μοῖραν τοῦ Λέοντος· ἡλίου δὲ καὶ σελήνης καὶ τῶν ἄλλων τεσσάρων πλανήτων περὶ τοῖς ἄλλοις ἄλλα τῶν χηλῶν τοῦ Σκορπίου· (ἡλίου μὲν γὰρ καὶ σελήνης περὶ δευτέραν μοῖραν αὐτῶν· Διὸς δὲ καὶ Ἄρεως περὶ ις̅, Ἀφροδίτης δὲ καὶ Ἑρμοῦ περὶ κδ̅). Εἰδέναι δὲ χρή σε καὶ τοῦτο, ὡς κατὰ τὴν

16 ὅτι ABKQ : ὅτε GH ‖ **19** εὐγενῆ hoc verbo desinit haec epistula in ed. Bonn. ‖ **25** τῆς ιγ̅ ἰνδικτιῶνος BGKHQ om. A ‖ **26** περὶ ιε̅ AQ : περὶ πεντεκαιδεκάτην BGKH.

tion prochaine, il y aura deux éclipses de lune et une de soleil[1], soit le 5 janvier au soir, un peu avant minuit, il y aura une éclipse lunaire, à un peu moins de onze doigts; puis, une seconde, dans les mêmes conditions, six mois après, vers le 30 juin, autour de huit heures, le soir; vers le 30 juillet[2], environ à douze heures du jour, il y aurait une éclipse solaire totale. Mais garde le silence sur les indications relatives à ces faits.

1. Calvisius, *Opus chronologicum*, Francf. ad Moen., 1650, p. 842, note une éclipse lunaire seulement pour 1330, le 16 décembre, et une éclipse de soleil, le 16 juillet.
2. Elle eut lieu le 16 juillet.

ἐρχομένην ταύτην ιγ̄ ἰνδικτιῶνος, ἔσονται μὲν τῆς σελήνης ἐκλείψεις δύο · τοῦ δὲ ἡλίου, μία · ἤ τοι κατὰ τὴν Ἰανουαρίου πέμπτην ἑσπέρας πρὸ μεσονυκτίου ἔσται ἔκλειψις σελήνης ἧττον τοῦ ὅλου ἤ τοι δάκτυλοι ια̅, τοσαύτη δ' ὁμοίως ἑτέρα, καὶ μετὰ μῆνας ϛ̅ ἤτοι κατὰ τὴν Ἰουνίου λ̅, περὶ ὥραν η̅ τῆς νυκτός · κατὰ δὲ τὴν Ἰουλίου λ̅ περὶ ὥραν ιβ̅ τῆς ἡμέρας ἔσται ἔκλειψις ἡλίου τελεία. Τὴν δὲ τούτων δήλωσιν ἀναπορρήτοις σε νομίζειν εἶναι χρεών.

1 μὲν τῆς BGKH : τῆς μὲν AQ ‖ 3 πρὸ μεσονυκτίου BGH : πρὸς μεσονυκτίου K κατὰ τὸ μεσονύκτιον AQ ‖ 4 σελήνης ἧττον τοῦ ὅλου ἤτοι δάκτυλοι ια̅, τοσαύτη δ' ὁμοίως ἑτέρα, καὶ μετὰ μῆνας ϛ̅ ABGKH : σελήνης καὶ κατὰ τὸν ἰούνιον ἑτέρα ἤτοι μετὰ μῆνας ἕξ Q ‖ 6 περὶ ὥραν η̅ BGKHQ : om. A ‖ Ἰουλίου λ̅ GKH : Ἰουλίου ιϛ̅ ABQ ‖ 7 ἡλίου τελεία BGKHQ : ἡλίου παρὰ βραχύ A.

LETTRES ÉCRITES ENTRE 1330 ET 1340

I. LETTRES RÉSUMÉES : 34. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 46. 50. 51. 52. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144.

II. LETTRES ÉDITÉES : 33. 35. 45. 47. 48. 49. 53. 84. 116. 129.

34

A l'oncle de l'Empereur, a Philanthropène

Date : Vers 1332.
Sources : G 177v-180r. K 407-410. H 95r-96v. R 33v-25r.
Adresse : Τῷ θείῳ τοῦ Βασιλέως τῷ Φιλανθρωπηνῷ G K H. Sans adresse R.

Grégoras regrette vivement Philanthropène qui vient de quitter Byzance, car c'est un sage conseiller, un bon général et surtout un savant aux connaissances universelles ; Philanthropène est un vrai Protée. Grégoras est fort inquiet de savoir Philanthropène aussi éloigné de lui. Pourquoi ne lui écrit-il pas? C'est chose si simple que de prendre la plume. On demande souvent à Grégoras pourquoi et où Philanthropène s'est retiré. Grégoras répond que Philanthropène veut être aussi grand dans les petites que dans les grandes choses et qu'il veut corriger ce que renferme d'orgueil le mot d'Archimède[1]. Grégoras souffre plus que personne de l'éloignement de Philanthropène. Que celui-ci lui réponde vite par l'une de ces lettres qui sont remplies de sagesse.

36

A Athanase Paléologue.

Date : 1333.
Sources : A 9r-92v. B 7v-10r. C 64v-66r. T 200r-207v. R 11v-14v. G 201r-203v. K 463-468. H 118v-120v. Q 396v-398v. Bezd. III, d'après A B.
Adresse : Ἀθανασίῳ τῷ Παλαιολόγῳ B C T G K H. Τῷ ὁσιωτάτῳ καὶ εὐσεβεστάτῳ τῷ Ἀθανασίῳ τῷ Παλ. A. Aucune adresse R. Ad Cabasilam, et récent : Τῷ Καβασίλᾳ. Q.

Athanase ne s'étonnera plus du silence, que garde Grégoras, quand il connaîtra tous les malheurs qui ont atteint ce dernier. Il faut avoir souffert soi-même pour comprendre la souffrance des autres.

1. « Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde ». Même souvenir dans le *Commentaire des Songes*, Migne, *P. G.*, 149, coll. 547-548. Plut. *Marcellus*, 19.

« Du jour où il m'arriva de jouir de l'intimité et de l'affection du très saint Empereur[1], jardin, pour ainsi dire[2], richement paré de qualités de toute sorte, et de la longue amitié de son collaborateur dont le nom est grand dans la science[3], je me suis ménagé, à mon insu, les causes d'une douleur qui ne peut être dépassée. Je n'avais pas vu, insensé que j'étais, que toute joie ici-bas a pour terme une douleur qui ne lui est pas égale, mais qui lui est bien des fois supérieure. Comme les gens que tient une soif ardente, je m'étais donné sans retenue à ce bonheur apparent ; j'accumulais, en fait, dans mon cœur ce qui devait alimenter mon malheur, ma douleur future. C'étaient ces réunions continuelles[4], variées, dont je ne me rassasiais jamais, cette fréquentation d'hommes heureux et illustres. »

Aussi Grégoras souffre-t-il beaucoup de leur mort ; il pourrait écrire sa lettre avec du sang, car les liens de l'amitié se nouent facilement, mais ils se dénouent difficilement et au prix de douloureuses souffrances. La mort de Théodore Métochite, survenant après celle d'Andronic II, a complètement abattu Grégoras[5] : « Si encore, après le départ du très divin Empereur, cet excellent voisin nous était resté, notre douleur aurait été un peu plus légère ; mais il voulait, je pense, faire voir que l'Empereur vivant, c'était l'âme, la vie des Romains et, le premier, il l'a accompagné après sa mort. »

Platon déclare qu'un des avantages de la philosophie est de voir les autres battus par la tempête, tandis qu'on goûte personnellement le calme[6]. Athanase s'est élevé à un degré tel de philosophie qu'il ne comprend peut-être pas les souffrances de Grégoras. Athanase, il est vrai, pourrait répondre à celui-ci par la fable d'Ésope. Les arbres de la montagne se plaignaient à ceux de la vallée d'être battus par les vents. Les arbres de la vallée leur répondirent que, pour être à l'abri, il suffisait de ne pas être en vue.

1. Andronic II.
2. Grégoras a souvent vanté les qualités d'Andronic II. Cf. *Hist.*, VIII, 8 et ses deux *Éloges* d'Andronic II, édités par Bezdeki.
3. Théodore Métochite.
4. Grégoras venait souvent au Palais Impérial pour discuter science avec Andronic II. Cf. *Hist.*, VIII, 7-13.
5. Métochite mourut 30 jours après Andronic II, le 14 mars 1332. Grég. *Hist.*, X, 2.
6. Stob. *Floril.*, Monac. 226 (éd. Meineke).

Qu'Athanase, dont la vertu et la piété sont universellement connues, prie pour Grégoras, afin d'adoucir ses malheurs et d'obtenir de Dieu qu'il réussisse dans la vie.

37

A Magistros (?)

Date : Vers 1330.

Sources : B 32v. C 89v. T 208r-209r et 121r-121v. G 160r. K 365-366. A 102v. H 76v. Bezd. XXXIV, d'après A.

Adresse : sans adresse B T G K H. Τῷ Μαγίστρῳ C. Τῷ Συναδηνῷ, rayé A.

Le proverbe : « Les amis qui sont au loin ne sont pas des amis[1] », reçoit une éclatante confirmation. Grégoras, toutefois, continue à regarder son correspondant comme un ami, mais qu'il lui écrive ; ainsi Grégoras reconnaîtra que Magistros (?) est vraiment son ami.

38

A l'oncle du Basileus, a Philanthropène.

Date : 1330-1334.

Sources : B 134v-135v. C 96r-96v. G 87v-88v. K 203-205. H 35v-36v. U 2r-3v. Bezd. LXVI, d'après B. C.

Adresse : Τῷ θείῳ τοῦ Βασιλέως, τῷ Φιλανθρωπηνῷ, Codd.

Grégoras se réjouit d'aller voir Philanthropène, qu'il admire vivement, car il est « riche d'une longue et brillante expérience[2] ». La vertu de Philanthropène a fini par s'imposer à tous. C'est elle qui l'a tiré du gouffre où la jalousie l'avait précipité, c'est elle qui a chassé les mauvais génies de la calomnie[3]. Grégoras est fier de ses relations avec Philanthropène, car on gagne toujours à fréquenter les nobles caractères. Grégoras souffre de l'éloignement de Philanthropène.

1. Proverbe fréquent chez Grégoras et ses contemporains. Cf. *Let.* 103 ; Athénée, V, 187 *a*.
2. Même éloge dans l'*Hist.*, XI, 3. 535.
3. Allusion à la disgrâce de Philanthropène après sa révolte de 1294, et à sa rentrée en faveur, grâce au patriarche Isaïe, en 1323. Cf. Grég. *Hist.*, VIII, 12, 360.

39

AU GRAND DOMESTIQUE.

Date : 1330-1335.

Sources : A 103r-104v. B 25r-26v. C 80v-81v. G 152v-154r. K 349-352. L 238r-239r. H 69r-70v. T 241r-246r. Bezd. XXXXI, d'après A B.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

Grégoras félicite Cantacuzène d'être à la fois un savant et un grand général. L'histoire montre que les généraux, qui ont aimé la science, ont été eux-mêmes des savants, sont devenus célèbres et se sont couverts de succès. Tel Ptolémée II Philadelphe, plus célèbre qu'Antigone, qu'Antipater et que Lysimaque[1]; tel Alexandre, qui conserva les poèmes d'Homère dans le coffre le plus précieux qu'il trouva dans le butin fait par lui sur Darius[2]. Lysandre, par contre, qui détruisit Athènes, finit misérablement comme cuisinier[3]. Il en est de même de Denys, tyran de Sicile, qui vendit Platon comme esclave[4] et dont les Syracusains jetèrent les restes en dehors du territoire de Syracuse[5]. On pourrait encore citer parmi ceux qui protégèrent les savants et qui devinrent illustres, César, Caton, Marc-Antoine, Archélaos, Cyrus.

Ces exemples prouvent à Cantacuzène qu'il a choisi la voie la meilleure. Qu'il continue d'accorder son appui bienveillant aux savants et d'être un excellent général et un habile diplomate.

40

AU GRAND DOMESTIQUE.

Date : 1330-1340.

Sources : A 115r-117r. B 27r-27v. C 67r-68r. G 155r-157r. K 355-359. H 71v-73v. T 221v-229r. Bezd. XXXVI, d'après A B C.

1. Plut. *Eumène*, 8 et Alexandre. Cf. Athénée, I, 2-3b; V. 9.
2. Plut. *Alexandre*, 26. Cf. même souvenir dans la lettre 14.
3. Plut. *Lysandre*, 21.
4. Plut. *Denys*, 77 et Diog. Laërte, *Platon*, 3, 18, 19.
5. Plut. *Délais de la justice divine* 16, 4.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ G K H T. Τῷ... A. Τῷ... et, plus récent : μεγάλῳ Δομεστίκῳ. B C.

Longue lettre, bourrée de souvenirs historiques et de développements oratoires, où Grégoras félicite Cantacuzène d'être un général habile, un chef juste et modeste, qui ne se laisse pas enivrer par ses succès[1].

41

AU GRAND DOMESTIQUE.

Date : 1330-1335.

Sources : B 37r-38r. C 82r-82v. T 236v-240v. G 164v-166r. K 376-378. H 81r-82r. Bezd. XXXVIII, d'après B C.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

En voyant Cantacuzène, Grégoras comprend mieux aujourd'hui pourquoi l'art est inférieur à la nature[2]. La nature a donné à Cantacuzène avec l'intelligence, l'éloquence et la profondeur d'esprit ; l'art n'y aurait pas réussi.

Bien des fois, Grégoras a craint de voir la Science disparaître. Mais Cantacuzène a paru, et tous les savants ont repris confiance, car il leur accorde sa protection bienveillante et efficace. Cantacuzène s'est fait le défenseur de la science. Puisse-t-il vivre longtemps et provoquer toujours d'aussi grands éloges.

42

A BASILE GLYCYS, FILS DU PATRIARCHE.

Date : 1330-1335.

Sources : A 175r-176r. B 38r-38v. C 76v-77r. G 166r-166v. K 378-379. H 82v-83r. T 122r-122v. Bezd. XI, d'après A B.

Adresse : Τῷ υἱῷ Πατριάρχου Βασιλείῳ τῷ Γλυκεῖ A B T. Τῷ υἱῷ τοῦ.... Πατριάρχῃ Βασιλείῳ τῷ Γλυκεῖ G H. Τῷ υἱῷ.... πατριάρχῳ Βασιλείῳ τῷ Γλυκεῖ. K A. Τῷ υἱῷ τοῦ πατριάρχου C.

Depuis qu'ils ont étudié ensemble les auteurs attiques, Grégoras n'oubliera jamais Basile. Mais celui-ci l'oublie,

1. Même compliment dans la lettre 83.
2. Cf. Aristote, *Phys.*, II, 2. Cf. *Let.* 53, même idée.

et Grégoras s'en étonne. Ce n'est pas là de l'amitié. Basile voit depuis longtemps Grégoras peiner dans son étude de Platon ; Basile aurait bien pu l'aider ; il ne l'a pas fait. Basile doit prendre garde que Grégoras ne le raye du nombre de ses amis.

43

Au Protonotaire[1] de Trébizonde, a Loukitès.

Date : 1330-1335.

Sources : A 110v-111r. T 328-330r. Bezd. XXIX, d'après A.

Adresse : Τῷ Πρωτονοταρίῳ τοῦ Τραπεζοῦντος τῷ Λουκίτῃ. Codd.

De nombreux savants se trouvaient chez Grégoras au moment où il a reçu la lettre de Loukitès. Grégoras en a donné lecture et tout le monde en a admiré la profondeur de pensée et l'urbanité. Loukitès a écrit une lettre parée et soignée afin qu'elle se présente bien à Byzance. Grégoras l'a relue : Loukitès lui apparaît comme un administrateur de valeur et surtout comme un homme épris des écrivains anciens. Que Loukitès continue à lire ces derniers et à écrire à Grégoras.

44

A l'higoumène du monastère du Chortaïto[2], a Maxime.

Date : 1330-1335.

Sources : A 140r-141r. B 45r-45v. C 76r-76v. et 132r-133v. T 67r-70r. M 11v-12v. G 122v-123r. K 281-283. L 239v-240v. H 44v-45r. I 169r-170r. = Boissonade, *An. Gr.* III, 194-196 (incomplet) ; Bezd. XXXI, d'après A B.

Adresse : Τῷ ἡγουμένῳ τῆς μονῆς τοῦ Χορταΐτου...... Μαξίμῳ A.
Τῷ καθηγουμένῳ τῆς μονῆς τοῦ Χορταΐτου ἐν Θεσσαλονίκῃ Μαξίμῳ G K H B M T.

1. Titre honorifique, ou dignité ecclésiastique.
2. Situé à côté de Thessalonique et consacré, d'après Jean Anagnoste à saint Jean-Baptiste.

Τῷ ἀρχιμαδρίτῃ τῆς μονῆς τοῦ Χορταΐτου Μαξίμῳ L.
Τῇ Βασιλίδι C (132v-133v).
Τῷ αὐτῷ C.
Sans adresse I.

Alexandre, après ses victoires, mécontenta ses troupes en adoptant les mœurs des Perses[1]. Maxime mécontente ses amis, en quittant sa ville natale, « la gloire, l'œil de l'Asie, qui tire son nom d'Héraklès[2], et dont la renommée est grande parmi les Hellènes. » La nature, il est vrai, produit non pour elle, mais pour l'homme ; ainsi l'a voulu le Créateur. De la même manière, Maxime veut faire profiter de sa science d'autres personnes que ses compatriotes. Grégoras, qui a « comme l'ambition maladive de vouloir accorder, peu s'en faut, ce qu'il y a de meilleur à sa patrie », est fier de Maxime et se réjouit de la notoriété qu'il a.

49

A Pépagomène.

Date : Vers 1330-1335.

Sources : B 70r et 130r-130v. G 15r-15v. K 31-32. H 17r-17v. T 147v-149r. Bezd. LVII, d'après B (130r-130v).

Adresse : Ἐπιστολὴ εἰς τὸν Πεπαγόμενον. B (70r.). Τῷ Πεπαγωμένῳ B (130r.) T. Ἐπιστολὴ τοῦ αὐτοῦ. G K H.

Grégoras proteste de son amitié pour Pépagomène et lui envoie le livre qui contient ses œuvres. Il s'excuse de le lui faire parvenir un peu tard, mais il a été demandé par l'un ou par l'autre, et l'on vient seulement de le lui rendre. Il prie Pépagomène de le lui renvoyer rapidement.

50

A Avalantès.

Date : Vers 1335.

Sources : B 13r. R 18r. T 197r-198r. G 206r-206v. K 474-475. H 123v-124r. Bez. I, d'après B.

1. Plut. *Alex.*, 45.
2. Héraclée de Pont, la moderne Eregli.

Adresse : Τῷ Ἀβαλάντῃ. B T G K H. Sans adresse R.

Si Grégoras jugeait les gens d'après les apparences, il devrait croire qu'Avalantès l'oublie, car, malgré ses promesses, Avalantès ne lui écrit pas. Si Avalantès le désire, qu'il vienne suivre ses conférences sur la Physique et la Logique d'Aristote.

51

Au sévaste Caloeidas.

Date : Vers 1335.

Sources : A 204v-206r. B 14r-15v. C 78v-79v. R 19v-21v. T 303v-309v et 49v-54r. G 207v-209r. K 477-481. H 125r-126v. Bezd. XXIII, d'après A B.

Adresse : Τῷ σεβαστῷ Καλοειδᾷ. Codd.

Le renard, qui indiquait aux lièvres le moyen d'échapper aux chasseurs, fut payé par eux non de reconnaissance, mais d'ingratitude. De même, Grégoras, en examinant les ouvrages d'orgueilleux savants et en en signalant les fautes, ne recueille que critiques et méchancetés. Caloeidas a raison : il est impossible de changer le caractère des gens. Grégoras fait fi de l'hostilité des pédants, car il est indigne d'un philosophe de faire attention à eux. Leur attitude l'a engagé à s'adonner tout entier à l'étude, pour atteindre par ce moyen à la gloire. Grégoras voudrait écrire un ouvrage, qui transmette son nom à la postérité.

« Ce qui m'encourage à entreprendre ce travail, ce sont les fréquentes et pressantes prières qu'on me fait de tout côté, les prétextes sérieux qu'on invoque, entre autres, que le temps a vite enlevé et n'a laissé aucun Hellène de notre époque, capable de transmettre aux oreilles humaines la partie importante de la philosophie, j'entends le Quadrivium des sciences[1] et de rassasier des esprits qui ont faim de connaissances, et que la race court ainsi un danger imminent d'être privé du plus beau des biens que la terre produit et laisse contempler sous le soleil. Aussi ai-je ouvert personnellement une école[2]. Je me suis donné cette occupation pénible, moitié à mon corps défendant,

1. Arithmétique, musique, géométrie, astronomie.
2. C'est alors la mode d'ouvrir des cours particuliers. Ainsi fait Théodore d'Hyrtakè.

quelque peu embarrassé, comme je l'ai dit, par les prières que m'adressaient chaque fois ceux qui venaient me voir. Ils revenaient souvent à la charge : ce sont des amis, des hommes fort respectables, qui alléguaient leur naissance, tout autre avantage et la supériorité que gagnent ceux qui fréquentent les jardins de l'éloquence. Plus que tout enfin, j'ai cédé au respect des lois du Créateur, qui menace de peines graves et redoutables tout homme qui, ayant reçu de lui un don quelconque, s'en montre avare et en fait part tout à fait à contre-cœur.

J'ai, par ailleurs, composé deux ouvrages. L'un promet de donner les moyens de corriger la date de Pâques[1] : il explique avec clarté les raisons indiquant comment et à quelle époque on a commencé à se tromper. La plupart des choses qu'on enseignait à ce sujet étaient peu sûres. Le fait n'a rien de surprenant ; la question repose sur des calculs astronomiques ; pour cette raison même, il leur[2] était impossible de découvrir les erreurs. Voilà le premier ouvrage que j'ai composé. Le second montre, à l'aide de figures géométriques, comment on construit l'astrolabe[3]. Son emploi a été autrefois étudié par Jean d'Alexandrie[4]. Sur sa construction — et c'était là cependant un sujet particulièrement digne d'être étudié, car il est naturel de s'en occuper d'abord — ou il y eut un ouvrage écrit en grec, mais il a disparu après avoir été conservé de longues années, ou il n'y en a jamais eu ; nous l'avons rédigé, en l'accompagnant de commentaires personnels, avec l'aide de Synésios le Grand[5], et en procédant de la même manière qu'autrefois lorsque nous commentions son traité *des Songes*. Il[6] réalise la projection de la sphère sur l'astrolabe, et sous la diversité des figures, l'identité des calculs reste la même. J'ignore toutefois pourquoi il a passé sous silence, à son insu, la méthode pour construire cet instrument, et les raisons indiquant pourquoi on le doit construire ainsi. Nous avons tenté là aussi de réaliser les désirs ardents des savants. Les circonstances nous avaient amené à éclaircir

1. Ce travail est inséré dans l'*Histoire* (VIII, 13). Grégoras l'envoya à ses amis, le Philosophe Joseph et Démétrios Cavasilas.
2. Les astronomes d'autrefois.
3. Ouvrage inédit et que nous ont transmis de nombreux manuscrits le Par. gr. 2397, ff. 9v-14v, par ex. Cf. sur cet ouvrage, *Let.* 155 à Démétrios Cavasilas.
4. Jean Philoponos.
5. Auteur également d'un traité sur l'astrolabe.
6. Synésios.

son ouvrage par des commentaires appropriés ; elles nous ont, dans les mêmes conditions, amené à publier la méthode pour construire l'astrolabe. Nous l'avons d'abord donnée telle quelle ; aujourd'hui, nous y avons ajouté les figures géométriques, indiquant les raisons pour lesquelles il faut construire ainsi l'astrolabe et permettant de garder aisément sous la diversité des figures l'identité des calculs.

Nous avons écrit, en outre, un livre, corrigeant les *Harmoniques*[1], rédigés autrefois par Ptolémée le Grand. Pendant fort longtemps, l'ouvrage a passé successivement entre les mains de copistes ignares : l'un a transformé certains détails exacts en détails inexacts, l'autre, par ignorance, les a supprimés ; aussi les lecteurs avaient-ils de la peine à comprendre la suite des idées. On est même allé jusqu'à enlever et jusqu'à faire disparaître des chapitres entiers[2]. Grâce à un travail opiniâtre, avec l'aide de Dieu, soit dit[3], nous avons réussi à sauver dans son ensemble l'ouvrage du grand écrivain, après y avoir travaillé, autant que faire se pouvait.

Plus tard, si Dieu le veut, s'il nous donne de vivre (et tout le monde, peu s'en faut, le demande, sauf les sourds) nous rédigerons un ouvrage, qui, je crois, avec l'aide de Dieu, soit dit, permet d'ambitionner que le souvenir de mon nom sera mieux conservé dans les siècles à venir[4]. »

52

Au Basileus[5].

Date : Vers 1337.

Sources : G 187r-187v. K 429-430. H 105r.

Adresse : Εἰς τὸν Βασιλέα. Codd.

L'absence d'Andronic III rend Grégoras à la fois triste et gai, triste parce que le Basileus est loin, gai parce que

1. Inédit, cf. Cod. Vatic. gr. 185, ff. 69-201.
2. Les chapitres 14, 15 et 16, rédigés par Grégoras.
3. Expression fréquente chez les Byzantins (cf. Procope de Gaza, let. 25 ; Pachymère, *Déclamations*, I, Boisson., p. 2) et qui se trouve déjà dans Platon, *Let.* 4.
4. Lieu commun fréquent à cette époque. Cf. Thomas Magistros, *Sur la Royauté*, chap. 26 (Migne, *P. G.*, 145, col. 487-488) : la science et les ouvrages confèrent l'immortalité dans la mémoire des hommes.
5. Andronic III.

la nouvelle de ses succès militaires le remplit de joie[1].

Andronic III combat loin de Byzance, pour assurer la paix au pays[2]. Aussi la capitale est-elle fort calme.

Puisse Andronic vivre de longues années pour défendre l'empire de près comme de loin.

54

Au Grand Domestique.

Date : 1335-1340.

Sources : A 84v-85r. et 221r. T 246r-248r.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. A (84v-85r) T. Sans adresse A (221r).

Après avoir soumis l'Asie, Cyrus changea d'habits; il déclarait surtout que son plus grand plaisir était d'obliger ses amis[3]. Cantacuzène est supérieur à Cyrus, car il est plus compatissant, plus généreux, plus savant que lui. Aussi Grégoras lui recommande-t-il l'un de ses protégés, qui vit avec sa vieille mère malade. Son père fut comblé de cadeaux par Cantacuzène. Qu'il vienne en aide au fils.

55

Au Grand Domestique.

Date : 1335-1340.

Sources : A 190v. T 248r-250r. Bezd. XXXVII, d'après A.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

On assure que Grégoras est très écouté de Cantacuzène. Grégoras ne veut pas priver Cantacuzène d'une occasion de rendre service. Il lui envoie un protégé, car Cantacuzène est un port salutaire pour tous les malheureux[4]. Le protégé de Grégoras est, comme lui, un grand admirateur de Cantacuzène. Que celui-ci le reçoive avec bienveillance, et lui facilite les moyens de revenir dans sa patrie. Ce sera chose aisée, grâce à Cantacuzène, qui a reçu la mission de faire le bonheur de ceux qui l'approchent.

1. En Thrace, vraisemblablement.
2. Cf. Grég., *Hist.*, XI, 11.
3. Plut. *Cyrus.*, 48.
4. Même compliment dans la lettre 85.

56

Au Grand Domestique.

Date : 1335-1340.

Sources : A 221v. T 235r-236v. Bezd. XXXIX, d'après A.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

Grégoras le prie d'intervenir en faveur de Daniel[1], qu'on poursuit au mépris de la loi.

57

Du Philosophe au métropolite de Thessalonique, Glabas.

Date : 1335-1340.

Sources : J 265r. = Boisson., *An. Gr.*, III, 196-197 et Migne, *P. G.*, 148, col. 658.

Adresse : Τοῦ φιλοσόφου τῷ μητροπολίτῃ Θεσσαλονίκης, τῷ Γλαβᾷ. Cod. :

Rien n'est plus précieux que le commerce des gens vertueux. Grégoras met Glabas au-dessus de tout. Il serait heureux de converser avec lui, car lorsque celui-ci est venu à Byzance, il n'a pu voir qui il voulait. Aujourd'hui, Glabas est métropolite. Grégoras l'en félicite et lui demande de correspondre avec lui. Glabas lui donnera ainsi une preuve de son estime et Grégoras pourra mieux connaître ses savants ouvrages.

58

Au Protonotaire Lampène.

Date : 1335-1340.

Sources : A 100v-102v. B 16r-17v. C 79v-80v. G 209v-210v. K 481-485. H 127r-128r. T 316v-321v. Bezd. XXVI, d'après A B C.

Adresse : Τῷ Πρωτονοταρίῳ τῷ Λαμπηνῷ. B C G K H. Τοῦ Γρηγορᾶ ἀμοιβαία εἰς τὸν Πρωτονοτάριον τὸν Λαμπηνόν A T.

Il est, en Perse, un peuple qui prend ses décisions au cours d'une beuverie, et qui, le lendemain, examine, à tête reposée, ce qu'il a décidé, et l'exécute ou non[2].

1. Personnage inconnu, par ailleurs.
2. *Hérodote*, I, 133. Cf. *Athénée*, IV, 144 *a. b*.

Lampène a comblé Grégoras d'éloges. Grégoras voudrait savoir s'il doit imiter cette peuplade perse. En tout cas, personnellement, il n'a pas changé d'avis : les ouvrages de Lampène sont écrits dans un style admirable[1].

Grégoras engage Lampène à ne pas admirer les sophistes qui ne savent rien, sinon dire que ce qui est clair est clair et que ce qui est obscur est obscur. Si Lampène se compare à de semblables savants, il doit appeler Philippide[2] Héraklès, et Thersite Achille, puisque l'un et l'autre ont été à la guerre de Troie. Les sophistes sont des gens ignares : ils ne parlent pas, ils balbutient. Ils sont incapables de produire une œuvre de valeur. Ce qu'ils disent n'est que radotage et commérage. Grégoras se permet de dire à Lampène sa pensée sur ce sujet, car il le sait épris de la beauté athénienne. Il voit combien la grâce attique court le risque de disparaître. Que Lampène continue à envoyer à Grégoras des ouvrages aussi remarquables.

59

Au Grand Logariaste[3].

Date : 1335-1340.

Sources : B 3r. T 315v-316v. M 8r-8v. R 5r-5v. G 196v. K 452. H 113v. = Mystoxydès, *let.* 4, d'après R.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Λογαριαστῇ, B T M X G K H. Sans adresse, R :

Les éloges sont indispensables pour développer l'émulation et le désir de s'instruire. Pilotes et généraux le savent bien. Le Logariaste ne fait aucun compliment à son fils. Il se trompe lourdement. Il ressemble à un homme « qui voudrait, avec un petit morceau de charbon embraser tout un foyer, et qui répandrait dessus non point du petit bois sec, mais des pierres et verserait de l'eau. »

61

A Pépagomène.

Date : 1335-1340.

Sources : A 129v-130r. B 36v-37r. C 85v-86r. T 149r-151r. G 164r-164v. K 375-376. H 81r. Bezd. LVI, d'après A B.

1. Nous ignorons de quels ouvrages il s'agit.
2. Renommé pour sa petite taille et pour sa laideur. Cf. *Athénée*, XII, 552, et Elien, *Hist. Var.*, X, 6.
3. Fonctionnaire dont les attributions semblent avoir été celles d'un trésorier-payeur. Peut-être, titre honorifique seulement, au XIV[e] siècle.

Adresse : Τῷ Πεπαγωμένῳ. A B C T G K. Τῷ. H.

Grégoras se demande avec étonnement pourquoi Pépagomène a changé d'attitude envers lui. Pépagomène est injuste en le délaissant. Ce n'est pas parce que Pépagomène est loin de Grégoras que celui-ci l'oublie. Ce qui donne du prix à une chose, ce n'est pas sa valeur intrinsèque, c'est celle que lui attribuent les hommes : tel le laurier d'Olympie. Grégoras a jugé bon d'écrire ces réflexions à Pépagomène. Que celui-ci agisse maintenant comme il croit être le plus raisonnable.

62

A PÉPAGOMÈNE.

Date : 1335-1340.

Sources : G 210v-211r. K 485. H 128r-128v. R 24r.

Adresse : Τῷ Πεπαγωμένῳ G K H. Sans adresse : R.

Grégoras prie Pépagomène d'accorder sa protection au porteur du billet.

63

A PHILANTHROPÈNE, ONCLE DU BASILEUS.

Date : 1335-1340.

Sources : A 96v-97r. B 21r-21v. T 190v-192v. G 175r-176r. K 402-404. H 92v-93v. Bezd. LXV, d'après A B.

Adresse : Sur grattage : Τῷ θείῳ τοῦ Βασιλέως A. Sur grattage : Τῷ πανοσιωτάτῳ καὶ σοφωτάτῳ, et, en marge : ζη, cod. 1086 (= A) : Τῷ Φιλανθρωπηνῷ, τῷ θείῳ τοῦ Βασιλέως B T. Τῷ αὐτῷ : G K H.

On s'étonne de voir Grégoras quitter ses cours pour aller retrouver Philanthropène. Grégoras répond, en le modifiant quelque peu, par le mot de Xénocrate : poser cette question est le fait d'un sourd[1]. Comme les nourrissons qui ne peuvent supporter que le lait maternel, ainsi Grégoras court trouver celui qui est un savant, dans toute l'acception du terme. Philanthropène est un excellent général ; il a une grande expérience ; c'est aussi un

1. Grégoras, qui semble souvent citer de mémoire, fait erreur. Le mot est attribué par Diog. Laert. à Aristote, V, 20. Grégoras le donne lui-même comme étant d'Aristote, dans l'*Éloge du Roi de Chypre* (Migne, *P. G.*, 145, col. 397). Le mot d'Aristote, rapporté aussi par Stobée (*Serm.* 73) est le suivant. On demandait à Aristote pourquoi il aimait le beau. « Question d'un aveugle, répondit-il. »

homme très instruit et rempli de vertus. Il est aussi grand que les hommes les plus célèbres du temps passé. Grégoras a hâte d'aller retrouver Philanthropène. Que celui-ci lui envoie un cheval pour remplacer celui qu'il vient de perdre.

64

Au Protasècrètis[1].

Date : 1335-1340.

Source : B 130r. Bezd. LVIII.

Adresse : Τῷ Πρωτασηκρῆτις. Cod.

Le protégé de Grégoras est pauvre, mais habile. Grégoras sait que le Protasècrètis a besoin de cet homme. Qu'il l'accueille avec bienveillance, car, s'il l'écartait, il pourrait le jeter dans le désespoir et causer la mort de son âme. Que le Protasècrètis accueille la requête de Grégoras.

65

Au Protosévaste[2].

Date : 1335-1340.

Sources : A 81v-82v. et 204r-204v, fragment (Οἷον εὐωδίας...), T 159r-170r et 179r-185v. R 8r-11v. B 5r-7v. C 91r-93r. G 198v-201r. K 457-463. H 116r-118v. Bezd. LXI, d'après A B.

Adresse : Τῷ Πρωτοσεβαστῷ. Codd.

Longue lettre, où Grégoras se plaint d'un critique anonyme, qui l'a outragé à propos de questions astronomiques[3], et où il prie le Protosévaste de ne prêter aucune attention aux attaques de cet homme.

66

Au Protovestiaire.

Date : 1335-1340.

Sources : A 122v. B 15v et 33r. C 81v. G 160v et 209r-209v. K 366-367. H 77r et 126v-127v. R 21v-22r. Bezd. LX, d'après A.

1. Président du Conseil d'État, vraisemblablement.
2. Titre honorifique accordé aux membres de la famille impériale.
3. Allusion à un fait inconnu de la vie de Grégoras, mais qui se rapporte à la lutte qu'il soutint pour faire accorder droit de cité à l'astronomie.

Adresse : Τῷ Πρωτοβεστιαρίῳ. G (209r) H (126v) A B (15v) C : Τῷ αὐτῷ. H (77r) G (160v) K. Τῷ.... B (33r). Sans adresse : R.

La lettre du Protovestiaire[1] a rempli de joie Grégoras, mais elle l'a également peiné. Il a appris que le Protovestiaire allait mieux, après une grave maladie. Grégoras souhaite à son correspondant une prompte guérison et il attend avec impatience de ses nouvelles.

67

Au Sacellaire.

Date : 1335-1340.

Sources : G 223v-224v. K 515-516. H 141r-142r.

Adresse : Τῷ Σακελλίῳ (= τῷ τοῦ σακελλίου). Codd.

Grégoras n'a pas encore vu le sacellaire qui lui annonçait sa visite, il y a plus d'un mois. Grégoras veut lui parler de..., dont le sacellaire l'entretient dans sa lettre et pour lequel il semble avoir de l'affection. Grégoras a détruit l'ouvrage qu'il avait écrit contre cet homme, puisque ses amis et le sacellaire, en particulier, en étaient fâchés[2]. On ne trouvera plus ce livre dans sa bibliothèque. Grégoras aurait gardé le silence si cet homme ne l'avait pas attaqué. Les lettres entretiennent l'amitié. Que le sacellaire écrive souvent à Grégoras.

68

Aux trois très saints hommes, a qui il envoya ses ouvrages.

Date : 1335-1340.

Sources : A 92v-94r, B 19v-21r. T 112r-117v. G 175r-175v. K 399-402. H 91v-92v. R 27r-29r. Bezd. LXIV, d'après A B.

1. Titre honorifique au XIVe siècle. Originairement, chef des Vestiaires. C'était une charge du service de la Chambre impériale.

2. Le religieux chargé de la gestion financière d'une communauté

à un fait inconnu dans le vie de Grégoras.

Adresse : Τοῖς ὁσιωτάτοις τρίσι τοῖς πρὸς οὓς ἔστειλε καὶ τὰ συγγράμματα αὐτοῦ. Codd.

Longue lettre très oratoire, où Grégoras dit son admiration pour l'amitié qui unit ses correspondants et exprime ses regrets de vivre loin d'eux.

69

Au Grand Économe[1] Veccos.

Date : 1335-1340.
Sources : A 98r-98v. B 44r. C 78v. T 214r-215v et 281v-283v. G 171r. K 392. H 88r. M 10r-10v. I 168v-169r. Boisson., *An. Gr.*, III, 193 et Migne, *P. G.*, t. 148, col. 656.
Adresse : Τῷ μεγάλῳ Οἰκονόμῳ τῷ Βεκκῷ. B C T G K H M I. Βέκῳ. A. Sans adresse, C.

Les disciples de Pythagore écoutaient religieusement leur maître. Grégoras écoutera Veccos avec la même déférence, s'il veut bien être son guide dans ses travaux littéraires. Grégoras le prie de lui renvoyer l'ouvrage qu'il lui a prêté.

70

A Xanthopoulos (Nicéphore Callixte [?])

Date : 1335-1340.
Sources : B 42v-43r. T 108v-111v. G 169v-170r. K 388-390. H 87r-87v. Bezd. LIV, d'après B.
Adresse : Τῷ Ξανθοπούλῳ B T. Τῷ αὐτῷ. G K H.

Empédocle expliquait la formation du monde par la haine et par l'amour. Aujourd'hui, cette théorie fait sourire. On a tort, car les Anciens ont fait des efforts sincères pour approcher de la vérité. Ce qui étonne Grégoras, c'est que des gens, qui se voient peu souvent, se lient d'amitié. Il est dans ce cas. Tous deux ne se sont jamais vus, et ils n'en sont pas moins liés étroitement[2]...

1. Fonction inconnue. Peut-être n'était-ce qu'un titre honorifique.
2. Lettre incomplète.

71

A Xanthopoulos (Nicéphore Callixte [?])

Date : 1335-1340.
Sources : B 43v. T 111v-112r. M 8r. G 170r. K 390. L 239r. H 87v. I 165r. = Boisson. *An. Gr.*, III, 189 et Migne, *P. G.*, t. 148, col. 654.
Adresse : Τῷ Ξανθοπούλῳ. Codd.

Grégoras prie Xanthopoulos de lui accorder ce qu'il lui demande. Entre amis, tout est commun[1].

72

A Théodore Xanthopoulos.

Date : 1335-1340.
Sources : B 69v-70r. T 269v-270r. G 150r-150v. K 343-344. H 66v-67r.
Adresse : Τῷ Ξανθοπούλῳ Θεοδώρῳ. Codd.

Grégoras prie Xanthopoulos d'accueillir favorablement le porteur du billet. Son protégé est un excellent homme, qui connaît la bonté de Xanthopoulos et qui a prié Grégoras de le recommander à lui. Que Xanthopoulos donne satisfaction au malheureux. Il prouvera que Grégoras n'a pas menti, en le représentant comme un homme très bon, et il rendra un signalé service à son protégé. Souhaits de santé.

73

Au savant Basile.

Date : 1330-1340.
Sources : A 95v-96v. B 10r-11v. C 66r-67r. T 209-v-214r. G 203v-204r. K 468-471. H 121r-122r. R 14v-16r. Bez. XII, d'après A B.
Adresse : Τῷ σοφῷ Βασιλείῳ C T. Τῷ σοφῷ Βαρλαάμ B. Τῷ σοφῷ...... G K H. Τῷ..... A. Sans adresse. R.

Il vaut mieux développer que créer l'amitié. L'amitié

1. Proverbe, très fréquemment cité chez les Byrantins.

doit être sincère, sinon elle ne dure pas. Grégoras en a fait l'expérience, mais il ne l'a jamais dit. Si Grégoras fait ces réflexions, c'est que les gens sensés essayent de prévoir comment se terminera ce qu'ils entreprennent.

Grégoras a été attiré vers Basile par la noblesse de son caractère. Si Basile devient son ami, il remerciera Dieu ; sinon il se réfugiera dans la philosophie. Les épreuves seules montrent la valeur d'un homme. Si Grégoras, du reste, doit lutter pour conserver cette amitié, il le fera avec plaisir.

74

A Jean Basilikos.

Date : 1330-1340.
Sources : A 195r-196v. B 39r-40r. T 41r-46r. G 166v-168r. K 380-383. H 83v-84v. Bezd. XVII, d'après A B.
Adresse : Τῷ μεγάλῳ...... A G K H T. Τῷ Βασιλίκῳ Ἰωάννῃ B, récent et sur grattage.

Grégoras ne croit pas que le meilleur moyen de se connaître soit une querelle. Il a fort peu vu son correspondant, et il est surpris des critiques qu'il reçoit de lui. Grégoras n'a pas chargé Basilikos d'examiner ou de faire examiner ses ouvrages. Ses critiques ne sont, du reste, nullement fondées. Grégoras invite Basilikos à venir au « théâtre des savants » faire la critique de ses ouvrages. S'il prouve à Grégoras qu'il a tort, celui-ci s'inclinera et prendra désormais Basilikos comme juge et comme guide. Si Basilikos refuse de venir, Grégoras se contentera de l'oublier.

75

A Calarchonte.

Date : 1330-1340.
Sources : B 140v. C 95v. G 121v. K 279. H 43v. Bezd. LXXVIII, d'après C.
Adresse : Τῷ Καλάρχοντι. B G K H. Τῷ.......... C.

Denys, tyran de Sicile, n'a pas retenu aussi longtemps Platon[1], que Calarchonte garde le livre de Grégoras. Par là, il mécontente un grand nombre d'amis de ce dernier, qui désirent prendre connaissance de cet ouvrage. Calarchonte est médecin. Qu'il trouve un remède à ce mal et renvoie à Grégoras son livre.

1. Diog. Laërte, III, 21, 22. Cf. Plut. *Denys*, 11.

76

AU GRAND DOMESTIQUE.

Date : 1330-1340.

Sources : C 99r. G 122r-122v. K 280-281. H 44r-44v. Bezd. XLIII *bis*, d'après C.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

Cantacuzène est ce que le Nil est à l'Égypte[1], ce que l'âme est au corps. Le Grand Domestique est un « modèle vivant de vertu » ; il est charitable et bon. Qu'il ne dédaigne jamais, par ailleurs, la science. Il ne saurait, du reste, vivre loin d'elle. Que Cantacuzène ne déçoive pas les espérances que tous mettent en lui.

77

AU GRAND DOMESTIQUE.

Date : 1330-1340.

Sources : A 162r-163v. B 57r-58r. C 103r-104r. G 134r-135r. K 308-311. L 243r-244r. H 54v-55v. T 250r-255r. Bezd. XLIX, d'après A B.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. B H K. Même titre, mais μεγάλῳ sur rature, C. Τῷ μεγάλῳ Πριμμικηρίῳ, ce dernier mot récent A T G. Même titre mais en marge et récent. Sans adresse L.

Le temps qui détruit tout n'a pas empêché les noms de Thémistocle et de Périclès de parvenir jusqu'à ce jour. La vertu triomphe toujours de lui. Salomon déclare qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil[2]. Cependant, on n'a encore vu personne qui puisse être comparé à Cantacuzène. Les lauriers de Miltiade empêchaient Thémistocle de dormir[3], mais celui-ci dut attendre longtemps avant de montrer de quoi il était capable. Dès « le printemps de la vie », comme dit Pythagore[4], Cantacuzène est un héros.

1. Cf. *Let.* 22.
2. Cf. *Let.* 15.
3. Plut. *Themist.* 3. Même souvenir dans la lettre 152, à Mathieu Cantacuzène.
4. Diog. Laërte, 8, 10.

Il a toutes les qualités, mais il est surtout juste et bon. Il aime aussi la science, qu'il honore par dessus tout. La légende a transmis les noms d'Achille, d'Ulysse et de Nestor. Cantacuzène réunit en lui leurs qualités. Les vertus de Cantacuzène ont pour hérauts ses actions, qui se chargent de le faire connaître bien mieux que les poèmes d'Homère.

78

AU GRAND DOMESTIQUE.

Date : 1330-1340.

Sources : G 181r-182r. K 415-417. H 98v-99v.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

Grégoras souffre d'être loin de Cantacuzène, car la présence de ce dernier est un régal pour tous. Quiconque approche Cantacuzène, le quitte, la joie dans le cœur. Grégoras a heureusement, pour atténuer son chagrin, les lettres qu'il envoie à son ami. Grégoras lui fait remettre la présente lettre par un archiprêtre, dont Cantacuzène connaît la vertu C'est une habitude chez celui-ci d'être bon. Qu'il le soit dans la présente circonstance. Souhaits de santé.

79

AU GRAND DOMESTIQUE.

Date : 1330-1340.

Sources : G 182r-183r. K 417-420. H 99v-100v.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

La lettre de Cantacuzène a déçu Grégoras, car elle était courte ; elle était pleine, il est vrai, d'idées. Grégoras s'étonne de voir Cantacuzène tenir en haute estime..., homme fort peu recommandable[1]. De Thessalonique, par ses lettres perfides, cet homme a nui beaucoup à l'excellent..... Venu à Byzance, il continue de plus belle. Grégoras espère que Cantacuzène, qui a plus de bon sens encore que Diogène et que Platon, ne se laissera pas circonvenir par cet étrange individu. Grégoras s'excuse de ne pas écrire plus longuement, mais ses névralgies le font souffrir[2]. Il prie Cantacuzène de continuer à lui écrire.

1. Allusion à un fait inconnu.
2. Cf. *Let.* 152, à Mathieu Cantacuzène.

80

Au Grand Domestique.

Date : 1330-1340.

Sources : G 183v-185r. K 421-424. H 101r-102v.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

Bien des sages, bien des généraux de l'antiquité ont été immortalisés plus pour un mot prononcé à propos que pour leurs actions d'éclat.

« Et toi, le meilleur des hommes, bien des fois, bien souvent, tu nous as montré combien, dans ta conduite, tu étais plein de bonté, quelle grande affabilité tu avais envers nous ; tu ne nous as jamais causé de joie plus grande, et je n'ai, je crois, jamais encore reçu d'autres compliments aussi grands que ceux que tu me fis aujourd'hui, dans l'immense chagrin où t'avait jeté le bruit de ma mort, parvenu là-bas, j'ignore comment. Les paroles que tu as prononçées aussitôt à cette nouvelle, les lettres, que tu as envoyées à tes amis à notre sujet, étaient les témoignages d'une âme tout éplorée et tes mots étaient comme baignés de larmes ».

La mort supposée de Grégoras a rappelé à Cantacuzène les amis et savants qu'il avait perdus, et son chagrin en est doublé. Alexandre est surtout célèbre pour avoir refusé de boire, alors que son armée était, dans la marche sur l'Inde, dévorée par la soif[1], et pour avoir montré ses amis à quelqu'un, qui lui demandait où était son trésor[2]. Le temps a conservé ces deux réflexions comme celle de Darius, qui déclara à Polystrate, qui lui apportait un peu d'eau, que la dernière de ses infortunes était de recevoir un bienfait et de ne pouvoir le rendre[3].

Grégoras conservera pour la postérité l'attitude de Cantacuzène, à la nouvelle de sa mort, car il a montré comment l'on devait se conduire avec ses amis.

« Je savais fort bien quels sentiments, quelle bonté d'âme tu as pour tes amis ; je savais la compassion foncière que tu montres ; je connaissais tous ces témoi-

1. Plut. *Alex.* 75.
2. Souvenir fréquent chez les écrivains byzantins. Cf. Thomas Magistros. *Sur les devoirs d'un Basileus.* Migne, *P. G.*, 145, col. 473 B. Cf. également, Grég. Let. 77 à Cantacuzène.
3. Plut. *Alex.* 48. Même souvenir dans l'*Hist.* XX, 5, 1028.

gnages d'une âme douce et compatissante; je savais en quelle haute estime tu nous tiens, toi dont on parle tant chez les Hellènes et chez les Barbares. J'aime bien mieux la douleur que tu as montrée à mon sujet que ces incessants bienfaits, que ces réunions pleines de charme, fréquentes et animées que tu as eues avec nous. Celles-ci avaient lieu sans interruption, elles devenaient une habitude; elles semblaient naturelles et influaient sur moi sans effort. Ainsi en est-il du soleil et de son éclat. Mais que la nouvelle de ma mort ait ainsi meurtri ton cœur, voilà qui est bien plus rare, bien plus admirable, car la chose est peu fréquente et fort peu banale ».

Par là, Cantacuzène s'apparente aux grands hommes du temps passé. La joie, le bonheur ne permettent pas à l'homme de montrer ce qu'il vaut : la douleur, le malheur seuls laissent voir ce qu'il est. Aussi Cantacuzène est-il aimé de tous et plus que jamais admiré par Grégoras. Souhaits de longue vie.

81

Au Grand Domestique.

Date : 1330-1340.

Sources : G 190r. K 435. H 107r. I 164r-164v., = Boisson., *An. gr.* III, 187-188 et Migne, *P. G.*, 148, col. 653. Q 7v. X 154v-155r.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

Cyrus faisait asseoir à table à sa gauche ses plus fidèles amis, pour défendre son côté le plus faible[1]. Cantacuzène étend son amitié et sa protection à tous, indistinctement, en tout lieu, en tout temps. Cantacuzène a déjà rendu souvent service à celui qu'aujourd'hui Grégoras lui recommande. Qu'aujourd'hui plus encore que par le passé, Cantacuzène accorde sa protection à cet infortuné.

1. Xén. *Cyrop.*, VIII, 4. Cf. même souvenir dans l'*Éloge de Constantin* cod. Ham. 453, f. 49r.

82

Au Grand Domestique.

Date : 1330-1340.

Sources : G 217r. K 499. H 134v.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

Grégoras prie Cantacuzène d'accueillir favorablement l'homme qu'il lui envoie. Que Cantacuzène se montre compatissant, comme il en a l'habitude et qu'il ne trompe pas l'attente de Grégoras.

83

Au Grand Domestique.

Date : 1330-1340.

Sources : G 217v-218r. K 499-502. H 134v-135r.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

Cantacuzène est un excellent général, que tous ne cessent de louer. Grégoras ne sait comment lui témoigner son admiration et son affection. Il lui offre son âme. Cantacuzène ressemble à l'or, qui conserve sa valeur, même dans un alliage ; il reste toujours semblable à lui-même, il sait commander à ses passions[1], et il est un grand savant. On loue surtout un homme quand il est présent ; Cantacuzène est loué aussi bien quand il est absent que lorsqu'il est présent. Cantacuzène est la perfection même ; le ciel et la terre l'admirent. Il est difficile de le comparer à quelque personnage célèbre de l'antiquité. Hector fut loué pour son courage, Énée pour sa sagesse ; Cantacuzène a ces deux qualités. Il l'emporte sur tous. Aussi Grégoras n'hésite-t-il pas à faire son éloge.

85

Au Grand Domestique.

Date : 1330-1340.

Sources : A 98r. R 33v. Bezd. XL, d'après A.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

L'éducation corrige ce que la nature a de sauvage

1. Même compliment, *Let.* 40.

et de cruel. Cantacuzène est juste ; il protège surtout, en toute circonstance, les opprimés. La nature pousse, il est vrai, l'homme à défendre l'innocent. L'intervention de Cantacuzène mettra fin à la triste situation du protégé de Grégoras.

86

A Carbonès.

Date : 1330-1340.

Sources : A 176r-177v. B 38v-39r. C 89v. G 166v. K 379-380. H 83r. T 314r-315v. Bezd. XXV, d'après A B.

Adresse : Τῷ αὐτῷ. G K H. Τῷ Καρβώνῃ. A B C T. Τῷ αὐτῷ (τῷ Καργωνῇ). G.

La foule aime la nouveauté. Grégoras a voulu faire œuvre originale et le printemps avec une hirondelle[1]. Il a complètement échoué, et il l'avoue franchement[2]. Que Carbonès en rie. Grégoras le prie, par ailleurs, de recevoir momentanément, dans l'une de ses écoles, l'enfant porteur de la lettre.

87

Au Chartophylax[3].

Date : 1330-1340.

Sources : G 191r-192r. K 438-440. H 108v.

Adresse : Τῷ Χαρτοφύλακι. Codd.

Le Chartophylax s'étonne que Grégoras ne lui ait encore rien demandé. Grégoras ne veut s'adresser à lui que dans des cas importants. Grégoras lui envoie un protégé et lui demande de l'accueillir favorablement. Le Chartophylax prouvera ainsi à Grégoras que son amitié pour lui est profonde et sincère.

88

Au savant Cléodème.

Date : 1330-1340.

Sources : A 193r-193v. T 327r-328r. G 225v. K 519. H 143v. Bezd., XXVII d'après A.

1. Expression proverbiale : Μία χελιδὼν ἔαρ οὐ ποιεῖ.
2. Allusion à un fait inconnu de la vie de Grégoras.
3. Archiviste. Sur ce titre, cf. Codin, éd. Bonn, 126-129.

Adresse : Τῷ Λεοντίῳ A T. Τῷ σοφῷ Κλεοδήμῳ G K H.

Grégoras s'intéresse à la querelle entre Cléodème et..... Grégoras engage vivement Cléodème à étudier l'astronomie. La contemplation des phénomènes célestes est chose admirable et variée. Il faut les faire connaître ; les tenir cachés, serait un péché.

89

Au Grand Drongaire[1].

Date : 1330-1340.

Sources : A 111r-111v. T 255r-257v. Bezd. XLIV, d'après A.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δρουγγαρίῳ. Codd.

Depuis longtemps Grégoras n'a pas écrit au Grand Drongaire, car les affaires publiques occupent trop celui-ci. Tous ont aujourd'hui les yeux fixés sur lui. Il a toutes les qualités ; il est surtout modeste ; tous l'aiment profondément. Grégoras lui recommande un compatriote, homme intelligent et admirateur du Grand Drongaire. Que celui-ci le protège, comme il protège les autres.

90

Au Grand Dioecète[2] (Glabas) (?)

Date : 1330-1340.

Sources : A 126r-126v. B 65v-66r. C 77r-77v. G 145r-145v. K 331-333. H 64r-64v. T 215r-217r. Bezd. XIV, d'après A.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Διοικητῇ B G K H. Τῷ μεγάλῳ Διοικητῇ τῷ Γλαβᾷ A T. Τῷ......... C.

Glabas et Grégoras ne se sont jamais vus. Grégoras lui a souvent écrit, mais il a rarement reçu de réponse. Grégoras n'a rien cependant à se reprocher. S'il en est de même pour le Grand Dioecète, il faut donc retrouver la cause de ce silence. Si cette dernière se trouve dans l'une de ces choses qui ne dépendent pas de l'homme, l'affaire est entendue. Le Grand Dioecète sait maintenant tout ce qu'il faut pour lui permettre de répondre,

1. Chef suprême de la marine.
2. Titre honorifique, au XIVe siècle.

et pour faire disparaître ce qui pourrait porter ombrage à leur amitié.

91

A Glabas.

Date : 1330-1340.
Sources : A 102v. B 82v. C 81v-82r. G 160r. K 366. H 76v. Q 169r. L 239r. Bezd. XV, d'après C.
Adresse : Sans adresse A G K H Q. Τῷ Γλαβᾷ C L. Τῷ B.

Aristote réfute Platon par la logique. Glabas le réfute par ses actes. Il ne doit plus se dire son partisan.

92

Au Grand Hétériarque[1].

Date : 1330-1340.
Sources : G 219r. K 504, H 136v.
Adresse : Τῷ μεγάλῳ Ἑταιριάρχῃ. Codd.

Un ami de Grégoras s'est adressé à lui pour le prier de le recommander au Grand Hétériarque. On accuse le protégé de Grégoras d'une chose insignifiante. Grégoras demande au Grand Hétériarque de lui venir en aide.

93

Au métropolite de Thessalonique, Ignace.

Date : 1330-1340.
Sources : G 219r-219v. K 504-505. H 136v-137r.
Adresse : Τῷ Θεσσαλονίκης Ἰγνατίῳ. Codd.

Grégoras s'étonne de voir qu'Ignace, au milieu de ses multiples occupations, n'ait pas oublié ses amis. Ignace demande à Grégoras le secours de ses prières. Grégoras s'en étonne. C'est comme si les aigles demandaient des ailes aux fourmis, pour augmenter leur propre force. Ignace a, du reste, en lui, le remède à ses soucis : la science et la noblesse de caractère. Grégoras prie Ignace de lui écrire fréquemment.

1. Titre honorifique. Cf. *Let.* 11.

94

A Ignace, le métropolite.

Date : 1330-1340.
Sources : G 221r-221v. K 509-510. H 138v-139r.
Adresse : Ἰγνατίῳ τῷ μητροπολίτῃ. Codd.

Grégoras a gardé le silence, car Ignace ne lui a pas écrit. Grégoras avait reçu une lettre d'Ignace, et il s'imaginait que c'était le début d'une longue correspondance. Il s'est trompé. Ignace lui a écrit de nouveau, et Grégoras lui répond tout aussitôt. Grégoras désirerait connaître la cause de ce silence. Il croit qu'il faut rendre responsable d'abord le savant..., homme fort éloquent, chef de son collège et tout puissant sur lui, grâce au charme de sa parole, ensuite les hommes d'Église, qui occupent tous ses loisirs. Si Grégoras se trompe dans sa conjecture, qu'Ignace le lui fasse savoir, et surtout qu'il lui écrive souvent.

95

Au métropolite de Thessalonique, Ignace.

Date : 1330-1340.
Sources : G 221v-223r. K 511-513. H 139r-140v.
Adresse : Τῷ Θεσσαλονίκης Ἰγνατίῳ. Codd.

Aristote est responsable du long silence que Grégoras a gardé. C'est un finaud, un homme fort adroit et fort habile à donner le change à ses lecteurs. Grégoras a décidé de le réfuter et il remercie Ignace de l'avoir aidé dans cette tâche. Aristote prétend, en effet, que l'amitié ne peut exister qu'entre gens de même condition[1]. Ignace est resté tel qu'il était, avant sa nomination comme métropolite; Grégoras est tout heureux de voir Aristote confondu sur ce point. Ignace a montré de plus que le Hasard (Τύχη) est un mot vide de sens, bon, tout au plus, à tourner la tête aux seuls ignorants. Grégoras regrette de ne pouvoir aller voir Ignace, mais les pirates barbares guettent les voyageurs, aussi bien sur terre que sur mer.

1. *Éthique à Nicom.*, IX, 8, 2.

96

A JEAN.

Date : 1330-1340.

Sources : B 135v. G 88v-89r. K 205-207. H 36v-37r. T 278v-281r. Bezd. LXVII *a*, d'après B.

Adresse : Τῷ Ἰωάννῃ GKH. Τῷ......... Ἰωάννῃ BT.

Pythagore conseillait à ses disciples d'entendre à leur lever un air de musique, afin d'être mieux disposés pour leur travail quotidien[1]. La lettre de Jean a produit sur Grégoras le même effet ; elle le tirera de l'abattement où il se trouve. Jean est son camarade d'enfance. « Parti du même port », Grégoras « a revêtu le vêtement des passions humaines et a donné ainsi la mort à son âme ». Jean a choisi la route la meilleure. Il continue à s'avancer sur elle, sans se laisser détourner par quoi que ce soit, et il suit le « chemin qui mène au calme de l'âme ». Grégoras lui demande de prier avec ferveur pour lui.

97

A JEAN.

Date : 1330-1340.

Sources : A 98r-98v. B 44v-45v. T 229r-230r. N 30r-30v. G 171r-171v. K 393. H 88v-89r. Bezd. LXVII *bis*, d'après A B N.

Adresse : Ἰωάννῃ BTGK. Τῷ αὐτῷ H. Τῷ A. Τῷ Ἀκινδύνῳ N.

Grégoras a subi un échec. Il est peut-être trop sensible aux critiques qu'on lui adresse. Jean aurait dû le consoler. Grégoras souhaite revoir son ami, homme d'une grande vertu.

98

A MATHIEU D'EPHÈSE.

Date : 1330-1340.

Sources : A 130r. B 19r-19v. T 87v-89r. G 173v-175r. K 398-399. H 91r-91v. R 26v-27r. Bezd. XXXV, d'après A B.

Adresse : Τῷ Ματθαίῳ τῷ Ἐφέσου A. Τῷ Ἐφέσου GKHR. Τῷ σεν B.

Au geai, qui s'étonnait d'être moins écouté que le

1. Cf. *Let.* 2. Même souvenir, mais plus longuement développé, dans l'*Hist.*, XXVII, 21, Bonn, III, 142.

rossignol, celui-ci expliqua que sa voix était peu harmonieuse[1]. Ainsi Grégoras dédaigne les écrivains médiocres pour s'attacher à Mathieu, dont il admire les connaissances et dont le commerce ne peut que lui être profitable. Grégoras le prie de continuer à lui écrire des lettres aussi belles.

99

A l'higoumène du monastère du Chortaito, a Maxime[2].

Date : 1330-1340.

Sources : A 128r-128v. B 67r-67v. C 74v-75r. G 146v-147r. K 335-337. H 65v-66r. T 77v-80r. = Bezd. XXXII, d'après A C.

Adresse : Τῷ ἡγουμένῳ τῆς μονῆς τοῦ Χορταΐτου Μαξίμῳ. B G T K H. Τῷ ἡγουμένῳ τῆς μονῆς τοῦ Χορταΐτου A. Τῷ τιμιωτάτῳ ἀρχιμανδρίτῃ τῆς σεβασμίου μονῆς τοῦ Χορταΐτου κυρῷ Μαξίμῳ ἱερομονάχῳ C.

Il faut éviter tout excès ; il ne faut ni tout dire ni garder un silence complet, il ne faut ni fondre en larmes ni rester insensible. Si Grégoras écrivait plus souvent à Maxime, celui-ci se rendrait compte de l'affection qu'il lui témoigne. En lui écrivant rarement, Grégoras imite Psamménite[3]. A la vue de ses fils qu'on traînait au supplice, celui-ci se contenta de regarder le sol, mais en apercevant l'un de ses amis, jadis célèbre et riche, conduit au supplice par les bourreaux, Psamménite ne put s'empêcher de pleurer. Sa douleur était trop grande, dans le premier cas, pour s'exhaler en pleurs ; dans le second, elle était moins profonde et il pouvait la laisser éclater. Ainsi le soleil est salutaire, s'il est modéré ; il brûle tout, s'il est trop ardent. Maxime peut voir par là si Grégoras ne lui témoigne pas une plus grande affection, en gardant le silence qu'en lui écrivant souvent.

1. Source inconnue.
2. Cette lettre se retrouve en grande partie dans l'*Histoire* : IX, 10 444-445.
3. Hérod. III, 14. Il s'agit du roi d'Égypte Psamménite, défait par Cambyse. Grégoras suit de près le récit d'Hérodote, au point qu'il reproduit parfois textuellement ses expressions. Aristote (*Rhét.*, II, 8) attribue l'anecdote à Amasis, mort, en réalité, avant l'entrée de Cambyse en Égypte.

100

A... Calophéros...

Date : 1330-1340.

Sources : B 130r. T 58r-58v et 158r-158v. Bezd. XVI *bis*, d'après B.

Adresse : Τῷ Καλοφέρῳ. Codd.

Les faits sont une pierre de touche qui montre la valeur de chaque homme. Grégoras sait que son correspondant désire toujours faire le bien. Il lui en fournit aujourd'hui l'occasion. Grégoras lui envoie un protégé. Qu'il le mette au nombre de ses clients. S'il accepte, Grégoras tressera à son correspondant des couronnes d'éloges.

101

Du même au Protonotaire de Thessalonique, a Sôtèriotès.

Date : 1330-1340.

Sources : J 265v. = Boisson., *An. Gr.*, III, 198-199 et Migne, *P. G.*, t. 148, col. 659.

Adresse : Τοῦ αὐτοῦ τῷ Πρωτονοταρίῳ Θεσσαλονίκης τῷ Σωτηριώτῃ. Codd.

Sotèriotès se rappelle bien les entretiens qu'il a eus avec Grégoras, mais il n'écrit pas à ce dernier. Grégoras lui écrit le premier, mais il ne continuera que si Sotèriotès lui répond. Il ne lui aurait d'ailleurs pas écrit si le jeune[1].....

102

A Michel Synadène.

Date : 1330-1340.

Sources : B 14r. C 77v. T 89v-90r. R 19v. G 207r-207v. K 476-477. L 239v. H 124v-125r. Bezd. LXIII, d'après C.

Adresse : Τῷ Συναδηνῷ B T G K H L. Τῷ Συναδηνῷ κυρῷ Μιχαήλ C. Sans adresse R.

Grégoras se plaint de n'avoir pas de lettre de Synadène, qui est en Thessalie et lui en demande la raison.

1. Lettre incomplète.

103

A ZARIDAS.

Date : 1330-1340.

Sources : B 31r. C 73v. M 9r-9v. G 158v. K 359. H 75r. T 120r-121r.

Adresse : Τῷ Ζαρίδῃ B T H M. Τῷ Ζαρίδι G K. Τῷ αὐτῷ C.

Il est un proverbe : les amis qui sont loin ne sont pas des amis[1]. Grégoras a douté jusqu'à ce jour qu'il soit exact. Il en est convaincu aujourd'hui, car ses lettres à Zaridas restent sans réponse. Que celui-ci lui réponde et ne lui cause pas ce chagrin.

104

AU MÊME.

Date : 1330-1340.

Sources : A 154v. T 47r-49r. G 58r-58v. K 135-136. H 21v-22r. Bezd. LXXVII, d'après A.

Adresse : Τῷ αὐτῷ G K H. Τῷ..... A T.

Deux nombres carrés ont des éléments communs[2]. Grégoras et son correspondant sont, de même, unis par la même amitié. Ils ne forment qu'une seule et même âme.

105

AU MÊME.

Date : 1330-1340.

Sources : G 58v-59r. K 137-137. H 22r-22v.

Adresse : Τῷ αὐτῷ G K H.

Grégoras n'a pas encore vu son correspondant. Il désirerait et le voir et lui écrire plus souvent, afin de le mieux connaître. Celui-ci peut, il est vrai, ne pas vouloir entrer en relations avec Grégoras, car il a en la personne du gouverneur de sa ville, un habile général qui joint à une grande expérience de vastes lectures[3].

1. Cf. *Let.* 87.
2. Souvenir vraisemblable du *Théétète*, 148 *b.* et 195 *e.*
3. Allusion trop vague pour pouvoir être précisée.

106

A.....

Date : 1330-1340.
Sources : G 83r. K 192. H 35v.
Adresse : Sans adresse. Codd.

Grégoras veut éprouver l'amitié de son correspondant. Il lui envoie l'un de ses protégés ; il est certain qu'il sera bien accueilli.

107

AU PRÔTASÈCRÈTIS.

Date : 1330-1340.
Sources : B 137r-138v. T 151r-158r. G 117v-119r. K 270-273. H 41v-43r. Bezd. LIX, d'après B.
Adresse : Τῷ...... G H. Τῷ αὐτῷ K. Τῷ Πρωτασηκρῆτις B T.

Pour créer une œuvre de valeur, il faut en prendre les éléments partout : ainsi fit Lycurgue pour sa constitution, Solon pour l'Aréopage, Platon pour sa République. Le correspondant de Grégoras est supérieur à tous ces grands hommes ; il a su fondre harmonieusement en lui toutes les qualités, que lui ont données de longs voyages et une grande expérience. Il est surtout un Juge intègre, éloquent, et un fin lettré. Grégoras attend, avec confiance, son avis sur le livre qu'il lui a envoyé. Grégoras ne saurait égaler son correspondant malgré les compliments qu'on lui a faits. Peut-être son nom s'imposera-t-il au monde, grâce aux éloges que son correspondant lui décerne.

108

Date : 1330-1340.
Sources : G 121r-122v. K 279-280. H 43v-44r.
Adresse : Sans adresse. Codd.

Grégoras attend avec impatience le retour de son ami. La bonté qu'il a témoignée à Grégoras, les doctes entretiens qu'il a eus avec lui, font souffrir celui-ci de son absence. Qu'il revienne vite. Grégoras attend avec impatience, ses lettres.

109

AU MÊME.

Date : 1330-1340.
Sources : G 138v. K 318. H 57v.
Adresse : Τῷ αὐτῷ G K. Τῷ.... H.

Grégoras prie son correspondant d'accueillir l'un de ses disciples, qui désire l'approcher.

110

AU MÊME.

Date : 1330-1340.
Sources : G 146v. K 335. H 65v.
Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

Grégoras prie son correspondant de recevoir, comme si c'était lui-même, le porteur du billet. Grégoras proteste de son amitié pour le destinataire de la lettre.

111

AU MÊME.

Date : 1330-1340.
Sources : B 69v. C 104r. G 149v-150r. K 342-343. H 66r-66v. T 63v-65r.
Adresse : Τῷ αὐτῷ GKH. Τῷ... BCT.

Le correspondant de Grégoras est aussi enthousiasmé des œuvres de celui-ci que Socrate était épris d'Alcibiade. Qu'il lui donne les raisons de cet enthousiasme. Bien des fois, en effet, Grégoras s'est entendu louer, mais il est persuadé que les compliments qu'il recevait n'étaient pas sincères. Que son correspondant, qui est son ami depuis peu, lui dise donc pourquoi il l'admire autant. « Je le sais, lui écrit Grégoras, je ne sais rien personnellement ; il ne se glisse pas dans mes ouvrages, j'en ai conscience, un charme capable, comme tu le dis, à lui seul de soulever les applaudissements enthousiastes et délirants d'une salle entière ».

112

Au même.

Date : 1330-1340.

Sources : G 150v. K 344. H 67r.

Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

Grégoras admire l'urbanité de son correspondant. Il met aujourd'hui à l'épreuve son amitié de vieille date. Grégoras lui envoie un protégé qui a souffert d'une injustice grave. Il le prie de faire obtenir satisfaction à ce dernier.

113

A.....

Date : 1330-1340.

Sources : A 104v. B 32v. C 82r. T 46r. G 160r. K 365. H 76v. Bezd. LXX, d'après C.

Adresse : Τῷ..... B C T. Sans adresse A G K H.

Grégoras prie son correspondant de donner satisfaction au porteur du billet. Ainsi, il fera plaisir au solliciteur, à Grégoras et à Dieu.

114

A.....

Date : 1330-1340.

Sources : A 104r. B 32v. C 82r. T 54r-54v. G 160r. K 365. H 76v. Bezd. LXIX, d'après C.

Adresse : Τῷ..... A B C T. Sans adresse G K H.

Le porteur de la lettre est l'ami de Grégoras et celui de son correspondant. Que celui-ci donne satisfaction au protégé de Grégoras.

115

A.....

Date : 1330-1340.

Sources : B 35r-36r. C 102r-102v. G 163r-163v. K 372-374. H 79v-80r. Bezd. LXXXI, d'après B C.

Adresse : Τῷ αὐτῷ B C. Τῷ G K. Sans adresse, H.

Grégoras a été déçu en amitié. L'un de ses meilleurs amis l'a quitté. Or, c'est un malheur aussi grand de vivre avec trop d'amis que de n'en posséder aucun. Grégoras prie son correspondant de réfléchir avant de se lier avec lui, et il lui demande de le mettre d'abord à l'épreuve. « Pour moi, je reste un ami sûr ; je ne change point d'attitude envers mes amis qui me traitent de même ». Aussi Grégoras voudrait-il ne pas voir ceux-ci changer avec les circonstances. Empédocle avait tort de croire que l'amitié est seule possible entre deux êtres semblables[1]. Il n'y a pas sur terre deux êtres absolument identiques. Que le correspondant de Grégoras réfléchisse donc bien, avant de se lier avec lui. Grégoras lui promet, pour sa part, une amitié solide et fidèle.

117

Date : 1330-1340.

Sources : G 177r. K 374. H 95r. M 91r. I 166v-167r. = Boisson., *An. Gr.*, III, 191 et Migne, *P. G.*, t. 149, col. 655.

Adresse : Sans adresse. Codd.

Quand on connaît le correspondant de Grégoras, on ne peut plus le quitter. Chacun s'attache à lui, comme à une planche de salut. Qu'il ne cesse d'accorder son appui bienveillant à ceux qui ont besoin de lui.

118

Au même.

Date : 1330-1340.

Sources : G 180r. K 413. H 97v.

Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

Le correspondant de Grégoras est bien loin, mais celui-ci n'en a pas moins une grande affection pour lui. Toutefois s'il veut prouver à Grégoras son amitié, qu'il lui écrive, car le silence la détruit souvent[2]. Le porteur du billet est l'ami de Grégoras ; qu'il soit aussi celui de son corres-

1. Cf. Platon, *Gorgias*, 510 B.
2. Souvenir d'Aristote, *Éth. à Nicom.*, VIII, 5, 1.

pondant. « Il veut visiter les Lieux Saints et vénérables de Jérusalem ; il nous a demandé des lettres pour nos amis, afin d'avoir avoir une raison de se présenter à eux et de nous rapporter une réponse de leur part[1]. » Et Grégoras compte bien recevoir les lettres de ses amis.

119

Au même.

Date : 1330-1340.
Sources : G 180r-180v. K 413-414. H 97v-98r.
Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

L'homme que Grégoras envoie à son correspondant, est un savant, « sinon autant que le permet une nature richement douée, du moins autant que le permettent les circonstances actuelles. » Il s'est mis à étudier la médecine. « Après avoir fréquenté les maîtres de la science d'ici, après avoir appris d'eux tout ce qu'il pouvait, mais non tout ce qu'il voulait, il a pensé qu'il serait bon et fort utile pour développer ses connaissances et acquérir une pratique suffisante, de s'éloigner de ses compatriotes, de quitter sa patrie, et d'aller observer de près des pays dont les mœurs sont assez différentes de celles du nôtre. » Connaissant la renommée du correspondant de Grégoras, le jeune médecin a demandé à celui-ci un mot d'introduction auprès de lui. Qu'il accueille favorablement le porteur du présent billet.

120

Au même.

Date : 1330-1340.
Sources : G 180v-181r. K 414-415. H 98r.
Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

On a loué devant Grégoras la philanthropie de son correspondant. Grégoras lui recommande un homme qui est dans le besoin et qui a à sa charge « tout un peuple de frères, de femmes et sa malheureuse mère fort âgée. »

1. Peut-être s'agit-il d'Agathangelos, disciple de Grégoras qui fit un voyage d'études en Palestine. Cf. *Let.* 156.

Lui-même est très malade. C'est un excellent homme. Grégoras engage vivement son correspondant à faire pour celui-ci ce qu'il pourra. L'intéressé et Grégoras lui en seront très reconnaissants.

121

Au même.

Date : 1330-1340.
Sources : G 181r. K 415. H 98v.
Adresse : Τῷ αὐτῷ Codd.

Le correspondant de Grégoras est un général de haute valeur, l'orgueil de sa patrie, et ses obligés le remercient à qui mieux mieux. Grégoras lui recommande ....., homme pieux et fort honnête. Qu'il lui facilite un prompt retour dans sa patrie.

122

....

Date : 1330-1340.
Sources : G 185v-187r. K 425-428. H 103r-104v.
Adresse : Sans adresse. Codd.

Grégoras apprend que son correspondant voudrait lire ses ouvrages. Il les lui enverra. Jusqu'à ce jour, il était dans un profond découragement, dont ses amis l'ont tiré. Il confie à son correspondant ce qu'il voudrait faire. « Mon désir, personnellement, serait de rapporter les belles actions, de transmettre des faits de cette nature et pour ainsi dire aussi nobles que ceux que j'ai déjà offerts à d'autres sur différents personnages[1], et, tout particulièrement, l'*Éloge du Roi de Chypre*[2], où je montrais de quels biens il a comblé l'île pendant son règne : état régi par de bonnes lois[3], la justice réglant tout, de fréquents rachats de prisonniers de guerre[4], des mises en

1. Probablement ses *Vies de Saints*, à moins qu'il ne s'agisse d'autres ouvrages qui ne nous sont pas parvenus.
2. Hugues IV de Lusignan (1324-1360). C'est l'*Éloge*, publié par Migne (*P. G.*, t. 145, coll. 397-404) sous le nom de Thomas Magistros.
3. Cf. *Hist.*, XXV, 8, mêmes détails.
4. Des Turcs.

liberté de détenus, des débiteurs libérés, la défense d'hommes lésés injustement et tout ce qui fait la majesté du pouvoir absolu, tout ce qui a rendu l'île célèbre, tous documents que j'ai personnellement rassemblés et que j'ai consignés dans mon *Histoire générale romaine*[1] et que j'ai proposés aux princes comme un excellent exemple afin de leur faire imiter ce qui est toujours le meilleur. »

Les souverains sont des exemples vivants qu'on loue ou que l'on critique. Leurs noms se transmettent à la postérité qui exalte les uns, et cloue au pilori les autres. Grégoras termine sa lettre, en plaidant la cause d'un malheureux, poursuivi par le correspondant de Grégoras. Tout Byzance parle des mesures de rigueur qu'il a prises contre cet homme, qui est loin de sa patrie et des siens. Si le correspondant de Grégoras veut rester en relations avec lui, qu'il libère ce malheureux et mette fin aux plaintes de sa femme, de ses enfants, de ses proches; qu'il songe surtout qu'il n'y a rien de stable ici-bas. Il doit, du reste, être juste, et Grégoras sait qu'il ne se conduit pas équitablement envers son protégé, à qui il réclame beaucoup trop d'argent, car les créanciers du détenu profitent de ce qu'il est en prison pour exiger de sa femme ce qu'ils n'exigeraient pas s'il était en liberté. Grégoras espère que son correspondant cédera. En libérant son protégé, il permettra à ce dernier de se libérer rapidement envers l'état; il en sera récompensé plus tard; il aura en Grégoras un panégyriste infatigable, enfin, c'est le seul moyen pour lui de rentrer en partie dans sa créance.

123

Au même.

Date : 1330-1340.
Sources : G 187r. K 428-429. H 104v.
Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

Grégoras est depuis longtemps l'ami de son correspondant. Il ne lui a encore rien demandé. Grégoras lui recommande aujourd'hui un ami commun, un certain Xénophon, à qui on a enlevé ses esclaves, son seul gagne-pain. Il est facile à son correspondant de faire obtenir satisfaction à son ami.

1. Grégoras déclare tenir ces renseignements de son disciple et ami Agathangelos. Cf. *Hist.*, XXV, 8 et sqq.

124

Au même.

Date : 1330-1340.

Sources : G 190v. K 436. H 108r. I 164v-165r. — Boisson., *An. Gr.*, III. 188-189 et Migne, *P. G.*, *t.* 149, col. 654.

Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

Grégoras peut dire de son correspondant ce que Salomon disait : « La pluie est passée, le soleil a lui de nouveau[1]. » Grâce à ..., le calme et la joie renaissent. Il faut aussi faire participer à cette allégresse les détenus politiques, et, en particulier,..... qui est très déprimé dans sa prison. Cet homme a eu des torts, mais les souffrances qu'il endure doivent faire tout oublier.

125

Au même.

Date : 1330-1340.

Sources : G 190v-191r. K 437. H 108v.

Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

Grégoras ne voit pas son ami, mais il est souvent en pensée avec lui. Rien ne pourra altérer l'affection que Grégoras a pour lui. Grégoras lui recommande un ami commun, qui est dans le malheur. Qu'il lui vienne en aide : ce sera une preuve d'amitié qu'il donnera à Grégoras.

126

Au même.

Date : 1330-1340.

Sources : G 193r-193v. K 443. H 110v-111r.

Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

Grégoras n'a jamais écrit à son correspondant. Il lui envoie aujourd'hui ce billet pour lui demander de donner satisfaction au porteur. Il s'agit du remboursement d'une dette. Tout dépend de lui.

1. *Cant. cant.* II, 11,12.

127

Au même.

Date : 1330-1340.

Sources : G 198r-198v. K 456-457. H 115v-116r.

Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

Le porteur du billet est un homme instruit, ami de Grégoras depuis de longues années, et de son correspondant, depuis son dernier séjour à Byzance. Grégoras le lui recommande particulièrement.

128

Au même.

Date : 1330-1340.

Sources : C 132r-132v. G 211r-211v. K 485-487. H 128v-129r. Bezd. LVII *bis*, d'après C.

Adresse : Τῷ αὐτῷ G K H. Τῷ C.

L'occupation[1] des gens qui ont des loisirs, c'est l'étude, dit Diogène[2]. Le mot est exact. Grégoras désire s'entretenir avec ceux qui viennent le voir et répondre à ceux qui lui écrivent de loin.

« Un certain nombre d'habitants de l'heureuse cité de Thessalonique sont venus me trouver. Ils m'ont décidé, non sans peine[3], à écrire un *Éloge* en l'honneur de leur compatriote, le grand martyr *Démétrius*[4]. Je n'ai rien trouvé de solide à objecter à leurs pressantes démarches. J'ai publié l'Éloge que voici : il est fort court[5], et il ne peut par sa longueur en rien fatiguer. »

L'esprit préfère un ouvrage moral et utile à un ouvrage fort élégant, mais inutile, nuisible parfois même. Connaissant depuis longtemps l'admiration de son correspondant pour saint Démétrius, Grégoras lui envoie son

1. Cette lettre est reproduite, en grande partie, dans l'*Hist.*, XXIV, 4.
2. Où Grégoras a-t-il lu cette réflexion ?
3. C'est en effet ce que Grégoras déclare au début de son *Éloge de Démétrius*. Cod. Angel. gr. 82, fol. 43r-43v.
4. Ouvrage inédit. Cf. Cod. Angel. gr. 82, ff. 43r-51r.
5. C'est en effet l'ouvrage hagiographique le plus court de tous qu'a écrits Grégoras.

Éloge. Grégoras est heureux de connaître son ami par la renommée et il souhaite entendre longtemps parler de lui en termes aussi élogieux.

130

A ...

Date : 1330-1340.
Sources : C 109r-109v. G 216r-217r. K 497-499. H 133v-134v.
Adresse : Τῷ... C : Sans adresse. G K H.

Le correspondant de Grégoras s'étonne de ne pas avoir reçu de réponse par écrit à sa lettre, mais seulement une réponse orale et énigmatique. Grégoras l'a fait à dessein, car il est si facile de faire dire à une lettre ce qu'elle ne dit pas en réalité. Il faut, par ailleurs, se méfier des gens naturellement portés à la médisance. « J'ai craint que mes lettres, en te faisant connaître ce qu'il m'est défendu de dire, n'aient pour moi des conséquences tragiques : je me suis donc abstenu de t'écrire. En termes peu compréhensibles et obscurs pour celui qui te les transmettait, mais clairs pour toi, je t'ai fait savoir ainsi tout à fait mon opinion. » Grégoras espère voir son ami. Il s'étonne de la diversité des caractères et de l'instabilité des choses d'ici-bas. Souvent aussi les événements ne tournent pas comme on désire, mais il faut les prendre comme ils sont. Grégoras aime du reste son ami, non moins absent que présent. Que celui-ci lui réponde de la même manière conventionnelle.

131

Au même

Date : 1330-1340.
Sources : G 220r-220v. K 507. H 137v-138r.
Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

Le protégé de Grégoras est dans une situation très précaire. Grégoras en a déjà souvent parlé à son correspondant, et il a été, croit-il, très ému. Qu'aujourd'hui celui-ci donne une preuve de sa bonté d'âme et qu'il prouve ainsi que Grégoras a raison de fonder de grands espoirs sur ses amis.

132

AU MÊME.

Date : 1330-1340.
Sources : G 223r-223v. K 513-515. H 140v-141r.
Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

Grégoras regrette de ne pouvoir écrire aussi souvent qu'il le voudrait, mais ses névralgies le font bien souffrir. Les hommes ne commandent pas aux événements ; c'est le contraire qui a lieu. Grégoras n'a donc pu tenir la promesse qu'il lui avait faite de lui écrire souvent. Grégoras aimerait bien savoir, par ailleurs, si son correspondant a reçu ses lettres et comment il vient d'interpréter son silence. S'il n'a pas de réponse, Grégoras ne lui écrira plus.

133

AU MÊME.

Date : 1330-1340.
Sources : G 223v. K 515. H 141r.
Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

Grégoras demande à son correspondant d'accorder sa protection à son protégé, homme pauvre mais excellent, et qui mérite d'être aidé.

134

AU MÊME.

Date : 1330-1340.
Sources : G 224v. K 517. H 142r.
Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

On a souvent parlé du monastère de ..... Il a besoin de réparations. Grégoras prie son correspondant de contribuer, avant qu'il ne soit trop tard, aux frais de réfection. Il aura ainsi rendu service à Dieu même.

135

Au même.

Date : 1330-1340.
Sources : A 109v-110r. T 268-269. Bezd. XXX, d'après A.
Adresse : Τῷ αὐτῷ Codd.

La lettre que Grégoras vient de recevoir montre à ce dernier qu'il avait en son correspondant un ami sincère. Grégoras ne répond aujourd'hui que brièvement parce qu'il est tout ému de la mort du Basileus[1], et parce qu'il lui suffit de quelques mots pour témoigner à son ami toute la joie que lui a causée sa lettre. Il a donné lecture de celle-ci aux savants qui se trouvaient chez lui au moment où il l'a reçue, et tous ont admiré la noblesse des pensées, la beauté du rythme, la grâce, le charme de la langue ; tous ont envié Thessalonique de posséder un pareil trésor. Grégoras a été charmé aussi de rencontrer un ami supérieur à ce qu'il attendait. Qu'il vive longtemps et reste la parure de sa ville[2].

136

Au même.

Date : 1330-1340.
Sources : A 111v-113r. T 257v-260v. Bezd. XLV, d'après A.
Adresse : Τῷ αυτῷ Codd.

Le correspondant de Grégoras possède toutes les qualités. Chacun voudrait lui être agréable, car il rend service à tous. On se contente de faire son éloge, faute de pouvoir mieux lui témoigner sa reconnaissance. Parmi ses plus vifs admirateurs se trouve l'un des meilleurs camarades de Grégoras. Il n'a pu venir le voir le jour de la fête... Que le correspondant de Grégoras ne s'en fâche pas et qu'il tienne compte plus des intentions que des faits. Souhaits de santé.

1. Andronic II.
2. Cette lettre est peut-être adressée à Thomas Magistros, à qui Grégoras écrit les lettres 10 et 37.

187

Au même.

Date : 1330-1340.
Sources : A 113r-113v. T 260r-262r. Bezd. XLVI, d'après A.
Adresse : Τῷ αὐτῷ. Codd.

Si l'on pouvait assurer à un homme l'immortalité en offrant à la mort son corps à la place du sien, innombrables seraient ceux qui le feraient pour le correspondant de Grégoras. Parmi ceux-ci se trouve l'excellent... Il a appris auprès de Grégoras à aimer son correspondant et il a pour lui une affection sincère. Que le correspondant de Grégoras le reçoive aimablement, car il mérite d'être traité aussi bien, sinon mieux que les autres.

188

....

Date : 1330-1340.
Sources : A 194v. T 57v-58r. Bezd. XVIII, d'après A.
Adresse : Sans adresse. Codd.

Le porteur du billet est pauvre. Il ne sait comment remédier à sa situation précaire. Le correspondant de Grégoras sait guérir pareils maux. Qu'il fasse pour ce malheureux ce qu'il pourra. Il sera récompensé par Dieu.

189

....

Date : 1330-1340.
Sources : A 206r. T 46v-47r et 59r. Bezd. LXXI, d'après A.
Adresse : Sans adresse. Codd.

Le porteur du billet a de grands ennuis. Il a prié Grégoras de le recommander à son correspondant, qui est « un port salutaire pour tous ceux qui sont battus des vents. » Que celui-ci ne fasse pas l'affront à Grégoras de ne point accueillir son protégé et ne réduise pas à néant les espoirs de ce dernier.

140

Date : 1330-1340.
Sources : A 206r. T 54v-55r. Bezd. LXXII, d'après A.
Adresse : Sans adresse. Codd.

Grégoras espère que son correspondant accueillera la demande qu'il lui adresse.

141

A..........

Date : 1330-1340.
Sources : A 206r-206v. T 59v. Bezd. LXXIII, d'après A.
Adresse : Tῷ.... Codd.

Le protégé de Grégoras est parent de celui qu'il lui a adressé il y a peu de temps et il lui est aussi attaché que Grégoras lui-même. Cet homme a mis tous ses espoirs dans le correspondant de Grégoras ; que celui-ci rende service à ceux qui sont dans le malheur ; il recevra remerciements les plus vifs de Grégoras.

142

A .....[1]

Date : 1330-1340.
Sources : A 217v-218r. T 55r-57r. Bezd. LXXIV, d'après A.
Adresse : Tῷ... Codd.

Les faits prouvent que Grégoras est un ami fidèle du fils du Basileus[2]. Il le loue souvent dans ses livres[3]. Depuis longtemps le fils du Basileus lui promet des marques d'amitié ; jusqu'ici, il n'en a reçu aucune. L'ami de Grégoras aurait dû en faire habilement le reproche au fils de l'Empereur. On blâme toujours ceux qui ne

1. Un ami commun de Mathieu Cantacuzène, vraisemblablement, et de Grégoras.
2. Mathieu Cantacuzène, très probablement.
3. Cf. par ex. *Hist.*, XIII, 2, 678 et XIII, 10.

tiennent pas leurs promesses. Que le fils du Basileus n'invoque pas comme une excuse son éloignement ; ses courriers viennent souvent à Byzance. Grégoras n'a pas l'habitude de changer d'attitude envers ses amis ; il ne continuera donc pas moins à louer le fils du Basileus.

143

....

Date : 1330-1340.

Source : A 233v-234r.

Adresse : Sans adresse. Cod.

On[1] ne peut détacher les yeux de ce qui est beau. Grégoras ne peut s'empêcher de penser à son correspondant ; il est écrasé par sa supériorité ; mais c'est un bonheur qu'il en soit ainsi, car Grégoras apprend ainsi à se perfectionner. Tous admirent le correspondant de Grégoras. Grâce à lui, la science semble être revenue à Byzance, et l'on estime heureux les Byzantins de n'être pas obligés d'aller chercher à l'étranger des maîtres savants. Tous célèbrent les connaissances du correspondant. On ne peut le comparer à personne, car il est au-dessus de tous. Chacun fixe les yeux sur lui et le prend pour modèle ; comme le soleil, il dispense à tous ses biens[2].

144

....

Date : 1330-1340.

Source : A 236r-236v.

Adresse : Sans adresse. Cod.

Grégoras[3] a reçu l'ouvrage de son correspondant. Faisant abstraction de son amitié pour lui, il jugera impartialement ce livre.

1. Le début de la lettre manque.
2. Le correspondant de cette lettre pourrait être Théodore Métochite, mais rien ne permet de l'affirmer.
3. Le texte de cette lettre est si mutilé qu'il est impossible de savoir de quoi il s'agit exactement.

33

A JEAN CHRYSOLORAS.

Le proverbe dit : « Il vient toujours quelque chose d'étrange de Libye[1] »; tu le connais, je crois, depuis longtemps. Tu peux voir, d'une nouvelle manière, mon excellent ami, ces sophistes, qui se lèvent nombreux aujourd'hui contre nous, nous proposer, tantôt l'un tantôt l'autre, un problème. J'ignore s'ils veulent éprouver ma science, comme les conducteurs de chars aux Jeux Olympiques qui faisaient courir sur des terrains différents leurs chevaux de course, ou s'ils veulent se procurer par là quelque plaisir. Rien n'arrive à réjouir autant l'âme que de voir et d'entendre tout ce que l'on souhaite. Il en est ainsi pour des gens altérés à qui l'on donnerait à boire l'eau la plus fraîche et pour des gens brûlés du soleil, en été, pour qui l'on ferait s'élever un zéphyr rafraîchissant[2]. L'un désire une chose, l'autre en désire une autre toute différente, chacun dans la mesure où il a du discernement, cause pour ainsi dire et principe du désir qui en découle, le discernement amenant chacun, suivant son caractère, à choisir dans la vie tel ou tel des spectacles nombreux et variés qu'offre la terre et le soleil magnifique. La raison, qui les fait désirer de préférence telle chose, se trouverait, je ne dis pas de l'avis de tous, mais de l'avis de la majorité, dans l'inattendu de la chose, dans l'esprit de curiosité. Ce n'est pas du tout mon avis, personnellement. Chercher à tout connaître est chose qui va de soi ; je ne saurais le nier de bon cœur ; mais que le premier venu veuille tout connaître, en toute occasion, à tout moment, à cela je m'oppose de toutes mes forces.

1. Cf. Grég. *Hist.*, XVI, 3, 855, le même proverbe et son explication.
2. Même image dans l'*Hist.*, XII, 3, 581 ; XIII, 4, 653, et dans la lettre 22 à Cantacuzène.

33

'Ιωάννῃ τῷ Χρυσολωρᾷ. [1330]

Τὴν μὲν παροιμίαν « ἀεί τι Λιβύη », φάσκουσαν, « φέρει καινόν », καὶ αὐτός, οἶμαι, πάλαι ἀκήκοας· ἀλλ' ὅρα σοι, βέλτιστε, καὶ ὁπόσοι γε ἐπὶ τοῦ παρόντος συχνὰ ἡμῖν ἐπιφύονται σοφισταί, τρόπον ἕτερον βλέπειν ἄλλον ἄλλο τι φέροντας ἐμοί γε πρόβλημα, οὐκ οἶδα εἴτ' ἐμὲ βασανίζειν ἐθέλοντας ὥσπερ τοὺς ἁμιλλητηρίους τῶν ἵππων ἐν διαφόροις πεδίοις ἐλαύνοντες οἱ δρόμων 'Ολυμπικῶν ἀθληταί, εἴθ' ἑαυτοῖς μέρος ἐντεῦθεν ἡδονῆς ἐκπορίζοντας. Οὐδενὶ γὰρ ἑτέρῳ τῶν πάντων οὕτως ἕπεται ἥδεσθαι τὴν ψυχήν, ὡς ὅσα καὶ οἷα τῶν κατ' ἔφεσιν ἔστιν ὁρᾶν καὶ ἀκούειν. Παραπλήσιον γάρ ἐστιν ὥσπερ ἂν εἴ τις διψῶσι μὲν τῶν ἡδίστων πιεῖν ἐδεδώκει ὑδάτων, φλεγομένοις δ' ὥρᾳ θέρους ζέφυρον ἐμηχανήσατο ἀναψύξεως· ἐφίεται δὲ πάντως ἄλλος ἄλλου, κατὰ τὴν τοῦ ἐν αὐτῷ κριτικοῦ τῆς ψυχῆς ἕκαστος δύναμιν, καθάπερ αἰτίας τινὸς καὶ ῥίζης ὑποκειμένης τῆς ἐκεῖθεν κινουμένης ὁρμῆς καὶ ἀναλόγως χειραγωγούσης ἐς τὰς προθέσεις τάσδε ἢ τάσδε τοῦ βίου, ὁποίας πολλὰς καὶ ποικίλας γῆ τε αὕτη καὶ οὐρανὸς ἐκεῖνος προΐσχεται. Τὴν μὲν οὖν αἵρεσιν τῆς τούτων ἐφέσεως ταυτησί, εἰ μὴ καθάπαξ ἅπαντες, ἀλλ' οὖν οἱ πλείους δέξαιντ' ἄν, οἶμαι, τήν γε μὴν ἀωρίαν αὐτῆς καὶ τὸ λίχνον, ταύτην δ' οὐ πάνυ τοι ἔγωγε. Πάντα μὲν γὰρ ἐρευνᾶν ἕν τι τῶν ἁρμοζόντων εἶναι, οὐκ ἄν ποτ' αὐτὸς ἑκών γε εἶναι ἀπαγορεύσαιμι, ἐν δ' ἅπαντι καιρῷ καὶ χρόνῳ καὶ παντὶ τῷ βου-

A 190v-193r. B 33r-35r. C 87v-89r. G 160v-162v. K 367-372. L. 254r-256v. H 76v-79r. T 270v-278v. Bezd. LXVII d'après A B C.

Tit. : 'Ιωάννῃ τῷ Χρυσολωρᾷ GBTK. Τῷ Χρυσολωρᾷ H. Χρυσολωρᾷ A. Τοῦ αὐτοῦ ἐπιστολή L. 3 σοι C; om. cett. || 5 οὐκ correxi : οὐ codd. || 9 οὐδενί C; οὐδέν cett. ἔφεσιν BCL; ἔκφασιν cett. || 15 καὶ ῥίζης AK; ἢ ῥίζης cett. || 20 δέξαιντ' B; δόξαιντ' cett.

Toute circonstance n'est pas opportune[1] ; n'importe qui ne peut pas, à tout propos, vouloir quelque chose ; certaines circonstances sont tout à fait inopportunes[2] et ce que l'on veut est absolument impossible. Cela admis, nous avons cru bon d'étaler une bonne fois les énormités de ces gens, de montrer ce qu'elles étaient, de répondre et de complaire à leur désir, dans la mesure où c'était possible ; nous n'avons donc ni fermé l'oreille ni gardé le silence à leurs demandes. Nous avons entendu une foule de sottises ; nous avons répondu en peu de mots et dit ce que les faits nous ont indiqué de dire pour sauver le temple de la sécurité. Quand tu le sauras, tu ne pourras me blâmer, je crois. Tenons secrets pour le moment les autres problèmes, car nous avons fort peu de temps[3], en général, pour les traiter avec la précision qu'on pourrait réclamer.

Après l'éclipse de soleil[4], qui eut lieu, comme je l'avais annoncé, ces gens me proposèrent de nouvelles questions, également de la même nature, peu importantes, il est vrai, fort peu intéressantes et incapables d'intéresser un auditoire de savants. Il est deux sortes d'études, prétendent-ils : l'une consiste à conjecturer l'avenir par l'examen des phénomènes célestes, l'autre à remonter dans le passé et à rechercher l'heure, le jour, le moment de la saison où ont pu se produire des éclipses de lune et de soleil. Ils sont venus me demander, l'autre jour, lequel des deux est le plus difficile. Ceux qui sont habitués à parler ainsi à tort et à travers et à dire, comme cela se trouve, tout ce qu'avancent des êtres chez qui marchent de pair l'ignorance et le manque d'expérience (car il y avait auprès de moi, pour écouter ces discours, d'autres personnes que mes disciples habituels, de ces gens qui viennent les uns comme les autres, de tous côtés pour suivre mes cours) ceux-là déclaraient spontanément que, à

1. Souvenir d'Aristote, *Éthique*, III, 1 : τό τέλος τῆς πράξεως κατὰ τὸν καιρόν ἐστι.

2. Jeu de mots intraduisible : certaines circonstances sont remplies d'une absence de circonstances (favorables).

3. Expression intraduisible ; le grec dit : le manque de loisir m'entoure comme un chœur de danse.

4. Vraisemblablement, l'éclipse de soleil du 16 juillet 1330. Cf. Grég. *Hist.*, IX, 12, 454-455, et *Let.* 19.

λομένῳ τοῦτο δὲ καὶ μάλα τοι σφόδρα αὐτός. Οὔτε γὰρ παντὶ καιρῷ τὸ καίριον ἔνεστιν [Arist. *ad Nicom.*, III, 1], οὔτ' αὖ παντὶ τῷ βουλομένῳ προσήκει πανταχῇ τὸ βούλεσθαί τι, ἀλλ' ἔστι καὶ καιρὸς ἀκαιρίας γέμων καὶ βούλησις ἀβουλίας πολλάκις μεστή. Ἀλλ' οὖν ἐπειδὴ ταῦτα συγχωρητέα, ὅπως ποτὲ ἔδοξεν εἶναι ἡμῖν, ἅπαξ τὰ βάρη τῶν τοιούτων ὁποῖα γε εἴη προσίεσθαι προθεμένοις καὶ χαρίζεσθαι σφίσιν ὁπόσον τὸ ἐφικτὸν ἐπεφύκει, οὔτ' ἀκοὴν αὐτοῖς οὔτε γλῶτταν ἀπεκλείσαμεν, ἀλλὰ πλεῖστα ἀκηκοότες μετρίοις αὐτοὺς ἠμειψάμεθα καὶ ὁπόσα τό τε καιρὸς εἰς τὸ τῆς ἀσφαλείας μουσεῖον ἐπαιδαγώγησε, καὶ αὐτός, οἶμαι, ἀκηκοὼς οὐκ ἂν μέμψαιο. Καὶ τὰ μὲν ἄλλα τῶν προβλημάτων κείσθων ἀπόρρητα ἐπὶ τοῦ παρόντος, ἀκαιρίας ὡς τὰ πολλὰ κατορχουμένης αὐτῶν, εἴ τις ἀπαιτοίη τὸ ἀκριβές.

Μετὰ δ' οὖν τὸ γενέσθαι τὴν ἡλιακήν, ὡς ἔγωγε προὔλεγον, ἐπισκότησιν, ἕτερά μοι καινότερα προὔθηκαν αὖθις οὗτοι σκέμματα, τῆς ὁμοίας μὲν ὄντα καὶ ταῦτα ποιότητος, σμικρὰ δ' οὖν ὅμως καὶ ταῦτα καὶ οὐ μάλα γενναῖα οὐδ' ἀξιόχρεων τὴν τέρψιν σοφῶν ἀκοαῖς χορηγοῦντα. Δυοῖν γὰρ ὄντοιν, φασί, τοῦ τε ἐς τὸ μέλλον τὴν τῶν οὐρανίων παθῶν ποιεῖσθαι ἐξέτασιν, καὶ αὖ ἐς τὸ παρεληλυθὸς ἀνατρέχειν καὶ ἀνευρήσειν ἡμέρας καὶ ὥρας μόρια, καθ' ἃ σεληνιακὰς καὶ ἡλιακὰς γεγενῆσθαι ἐκλείψεις συνεπεπτώκει, περὶ τοῦ πότερον εἶναι τῶν μάλιστα δυσχερῶν ἀναζητοῦντες μοι ἀπηντήκεσαν πρότριτα· τοῖς μὲν οὖν οὑτωσί πως εἰκῇ καὶ κατὰ τὸ ἐπιτυχὸν ἅπαντα φθέγγεσθαι εἰθισμένοις ὁπόσα ξυνωρὶς ἀμαθίας καὶ ἀπειρίας προβάλλεται, (Ἦσαν γάρ οἵ μοι καὶ ἄλλοι συνόντες τῶν ὁθενδήποτε ἄλλως ἄλλοτε προσιόντων ὁμιλίας εἵνεκα συνηκροῶντο τῶν λεγομένων) αὐτόματοι ἀποφάνσεις ἐγίγνοντο, ῥᾳστώνην εἶναι οὐ σμικράν

5 πολλάκις μεστὴ BCGKHLT : μεστὴ πολλάκις A ‖ 10 καιρὸς correxi : καίριον codd. ‖ 17 οὗτοι AK : om. cett. ‖ 20 τοῦ τε ACGKHLT : τοῦ γε B ‖ 22 ἀνευρήσειν ABCGKHT : ἀνευρίσκειν L ‖ 29 ἄλλοι correxi : ἄλλα codd. ‖ ἄλλως ἄλλοτε ABCGKHT : ἄλλος ἄλλοτε L.

leur sentiment, c'était une étude fort peu difficile vraiment et aisée de scruter le passé plutôt que l'avenir. Car s'il est, parmi tant d'autres. une chose qui soit capable de convaincre les gens légers, c'est l'inexpérience qui inspire une témérité irréfléchie et rend la langue prête à disserter, à toute heure, sur n'importe quel sujet.

J'éprouvais d'abord de la répugnance à avoir l'air de leur révéler, ne fût-ce qu'une parcelle de la science. Cependant, les imposteurs les plus impudents prennent souvent un silence de bon ton pour de l'embarras[1]. Je me décidai donc, tout naturellement, à parler, à les attaquer sur les points où ils se laissaient entraîner à l'opposé de la vérité. L'investigation de l'avenir est plus aisée que celle du passé, comme il est plus facile, à ceux qui veulent traverser sans encombre le cours d'un fleuve de se laisser emporter par le courant que d'essayer de lutter contre et de le remonter. L'un est le fait de gens qui tendent une main secourable à ceux qui se tiennent encore devant le vestibule de la science[2], l'autre est le fait de gens qui ne montrent pas un visage souriant à ceux qu'ils rencontrent : c'est l'une de ces choses qui rendent comme glissant et aussi inextricable qu'un labyrinthe, à ceux qui n'en ont pas encore la pratique, le chemin qui conduit à l'exactitude scientifique.

La plupart des faits que mon expérience m'a permis de recueillir et que j'ai exposés à l'occasion des questions qui m'étaient posées, ce que j'ai improvisé alors, tout cela me semble devoir être passé sous silence, car celui qui les dit aussi bien que celui qui les écoute, ne saurait en retirer un avantage quelconque. Nous nous contenterons de t'exposer les résultats de nos recherches, à titre d'exercice et à l'intention des autres personnes, qui veulent bien seconder en pensée ceux qui traitent des problèmes de ce genre, et de toi, particulièrement, qui désires voir ton esprit moissonner toujours de semblables connaissances et qui aimes mieux entendre parler de ces sujets

1. Même sentiment exprimé par Grégoras dans la lettre 19 à Pépagomène.

2. Même image, dans la lettre 53 à Pépagomène : τῶν τῆς παιδίας προθύρων.

τινα ἀποφαινόμενοι καὶ εὐκολίαν, εἴ τις ἀνασκοποίη περὶ τῶν ὅσα παρεληλύθει μᾶλλον ἢ εἴ τις περὶ τῶν ὅσα μή πω γε ἐγεγόνει. Εἴπερ γάρ τι τῶν ἁπάντων ἕτερον καὶ τὸ τῆς ἀπειρίας δ' ἐμοί γε ἐς τὸ πείθειν τοὺς κουφοτέρους δραστικώτατον ἔδοξε, προπέτειαν ἀπερίσκεπτον ὑφηγούμενον καὶ πρόχειρον ἔχειν τὴν γλῶτταν ἐς ἅπαν καθ' ἅπαντα χρόνον τὸ προτιθέμενον.

'Εμοὶ δ' ὀκνοῦντι τὰ πρῶτα πολλοστοῦ τινος ἕνεκα μέρους τῆς ἐπιστήμης δοκεῖν ἐπιδείκνυσθαι, ὅμως ἐπεὶ τοῖς τῶν ὑβριστῶν ἀφειδεστέροις τὸ τῆς εὐσχήμονος σιωπῆς ὑπόληψιν ἀπορίας ἔσθ' ὅτε ὑπέτεινε, λέγειν, ὡς τὸ εἰκός, ἐπῄει καὶ ἀντιφέρεσθαί σφισιν ὅποι τῆς ἀληθείας αὐτοὶ σφαλερῶς ἐπὶ θάτερα παρεφέροντο. Τοσοῦτον γὰρ εἶναι κουφότερον τὴν τοῦ μέλλοντος ἔρευναν ἢ τὴν τῶν ὅσα παρερρυήκει ποιεῖσθαι, ὅσον καὶ τοῖς διανήχεσθαι βουλομένοις ῥᾷον τοῖς ποταμίοις ῥοθίοις συμφέρεσθαι ἐς τὸ κάταντες ἢ ἐς ἀνάρρουν ἀντιπαλαμᾶσθαι ἐπιχειρεῖν. Τὸ μὲν γὰρ εἶναι τῶν χεῖρα φιλάνθρωπον ὀρεγόντων τοῖς ἔτι περὶ τὰ πρόθυρα τῆς ἐπιστήμης αὐλιζομένοις, ἐκεῖνο δὲ τῶν οὐ πανύ τοι μειδιῶσαν παρεχομένων τοῖς ἀπαντῶσι τὴν ὄψιν, ἀλλὰ τούτων ἕν, ὁπόσα τοῖς μήπω πεπειραμένοις ἐς τἀκριβὲς ὀλισθηράν πως καὶ λαβυρινθώδη τὴν πάροδον δίδωσι.

Τὰ μέντοι πλείω τῶν ὅσα πείρᾳ ξυνειλοχότες περὶ τῶν προκειμένων ἀπεφηνάμεθα, καθ' ὁπόσα τὸ τῆς ὥρας ἐκείνης ἡμῖν ἐσχεδίασε, σιωπᾶν, οἶμαι, χρεὼν μήτε τῷ λέγοντι μηθ' ὅστις ἀκούοι μίαν γοῦν τινὰ φέροντα ὄνησιν. Ἵνα δ' ἐκεῖνα σοὶ μόνα, ὁπόσα ἡμῖν γυμνασίου τε χάριν ἐζήτηται καί ἅμα ἄλλως θεραπεύειν οὐκ ἀπαναινομένοις τὴν τῶν τὰ τοιαῦτα προβαλλομένων βούλησιν, προθείημεν ἤδη σοι τοιούτοις ἐφιεμένῳ τοῖς δόγμασι γεωργουμένην ἀεὶ τὴν σὴν ψυχὴν συνορᾶν καὶ τὰ τοιαῦτα μᾶλλον ἀκούειν ἐθέλοντι ἢ τὸν

1 ἀποφαινόμενοι correxi : ἀποφαινομένοις codd. ‖ 6 ἐς ἅπαν ABCLT : ἐς ἅπασαν GKH ‖ 12 ὅποι BCGKHLT : ὅπη A ‖ 28 τὰ τοιαῦτα A : τά om. cett. ‖ 29 σοι A : om. cett. ‖ 30 σήν om. B.

que de la richesse de Crésus, du luxe de Sardanapale ou du fameux platane d'or de Xerxès. Écoute donc. Ainsi, toi et n'importe lequel de tes camarades, qui voulez vous entraîner à ces études, vous aurez un guide qui ne vous sera pas inutile.

En remontant aussi haut que possible, nous avons trouvé que, parmi les éclipses solaires, qui se sont produites, l'une des plus grandes eut lieu sous le règne de Théodose, successeur d'Arcadius[1], vers la 24e partie du Cancer. Une autre eut lieu à l'époque de Basile le Macédonien[2], vers la 15e partie du Lion. Elles obscurcirent, l'une et l'autre, le ciel sur une étendue plus grande et projetèrent une ombre plus épaisse que l'éclipse récente, qui vient d'avoir lieu. Elles commencèrent, cependant, de la même manière par la partie nord de l'astre. Tu comprendras fort bien la méthode qui permet de remonter dans le passé, quand tu seras venu nous voir.

Laissons de côté un grand nombre d'autres éclipses découvertes par nous. Je veux t'indiquer, puisque tu nous l'avais demandé, celles qui auront lieu, comme je suis arrivé à le trouver. Il y en aura une vers midi, le 30 novembre de la 15e indiction prochaine[3] ; elle égalera, à peu de chose près, en importance et en qualité, celle qui eut lieu, il y a exactement 63 ans[4]. Tu m'as entendu bien souvent parler longuement de cette dernière, de sa nature, de son importance. Une seconde... Mais, n'en parlons pas encore. Il faut respecter les ordres de l'Empereur[5], qui me sont précisément parvenus au moment opportun et que tout homme sensé approuverait. Celui-là seul, il y a bien des chances, sait juger avec justesse des circonstances qui accompagnent les actions et les paroles et qui varient avec la nature de chacune d'elles. Tu vois

1. Sous Théodose II (408-450) eut lieu en 418 une éclipse complète de soleil le 19 juillet, le soleil se trouvant, en effet, vers la 26e-30e partie du Cancer.

2. Basile Ier le Macédonien (867-886). Deux éclipses de soleil eurent lieu sous son règne. L'une, le 29 octobre 878, l'autre le 28 août 881, mais le soleil se trouvait, lors de la première, dans le 10e degré du Scorpion, et, lors de la seconde, dans le 11e degré de la Vierge.

3. En 1331, il y eut, en effet, une éclipse de soleil le 30 novembre.

4. En 1267, année, où se produisit le 25 mai une éclipse de soleil.

5. Andronic III, vraisemblablement.

Κροίσου πλοῦτον καὶ τὴν Σαρδαναπάλου τρυφὴν καὶ τὴν χρυσῆν ἐκείνην τοῦ Ξέρξου πλάτανον [Ath. XII 539 A], ἄκουσον ὡς ἂν σοί τε καὶ ὅστις σοι καθ' ἑταιρίαν προσήκει βουληθέντι ποτὲ γυμνασίοις δεδωκέναι τοιούτοις χειραγωγία τις ᾖ οὐκ ἀξυντελής.

Εὕρηνται ἡμῖν ἐπὶ πλεῖστον ἀναδραμοῦσι καὶ ἄλλαι μὲν ἐπισκοτήσεις ἡλίου γενόμεναι, μία δ' οὖν τῶν μεγίστων, ἐπὶ τῆς βασιλείας Θεοδοσίου τοῦ μετὰ Ἀρκάδιον, περὶ μοῖραν τετάρτην καὶ εἰκοστὴν τοῦ καρκίνου, ἑτέρας δ' ἐν τοῖς Βασιλείου τοῦ Μακέδονος καιροῖς, περὶ μοῖραν πεντεκαιδεκάτην τοῦ λέοντος, μεῖζον μὲν ὅμου καὶ βαθύτερον ἐργασάμεναι περὶ τὸν αἰθέρα τὸ σκότος ἀμφότεραι ἢ κατὰ τὴν πρότριτα ἐφ' ἡμῶν γενομένην, ἐκ τῶν βορειοτέρων δ' οὖν ὅμως μερῶν τοῦ φωστῆρος κἀκεῖναι τὸν ὅμοιον τρόπον ποιησάμεναι τὴν ἀρχήν. Ὁ μέντοι πρόπος τῆς ἀναδρομῆς ἔσται σοι δῆλος ἡμῖν ἐπιδεδημηκότι.

Νῦν δ' ἵνα πολλάς τινας καὶ ἄλλας τυγχανούσας τὰς εὑρημένας παρῶμεν, καὶ ὁπόσαι τῶν ἐσομένων εὕρηνται ἡμῖν, ἐπειδὴ ἐζητήκεις, εἰδέναι σε βούλομαι. Μία μὲν γὰρ ἔσται περὶ μεσημβρίαν τῆς τοῦ νοεμβρίου τριακοστῆς τῆς ἐπιούσης πεντεκαιδεκάτης ἰνδικτιῶνος, ἔς τε ποσότητα καὶ ποιότητα παραπλήσιος τῇ πρὸ τριῶν εὐθὺς καὶ ἑξήκοντα χρόνων γεγενημένῃ. Πάντως δ' ἠκηκόεις αὐτὸς πολλάκις διεξιόντων ἡμῶν κἀκείνην ὅποια καὶ ὅση· ἑτέρα δὲ..... Ἀλλὰ μήπω τοῦτο. Αἰδεῖσθαι γὰρ τὰς Βασιλέως χρεὼν ἐντολάς, αἵ μοι κομιδῇ κατὰ προσῆκον γεγένηνται, καὶ ὡς ἂν πᾶς τις νοῦν ἔχων ἄνθρωπος ἐπαινεσείεν. Ἐκεῖνος γὰρ κινδυνεύει μόνος εἰδέναι κρίνειν εὐστόχως πραγμάτων καὶ λόγων καιροὺς τῆς ἑκάστου φύσεως ἀναλόγους. Ὁρᾷς γὰρ καὶ σὺ τὰ ἐπιπολάσαντα νῦν κομψὰ ταῦτα ἀνθρώπια, ὅπως ἐς παρα-

7 μεγίστων A : μεγάλων cett. || 12-13 τὴν πρότριτα BCL : τὴν om. cett. || 16 ἐπιδεδημηκότι ABCL : ἐπιδεδημήκει cett. || 18 εὑρημένας C : εὑρημιας (μενας) K : εὑρημίας cett. || 20 περὶ μεσημβρίαν AL : πρὸ μεσημβρίας cett. || 26 κατὰ προσῆκον ABCGKHT : κατὰ τὸ προσῆκον L.

surgir en ce moment ces petits maîtres élégants, gonflés du désir d'une gloire insensée, chose qui leur va autant que la pourpre aux singes, pourrait-on dire, et la course aux boiteux ; ils s'enhardissent, et de tous les ressorts de leur âme, ils tentent de revenir, en quelque manière, à l'antique et fabuleuse race issue de la semence jetée par Cadmus, d'où avaient germé ces monstres, les géants Spartes.

Ce que nous disions sur ce qui a trait à la science des phénomènes célestes, ces gens nous le dérobent à l'improviste et ils le portent tout joyeux, pour ainsi dire, sur les scènes tragiques, dans les théâtres, consacrés à Bacchus, et ils l'offrent au premier venu, gens grossiers, vrais terrassiers. Comme les vieilles, qui offrent sur la place leurs gâteaux pour les repas, les profanes offrent aux profanes les mystères des Muses, et les rendent incroyables. D'autres, dans des lieux mal famés, livrent ce que je leur ai appris, à des joueuses de flûte, à des danseuses pour leur être agréables et prédisent : « Voilà ce qui arrivera au gouvernement », « voilà ce qui arrivera au peuple », et autres bêtises semblables, que colportent d'intarissables commérages et qui procurent un triomphe éclatant à ces gens, qui attachent trop d'importance à des riens et qui sont sans instruction.

Nous n'avons pourtant pas tout à fait renoncé à tirer de cette science une indication claire pour les faits d'ici-bas. Et pourquoi? Nous connaissons le livre de Dieu, l'ordonnance du ciel, où est inscrit tout ce qui fut et tout ce qui sera. Mais nous reconnaissons une prescience de l'avenir à ceux-là seuls qui reçoivent une inspiration divine, et comme un rayon du flambeau de vérité, ou qui ont recours à quelque autre méthode supérieure à la science, ou bien parfois aussi à notre science. A une condition, cependant : c'est qu'ils ne prédisent point des choses insignifiantes, enfantines, stupides, comme fit jadis en songe Poseidôn, qui promettait au philosophe Stilpon de Mégare, de donner à Mégare une abondante quantité d'anchois pour la consommation (des habitants) et pour lui en offrir en sacrifice, ni des choses, plus ridicules encore comme : « Les corneilles pourront voler dans l'air, les poissons franchir les abîmes marins », mais que

λόγου δόξης κεχαύνωνται παρὰ τοσοῦτον αὐτοῖς οὐ προσήκοντας παρ' ὅσον οὐδὲ πορφυρίδα πιθήκοις φαίης ἂν οὐδὲ δρόμον ἁρμόττειν χώλοις, τὰ δὲ καὶ ἀποθρασύνονται καὶ ἐς τὸν παλαιόν, ὡς εἰπεῖν, ἐκεῖνον τερατώδη τοῦ Κάδμου σπόρον τὸ γένος ἀνάγειν ὅλῃ προθέσει πειρῶνται ψυχῆς, ἀφ' οὗ τὸ τῶν Σπαρτῶν ἐκείνων γιγάντων μάλα ἄτοπον ἐβεβλαστήκει θέαμα.

Καὶ μέντοι καὶ λεγόντων ἡμῶν ὁπόσα τῇ ἐπιστήμῃ περὶ τῶν οὐρανίων δοκεῖ παθημάτων, ἐξαίφνης ἁρπάζοντες οὗτοι ἐπὶ σκηνάς, ὡς εἰπεῖν, τραγικάς καὶ βακχικά τινα θέατρα ἄσμενοι φέρουσι, προτιθέντες τοῖς παριοῦσι βαναύσοις καὶ σκαπανεῦσι· καθάπερ αἱ γρᾶες ἐν ἀγορᾷ τῶν δείπνων τραγήματα, οὕτω τοῖς ἀμυήτοις τὰ τῶν Μουσῶν οἱ ἀμύητοι μυστήρια κατασκευάζοντες ἔκπιστα. Εἰσὶ δὲ καὶ οἳ κατὰ διαδοχὴν ἄλλος ἐξ ἄλλου λαμβάνοντες αὐλητρίσι καὶ ὀρχηστρίσιν ἐς χαμαιτυπεῖα προπίνουσι χαριζόμενοι καὶ ὡς « ἔσται τὰ καὶ τὰ τοῖς ἄρχουσι », καὶ « τὰ καὶ τὰ τῷ δήμῳ » προαγορεύουσι δῆθεν, καὶ τοιαῦτα ἅττα ὅσοις ὁ μακρὸς λῆρος ἐποχούμενος πολὺν ἐλαύνει τὸν θρίαμβον περὶ τοὺς σμικρολόγους τουτουσὶ καὶ ἀπαιδεύτους ἀνθρώπους. Καίτοι οὐδ' ἡμῖν πανταπάσιν ἀπηγόρευται δήλωσιν ἐκεῖθεν εἶναι τῶν ἐπιγείων. Πῶς γάρ; οἳ βίβλιον ἴσμεν Θεοῦ, τὴν οὐράνιον διασκόμησιν, ᾗ γενόμενον καὶ ἐσόμενον ἅπαν ἐγγέγραπται. Ἀλλὰ μόνοις ὁμολογοῦμεν γίνεσθαι γνώρισμα οἷς ἐπίπνοια γένοιτο θεία καί τις αὐγὴ φωτὸς ἀληθοῦς ἤτοι δι' ἄλλης τινὸς ὑπὲρ τέχνην ὁδοῦ ἢ καὶ διὰ ταύτης δήπου τῆς ἡμετέρας τέχνης ἐνίοτε, οὐ μέντοι σμικρά τινα καὶ μειρακιώδη ταῦτα καὶ ἀγενῆ καὶ οἷα Στίλπωνι τῷ Μεγαρεῖ φιλοσόφῳ ὄναρ ὁ Ποσειδῶν ὑπισχνεῖτο, ἀφυῶν φορὰν τῇ Μεγαρέων ποιήσειν πόλει αὐτοῦ τε εἵνεκα καὶ τῆς αὐτοῦ θυσίας [Plut. *de virt.* 12]. Οὐδὲ τὰ ἔτι τούτων γελοιωδέστερα, ὡς πλώϊμος

5 ἀνάγειν ABCLT : ἀνάγει GKH ‖ 11 παρίουσι BCL : παροῦσι cett. ‖ 12 ἀγορᾷ BCGKHLT : ἀγοραῖς A ‖ τῶν δείπνων BCGKHT : τὰ τῶν δείπνων AL ‖ 20 σμικρολόγους AC : μικρολόγους BL : μακρολόγους GKHT ‖ 24 μόνοις ABGKHT : μόνοις ἐκείνοις CL.

des hommes sensés ne pourraient entendre ou lire, sans railler ni se moquer.

Ne nous en veux pas de passer sous silence la plupart des faits que tu désirais connaître. Nous n'avons pas fait amitié avec toi pour te faire part de nos ennuis. Comment le soutenir? Car nous te communiquons tout, chaque fois qu'il nous arrive de nous rencontrer, et nous te le présentons comme un déjeuner sur table. Mais c'est à cause de ces radoteurs que je n'ai pas cru bon de les confier à l'écriture, pour le moment du moins. Leur livrer ces renseignements, c'est la même chose, à mon avis, que de donner à un fou une épée.

ἔσται δηλαδὴ ταῖς κορώναις αἰθὴρ καὶ τοῖς ἰχθύσιν αἱ ἄβυσσοι βάσιμοι, ἀλλ' ὅσα τε ἀκούειν καὶ λέγειν ἀνδράσι φρονίμοις τῶν ἀκωμῳδήτων ἂν εἴη.

Μὴ οὖν σύ γε σιωπῇ παρελθοῦσιν ἡμῖν τὰ πλείω σοι τῆς ἐφέσεως ἄχθου· οὐδὲ γὰρ ἕν τι τῶν λυπούντων ἡμᾶς τὴν σὴν ἐπὶ τούτοις πεποιήμεθα κοινωνίαν (πῶς γάρ, οἳ ταμιεύομεν πάντα σοι, ὅταν ἐς ὁμιλίαν ἀλλήλοις ἀφικέσθαι ἐγγένηται, καθάπερ τινα παραθεῖναί σοι τράπεζαν); ἀλλὰ τῶν λήρων εἵνεκα τουτωνὶ γραφῇ παραθεῖναι οὐκ ἄξιον ἡγησάμην, ἕν γε τῷ νῦν εἶναι. Ταὐτὸν γὰρ ἔγωγε ἥγημαι αὐτοῖς τε τοιαῦτα παρέχεσθαι καὶ μαινομένῳ ξίφος.

6 ἐπὶ τούτοις AL : om. cett. | 10 τῷ BC : τῶν cett.

35

Au Sévaste[1] Michel Caloeidas.

Lorsque Pythagore de Samos voulait faire voir aux hommes quelle était la durée de la vie, il ne se montrait qu'un instant, dit-on, et puis se cachait ; cette courte apparition symbolisait avec une exacte concision toute l'image de la vie, qui nous paraît longue. Désireux de prouver l'inopportune sottise de ces gens qui vivent dans une ignorance crasse[2], j'ai pris un autre moyen : je suis resté dans un silence complet, sans mot dire, pendant cette année ; ce ne fut pas sans peine, il est vrai ; je l'ai fait tout de même, et j'ai parfaitement atteint mon but. Ne sois pas surpris si Pythagore a fait aisément et rapidement sa démonstration, et si nous, nous l'avons faite longuement et difficilement. Si la sottise est un fléau plus grand que tous les maux que produit la terre, selon le mot du sage, nous nous sommes préparés à livrer des batailles plus rudes que celles que livra Pythagore, car il vivait avec des gens sensés. Tu ne dois donc pas railler mon silence ni me faire les reproches que tu m'adresses.

Tu le sais, ces gens me traitaient comme Théstoridès le Phocéen traitait les poèmes d'Homère[3]. Il les avait volés et se les était appropriés. Il allait comme un bouffon de côté et d'autre, il se calomniait et briguait la célébrité par des moyens illégitimes. Ainsi faisaient la plupart des sophistes nos contemporains : prenant comme base celles de nos déclarations dont ils avaient eu connaissance, ils en rabattaient les oreilles à tous, les inondant tous d'un déluge de paroles, sans respecter le sens des ouvrages, qu'ils avaient réussi à se procurer. Ce qu'ils avançaient était vague, obscur ; on eût dit des fœtus avortés. Ce

1. Titre honorifique.
2. Peut-être Grégoras songe-t-il ici aux ineptes prédictions, dont il parle dans la lettre 19, cf. *Hist.* IX, 11, 447-448.
3. Théstoridès connu pour avoir volé les poèmes d'Homère. Cf. *Epigr. Hom.* 5 (Didot. *Homeri Carmina*, p. 578).

35

Τῷ σεβαστῷ Καλοειδᾷ Μιχαήλ. [1332]

Τὸν Πυθαγόραν ἐκεῖνον τὸν Σάμιον, ὁπότε βουληθείη ἐλέγξαι τῶν ἀνθρώπων ὁπόσος ὁ βίος ἐστί, βραχὺ φανέντα φασὶν ἀποκρύψασθαι, διὰ ταυτησὶ τῆς μικρᾶς ἐμφανείας ὅλην τοῦ μακροῦ βίου τὴν φαντασίαν ἐς βραχεῖαν συστείλαντα ἀλήθειαν. Ἐγὼ δὲ τῶν ἀμαθίᾳ μεγίστῃ συζώντων ἀνδρῶν τουτωνὶ ζητῶν ἐλέγξαι τὴν ἄκαιρον φλυαρίαν, ἕτερον τρόπον, ὅλον σιωπῶντα καὶ ἄγλωττον ἤνυσα τὸν ἐνιαυτόν, καὶ μόλις μέν, ἤνυσα δ' οὖν, μάλα εὐθὺ τοῦ σκοποῦ. Μὴ θαύμαζε δὲ εἰ Πυθαγόρας μὲν ῥᾷστα καὶ διὰ βραχέος τὸν ἔλεγχον ἐποιήσατο, ἡμεῖς δὲ διὰ μακροῦ καὶ μόλις. Εἰ γὰρ ἃ γῆ φέρει πάντων βαρύτερον εἶναι τοὺς ἄφρονας ἔφασαν οἱ σοφοί, πρὸς βαρύτερον ἄρα ἡμεῖς τῶν ἀγώνων ἀπεδυσάμεθα ἢ Πυθαγόρας, ἀνθρώποις ἐχέφροσιν ὁμιλῶν, ὥστε σὲ σκώπτειν οὐ χρὴ τὴν σιγὴν καὶ προσάπτειν οἷα δὴ καὶ προσάπτεις ἐγκλήματα.

Οἶσθα γὰρ ὡς ὅμοιον ἐπ' ἐμοὶ καὶ αὐτοὶ ποιοῦντες ἦσαν καὶ Θεστορίδης ὁ Φωκαιεὺς ἐπὶ τοῖς Ὁμήρου ποιήμασι. Ὡς γὰρ ἐκεῖνος κλέπτων ἐσφετερίζετο ταῦτα, καὶ ὥσπερ βωμολοχῶν περιῄει καταψευδόμενος ἄντικρυς ἑαυτοῦ καὶ φιλοτιμούμενος [Epigram. Hom. 5] ὅθεν οὐ θέμις οὕτω καὶ τῶν καθ' ἡμᾶς τουτωνὶ σοφιστῶν οἱ πολλοί, καθάπερ ἐξ ὁρμητηρίου τῆς ἡμετέρας ὁρμώμενοι γλώττης, ᾗ ἂν ἐντύχοιεν, πᾶσαν κατέκλυζον ἀκοὴν καὶ πολλῆς ἐνεπίμπλασαν τρικυμίας, οὔτε τοὺς λόγους ὧν παρειλήφεσαν διασώζοντες, καὶ ἃ μέντοι προὔφερον, τυφλὰ καὶ ἀσαφῆ καὶ οἷα τὰ τῶν

A 94-95. B 3r-5r. C 90r-91r. T 297r-303r. G. 196v-198r. Kp. 453-456. H 113v-115v. R. 5v-8r. = Mystoxydès, let. 6 d'après R.

Tit. : Τῷ σεβαστῷ Καλοειδᾷ Μιχαήλ GKH : Τῷ σεβαστῷ Καλοειδᾷ ABCT, sine inscriptione R.

n'est pas tout : ils débitaient des prophéties et je ne sais quels étranges présages, comme s'ils venaient de sortir d'Éleusis ou du vénérable oracle de Delphes. Le comble, c'est qu'ils se conduisaient, dans leurs attaques contre moi, d'une façon indigne : comme des taureaux furieux, ils bondissaient sur moi et agitaient leurs cornes dans une colère folle[1], tels encore ces Titans qu'Homère, nous le savons, dresse contre Zeus[2]. Ces gens ne se souciaient nullement de combattre à armes égales, et ne négligeaient point les insultes ; ils allaient chercher des termes pleins d'emphase, ne ménageaient en rien ce qui faisait partie de l'étrange phalange, tenaient des raisonnements pleins d'orgueil, la bouche toujours pleine de mots tragiques, à mon égard et donnaient à entendre, peu s'en faut, qu'il y aurait des désordres plus grands encore que les désordres actuels. Il n'y avait personne qui ne vît là une preuve d'orgueil et qui ne s'en moquât.

Leur impudence est connue en tout lieu. Le bruit courait les rues de l'insolente attaque, que de mauvais génies, foncièrement méchants, à mon sentiment, réussirent à monter contre la science. Ils se sont servis comme instruments de tous ceux qui sont vraiment gens communs, grossiers, boiteux, décrépits et atteints de strabisme. Pleins d'insignifiance, ils vont et viennent, calomnient les choses qu'ils devraient épargner, les gens qu'ils devraient respecter. Je n'avais pas en main de bâton, ni de sceptre, comme en portent ceux qui rendent la justice, afin de ramener à la raison le peuple égaré, comme le Thersite d'Homère que reprit ainsi Ulysse d'Ithaque[3] ; je n'avais pas non plus les foudres qui châtient les méchants, comme les Cyclopes en forgeaient jadis à Zeus, pour frapper d'un coup de tonnerre éthérien les bourreaux de la vérité et pour les disperser. J'ai pris un autre moyen, comme tu le sais. Problèmes astronomiques

1. Allusion à la légende d'Io, métamorphosée en génisse. Cf. Eschyle, *Prométhée*, 561-779.

2. Allusion vraisemblablement des êtres comme Briarée (*Il.*, I, 403) ou Ephialte (*Od.*, XI, 305). Homère nous dit seulement que Zeus, pour consolider son pouvoir, dut précipiter les Géants dans les Enfers. *Il.*, VIII, 478 sq. ; XIV, 200 sq.

3. Hom. *Il.*, II, 212-277.

σπερμάτων ἀμβλώματα, οὐ μόνον δὲ ἀλλὰ καὶ κληδόνας καὶ φήμας τινὰς ἀλλοκότους ἐτερατεύοντο, ὥσπερ ἂν εἰ τῆς Ἐλευσῖνος ἢ τῶν σεμνῶν τῶν Δελφῶν θεσπισμάτων ἄρτι ἐξῄεσαν. Τὸ δὲ μεῖζον, ὅτι καὶ κατ' ἐμοῦ γε αὐτοῦ δρῶντες ἔλαθον ὅσα οὐκ ἄξια καθάπερ οἱ στρηλατούμενοι ταῦροι τῇ ἐμῇ τύχῃ ἐπιπηδῶντες καὶ τὸ κέρας ἐπισείοντες μάλα ἰταμόν· οἵους καὶ τοὺς Τιτᾶνας ἐκείνους ἀκούομεν, οὓς Ὅμηρος ἐπανιστᾷ κατὰ τοῦ Διός. Καὶ τέως μὲν δὴ ἀπὸ τοῦ ἴσου συνίστασθαι καὶ λοιδορεῖν ἀφειδεῖς ἦσαν, καὶ ὅλους ἐξήντλουν ὄγκους ῥημάτων οὐδενὸς ὁπόσα τῆς ἀτόπου φάλαγγος ἦσαν φειδόμενοι, ἔχοντες δ' ἔτι καὶ σφόδρα ἐξῳδηκότας τοὺς λογισμοὺς καὶ στόμα πολλὴν κατ' ἐμοῦ γέμον τὴν τραγῳδίαν, μονονουχὶ πλείονα τοῦ ἐνεστῶτος τὸν μέλλοντα ὑπεσήμαινον θόρυβον. Καὶ ἦν οὐδεὶς ᾧ μὴ τρυφῶσα καὶ γελῶσα τὰ τοιαῦτα ὑπόθεσις ἔκειτο.

Δεδήμευται γὰρ πανταχῆ καὶ ἔρρει διὰ τῶν ἀγυιῶν ἡ τῆς ἀναιδείας φήμη ἣν πονηροί τινες, οἶμαι, Τελχῖνες κατὰ τῆς ἐπιστήμης ἐξώπλισαν, ὀργάνῳ χρησάμενοι, ὅσοι φαῦλοί τινες καὶ ἀγεννεῖς εἰσὶ ἄνθρωποι, χωλοί τε ῥυσοί τε παραβλῶπες τ' ὀφθαλμῷ, καὶ ὅσοι πολλῆς τῆς κουφότητος ἐμπλησάντες ἑαυτοὺς περιίασιν βλασφημοῦντες ἃ μὴ χρὴ καθ' ὧν οὐ χρή. Ἐμοὶ μὲν οὖν τέως ἀνὰ χεῖρας σκυτάλη τις οὐκ ἐνῆν οὐδέ τι σκῆπτρον, ὁποῖον περὶ τὰς δίκας φορέουσι δικασπόλοι, ἵνα σωφρονίσω μαινόμενον δῆμον, ὥσπερ τὸν τοῦ Ὁμήρου Θερσίτην ἐκεῖνον ὁ Ἰθακήσιος Ὀδυσσεύς, οὐδ' αὖ κεραυνοί τινες παιδευταὶ τῶν κακῶν, ὁποίους τῷ Διὶ παλαὶ δημιουργοῦντες ὑπῆρχον οἱ Κύκλωπες, ἵν' αἰθερίας πληγῆς πειραθέντες οἱ δήμιοι διασκεδασθῶσι τῆς ἀληθείας. Ἀλλ' ἑτέραν ἐτραπόμην καὶ οἵανπερ οἶσθα αὐτός. Τὰς γὰρ ὑπὲρ αὐτοὺς ἀστρονομικὰς ὑποθέσεις καὶ ὧν λόγοι

4 ἐμοῦ post κατ' delevit B ‖ 5 οὐκ A C : om. cett. ‖ 18 ὀργάνῳ — οὐ χρὴ solum praebet A ‖ 29 οἵανπερ οἶσθα correxi : οἷαν εἴπερ τις A : οἵανπερ τις cett.

qui les dépassent, sujets délicats dont ils flairent comme des chiens la solution, j'ai tout laissé, tout négligé, jugeant bon de les confondre par des questions plus élémentaires et flageller ainsi habilement leur arrogance, afin de les couvrir d'une plus grande honte. Échouer dans des controverses subtiles ne provoque ni complètement ni ouvertement les railleries : la critique est fort légère et en quelque manière atteinte d'ophtalmie ; on la dirait enveloppée de brume, et, comme Héphaistos, elle est d'ordinaire boiteuse et ne sait de quel côté se porter. Échouer dans des controverses insignifiantes et quelconques, prouve avec une évidence aveuglante et avec plus d'éclat que le soleil de midi, l'ignorance et la présomption.

J'ai gonflé d'orgueil ces gens en leur disant qu'il y aurait après cette éclipse de soleil[1] une autre éclipse, dont il conviendrait de déterminer le jour, l'heure, l'espèce. Puis, j'ai sacrifié au silence, et j'ai passé ainsi jusqu'ici l'année entière[2]. Par ces paroles, je leur ai fait l'impression d'un homme qui aurait lancé dans la mer profonde une pierre précieuse et qui inviterait à plonger pour aller la chercher à l'endroit de l'abîme, du gouffre marin où elle a été jetée. Rien de semblable, en fait : c'était chose aussi facile qu'à un bambin de prendre un fagot en main.

Mais, puisqu'on l'a prouvé, les moustiques sont bien des moustiques et les fourmis des fourmis, puisque tout désordre a été chassé loin de Zeus et de ses foudres, acquiesçons à ton désir et à celui de tous ceux qui, par ton entremise, me posent cette question. Je ne voudrais point, pour toi, de propos délibéré, l'exposer, sans en donner les raisons adéquates ; je n'ai pas cessé d'entretenir ta curiosité, en indiquant à la fois et la manière dont tournaient les faits et leurs causes ; je voudrais en faire autant aujourd'hui.

« Je le voudrais bien, et ce serait bien mieux. »

Serait-il naturel, pour complaire à la foule et pour

1. L'éclipse de soleil du 16 juillet 1330. Il y en eut une autre le 30 novembre 1333.
2. L'année 1332.

μεγάλοι τὰς ἀποδείξεις ἰχνηλατοῦσι, πάσας ταύτας ἀφεὶς καὶ παραδραμών, διὰ τῶν σμικροτέρων ἔκρινα δεῖν αὐτῶν ποιεῖσθαι τὸν ἔλεγχον, δεξίως οὑτωσί πως ἐπιρραπίζων τὴν τούτων ὀφρύν, ἵνα μᾶλλον αἰσχύνοιντο. Αἱ γὰρ ἐν τοῖς μεγίστοις ἀγῶσιν ἀμηχανίαι οὐκ ἄκρατον οὐδ' ἐμφανῆ τὴν χλεύην ἐπισύρονται, ἀλλὰ μικρά τινα, καὶ ὡς εἰπεῖν, ὀφθαλμιῶσαν καὶ ὁμιχλωδῆ καὶ κατὰ τὰς Ἡφαίστου πορείας καὶ ταύτην, ὡς τὰ πολλά, χωλεύουσαν τε καὶ ἐπαμφοτερίζουσαν· αἱ δ' ἐν τοῖς ἥττοσι καὶ προχείροις, αὗται δ' ἔλεγχος γίνονται τῆς ἀμαθίας τῶν θρασυτέρων μάλα σαφὴς καὶ μεσημβρινῆς ἀκτῖνος περιφανέστερος.

Ὅθεν μετεωρίσας αὐτούς, ὡς ἔσται καὶ ἄλλη μετὰ τὴν ἐπισκότησιν ταυτηνὶ τοῦ ἡλίου, ἧς ἡμέραν καὶ ὥραν καὶ ποσότητα δεὸν εὑρεῖν, εἶτα σιγῇ θύων διήγαγον μέχρι καὶ ἐς τὴν τήμερον ὅλον ἐνιαυτόν· οἷς ὅμοιος ἔδοξα ταῦτ' εἰπὼν ὥσπερ ἂν εἰ λίθον πολυτελῆ κατὰ μεγάλης θαλάττης ἀφείς, εἶτα ἐπέταττον οὗ τῆς ἀβύσσου καὶ τῶν θαλαττίων πυθμένων ἐκεῖνος κεῖται ῥιφείς, καταδύντας ζητεῖν. Τὸδ' ἦν οὐχ ὅμοιον, ἀλλὰ τοσοῦτον τῶν κουφοτάτων ὅσον καὶ σμικρῷ παιδὶ καλάμης φάκελλον ἀνὰ χεῖρας λαβεῖν.

Ἀλλ' ἐπειδή γε κώνωπες ἠλέγχθησαν ὄντες κώνωπες καὶ μύρμηκες αὖθις οἱ μύρμηκες καὶ θόρυβος ἅπας ἐλήλαται πόρρω Διός τε καὶ κεραυνῶν, φέρε τὴν σὴν καὶ ὅσοι διὰ σοῦ μοι τὴν αἴτησιν φέρουσι πάντων τὴν ἔφεσιν ἐκπεράνωμεν. Καίτοι σοῦ γε εἵνεκα, οὐκ ἂν λόγων τῶν προσηκόντων ἄνευ ἑκών γε εἶναι ἔγωγε ἐβουλόμην διεξιέναι, ἀλλ' ὥσπερ ἀεὶ τούς τε τρόπους καὶ τὰς αἰτίας τοῖς πράγμασι συγκεραννὺς τὴν ἔφεσιν ἔτρεφον τὴν σήν, οὕτω καὶ νῦν μοι ἐθέλοντι ἦν.

Καί κε βουλοίμην καί κεν πολὺ κέρδιον ἦεν,

[Hom. λ 358 ; υ 316].

Ποῦ γὰρ εἰκὸς τῶν πολλῶν εἵνεκα καὶ τοῦ σφῶν ἐμπιπλᾶν τὰς ὀρέξεις, οἷά τινα φόρον ὀφείλειν εἰσφέρειν ἐτήσιον

1 ἰχνηλατοῦσι B : ἰχνηλατῶσι cett. ‖ 19 τοσοῦτον τῶν κουφοτάτων B : τοσοῦτον κουφοτέων cett.

satisfaire son désir, d'être tenu, comme on paie un tribut annuel, de traiter ainsi ces questions, caricatures de la science, comme jadis les Athéniens et les Béotiens, après leurs défaites, payaient une contribution annuelle à Lysandre, à Dercyllidas et aux gouverneurs Lacédémoniens? Mais ton amitié est pour moi une nécessité; elle m'a paru, dans bien des cas, invincible, car elle se présente comme un maître débonnaire et elle est bien plus forte que mes protestations. Il me faut employer de nouveau les mêmes moyens, bien qu'ils nous donnent ici une notoriété fort peu grande, pour ne pas dire le contraire.

L'éclipse de soleil, que nous avions clairement annoncée ayant eu lieu[1], il doit se produire maintenant celle dont nous avons parlé en termes obscurs; elle aura lieu très près de douze heures, le 14 mai de la première indiction[2] et sera plus importante que toutes celles que nous avons vues. Après celle-ci, il y en aura encore une autre. Mais nous devons de nouveau observer le silence, à cause des profanes et pour laisser s'exercer sur ce sujet ceux qui s'initient aux mystères de la science.

Je déplore personnellement, je m'indigne vivement, il me faudrait les pleurs d'Héraclite, au spectacle de la cruelle tyrannie qu'exerce le temps, en le voyant sans trêve détruire les choses, en le voyant vendanger à pleines mains, moissonner ce qu'il y a de plus beau, tel un bourreau impitoyable, qui n'assouvit point son désir de faire le mal[3]. Vois l'astronomie : l'indifférence de ceux qui lui pourraient venir en aide[4], la jalousie de quelques mauvais génies l'ont précipitée dans une maladie très grave, si grave qu'on ne peut encore affirmer qu'elle ne sera pas amenée à disparaître. Mais ces choses sont à cœur à Dieu, le dispensateur, le maître des biens.

Revenons au chemin, où nous nous étions d'abord engagé avec notre sujet. Homère, qui décrit le char d'Athènè, mais pas du tout celui de Zeus parce que la

1. L'éclipse du 30 novembre 1331.
2. Il y eut une éclipse de soleil le 14 mars 1333.
3. L'époque n'était guère favorable aux études : guerres civiles, religieuses, luttes, contre les Serbes, les Bulgares, les Turcs.
4. On ne voit pas très bien à qui Grégoras peut faire ici allusion.

ταύτῃ τὰ τῆς ἐπιστήμης παίγνια· καθάπερ Λυσάνδρῳ καὶ Δερκυλλίδᾳ καὶ τοῖς ἐκ Λακεδαίμονος ἁρμοσταῖς δασμὸν τὸν ἐτήσιον Ἀθηναῖοι πάλαι καὶ Βοιωτοὶ δυστυχήσαντες. Ὅμως ἐπειδήπερ ἄμαχον ἔδοξεν ἡ τῆς φιλίας ἀνάγκη πολλάκις, καθάπερ τις ἐπιοῦσα ἡδὺς ἐπιστάτης, καὶ πολλῷ γε κρείττων ἀντιφθεγγομένης τῆς ἡμετέρας γλώττης, τοῖς αὐτοῖς ἄρα ἀνάγκη καὶ πάλιν κεχρῆσθαι, καίπερ οὐ μάλα τοι ἀξιόλογον ἐπισυρομένοις ἐνταῦθα τὴν δόξαν, εἰ μὴ καὶ τοὐνάντιον χρὴ λέγειν.

Τελεθείσης γὰρ ἣν ἐς τοὐμφανὲς ἀπεφηνάμεθα τοῦ ἡλίου ἐπισκοτήσεως, ἐνδέχεσθαι λοιπὸν χρὴ καὶ ἣν ἀσαφῶς ἐπηγγειλάμεθα γενησομένην περὶ ὥραν ἔγγιστα δωδεκάτην τῆς δεκάτης τετάρτης ἡμέρας τοῦ μαίου τῆς πρώτης ἰνδικτιῶνος, ὧν ἡμεῖς ἑωράκαμεν μείζονα πασῶν· ἐνδέχεσθαι δὲ καὶ μετὰ ταύτην αὖθις ἑτέραν· ἀλλὰ σιγᾶν αὖθις χρή, τῶν τε βεβήλων εἵνεκα, καὶ ἵν' εἴη τοῦτο γυμνάσιον τοῖς ἤδη πρὸς τὰ τῆς ἐπιστήμης εἰσαγομένοις μυστήρια.

Ἐμοὶ δὲ λυπεῖσθαι καὶ σφόδρα ἀσχάλλειν περίεστι, καὶ τῶν Ἡρακλείτου δεῖσθαι δακρύων, δρῶντι τὴν πικρὰν τυραννίδα τοῦ χρόνου, πῶς ἀεὶ τῶν πραγμάτων ἀφαιρεῖται καὶ ὅλαις χερσὶ τρυγᾷ καὶ θερίζει τὰ κάλλιστα, καθάπερ τις βαρὺς δήμιος, ᾧ κόρος οὐκ ἔπεισι τῆς βλαπτούσης ὁρμῆς. Ἰδοὺ γὰρ καὶ τὴν ἀστρονομικὴν ἐπιστήμην, εἴτε ῥαθυμίᾳ τῶν βοηθεῖν δυναμένων, εἴτε τινων βασκανίᾳ Τελχίνων εἰς τὰς ἐσχάτας συνήλασε νόσους, καὶ ὅσον οὐδέπω πρὸς τὸ μηκέτι εἶναι ξυνωθήσειν ὑπισχνεῖται τελέως· Ἀλλὰ ταυτὶ μὲν μελήσει Θεῷ, τῷ πάντων, οἷς τἀγαθὸν σύνεστι, παροχεῖ καὶ ταμίᾳ.

Ἡμεῖς δ' ἐς τὸ πρότερον ἴχνος τοῦ λόγου φέρε ἐπανακάμψωμεν. Ὅμηρος γὰρ ἐκεῖνος, τὸ τῆς Ἀθηνᾶς διηγούμε-

4 τῆς φιλίας ACTGKHR : τῆς σῆς φιλίας B || 11 ἐνδέχεσθαι ABCTR : ἐνδέχεσθαι GKH || 12 γενησομένην AB : γενομένην cett. || 14 ἐκδέχεσθαι ABCTR : ἐκδέχεσθαι GKH || 15 αὖθις ἑτέραν ACTGKHR : αὖ ἑτέραν B || 22 ἔπεισι B : ἔπεισε cett. || 24 εἰς ACTGKHR : ἐς B || 26 μηκέτι BCTGKHR : μηκέτ' A.

langue et la pensée sont impuissantes à le faire, s'est attiré, de la part d'imbéciles, les reproches de pauvreté d'élocution et d'invention. Nous pourrions, nous, être plus loquace. Découragé, nous avons suivi, en cette circonstance, nos habitudes, et certains pourront en donner une raison, n'importe laquelle. Ne nous inquiétons pas d'Hippoclide. Celui qui a des prétentions à la science ne doit pas vivre pour la foule, mais pour lui. Après de longs siècles, certaines règles ont été ébranlées et sont devenues peu sûres ; dans l'intérêt de la science, nous n'hésiterons pas à les redresser comme il convient : on ne doit pas transmettre les théories scientifiques, lorsqu'elles sont douteuses.

νος ἅρμα [Hom. E. 719, sqq.], τὸ δὲ τοῦ Διὸς ἥκιστα, ἀσθενούσης γλώττης καὶ διανοίας, ἐπιτίμια κεκόμισται παρὰ τῶν ἀφρόνων. Ἡμεῖς δ' εἰ καὶ πλέον μέν τι λέγειν ἐξόν, ἔπειτα ἐρραθυμημένοις ἡμῖν αὐτοῖς, ἐπὶ ταῦτα χρησαμένοι δι' οὓς γε ἡμεῖς ἴσμεν τοὺς τρόπους, αἰτίαν ὁποιανοῦν κομισαίμεθα παρ' ὁτωνδήποτε · Ἱπποκλείδῃ φροντίζειν οὐ χρή [Herod. VI. 129] · οὐ γὰρ ταῖς τῶν πολλῶν δόξαις ζῆν, ἀλλ' ἑαυτῷ δεῖ τὸν σοφίας μεταποιούμενον. Ἐπεὶ δὲ ὁ πολὺς χρόνος τῶν κανόνων κεκίνηκεν ἔστιν ἃ πρὸς τὸ σφαλερόν, καὶ τούτοις ἡμεῖς, τῆς ἐπιστήμης χάριν, τὴν προσήκουσαν οὐκ ὀκνήσομεν ἐπιθεῖναι διόρθωσιν · οὐ γὰρ χρεὼν ἀμφισβητήσιμα τὰ τῆς ἐπιστήμης πορεύεσθαι δόγματα.

9 ἔστιν ἃ correxi : ἔστιν οὗ codd. ‖ 11 ἐπιθεῖναι AB : ἐπιθῆναι cett.

45

Au très respectable Cathigoumène du très vénérable monastère du Chortaïto, a Maxime.

Thalès de Milet, jadis, s'estimait heureux et remerciait vivement le sort de l'avoir fait naître non pas animal, mais homme[1]. En l'apprenant, je me refusai à être de l'avis de cet homme; j'étais même fort peu éloigné, ma foi, de le blâmer. Si le fait de venir au monde, comme homme, entraînait fatalement avec soi le fait d'être bon, il faudrait souhaiter être homme, et rien ne manquerait vraiment pour être déclaré heureux. Mais, nous le savons, bien des hommes n'ont de bonté ni native ni acquise. Il vaudrait bien mieux pour eux, de deux choses l'une : troquer leur nature contre celle de la bête ou succomber bien vite et se voir recouvrir d'une épaisse couche de terre plutôt que de rester en vie et de ne recueillir que moqueries de la part de ceux qui les voient. Preuve évidente qu'il ne peut paraître certain qu'on s'estime tout bonnement heureux parce qu'on se tient pour un homme et qu'on n'est pas par nature un animal, mais parce que venu au monde comme homme, on a obtenu quelque chose de ce qui rend l'homme heureux.

Pour ma part, je peux me tenir désormais pour un homme heureux, chose fort naturelle, et je peux rendre à Dieu mille actions de grâces d'être venu au monde un homme et de n'être né nulle part ailleurs que dans le pays, le plus beau de ceux qu'éclaire le soleil, dans le pays qui a produit un homme aussi célèbre que toi. Les preuves de son antique splendeur sont magnifiques et supérieures à ce que l'on va chantant dans l'univers; il y a toi, également, dont ce pays s'enorgueillit, à bon droit, comme d'un joyau. Pour éviter de nous faire accuser d'avancer volontaire-

1. Diog. Laërt. *Thalès*, I, 33.

45

Τῷ τιμιωτάτῳ καθηγουμένῳ τῆς σεμνοτάτης μονῆς τοῦ Χορταΐτου (κυρῷ) Μαξίμῳ.

[1330-1335.]

Θαλῆν τὸν Μιλήσιον ἔγωγε πάλαι ἀκούων ἑαυτὸν μακαρίζοντα καὶ χάριτας ὅλας ἀποδιδόντα τῇ τύχῃ ὅτι μηδὲν τῶν θηρίων ἀλλ' ἄνθρωπος ἐγεγόνει [Diog. Laërt. *Thales*, I, 33], ἐς τοσοῦτον ἀπειπάμην συνθέσθαι ἀνδρὶ ὡς ἔγγυς ἤδη καθῆσθαι τοῦ καὶ πολλοῦ γε ἐλλείπειν μὴ μέμφεσθαι. Εἰ μὲν γὰρ ἅμα τῷ γίνεσθαι ἄνθρωπον ἀναγκὴ καὶ ἀγαθὸν εἶναι ἑπόμενον ἦν, εὐκτὸν ἂν ἦν καὶ πρός γε δὴ τοῦ μακαρίζεσθαι οὐκ ἂν ὡς ἀληθῶς ἐνέδει· νῦν δ' ἴσμεν πολλοὺς μηδὲν μήτ' οἴκοθεν μήτ' ἐκ γειτόνων χρηστὸν κεκτημένους· οἷς πολλῷ δήπου βέλτιον ἂν ἦν δυοῖν θάτερον, ἢ θηρίου φύσιν ἀλλάξασθαι ἢ πεσόντας ἐν βραχεῖ πολλὴν ἐπιθεῖναι γῆν, τοῦ ζῶντας πολὺν πρὸς τῶν δρώντων καρποῦσθαι τὸν γέλωτα. Ὡς εὔδηλον εἶναι τοὐντεῦθεν μὴ ἂν ἀσφαλῶς ἔχειν δοκεῖν, εἴ τις ἁπλῶς οὑτωσὶ μακάριον ἑαυτὸν ὅτι ἄνθρωπος ἥγηται καὶ οὐδὲν ἐπεφύκει θήριον, ἀλλ' εἰ ἄνθρωπος γενόμενος καὶ δι' ἃ μακαρίζεται ἄνθρωπος, ἔτυχεν ἔστιν ὤν.

Ἐγὼ δὲ λοιπὸν μακαρίσαιμι ἂν ἐμαυτόν, ὡς εἰκός, καὶ τῷ Θεῷ πλουσίας ἀφοσιωσαίμην τὰς χάριτας, ὅτι γενόμενος ἄνθρωπος, οὐκ ἐν ἄλλῃ γεγένημαι γῇ πλὴν τῇ βελτίστῃ τῶν ὑφ' ἡλίῳ καὶ σὲ τὸν τοσοῦτον προενεγκούσῃ· καλὰ μὲν γὰρ αὐτῇ καὶ τὰ τῆς πάλαι εὐδαιμονίας μαρτύρια καὶ βελτίω ἢ ὅσα κατὰ πᾶσαν θρυλλεῖται γῆν, ἀλλὰ καὶ τὸ σόν, ὄντως καυχήσεως στέφανος. Καὶ ἵνα μή τις ἡμῖν τὰ λεγόμενα κιβ-

A 145v-147v. C 75v-76r ·T 70v-77v. B 45v-47v. G 123v-125r. K 283-287. H. 45r-47r U. 38r-41r. = Sathas, Ann. Ass. Enc. Et. G r. 14 (1880) 217-224 d'après G.

Tit. : Τῷ τιμιωτάτῳ καθηγουμένῳ τῆς σεμνοτάτης μονῆς τοῦ Χορταΐτου (κυρῷ) Μαξίμῳ A : Τῷ καθηγουμένῳ τῆς μονῆς τοῦ Χορταΐτου ἐν Θεσσαλονίκῃ Μαξίμῳ U Τῷ αὐτῷ cett. || 20 καλά AB : ἀλλὰ cett. ἄλλα Sathas.

ment des faits mensongers et imprécis, remontons un peu plus haut dans le passé.

Ce qui se rapporte à la première domination des rois assyriens, et à l'histoire des époques suivantes, où Perses et Mèdes étendaient leur pouvoir sur l'Asie entière et épargnèrent notre seul pays, comme des gens pris de peur devant un feu qui dévore invinciblement tout ce qu'il rencontre dans sa marche, cela je le néglige. Ces faits, vu leur nombre, nous paraissent aujourd'hui utiles à contretemps. Mais parlons des Hellènes, qu'emmena avec lui dans la Haute Asie, Cyrus, fils du premier roi des Perses, lorsqu'il porta ses armes et lança ses attaques contre ses frères de race, après la mort de Cyrus, dans l'intérieur des terres près de Babylone et de Suze : ceux qui revenaient, du moins, durent songer à leur patrie. Ils avaient franchi de longs espaces et fait, entre temps, bien des fois, l'épreuve de la profonde lâcheté des Barbares. Ils avaient perdu un grand nombre des leurs, tué un plus grand nombre encore d'étrangers ; ils ne trouvèrent auprès de personne, avant d'avoir touché à notre ville, rien de ce qui permet de ranimer des âmes noyées, pour ainsi dire, dans d'immenses malheurs et de réconforter les corps épuisés déjà par de longues fatigues. Ils prirent l'attitude de gens intimidés et profitèrent de la bonté d'âme d'hommes, prêts, de tout temps, à tendre la main aux malheureux, comme au sortir d'une nuit épaisse vient le soleil, comme des marins, échappés à une mer démontée et houleuse, aperçoivent le port, garant de leur salut.

Plus tard, Alexandre, qui bouleversa l'Asie entière et qui mit son point d'honneur à ne rien laisser, sans l'avoir vu, hauteurs escarpées, gouffres souterrains, montagnes au sommet perdu dans les nuages[1], Alexandre ne se sentit pas le courage d'affronter la vue de nos concitoyens ; délibérément, il renonça à passer par chez eux, dans la crainte de voir sa gloire, qui était grande et qui montait, pour ainsi dire, jusqu'au ciel, s'écrouler bien vite, s'il se mesurait avec des hommes plus forts que la souffrance.

1. Même souvenir dans l'*Éloge de Constantin*, cod. Ham. 453, fol. 47 v.

δηλεύῃ ψευδόμενος κατὰ γνώμης λόγους ἀμφιβόλους, φέρε πρός τ' ἀρχαιότερα τὸν λόγον ἀνάγωμεν.

Καὶ τὸ μὲν ἐπὶ τῆς πρώτης βασιλείας Ἀσσυρίων καὶ ὅσα ἐφεξῆς ἐπὶ Περσῶν καὶ Μήδων, ὡς, πάσης Ἀσίας τὸ κράτος περιβαλλόμενοι, μόνης τῆς ἡμετέρας ἀπέχοντο, καθάπερ φλόγα τὰ προσιόντα λαμπρῶς ἐμπιπρῶσαν ὑπεπτηκότες, λέγειν ἐῶ· ἐφόδια γὰρ ἡμῖν ἐν τῷ παρόντι ταῦτα τοῦ μὴ καιρίου νομίζεται διὰ πλῆθος. Ἀλλ' οἱ συναναβάντες Ἕλληνες Κύρῳ τῷ ἀπογόνῳ τοῦ πρώτου Περσῶν βασιλέως, ὅπλα καὶ βέλη καθ' αἵματος συγγενοῦς ἀραμένῳ, ἐπειδὴ Κῦρος μὲν ἐπεπτώκει ἄνω περὶ Βαβυλῶνα καὶ γῆν τὴν Σουσίων [Xen., *Anab.*, I 10], ἔδει δ' αὐτοὺς ἐξιόντας ἐκεῖθεν μεμνῆσθαι τῶν οἴκοι, πολλὴν διεληλυθότες γῆν καὶ πολλῇ μεταξὺ συντετυχηκότες ἀπονοίᾳ βαρβαρικῇ [Xén. *Anab.*, II-III, 5] καὶ πολλοὺς μὲν ἀποβεβληκότες τῶν οἰκείων, πλείους δὲ καταβεβληκότες τῶν ἀλλοτρίων, ἔτυχον παρ' οὐδενὸς τῶν πάντων οὐδενὸς ὁπόσα ψυχὰς βαπτισθείσας πολλαῖς τισι λύπαις καὶ σώματα μόχθοις ἤδη κατενεχθέντα μακροῖς ἀναφέρειν παρασκευάζει, πρὶν ἢ τῆς ἡμετέρας ἅψασθαι· αὐτοῦ γὰρ ὑποπεπτωκότι χρησάμενοι σχήματι, φιλανθρώπων ἀνθρώπων ἀπέλαυσαν, χεῖρα διδόναι τοῖς καμνοῦσιν ὄντων ἑτοίμων ἀεί, καὶ εἶδον τέως ὥσπερ ἐκ βαθείας νυκτὸς ἥλιον καὶ λίμενα σωτήριον, ὥσπερ ἐκ πελάγους καὶ χειμῶνας καὶ κλύδωνος [Xen., *Anab.*, VI, 2].

Εἶτα Ἀλέξανδρος ὁ καθ' ὅλης νεωτερίσας Ἀσίας καὶ φιλονεικήσας μηδέν τι καταλιπεῖν ἀθέατον, μήτε πέτρας ἀποτόμους μήθ' ὑπόγεια σπήλαια, μήθ' ὑπερνέφελα ὄρη, τοὺς ἡμετέρους ἰδεῖν οὐκ ἐθάρρησεν, ἀλλ' ὅλαις παρασκευαῖς τῆς ψυχῆς τὴν ἐς αὐτοὺς ἀπείπατο διάβασιν, δείσας μὴ τὸ πολύ τε καὶ οὐρανόμηκες ἑαυτοῦ κλέος ταχὺ διαφθείρῃ στερροτέροις τοῦ πάσχειν ξυμμίξας ἀνδράσι [Memno. 223-224 in *Photii Bibl.* gr. cod. 224 éd. I. Bekker].

1 λόγους correxi : ὁδούς codd. || 29 ἐς ABCTGU : εἰς KH.

Après sa disparition, Séleucus, Ptolémée, Cratère, Antigone[1], des satrapes plus ou moins puissants, se partagèrent tout son empire ; ils saccagèrent mutuellement leurs royaumes, car chacun voulait posséder davantage. Eumène, formé lui aussi à l'école d'Alexandre de Chersonèse et plein d'ardeur en quittant cet illustre maître[2], mais inférieur aux autres en richesse, en gloire, en célébrité[3], revendiquait, par pure bienveillance en faveur du fils d'Alexandre, l'héritage et le royaume du père de celui-ci. Il fit reposer tous ses espoirs en nous seuls, qui pouvions réaliser rapidement son intention. On ne le trompa pas dans son attente. Il eut, en eux[4], des alliés. Il se rencontra, bien vite, avec Cratère[5] et Néoptolème[6], généraux et guerriers illustres, les tua et réussit en cette délicate affaire, grâce aux nôtres[7]. Quant à Antigone, déjà très puissant alors, il le battit plus d'une fois, remporta sur lui d'éclatantes victoires et l'accula à un péril extrême. Le fils d'Alexandre aurait, peut-être, vite recouvré l'empire entier, si cet homme n'était tombé traîtreusement sous les coups de certains membres de son entourage[8].

Énée, appelé lui aussi, tout d'abord, du nom de notre cité[9], fut un puissant défenseur pour Ilios. Il fit mordre la poussière à bien des Hellènes, chassa les autres de là-bas, tel un brusque vent du nord balaie les nuées, et reçut une immense fortune comme prix de son alliance. Il l'utilisa à équiper de puissants navires ; il partit et soumit l'Italie entière. Le reste de l'Italie fut ensuite pacifié et colonisé par lui. Rome, le nom le plus illustre de l'univers, eut en ses descendants, des fondateurs de

1. Plut. *Eumène*, 3 sq.
2. Même développement presque mot pour mot dans l'*Hist.*, X, 7, 407.
3. Corn. Nepos. *Eum.*, I, (Sathas).
4. Les Héracléotes.
5. Plut. *Eumène*, 7.
6. *Id.*, *id.*, 5 et 7.
7. *Id.*, *id.*, 7 (Sathas).
8. *Id.*, *id.*, 8-19 (Sathas).
9. Rien de semblable dans la légende d'Énée, telle que nous la connaissons.

Κἀκείνου μετηλλαχότος, Σέλευκοι καὶ Πτολεμαῖοι καὶ Κράτεροι, καὶ Ἀντίγονοι [Plut., *Eum.*, 3 sqq.], καὶ μείζους καὶ ἧττους σατράπαι, τὴν ὅλην διαλαχόντες ἀρχήν, ἦγον τὰ ἀλλήλων καὶ ἔφερον, τοῦ πλείονος ἕκαστος ἐφιέμενοι. Τότε τοίνυν Εὐμένης, ὁ ἐκ Χερρονήσου τῆς Ἀλεξάνδρου παλαίστρας ὢν μὲν καὶ αὐτός, καὶ γέμων ὁρμῆς ἀπὸ γυμνασίου περιφανοῦς, λειπόμενος δὲ τῶν ἄλλων εἰς πλοῦτον καὶ δόξης λαμπρότητα [Corn. Nep., *Eum.*, I], διὰ δὲ μόνην εὔνοιαν ἀκραιφνῆ τῷ Ἀλεξάνδρου παιδὶ τὸν πατρικὸν καὶ βασίλειον κλῆρον περιποιούμενος, πρὸς οὐδένας ὅτι μὴ πρὸς μόνους τοὺς ἡμετέρους ὅλας ἐσάλευσε τὰς ἐλπίδας ῥᾷστα τὸ τῆς γνώμης ἔχοντας ἐντελὲς καταστῆσαι βουλόμενον· καὶ ἥκιστα ἔψευσαν ἑαυτὸν τῆς ἐλπίδος. Τούτοις γὰρ συμμάχοις χρησάμενος, τάχιστα Κράτερον [Plut., *Eum.*, 7] καὶ Νεοπτόλεμον [id. id. 5 et 7] στρατηγοὺς ἐπισήμους πολέμῳ ξυμβεβηκώς, ἔργον ἀπέφηνε ξίφους, πρᾶγμα μέγιστον, εὐχερέστατα δὲ διὰ τοὺς ἡμετέρους κατειργασμένος [Plut., id., 7]. Καὶ Ἀντίγονον δέ, τὸν μεγίστην ἤδη περιβαλλόμενον δύναμιν, πολλάκις κατεστρατηγηκὼς καὶ νικὰς νενικηκὼς εὐκλεεῖς, πρὸς ἐσχατίας συνήλασε κινδύνων καὶ τάχ' ἂν τὴν ὅλην ἀρχὴν ἐν βραχεῖ τῷ Ἀλεξάνδρου παρεῖχε παιδί, εἰ μή τίνες τῶν οἰκείων δόλῳ τόν ἄνδρα κατήνεγκαν [Plut., id., 8-19].

Αἰνείας γε μήν, τὸ πρότερον ἐκ τῆς ἡμετέρας κἀκεῖνος κληθείς, ἐβοήθει τοῖς ἐν Ἰλίῳ τὰ κράτιστα, καὶ τοὺς μὲν τῶν Ἑλλήνων αἵματι καὶ κόνει δούς, τοὺς δ' ἀπεληλακὼς ἐκεῖθεν, καθάπερ νέφος Βορέας ἐξαπίνης καταρραγείς, χρήματα ἔπειτα πλεῖστα τῆς συμμαχίας εἰλήφει μισθόν δι' ὧν ναῦς τε κατεσκευάκει μακρὰς καὶ ἀπελθὼν ὅλης ἐκράτησεν Ἰταλίας· ὑφ' οὗ τά τε ἄλλα τῆς Ἰταλίας ἐς τἀσφαλὲς ἤδη ᾠκίσθησαν, καὶ Ῥώμη, τὸ μέγα τῆς οἰκουμένης ὄνομα, τοὺς ἐξ ἐκείνου φύντας, οἰκιστὰς καὶ οἰκήτορας

1 Κἀκείνου μέντοι A Sathas : μέντοι om. cett. || 17 εὐχερέστατα om. C || 18 μεγίστην KC : μέγιστον cett. || 27 νέφος ABCGKHUT : νέφους Sathas.

villes et des habitants. Les Romains voulurent immortaliser le souvenir de leur communauté d'origine avec leurs ancêtres Héracléotes. Ils prêtèrent de solennels serments et se lièrent avec eux par un traité. Témoin Memnon, qui dans son Histoire, a rassemblé quelques documents intéressant les deux peuples, Héraclée notre ville et Rome elle-même : « Entre les Romains, dit-il, et les habitants d'Héraclée de Pont, furent conclus, entre autres, des accords d'après lesquels ils se promettaient amitié et alliance contre et avec les mêmes peuples, comme le demanderait chacun d'eux. Deux tables de bronze conservaient les conventions, l'une placée dans le temple de Jupiter Capitolin, l'autre, à Héraclée, également dans le temple de Zeus[1].

Quant aux navires plus grands que les trières, je veux dire les navires à huit rangs et à dix rangs de rames, ils ne furent construits pour la première fois, semble-t-il, nulle part ailleurs que chez nous. Les vaisseaux à quinze rangs de rames, que mit en chantier plus tard, dit-on, Démétrius Poliorcète[2], et le navire à cinquante rangs de rames que Ptolémée avait fait équiper[3], furent imités, dans le principe, de ceux-là, comme bon nombre d'historiens le reconnaissent.

Pour avancer dans notre exposé, et montrer combien de tout temps notre cité se distingue par sa science, l'illustre Polémon[4], dit-on, qui, par ses connaissances, s'imposait avec éclat au respect des souverains romains au point de parler d'égal à égal avec les empereurs en personne et de haut avec tous ceux qui venaient au-dessous des Basileis, Polémon s'entretenait humblement avec un seul homme sur terre, avec Timocrate, originaire de notre Héraclée[5] ; il était comme un enfant avec son

1. Memnon, dans *Photios*, p. 229 (Sathas).

2. Fils d'Antigone, le général d'Alexandre, Démétrius Poliorcète (337-283 av. J.-C.), après avoir chassé d'Athènes Démétrius de Phalère et s'être emparé de la Macédoine, mourut comme prisonnier en Asie Mineure.

3. Athénée, V, 9 et Plut. *Démétr.*, 43.

4. Antonius Polémon, de Laodicée, contemporain d'Adrien et d'Antonin, l'un des plus remarquables parmi les sophistes du IIe s., et dont nous possédons deux déclamations.

5. Philostrate, *Vie des sophistes*, p. 229, éd. Kayser (Sathas).

ἔγνω. Ῥωμαῖοί γε μὴν τὰ τῆς συγγενείας ἐντεῦθεν ἀθανατίζειν ἐθέλοντες πρὸς τοὺς προγόνους Ἡρακλεώτας, ὅρκοις μεγάλοις σφᾶς αὐτοὺς προκατειληφότες αὐτοῖς ξυνηρμόκεσαν. Κεκλήσθω δή μοι καὶ Μέμνων, ὁ τῇ ἑαυτοῦ ἱστορίᾳ ξυγκείμενα ἔχων τινὰ τῶν πρὸς ἄλληλα, τῆς τε ἡμετέρας Ἡρακλείας καὶ Ῥώμης αὐτῆς· « Ῥωμαίοις γάρ », φησίν, « καὶ τοῖς κατὰ Πόντον Ἡρακλεώταις, τά τε ἄλλα καὶ δὴ καὶ συνθῆκαι προῆλθον μὴ φίλους εἶναι μόνον, ἀλλὰ καὶ συμμάχους ἀεὶ καθ' ὧν τε καὶ ὑπὲρ ὧν ἂν δεηθεῖεν ἀλλήλων ἑκάτεροι. Καὶ δύο τὰς ὁμολογίας χαλκοῖ πίνακες ἔφερον, ὧν ὁ μὲν ἐν τῷ κατὰ τὸ Καπετώλιον ἱερῷ τοῦ Διός, ὁ δὲ κατὰ τὴν Ἡράκλειαν καὶ αὐτὸς ἐν τῷ τοῦ Διὸς ἱερῷ καθηλώθη » [Memno in *Photii Bibl.*, p. 229].

Νῆες δ' ὅσαι μείζους ἢ κατὰ τριήρεις εἶναι, ὀκτήρεις φημὶ καὶ δεκήρεις, οὐκ ἀλλόθεν ποθὲν πλὴν τῆς ἡμετέρας τὰ ἀρχαιότατα κατασκευασθεῖσαι ἐφάνησαν, ὥστε καὶ ὡς τῷ Πολιορκητῇ Δημητρίῳ μετέπειτα πεντεκαιδεκήρεις ναυπηγηθῆναι φασὶ [Plut., *Dem.*, 43] καὶ ἣν τεσσαρακοντήρη Πτολεμαῖος κατεσκευάκει [Plut., *id.*], ἐκεῖθεν ἐσχηκέναι τὴν ἀρχὴν τὴν μίμησιν πολλοῖς τῶν ἱστορικῶν ὡμολόγηται.

Καὶ ἵν' ὁδῷ προϊόντες καὶ οἷα περὶ σοφίας περιούσιαν ἀρχῆθεν διεπεφύκει διεξίοιμεν, Πολέμωνα φασὶν ἐκεῖνον τὸν πάνυ τοῖς τῶν Ῥωμαίων αὐτοκράτορσι διὰ τὸ τῆς σοφίας περιφανὲς καταστάντα αἰδέσιμον οὕτως ὥστ' αὐτοῖς μὲν βασιλεῦσιν ἀπὸ τοῦ ἴσου διαλέγεσθαι, τοῖς δὲ μετὰ τοὺς βασιλέας ἅπασιν ἄλλοις ἀπὸ τοῦ μείζονος, μόνῳ τῶν ἐπὶ γῆς Τιμοκράτει, τῷ ἐκ τῆς ἡμετέρας Ἡρακλείας, ἐκ τοῦ ἥττονος διαλέγεσθαι, ὅσα καὶ παῖς διδασκάλῳ καὶ γλώττης πατέρα περιφανῶς τῆς αὐτοῦ διὰ βίου καλεῖν [Philostr.

16 οὐχ A : ὁ ἐκ cett. || 19 ἣν ABCGKHT : τήν τε U || 25 τοῖς τῶν Ῥωμαίων BGKHT : τὸν τοῖς Ῥωμαίων AC τὸν τῶν Ῥωμαίων U.

professeur et il l'appelait hautement, durant sa vie, son maître, car depuis son origine et à toutes les époques, le monde reconnut que notre patrie a reçu en partage, à tous égards, ce que tous regardent comme les plus beaux titres de gloire.

Je ne parle pas de ce qu'ont fait nos prédécesseurs, de ce que nous avons fait nous-même, je veux dire de la piété de nos concitoyens, comme il ressort de l'attitude de notre cité, qui chassa de ses murs toute hérésie et plus tard l'insolence des iconomaques[1], car notre ville a toujours ignoré ces infamies. Jusqu'à ce jour, telles des pierres précieuses dans une couronne en simili, elle ne cesse de produire et d'envoyer à la capitale des hommes de valeur. Tu es, entre eux, comme un diamant dans une parure. Aussi ai-je bien raison de me féliciter et de rendre mille actions de grâces à Dieu d'être venu au monde dans un pays qui, même si disparaissaient dans les gouffres de l'oubli ses titres de gloire anciens, s'estimerait assez heureux d'avoir en toi un sujet d'orgueil.

Pythagore rendit célèbre Samos ; Chios le devint par le savant Métrodore, la Thrace par Orphée et Thamyris. A supposer même que les nombreux services qu'elle a rendus n'aient point donné la célébrité à notre ville, celle-ci ne deviendrait-elle pas célèbre grâce à toi, dont la vertu est aussi connue que la science? En fait, notre cité est la plus belle ; grâce à toi, elle est encore meilleure, comme Sparte le fut grâce à Lycurgue et la Crète grâce à Minos le Juste. Encore ceux-ci ont-ils eu, semble-t-il, une renommée limitée. Ta vertu fournit, à tous égards, à notre siècle, un sujet d'admiration et tu l'emportes sur tous comme une torche l'emporte sur une étincelle.

Puisse le Seigneur te conserver de longues années, pour notre orgueil et pour celui de notre patrie.

1. Allusion à la Querelle des Images, qui troubla l'empire de 726 à 842. Les iconomaques, ou, comme on les appelle ordinairement, les iconoclastes, détruisirent les images, pour lutter contre l'idolâtrie grandissante chez le peuple.

Vit. Sophist. 229 ed. Kayser] τοσοῦτον ἀρχῆθεν καὶ εἰς αἰῶνα τὸν ἅπαντα παρὰ πάντων ἡ ἡμετέρα τὸ συγκεχωρηκὸς ἰσχήκει πατρίς, ἐν ἅπασιν ὅσα βελτίω καὶ πᾶσιν ὑμνούμενα.

Ἐῶ γὰρ λέγειν καὶ ὅσα πολλῷ πρὸ ἡμῶν καὶ ἡμᾶς αὐτοὺς εἴ πω δ' ὅτι καὶ τὸ τοὺς μεθ' ἡμᾶς εὐσεβεῖν ἔργα ταῦτα τῶν ἐκ τῆς ἡμετέρας, ἐκ μέσου πάμπαν τὸ τῶν αἱρεσέων μὲν πρότερον, τὰ τῆς εἰκονομαχίας δ' ὕστερον πεποιηκότων ὑβρίσματα, ἀπειράτου τὸν ἅπαντα χρόνον διαμεμενηκυίας αὐτῶν αὐτῆς· καὶ μεχρὶ δὲ τήμερον οὐ διαλείπει, καθάπερ τινας λίθους τιμίους ὡς ἐν κοινῷ στεφάνῳ, τῇ βασιλευούσῃ παρ' ἑαυτῆς ἀνθρώπους εἰσφέρουσά τε καὶ χορηγοῦσα, ἐν οἷς ἅπασιν ὥσπερ ἐν κόσμῳ κόσμος ὑπάρχεις αὐτός· ὥστ' εἰκότως ἐμαυτὸν μακαρίσαιμ' ἂν καὶ τῷ Θεῷ πολλὰς ἀποδοίην τὰς χάριτας τοιαύτης γεγενημένος γῆς, ᾗ καὶ τὰ πάλαι σεμνά, εἴ τις ἐς λήθης βυθοὺς παραπέμπει, κόσμος ὅμως ἀποχρῶν αὐτὸς νομίζῃ.

Εἰ γὰρ διὰ Πυθάγοραν Σάμιος ἐς ὄνομα ἤχθῃ καὶ Χῖος διὰ Μητρόδωρον τὸν σόφον καὶ Θρᾷκες δι' Ὀρφέα καὶ Θάμυριν, πῶς, εἰ καὶ μὴ πολλὰ τὰ χρήσιμα οἴκοθεν εἶχε καὶ ἡ ἡμῶν οὐ τῶν ὑμνουμένων ὅμως ἐγίγνετο ἂν διὰ σέ, οὗ πολὺ μὲν κλέος ὅσον ἐς ἀρέτην, πολὺ δὲ ὅσον ἐς λόγους· νῦν δὲ καὶ κρατίστη πόλεων οὖσα, βελτίων καθίσταται διὰ σέ, καθάπερ καὶ Σπάρτη διὰ Λυκοῦργον καὶ Κρῆτες διὰ Μίνω τὸν δίκαιον. Κἀκείνοις μέντοι ἐπὶ μετρίοις φαίνεται διαβεβοῆσθαι ξυμβάν, σὺ δ' ἐφ' ὅλοις τοῖς τῆς ἀρετῆς μέρεσι μέγα τὸ θαῦμα τῷ καθ' ἡμᾶς βίῳ παρέχεις, τοσοῦτον διαφέρων ἁπάντων ἐν ἅπασιν, ὅσον σπινθῆρος πυρσός.

Καὶ εἴη Κύριος εἰς μακροὺς διαφυλάττων σὲ κύκλους ἐνιαυτῶν εἴς τε ἡμέτερον καύχημα καὶ πατρίδος αὐτῆς.

7 τό om. B || 18 ἐς Sathas : εἰς codd. || 29 μακρούς Sathas : μακράς codd. || 30 εἴς τε ἡμέτερον codd. : ὄντα ἡμέτερον Sathas.

47

A l'oncle du Basileus, a Philanthropène.

« Alors, mon cœur courageux se dilata dans ma poitrine », comme dit la poésie, à la nouvelle de ton prochain retour parmi nous. Le premier qui me l'a annoncé m'a fait un tel plaisir que je conserverai, je crois, le souvenir de cet homme, ma vie durant, et que ses paroles joyeuses et gaies continueront à vibrer à mes oreilles; je regarderai probablement comme assez secondaires ces spectacles, ces auditions pleines de charme que sait faire naître le temps. Le troisième tonneau, exempt de maux, ne se trouve, prétendaient les Grecs, nulle part dans les temples de Zeus[1], et c'est fort naturel; jusqu'ici, l'eau tumultueuse du tonneau, rempli de maux, a submergé entre temps ton bonheur. Mais précipitons cela, pour l'instant, dans les abîmes de l'oubli, cela vaut mieux, en ce jour d'allégresse; cette fête risquerait de ne pas être solennisée par nous : puisses-tu, toujours et sans effort nous montrer un visage radieux.

Ton absence nous a laissé malgré tout dans la gaieté. Les bateaux nous apportaient de là-bas des nouvelles de victoires non sanglantes, gagnées grâce à ta sagesse et, plus particulièrement, les succès que tu remportas sur la flotte perse[2], qui faisait voile insolemment contre toi, contre ton île. Ton île[3], je l'appelle désormais ainsi, car elle manqua d'être détruite de fond en comble; seule, ton habileté la sauva, contre toute attente. On appelle celui qui fait naître une ville, jusqu'alors inexistante, un fondateur, et un créateur; celui qui a sauvé une ville, qui courait manifestement à sa ruine, devrait, en toute justice, être appelé des mêmes termes, sinon même de termes plus grands et plus honorifiques. Celui qui a fait naître une ville, inexistante auparavant, n'a sauvé per-

1. Même souvenir dans l'*Hist.*, VI, 8, en parlant de Philanthropène, qui veut se faire proclamer Empereur.
2. Turque.
3. L'île de Mitylène.

47

Τῷ θείῳ τοῦ Βασιλέως τῷ Φιλανθρωπηνῷ.

[1334-1335.]

Αὐτὰρ ἐμοὶ κραδίη καὶ θυμὸς ἐνὶ στήθεσσιν ἰάνθη, κατὰ τὸ ἔπος [Hom. δ. 548-549], τὴν σὴν διὰ χρόνου πρὸς ἡμᾶς ἐπάνοδον πυνθανομένῳ. Καί μοι ὁ πρῶτος ἀγγελίας ἐπὶ τοσοῦτον ἔδοξεν ἥδιστος ὥστ', οἶμαι, τἀνδρὸς ἐκείνου τὴν μνήμην παραμένειν διὰ βίου μοι τὸ εὐφραῖνον καὶ τέρπνον ἔναυλον ἀεὶ διασώζουσαν καὶ πάντα δήπου δεύτερα τιθεῖσαν ἐπιεικῶς, ὁπόσα φύσιν ἔχει τίκτειν ὁ χρόνος τερπνότητος πλήρη θεάματα καὶ ἀκούσματα. Εἰ δὲ καὶ τρίτον πίθον ἔφασαν Ἑλλήνων παῖδες εἶναι μηδαμῇ τῶν τοῦ Διὸς ἀνακτόρων κακῶν ἀμιγῆ, καινὸν οὐδέν, εἰ κἀνταῦθα καί σοι μεταξὺ τὴν βελτίονα τύχην τὰ τοῦ χείρονος πίθου κατέκλυσε ῥόθια. Ἀλλὰ ταῦτα λήθης, οἶμαι, βέλτιον ἐρρίφθαι πυθμέσι νῦν ἐν καιρῷ θυμηδίας, ὡς μὴ τὰ τῆς ἑορτῆς ἡμῖν ἀνέορτα γίγνοιτο. Ἀλλ' εἴη συνεχῆ τὰ τῆς σῆς πρὸς ἡμᾶς εὐφροσύνης καὶ ἄτονα.

Σὺ γὰρ ἀπών, ὅμως ἐκεῖθεν ἔλιπες ἡμᾶς γε εὐφραίνοντας. Ἔπλει γὰρ κἀκεῖθεν ἐς ἡμᾶς τὰ τῆς σῆς φρονήσεως ἀναίμακτα τρόπαια, τά τε ἄλλα καὶ ὅσα κατὰ τῆς ναυτικῆς δυνάμεως τῶν Περσῶν ἐνεδείξω, ὕβρει πορευομένης παρὰ σοῦ καὶ τῆς νήσου τῆς σῆς. Σὴν γὰρ ἐγὼ ταύτην ἤδη τὴν νῆσον καλῶ διότι φθαρῆναι κινδυνεύσασαν ἄρδην, ἡ σὴ παραδόξως διέσωσε σύνεσις. Ὡς γὰρ ὁ πόλιν μὴ οὖσαν ἐγείρας οἰκιστὴς καλεῖται καὶ κτίστης, οὕτω καὶ ὁ φθαρῆναι κινδυνεύουσαν ἐμφανῶς διασεσωκώς, δίκαιος ἂν εἴη τοῖς αὐτοῖς καλεῖσθαι ὀνόμασιν, εἰ μὴ καὶ πάνυ τοι μείζοσι καὶ τιμιωτέροις. Ὁ μὲν γὰρ μὴ οὖσαν ἐγείρας οὐδένα κινδυνεύοντα σέσωκεν, ὁ δ' οἰ-

A 84v-85v.

Tit. cod. || 16 ὅμως ἐκεῖθεν correxi : οὐδ' ἐκεῖθεν A || εὐφραίνοντας correxi : εὐφραίνων A.

sonne en danger de mort ; celui qui a sauvé une cité déjà fondée, devenue très populeuse et courant le risque de disparaître, a rappelé de la mort à la vie des villes, des campagnes, des troupeaux : on peut, en toute impartialité, féliciter bien plus le second que le premier. Nous le voyons justement vérifié par toi, aujourd'hui.

Il n'y avait personne pour empêcher l'île et toute sa population de disparaître, d'être saccagée par les Barbares, comme les Mèdes firent jadis pour Erétrie. Seul, avec ton intelligence pour bouclier, pour arme, tu affrontas l'ennemi : tantôt tu faisais tirer contre eux les armes et tu mêlais d'habiles menaces aux paroles que tu leur adressais, tantôt tu brisais par tes munificences, qui remplaçaient pour toi les machines de siège et de guerre, la volonté des Barbares. Tu réussis ainsi, sans t'en apercevoir même pour ainsi dire, à les chasser complètement de là-bas, sans avoir perdu un seul homme, sans avoir laissé ruiner dans l'île un seul endroit, une seule ville. Ni la puissance des armements, ni la force des armées ne peuvent lutter avec une géniale intelligence. Il ne sera pas difficile de se rendre compte de l'exactitude de ce que j'avance.

L'invincible flotte perse[1], après la tentative qu'elle avait faite contre toi, rougit de revenir à sa base, sans avoir rien pris, sans avoir rien fait. Dans le même dessein, elle fait voile vers le Péloponèse, pays étendu et habité par des peuplades nombreuses et belliqueuses. Pas de ville, pas de troupe qui osât marcher contre elle, lever les yeux contre elle. L'ennemi s'avançait comme un feu dévorant ; il pillait toutes les régions de fond en comble, il réduisait les habitants à un esclavage lamentable. Les rescapés restaient inactifs ; terrorisés, ils s'enfermaient dans des grottes ou dans des châteaux-forts inaccessibles, dans la crainte des dangers à venir, et ils s'attendaient à être tous entraînés en esclavage sur-le-champ.

Tout cela est beau et était bien à même de réjouir l'oreille de tes amis. Nous nous en réjouissions, nous, particulièrement, ce qui n'a rien de surprenant. Mais, quand je faisais le tour de ta maison ou que je passais devant elle, je me rappelais ces fêtes, ces réunions, où

1. Turque. Allusion à un fait que ne signalent point les historiens.

κισθεῖσαν τε καὶ ἐς τὸ πολυάνθρωπον αὐξηθεῖσαν ἔπειτα κινδυνεύουσαν σεσωκώς, οὗτος καὶ πόλεις καὶ χώρας καὶ ποίμνια πρὸς ζωὴν ἐκ φθορᾶς ἀπανήγαγεν, ὡς ἐξεῖναι, τὸ μέσον ὁπόσον σκοποῦντας, πολλαπλάσιον τοῦ προτέρου τῷ δευτέρῳ διδόναι τὸ ἔπαινον. Ὃ δὴ καὶ νῦν δρῶμεν γεγονὸς παρὰ σοῦ.

Μηδενὸς γὰρ ὄντος τοῦ κωλύσοντος αὔτανδρον ὅλην ἀπολωλέναι τὴν νῆσον καὶ ὑπὸ τῶν βαρβάρων ἀνάρπαστον γεγονέναι, καθάπερ ὑπὸ Μήδων πάλαι Ἐρετρίαν, μόνος αὐτὸς τὴν τῆς σῆς φρονήσεως ἀσπίδα τε καὶ παλάμην τοῖς ἐχθροῖς ἀντιστήσας, καὶ νῦν μὲν τὰ ἐκ σιδήρων ὅπλα τούτοις παραγυμνῶν καὶ οἰκονομικὰς τὰς ἀπειλὰς παραμιγνὺς τοῖς πρὸς ἐκείνους λόγοις, νῦν δὲ μεγαλοδώρου δεξιᾶς ἑλεπόλεσί τε καὶ μηχανήμασι τὰ βαρβαρικὰ φρονήματα συντρίβων, ἔλαθες οὑτωσί πως καθάπαξ ἐκεῖθεν αὐτοὺς ἀπελάσας, μήτε μηδένα τῶν σῶν ἀποβεβληκὼς ὁπλιτῶν, μηδεμίαν τῶν ἐν τῇ νήσῳ χωρῶν καὶ πολέων ἀπολωλέναι συγκεχωρηκώς. Οὕτω οὔθ' ὅπλων ἰσχὺς καὶ παρασκευὴ οὔτε στρατοπέδων πλῆθος πρὸς ἀντάξιον ἔρχεται μεγαλοφυοῦς συνέσεως · γνοίη δ' ἄν τις σαφέστερον τὴν τῶν λεγομένων ἀλήθειαν.

Ἡ γὰρ ναυτικὴ τῶν Περσῶν ἐκείνη καὶ ἄμαχος δύναμις, μετὰ πεῖραν τὴν σήν, αἰδουμένη κενή τε καὶ ἄπρακτος ἐς τὰ οἴκοι παλινδρομεῖν, μετὰ τῆς αὐτῆς προθέσεως διαβαίνει ἐς Πελοπόννησον, μεγάλην τε οὖσαν καὶ πολλοῖς καὶ μαχίμοις ἔθνεσι οἰκουμένην. Ἀλλ' οὔτε πόλις οὔθ' ὁπλιτῶν συνασπισμὸς οὐδεὶς οὐδένα ἀντιστῆναι ἐτόλμησεν ὀφθαλμὸν ἐκεῖ, δικὴν φλογὸς ἐπιούσης ἐκείνης καὶ ληϊζομένης χώρας ἁπάσας ἄρδην καὶ ἀνδραποδιζομένης ἐλεεινῶς · ἀλλ' ἐκάθηντο οἱ περιλειπόμενοι, ἐκπεπληγμένοι, σπηλαίοις τισι καὶ ἀποτόμοις φρουρίοις συγκλείοντες ἑαυτοὺς καὶ τὸν μέλλοντα ὑφορώμενοι κίνδυνον, ὅσον αὐτίκα πάντες ἀθρόοι προσδοκῶντες ἀναρπασθήσεσθαι.

Καλὰ μὲν δὴ οὖν ὄντα ταυτὶ καὶ ἀκοὴν ἱκανὰ τῶν φιλούντων σε τέρπειν, ἔτερπον καὶ ἡμᾶς, ὡς εἰκός γε ἐνῆν. Ἀλλ' ὅτε μοι τὴν σὴν οἰκίαν περιόντι καὶ παριόντι συνουσίας

nous venions, et le chagrin couvrait mes yeux et effaçait la joie de ces nouvelles plus rapidement qu'une violente bise, soufflant du nord, ne fait sombrer un lourd chaland. Il faut, en un jour de fête, oublier les malheurs d'autrefois. Fais-nous donc connaître — car nous brûlons de le savoir tel un marchand qui revient d'un lointain comptoir d'outre-mer —, les fruits de tes victoires, le plan, le courage qui t'ont permis de triompher. Le récit des dangers passés, survenant après celui de la délivrance de nos craintes, paraît être chose bien douce, car l'esprit compare aux périls encourus l'absence présente de dangers et fait plus douce encore la jouissance qu'il éprouve. Aujourd'hui, ô le plus habile des généraux, il s'est agi bien plus pour toi d'une lutte à mort, dans ces croisières soudaines que faisait contre toi cette flotte barbare si puissante, avant que tu aies pu te préparer suffisamment à lui résister, qu'à l'époque où sur le Méandre et le Caïstros[1], tu parcourais le pays des ennemis, brûlant et pillant tout, les frappant de stupeur, au seul bruit de ton nom[2], au point que, frappés de terreur, on eût dit qu'ils allaient mourir, avant de s'être mesurés avec toi.

Jules César, dit-on, mit en fuite bien des peuplades des Celtes et des Ibères, et les plus belliqueuses d'entre elles. Je ne parle pas des succès qu'il remporta sur ses compatriotes. L'enjeu de toutes ces luttes était sa victoire personnelle. Quand il arriva aux fils de Pompée de succomber en Libye, alors seulement, dit-on, il se battit pour sa vie. Tu me sembles, toi, avoir été envoyé par Dieu sur terre pour nous servir de maître, pour montrer par tes actions même qu'il faut, quand on veut être un habile général, mettre personnellement la main aux travaux de la guerre, en un mot, qu'une remarquable, une géniale intelligence est la condition pour être un grand capitaine.

Aujourd'hui, sans rien, sans armement, sans les armées

1. Grég. *Hist.*, VI, 8, et surtout, Pachymère, Andronic II, liv. III, 91. C'était en 1296.

2. Grégoras, *Hist.*, VIII, 12, rapporte ce détail, à propos de la délivrance de Philadelphie par Philanthropène, en 1332.

ἐκείνης καὶ ὁμιλίας ἐπῄει ἀναμιμνήσκεσθαι, τόθ' ἡ τῶν ὀφθαλμῶν λύπη ῥᾷον τὴν τῆς ἀκοῆς εὐφροσύνην ἐκείνην κατέκλυζεν, ἢ μυριόφορον ὁλκάδα καικίας λαμπρὸς ἀπ' ἄρκτων καταρραγείς. Ἐπεὶ δ' ἐν ἑορτῇ τῶν προτέρων ἐπιλελῆσθαι δεινῶν χρή, φέρε κοίνωσαι λοίπον ποθοῦσιν ἡμῖν, καθάπερ ἐξ ἐμπορίας μακρᾶς καταπλεύσας, μὴ μόνον τοὺς τῶν σῶν τροπαίων καρπούς, ἀλλὰ καὶ μεθ' οἵας ἀπήλλαξας τῆς προθέσεως καὶ τῆς εὐψυχίας. Ἥδιστον γάρ τι δοκεῖ τῶν δεινῶν ἡ διήγησις μετὰ τὴν τῶν φόβων ἐλευθερίαν εἰσαγομένη παράθεσίν τινα ποιουμένου τοῦ λογισμοῦ πρὸς τὰ κινδυνώδη τὴν ἀπαλλαγὴν τῶν κινδύνων καὶ ἡδυτέραν ἐντεῦθεν τὴν ἡδονὴν οὑτωσί πως ἐργαζομένου. Σὺ δέ ποτε περὶ ψυχῆς ἠγωνίσω μᾶλλον, ἄριστε στρατηγῶν, νῦν, αἰφνιδίως περιπλευσάσης σὲ τῆς τοσαύτης τῶν βαρβάρων ναυτικῆς δυνάμεως πρὶν ἀξίως παρεσκευάσθαι πρὸς τὴν ἀντιπαράταξιν, ἢ ὅτε περὶ Μαίανδρόν τε καὶ Κάϋστρον κάων καὶ ληϊζόμενος περιῄεις τὴν χώραν αὐτῶν καὶ ἅμα καταπλήττων αὐτοὺς ἀπὸ μόνης τῆς φήμης, ὡς τῷδε πως σφᾶς κατεπτηχέναι καὶ προαποθνήσκειν τῆς πείρας.

Φασὶ γὰρ καὶ Ἰούλιον ἐκεῖνον τὸν Καίσαρα πολλὰ μὲν καὶ μαχιμώτατα Κελτῶν καὶ Ἰβήρων ἔθνη κατατροπώσασθαι. Ἐῶ γὰρ τοὺς ὁμοφύλους ἐκείνῳ. Ἀλλ' ἦσαν ἄρα οἱ ἀγῶνες ἐκεῖνοι πάντες περὶ νίκης αὐτοῦ. Ὅτε γε μὴν τὸ τελευτῆσαι ἐν Λιβύῃ τοῖς Πομπηΐου ξυνεβεβλήκει παισί, τότε μόνον ἀγωνίσασθαι φάναι τὸν περὶ ψυχῆς κίνδυνον. Σὺ δέ μοι δοκεῖς παραπεμφθῆναι Θεόθεν διδάσκαλος ἤδη πρὸς γῆν, ἵν' ἔργοις διδάξῃς αὐτοῖς ὡς δεῖ μὲν καὶ χειρῶν ἐνίοτε πρὸς τὰ πολέμια τῷ καλῶς ἐθέλοντι στρατηγεῖν, τὸ δ' ὅλον, ἡ τῆς μεγαλοφυοῦς συνέσεως ἡγεμονία τὰ κράτιστα τῆς στρατηγίας ἀνῆπται.

Νῦν γὰρ μὴ δεηθεὶς μηδενὸς οὐδ' αὐτὸς μηθ' ὅπλων μήτε

12 ἐργαζομένου..... ποτέ A. Inter ἐργαζομένου et ποτέ lacunam fere trium litterarum praebet ms.

que tu avais habituellement jadis, tu as remporté les succès les plus grands, les plus éclatants. Tu as sauvé ainsi d'abord l'île de Mitylène[1], et tu en as chassé l'invincible armée latine. Avant encore, tu as sauvé Philadelphie[2], ville importante et très peuplée, attaquée de tous côtés par des armées nombreuses, au dehors par les armées perses qui la pressaient fortement, au dedans par la famine qui tourmentait plus fortement encore le corps de ses défenseurs. J'en viens à admirer bien plus tout cela que tes succès antérieurs, dus au carnage, au fer, aux longues marches et contre-marches[3]. L'illustre Alexandre, dit-on, était plus fier des succès qu'il lui arrivait de remporter sans effusion de sang. Ceux-ci, disait-il avec justesse, il les devait vraiment à lui seul ; les autres leur étaient d'autant plus inférieurs qu'il les devait aux armes.

Puisses-tu de longues années nous donner de pareilles victoires et, protégé par la droite du Très-Haut, être une cause de bonheur pour tes compatriotes.

1. En 1336. Cf. Grég. *Hist.*, XI, 2.
2. En 1331. Cf. Grég. *Hist.*, VIII, 12.
3. Allusion vraisemblablement aux premiers succès remportés par Philanthropène en Asie en 1295.

μὴν τῶν πάλαι συνήθων ἐκείνων σοι στρατοπέδων, τὰ μείζω λαμπρῶς τῶν τροπαίων ἤγειρας. Οὕτω γὰρ καὶ Μιτυλήνην πρότερον σέσωκας τὴν νῆσον, ἐξελάσας τὴν ἄμαχον τῶν Λατίνων ἰσχύν· οὕτω, πρὸ ταύτης, Φιλαδέλφειαν, πόλιν μεγάλην καὶ πολύανδρον, πολλοῖς πολλαχόθεν πολεμουμένην ἐχθροῖς, ἔξωθεν μὲν τῶν Περσικῶν ἰσχυρῶς ἐγκειμένων δυνάμεων, ἔσωθεν δ' ἰσχυρότερον τοῦ λιμοῦ πολιορκοῦντος τῶν οἰκητόρων σώματα, ἃ δή μοι καὶ μᾶλλον θαυμάζειν ἐπέρχεται ἢ ὅσα σοι πρότερον αἵματι καὶ σιδήρῳ καὶ δρόμοις μακροῖς κατωρθοῦτο. Φασὶ γὰρ κἀκεῖνον τὸν μέγαν Ἀλέξανδρον τούτοις μᾶλλον τῶν ἰδίων ἥδεσθαι τροπαίων ὅσα χωρὶς αἱμάτων αὐτῷ συνέβαινε κατορθοῦν· ταυτὶ γὰρ τούτου μονὰ μόνου γενέσθαι δικαίως ἔλεγε, τῶν δ' ἄλλων παρὰ τοσοῦτον ἐκείνων μειοῦν παρ' ὅσον καὶ τοῖς ξύν γε αὐτῷ στρατοπέδους.

Καὶ εἴης ἡμῖν εἰς μακροὺς τοὺς ἐνιαυτοὺς τοιαύτας ἡμῖν κομίζων τὰς νίκας καὶ κοινὸν ἀγαθὸν τοῖς ὁμοφύλοις, πρὸς τῆς ἄνωθεν δεξίας φυλαττόμενος.

48

Au Protonotaire Pépagomène.

Grégoras s'excuse de répondre un peu tardivement à Pépagomène. Il souffrait et était découragé. Pépagomène l'a tiré de son apathie. Grégoras sera bref. dans sa réponse, car il est dans un triste état.

« Ma situation est telle que deux partis s'offrent à mon choix : ou me laisser, de mon vivant, assiéger par les maladies présentes et les ennuis, ou mettre fin à la vie d'ici bas et émigrer bien vite. Je choisirais volontiers, parce que doublement nécessaire, le second, je veux dire l'émigration, car c'est moins dur. Mourir est nécessaire, souffrir ne l'est pas. Quand la fin de nos souffrances nous est promise avec la mort, comment ne serait-elle pas plus légère que les maux? Ce qui est absolument nécessaire et tout à fait agréable, les gens sensés le doivent choisir sans hésiter. Débarrassons-nous, de toutes les forces de notre âme, de ces subtilités[1] inintelligibles, et soyons dans nos relations, plus simple, naturel, solide, sincère.

Tu as lu le discours d'Aristide le rhéteur[2], sur Rome. « Ceux qui voyagent par mer et sur terre, écrit-il, font d'habitude des vœux, qui varient avec chaque personne. Certain poète, ajoute-t-il, a parlé jadis, non sans se moquer, du vœu fait d'immoler un « encens » aux cornes dorées, etc.[3] » Quatre points, me dis-tu, t'embarrassent. Quel est le poète dont on a, dans le présent passage, passé le nom sous silence? Quel est l'écrivain, d'après lequel, dit-il, on fait une prière sur un « encens » aux cornes dorées? Dans quel sens est employée la préposition

1. *Litt.* de ces « labyrinthes ». C'est une image très fréquente chez Grégoras. Cf. en particulier, *Hist.* XX, 2.

2. Aelios Aristide, né en Mysie, en 129. Sophiste célèbre et l'un des modèles préférés des Byzantins.

3. *Éloge de Rome*, éd. Keil, II, 91. L'étrangeté de l'expression consiste à appliquer l'épithète χρυσοκέρω à un nom comme λιβανώτου (encens) et non à un animal, comme on s'y attend.

48

Τῷ Πρωτονοταρίῳ τῷ Πεπαγωμένῳ. [vers 1335]

Gregoras veniam petit quod serius Pepagomeno scribit. Cum enim doloribus opprimatur, animo frangitur. Cujus animum recreavit Pepagomeni epistula. Sed paucis verbis scribit Gregoras, quod morbo afficitur.

Εἰς γὰρ τοῦτο τύχης ἐλήλαται τὰ ἡμέτερα, ὡς δυοῖν ἐπηρτημένων εἰς αἵρεσιν πότερον ζῶντας περιστοιχίζεσθαι ταῖς ἐνούσαις νόσοις καὶ κήρσιν, ἢ τῆς ἐνταῦθα τοῦ βίου λήξεως ἀποικίαν ποιεῖσθαι ταχεῖαν, θᾶττον ἂν ὡς δίχοθεν ἀναγκαιότερον ἑλοίμεθα θάτερον, λέγω δὴ τὸ τῆς ἀποικίας τὸ κουφότερον· θνήσκειν γὰρ ἀνάγκη, πάσχειν δ' οὐκ ἀνάγκη. Ὅταν δὲ καὶ λύσιν ὀδυνῶν ὁ θάνατος ἐπαγγέλλεται, πῶς οὐ καὶ κουφότερον εἴη ἂν τῶν δεινῶν; ὃ δ' ἀναγκαιότερόν τε καὶ κουφότερον, τοῦτο σοφρωνοῦσιν ἀνδράσι πάντως καὶ αἱρετώτερον. Διὸ τὰς μεταξὺ τοιαύτας ὅλαις ῥόπαις τῆς ψυχῆς ἀποτιναξάμενοι λαβυρίνθους, τὸν ἁπλούστερόν τε καὶ αὐτοφυᾶ καὶ αὐτοχάλκευτον ἀποίκιλον τρόπον ὁμιλητέον ἡμῖν.

Σὺ μὲν γὰρ τοὺς εἰς Ῥώμην Ἀριστείδου τοῦ ῥήτορος ἀναγινώσκων λόγους, ἔθος εἶναι, φάσκοντος, τοῖς πλέουσι καὶ ὁδοιποροῦσιν εὐχὰς ποιεῖσθαι, καθ' ὧν ἕκαστος ἐπινοῇ, ποιητὴς μὲν ἤδη τις εἶπε σκώψας εὔξασθαι κατὰ χρυσόκερω λιβανώτου » [Æl. Arist. *Encom., Romae.*, II, 91, éd. Keil] καὶ τὰ ἑξῆς. Τέτταρα φῂς ταυτὶ διηπορηκέναι. Τίς τε ὁ τῇ χρείᾳ παραληφθεὶς

G 55r-57v. K 127-134. H 18v-21r. U 10v-16r. D 218r-218v.

Tit. Τῷ Πρωτονοταρίῳ τῷ Πεπαγωμένῳ D : Ἐπιστολὴ τοῦ αὐτοῦ : GKHU || 3 κήρσιν correxi : κήρσις codd. || 14 τοὺς UD : τοῖς GKH || εἰς GH : ἐς KUD.

« κατά »? Que signifie le verbe « se moquer », qui a été ajouté?

Sache-le, mon très cher, le poète, auquel le rhéteur fait allusion ici, est l'admirable Homère. S'il ne le désigne pas simplement par l'expression « le poète par excellence », s'il ajoute le pronom « certain », il ne faut pas t'en étonner le moins du monde. Ce rhéteur a l'habitude d'employer souvent, çà et là, des expressions de ce genre, en parlant de ce poète[1], comme si l'on n'avait rien d'autre à faire qu'à chercher toutes les occasions de l'admirer. L'admiration, qu'on a pour Homère, est évidente pour tout le monde, et il ne viendrait jamais à personne l'idée de la discuter. Je me le rappelle. Dans son discours, intitulé « Aux cités sur l'union », il désigne le même poète par une expression semblable : « On peut appliquer le mot du poète de Smyrne[2] : c'est un être insociable, sans foi ni loi, sans feu ni lieu, l'homme qui ne préfère pas la beauté de Smyrne[3] ». Mais assez, je pense, sur la question : de quel poète s'agit-il? Tu es savant, et tu n'as pas besoin, sur de pareilles questions, de longs discours.

Quant à cet « encens aux cornes dorées », si tu cherches, tu trouveras, dans le XX[e] livre de l'*Iliade* d'Homère, Diomède[4] en compagnie d'Ulysse, pendant la nuit, alors qu'une Iliade de malheurs pressait les Hellènes, et que la nuit était grosse de mille morts, tu verras Diomède envoyé par Agamemnon pour observer le camp troyen. Il supplie Athènè de se tenir à ses côtés, de le protéger, et il s'adresse à elle, à peu près en ces termes : « Je t'immolerai une génisse d'un an, au large front, indomptée, que personne n'a encore soumise au joug ; je te l'immolerai, après lui avoir doré les cornes ». Le rhéteur appelle

1. Cette habitude d'employer l'expression ὁ ποιητής pour désigner Homère semble remonter très loin et date de l'époque classique même. Lucien, de son côté, a l'habitude d'employer très souvent l'expression ὁ ποιητής pour désigner Homère. Cf., p. ex., *Songe*, 5 ; *l'Eunuque*, 3, etc.

2. Smyrne voua, jusqu'aux temps historiques, un culte délicat à Homère, qu'elle réclamait comme l'un de ses fils. On sait que Chios disputait cet honneur à Smyrne et regardait Homère comme l'ancêtre éponyme de l'une de ses plus anciennes familles.

3. C'est le texte même d'Aelias Aristide, à cette différence près que ce dernier écrit : ἀνέστιος ἐστὶν ἐκεῖνος, au lieu de : ἀνέστιος ἐκεῖνος.

4. Roi d'Étolie, c'était le plus vaillant des Grecs, après Achille et Ajax. Au siège de Troie, il blessa Mars et Vénus.

ποιητής, καὶ « τίς καθ' οὗ » τὴν εὐχὴν γενέσθαι φησὶ « χρυσόκερω λιβανώτου », καὶ πῶς τῇ « κατά » κέχρηται ὧδε προθέσει; καὶ τίς ἡ μέταξυ παρενθήκη τοῦ « σκώψας »;

Εἰδέναι σὲ τοίνυν ἔγωγε βούλομαι, βέλτιστε, ὡς ποιητὴν ἐνθαῦτοι τὸν θαυμάσιον ὁ ῥήτωρ ἔφησεν Ὁμήρον· εἰ δὲ μὴ κατ' ἐξόχην ἁπλῶς, ἀλλὰ μετὰ προσθήκης εἰρήκει τῆς « τίς », ἥκιστα σὲ θαυμάζειν χρέων. Εἰωθὸς γὰρ τῷ ῥήτορι περὶ τοῦδε τοῦ ποιητοῦ τοιαῦτα δὴ καὶ ἀλλαχῇ προφέρειν πολλαχῇ, ὡς οὐδὲν ὂν πρᾶγμα εἰ μὴ πανταχῇ πειρῷτο θαυμάζειν αὐτόν, σαφοὺς προκειμένου τοῖς ἅπασι τοῦ Ὁμηρικοῦ θαύματος καὶ οὐδαμῇ οὐδένι διανοίαν ἐφιέντος ἀμφισβητήσιμον. Μέμνημαι δ' οὖν κἂν τῷ λόγῳ τῷ « περὶ ὁμονοίας ταῖς πόλεσιν », ἐπιγραφομένῳ φάσκοντος αὐτοῦ μετὰ τῆς ὁμοίας περὶ τοῦ αὐτοῦ προσθήκης, « φαίης δ' ἂν τὸ τοῦ Σμυρναίου ποιητοῦ, ἀφρήτωρ, ἀθέμιστος, ἀνέστιος ἐκεῖνος ὅστις οὐ πρότερον τοῦ τῆς Σμύρνης κάλλους ἐρᾷ » [Æl. Arist., *de concord.*, II, 37]. Ἀλλὰ περὶ μὲν τοῦ « τίς ποιητής » ἀρκεῖν οἶμαι ταυτὶ σοὶ σοφῶς γε ὄντι καὶ ἥκιστα μακρῶν ἐν τοῖς τοιούτοις δεομένῳ τῶν λόγων.

Περί γε μὲν τοῦ « χρυσοκέρω λιβανωτοῦ » ζητήσας εὑρήσεις ἐν τῷ τῆς Ἰλιάδος Ὁμήρου Κ, σύν γε τῷ Ὀδυσσεῖ τὸν Διομήδην νύκτωρ ὅτε κακῶν Ἰλίας περιεῖχε τοὺς Ἕλληνας καὶ νὺξ θανάτων μυρίων μεστή, πεμπόμενον πρὸς τοῦ Ἀγαμέμνονος ἐπὶ κατασκόπῃ τοῦ Τρωϊκοῦ σρατοπέδου καὶ ἅμα τῇ Ἀθηνᾷ παρίστασθαί τε καὶ φυλάττειν εὐχόμενον, καὶ οὑτωσί πως ἐπαγγελλόμενον·

Σοὶ δ' ἐγὼ ῥέξω βοῦν ἧνιν εὐρυμέτωπον,
Ἀδμήτην, τὴν οὔπω ὑπὸ ζυγὸν ἤγαγεν ἀνήρ,
Τήν τοι ἐγὼ ῥέξω, χρύσον κέρασι περιχεύας...

[Hom. K. 292-295.]

9 πειρῷτο D : πειρῶ τὸ GH πειρω τὸ KU || 19 τοιούτοις GHKU : τοιώ τοις D || τοιούτοις δεομένῳ GHKU : μακρῶν δεομένῳ D || 30 ῥέξω GHUD : om. K || περίχεύας correxi : περιχεύσας codd.

cette génisse « aux cornes dorées » un « encens », par une espèce de transposition de sens. Les Hellènes employaient ordinairement l'encens dans la plupart de leurs sacrifices, à cause, je crois, de son odeur agréable. Ainsi, nous appelons, tout bonnement « victime », tout ce que nous offrons à Dieu, sans effusion de sang : l'huile, l'or, l'argent, et autres choses semblables. Ce terme n'est pas du tout employé ici dans son sens propre ; il s'appliquerait fort bien aux bêtes, qu'on égorgeait autrefois dans les sacrifices. Homère emploie ainsi, en parlant du nectar, le verbe « verser du vin »[1], parce que ce mot convient pour désigner l'action de verser un liquide dans un repas. Il écrit ailleurs :

« Dans la plaine paissaient trois mille chevaux [2]. »

Tu trouveras quantité d'autres exemples de ces figures de mots dans presque tous les ouvrages des écrivains sacrés et profanes.

Quant à la préposition « κατά », construite avec le génitif, elle a, tu le sais, bien d'autres sens ; elle signifie également « au-dessus de », comme dans le proverbe : « Le rocher se tient au-dessus des flots humides et marins » ; elle indique aussi parfois la nature des objets, sur lesquels on prête serment. Presqu'immédiatement après ce passage, le rhéteur, dans le présent discours, emploie dans trois sens différents, la même préposition ; il en fait autant pour beaucoup d'autres, en plus d'un endroit de ses ouvrages. Enfin, et surtout, celui à qui Dieu a donné une science si profonde, Paul le Grand, dit : « Dieu, ne pouvant jurer sur rien d'autre de plus solennel, promet à Abraham, de jurer sur lui-même »[3], et lui dit ce que tu connais, sans aucun doute.

L'expression « non sans se moquer », intercalée par le rhéteur, dans ce discours, est, en quelque manière, un hommage à l'habileté d'Homère. Celui-ci instruit avec art, sans en avoir l'air ; il montre qu'autant il faut louer ceux

1. Cf. p. ex., *Il.*, I, 597 : « Il versait le doux nectar », ᾠνοχόει γλυκὺ νέκταρ, et *Il.* III, 2-3 : « La vénérable Hébè versait le nectar » :
πόντια Ἥβη
νέκταρ ἐῳνοχόει.

2. Ce n'est pas tout à fait le texte d'Homère :
τοῦ τρισχίλιαι ἵπποι ἕλος κατὰ ἐβουκολέοντο
θήλειαι

3. *Genèse*, 21, 33. Cf. *Ép. aux Hébreux*, VI, 13.

« Λιβανωτὸν » δ' ὁ ῥήτωρ ταυτηνὶ τὴν χρυσοκέρω ἔφησε βοῦν, καταχρώμενός πως τῇ λέξει, διότι λιβάνῳ κεχρῆσθαι εἰώθεσαν Ἕλληνες τὸ πλεῖστον ἐν ἱεροῖς, εὐωδίας εἵνεκά τινος, ὡς ἄρα καὶ ἡμεῖς θυσίαν ἁπλῶς φάμεν πνεῦμα συντετριμμένον καὶ ὁπόσα τὸν ἀναίκματον τρόπον ὑφ' ἡμῶν τῷ Θεῷ προσάγεται πάντα, ἔλαιον, χρυσὸς καὶ ἀργυρὸς καὶ τὰ τοιαῦτα, ἥκιστα κυριολεκτουμένης τῆς λέξεως ἐνταῦθα, ἀλλὰ τοῖς πάλαι σφαττομένοις ἱερείοις μάλα μᾶλλον προσηκούσης, καθάπερ καὶ Ὅμηρος ἐπὶ νέκταρος τῷ « οἰνοχοεῖν » ἐχρήσατο διά γε τὸ συμποσίοις προσήκειν τὴν λέξιν. Καὶ ἄλλο ἀλλόθι·

Κατὰ ἕλος ἐβουκολέοντο ἵπποι, φησί, τρισχίλιοι [Hom. Θ. 221-222.]

Καὶ μυρίας τοιαύτας εὑρήσεις τροπολογίας ἐν ἁπάσαις ταῖς τῶν σοφῶν βίβλοις σχέδον ταῖς τε ἡμητέραις καὶ θυράθεν.

Περί γε μὴν τῆς « Κατὰ » προθέσεως, οἶσθα ὡς ὅτε συντάσσοιτο γενικῇ, σημαίνει μὲν πως καὶ πλεῖσθ' ἕτερα, σημαίνει δ' οὐχ ἧττον καὶ τὴν « Ἐπάνω », καθάπερ ἐν ἄλλοις ἡ παροιμία γράφει. « Καθ' ὑγρῶν καὶ κατὰ θαλαττίων ὁ πέτρος πεζεύει κυμάτων », ἀλλὰ καὶ τὴν καθ' ὅσα τοῖς ὅρκοις ἐνίοθ' ὑπόκειται πράγματα σχέσιν· ὡς οὗτος μὲν ἐκ τοῦ σχέδον εὐθὺς ὁ ῥήτωρ, ἐν τῷ προκειμένῳ κέχρηται λόγῳ τριχῇ τῆς μιᾶς ὑποθέσεως καὶ τῶν ἄλλων δ' οὖν πολλοὶ πολλαχῇ τῶν οἰκείων βίβλων, καὶ ἐπὶ πᾶσιν ᾧ πρὸς Θεοῦ μακρά τις ἐδόθη σοφία Παῦλος ὁ μέγας, ἐπαγγειλάμενος λέγων τῷ Ἀβραὰμ ὁ Θεός, ἐπεὶ κατ' οὐδενὸς εἶχε μείζονος ὄμοσαι, ὤμοσε καθ' ἑαυτοῦ λέγων ὅσα καὶ αὐτὸς εἰδείης ἄν.

Τὸ μέντοι « σκώψας » παρεντίθησιν ὁ ῥήτωρ τῷδε τῷ λόγῳ, τῆς Ὁμήρου συνέσεως τὸ οἰκονομικὸν οὑτωσί πως θαυμάζων, παιδεύοντος κατὰ τὸ λεληθὸς εὐφυῶς καὶ δεικνύντος ὡς ὅσων ἀξίους ἐπαίνων εἶναι χρεὼν τοὺς εὐχαῖς

8 μάλα KU : μάλει DGH || 11 ἄλλο HU : ἄλλος DGK || 32 ὡς D : om. cett.

qui font une prière ou des vœux sérieux avant de prononcer un discours ou d'entreprendre quoi que ce soit, autant, par contre, doivent être critiqués ceux qui ne voudraient pas agir de même, ceux qui s'enorgueillissent d'un succès encore incertain, ceux qui considèrent à l'avance comme devant évidemment être couronnés de succès des actes et des paroles, avant d'avoir touché, comme l'on dit, la première borne. Il a rendu brièvement, à mon avis, par ce seul terme, la pensée complexe du sage poète, et il a imité lui-même la raillerie exprimée avec habileté et concision. Homère ne blâme pas ouvertement Dolôn[1] de sa rusticité[2] ; sans exposer en détail, en de longs discours, les mobiles de sa conduite, il a cru bon d'enfermer en quelques vers, pour la sauvegarder, cette leçon de morale, et il a laissé le soin au lecteur, à l'avenir, de juger d'une manière plus expressive, la façon insensée dont cet homme entreprend sa mission. Tu pourras voir, en effet, immédiatement dans le même passage, Dolôn, le guetteur Troyen ennemi, envoyé, la même nuit, par Hector pour observer lui aussi le camp grec. Loin de faire une prière, il tient un discours, plein d'un fol orgueil. « Hector, mon cœur, un noble courage me poussent à m'approcher des rapides vaisseaux, pour espionner. Allons, lève ton sceptre, et promets-moi, sous serment, de me donner les coursiers, les chars incrustés de bronze, qui transportent l'irréprochable fils de Pélée »[3], et ce qui suit, paroles d'un homme, qui, tu peux l'entendre, est tenu par la même démence. Admire l'art d'Homère. Il donne habilement une leçon à tous, ou peu s'en faut[4] : il enseigne, sans le dire expressément, par le spectacle des deux guetteurs, à ne point s'enorgueillir, et quand

1. Dolôn était un Troyen réputé pour être extrêmement léger à la course. Dans le seul espoir d'avoir les chevaux d'Achille pour récompense, il alla espionner le camp des Grecs ; mais il fut pris et tué par Diomède et par Ulysse.

2. Grégoras entend par là la folle présomption de Dolôn qui le pousse à négliger l'aide des Dieux, et non pas la rudesse de ses mœurs.

3. Hom. *Il.*, XX, 319-323.

4. L'idée que les poèmes homériques, l'*Iliade* et l'*Odyssée* surtout, étaient des leçons de morale en action était un lieu commun, fréquent à l'époque de Grégoras. On le retrouve notamment dans le *Prologue en manière d'éloge sur Homère, où l'on voit comment et dans quelle intention il a composé l'Odyssée* (Migne, *P. G.*, t. 149, 663-667), de Mathieu d'Ephèse.

ὁμοῦ καὶ ἀγαθαῖς ἐπαγγελίαις χρησαμένους ἐν τοῖς τῶν λόγων καὶ πράξεων προοιμίοις, τοσούτων χρεὼν ἀπολαύειν ἐξ ἀντιπάλου σκωμμάτων οἷς μὴ ταὐτό γε τοῦτο δρᾶν ἐξείη ἄν, καὶ ἅμα ἐν ἀδήλοις ἔτι θρασύνεσθαι, ὡς ἐπὶ προδήλοις ἤδη ταῖς μέχρι τέλους εὐδοκιμήσεσι τῶν τε ἔργων, πρὶν ὁπωσοῦν τῆς γοῦν πρώτης ἧφθαι φάναι βαλβῖδος. Ἐβραχυλόγησε δ' ὅλην οὕτω μιᾷ τινι ταύτῃ λέξει σοφοῦ συγκλείσας διάνοιαν, οἶμαι, τὴν οἰκονομικὴν ἐκείνην τοῦ σκώμματος μιμούμενος καὶ αὐτὸς συστολήν. Οὐ γὰρ ἐμφανῶς οὐδ' Ὅμηρος ἄντικρυς τῷ Δολώνι διαλοδοιρεῖται τῆς ἀγροικίας, ἀλλ' αἰτιολογίας ἅμα καὶ ἐπεξεργασίας ἁπάσης ἄνευ μεγάλην μικροῦ περιφράττειν ἔπεσιν ἔκρινε δεῖν ἠθικῆς παιδείας εὐλάβειαν, τοῖς ὀψὲ μετιοῦσι τὰ ἐπὶ τὴν κρῖσιν ἐμφαντικώτερον ἀφεὶς ἀπονέμειν τῇ παραλόγῳ πρὸς τοὔργον ἐπιβολῇ τοῦ ἀνδρός. Αὐτικὰ γὰρ κἂν τοῖς αὖθις ἔπεσιν ἐξέσται σοι βλέπειν καὶ Δόλωνα, τὸν τῶν Τρώων ἐξ ἀντιρρόπου κατάσκοπον, τῇ αὐτῇ γε νυκτὶ πρὸς τοῦ Ἕκτορος ἐπὶ κατασκοπὴν καὶ αὐτὸν τοῦ ἑλληνικοῦ στρατοπέδου πεμπόμενον μέν, ἀντὶ δ' εὐχῆς μεστοὺς ὀφρυὸς μαλὰ μακρᾶς φθεγγόμενον λόγους :

Ἕκτορ, ἐμ' ὀτρύνει κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ
Νηῶν ὠκυπόρων σχέδον ἐλθέμεν ἔκ τε πυθέσθαι·
Ἀλλ' ἄγε μοι τὸ σκῆπτρον ἀνάσχεο καί μοι ὄμοσσον,
Ἦ μὲν τοὺς ἵππους τε καὶ ἅρματα ποικιλὰ χαλκῷ
Δώσεμεν, οἳ φορέουσι ἀμύμονα Πηλείωνα.....

[Hom. K. 319-323.]

καὶ ὅσα ἑξῆς τῆς ὁμοίας ἀπονοίας ἐστὶ λαλοῦντος ἀκούειν, καὶ τὴν Ὁμήρου θαυμάζειν σύνεσιν, πάντας μονονουχὶ διδάσκοντος οἰκονομικῶς καὶ σιγῇ δι' ἑκατέρου τῶν κατα-

4 θρασύνεσθαι D : σύνεσθαι cett. || 6 γοῦν D : γῆς cett. || 8 οἰκονομικήν D : οἰκουμενικήν, et in marg. ἴσως· οἰκονομικήν K οἰκουμενικήν : GHU || 9 μιμούμενος GKHD : μιμουμένους U || 14 ἐμφαντικώτερον D : ἐμφαντικωτέροις cett. || 23 ἄγε D : in margine KU om. GH || σκῆπτρον correxi : σκῦπτον codd: in margine KU || 25 φορέουσι GKHD : φορέουσιν U.

il s'agit de faits non encore accomplis à ne point se rengorger comme s'ils étaient déjà arrivés, à ne pas laisser la raison compter sur ce qui pourrait fort bien tourner d'une manière inattendue, à faire toujours la plus grande part aux évènements imprévus de la vie, car nous sommes des hommes, surtout quand il s'agit de guerres et de combats, dont l'issue dépend, en grande partie, d'une décision sanglante, immédiate, et qui [pour ainsi dire] brandit sauvagement son épée sur nos têtes.

Ce sacrifice d'une bête « aux cornes dorées » est fait de la même manière au troisième livre de l'*Odyssée*, comme tu l'y trouveras[1]. Il s'agit d'une génisse, dont les cornes ont été dorées, quand Télémaque, fils d'Ulysse, sous la protection de l'Homérique Athènè, s'expatrie pour aller à la recherche de son père, et arrive à Pylos, pays de Nestor.

A quoi bon vouloir t'en exposer davantage, à toi, savant comme tu l'es, et avoir l'air de m'ingénier ainsi à te le rappeler ; à quoi bon m'arracher aux souffrances suspendues sur ma tête, et craindre d'être entraîné, à mon insu, par elles comme par un violent courant, sans pouvoir autrement m'arracher l'esprit à ces études. J'ajoute aux raisons impérieuses présentes un corollaire, tiré, comme le font les géométriciens, de ce qui a été démontré précédemment. Il te faut, car tu es plein de la littérature hellénique, et tu aimes, pour ainsi dire, à « cultiver les profonds sillons »[2], de la pensée de ces savants écrivains, il te faut bien faire attention à ceci : nous devons, nous autres orthodoxes, voir de préférence en Dieu l'auteur des biens qui nous arrivent et le prendre comme guide de toutes nos actions et de toutes nos pensées, et avec lui aussi les écrivains Hellènes les plus savants. Homère, la puissante voix de l'Hellade, commence toujours, autant qu'il le peut, ses propres poésies par une invocation aux Dieux : « Chante la colère, Déesse... »[3], et : « Dis-moi

1. Hom. *Od.*, III, 5-8, mais il n'y a rien de semblable dans ce passage.
2. Image fréquente chez Grégoras. Cf. *Hist.*, XV, 7, 768 ; XVI, 3, 805, et chez ses contemporains : Métochite, *Vie de Joseph le Philosophe* (*Byz. Z.* t. 8, p. 10). C'est un souvenir d'Eschyle, *les Sept contre Th.*, v. 593.
3. Hom. *Il.*, I, 1.

σκόπων μὴ μέγα φρονεῖν μηδὲ περὶ τῶν μήπω πεπραγμένων ὡς ἤδη πεπραγμένων βρενθύεσθαι μηδὲ βεβαιοῦν τὸ λογιζόμενον τῆς ψυχῆς περὶ μηδὲν τῶν ὅσα δήπου καὶ τὸν ἕτερον τρόπον ἐνδέχεται γίνεσθαι, διδόναι δ' ἀεὶ τὴν μείζω μοῖραν ταῖς ἀδήλοις τοῦ βίου τύχαις, ἀνθρώπους γε ὄντας, καὶ μάλιστ' ἐν τοῖς πολεμικοῖς καὶ μαχίμοις τῶν ἔργων, ὧν τὴν ἔκβασιν πλείοσι ψήφοις ἢ δι' αἵματος ἀπαιτεῖ συμφορά, προπόδων ἑστηκυῖα καὶ τὸ ξίφος δεινῶς ἐπισείουσα.

Τήν γε μὴν χρυσόκερω ταύτην θυσίαν κἀν τῷ γάμμα τῆς Ὀδυσσείας [Hom. Γ. 5-8] ὑπὸ Νέστορος τελουμένων ὁμοίαν εὑρήσεις, βοῦν δηλάδη χρυσόκερων, ὁπότε Τηλέμαχος, ὁ τοῦ Ὀδύσσεως παῖς, ὑπὸ τῆς Ὁμηρικῆς Ἀθηνᾶς κατὰ ζήτησιν ἀποδημῶν τοῦ πατρός, καὶ ἐς Πύλον εἰσάγοιτο τὴν πάτριον Νέστορος γῆν.

Καὶ τί δεῖ πλείω διεξιέναι πειρᾶσθαι πρὸς ἄνδρα σοφόν τε καὶ σαυτῷ μέν, ὡς ἔοικεν, ἀνάμνησιν ἐντεῦθεν πορίζεσθαι μηχανώμενον, ἡμᾶς δ' ἀπάγειν τῶν ὑπὲρ κεφαλῆς ἡμῖν αἰωρούμενον δεινῶν, ὡς μὴ λάθωμεν βίᾳ τοῖς ἐντεῦθεν συναπαχθέντες ῥοθίοις, οὐχ ἔχοντες ἄλλως τῆς ἐκεῖθεν σχολῆς ἀφέλκειν τὸν λογισμόν. Ὅμως ἐγὼ ταῖς παρούσαις ἔτι χρείαις, καὶ τόδε κατὰ τοὺς γεωμέτρας συνειλοχὼς ἐκ τῶν εἰρημένων, προστίθημι πόρισμα. Χρεὼν γάρ σοι, φωνῆς Ἑλλάδος ὄντι μεστῷ καὶ ταῖς τῶν ἐκεῖθεν σοφωτέρων ἀνδρῶν βαθυτέραις αὔλαξι τῆς διανοίας φιλοπονωτέρῳ, σχολῇ προσέχειν τὸν νοῦν καὶ συνορᾶν ὡς οὐχ ὅπως ἡμῖν εὐσεβοῦσιν ἐξαίρετον τὰς τῶν καλῶν αἰτίας ἀνατιθέναι Θεῷ καὶ τοῦτον ἔργου καὶ λόγου παντὸς ἡγέμονα ποιεῖσθαι, ἀλλὰ καὶ τῶν Ἑλλήνων τοῖς σοφωτέροις. Ὅμηρος γὰρ αὐτός, ἡ μεγάλη φωνὴ τῆς Ἑλλάδος, ἐπίκλησιν θείαν ἀεὶ ταῖς τῶν οἰκείων ἐποποιιῶν ἀρχαῖς καθ' ὅσον αὐτῷ δύνατον παρέχεται, « Μῆνιν ἄειδε », λέγων, « Θέα » [Hom. A, 1]. Καὶ

4 γίνεσθαι D : γίγνεσθαι cett. || 7 τὴν UD : τὴν μὲν GKH || 13 καὶ om. D || τὴν πάτριον GHD : τὸ πάτριον KU || 28 αὐτός om. K.

l'homme, Muse... »[1]. Après lui, Hésiode écrit : « Muses de Piérie... »[2], et : « Commençons par chanter les Muses de l'Hélicon... »[3], et également, l'autre : « Commençons par Zeus et finissons par Zeus... »[4]. Chacun, suivant son idée et ses préférences, met d'abord sous les auspices de la Providence divine, comme il est naturel, ses actes et ses paroles.

A quoi bon, d'ailleurs, rechercher si haut des témoignages de la protection demandée aux Dieux? Le présent discours de notre rhéteur peut servir de clair exemple. Tous ont l'habitude, écrit-il, habitude commune aux gens sensés et aux gens instruits, à ceux qui voyagent sur terre, à ceux qui voyagent sur mer, de faire des prières, chacun comme il l'entend. Il te faut donc, car tu es le professeur d'autres personnes et l'éducateur de ceux qui viennent te trouver pour s'instruire, il te faut donc leur donner toujours des conseils à peu près semblables, être pour eux un modèle irréprochable en actes et en paroles, afin de leur permettre de prendre, peut-être, personnellement pour modèles les choses les plus belles : ainsi, dans les chœurs, sur un signe du coryphée, les danseurs, selon le prélude du chant, forment la figure de danse, se mêlent, selon les rythmes et les injonctions de celui-là, colorent, en quelque sorte, leurs propres sentiments et modulent leur propre voix d'après les mélopées et les airs du coryphée, chacun suivant ses capacités et son intelligence.

Je voudrais t'entretenir davantage et te donner de plus amples explications sur chacun des points en question ; je ne voudrais pas, en effet, me dépêcher, comme dans un accouchement avant terme, de mettre au jour de semblables renseignements et tomber peut-être sur des gens haineux, qui me critiqueront ; ils ignorent, en effet, que tu m'as demandé de faire simplement ces recherches délicates, sans la moindre préparation, et que c'était fort peu, pour moi, le moment de m'y livrer, car je suis entouré, comme d'habitude, de malheurs nombreux,

1. *Id.*, *Od.*, I, 1.
2. Hésiode, *Trav. et Jours*, 1.
3. *Id.*, *Théog.*, 1.
4. Théocrite, *Idyl.*, XVII, 1.

« Ἄνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα » [Id. α, 1]. Καὶ μετ' ἐκεῖνον Ἡσίοδος « Μοῦσαι Πιερίηθεν... » [Hes. Op. 1]. Καὶ « Μουσάων Ἑλικωνιάδων ἀρχώμεθ' ἀείδειν... » [Id. Theog. 1] Καὶ αὖθις ἕτερος· « Ἐκ Διὸς ἀρχώμεθα καὶ ἐς Δία καταλήγωμεν », [Theocr. Idyl. XVII, 1] ὡς ἕκαστος ἔλαχε γνώσεως καὶ προαιρέσεως τῇ θείᾳ Προνοίᾳ τὰς τῶν ἔργων, ὡς εἰκός, καὶ λόγων ἀρχὰς ἀφοσιούμενον.

Καὶ τί δεῖ θείας πόρρωθεν μαρτυρίας ἀναζητεῖν, ἔξον ἐκ τοῦ εὐθέος τῷ προκειμένῳ τοῦ ῥήτορος τοῦδε λόγῳ πρὸς λόγον ἀρχετύπου κεχρῆσθαι; Ἔθος γάρ, φησί, πᾶσι κοινὸν μὴ μόνον σοφοῖς καὶ ἐλλογίμοις ἀνδράσιν ἀλλὰ καὶ πλέουσί τε καὶ ὁδοιποροῦσιν εὐχὰς ποιεῖσθαι καθ' ὧν ἂν ἕκαστος ἐπινοῇ. Χρεὼν οὖν καὶ σέ, διδασκαλόν τε γινόμενον ἄλλων καὶ παιδευτὴν ὁπόσοι σοι παιδείας εἵνεκα προσίασι, τὰ παραπλήσια παραινεῖν ἀεὶ καὶ ἀρχέτυπον σφίσιν ἔργοις καὶ λόγοις γίνεσθαι κάλλιστον, ἵν' ἔχωσι καὶ αὐτοὶ πρὸς τὰ κράτιστα τῶν καλῶν ἐκ τοῦ σχεδὸν ἀναφέρειν τὴν μίμησιν, ὥσπερ ἐν ταῖς χορείαις οἱ τῷ χοροστάτῃ πρὸς τὸ τοῦ μέλους ἐνδόσιμον συγκροτοῦντες τὸν θίασον καὶ τοῖς ἐκείνου ῥυθμοῖς τε καὶ ἀνακλήμασι συγκεραννύντες ἅμα καὶ ἀναχρωννύντες τὰ ἑαυτῶν ἤθη καὶ ἀναπλάττοντες τὴν τῆς σφετερᾶς ᾠδῆς ἠχὼ πρὸς τὰ τοῦ διδασκάλου μέλη καὶ ᾄσματα, τῷ περίοντι τῆς οἰκείας ἕκαστος δυνάμεως τε καὶ γνώμης.

Ἐμοὶ δὲ καὶ πλείω λέγειν ὁμοῦ καὶ τεχνολογεῖν σοι καθ' ἕκαστα δήπου τῶν εἰρημένων ἐθέλοντι, ὡς ἂν μὴ ὡς ἐν ὠμῷ τῷ τόκῳ προενεγκόντες διὰ σπουδὴν τὰ τοίαδε πόλλους τοὺς ἐγκαλοῦντας ἴσως Τελχῖνας εὕρωμεν, οὐκ εἰδότας μηθ' ὅτι κατεσπουδασμένην καὶ αὐτῶν αὐτός μοι τὴν ζήτησιν εἰσήνεγκας τὸν ἁπλούστερον τρόπον, μήθ' ὅτι καιρός μοι νῦν ὡς ἥκιστα πάρεστι τοιούτοις ἐνδιατρίβειν ὡς τὰ πόλλα

4 ἀρχώμεθα D : ἀρχόμεθα cett. ‖ 5 καταλήγωμεν correxi : καταλήγομεν codd. ‖ 8 τί δεῖ DU : τό δεῖ K : το δεῖ G : τότε H ‖ 9 εὐθέος GKHD : εὐθέως U ‖ 13 διδάσκαλόν τε γινόμενον GKHU : διδασκαλόν γε γιγνόμενον D ‖ 18 χορείαις GKHU : χρείαις D ‖ 28 κατεσπουδασμένην GKHD : κατεσπουδασμένη U.

qui mènent la danse autour de moi, et par les lancinantes douleurs, qui me ravagent la tête sans merci. Les circonstances ne me le permettent nullement, et cette absence de loisirs, jointe à de très pressantes occupations, m'empêche de faire quoi que ce soit de ce que je voudrais je ne devrais encourir, je crois, pour cette raison, aucun reproche.

Le but du discours, dont nous nous occupons, était surtout de montrer qu'il faut commencer tout de suite par prier Dieu avant toute entreprise, qu'il faut le prendre comme guide de toute parole, de toute action, et rapporter à lui la cause de tout bien. Il te faut bien remarquer ceci : tout ce qui peut être bien dans notre lettre, tout ce qui n'est pas imputable à la hâte que j'ai apportée à te répondre, et n'est pas trop loin de ce que tu espérais, doit être mis au compte de Dieu, qui a exaucé tes prières ; ce qui est mal est nôtre[1], et la faute en est à mes souffrances. Il reste à m'en débarrasser avec le secours de tes immédiates et ferventes prières ; je pourrai alors facilement et aisément travailler à mes ouvrages et résoudre, dans la suite, les questions du même genre que tu me poseras plus tard.

1. Même idée à la fin de la Lettre-préface du *Commentaire des Songes* de Synésios (Migne, *P. G.*, 149, col. 530). Joseph le Philosophe termine aussi de la même manière l'introduction de son Encyclopédie (citée par M. Treu, *Der Philosoph Joseph*, *Byz. Z.*, t. 8, p. 38).

πολλοῖς κεκυκλωμένῳ κύκλωψι δεινῶν, τοῖς τε ἄλλοις καὶ πάντων μάλιστα ταῖς πυκναῖς ἀλγήδοσιν, αἳ διηνεκῶς τῆς ἐμῆς κεφαλῆς κατορχοῦνται· συγχωρεῖν ὁ καιρὸς οὐδαμῇ γε ἐθέλει, ἡδ' ἀκαιρία πάντως ὀξείᾳ σπουδῇ μιγνυμένη, παντῇ λελογισμένα ὁρᾶν οὐκ ἐφίησιν, ὃ δή μοι καὶ τῷ ἀνεγκλήτῳ μένειν ἐκ περιουσίας οἶμαι δίκαιον χαρίζεσθαι.

Ὅμως, ἐπειδήπερ ὁ πλείων τῷ παρόντι λόγῳ σκοπὸς Θεὸν δι' εὐχῆς ἐκ προοιμίων εὐθὺς ἔργου καὶ λόγου παντὸς ἡγεμόνα ποιεῖσθαι καὶ τὰς τῶν καλῶν αἰτίας αὐτῷ γε ἀνατιθέναι, ἄξιον δήπου καί σοι σκοπεῖν ἐνταυθοῖ καὶ εἴ τί που τῶν καλῶν τοῖς ἡμετέροις ἐνεῖναι συμβαίνει γράμμασιν ὃ τῆς τε σῆς οὐχ ἁμάρτημα σπουδῆς, ἅμα τῆς τῶν σῶν ἐλπίδων παρασκευῆς οὐ πόρρω ποι ἐκκεχώρηκε, τοῦτ' ἂν εἶναι λέγειν Θεοῦ, ταῖς σαῖς ἐπινενευκότος εὐχαῖς· εἴ τι δ' οὔ, τοῦτο δ' ἡμέτερόν τε καὶ τῶν ἐμῶν νοσημάτων ἁμάρτημα, ἃ καὶ αὐτὰ λείπεται λύεσθαι σαῖς θερμοτέραις εὐθὺς εὐχαῖς, ὡς ἂν ἐκ τοῦ ῥάστου καὶ τοῖς ἡμετέροις τὸ ῥᾶστον παραγίγνοιτο λόγοις, πρός γε τὸ λύειν ἑξῆς καὶ ἡμᾶς ὁπόσα προβάλλειν ἑξῆς σοι περίεστιν ὅμοια.

6 δίκαιον GKHU : δίκαιον εἶναι D ‖ 9 καὶ τὰς τῶν καλῶν αἰτίας GKHU : καὶ ἅμα τῆς τῶν σῶν ἐλπίδων αἰτίας D ‖ 19 προβάλλειν GHUD : βάλλειν K.

49

Au métropolite Apros, sur les détracteurs de l'astronomie.

Les légendes franchissent une longue suite d'années et apportent à nos oreilles bien des choses ; nous y trouvons, entre autres, le souvenir d'un certain Icare : l'insensé désirait s'adapter des ailes, car il ne voulait plus fouler la terre. Une audace insolente lui donnait déjà des désirs au-dessus de l'humaine nature. Mais les moyens dont disposait cet homme étaient peu solides et bien éloignés de paraître ceux d'un homme sensé. Aussi stupide me semble être ce que font aujourd'hui les malheureux qui entassent pour ainsi dire l'Olympe sur le Caucase[1], y ajoutent encore le Parnasse si élevé, pour tirer de là le ciel en bas : entreprise funeste pour eux et qui fait voir de quelle épaisse couche d'ignorance ils sont couverts. Ils ne voient pas qu'ils entreprennent des choses au-dessus de leurs forces et qu'ils courent bien facilement le risque de s'en tirer à leur confusion. Comme les fous qui se mordent naturellement eux-mêmes et s'imaginent faire souffrir leur voisin, la belle coterie[2] de ces bouffons se cause personnellement le plus grand préjudice par ses entreprises, sans s'apercevoir le moins du monde du tort qu'elle se fait. « Le ver qui ronge tes os, c'est ton cœur sensible », dit l'admirable Salomon[3]. Aujourd'hui, je vois le contraire : le ver qui ronge les os, c'est plutôt le cœur de gens insensibles : le ciron ronge le bois sans difficulté et le fait tomber en poussière, ainsi le cœur insensible

1. Expression proverbiale forgée sur le proverbe : entasser l'Ossa sur l'Olympe.

2. *Phratrie*, dit le texte. Association, à Athènes, de citoyens liés par la communauté des sacrifices religieux et des repas. On sait qu'à Athènes, il y avait, depuis Solon, trois phratries par tribu (φῦλον) et trente familles (γένη) par tribu.

3. Cf. à peu près la même image, *Hist.* X, 6, 492.

49

Τῷ μητροπολίτῃ Ἄπρῳ περὶ τῶν τὴν ἀστρονομίαν ὑβριζόντων. [1335.]

Τά τε ἄλλα διαπορθμεύουσι ταῖς ἡμῶν ἀκοαῖς τὸν μακρὸν δολιχεύοντες χρόνον οἱ μῦθοι, καὶ δὴ καὶ Ἰκάρου τινὸς ὑπομνήματα ἔχομεν ἐξ αὐτῶν, ὡς ἐπιθυμήσειεν ὁ μάταιος πτερῶν, ἐπεὶ μὴ ἐβούλετο μήτε γῆν ἐκεῖνος ἔτι πατεῖν, ὁ δὲ καὶ φύσεως ὑπερόρια διὰ θράσους πλεονεξίαν ἤδη ἐπόθει· ἀλλ' ἦν ταῦτα ἐφόδια τἀνδρὶ σφαλερὰ καὶ πρόσω ἢ ὥστε καὶ σωφρονοῦντος εἶναι δοκεῖν. Τῆς ὁμοίας εἶναι κακοβουλίας δοκεῖ μοι καὶ ὅπερ οἱ βαρυδαίμονες οὗτοι ποιοῦσι τὰ νῦν, τῷ Καυκάσῳ ἐπιτιθέντες τὸν Ὄλυμπον, ὡς εἰπεῖν, καὶ τούτῳ αὖ τὸν ὕψιστον προσεπάγοντες Παρνασσόν, ἵνα δὴ τὸν οὐρανὸν ἐκεῖθεν κατασπάσωσι, πονηρὸν αὐτοῖς καθιστάμενον θέαμα καὶ πολλὴν τὴν ἀμαθίαν κατασκέδαζον αὐτῶν. Λελήθασι γὰρ ἑαυτοὺς τῶν ὑπὲρ δύναμιν ἡμμένοι καὶ κίνδυνός γε μάλα ῥᾳδίως αὐτοὺς κακῶς ἐντεῦθεν ἀπαλλάττειν. Ὥσπερ γὰρ τοὺς μανίαν νοσοῦντας εἰκὸς τῶν οἰκείων σαρκῶν ἀπογευομένους οἴεσθαι βλάπτειν τοὺς πέλας, οὕτω δὴ καὶ ἡ καλὴ φάτρια τουτωνὶ τῶν μίμων, οἷς ἐγχειροῦσιν αὐτοὶ ἑαυτοὺς τὰ μέγιστα βλάπτοντες οὐδὲ μικρὰ τῆς βλάβης ἐπαίουσι. « Σὴς ὀστέων καρδία αἰσθητική », φησὶν ὁ θαυμάσιος Σολομῶν [*Paræm.*, XIV, 31]. Ἐγὼ δὲ τήμερον τοὐναντίον ὁρῶ σῆτα μᾶλλον ὀστῶν καρδίας ἀναισθητούσας· ὡς γὰρ ὑπὸ σκώληκι ξύλον ῥαδίως ἐκδαπανᾶται καὶ ἀπορρεῖ, ὡς δὲ καὶ τοῖς τοῦ φθόνου φίλοις τούτοις ἡ ἀναίσθητος καρ-

A 128v-129v. B 56r-57r. C 54r-54v. G 133r-134 r. K 306-308. H 53v-54v. T 90r-93v. Bezd. LI, d'après A et B.

Tit. : Τῷ μητροπολίτῃ Ἄπρῳ περὶ τῶν τὴν ἀστρονομίαν ὑβριζόντων KH : Τῷ μητροπολίτῃ Ἄπρῳ περὶ τῶν ὑβριζόντων τὴν ἀστρονομίαν AT : Τῷ : μητροπολίτῃ Ἄπρῳ (quae verba erasa sunt) περὶ..... : Τοῦ Γρηγορᾶ πρός τινα φιλὸν περὶ τῶν ὑβριζόντων τὴν ἀστρονομίαν. Et in margine : Νικηφόρου τοῦ Γρηγορᾶ B || 6 ταῦτα ἐφόδια AB : τὰ ἐφόδια cett. || 22 ἀπορρεῖ AGKH : ὑπορρεῖ BCT.

de ces amis de la médisance mine la substance des os et pénètre en quelque manière jusqu'à la moelle de l'âme.

Je m'étonne fort de voir le savant Ptolémée, qui a tout exploré, ne point parler des esprits faux, qui se trompent dans leurs calculs relatifs aux phénomènes terrestres, partent en guerre contre l'étude des phénomènes célestes et prennent un air hautain devant les lois immuables qui règnent là-haut. Il a, semble-t-il, volontairement gardé le silence sur ce point. Il s'agit là de choses dont le cours et le mouvement ne sauraient être interprétés par le langage. Phaéton[1], Lucifer[2], Mercure, ont un cours fixe, comme immuable[3], qui, bien plus, influe sur les êtres terrestres de je ne sais quelles manières mystérieuses. Ces gens, eux, se meuvent, en quelque sorte, dans l'obscurité, sans règle fixe, telles les étoiles filantes qu'on voit glisser sous le disque lunaire.

Quant au magnanime Platon, je l'admire aujourd'hui plus que jamais de n'avoir point exigé de réparations pour les insultes qu'il reçut de la part de ceux qui se moquaient de ses théories et qui le déchiraient à belles dents. Et pourtant, il aurait eu alors bien plus raison de s'emporter qu'au moment où Anytos et Mélitos calomniaient Socrate : mais il montrait une impassibilité et une indifférence complètes. Il croyait, semble-t-il, de son devoir de prendre la défense d'autrui ; se défendre soi-même était chose, à son avis, dont il ne fallait nullement avoir cure. Les singes ont l'ambition d'imiter les faits et gestes des hommes ; ils n'y réussissent point et prouvent une fois de plus qu'ils sont bien des singes. Pareillement, ces gens qui prennent le masque de Platon et qui énoncent avec réserve quelques-uns de ses jugements, avant d'avoir pénétré la pensée de ce savant, s'efforcent de les décocher contre ceux à qui ils en veulent, mais n'envoient que des traits émoussés et vils, comme faisaient contre les valeureux héros de jadis les Troyens bloqués à jamais dans leur ville, qui lançaient leurs projectiles du haut des remparts d'une main fébrile et comme ivre de crainte.

1. Surnom de la planète Jupiter.
2. L'étoile du matin, Vénus.
3. Jeu de mots intraduisible : « une course errante qui n'erre pas. »

δία τήκει καὶ ὀστῶν οὐσίαν καὶ ἐς αὐτούς, ἵν' εἴπω, τοὺς μυελοὺς τῆς ψυχῆς διαβαίνει.

Ἐμὲ δὲ καὶ μάλα ἐπῆρε θαυμάζειν τοῦ τὰ πάντα ἀνεζητηκότος σοφοῦ Πτολεμαίου, ὅπως ἄρα ἐλελήθεισαν αὐτὸν πλανήσαντες ὄντες τἀπὶ τῆς γῆς φαύλως διαμετροῦντες καὶ ἀντιστρατευόμενοι τοῖς ἐν οὐρανῷ καὶ κατὰ τῆς ἄνω φρυαττόμενοι λήξεως. Ἀλλ', ὡς ἔοικεν, ἑκὼν γε εἶναι τοῦτο παραλέλοιπε σίγῃ, ὡς γὰρ ἄλογος ἡ φορά τε καὶ κίνησις ἑρμηνέα λόγον οὐκ οἶδε· φαέθοντες μὲν γὰρ καὶ ἑωσφόροι καὶ στίλβοντες τεταγμένην ἔχουσι τὴν πλάνην καί, ὡς εἰπεῖν, ἀπλανῆ καὶ προσέτι μυστικαῖς τισι δυνάμεσι τὰ ἐπίγεια βόσκουσαν. Οὗτοι δὲ σκοτεινήν τινα καὶ ἀτακτοῦσαν καὶ οἵαν οἱ ὑπὸ τὴν τῆς σελήνης σφαῖραν διάττοντες φέρονται. Τὸ δὲ τοῦ Πλάτωνος μεγαλόψυχον, εἴπερ ποτέ, καὶ νῦν δ' ἐν τοῖς μάλιστα ἔγωγε ἄγαμαι, ὅτι μήτε διανέστη τὸ σύνολον μήτε δίκας τῆς εἰς αὐτὸν βλασφημίας ἀπῄτησε, τοὺς τὰ ἐκείνου βωμολοχοῦντας καὶ ξὺν οὐδενὶ κόσμῳ διαξαίνοντας· ὅς γε καὶ μάλα μᾶλλον δίκαιος ἂν διαναστῆναι νῦν ἢ ὅτε γε Σωκράτην Ἄνυτοι καὶ Μέλιτοι διέβαλλον, ὁ δ' ἀνάλγητος ἔμεινε τὸ παράπαν καὶ ἐρραθυμημένος· ἀλλ', ὡς ἔοικε, τὸ μὲν ἄλλων ὑπερμαχεῖν ἔκρινε δεῖν, αὐτὸς δ' ἑαυτοῦ, τοῦτο δ' οὐ πάνυ τοι δεῖν. Ὥσπερ γὰρ οἱ πίθηκοι τὰ τῶν ἀνθρώπων ἔθιμα ποθοῦσιν ὑποκρίνεσθαι, εἶτ' ἀδυνατοῦντες ἀπελέγχονται καὶ αὖθις ὄντες πίθηκοι, ὡσαύτως δὴ καὶ οὗτοι τὸ Πλάτωνος προσωπεῖον ὑποδυόμενοι καὶ μέτρια ἄττα τῶν ἐκείνου ῥημάτων ἀνασπῶντες, ἔπειτα πρὶν ἢ ψαῦσαι τῆς τοῦ σοφοῦ διανοίας πειρῶνται ἀποτοξεύειν οἷς ἄχθονται κωφά τινα πέμποντες βέλη καὶ ἀγεννῆ καὶ οἷα κατὰ τῶν γενναίων ἐκείνων ἡρώων οἱ Τρῶες, συγκλεισθέντες ἤδη, ἀπέλυον ἐκ τοῦ τείχους ἀστατούσῃ γέ τινι καὶ ὥσπερ ὑπὸ δέους μεθυούσῃ τῇ χειρί.

4 ὅπως ἄρα ACKHT : ὅπως ἂν ἄρα BG || 9 μὲν om. B || 13 τὴν τῆς σελήνης σφαῖραν C : τὴν σελήνην καὶ σφαῖραν cett. || 22 ὥσπερ γάρ C : ὥσπερ δ' cett.

L'ignorance ne connaît pas la pudeur ; elle remédie ordinairement la plupart du temps par l'audace à ce qu'il y a de défectueux dans la nature, comme les boiteux remédient plus d'une fois à la partie absente de leur pied par un pied de bois. Ils devraient se cacher ou rougir : ils se montrent pleins d'impudence et veulent se mettre sur le même pied que les savants, imitant en cela ceux qui placent des pierres jaune-vert ou en litharge[1] à côté de bijoux en or et vrais. Tout respect pour le beau, toute retenue devant ce qui n'a pas encore été touché, a plongé sous l'eau, semble-t-il : Charybde a disparu et a été submergée.

1. Mélange d'argent et de plomb. Cf. la même comparaison, *Hist.*, X, 6, 493.

Ἀλλὰ ἀναίσχυντον ἡ ἀμαθία καὶ φιλεῖ γε ὡς τὰ πολλὰ τὸ τῆς φύσεως ἐλλιπὲς τῇ θρασύτητι διασῴζειν βιάζεσθαι, καθάπερ οἱ χωλεύοντες τὸ λεῖπον τοῦ ποδὸς ξυλίνῳ διασῴζουσι ποδὶ πολλάκις. Δέον γὰρ καταδύεσθαι ἢ ἐρυθριᾶν, οἱ δὲ καὶ ἀναισχυντοῦσι καὶ σφᾶς αὐτοὺς παραβάλλειν ἐθέλουσι τοῖς σοφοῖς, ὅμοιον ποιοῦντες ὥσπερ οἱ τὰ χολοβάφινά τε καὶ λιθαργύρινα τοῖς χρυσοῖς τε καὶ ἀκιβδήλοις παρατιθέμενοι· φειδὼ δὲ πᾶσα τῶν καλῶν καὶ οἶκτος τῶν ἀψαύστων ἔδυ καθ' ὑγρῶν, ὡς ἔοικε, καὶ Χάρυβδις ἀφελομένη κατεβάπτισεν.

4 ἢ om. GH.

53

Au même (A Pépagomène [?]).

Si les notions premières, par leur nature sont perçues postérieurement par les sens, et, réciproquement, si les objets naturels sont antérieurs à la sensation, et, inversement, si les créations de l'esprit ont une valeur bien plus grande parce qu'elles préexistent à la sensation, si les uns et les autres se saisissent suivant un procédé particulier, la méthode, qui conduit à la connaissance semblerait emprunter deux routes, l'une qui descend, l'autre, en quelque sorte, qui monte. La première a plus de valeur, mais la recherche de la seconde ne saurait être regardée comme tout à fait accessoire, pour l'homme du moins. On a besoin également de celle-ci, comme d'un instrument, sinon pour elle-même, du moins pour l'objet qu'elle se propose.

Éclaircissons notre raisonnement. Les philosophes, et particulièrement les logiciens, qui ont pris pour guide la raison, ont mis quelque part bien haut le principe de la connaissance spéculative ; ils ont pris l'habitude de rassembler ainsi des données logiques, puis ils sont descendus vers les phénomènes physiques, postérieurs de nature. J'entends par là ce mode de raisonnement qui tire des sensations sa nature et sa force, et cela afin de ne pas rendre défectueux les résultats, de ne pas les laisser boiteux pour ainsi dire par chaque extrémité, mais afin de donner à ce genre de raisonnement le principe qu'il doit avoir et que l'esprit fournit comme une échelle pour parvenir à la science, dont celui-ci est capable. Celui qui a été dans l'incapacité de fonder ses connaissances scientifiques, en partant du concept suprasensible et conforme à la réalité, parce qu'il n'a pas encore les ailes qui lui permettent de le faire, celui-là a besoin de la méthode ascendante ; s'il parvient, comme à l'aide d'une échelle à franchir complètement la route qui le fait monter vers la science, s'il atteint le plateau de la Connaissance en soi, il mérite d'être félicité ; il ne saurait, toutefois, étonner : il a montré qu'il avait fait par lui-même ce qu'il devait et comme le peut faire un être faible de nature. Celui qui, par contre, grâce à la puissance de son

53

Τῷ αὐτῷ. [vers 1335.]

Εἰ ὅσα τῇ φύσει πρότερα τῇ αἰσθήσει πεφύκασιν ὕστερα, καὶ τοὐνάντιον καὶ τὰ τοῦ νοῦ τιμιώτερα πάντως, ὡς πρότερα τῆς αἰσθήσεως, ἑκατέρων δ' ἐχόντων ἑκάτερα κατὰ τὸν ἑκατέρῳ προσήκοντα τρόπον, εἴη ἂν καὶ ἡ πρὸς ἐπιστήμην μέθοδος, διπλῆν τινα τὴν πορείαν ἰοῦσα, τὴν μὲν ἄνωθεν ἀρχομένη, τὴν δ' ἄνω που περατοῦσα. Τιμιωτέρας γε μὴν οὔσης τῆς ἑτέρας, καὶ θατέρας ἡ ζήτησις οὐ πάνυ τοι πάρεργος ἂν εἶναι δοκοίη ἀνθρώποις γε οὖσιν. Δεῖ γὰρ ὅσα καὶ ὀργάνου καὶ ταυτησί, εἰ καὶ μὴ ἑαυτῆς ἕνεκα, ἀλλ' ἧς ἕνεκα δεῖ.

Καὶ ἵνα τῷ λόγῳ σαφεστέραν ἀνοίξωμεν τὴν ὁδόν, οἱ τῆς φιλοσοφίας καὶ ὅσοι τῆς λογικῆς ἐπιστήμης ἐφευρεταὶ τῇ τοῦ νοῦ κατακολουθήσαντες ἡγεμονίᾳ καὶ ἴχνος ἄνω που θέντες τῆς θεωρίας καὶ συνεθισμὸν καὶ πίστιν ἀσώματον ἠθροικότες ἐκεῖθεν, εἶτα ἐπὶ τὰ τῇ φύσει κεχωρήκασιν ὕστερα, λέγω δὲ τὴν δι' αἰσθήσεων ἕξιν τοῦ λόγου καὶ δύναμιν, ἵνα μὴ χωλεύῃ τὸ πρᾶγμα μηδὲ καθ' ὁπότερον ἄκρον, ἀλλ' εἴη καὶ τοῦτο τὴν προσήκουσαν τὸ μέρος ἔχον ἀρχήν, ἣν ὥσπερ τινὰ κλίμακα δίδωσιν ἐκεῖθεν ὁ νοῦς γνώσεως εἵνεκα τῆς αὐτῷ προσηκούσης. Ὅστις οὖν μὴ δυνηθεὶς ἐκ τῆς ἄνωθεν ἀρχῆς καὶ κατὰ φύσιν τὰ τῆς ἐπιστήμης ποιεῖσθαι προοίμια, ἀλλ' ἀχορήγητος ὢν ἔτι τοιούτων πτερῶν δεῖται τῆς κάτωθεν ἀγωγῆς, ἐὰν ὅλην ἀνέλθοι τὴν οἱονεὶ διὰ κλίμακος ἄγουσαν καὶ πρὸς τὸ τῆς ἀληθευούσης γνώσεως ἀναλύσῃ πέδιον, ἔπαινον μὲν προσάγεσθαι δίκαιος, θαῦμα δ' οὔ, τοῦ γε ὀφειλομένου καὶ ὅσον εἰκὸς ἀρρωστούσῃ φύσει φανεὶς αὐτουργός· Ὅστις δ' ἐρρωμένως καὶ κατὰ φύσιν

A 105r-106v. B 26v-27 v. C 68v-69r. G 154r-155r. K 353-355. H 70v-71v. T 143r-147v. Bezd. LV, d'après AB.

Tit. : Τῷ αὐτῷ GKH : Τῷ..... ACT Τῇ Παλαιολογίνῃ B ‖ 7 τῆς ἑτέρας ACGKHT : τῆς πρώτης B ‖ 14 εἶτα BCGKHT : εἶτ' A ‖ τὰ B : om. cett ‖ 22 ἀνέλθοι ACGKHT : ἀνέλθῃ B.

esprit, et suivant sa nature parvient à la science, qui, ensuite, brûlant d'un zèle exceptionnel, désire connaître les phénomènes *a posteriori*, descend de l'Un en soi, le voit se ramifier en autant d'objets qu'il en tombe sous les sens, aperçoit l'Un se subdiviser comme une racine en plusieurs branches, les rassemble à nouveau, forme un seul et même faisceau de tous ces éléments divers et voit un le Tout[1], celui-là, à mon avis, mérite vraiment d'être admiré pour ses heureux dons naturels, car il a fait voir clairement que l'art est inférieur à la nature.

Je découvre en toi, depuis longtemps, cet état d'esprit : grâce à une volonté tenace, ton intelligence, qui saisit de soi-même les raisons des choses (les grandes intelligences vont ordinairement plus au fond des choses et leur compréhension des faits est en rapport avec leur force), ton intelligence puise à pleines mesures, pour ainsi dire, dans les données extérieures, car elle est servie par une langue, merveilleusement adaptée à celles-ci, laquelle ne trouble pas les mystères de l'esprit et ne s'abrite pas derrière la gravité imposante et la majesté des termes. Toutefois, tu ne saurais, tant ton ambition est excessive, ne pas ajouter cette science adventice aux connaissances qu'ont rassemblées les hommes. Tu ne t'es pas imaginé que la perfection c'était de savoir que toute figure présentant deux côtés formant des lignes droites est un triangle et d'ignorer ensuite qu'une figure de ce genre est un triangle, et de savoir que Socrate est savant, pour ensuite, si tu le rencontres, passer à côté de lui, comme ferait un paysan qui se rend à la ville. Tu fais le contraire de ceux qui, aujourd'hui, cultivent les lettres : ils restent dans l'antichambre de la science, ils ne font qu'effleurer cette dernière, ils arrivent sans s'en apercevoir à la vieillesse, sans avoir pensé, même en songe, à la raison pour laquelle il faut apprendre, tout d'abord, les données de la science. Celles-ci sont comme des instruments, fabriqués dans un but déterminé. Celui qui se contente de s'en tenir à elles ressemble à un homme qui s'imaginerait être pilote, parce qu'il a chez lui un gouvernail, ou être musicien, parce qu'il possède un plectre.

1. Même développement dans le *Commentaire des Songes*, Migne, *P. G.*, 149, coll. 549-550.

ἅπτοιτο τῆς σοφίας, ἔπειτα φιλοτιμίας περιουσίᾳ καὶ τῶν δευτέρων ἐφίεται, κατιὼν ἐκ τοῦ φύσει ἑνὸς καὶ σκιδνάμενος καθ' ὅσα αἰσθήσει ὑπόκειται καὶ βλέπων ὡς ἀπὸ ῥίζης τὴν τοῦ ἑνὸς πρὸς τὰ πλείω διαίρεσιν ἵν' αὖθις συνηθροικὼς καὶ μίαν πλοκὴν διὰ πάντων ποικιλὴν πεποιηκὼς ὡς ἓν ὁρᾷ τὸ πᾶν, οὗτος ἐμοὶ τῆς εὐφυίας μάλα θαυμάζεσθαι δίκαιος, δεικνὺς ἐναργῶς ὁπόσα τῆς τέχνης τῆς φύσεως δεύτερα.

Ταύτης καί σε τῆς ἕξεως διὰ πολλῶν ἤδη τῶν χρόνων εὑρίσκω· τῷ γάρ τοι τελεσιουργῷ τῆς ὁρμῆς ἡ ψυχή σου τοὺς λόγους αὐτόθεν τῶν ὄντων λαμβάνουσα (Φιλοῦσι γὰρ αἱ μεγάλαι διανοίαι τὰς αὐτῶν περιλήψεις ἀθρουστέρας καὶ τοῖς ἰδίοις τόνοις ἀναλόγους ποιεῖσθαι), ὅλαις χοίνιξιν, ὡς εἰπεῖν, ἐξαντλεῖ τοῖς ἐκτὸς γλώττῃ συναντῶσα τὰ βέλτιστα ἡρμοσμένῃ, μήτε τοῦ νοῦ τὰ μυστήρια συνθολούσῃ καὶ πολὺ προβαλλομένῃ τὸ ἐμβριθές τι καὶ σοβαρὸν τῆς ἤχοῦς. Ὅμως οὐκ ἀνέχῃ περιουσίᾳ φιλοτιμίας μὴ καὶ τὰ τῆς ἐπακτῆς καὶ ἣν ἄνθρωποι ξυνέθεντο τέχνην προσθείης· οὐ γὰρ ἐντελὲς ἐνόμισας εἰδέναι μὲν δύσιν ὀρθαῖς ἴσον ἅπαν ὂν τρίγωνον, ἔπειτ' ἀγνοεῖν εἰ τρίγωνον τοδί, καὶ ὅτι Σωκρατὴς σοφός, ἔπειτα ἐντυχόντα παραδραμεῖν, ὡς ἂν εἰ ἐξ ἀγροῦ τις ἤδη ἀπήντα πρὸς ἄστυ. Καὶ ποιεῖς ἐκ διαμέτρου τοῖς πλείοσιν, ὅσοι περὶ τοὺς λόγους ἐπιπολάζουσιν νῦν τῶν ἀνθρώπων· οἵ, τῶν τῆς παιδείας προθύρων ἄκρῳ δακτύλῳ γευόμενοι, ἔλαθον ἐγγεγηρακότες αὐτοῖς μηδ' ἐν ὀνείροις ἐπὶ νοῦν ἀναβιβασάμενοι ὅτου χάριν τὰ τῆς τέχνης προπαιδεύεσθαι χρή· ὄργανα γὰρ οἱονεί τινα ταῦτα πεφύκασιν ἄλλου χάριν οἰκονομούμενα καὶ ἔοικεν ὁ μόνοις τούτοις ἐμμένων αἰεί, ὥσπερ ἂν εἴ τις ἐνόμιζεν εἶναι κυβερνήτης ὅτι πηδάλιον οἴκοι ἐκτήσατο ἢ ὅτι πλῆκτρον μουσικός.

12 αὐτῶν ACGKHT : ἑαυτῶν B || 19 εἰδέναι μὲν δύσιν ὀρθαῖς ἴσον ἅπαν ὂν τρίγωνον, ἔπειτ' ἀγνοεῖν εἰ τρίγωνον τοδί A : εἰδέναι μὲν ποιότητος εἶδος ἅπαν ὂν σχῆμα, ἔπειτ' ἀγνοεῖν εἰ σχῆμα τουτί cett. || 22 ἀπήντα A : ἀπῄει cett. || πλείοσιν A : om. cett.

Tu n'hésites donc jamais à toujours me proposer question nouvelle sur question nouvelle. Ne parlons pas pour le moment d'autre chose ; nous avons pensé à chacune d'elles, quand il n'y avait pas lieu de garder le silence. Pour ce qui est de la question que tu m'as posée l'autre jour, je vais t'en toucher un mot. La chance (Τύχη) et ce qui est spontané (αὐτόματον) ne sont pas une seule et même chose. Ce qui est fortuit peut être le fait de la chance, mais le contraire n'a pas lieu. La chance apparaît, en général, comme le résultat d'un choix fait entre deux solutions : par exemple, un homme préfère se jeter dans la mer plutôt que d'être pris par l'ennemi qui le poursuit, et il trouve, contre toute espérance, une barque qui lui sauve la vie. Nous employons le terme « spontané » chaque fois qu'une chose arrive, sans raison voulue, et qu'elle se termine autrement qu'on ne voulait. Le spontané peut se produire aussi dans le cas d'êtres doués du pouvoir de choisir. On le verrait, cependant, de préférence quand il s'agit des êtres privés de raison, des choses, de tout ce qui n'a pas de libre arbitre. La chance ne peut affecter que des êtres qui exercent un choix et qui ont l'esprit critique ; ce qui est fortuit ne se dit que des choses qui suivent les impulsions de la nature. Un bœuf, par exemple, s'écarte du troupeau pour aller boire. Les autres sont tombés entre les mains de pillards, et lui est sauvé. Ou encore : on lance un trait sur un point déterminé ; le trait atteint un autre point ; tel le trait, envoyé par le fils d'Adraste, qui, lancé par lui contre un sanglier, tua le fils de Crésus. Démocrite se trompe quand il déclare que la justice et le mouvement sont nés d'une manière fortuite, ou lorsqu'il partage l'univers selon ce point de vue. Ce qui obéit aux lois de la nature, ce qui est doué d'un mouvement immuable, ne laisse aucune place à la chance, ni à ce qui est fortuit. Je ne parle pas pour l'instant des monstres d'Empédocle, nés d'une génisse et à visage d'hommes, ni de tous les phénomènes tératologiques de la nature, je n'ai pas le temps aujourd'hui.

Que ton intelligence reste aussi vive ; ne te lasse point de nous poser de semblables questions.

Ταύτῃ τοι καὶ καινὰ καινῶν αἰεί μοι προβάλλειν οὐδαμῇ γε ὀκνεῖς. Καὶ τὰ μὲν ἄλλα κείσθω μνήμης ἐκτὸς ἐν τῷ παρόντι, μνημονευθὲν ἕκαστον ὁπότε τὸ σιωπᾶσθαι μὴ καίριον ἦν. Ὃ δέ μοι προὔθηκας χθές, ἔρχομαί σοι ἐρῶν, ὡς οὐκ ἐπίσης Τύχη καὶ Αὐτόματον. Τύχη μὲν γὰρ αὐτόματον ἔποιτ' ἄν, τοὐνάντιον δ' οὐκ ἂν εἴη. Ἡ μὲν γὰρ ὡς τὰ πόλλα τοῖς προαίρεσιν ἔχουσιν ἡγουμένην ὁρᾶται παρυφισταμένη· ὥσπερ ἂν εἴ τις ἑλόμενος ἑαυτὸν ἀφεῖναι πρὸς θάλασσαν μᾶλλον ἢ πολεμίοις ἁλῶναι διώκουσιν, ὁ δὲ πλοίῳ ἐντυχὼν παρ' ἐλπίδα τὸ ζῆν ἐπορίσατο. Αὐτόματον δέ φαμεν ὅταν αὐτομάτην καί μὴ οὗ γε εἵνεκα γινόμενον ἐστὶ τὸ τέλος ἀπαντᾷ. Τουτὶ δ' ὁρῷτο μὲν κἀν τούτοις, ὁρῶτο δ' ἂν κἀν τοῖς ἀλόγοις μᾶλλον καὶ ἀψύχοις, καὶ ὁπόσα μὴ προαίρεσιν ἐσχήκει. Ὡς γὰρ ἡ τύχη τοῖς προαίρεσιν καὶ κρίσιν ἔχουσι παρυφίσταται, οὕτω δὴ τὸ αὐτόματον, οἷς οἰκόνομος ἡ φύσις. Οἷον εἴ τις βοῦς τοῦ συννόμου βουκολίου γενόμενος ὑπερόριος ὕδατος εἵνεκα, ἔπειτα τῶν ἄλλων χερσὶ λῃστρικαῖς περιπεπτωκότων, ὁ δὲ σέσωσται, ἢ εἴ τι βέλος ἄλλου χάριν ἐκριφέν, ἐπ' ἄλλον ἐλελύθει, ὁποῖον καὶ τῷ τοῦ Ἀδράστου συμπέπτωκε βέλει, ὁπότ' ἐκεῖνο κατὰ συὸς ἐκπεμφθέν, τὸ δὲ τὸν Κροίσου παῖδα κατειργάσατο [Herod. I. 43]. Κακῶς δ' ἔφη Δημόκριτος ἀπὸ ταὐτομάτου τὴν δίκην καὶ κίνησιν γίνεσθαι ἢ πρὸς τήνδε τὴν τάξιν διέκρινε τόδε τὸ πᾶν [Diog. Laërt., IX, 44, 45]. Ἐν γὰρ τοῖς κατὰ φύσιν ἰοῦσι καὶ ἄτρεπτον κεκτημένοις τὴν κίνησιν οὔτε τύχῃ οὔτ' αὐτόματον ἐσχήκει χώραν. Χαίρειν γὰρ ἀφίημι νῦν τὰ Ἐμπεδοκλέους βουγενῆ γε ἀνδρόπρωρα [Ælian. de natura animal., XVI, 29] και ὅσα τετρατώδη τῆς φύσεως πλημμελήματα, τοῦ καιροῦ μὴ διατρίβειν χώραν χαριζομένου.

Ἡ σὴ δ' ἐρρώσθω μοι σύνεσις καὶ μὴ λήγοι τοιαῦτα προβάλλουσα.

10 παρ' ἐλπίδα BCGKHT : παρ' ἐλπίδος A ‖ 12 δ' ὁρῷτο ACGKHT : δ' ὁρᾶται B ‖ 28-29 τερατώδη τῆς φύσεως A : τῆς φύσεως τερατώδη cett. ‖ 29 πλημμελήματα A : τινα πλημμελήματα cett.

60

A Maxime Magistros.

Il m'arrive bien souvent de rechercher, non sans étonnement ni embarras, par suite de quelles circonstances vous avez, tous deux, tant de points communs, toi et mon excellent et brave compatriote : même nom[1], même genre de vie, mêmes ressemblances chez tous les deux, et cependant une seule et même maison pour tous les deux, et, s'il paraissait bon d'ajouter encore un détail : des liens d'amitié qui vous attachent très étroitement l'un et l'autre. Je n'ai encore trouvé personne qui me donne les moyens de résoudre ce problème.

Les penseurs, qui jadis ont étudié la réalité, prêtaient une grande attention aux faits, au fur et à mesure qu'ils avaient lieu. Ils trouvaient qu'ils suivaient certaines lois harmonieuses, dans bien des cas, non pas cependant absolument dans tous les cas. Certains d'entre eux imaginaient, après mûre réflexion, d'introduire une incertitude profonde dans la manière dont les évènements naissent, et de les faire se développer comme automatiquement, théorie qui peut bouleverser complètement les calculs sur lesquels s'appuie la science[2]. Les philosophes plus profonds[3], regardent l'univers comme un seul et même corps : tout ce qui obéit à la nature et excite l'esprit critique fut regardé par eux comme étant, à vrai dire, robustesse et santé de la nature ; ils le rapportaient aux théories, et ne cessaient pas ainsi d'étaler la magnificence et la noblesse de la philosophie. Ce qui se présentait d'une façon différente, leur esprit le dédaignait ; c'était, prétendaient-ils, infirmités de la nature, ruine de la vérité, parce que le Tout doit compatir avec les parties.

1. On ne voit pas à qui Grégoras fait allusion.
2. Les atomistes (Leucippe, Démocrite) et les éclectiques (Empédocle, Anaxagore), vraisemblablement.
3. Les Stoïciens.

60

Τῷ Μαγίστρῳ Μαξίμῳ. [1335-1340.]

Πολλάκις κατ' ἐμαυτὸν ἐπῄει τεθαυμακότι διηπορηκέναι τε ἅμα καὶ ἀνεζητηκέναι τίσιν ἄρα ποτὲ τύχαις ἀμφοῖν πολλὰ ξυνερρύη τὰ ὅμοια σοί τε καὶ τῷ πάντα καλῷ κἀγαθῷ μοι συμπατριώτῃ. Ἥ τε γὰρ προσηγορία μία ἀμφοῖν, τό τε τῆς διαίτης ταὐτόν, τό τε σχῆμα, τὸ περὶ ἀμφοτέρους ὅμοιον, καὶ μέντοι καὶ ὁ οἶκος εἷς ἀμφοῖν. Εἰ δέ τῳ καὶ τοῦτο προσθετέον εἶναι δοκοίη, ἑταιρίας ἀμφοτέροις ξυναλλαγαῖς πάνυ τοι σφόδρα προσήκων αὐτός· ἀλλ' οὐδεὶς οὐδέπω μοι νοῦς ἀπηντήκει ἐφόδια λύσεως ἐπαγόμενος.

Οἱ μὲν οὖν πάλαι τὰ ὄντα ἐξετασταὶ πολλὴν τοῖς ἑκάστοτε γινομένοις ἐπάγοντες τὴν περίνοιαν, λόγοις μέν τισι ἁρμονικοῖς μέχρι πολλοῦ τινος εὕρισκον χρώμενα· τὸ δὲ μέχρι διὰ παντός, τοῦτο δ' οὐ μέντ' ἂν κομιδῇ. Καὶ μέντοι καὶ πλάνον πολὺν τῆς γενέσεως ἐνίοις κατασκεδάζειν οὐ πάνυ παρέργως ἐπῄει, καί τινα φορὰν αὐτόματον ἐπιεικῶς ἀποσειομένην πάντα τινὰ λόγον, ὁπόσοις ἡ ἐπιστήμη χρῷτο. Οἵ γε μὴν ἐμβριθεστέρᾳ χρώμενοι διανοίᾳ, καθάπερ ἓν σῶμα τὴν ὅλην γένεσιν προσειπόντες εἶτα ὁπόσα μὲν φύσεως ἀκολούθησιν ἴσχει καὶ νοῦν ἐφέλκεται βασανιστήν, ὥσπερ εὐεξίαν εὖ μάλα ἐνόμισαν καὶ ὑγίειαν φύσεως καὶ πρὸς ἐπιστήμης ἀναφέροντες λόγους, πολυτελὲς τῆς φιλοσοφίας ἐνταυθοῖ τὸ φιλότιμον ἐφαπλοῦντες διῆγον, τὰ δ' ἄλλως ἢ οὕτως ἔχοντα ὅλαις παρασκευαῖς τῆς ψυχῆς ὑπεροψίᾳ παρεῖχον, φύσεως ταυτὶ φάσκοντες ἀρρωστήματα καὶ τῆς ἀληθείας ἀπόπτωσιν, διὰ τὸ χρῆναι τὰ ὅλα τοῖς μέρεσιν εἶναι συμπεπονθότα.

A 126r-128r. B 66r-67r. C 74r-74v. T 83v-87v. G 145v-146 v. K 333-335. H 64v-65v. Bezd., XXXVII, d'après A.

Tit. : Τῷ Μαγίστρῳ Μαξίμῳ codd. || 4 συμπατριώτῃ ABC : πατριώτῃ cett. || 14 κατασκεδάζειν A : κατασκευάζειν cett. || 15 φορὰν — τινα in margine K || 18 προσειπόντες ACTGKH : προειπόντες B.

Négligeons les autres. Plutarque de Chéronée, passant en revue successivement les gloires militaires Hellènes, Romaines et Perses, essaya de montrer qu'il n'y avait rien d'étrange à voir parfois des évènements qui se déroulent dans des conditions diverses présenter des ressemblances. Philosophe païen, adepte personnellement, foncièrement enthousiaste des doctrines hétérodoxes, il confère la toute-puissance à la nature et au hasard. Tantôt, il voit dans l'indéterminé de la matière la raison pour laquelle des évènements, qui se sont produits dans des conditions différentes, se ressemblent, tantôt, il la trouve dans des rapports arithmétiques, qui servent à traduire ceux-ci, qui ne cessent de se retrouver dans le temps, qui réapparaissent souvent d'une manière semblable et qui font périodiquement se produire des évènements, dans des conditions identiques.

Éclairons ce raisonnement par des exemples. Il exista, nous le savons, deux Héraklès[1], l'un en Égypte, l'autre en Béotie ; ils portent le même nom, et ne diffèrent pas du tout l'un de l'autre : leurs exploits, les preuves de leur sagesse sont identiques. Des deux Persées, l'un, dit-on[2], partit en guerre contre les Gorgones, habitant l'Atlas et brisa leur puissance invincible ; celui de Macédoine[3] se rencontra avec les Romains et remporta sur eux d'éclatantes victoires. Il y eut deux Scipions[4], très puissants, à Rome : l'un tire sa gloire d'avoir dévasté, peu s'en faut, l'Afrique entière, l'autre, plus tard, rasa Carthage même, la métropole de l'Afrique.

Or donc, prétendre, pour ces raisons, que les évènements se produisent automatiquement, c'est ce que d'autres ont pu penser et dire. Ce n'est certes pas mon avis. Mais que cela fasse admirer la Providence qui dirige l'univers avec une sagesse au-dessus de tout éloge, c'est là une chose, qui, sans contredit, si elle n'est pas du goût d'un

1. Il y eut un Héraklès Égyptien, antérieur au héros grec, fils d'Alcmène, appelé d'abord Alcée, puis Héraklès. Plutarque avait écrit une biographie d'Héraklès, aujourd'hui perdue (cf. Croiset. *HLG*, t. V, 525, note).

2. Le héros légendaire, dont les exploits contre les Gorgones sont racontés par Hésiode, *Théog.* 274-281 et *Bouclier d'Héraklès*, 216-231.

3. Le dernier roi de Macédoine, Persée (212-166 av. J.-C.).

4. Plutarque avait écrit une biographie des deux Scipions, aujourd'hui perdue. (Croiset, *op. cit.*, *id.*)

Οἱ μὲν οὖν ἄλλοι τέως ἀφείσθων. Ἀλλ' ὁ ἐκ Χαιρωνείας Πλούταρχος, τὰ πρὸς ἄλληλα διιὼν τῶν τε Ἑλλήνων καὶ ὅσοι Ῥωμαίοις καὶ Πέρσαις ὁπόσα ἐν στρατηγίαις ἐκεκοσμήκεσαν, ἐπειράθη μηδὲν εἶναι θαυμαστὸν ἀποφῆναι, εἰ ταυτότης ἐν διαφόροις τῶν ἄλλοτ' ἄλλως ἐχόντων πραγμάτων ξυμπίπτει ἐξελιγμοῖς, ἅτε γὰρ τῆς θύραθεν φιλοσοφίας ὢν καὶ αὐτὸς στασιώτης καὶ τι θερμότερον τῶν Ἑλληνικῶν πνέων δογμάτων, ἔς τε τὴν φύσιν καὶ τὸ αὐτόματον τὸ πᾶν περιίστησι κράτος· καὶ νῦν μὲν τὸ τῆς ὕλης ἀόριστον αἰτιᾶται κατὰ τῆς ἐφ' ἓν συμπτώσεως, ὁπόσα τῶν πραγμάτων διαφόροις ἐχρήσαντο τοῖς καιροῖς, νῦν δὲ τοὺς ταῦτ' εἰδοποιοῦντας ἀριθμητικοὺς λόγους, δολιχεύοντας ἀεὶ τὸν αἰῶνα καὶ πολλάκις ἐφ' ἑαυτοὺς ἀνακυκλουμένους ὁμοίως καὶ κατὰ περιόδους ξυμπίπτειν τὴν γένεσιν εἰς ταυτότητα προξενοῦντας.

Καί, ἵνα παραδείγματα τὸν λόγον ὑπ' ὄψιν ἀγάγωμεν, Ἡρακλέας ἀκούομεν [Diod. Sic., I, 24] δύο, τὸν μὲν Αἰγύπτιον, τὸν δὲ Βοιώτιον, ὧν τῆς συμφωνίας τῶν ὀνομάτων οὐ μάλα ἀπᾴδει οὐδ' ὁπόσα φρονήσεως ἔνδειξιν ἔργα σφίσι παρέχει. Δυοῖν δὲ Περσέων γενομένων, τῷ μὲν τὴν τῶν περὶ τὸν Ἄτλαντα Γοργόνων ἀνυπόστατον δύναμιν ἐπιστρατεύσαντα κατατροπώσασθαι ἐξεγένετο, ὁ δ' ἐκ Μακεδονίας ὡρμημένος ἀπηντήκει Ῥωμαίοις καὶ ἐνενικήκει τὰ κράτιστα. Δυοῖν δ' ἔτι Σκηπιώνων τὰ μέγιστα δυνηθέντων ἐν Ῥώμῃ, τοῦ μὲν ἔργον τό γε μικροῦ πᾶσαν καταδραμεῖν Ἀφρίκην· ὁ δ' ἔπειτα καὶ αὐτὴν Καρχήδονα, τὴν Ἀφρικῆς μητρόπολιν ἐκ βάθρων ἀνετετρόφει.

Τὸ μὲν οὖν, διὰ τὰ τοιαῦτα, αὐτοματίζειν τὴν φορὰν τῆς γενέσεως, ἄλλοις μὲν ἂν εἴη περιφροντισμένον καὶ εἰρημένον, ἐμοὶ δ' οὐκ ἂν δήπου· τό γε μὴν ἐκ τούτων τὴν τὰ πάνθ' ὑπὲρ νοῦν διοικοῦσαν θαυμάζειν πρόνοιαν, τοῦτο δ' οὖν εἰ μή τῳ δὴ τῶν πάντων ἄλλῳ, ἀλλὰ γὰρ εἴ τι τῶν

13 καὶ πολλάκις ABCTGH : καὶ om. K ‖ **21** ἀνυπόστατον BCTGKH : ἀμήχανον A ‖ **32** εἰ μή τῳ A : εἰ μή πω cett.

autre, quel qu'il soit, est, plus que toute autre, fortement du mien. A quelle conclusion surprenante n'aboutirait-on pas puisque la Providence n'a pas rendu immuable le cours des choses humaines, fixé ce qui est instable, animé les choses toujours du même mouvement, fait que ce qui est instable soit toujours instable, mais qu'elle a tout mélangé au point, que cela dépasse toute intelligence, qu'elle en a fait comme un cycéon[1], pour donner ensuite à ceux qui mènent la vie présente de peiner sans arrêt, de travailler sans fin et de saisir avec leur esprit des choses qui ne sauraient reposer sur rien de solide, qui semble pouvoir être saisi. Si les évènements naissaient et disparaissaient toujours de la même manière, leur développement serait immuable, le mouvement n'existerait pas, l'instable serait stable. Mais, en fait, tout est confus : un brouillard est comme répandu sur nos yeux, qui essaient de le percer[2]. Non, nous ignorons, nous ignorerons ce que sont vraiment les phénomènes.

Aussi, je vous remets entre les mains de la Providence, dont les voies sont mystérieuses. Je souhaite de vous voir vivre de longues années afin de pouvoir profiter davantage de vos fréquentes prières, s'il m'est donné de vivre.

1. Cf. p. 78, n. 2.
2. C'est l'idée développée dans la *Réfutation*, Cod. Par. gr. 3840, ff. 26r-28v.

ἁπάντων ἄλλο, καὶ τοῦτο δ' ἔμοιγε καὶ μάλα δήπου κατὰ νοῦν. Ἦ ποῦ οὐκ ἂν ἐλαύνοι θαύματος, ὅτε μήτ' ἀκίνητον τὴν κίνησιν τῶν ἐν κόσμῳ κατεσκευάκει, οὔτε τὸ ἄστατον στάσιμον οὔτε μὴν ἔθ' ὁμοίως τὴν κίνησιν κινουμένην, οὔτε τὸ ἄστατον ὁμοίως ἄστατον, ἀλλ' ὑπὲρ πάντα λόγος ἀνακερασάμενος καὶ οἷόν τινα πεποιηκὼς κυκεῶνα, τοῖς τὸν παρόντα τρίβουσιν ἔπειτα δέδωκε βίον πονεῖν κάματον ἀκάματον καὶ ἀνήνυτα μοχθεῖν καὶ καταλαμβάνειν ὁπόσα μή ποτ' ἂν σχοίη πεπηγὸς οὐδὲν ὃ ἂν κατειλῆφθαι δοκοίη. Εἰ γάρ τοι τὰ γιγνόμενα κατὰ ταὐτὸν ἐς τὸ ἀεὶ διεγίγνετο πρός τε γένεσιν καὶ φθοράν, ἀμετάβλητος ἂν ἦν ἡ μεταβολὴ καὶ ἀκίνητος ἡ κίνησις καὶ τὸ ἄστατον στάσιμον. Νῦν δ' ἀναμὶξ πάντα, καὶ ὥσπερ ἀχλύς τις διορᾶν βουλομένοις ἡμῖν κατακέχυται. Καὶ οὐ μέντ' ἂν οὔτ' ἴσμεν οὔτε ποτ' εἰσόμεθα ἅττα ποτέ ἐστιν ἀσφαλῶς τὰ γιγνόμενα.

Δι' αὐτό γε μὴν τοῦτο καὶ τὰ καθ' ὑμᾶς τοῖς τῆς Προνοίας ἀπορρήτοις παρατιθέμενος λόγοις, εὔχομαι ζῆν ὑμᾶς ἐπὶ μακροτέροις τοῖς χρόνοις, ἵνα κἀμοί γ' ἐπὶ πλέον καὶ πλειόνων τῶν ὑμετέρων εὐχῶν ἀπολαύειν ἐξείη, εἰ ζῆν ἄρα γ' ἐξείη κἀμοί.

8-9 μή ποτ' ἂν ABK : ἂν om. cett. ‖ 11 ἂν ἦν AC : ἂν om. cett. ‖ 17 ἀπορρήτοις ABCT : ἀναρρήτοις GKH.

Tu rivalises en perfection avec le Basileus : nuit et jour, tu développes son désir, son envie de faire le bien ; ainsi Télamon excitait Héraklès[1], Antigone Alexandre, Patrocle Ulysse. Vous n'attendez ni l'été ni le printemps, saisons fixées pour courir aux armes et pour peiner ; vous changez la nature de toutes les saisons, de tous les éléments[2]. Vous transformez l'été et le printemps en rudes hivers[3] et les jours en nuits fort épaisses ; vous veillez[4], pour permettre aux villes de dormir sans crainte ; vous vivez à la belle étoile, sous la neige, sous la glace, afin de nous laisser habiter en sécurité nos maisons. Les hivers rigoureux, les chaleurs brûlantes de l'été, tout cela apparaît vaincu par votre activité ; on n'a jamais rien vu qui fût plus fort que votre vertu, ni ce qu'amènent des circonstances défavorables, ni ce qu'apportent des saisons pleines de contretemps. Votre zèle, en cela vous est d'une aide puissante pour obtenir les louanges de l'univers. Aujourd'hui dansent de joie peuples et foules, dansent de joie les portes des cités, dansent de joie le Portique, l'Académie qui te sont chères, la science, les chœurs vénérables des Muses, cadavres à qui tu as rendu la vie, en leur insufflant une âme, une vitalité nouvelle, comme un médecin plus fort que tout Asclépiade, quel qu'il fût[5]...

1. Apollon II, 6. III, 10. Cf. Pind. *Ném.* III, 65 et IV, 40
2. Cf. Oraison funèbre d'Andronic II, (*Hist.* XI, 11). Même expression.
3. *Id.*, *id.*, *id.*
4. *Id.* *id.*
5. Cette lettre est très vraisemblablement incomplète.

Συμφιλοτιμούμενος γὰρ τῷ Βασιλεῖ περὶ τὰ βελτίω, νύκτωρ καὶ μεθημέραν περὶ τὰ καλὰ πόθον καὶ ζῆλον αὔξεις αὐτοῦ, καθάπερ Ἡρακλεῖ Τελαμὼν ἐπὶ Τροίας καὶ Ἀντίγονος Ἀλεξάνδρῳ καὶ Πάτροκλος Ἀχιλλεῖ. Ὅθεν οὐ θέρος καὶ ἔαρ καιροὺς ὡρισμένους εἰς ὅπλα καὶ πόνους περιμένετε, ἀλλὰ πάντων καιρῶν καὶ στοιχείων καινοτομεῖτε τὰς φύσεις. Θέρος γὰρ καὶ ἔαρ τοὺς βαρεῖς ποιεῖτε χειμῶνας, καὶ ἡμέρας αὖ τὰ τῶν νυκτῶν βαθύτατα, καὶ ἀγρυπνεῖτε μὲν ἵνα αἱ πόλεις ἀφόβως ὑπνώττωσιν, αἴθριοι δ' ὑπὸ χιόνι καὶ κρυστάλλῳ διατελεῖτε ἵνα ἡμεῖς ἀσφαλῶς ἐν τοῖς οἴκοις οἰκῶμεν. Πάντες γὰρ χειμῶνος κρύσταλλοι καὶ πάντες θέρους καύσωνες τῆς ὑμετέρας ἧττους φαίνονται σπουδῆς καὶ βιαιότερον οὐδὲν τῶν ἁπάντων ὤφθη ποτὲ τῆς ὑμῶν ἀρέτης, οὔθ' ὁπόσα τύχαι φέρουσιν ἀνήμεροι οὔθ' ὁπόσα πλείστης γέμουσα τῆς ἀωρίας ὧραι. Ὅθεν ἡ περὶ τὰ τοιαῦτα φιλοτιμία ἐφόδιον μέγα πρὸς κτῆσιν ἐπαίνων καθίσταται παγκοσμίων. Καὶ νῦν ὑφ' ἡδονῆς σκιρτῶσιν δήμων πλήθη, σκιρτῶσι πύλαι πόλεων, σκιρτῶσιν αἱ σαὶ Στοαὶ καὶ Ἀκαδημίαι καὶ λόγοι καὶ σεμνοὶ Μουσῶν χοροί, οὓς αὐτὸς νεκρουμένους ἀνέρρωσας, ψυχὴν ἐνθεὶς καὶ πνοὴν καινότεραν καθάπερ ἰατρὸς παντὸς ὑπέρτερος Ἀσκληπιοῦ.....

22 finis epistulae deesse videtur.

116

A...

Les secondes réflexions, dit quelque part Euripide, sont ordinairement les plus sages. Que cette parole nous serve de remarque préliminaire au présent entretien, car on peut l'y appliquer. Tes premières pensées, mon excellent ami, ce fut l'étude de la rhétorique et de la physique. Les secondes, ce que tu désires apprendre de moi, l'étude du ciel, des astres, des nombres et de leurs mystères : occupation autant supérieure à la première que le ciel l'emporte sur la terre et le soleil sur la nuit. Ce n'est pas à tort qu'on peut adresser les plus vives critiques à ceux qui ne se rendent pas compte du but, de la fin d'une affaire quelconque, et qui critiquent, en toute ignorance, ses débuts. Ils imitent, ce faisant, celui qui blâmerait le Romain Scipion[1] d'avoir laissé Annibal embraser l'Italie pour se rendre en Afrique et ramener par mer les dépouilles de Carthage. Cet homme comprendra malaisément que la manière, dont se termine une affaire, en fait admirer les débuts et il reconnaîtra avec peine qu'il ne faut jamais juger d'une chose en ce monde, avant d'en connaître la fin. Je ne donnerais rien, quant à moi, d'un homme qui n'hésite pas, en son ignorance, à préjuger d'une chose. Que, par ailleurs, soient également déraisonnables, tous ceux qui, sans savoir rien examiner de plus, ne font ce qu'ils font qu'à cause de ce qu'ils font, confondent la cause et l'effet, le début et la fin, comme si l'on semait du blé non pour le récolter mais pour le plaisir de le semer, ou encore comme si l'on aimait moins ce pour quoi on aime l'autre chose[2], c'est un fait que tout le monde reconnaît. Un abîme les sépare de ceux qui n'agissent qu'à la suite d'une décision intelli-

1. Plut. *Annibal*, 41 sqq., et *Scipion l'Africain*, 17 et sqq.
2. Autrement dit : « comme si l'on n'aimait le principe que pour le résultat ».

116

Τῷ αὐτῷ. [1330-1340.]

Αἱ δευτεραί πως φροντίδες, Εὐριπίδης φησί που, σοφώτεραι [*Hippol.* 436]. Τοῦτό μοι κείσθω τῇ παρούσῃ προσῆκον ὁμιλίᾳ προοίμιον. Καὶ σοῦ γε μὴν αἱ πρῶται φροντίδες, ἄριστε φίλων, ἔρευνα τῶν ὅσα γε ῥητορικῆς τε καὶ φυσικῆς· ἃς δὲ νῦν ἐξ ἐμοῦ δευτέρας μαθεῖν ἐζητήκεις, οὐρανοῦ τε καὶ ἀστέρων καὶ ὁπόσα τῶν ἀρίθμων τὰ μυστήρια, αἱ τῶν προτέρων τοσοῦτον σοφώτεραι ὅσον γῆς ὑπέρτερον οὐρανὸς καὶ νυκτὸς ἥλιος. Οὐκ ἀπεικότως γε μὴν πλείστην φέροιντο τὴν αἰτίαν, οἳ πρὶν τὸν σκοπὸν ξυνειληφέναι τοῦ πράγματος ὁτουοῦν καὶ πρὸς ὃ τείνει τέλος, οἱ δὲ ψέγουσιν ἀμαθῶς τὴν ἀρχήν, ὅμοιον ποιοῦντες ὥσπερ ἂν εἴ τις τὸν Ῥωμαῖον ἐμέμφετο Σκηπίωνα ὅτι τὸν Καρχηδόνιον Ἀννίβαν καταλελοιπὼς ἐμπιπρῶντα τὴν Ἰταλίαν, ὁδ' ἐπὶ τὴν Ἀφρικὴν καὶ τὰ τῆς Καρχήδονος ἔπλει λάφυρα. Μικρὸν γὰρ κἀκ τοῦ τέλους θαυμαστὴν ποιήσεται τὴν ἀρχὴν καὶ γνοίη μηδὲν εἶναι χρεὼν κρίσιν ἀποφαίνεσθαι πρὶν τελευτῆς μηδ' ἐπ' οὐδενὶ τῶν ἐν κόσμῳ. Τοῦ γὰρ μηδενὸς ἔγωγ' ἂν πριαίμην, ὃς ἂν ἀμαθῶς προφέρειν οὐ ναρκῷ τὰς τῶν πραγμάτων κρίσεις. Ὅτι μὲν γὰρ καὶ θατέρας οὐ μέτριοι μοίρας εἰσὶν ὁπόσοι μηδὲν ἴσασι πλέον σκοπεῖν, ἀλλ' αὐτοῦ τοῦ πραττομένου χάριν πράττουσιν ὃ πράττουσι, ταὐτὸ ποιοῦντες αἴτιον καὶ αἰτιατὸν καὶ ἅμα ἀρχὴν καὶ τέλος, ὥσπερ ἂν εἴ τις οὐ τοῦ θέρους ἀλλὰ τοῦ γε σπείρειν ἕνεκα τὸν σῖτον ἔσπειρεν, ἢ δι' ὃ τὸ ἕτερον ἐφίλει, ἧττον τοῦτ' ἐφίλει, δῆλον παντί που. Ἀλλ' ἅπαν ἀκοινώνητον αὐτοῖς τὸ μεταξὺ πρὸς τοὺς ὅσοι βουλῆς συνετῆς ἅπασαν

A 79v-81v. B 17r-19r. C 86r-87r. G 171v-173v. K 394-398. H 88v-91r. R 24r-26 v. Bezd. XIX, d'après AB.

Tit. : Τῷ αὐτῷ GKH : Τῷ AC sine inscriptione BR. || 21 ὃ πράττουσι om. GKH : in marg. C.

gente. Ceux-là, nous le voyons, ne veulent pas ce qu'ils font, mais bien ce pour quoi ils se mettent à agir. L'un est le propre des gens qui ont des yeux et usent de la lumière, l'autre est le fait des gens aveuglés, pour ainsi dire, par les fumées de l'ivresse.

Si, en te voyant étudier les phénomènes terrestres, on ne comprenait pas, du coup, le but que tu vises, on pourrait te critiquer à la légère ; en tout cas, on te critiquerait. En fait, tu laisses retomber sur eux les critiques, car tu montres par les résultats que les débuts ont été excellents. Ce qui est resté inaperçu des savants actuels et de ceux qui se sont occupés d'une manière ou d'une autre de physique, tu l'ajoutes à nos connaissances. Tu n'as pas limité les recherches de ton esprit à l'herbe, aux bêtes, aux frontières de la terre, tu t'es élevé jusqu'à la voûte du ciel, et tu recherches la parenté naturelle qui unit les phénomènes célestes aux phénomènes terrestres, les causes secondes de ceux-ci, l'origine des lois de la génération, qui font vivre mystérieusement les êtres terrestres.

Homère qui composa ses ouvrages dans cette intention nous parle de l'union du ciel et de la terre ; il nous fait voir les Éthiopiens qui habitent près de l'Océan, offrant des sacrifices aux astres, et, pasteur des troupeaux d'astres, Hermès, quand il parle du fils de Phorbas, propriétaire de nombreux troupeaux,

« celui que plus que tous les Troyens Hermès », dit-il, « chérissait et à qui il avait donné la richesse »[1]. Tu as vraiment en lui un défenseur, un remarquable compagnon de tes recherches. « Jeune aime jeune » ; que le sage aime donc le sage, et que ceux qui ont les mêmes sentiments se fréquentent. Les légendes enlèvent toute force à ses écrits, car ils manquent, en général, de logique et ils sont contraires à la vérité. Mais pour toi, je m'en vais prendre ailleurs des preuves éclatantes et te les rassembler, comme sur une scène : tu verras ainsi les rapports qui unissent les phénomènes célestes aux phénomènes terrestres, et tu comprendras qu'une seule et même harmonie semble d'un côté comme de l'autre, les lier dans un seul et même but.

1. Hom. *Odyss.*, XIV, 62.

ὄπισθεν τίθενται πρᾶξιν. Οὓς μὴ τοῦτο βουλομένους ὃ πράττουσι βλέπομεν, ἀλλ' οὗ ἕνεκα τὴν πρᾶξιν ἐγείρουσι· τὸ μὲν γάρ ἐστιν ὀφθάλμῳ καὶ φωτὶ καθηγήμονι χρωμένων, ἐκεῖνο δ', ὡς εἰπεῖν, ὀμίχλῃ καὶ πόσει τετυφλωμένοις.

Καὶ σοῦ γὰρ εἴ τις τῷ νῷ τὸν σκοπὸν οὐ ξυνέσχεν εὐθὺς ἐρευνῶντα θεώμενος τὰ ἐπίγεια, ἀλόγως μέν, ἐμέμψατο δ' οὖν ἴσως. Νῦν δὲ τὴν μέμψιν αὐτοῖς αὐτὸς περιτρέπεις, ἐκ τοῦ τέλους δεικνὺς τἀγαθὸν τῆς ἀρχῆς. Ὃ γὰρ τοὺς νῦν ἐπιπολάζοντας ἐλλογίμους παρέδραμε καὶ ὅσοι φυσικῆς τινος ὁπωσοῦν θεωρίας ἥψαντο, τοῦτο προστίθης αὐτός. Οὐ γὰρ ἄχρι χλόης καὶ ποιμνίων καὶ ὁπόσα γῆς ὅρια τοῦ ὄρους ὡρίσω τῆς σῆς διανοίας, ἀλλ' ἄχρι καὶ οὐρανίων ἁψίδων ἀνῆλθες, τὴν κοινωνίαν εὐφυῶς τῶν ἄνω καὶ κάτω ζητῶν, καὶ τὰ μὲν τὸ πρῶτον αἴτια τουτωνὶ καὶ ὅθεν οἱ τῆς γενέσεως κατιόντες λόγοι βόσκουσι μυστικῶς τὰ ἐπίγεια.

Εἰ μέντοι καὶ Ὅμηρος ἐς τοιοῦτον σκοπὸν τοὺς ἑαυτοῦ βάπτων λόγους ἔπειτα γάμους ἡμῖν οὐρανοῦ καὶ γῆς ἀπαγγέλει [Hom., hymn.. 30], καὶ ἀστέρων τοὺς παρωκεανείους Αἰθίοπας ἀποδείκνυσιν ἑστιάτορας, καὶ ποιμνίων ἔφορον τὸν ἀστρῷον Ἑρμῆν [Hom., Ξ 490-491], ὁπότε καὶ τὸν πολυμήλου Φόρβαντος υἱὸν εἰς μνήμην ἄγει « τὸν ῥα μάλιστα Τρώων Ἑρμείας, « φάσκων », ἐφίλει καὶ κτῆσιν ὄπασσε » [Hom. ξ 62] καλὸν ὡς ἀληθῶς ἐκτήσω τῆς ἐπινοίας ἐπίκουρον καὶ συνέκδημον. Καὶ ὥσπερ ἧλιξ ἥλικα τέρπει, καὶ σοφὸς ἄρα τερπέτω σοφόν, καὶ ὁμόφρων ὁμόφρονα. Εἰ δὲ μῦθοι τῶν ἐκείνου λόγων κόπτουσι τὴν ἄνθην ἀκοσμίαν, ὡς τὰ πολλά, κατὰ τῆς ἀληθείας ἀσκοῦντες, ἐγώ σοι λοιπὸν λαμπρὸν ἑτέρωθεν συγκροτήσω τὸ θέατρον, ἵν' ἐντεῦθεν γνοίης ὅπως τοῖς οὐρανίοις συνάπτεται τὰ ἐπίγεια καὶ μία τις ἁρμονία καὶ σύνταξις ἑκατέρωθεν εἰς ἑνός τινος ἔργου συνίσταται τελεσφόρημα.

2 ἐγείρουσι ABCKH : ἐγείρουσιν G R || 4 πόσει correxi : πόσι codd. || τετυφλωμένοις BCGKHR : τετυφωμένοις A || 9 τοὺς νῦν ἐπιπολάζοντας ἐλλογίμους BGKHR : τοῖς νῦν ἐπιπολάζουσιν ἐλλογίμοις AC || 26 λόγων A : λόγον cett.

La terre est, en quelque sorte, la matière, la cause, le substratum de tout être créé. Le principe actif est représenté par les astres. Pour commencer par ce qui est le plus évident pour le vulgaire, ce que le soleil fait dans sa révolution annuelle, la lune le fait pour ainsi dire dans chaque douzième partie de l'année ; elle agit de façons différentes sur les êtres terrestres, et en rapport parfait avec sa proximité et son éloignement du soleil et des autres astres, que leur cours oppose à elle ou fait évoluer dans le même sens. Le soleil est l'auteur de tout ce qui naît et meurt : saisons, fruits, tout être animé ; c'est un fait évident pour tous et sur lequel je passe sans rien dire, puisqu'il est d'une évidence reconnue par tout le monde.

Quant à la lune, disons brièvement ce qui est nécessaire au présent sujet. Il est, entre l'Atlantique et la mer d'Ibérie[1], un détroit assez long qui sépare de chaque côté l'extrémité de la Libye[2] et celle de l'Europe. La mer grossit fortement du côté de l'Atlantique, quand la lune est en conjonction avec le soleil, et se retire profondément dans les terres, quand c'est la pleine lune, quand celle-ci est située à l'opposé. L'hémisphère, qui nous regarde, est inondé des rayons solaires ; sa chaleur augmente et engourdit par suite, en quelque manière, toute vélléité de marée montante. Ces observations servent de méthode au lieu et place de toute autre science aux Ibères, voisins de la mer et aux Libyens ; elles leur font connaître avec exactitude les moments où les astres sont ou non en conjonction. Cette méthode a été suivie dès l'antiquité en Égypte et en Chaldée par ceux qui ont été des astrologues éminents et par ceux de ces peuples qui n'ont cessé de se transmettre cette science et qui la tiennent pour une méthode infaillible, en ce qui regarde l'étude des passions, des actions des hommes et le coucher des astres.

Si la lune se trouve dépasser l'un des signes du zodiaque, aussitôt que ceux-ci sont couchés, si elle rencontre l'un

1. La Méditerranée.
2. Employé ici dans le sens où l'entendaient Homère, Hérodote et les géographes grecs jusqu'à Strabon, c'est-à-dire l'Afrique des modernes. Cf. par contre, *let.* 14, p. 62, n. 1, où Libye est employé au sens que ce mot avait à l'époque romaine.

Γῆ μὲν γὰρ καθάπερ ὑλικόν τι γενέσεως αἴτιον ὑποκεῖσθαι τέτακται, ποιητικὸν δ' ὅσα οὐράνια. Καὶ ἵνα ἀπὸ τῶν ἐμφανεστέρων ἀρξώμεθα τοῖς πόλλοις, ὅπερ ἥλιος πρὸς ὅλον ἐναύσιον κύκλον, τοῦτο σελήνη πρὸς δωδεκατημόριον φάναι αὐτοῦ ἄλλα ἄλλως κινοῦσα τῶν ἐπιγείων καθ' ἁρμονίαν ἀνάλογον, ἃς ποιεῖται συστάσεις καὶ ἀποστάσεις πρὸς ἥλιον καὶ ὅσοι τῶν ἄλλων ἀστέρων ἀντίδρομόν τε καὶ σύνδρομον τὴν πορείαν αὐτῇ τε καὶ ἀλλήλοις ποιοῦνται. Καὶ περὶ μὲν ἡλίου ὡς ἁπάντων ὅσα γένεσιν ἴσχει καὶ τροπήν, αὐτὸς ἐστιν αἴτιος, ὡρῶν δηλαδὴ καὶ καρπῶν καὶ ὅσα τῆς ἐμψύχου φύσεως, ὡς ἅπασι δῆλον τοῖς ἅπασι λέγειν παρίημι τὸ δοκοῦν.

Σελήνης γε μὴν πέρι λεκτέον ὁπόσα μέτρια τῇ χρείᾳ. Ἔστι μεταξὺ τοῦ τε Ἀτλαντικοῦ καὶ Ἰβηρικοῦ πελάγους πορθμός τις ἐπιμήκης, Λιβύῃ καὶ Εὐρώπῃ διαιρούμενος ἑκατέρωθεν τὰς ἀρχάς. Τοῦτον πολὺν ἐς τὰ ἔξω περὶ τὸν Ἄτλαντα χεῖσθαι παρασκευάζει πελάγη, ὁπόθ' ἡ σελήνη συνοδεύουσα τῷ ἡλίῳ τυγχάνοι, πλείστην δ' αὖθις ποιεῖσθαι τὴν ἐς τὰ ἔνδον ὑποχώρησιν ὁπότε πανσέληνος κατὰ διαμετρικὴν ἐκείνῳ γίγνοιτο τὴν ἀπόστασιν. Ὅλον γὰρ τηνικαῦτα τὸ πρὸς ἡμᾶς ἡμισφαίριον ἡλιακῶν ἀκτίνων πληρώσασα, θερμότητα κτᾶται πλείονα καὶ οἱόνει τινὰ νάρκην ἐντεῦθεν ἐπάγει τῇ τῆς πλημμυρίδος ὁρμῇ. Καὶ τοῦτο μέθοδος ἀντ' ἄλλης ἐπιστήμης τοῖς παροικοῦσιν Ἰβήρων καὶ ὅσοι Λίβυες γίνεται, τὰς ἀκριβεῖς συνόδους καὶ ἀποστάσεις γνωρίζουσα τῶν φωστήρων. Τετήρηται δ' ἐκ παλαίου καὶ τοῖς Αἰγυπτίων καὶ Χαλδαίων, ὁπόσοι προὔχοντες ἔδοξαν ἀστρολόγοι καὶ τοῖς ἐκεῖθεν ἀεὶ τὴν ἐπιστήμην εἰς διαδοχὰς δεδεγμένοις βέβαιον εἶναι νενόμισται, εἴς τε ἄλλα ὁπόσα καὶ πάθη καὶ πράξεις ἀνθρώπων, ἀλλὰ δὴ καὶ εἰς τὰς κατακλίσεις τουτί.

Εὐθὺς γὰρ κατακλινομένων εἰ καθ' ἓν ὁποιονοῦν εὑρεθείη

2 οὐράνια A : οὐράνιοι cett. || 9 καὶ ὅσα ABC : καὶ ὡς GKHR || ἴσχει ABCGH : ἔχει HR || 30 δὴ om. C.

des astres favorables, le résultat sera bon, quand elle occupe la position tétragonale ou l'une des autres positions du même genre. Si c'est le contraire, le résultat sera mauvais. Ses transformations hebdomadaires, les phases où elle est pleine et celles où elle est au premier ou au dernier quartier ont, de l'avis des médecins, une influence heureuse, sur les maladies, quand bien même ils ne connaissent pas exactement les causes et les raisons de son mouvement. Pour un observateur compétent, la solidité de la science est chose merveilleuse. Les paysans peuvent s'apercevoir clairement des effets de la lune, sur la ruine et sur la destruction des semences et des plantes[1], quand bien même ils ne le saisissent pas avec une compréhension suffisante. En tout cas, c'est un fait certain : les marins le remarquent plus que tout autre[2]. Ils s'inquiètent tous les jours, des modifications que la lune subit et de son influence sur les changements de température et des vents. Ce que les anciens ont écrit là-dessus, et non à la légère, corrobore nos remarques. « Si la lune, dit-il[3], est mince, pure, le troisième jour, signe de temps calme ; si elle est mince et rouge, signe de vent ; si elle est grosse, si son croissant est écorné, le sud adoucit la température ou la pluie est proche. » Et encore. « Si le haut du croissant est fortement penché, on aura la bise ; si c'est la partie inférieure, on aura le sud[4] ». Dans un tremblement de terre, ce sont les maisons les moins solides qui ressentent le plus les secousses ; certaines mêmes s'écroulent. Ce sont surtout les malades qui ressentent le plus clairement les changements de lune, par ex. les épileptiques. Ils peuvent ressentir particulièrement les changements de l'atmosphère, quand la lune est en conjonction avec le soleil. Les nuits alors sont privées de la lumière solaire et de la chaleur qui en émane. L'air est rempli de fraîcheur et d'une humidité plus grandes ; il se produit par suite dans la tête comme une condensation ; les mouvements des esprits animaux, à l'intérieur du cerveau, sont arrêtés : d'où ces vertiges, ces éblouissements désagréables qui se produisent dans la tête. Quant aux changements des Euripes, quant aux tempêtes de l'océan, quant aux

1. Aratos, *Pronostica*, 74 et sqq.

παροδεύουσα τῶν ζωδίων ἡ σελήνη ὅπῃ καὶ τῶν πλανήτων ἔτυχέ τις ὧν ὁπόσοι ἀγαθοί, χρηστὸν αὐτοῖς ἀπαντᾷ τὸ τέλος, ὁπότε καθ' ὅσα τετράγωνον ἢ ἄλλην τινὰ τῶν ἀνηκουσῶν ποιεῖται τὴν στάσιν, εἰ δὲ τοὐνάντιον ἀνιαρόν. Αἵ γε μὴν ἑβδομαδικαὶ περίοδοι ταύτης καὶ αἱ διχόμηνοι φάσεις καὶ ἰατρῶν παισὶν ἀνύσιμοι ὁμολόγηνται εἶναι εἰς τὰ νοσήματα, εἰ καὶ μὴ ἀκριβῶς ἴσασι τά τε αἴτια καὶ τοὺς τῆς κινήσεως λόγους· ὡς τοῖς γε ξὺν λόγῳ σκοποῦσι θαῦμα ἂν εἴη τὸ τῆς τέχνης ἀρρεπές. Σαφεῖς δ' ἂν εἶεν καὶ γεωργοῖς αἱ ταύτης ἐνέργειαι εἴς τε καταβολὰς καὶ ἀφαιρέσεις τῶν ὅσα ἐν σπέρματι καὶ ὅσα ἐν φυτοῖς, εἰ καὶ μὴ ξὺν λόγῳ τῷ προσήκοντι, ἀλλ' οὖν εἶεν ἄν· τοῖς δὲ ναυτικοῖς καὶ μάλα μάλιστα. Αἰεὶ γάρ σφισιν ἅπας μέλει μετασχηματισμὸς αὐτῆς, ἔς τε ἀερὸς τροπὰς καὶ ἀνέμων ἐξαλλαγάς, οἷς συμφωνεῖ καὶ ὁπόσα τοῖς παλαιοῖς οὐκ ἀσκόπως εἴρηται. « Ἡ γάρ τοι σελήνη », φασί, « λεπτὴ καθαρή τε περὶ τρίτον ἦμαρ ἐοῦσα, εὔδιος κ' εἴη · λεπτὴ δὲ καὶ μάλα ἐρευθής, πνευματίη · παχείη δὲ καὶ ἀμβλείῃσι κεραίαις, ἢ νότῳ ἀμβλύνεται, ἢ ὕδατος ἐγγὺς ἐόντος » [Arat., *Phaen.*, 784-787 ; 786 omisso]. Καὶ αὖ · « εἰ δὲ καὶ οἱ κεράων τὸ μετήορον εὖ ἐπινεύοι δεδέχθαι Βορέην· ὅτε δ' ὑπτιάῃσι, Νότον » [id., 794-795]. Ἔτι μήν, ὡς ὅτε σεισμὸς γένοιτο τὰ μάλιστα σαθρὰ τῶν οἰκημάτων πλείονα τοῦ κλόνου τὴν αἴσθησιν διδόασιν, ἔστι δ' ἃ καὶ πεπτώκασιν, οὕτω καὶ οἱ μάλιστα νοσοῦντες ἐκδηλότερον αἴσθοιντ' ἂν ὁπόσαι τῆς σελήνης μεταβολαί, ὥσπερ καὶ ὅσοι ἐπίληπτοι. Μᾶλλον γὰρ τῶν τοῦ ἀερὸς αἰσθαίνοντ' ἂν οὗτοι μεταβολῶν ἐν τῇ πρὸς τὸν ἥλιον τῆς σελήνης συστάσει. Αἱ γὰρ τηνικαῦτα νύκτες σεληνιακοῦ φωτὸς καὶ τῆς ἐντεῦθεν θέρμης ἀμοιροῦσαι, ψυχρότερον ὁμοῦ καὶ ὑγρότερον τὸ τοῦ ἀέρος ἐφαπλοῦσι κατάστημα, καὶ οἷον πύκνωσιν ἐμποιῆσαι τῇ κεφαλῇ καὶ εἰς κοῖλα ἐγκεφάλου τὰς πνευματικὰς ἀναχαιτίσαι κινήσεις, ἀφ' ὧν ἴλιγγοί τε καὶ δῖναι ἐγκεφάλῳ ἐπίασι δυσχερεῖς. Εὐρίπων μέντοι μετα-

marées, qui ont lieu sur les différentes côtes, quant aux mille autres phénomènes semblables, qui pourrait les énumérer brièvement?

Je voulais te donner ces renseignements et t'indiquer quelques-unes des influences des astres sur la terre, pendant le jour et la nuit, afin de te permettre de deviner combien grand est le pouvoir de Dieu créateur, combien puissante est la science aussi, et afin que tu aies plus de plaisir à étudier le but que vise la science et afin que ton désir d'apprendre soit plus doux. A un Barbare, à un ignorant, ce que je dis ne suffirait pas, mais à un homme intelligent, à un savant comme toi, un bref et symbolique exposé te laisse deviner toute la grandeur de la chose.

βολὰς καὶ ἀμπώτιδας ὠκεανοῦ καὶ κόλπων διαφόρων πλημμυρίδας καὶ μύρια τοιαῦτα, τίς ἂν ἀριθμεῖν ἐν βραχεῖ δυνηθείη;

Ἐβουλόμην γὰρ ταῦτα τε καὶ ὅσα τῶν ἄλλων ἀστέρων αἴτια πρὸς γῆν καὶ ὁπόσα ἐφ' ἡμέρᾳ καὶ νυκτὶ τὰ τῆς ἐργασίας αὐτῶν ἔστιν ἅ σοι δηλοῦν, ὡς ἂν τῆς τε σοφίας τὸ μέγεθος τοῦ τεχνίτου Θεοῦ τεκμήραιο καὶ ὅσον τὸ τῆς ἐπιστήμης κράτος, καὶ ἔτι σὺ σεαυτῷ φανείης τοῦ σκοποῦ καὶ τοῦ τῆς ἐπιστήμης ἔρωτος ἡδίων. Ἀλλ' ὥσπερ εἰς βάρβαρον ἄνδρα καὶ συνέσεως ὀφειλομένης ἔκδημον οὐχ ἱκανὸν οὐδὲ τὸ ἱκανὸν ἂν γένοιτο, οὕτως αὖ εἰς ἄνδρα κατά σε συνετὸν καὶ τρόφιμον σοφίας, καί τι ξύμβολον ὅλην τοῦ πράγματος ὑπογράφει τὴν δύναμιν.

7 τὸ μέγεθος ABGKHT : τοῦ γε μέγεθος C || 11 οὐδὲ τὸ A : οὐδέ τοι cett.

129

Au même

Je le sais fort bien ; tu connais, mon très cher, l'affection que j'ai depuis longtemps déjà pour toi : tu as pu, je crois, deviner quel chagrin, j'ai éprouvé, cela va de soi, à la nouvelle du malheur qui vient de fondre sur toi. Je questionnais hier à ce sujet, cet homme excellent, « printemps de l'éloquence, bonheur des savants, le cher, l'aimable, l'adorable homme » : il m'a tout raconté par le détail. Ce qu'il m'a appris, c'est que tu t'es uni à une femme remarquable par sa beauté comme par son origine, jeune, mais de conduite déplorable. Elle a déshonoré ta couche peu de jours (après ton mariage) ; elle était sérieuse, mais sa conduite aujourd'hui te fait affront, et, le comble, c'est que, malgré cela, elle clabaude contre toi. Comme dit le proverbe : ceux qui portent des cornes méritent des coups[1].

A ce récit, je me suis caché de honte, par Athènè, par Hermès, par les Muses, et j'ai souhaité voir la terre s'ouvrir sous mes pas. C'est une honte, un déshonneur éclatant pour tes amis, pour la science même. Quel malheur imprévu ! Quelle insulte ! Quel outrage à la majesté de la science ! Quel mauvais génie l'a poussée contre toi à vouloir se conduire ainsi? Ne sais-tu pas, pour l'avoir appris toi-même de tant de récits, que ne s'entend pas avec un homme raisonnable et qui sait être sage, une femme qui a pour parure l'impudence? Aucune ancre, s'il n'y en a qu'une, ne pourrait la retenir, comme on retient une barque ; mais elle rompt bien des fois, la nuit, ses amarres, et elle va se réfugier dans un autre port. Tu ne sais donc pas que Salomon dit[2] que trois choses ébranlent la terre et qu'il est une quatrième qu'elle ne peut supporter, c'est une prostituée qui rencontre un brave homme ou qui, après

1. Allusion au proverbe cité, par M. Planude dans ses Παροιμίαι δημώδεις : τῷ τῆς μοιχαλίδος ἀνδρὶ καὶ πληγαὶ πρέπουσιν Cf. E. Kurtz. *die Sprichwörtersammlung der M. Planudes* (1886), n° 20, p. 16.
2. *Proverbes*, XXX, 20 et 21.

129

Τῷ αὐτῷ. [1330-1340.]

Ἐς τἀκριβὲς εἰδὼς εἰδότα σε, βέλτιστε, τὸ φίλτρον ὅσον περί σε τρέφω πάλαι πολὺν ἤδη χρόνον, οἶμαι σε τεκμαίρεσθαι καὶ ὅσην εἰκὸς ἦν μοι δέχεσθαι τὴν λύπην ἀκηκοότα τὴν τέως ἐπενεχθεῖσαν σοι συμφοράν. Ἐρομένῳ γάρ μοι τὴν χθές, διηγήσατο πάντα καθ' ἓν ὁ θεῖος ἀνήρ, τὸ τῶν λόγων ἔαρ, ἡ τῶν σοφῶν εὐδαιμονία, ὁ χρυσοῦς, ὁ γλυκύς, ὁ χαριείς. Ἦν δὲ τὰ τῆς διηγήματος, ὅτι τε γυναικὶ συνεζύγης εἶδος μὲν καὶ γένος ἀρίστῃ καὶ νέᾳ, τὸν δὲ τρόπον οὐκ ἀγαθῇ · ἣ καὶ τὴν κοίτην οὐ μάλα συχνῶν ἠδικήκει τῶν ἡμερῶν, ὑβρίζοντα πόθον ἀλλαξαμένη τοῦ σώφρονος, καὶ τό γε μεῖζον, ὅτι καὶ οὕτως ἔχουσα, παρρησιάζεται κατὰ σοῦ, τοῦτο ἐκεῖνο τῆς παροιμίας, ὅτι καὶ πληγῶν τοῖς κερασφόροις δεῖ.

Ἐγὼ δ' ἀκούων κατεδυόμην, νὴ τὴν Ἀθηνᾶν, νὴ τὸν Ἑρμῆν, νὴ τὰς Μούσας, καὶ ηὐχόμην χανεῖν μοι τὴν γῆν. Αἰσχυνὴ γὰρ τοῦτο καὶ ὄνειδος μάλα τοι σφόδρα λαμπρὸν τοῖς φίλοις τοῖς τε λόγοις αὐτοῖς. Φεῦ τῆς ἀπροσδοκήτου συμφορᾶς, φεῦ τῆς ὕβρεως, φεῦ τῆς τῶν λόγων σεμνότητος. Τίς ἄρα σοι βάσκανος δαίμων ἐς τοιοῦτον ἤλασε βούλευμα; Οὐκ οἶσθα, τοσούτων γραφῶν αὐτήκοος γεγονώς, ὅτι ἀξύμφωνος ἀνδρὶ σοφῷ καὶ σωφρονεῖν εἰδότι, γυνὴ κόσμον ἔχουσα τὴν ἀναιδείαν, οὐδ' ἄγκυρα μία μὲν οὐδεμία κατέχειν ὡς ἀκάτιον δύναται, ἀλλ' ἀπορρήξασα δεσμὰ πολλάκις ἐκ νυκτῶν ἄλλον ἔχει λιμένα; Οὐκ ἤκουσας Σολομῶντος λέγοντος [*Parœm*, XXX, 20, 21] ὡς διὰ τριῶν σείεται ἡ γῆ, τὸ δὲ τέταρτον οὐ δύναται φέρειν, τὸ δὲ ἔστι, μισητὴ γυνή, ἐὰν τύχῃ ἀνδρὸς ἀγαθοῦ, ἣ ὅταν πράξῃ, ἀπονιψαμένη οὐδὲν

G 215-216. K 495-497. H 132v-133v.

Tit. : τῷ αὐτῷ GKH.

ses aventures, se lave et dit qu'elle n'a rien fait d'extraordinaire. Rien n'est aussi inconstant que l'esprit de la femme impudique, rien n'est plus porté à ourdir d'insinuantes calomnies et de fausses accusations et à rejeter ses propres fautes sur des hommes innocents. Si elle a une réputation, une origine supérieures, choses qui font aisément retourner comme des dés les preuves sur lesquelles s'appuient des accusations, il faut alors la bonté de Dieu, la profondeur de la mer pour laver d'insultes et de calomnies celui contre lequel la perverse a exercé sa langue[1]. Ignores-tu l'attitude de Phèdre, femme de Thésée, envers le sage Hippolyte, et combien ses calomnies ont été plus fortes que la vérité? Ignores-tu combien le savant Euripide, combien l'orateur Lycurgue ont souffert des racontars de la femme, de cet être aussi âcre que la fumée, aussi sale que la poussière? Ignores-tu de quels troubles Xanthippe a rempli la maison de Socrate? Les maux de Lemnos ne sont-ils pas dus à des femmes? N'en est-il pas de même des maux de la guerre de Troie?

A quoi bon énumérer par le détail, à quoi bon raconter cela à un homme qui sait toutes ces choses? Il fallait, dirait-on, que rien de ce qu'il y a de beau ne franchît le temps, à l'abri de la jalousie. Mais je me suis laissé emporter à mon insu par la douleur et je me suis laissé entraîner à parler de choses, un peu à côté de mon sujet. Il me fallait consoler un homme rongé par la douleur; je fais le contraire, je crois; j'irrite sa douleur avec ce que je lui raconte. Mais tu es savant; tu sais plus que personne consoler les autres qui sont dans le même cas : tu t'appliqueras sans doute les remèdes logiques qui conviennent au cas présent. Tu te le rappelles, si la douleur n'a pas obscurci de son nuage ta mémoire, Héphaistos souffrit ce malheur de la part d'Arès, Zeus de la part d'Ixion, le Spartiate Tyndarée de la part du cygne, Philippe de Macédoine de la part de l'Égyptien Ammon. Ta souffrance n'a donc rien qui soit étranger à la nature. Le malheur suit d'ordinaire le bonheur; il ne peut y avoir d'existence sans chagrin. Si tu vou-

1. Cf. Grég. *Hist.*, VII, 5, 236-237.

φησὶ πεπραχέναι ἄτοπον. Οὐδὲν γὰρ οὕτως εὐρίπιστον ὡς γνώμη γυναικὸς ἀναιδοῦς, οὐδέ γε προχειρότερον ἐς τὸ πιθανὰς ξυνθεῖναι διαβολὰς καὶ συκοφαντίας καὶ τὰ οἰκεῖα κακὰ περίτρεψαι τοῖς ἀνεγκλήτοις ἀνδράσιν. Ἂν δὲ καὶ δόξῃ καὶ γένει προέχουσα τύχῃ, ἃ τοὺς ἐλέγχους τῶν ἐγκλημάτων διαστρέφει ῥαδίως καθάπερ κύβους, τότ' εὐμενοῦς δεῖ Θεοῦ καὶ μεγάλης θαλάττης ἀποπλῦναι τὰς ὕβρεις τε καὶ συκοφαντίας καθ' οὗ τὴν γλῶτταν ἡ πονηρὰ κεκίνηκεν. Οὐκ οἶσθα ὁπόσα κατὰ Ἱππολύτου τοῦ σώφρονος δέδρακε Φαῖδρα, ἡ τοῦ Θήσεως, καὶ ὅπως ὑπέρτεραι τῆς ἀληθείας αἱ ταύτης διαβολαὶ γεγένηνται; Οὐκ οἶσθα ὅσουπερ ὁ σόφος Εὐριπίδης, ὅσου Λυκοῦργος ὁ ῥήτωρ πεπείρανται τοῦ γυναικείου καπνοῦ καὶ κονιορτοῦ; Οὐκ οἶσθα ὁπόσων Ξανθίππη θορύβων ἐνέπλησε τὴν Σωκράτους οἰκίαν ; Οὐ γυναικῶν τὰ Λήμνια κακά; Οὐ κἀκεῖνα τὰ Τρωϊκά;

Ἀλλὰ τί πλείω καταριθμεῖν, τί τοιαῦτ' εἰδότι πάντ' ἀγορεύω; Ἦν ἄρα χρεών, ὡς ἔοικε, μηδὲν τῶν καλῶν ἄχραντον φθόνου διαπερᾶσαι τὸν χρόνον. Ἐγὼ δὲ λέληθα ἐμαυτὸν ὑπὸ τῆς λύπης παρενεχθεὶς καὶ φθεγγόμενος παρὰ τὰ ξυγκείμενα τῆς ἐμῆς προθέσεως. Χρεὼν γὰρ παραμυθεῖσθαι τῷ πάθει φλεγμαίνοντα ἄνθρωπον, ἐγὼ δὲ τοὐναντίον φαίνομαι πράττων, τὸ πάθος ἐπιτρίβων οἷς φθέγγομαι. Σὺ δέ, σόφος ὤν, καὶ ἱκανὸς εἴπερ τις ἄλλος παραμυθεῖσθαι τὰ ὅμοια πάσχοντας, πολλῷ δήπου πλέον σὺ σαυτῷ τὰ τῷ καιρῷ προσήκοντα κομιεῖς λογικὰ φάρμακα. Μέμνησαι γάρ, εἰ μὴ τὸ τῆς λύπης νέφος ἐκάλυψέ σου τὴν μνήμην, ὅτι καὶ Ἥφαιστος ὑπὸ Ἄρεως ἐπεπόνθει τουτὶ τὸ δεινόν [Hom. θ. 267-359], καὶ Ζεὺς ὑπὸ Ἰξίονος, [Luc. *Saturn.* 38] καὶ ὁ Σπαρτιάτης Τυνδαρεὺς ὑπὸ τοῦ κύκνου [id. *Dial. deor.* II, 2; XXIV, 2; XXVI], καὶ Φίλιππος ὁ Μακεδὼν ὑπὸ τοῦ Αἰγυπτίου Ἄμμωνος [Paus. IV, 14; Arr. *Anab.*, 4, 9]. Οὐδὲν οὖν αὐτὸς τῆς φύσεως ὑπερόριον ἐπεπόνθεις. Ἕπεται

7 ἀποπλῦναι correxi : ἀποπλύνας GK ἀπέπλυνας H ‖ 16 τί τοιαῦτ' correxi : τι ἢ τοι ταῦτ' codd.

lais personnellement courir la double course de la vie avec le moins de peine possible, il te fallait de deux choses l'une : ou ne point te marier, ou ne point épouser une jolie femme pour éviter qu'elle appartienne à tout le monde.

Puissé-je te voir, jeune marié, en bonne santé, et supportant ton malheur avec autant de courage que de philosophie, afin de ne pas m'obliger à tresser en ton honneur des chants tragiques au lieu d'un hyménée.

γὰρ τοῖς χρηστοῖς, ὡς τὰ πολλά, καὶ δυστύχημα, καὶ οὐκ ἔστιν εὑρεῖν βίον ἄλυπον ἐν οὐδενί · εἰ δ' ἀλυπότερον καὶ αὐτὸς ἐβούλου τὸν τοῦ βίου δραμεῖν διαύλον, δυοῖν ἔδει σε θάτερον, ἢ μὴ γῆμαι τὸ παράπαν ἢ μὴ καλήν, ἵνα μὴ καὶ κοινήν.

Ἀλλ' ἴδοιμι σε τὸν νέον νύμφιον ὑγιαίνοντά τε καὶ τὸ πάθος γενναίως ὁμοῦ καὶ φιλοσόφως φέροντα, ἵνα μὴ τραγῳδίας ἀνθ' ὑμεναίων ἀναγκάζωμαι πλέκειν σοι.

LETTRES ÉCRITES ENTRE 1340 ET 1350

I. LETTRES RÉSUMÉES : 145, 146, 147, 148, 149, 150, 153, 154.

II. LETTRES ÉDITÉES : 151, 152.

145

A ANDRONIC ASAN.

Date : 1340-1345.
Sources : B 36r-36v. C 89r-89v. M 9v-10r. G 163v-164r. K 374. H 80r. I 167v-168v. = Boisson., *An. Gr.*, III, 191-192 ; Migne, *P. G.*, 149, coll. 655-656.
Adresse : Ἀνδρονίκῳ τῷ Ἀσάν B. Τῷ Ἀσάν C. Τῷ αὐτῷ G K. Sans adresse H I M.

Cyrus déclarait, après avoir conquis l'Asie, que le plus grand plaisir qu'on pouvait lui faire était de lui demander une faveur. Andronic Asan a toutes les qualités et ressemble à Cyrus. Grégoras lui envoie un protégé, qui a été lésé dans ses intérêts. Si Asan le veut, ce dernier obtiendra, grâce à son appui, aisément satisfaction.

Qu'Asan ne blâme pas Grégoras de lui envoyer son ami. Grégoras sera encouragé à recommencer et prouvera ainsi surtout qu'il est tout puissant auprès d'Asan.

146

AU GRAND DOMESTIQUE.

Date : 1340-1345.
Sources : G 185r-185v. K 424-425. H 102v-103r.
Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

Une grave maladie a laissé Grégoras souffrant avec de violentes névralgies. Aussi n'écrit-il pas à Cantacuzène aussi souvent qu'il le voudrait. Mais il ne cesse de faire son éloge à ceux qui viennent le voir et il pense fréquemment à lui. Grégoras lui recommande comme higoumène du monastère de ..... un prêtre qu'un moine médisant mais influent, écarte de cette charge. Grégoras a toute confiance en la justice de Cantacuzène et il espère bien que son protégé sera nommé.

147

AU GRAND DOMESTIQUE.

Date : 1340-1345.
Sources : A 107r-108r. R 1r-2v. T 231r-235r. G 187v-188v. K 430-432. H 105r-106r. = Mystoxydès, lettre 1, d'après R.

Adresse : Τῷ μεγάλῳ Δομεστίκῳ. Codd.

On sait que Grégoras a une grande affection pour Cantacuzène : aussi ne cesse-t-on de faire auprès de lui l'éloge de celui-ci. L'un admire en Cantacuzène l'énergie, l'autre l'égalité d'humeur, un autre sa fidélité, même à l'étranger, aux mœurs de ses pères[1], un autre enfin vante sa bonté. Il n'est point de pays qui ne connaisse les qualités de Cantacuzène. Aussi Grégoras est-il le plus heureux des hommes. Il est en pensée avec Cantacuzène ; il se réjouit de l'affection que les soldats ont pour lui[2]. Combien Cantacuzène est-il supérieur à Démosthènes, qui se vantait devant les Athéniens d'être pour eux un rempart plus efficace que leurs murailles[3]. Cantacuzène reste modeste et sensé, et les siècles à venir conserveront à jamais son nom. Souhaits de santé.

148

Au savant Démoclès.

Date : 1340-1345.
Sources : A 193v-194r. T 172r-175r. G 224v-225v. K 517-519. H 142r-143r. Bezd. XVIII, d'après A.
Adresse : Τῷ σοφῷ Δημοκλεῖ G K H : Τῷ σοφωτάτῳ...... A T.

Nicoclès a vainement consulté l'oracle de Delphes. Il est sans intérêt de parler de Lycurgue, de Solon, de Dracon, de Socrate, des prophéties de la Pythie. Les spéculations philosophiques sur l'Un, sur le vide sont de purs bavardages. On en peut dire autant des racontars d'Homère dans ses poèmes. A quoi bon discuter aussi, comme les médecins, pour savoir si le lotos n'est pas autre chose que le chou? Toutes ces occupations sont bien inutiles, quand on a au-dessus de soi le ciel à contempler.

149

Au métropolite de Dyrrachium (?)

Date : 1340-1345.
Sources : C 98r-98v. T 94r-96r. G 220v-221r. K 507-509. H 138r-138v. Bezd. LII *bis*, d'après C.

1. Dans la lettre 44 à Maxime, higoumène du monastère du Chortaïto, Grégoras reproche à Alexandre d'avoir adopté, en Asie, les mœurs orientales. Cf. Plut. *Alex.*, 45.
2. Même compliment fait à Cantacuzène dans l'*Hist.*, XI, 9, 552.
3. Démosth., *Sur la Couronne*, 325.

Adresse : Τῷ μητροπολίτῃ Δυρραχίου C T : Τῷ αὐτῷ G K H.

Les contemporains de Grégoras ne montrent de zèle ni pour la science ni pour la vertu. Seul, son correspondant est un modèle de vertu et de science. Il connaît Aristote et Platon, les théologiens ; il est de bon conseil, au point de faire oublier Périclès, Nestor, Lycurgue, Solon. Il est un « livre vivant ». Aussi Grégoras désire-t-il vivre avec lui pour jouir de ses qualités, et il lui souhaite de longues années de vie. Grégoras se promettait d'aller le voir ce jour même. Il n'a pu le faire ; il pense se rendre auprès de lui le lendemain.

150

Au très saint .....

Date : 1345-1350.

Sources : G 29r-31r. K 64-71.

Adresse : Τῷ ὁσιωτάτῳ..... Codd.

Pendant longtemps le correspondant de Grégoras s'est rallié à des théories hétérodoxes. L'expérience lui a montré son erreur. Grégoras lui envoie par écrit certaines questions qu'ils ont étudiées ensemble. Il apporte des preuves tirées des théologiens et des auteurs profanes, afin de mieux convaincre son correspondant.

Première question. Dieu est le principe de toute chose. Les appellations de Dieu sont nombreuses, mais elles s'appliquent toutes à lui, ainsi que l'ont fait voir le Pseudo Denys l'Aréopagite[1], et les Pythagoriciens, entre autres[2].

Deuxième question. L'Intelligence (Νοῦς). Elle est divine et Dieu lui donne les moyens de connaître la réalité, comme le prouvent le Pseudo Denys l'Aréopagite[3] et Platon[4]. Aristote, par contre, soutient le contraire[5].

Troisième question. L'impossibilité de donner une définition exacte de Dieu. Il est impossible de définir Dieu, ainsi le démontrent Grégoire de Nazianze[6] et le Pseudo Denys l'Aréopagite[7].

1. *Sur les noms divins*, I, 3-6.
2. Plut. *Isis et Osiris*, 10.
3. *Sur les noms divins*, IV et V.
4. *Phédon*, 73 sqq. et surtout, *Rép.*, liv. VII, théorie de la réminis-

5. *De l'âme*, liv. III.
6. *Oratio de dogm.*, p. 493 (Boivin).
7. *Sur les noms divins*, II, 9.

Ceux qui s'imaginent tout savoir se trompent ; ceux qui ne savent rien, mais qui pensent pouvoir connaître une partie des choses, se trompent doublement.

153

Au Despote[1] Manuel Cantacuzène.

Date : 1347-1350.
Sources : A 154v. G 57v-58r. K 134-135. H 21r-21v. T 39v-41r. Bezd. LXXVI, d'après A.
Adresse : Τῷ Δεσπότῃ κυρῷ Μανουὴλ τῷ Καντακουζήνῳ G K H. Τῷ......... A T.

Grégoras ne veut pas profiter de la distance qui le sépare de Manuel Cantacuzène pour ne plus lui écrire[2]. Grégoras le félicite de vouloir être franc. Il espère le louer dans l'avenir, comme il l'a fait jusqu'alors ; il est obligé aujourd'hui d'être bref.

154

Au Despote Manuel Cantacuzène.

Date : 1347-1350.
Sources : G 191r-192r. K 438-440. H 108v-109v.
Date : 1351-1352.
Adresse : Τῷ Δεσπότῃ κυρῷ Μανουὴλ τῷ Καντακουζήνῳ. Codd.

L'amitié qui lie Grégoras à Manuel Cantacuzène est vieille et solide. Grégoras est jaloux cependant de Pépagomène[3], car Manuel écrit souvent à ce dernier et se plaint à lui dans ses lettres du silence de Grégoras. Malgré tout, Grégoras ne retire pas à Manuel son affection. Il a appris que celui-ci avait en main ses ouvrages et qu'il les admirait. Cette circonstance doit encore fortifier leur amitié. Grégoras s'efforcera de n'être pas en reste. Il demande à Manuel de lui répondre et de lui témoigner une affection aussi grande que celle qu'il éprouve pour lui.

1. Titre réservé aux membres de la famille impériale.
2. Manuel Cantacuzène est dans le Péloponnèse.
3. Peut-être le correspondant de Grégoras. Cf. Let. 19, 48, 61, 62.

151

Au grand Métrophane

Après la mort d'Alexandre de Macédoine, le rhéteur Démade, rapporte-t-on[1], déclara que l'armée des Macédoniens ressemblait, à cause de l'anarchie qui y régnait, au Cyclope aveuglé. Pour moi, en voyant s'éteindre la fidélité qu'on devrait montrer aux mœurs de nos ancêtres et aux dogmes de l'Église, en voyant grandir le trouble profond, né des hérésies, en voyant cet essaim de divinités inférieures, incréées, insubstantielles[2] asservir les âmes simples dont les croyances reposent sur des bases chancelantes, il m'arrive, comme à beaucoup d'autres, cela va de soi, de dire franchement la vérité. Mais je ne peux faire, pour le moment, rien d'utile, car l'Empereur[3], nous est hostile, en paroles, en pensées, en actes, et son hostilité est fort grande[4]. Au spectacle des troubles qui en résultent, il ne me reste forcément qu'à m'en indigner, à m'en affliger et, parallèlement, à enflammer mon cœur le plus que je pourrai, à me souvenir aussi de la parole de Solon[5] à la traduire en actes, en une certaine mesure. Quand on détruit, dit-il, les institutions de l'État, il faut prendre son bouclier et sa lance, s'asseoir devant chez soi, et manifester ouvertement ses sentiments, puisqu'on est dans l'impossibilité de prêter une aide efficace.

Debout, au nom de Dieu. Savant comme tu l'es, aie à cœur de te rencontrer avec l'Empereur[6], car c'est ton devoir de défendre ces intérêts, de modifier dans le sens le meilleur sa volonté. Avec leurs songes diaboliques, avec leurs inventions fabuleuses, les loups qui

1. Plut. *Galba*, 2.
2. Allusion aux théories de Palamas sur les « énergies » divines. Cf. *Hist.* XIX-XXIV, et, en particulier, XIX, 3, 945,
3. Jean Cantacuzène.
4. En paroles, dans les discussions que Grégoras eut avec lui (*Hist.*, XVI, 5) ; en pensées, Grégoras écrit que Cantacuzène avait l'intention de l'éloigner de Byzance (*id.*, *id.*, 824) ; en actes, Cantacuzène fit enfermer Grégoras au monastère de Chora, après le synode de 1351.
5. Plut. *Solon.*, 64.
6. Aux discussions fréquentes qui avaient lieu au Palais impérial entre Grégoras et Cantacuzène, assisté de ses partisans. Grég. *Hist.*, XVI, 5.

151

Τῷ μεγάλῳ Μητροφάνῃ. [1346-1348.]

'Απαλλάξαντος 'Αλεξάνδρου πάλαι τοῦ Μακεδόνος, Δημάδην φασὶ τὸν ῥήτορα παραπλήσιον φάναι διὰ τὴν ἀναρχίαν τὸ τῶν Μακεδόνων ὁρᾶσθαι στρατόπεδον ἐκτετυφλωμένῳ τῷ Κύκλωπι. 'Εμοὶ δὲ τοῦ προσήκοντος ὑπὲρ τῶν πατρίων ἐθῶν καὶ δογμάτων ζήλου τῆς ἐκκλησίας σβεσθέντος μακρὸν ἐπιπολάζοντα βλέποντι κακοδοξίας θόρυβον, καὶ ἅμα θειοτήτων ἑσμὸν ὑφειμένων ἀκτίστων καὶ ἀνουσίων ἐξανδραποδιζόμενον τὰς τῶν ἁπλουστέρων καὶ ἀνιδρύτων κρηπῖδας ψυχῶν, λέγειν μὲν ὅσα εἰκὸς σὺν πολλοῖς τισιν ἄλλοις ἕπεται καὶ παρρησιάζεσθαι τὴν ἀλήθειαν, ὥραν δ' ἀνύειν οὐκ ἔχοντι καίριον ἥκιστα πάντων οὐδέν, τῆς τοῦ Βασιλέως ἀνθισταμένης καὶ γλώττης καὶ γνώμης ὁμοῦ καὶ χειρὸς ἐς τὸ πάνυ τοι κραταιότερον, τοὺς ἐνθεῦθεν ὑφορωμένῳ θορύβους, ἀσχάλλειν καὶ ἀνιᾶσθαι λοιπὸν ἐξ ἀνάγκης περίεσται, καὶ ἐς τὸ πάνυ τοι κραταιότατον ἐκ παραλλήλου φλέγεσθαι τὴν καρδίαν κἀκεῖνο δὴ τὸ τοῦ Σόλωνος ὁπώσποτε καὶ μεμνῆσθαι καὶ δρᾶν· ὅν φασί [Plut. *Sol.* 64], τῶν νομίμων πολιτείας καταλυομένων, ἀσπίδα καὶ δόρυ λαβόντα καθῆσθαι πρὸ τῆς οἰκίας, ὅπως ἔχει γνώμης ἐς τοὐμφανὲς ἐνδεικνύμενον, ἐπεὶ μὴ τὴν ἔμπρακτόν σφισι παρέχειν ἐδύνατο συμμαχίαν.

'Αλλὰ διανάστηθι, πρὸς Θεοῦ, καὶ σοφὸς ὤν, σοφῶς τῷ καιρῷ προθυμήθητι χρήσασθαι, σπούδασον ὁμιλῆσαι δεόντως ὑπὲρ τούτων τῷ Βασιλεῖ καὶ μεταθεῖναι τὸ τῆς γνώμης βουλόμενον ἐς τὸ βέλτιον, ξύν γε Θεῷ. Οἱ γὰρ δαιμονιώδεις ὄνειροι καὶ τὰ οὕτω τερατείας ἔχοντα πλάσματα τῶν τῆς ἐκκλησίας λύκων, τὴν ἀγαθὴν αὐτοῦ γνώμην σφοδρῶς τῶν

A 113v-114v, 196r-196v. T 101v-104v. Bezd. LIII, d'après A.

Tit. : Τῷ μεγάλῳ Μητροφάνῃ A (196r) T : Τῷ A (113v).

s'attaquent à l'Église ont fortement détourné de la saine raison ses intentions qui sont bonnes[1]. Si ton cœur n'est pas assez trempé pour la lutte, respecte, en tout cas, le zèle que montre en ces circonstances l'Impératrice[2], toute pleine de qualités, palais, à vrai dire, de grâce, refuge en quelque sorte de nombre de vertus. Elle a aussi en partage cette qualité : de toutes ses forces, elle a jugé qu'il lui fallait prendre la défense des dogmes traditionnels de l'Église, et, comme un invincible athlète, exhorter de toute son âme les autres à ne rien abandonner des coutumes et des croyances nationales. Si, personnellement, par ses actes, par ses paroles[3] elle ne soutenait pas ceux qui sont décidés à combattre pour la vérité, si elle ne leur offrait pas sa protection particulière, l'orthodoxie, en danger, aurait été précipitée, il y a longtemps, au fond des précipices du mal et quelque féroce Charybde, échappée à la mer, l'aurait probablement noyée. Aussi faut-il lui souhaiter, de tout notre cœur, à elle et à toi également, de mener une vie brillante le plus longtemps possible et de goûter un profond bonheur. Il n'est personne, je crois, parmi les champions de l'orthodoxie, qui n'aie plaisir à penser à elle, qui ne porte en son cœur son nom, qui n'unisse ses prières à celles des autres pour lui souhaiter de jouir de tous les biens que Dieu voudra lui accorder dans sa bonté.

Les événements présents ne me permettent pas de t'écrire plus longuement. Ma lettre suffit, je pense, à un homme qui cultive les Muses et la science. Jusqu'à ce jour, je ne t'avais pas écrit ; aujourd'hui, une circonstance vraiment favorable m'a permis de le faire. Écris-nous plus souvent, à l'avenir et sans hésiter. Bonne santé, très respectable maître.

1. Grégoras accuse les Palamites, que défendait Cantacuzène, d'avoir jeté, celui-ci dans l'hérésie. Cf. *Hist.*, XXI, 16.

2. Vraisemblablement, Irène, femme de Cantacuzène, sur laquelle Grégoras eut une grande influence, surtout après la mort de son plus jeune fils, Andronic Cantacuzène, survenue en 1347 (Grég., *Hist.*, XVI, 3 ; Cant., IV, 8). Grégoras essaya, à ce moment, de gagner Irène à sa cause (Grég., *Hist.*, XVI, 5).

3. Cf. Grég., *Hist.*, XII, 16. Fin 1347, Irène, déjouait les tentatives des Palamites qui essayaient de la détourner de Grégoras.

καθηκόντων ἐξέστησαν λογισμῶν. Εἰ δὲ μὴ παρὰ σεαυτοῦ τὸ σὸν πρὸς ἀγῶνας ἠκόνηται πρόθυμον, ἀλλ' οὖν αἰδεσθῆναι σε χρὴ τὸν τῆς Βασιλίδος ἐν τοῖς τοιούτοις ζῆλον, ἥπερ ἅπασι τοῖς καλοῖς ἐς τὸ δαψιλὲς περιβρίθουσα καὶ θάλαμος ὄντως χαρίτων ὑπάρχουσα καὶ ἀρετῶν, εἰπεῖν, καταγώγιον, οὐδὲ ταύτης ἄμοιρος ἐμεμενήκει τῆς ἀρετῆς, ἀλλ' ὅση δύναμις τῶν τῆς ἐκκλησίας νομίμων προΐστασθαι κέκρικε δεῖν, καὶ τῶν πατρίων ἐθῶν καὶ δογμάτων μηδαμῇ παρεξιέναι πάντας ὅλῃ ψυχῆς προθυμίᾳ παρακαλεῖν, ὡς ἄριστος ἀθλοθέτης. Εἰ μὴ γὰρ αὕτη καὶ δρῶσα καὶ λέγουσα τοὺς ὑπὲρ τῆς ἀληθείας ἀγωνίζεσθαι βουλομένους ὑπήρειδε καὶ τὴν οἰκείαν ἐδίδου βοήθειαν, τάχ' ἂν οἱ τῆς κακίας εἶχον ἐκ πολλοῦ κρημνοὶ κινδυνεύσασαν τὴν εὐσέβειαν, καὶ θαλάττης ἀγρία τις ἀφελομένη Χάρυβδις τελέως ἂν κατεβάπτισεν· ἣν ἐξ ὅλης εὔχεσθαι δεῖ τῆς ψυχῆς ὁμοίως τοῖς ἄλλοις καί σε περιφανῶς ἐπὶ μήκιστον βιῶναι συνευθυμίᾳ μακρᾷ. Εἶναι γὰρ οἶμαι τῶν πάντων οὐδένα ὃς εὐσεβείας ἀντιποιούμενος οὐ χαίρει μεμνημένος αὐτῆς, καὶ τὸ ταύτης ἐξαίρων ὄνομα καὶ πάντων πρὸς Θεοῦ τῶν κατὰ βούλησιν ἀπολαύειν καλῶν συνευχόμενος.

Ἐπεὶ δὲ πλείω γράφειν ἡμῖν ὁ παρὼν οὐ δίδωσι χρόνος, ἀρκεῖν οἴομαι καὶ ταυτὶ πρὸς Μουσῶν καὶ σοφίας θεράποντα· ἡμῖν δ' εἰ καὶ μήπω πρὶν ἐς τὴν τήμερον, ἀλλ' οὖν ὡς ἐκ μάλα τοι δεξιᾶς τινος ἀρχῆς τῆς τήμερον ὡρμημένος, γράφειν ἑξῆς μὴ κατόκνει πυκνότερον. Ἔρρωσό μοι, θεσπέσιε δέσποτα.

3 ἥπερ correxi : ὅπερ codd.

152

Au fils du Basileus, Mathieu Cantacuzène

Une nouvelle vraiment merveilleuse s'est répandue hors de tes bivouacs ; elle fait le tour de la capitale entière des Romains[1]. Comme un gage très sûr de bonheur à venir, elle apporte à tous ceux qui l'entendent, le bruit de ta gloire, et, sans compter, elle verse en nos âmes, comme une boisson puisée à un immense cratère, une allégresse très grande. Aidée pour ainsi dire par la rhétorique, elle a, comment dire?, vite et tout aussitôt persuadé, non pas un individu, non pas tel ou tel peuple en particulier, mais des États entiers de t'appliquer aujourd'hui, d'un commun accord, le mot que Philippe de Macédoine dit jadis à son fils Alexandre. On te pousse à te créer un royaume aussi grand. La Thrace, dit-on, ne peut te contenir[2]. Les compliments qu'on te fait ont sans doute un motif plus brillant que ceux qu'on lui[3] adressait ; il faudrait ajouter quelque chose de mieux et te l'appliquer. Il est beau de tenir habilement les rênes d'un cheval et de guider d'une main douce et égale une bête au tempérament fougueux ; il est plus beau encore de battre une armée Perse[4] dont l'attaque fut soudaine et qui a pour habitude de toujours soumettre sans peine quiconque s'oppose à elle[5], il est surtout plus beau, avec des troupes peu nombreuses et fort peu entraînées à la guerre, de l'écraser au point de ne pas même laisser vivant un témoin pour annoncer en Asie le désastre[6]. Par ailleurs, Alexandre n'entend tenir pareil langage qu'à son père. L'affection que celui-ci témoignait à celui qui était du même sang que lui, se mêla peut-être quelque peu à ces illusions qui se jouent

1. Des Byzantins.
2. Allusion vraisemblable aux tentatives faites auprès de Mathieu par son oncle Andronic Asan en 1347 pour l'engager à se créer un royaume indépendant. (Grég., *Hist.*, XVI, 2, Cant. IV, 7).
3. Alexandre.
4. Turque.
5. Cf. Grég. *Hist.*, XVI, 7, Cant. IV, 10.
6. Grég., *Hist.*, XVI, 7, 839.

152

Τῷ υἱῷ τοῦ Βασιλέως κυρίῳ Ματθαίῳ τῷ βασιλεῖ.

[1347-1348.]

Φήμη τις θαυμασία τῶν σῶν ἐκχυθεῖσα ἐπαύλεων, πᾶσαν Ῥωμαίων περίεισι πόλιν, ὥσπερ ἀρραβῶνα κράτιστον μελλούσης εὐδαιμονίας τὸ σὸν ἁπάσαις ἀκοαῖς κομίζουσα κλέος, καὶ ὥσπερ ἀπὸ μεγίστου κρατῆρος εὐθυμίας μεγίστης πόμα πάσαις αὐτάρκως κιρνῶσα ψυχαῖς. Καθάπερ γάρ τινος ῥητορικῆς ἑπομένην ἔχουσα δύναμιν, ῥᾷστα, πῶς ἂν εἴποιμι, πέπεικεν παραχρῆμα οὐχ ἕν' ἀνδρῶν οὐδὲ δῆμον τόνδε ἢ τόνδε, ὅτι μὴ πόλεις ὅλας πανδήμους, ἐκεῖνο πρὸς σὲ τήμερον φθέγγεσθαι ὃ πάλαι Φίλιππος ὁ Μακεδὼν πρὸς τὸν παῖδα Ἀλέξανδρον [Plut. Alex., 6]. Ζητεῖν γάρ σε προτρέπουσι βασιλείαν ἴσην. « Θρᾴκη γάρ σε, φασίν, οὐ χωρεῖ »· καίτοι λαμπροτέραν ἢ κατ' ἐκεῖνον τῶν σῶν ἐχόντων ἐπαίνων τὴν πρόφασιν, ἐχρῆν δήπου καὶ μετὰ βελτίονός τινος τῆς προσθήκης εἰρῆσθαι σοι τουτὶ τὸ πρόσρημα. Εἰ γὰρ μέγα ῥυτῆρας ἵππου σοφῶς ἐνεγκεῖν καὶ θρασυνόμενον ἦθος ἀλόγου φύσεως ἡμέρως ἡνιοχῆσαι καὶ ὁμαλῶς, μεῖζον ἄρα πόλλῳ Περσικὴν ἐπιπεσοῦσαν ἐξαίφνης δύναμιν νικᾶν, εἰθισμένην ἀεὶ καὶ ῥᾷστα τὸ ἀνθιστάμενον ἅπαν ἀνδραποδίζεσθαι, σὺν μικρᾷ σε καὶ οὐ μάλα ἀξιομάχῳ δυνάμει παρὰ τοσοῦτον κατατροπώσασθαι παρ' ὅσον μηδ' ἑρμηνέα λελεῖφθαι ὃς ἀπαγγελεῖ τῇ Ἀσίᾳ τὸ πάθος. Ἔπειτα Ἀλεξάνδρῳ μὲν ἄλλων οὐδεὶς ὅτι μὴ ὁ πατὴρ τὸν τοσοῦτον χαρίζεται λόγον, τοῦ καθ' αἷμα φίλτρου τι παραμίξας ἴσως οἷα διηνεκῶς ἐν τῇ φύσει πλανώμενα παίζει τὸν βίον, φύσιν ἔχοντος, ὡς τὰ πολλά, τοῦ συγγενικοῦ φίλτρου καθάπερ νέφος ταῖς τῶν ἀνθρώπων διανοίαις ἐπιπροσθεῖν καὶ τοσοῦτον παρυπο-

G 116v-117v. K 267-269. H 40r-41v. U 35v-38r.

Tit. : codd. || **21** Ἀσίᾳ correxi : ἀσιτία codd. ιας · ἀσία in margine K || **24** ἔχοντος correxi : ἔχοντες codd.

sans arrêt de l'être humain pendant la vie, car l'amour pour les proches est d'ordinaire comme un brouillard qui se tient devant la pensée de l'homme et qui lui dérobe, à son insu, la vérité, dans la mesure où il verse en lui l'erreur. Mais toi, ce n'est pas seulement ton père à qui tu entends dire cette parole, ce sont des peuples entiers, des cités entières, tant les préludes de tes victoires ont, dès la première ligne, comme l'on dit, rempli avec éclat de leurs échos la plus grande partie de la terre, tant tu as ranimé et rendu plus confiants les Romains, tant ont été brisées, anéanties les forces des satrapes barbares de l'Asie, a été si bien éteinte leur audace que de longues années avaient affermie.

Ton père et Empereur ne nous en voudra pas du tout, je pense, si nous rapportons à toi la cause de la victoire qu'il obtint immédiatement après ton succès. La victoire de Miltiade, dit-on, ne laissa plus dormir Thémistocle, soit dit en modifiant légèrement les termes pour appliquer ce mot à des faits semblables, car, en général, la vie, le cours des événements ne cessent de se présenter ordinairement sous les mêmes aspects, avec les mêmes différences. Ce que le temps sépare, la ressemblance dans les actes les réunit plus d'une fois ; ce que le sang unit, la différence des caractères le sépare souvent ; la nature, dans son mouvement de génération et de destruction, tantôt trouble, bouleverse les éléments semblables, tantôt les rapproche, les fond harmonieusement en un tout identique : tels les tissus et les broderies en soie, dont la beauté est faite de la fusion, de la juxtaposition de couleurs fort variées, qui interrompent la trame continue de la pourpre et de l'or par la jacinthe couleur pourpre ou bleu clair, par les couleurs qu'entrelace la fileuse, qui assombrit ici leur éclat, les fait apparaître là avec plus de splendeur et de vigueur et procure, pour ainsi dire, un plaisir semblable à celui que donne la vue d'une pelouse d'un vert tendre ou un parterre de fleurs, au moment du printemps. Ainsi la science du tisseur imite d'assez près la nature dans sa génération et sa destruction ; il donne, en quelque manière, à ses créations une jeunesse empruntée par ce mouvement alterné,

κλέπτειν τῆς ἀληθείας ὅσον κίρνησι τοῦ ψεύδους. Σοὶ δ' οὐχ ὁ πατὴρ τοῦτ' ἐκεῖνο τὸ ἔπος φθέγγεται μόνος, ἀλλὰ δῆμοι πάντες καὶ πόλεις ἅπασαι, οὕτω λαμπρῶς διὰ πλείστης ἤχησε γῆς ἐκ πρώτης, ὅ φασί, γραμμῆς τῶν σῶν τροπαίων τὰ προοίμια, καὶ οὕτω μὲν πρὸς τὸ εὐψυχότερον τὰ Ῥωμαίων ἀνερρώσθη φρονήματα· οὕτω δὲ τὰ σατραπικὰ καὶ βάρβαρα τῆς Ἀσίας ἀπεκρούσθη καὶ ἀνατέτραπται καὶ τὸ πεπηγὸς ἤδη τῷ τοῦ χρόνου μήκει θράσος ἔσβεσται σφίσιν.

Ἥκιστα δ' οὖν οἶμαι τὸν σὸν νεμῆσαι πατέρα καὶ Βασιλέα εἰ καὶ ὁ κατόπιν αὐτὸς ἐπὶ τῷ σῷ τροπαίῳ τρόπαιον εὐθὺς ἐπήνεγκέ σοι καὶ αὐτοῦ τὰς αἰτίας ἀναθείημεν· οὐ γὰρ εἴασε καθεύδειν ἔτι Θεμιστοκλέα φάναι τὸ Μιλτιάδου τρόπαιον [Plut. Themist. 3 et Thes. 6], ἵνα μικρὸν καὶ αὐτὸς τοῖς ὀνόμασιν ὡς ἐφ' ὁμοίαις ταῖς ὑποθέσεσί τι παραλλάξω καὶ παραφθέξωμαι, ἐπεὶ καὶ τοιαύταις τισὶ ταῖς ὁμοιότησί τε καὶ ἑτερότησιν εἴωθε διοικεῖσθαι διηνεκῶς ἡ τοῦ βίου καὶ τῶν πραγμάτων πᾶσα ζωὴ καὶ κατάστασις. Ἃ γὰρ χρόνος δήπου διέστησεν, ἔργων ὁμοιότης συνῆψε πολλάκις, καὶ ἃ συνῆψεν αἷμα, τρόπων ἀλλοτριότης διέστησε πολλαχῇ, φύσιν ἐχούσης τῆς τῶν πραγμάτων φθορᾶς καὶ γενέσεως, νῦν μὲν συγχεῖν καὶ ταράττειν τὰς ὁμοιότητας, νῦν δ' ἀναφέρειν καὶ παραπλέξειν ἁρμονίας ταυτότητος, καθάπερ ἐν σηρικοῖς τισι ὑφάσμασι καὶ πλέγμασιν ὁπόσα ποικιλία τις κοσμεῖ καὶ χρωμάτων σύνθεσίς τε καὶ παράθεσις, τὸ συνεχὲς τῆς πορφύρας καὶ τοῦ χρυσοῦ διακόπτουσαι ὑακίνθου, καὶ ὅσα τῇ ταλασίᾳ παρασπειρόμενα, ἄλλοθι τὴν αὐτῶν συσκιάζει λαμπρότητα, ἄλλοθεν δ' ἀναδείκνυσι λαμπροτέραν τε καὶ νεαρωτέραν, καὶ οἷον φάναι, χλοάζουσαν καὶ ἀνθοῦσαν εἰς ἠρινῆς τινος ὥρας ἀνάλογον τέρψιν, ἐπιτηδὲς οὕτω μιμουμένης τὴν τῆς φύσεως γένεσιν καὶ φθοράν, καὶ ὥσπερ νεότητα ξένην τοῖς ἔργοις μηχανωμένης διὰ τῆς ἀεὶ συνεχοῦς παράλλαξ καὶ ἀμοιβαδὸν ἐμφανείας καὶ ἐπικρύψεως ἢ καθάπερ νύκτα καὶ μεθ' ἡμέραν καὶ μετὰ σκότος ἥλιον. Ἴσασι γὰρ ὡς τὸ ἀεὶ ἓν καὶ μονοειδὲς ἀηδίαν

successif, jamais ininterrompu d'apparition et de disparition, comme la nuit succède au jour et à l'obscurité le soleil. Ce qui est toujours un et simple engendre comme qui dirait l'écœurement, la satiété et arrive bien vite à émousser la sensation ; ce qui est varié, ce qui se montre tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, donne aux objets comme un charme secret et divin ; ceux-ci flattent ainsi les sens dans leurs innombrables actions et réactions, les attirent sans peine et se confondent avec eux.

La ressemblance entre tes récents succès et ceux de ton père a reporté notre pensée vers les exploits des héros du temps jadis et nous a amené à citer incidemment Miltiade et Périclès. Ils recevaient eux aussi et ils écrasaient de haute lutte à Marathon et à Salamine les Barbares qui marchaient contre eux, pleins d'insolence et d'un fol orgueil. Tous, j'imagine, savent parfaitement combien la gloire qu'on retire des faits de guerre, varie avec chacun d'entre eux. Recevoir l'attaque, le choc d'une armée ennemie, sans s'y attendre, le faire échouer est bien plus difficile que de parcourir le territoire ennemi même et d'y remporter des victoires. Ceux qui[1] songent à préparer des expéditions lointaines doivent, de toute nécessité, avoir un armement complet et très imposant, ils doivent s'être arrangés de longue date pour que rien ne leur manque, pour qu'ils aient tout en abondance, car ils veulent faire la guerre à l'étranger, en rase campagne. S'ils sont vainqueurs, il s'attachera à leur nom des éloges mesurés : ils n'ont rien fait d'extraordinaire, mais seulement une chose à laquelle on s'attendait. Ceux qui restent dans leur pays et qui subissent l'attaque imprévue d'une armée étrangère, ont droit à l'admiration s'ils ne perdent point la vie ; s'ils ont résisté avec bravoure, avec courage, avec une armée infime et de fortune, s'ils ont réussi à lui infliger un échec, leur conduite mérite d'être admirée ; s'ils sont parvenus à écraser l'ennemi au point de n'avoir même pas laissé vivant, suivant l'expression, un pyro-

1. Ce passage est reproduit presque mot pour mot dans l'*Histoire*, XVI, 7, où Grégoras raconte les victoires remportées par Jean Cantacuzène et par Mathieu Cantacuzène, en 1347, sur les Turcs.

τινα καὶ κορὸν ἀπογεννᾷ καὶ τάχιστα ἀποκναίειν παρασκευάζει τὴν αἴσθησιν· τὸ δὲ ποίκιλον καὶ ἄλλοτ' ἄλλως φαινόμενον, ἀπορρητόν τινα δαιμονίως ἐγγοητεύει τοῖς ἐργοῖς τὴν ἡδόνην δι' ἧς κολακεύει δήπουθεν ταῦτα τὴν ἀταμίευτον τῶν αἰσθήσεων φοράν τε καὶ κίνησιν, καὶ ῥᾷστα ἐφέλκεταί τε καὶ οἰκειοῦται πρὸς ἑαυτά.

Οὕτως αἱ τῶν σοί τε καὶ τῷ σῷ πατρὶ γενομένων ἀρτίως τροπαίων ὁμοιότητες τὴν ἡμετέραν ἀνήνεγκαν γνώμην ἐς πάλαι τῶν ἡρωϊκῶν ἀνδρῶν ἔργα καὶ Μιλτιάδας ἐκείνους καὶ Περικλέας ἔπεισαν ἐνταῦθα τοῦ λόγου παρεισκυκλεῖν· τὸν γὰρ ὅμοιον τρόπον κἀκείνοις σοβαρῶς καὶ μετὰ μακρᾶς ἐπιόντας ὀφρύος δέξασθαί τε καὶ διαχρήσασθαι κράτιστα ἐξεγένετο τοὺς Βαρβάρους ἐν Μαραθῶνι καὶ Σαλαμῖνι. Δῆλον δ' οἶμαι τοῖς ἅπασιν ὅσον τὸ τοῦ ἐνδόξου διάφορον ἐν τοῖς κατὰ πόλεμον πρασσομένοις ἐστί· τὸ μὲν γὰρ ἐπιοῦσαν δέξασθαι πρὶν ἢ προσδοκῆσαι τὴν τῶν πολεμίων ἔφοδον καὶ ἀποκρούσασθαι μακρῷ τινι κραταιότερον ἢ πολεμίων χώραν αὐτόν τινα καταδραμεῖν καὶ στήσασθαι τρόπαιον. Οἷς γὰρ ἐς ὑπερορίους ἐκστρατείας παρασκευάζεσθαι μεμελέτηται, τούτοις καὶ περιττῶς τε καὶ μάλα σοβαρῶς ὁπλίζεσθαι ἀναγκαῖον, καὶ πάντα πρὸς τὸ ἀνενδεές καὶ φιλοτιμότερον ἐκ πολλοῦ τοῦ χρόνου τελεῖν, ἅτε ἐν ἀλλοτρίᾳ γῇ ποιεῖσθαι μέλλουσι τὰς ὑπαίθρους σρατοπεδείας· οἷς καὶ εἰ νικῷεν, μέτριος μὲν τις ἕψεται ἔπαινος, θαῦμα δ' οὔ· οὐδὲν γὰρ πέπρακται τῶν παραδόξων, ἀλλὰ τούτων ἓν ὁπόσα τῶν προσδοκωμένων ἦν· οἷς δ' οἴκοι καθημένοις ἀπροσδοκήτοις ἔπεισι τὰ πολέμια ὅπλα, θαυμαστὸν εἰ μὴ ζημιωθεῖεν τὸ ζῆν· εἰ δὲ γενναίως καὶ εὐθαρσῶς ἀνταγωνισαμένοις καὶ αὐτοῖς μετὰ πάνυ μικρᾶς καὶ τῆς προστυχούσης δυνάμεως γένοιτο ἀποκρούσασθαι, τοῦτο δὲ καὶ θαυμάζεσθαι ἄξιον· εἰ δὲ καὶ κατατροπώσασθαι γένοιτο ἐς τοσοῦτον ὡς μήδε

ως
3 δαιμονίως U : δαιμωνίος GH δαιμώνιος K || 8 γνώμην addidi. || 10 ἔπεισαν GKH : ἔπεισεν U || 25 τούτων GHU : τούτω K.

phore, n'est-ce point là chose au-dessus de toute admiration? C'est ce que tu viens de faire et d'une façon tout à fait supérieure.

Je voudrais m'étendre plus longuement sur tes qualités ; les fréquentes névralgies, qui mènent une danse furieuse sur ma tête, m'empêchent de le faire. Puisses-tu vivre de longs cycles solaires, la joie dans l'âme, et ne cesser de fournir de pareils sujets à nos lettres.

πυρφόρον ὑπολειφθῆναι, τὸ δὴ λεγόμενον, τοῦτο δὲ ποίαν οὐ παρελαύνει θαυμάτων ὑπερβολήν; ὃ δὴ νῦν αὐτὸς σὺν πολλῷ γε πέπραχας τῷ περίοντι.

Ἐμὲ δὲ καὶ πλείω διεξιέναι τῶν σῶν ἀγαθῶν προθυμούμενον, κωλύουσι μάλα σφοδρῶς αἱ συχναὶ τῆς ἐμῆς κατορχουμέναι κεφαλῆς ἀλγήδονες. Εἴης δ' ἡμῖν αὐτὸς ἐς μακροὺς τοὺς ἡλίους σὺν εὐθυμίᾳ ζῶν καὶ τοιαύτας ἀεὶ τοῖς ἡμετέροις γράμμασι χορηγῶν ἀφορμάς.

5-6 κατορχούμενοι GKH : κατορθουμέναι U.

LETTRES ÉCRITES APRÈS 1350

I. LETTRES RÉSUMÉES : 155, 157, 158.

II. LETTRES ÉDITÉES : 156, 159.

155

A Démétrios Cavasilas[1].

Sources : A 148r-154r. F 123v-125v. P 81r-84r. Bezd. XVI, d'après A.

Adresse : Τῷ Καβασίλᾳ κυρῷ Δημητρίῳ Α Γρηγορᾶ πρὸς τὸν αὐτὸν κυρὸν Δημήτριον τὸν Καβάσιλαν F, sans adresse, P.

Grégoras a de grands ennuis. Seul Cavasilas peut lui donner de salutaires conseils, qui lui permettront de triompher des malheurs qui l'accablent. « Des ennemis déclarés, écrit Grégoras, arrivent en foule du dehors[2], et, vivant dans l'ignorance comme des étrangers, ils mettent leur point d'honneur à insulter ceux qu'ils devraient respecter, avec impudence, en des termes d'une insolence bien plus grande que ceux dont se servait le Thersite d'Homère[3] ; bien plus, des voisins de longue date, des disciples, des amis, ont banni bien loin depuis peu toute générosité d'âme[4] et sont ravis d'entendre les insultes imméritées qu'on me lance, parce que tel est le bon plaisir aujourd'hui des puissants qui m'enchaînent mains et langue[5] : lorsqu'il me faudrait écrire, je n'ai plus de main pour le faire, lorsqu'il faudrait mettre en fuite par mes paroles ceux qui m'attaquent, je ne puis faire entendre un mot de réfutation. A mes insulteurs, par contre, ils offrent de très larges facilités ; rien ne leur manque de ce qu'ils désirent[6]. Les puissants du jour nous infligent, semble-t-il, ce châtiment, parce que nous refusions, hier comme auparavant, d'entendre de nos oreilles les insultes impies que proféraient ces gens (j'ignore qui ils sont), parce que nous refusions de fréquenter, pour y

1. Cette très longue lettre, qu'alourdissent de nombreux développements oratoires, reproduit une partie de la lettre 23 au Grand Domestique (Jean Cantacuzène), une partie également de la lettre 51 à Caloeidas et un passage d'un ouvrage inédit « *Solutions des Questions* (philosophiques) », contenu dans le cod. Neapolit. gr. Miscell. XXII, 1.

2. Peut-être les évêques Palamites de Thrace, au nombre de vingt-deux. Cf. *Hist.*, XVIII, 3.

3. Cf. *Hist.*, XIX, 2, où Grégoras emploie cette comparaison, en parlant, probablement, des mêmes personnes qu'ici.

4. Cf. *Hist.* XX, 7 et XXI, 5.

5. Cf. *Hist.* XXI, 3 et 4.

6. *Id.*, *id.*, *id.*

donner personnellement un avis favorable, les réunions, les assemblées, la Cour des Empereurs[1], parce que nous n'avons pas voulu nous laisser remplir les mains d'avantages qu'on pouvait retirer, parce que nous estimions que leurs étranges blasphèmes étaient une souffrance pour notre oreille. »

Grégoras s'étend ensuite longuement sur l'instabilité des choses humaines, sur sa propre tranquillité que troublent ses ennemis. « Ce sont eux, déclare-t-il, qui soutenaient jadis contre moi le Calabrais Barlaam[2], et qui, aujourd'hui, soutiennent les Palamites, qui me persécutent, non sans l'acquiescement des gouvernants. » Ils voudraient avancer la mort de Grégoras, pour recueillir sa gloire.

Puis ce dernier entretient Cavasilas des ouvrages qu'il a déjà écrits. « Tu sais, je le crois, j'ai depuis longtemps composé un livre, œuvre de profonde reconnaissance envers Synésios le Grand[3]. Il a écrit, tu le sais, sur les songes, un ouvrage tout à fait remarquable. Autant la nature avait fait, avec succès, tous ses efforts pour montrer en lui un homme supérieur par sa science parmi les Hellènes, autant cet ouvrage est le meilleur de tous ceux que cet homme a composés, et il a fait tous ses efforts pour le faire paraître tel ; il a lutté, pour ainsi dire, contre sa propre nature, et celle-ci lui permet de recueillir, cela va de soi, de merveilleux fruits. Il se rend personnellement ce témoignage : Dieu l'a inspiré, et il n'a pas eu recours, écrit-il, pour son ouvrage, à ses forces d'homme ; il a donné le stylet, Dieu a tout fait. Aussi l'ouvrage, écrit-il, est-il l'œuvre d'un homme possédé par une inspiration prophétique et plein de Dieu. Pour cette raison, la plus grande partie du livre a été rédigée d'une façon obscure, comme l'étaient, ainsi que nous le savons, les oracles que rendait le trépied delphique, où se cachent certaines paroles prophétiques et inintelligibles pour le vulgaire, derrière des mots comme derrière certaines

1. Jean Cantacuzène et le jeune Jean V Paléologue. Allusion vraisemblable au synode de 1351, qui se tint au Palais des Blachernes. *Hist.*, XVIII et sqq.

2. Barlaam, originaire de la Calabre, déchaîna la Querelle de l'Hésychasme par ses attaques contre les moines de l'Athos. Condamné par un synode en 1341, il avait été réfuté par Grégoras dans de nombreuses controverses philosophiques, théologiques et scientifiques. Cf. Grég., *Hist.*, XI, 10 et surtout XVIII, 7, et le Dialogue *Florentios*.

3. Ce passage est presque textuellement reproduit dans la lettre 23, au Grand Domestique (Jean Cantacuzène).

tentures qui les recouvrent d'une obscurité épaisse. Cédant à de nombreuses prières, nous avons, autant que faire se pouvait, illustré cet ouvrage à l'aide de Commentaires divers.

Puis nous avons publié l'ouvrage, relatif à la manière de construire l'astrolabe[1], parce qu'il a une grande importance pour les astronomes. (Un ouvrage de ce genre ne me semble pas encore connu, à moins qu'il n'existe chez les Barbares[2] et qu'il se cache en une langue étrangère ; en tout cas, il ne paraît pas en exister un en grec. Nous l'avons donc écrit et publié avec la même ardeur, avec le même entrain que nous avions eus pour étudier Synésius le Grand, et en témoignant à celui-ci une reconnaissance aussi grande.) Hipparque[3] avait, jadis, songé à étudier la projection d'une sphère sur un plan, étude qui aboutit aux mêmes résultats, malgré la différence des figures ; mais il n'a point rédigé cette étude et je ne sais pourquoi cette question est restée tout à fait négligée jusqu'à Synésios[4], dont la science est grande. Ce dernier comprit qu'il s'agissait là d'un problème important, s'il en est, pour les mathématiques ; il l'étudia et l'exposa d'une façon parfaite et fort élevée, mettant pour ainsi dire son ouvrage sur un plan à même de montrer facilement à ceux qui le désirent l'astronomie, peu s'en faut, dans son ensemble[5]. Mais il a oublié, sans s'en apercevoir, d'indiquer la méthode pour construire cet instrument, et, en même temps, les démonstrations faisant connaître les moyens de l'établir ; et cela, je ne sais pour quelle raison : soit parce qu'il n'approuve pas la façon de raisonner de ses adversaires, soit parce qu'il ménage à ses successeurs de quoi laisser leur esprit en éveil, chose utile pour leur inspirer une ambition égale à celle qu'il eut. Quant à nous, voulant satisfaire les désirs des gens, dont les connaissances sont trop faibles, et qui veulent étudier les mathématiques, nous avons, comme je l'ai dit, traité cette question, nous l'avons publiée, d'abord sans détails, puis nous y avons ajouté les démonstrations indiquant

1. Cf. sur le même sujet la lettre 51 à Caloeidas.
2. Les Perses, entre autres.
3. Hipparque de Nicée, qui vécut entre 161 et 126 av. J.-C. (Strabon, XII). Ses travaux sur la marche de la lune et du soleil restent admirables.
4. Après Hipparque, en effet, les grandes découvertes scientifiques cessent.
5. Il s'agit du traité *sur le don d'un astrolabe*, adressé à un certain Péonios de Constantinople (Migne, *P. G.*, t. 66, coll. 1577-1588).

les raisons qui justifient la construction de l'astrolabe, raisons qui sont capables de sauvegarder facilement « l'identité des raisonnements sous la différence des figures. »

Grégoras termine en racontant à Cavasilas la discussion qu'il a eue avec des savants Latins sur la nature du soleil, qui est chaud par nature, et sur le feu[1], discussion où il a eu tout l'avantage. Il prie Cavasilas de lui donner son avis sur ces questions et sur l'ouvrage où il les a exposées.

157

Au métropolite d'Éphèse.

Date : 1350-1355.

Sources : M 8v. R 5v. G 196v. K 452-453. H 114r. = Mystoxydès, *let.* 5 d'après R.

Adresse : Τῷ Ἐφέσου G K H. Τῷ Πατριάρχῃ M. Sans adresse R.

Personne ne peut se passer des lumières de l'intelligence de Mathieu. Quand il est présent, tous ceux qui l'entourent ressemblant à des ombres. Grégoras fait appel aujourd'hui à lui. Il lui demande de paraître, tel un feu vengeur, contre ses adversaires.

158

A l'higoumène du monastère du Chortaïto, a Maxime.

Date : 1350-1355.

Sources : A 121v-122v. B 2r-3r. C 85r-85v. G 195v-196v. K 450-451. H 113r-114r. T 80r-83r. R 4r-5r. = Mystoxydès, *let.* 3, d'après R.

Adresse : Τῷ ἡγουμένῳ τῆς μονῆς τοῦ Χορταίτου Μαξίμῳ B C G K H T R. Τῷ ὁσιωτάτῳ καθηγουμένῳ τῆς μονῆς τοῦ Χορτ(αίτου) Μαξίμῳ. A.

Grégoras est accablé de malheurs. Ses parents, ses amis l'ont presque tous abandonné. Il sait Maxime

1. Tout ce passage est reproduit dans un ouvrage philosophique inédit de Grégoras : « *Solutions des Questions* (philosophiques) » Cod. Neapolit. gr. Miscell. XXII, 1, ff. 191r-192r.

gravement malade. Aussi lui écrit-il brièvement. C'est une douleur de plus pour lui. Il est obligé de consoler ceux auprès de qui il pensait lui-même trouver de la consolation. Puisse sa lettre distraire Maxime. Grégoras est très découragé. Il n'est pas comme Maxime, qui, plus philosophe, reste impassible. Grégoras souhaite recevoir rapidement de meilleures nouvelles de la santé de Maxime. Si ce dernier est malade, son esprit ne reste pas moins vigoureux. Qu'il écrive à Grégoras, car ses lettres seront pour lui le meilleur rempart contre ses ennuis.

156

A Lepentrène, a Chypre

Des deux sens les plus importants par les services qu'ils rendent à la partie la meilleure de l'âme et eu égard à ce qui convient, à ce qu'il y a de plus estimable dans l'âme, certains philosophes anciens accordent la préférence, nous le savons, à l'un plutôt qu'à l'autre[1]. Et c'est fort juste. L'un ne peut que saisir le présent, c'est la vue ; l'autre saisit aussi bien ce qui est passé que ce qui est présent, ce qui est sous les yeux que ce qui est fort éloigné, c'est l'ouïe ; si l'on en croit un mot qui n'est vraiment ni vulgaire ni commun, elle transmet, on le voit, à l'esprit des générations à venir les prédictions de Zeus à Dodone, par exemple, ou celles de Phœbos Apollon à Delphes. Aussi n'y a-t-il aucune surprise, n'y a-t-il rien qui rappelle les reproches qui pourraient s'attacher à ceux qui quittent sur le tard la mer et la rame, à nous voir, sans jamais t'avoir aperçu auparavant, te choisir comme ami, d'après seulement ce que nous avons entendu dire de toi, et entreprendre de t'écrire sans plus tarder. Nous avons, pour te connaître, prêté l'oreille tout particulièrement à ce que nous a rapporté un homme sincère et qui a en horreur le mensonge, comme ceux qui aiment la vérité.

Tu sais cet Illyrien[2], qui aborda à Chypre et descendit chez toi, où il goûta les charmes d'une hospitalité aussi aimable que possible. Il s'agit de cet homme qu'entraînait le vif désir de visiter les Lieux saints de Palestine[3] ; il faisait route à toutes voiles, amoureux pour ainsi

1. Souvenir, vraisemblablement, de ce que dit Aristote du début de son traité *sur les Sensations* (I, 9-10).

2. Il s'agit d'Agathangelos, le disciple qui vint voir Grégoras, pendant sa détention à Chora et qui le tint au courant des événements politiques et religieux. « C'était le fils aîné de Callistrate ; il s'appelait Agathangelos ». *Hist.*, XXIV, 3.

3. Grég. explique longuement dans l'*Hist.*, XXIV, 4, comment Agathangelos resta absent de Byzance une vingtaine d'années. D'après le chap. 5, Agathangelos avait entrepris ce voyage, moins pour connaître les Lieux Saints que pour parfaire son instruction.

156

Τῷ Λεπεντρηνῷ εἰς τὴν Κύπρον.

[1350-1355.]

Δυοῖν τῶν ἡγεμονικωτέρων οὐσῶν αἰσθήσεων ὅσα γε πρὸς τὸ διακονεῖσθαι τῷ βελτίονι τῆς ψυχῆς μέρει, ὁπόσα δηλαδὴ σπουδαιοτέρᾳ καθήκει τῇ ψυχῇ, θατέρᾳ μᾶλλον τῆς ἑτέρας αὖθις ἐνίους τῶν πάλαι παρέχειν σοφῶν [Arist. *de Sens.* I, 9-10] τὴν βελτίω μοῖραν ἀκούομεν. Καὶ μάλα εἰκότως. Ἡ μὲν γὰρ τῶν ἐνεστώτων ἐστὶν ἀντιληπτικὴ καὶ μόνων ἡ ὄψις· ἡ δὲ, τῶν τε γενομένων καὶ γινομένων ὁμοίως τῶν τε παρόντων, τῶν τε ἀπηρτημένων ὡς πορρωτάτω, ἡ ἀκοή. Εἰ δέ τῳ μὴ φορτικός τις καὶ φαῦλος ὁ λόγος, αὕτη χειραγωγὸς καὶ τῶν ἐσομένων ὁρᾶται τῷ νῷ, εἴ τις ἢ Ζεὺς ἐκ Δωδώνης θεσπίζει ταυτί, ἢ Φοῖβος ἐκ Δελφῶν. Ὅστ' οὐκ ἂν εἴη τῶν καινοτέρων καὶ ὅσα τοῖς ὅσοι θαλάττης καὶ κώπης ἀπαλλάττουσιν ὀψὲ τῆς ὥρας ἔχοι τις ἂν προσαρμόττειν, εἰ σοῦ γε ἀθέατοι τὸ παράπαν ὄντες ἡμεῖς, ἔπειτα φίλον ἐκ μόνης σε τῆς ἀκοῆς ἡμῖν κεχειροτονήκαμεν καὶ γράφειν ἐπιχειροῦσιν ὄκνος οὐδεὶς ἕπεται. Γλώσσῃ γὰρ ἀληθευούσῃ τὰ μάλιστα τὴν ἀκοὴν ἡμεῖς ὑπεθήκαμεν, σοῦ γε εἵνεκα, καὶ οὕτω γε ἀποτρεπομένῃ τὸ ψεῦδος, ὥσπερ τὴν ἀλήθειαν οἱ φιλοῦντες αὐτό.

Οἶσθα γὰρ τὸν Ἰλλύριον, ὅς, ἐπειδὴ πρόσεσχε τῇ Κύπρῳ, κατέλυσε παρά σοι, καὶ ὅση ἀνήκουσα εἴη ἄν, ὅσον μάλιστ' ἐξῆν, ἀπολελαύκει ξενίας. Τοῦτον λέγω ὃς πολὺν τῆς τῶν ἐν Παλαιστίνῃ τόπων ἱερῶν ἱστορίαν ἐπισυρόμενος ἔρωτα,

A 157v-159r. B 29v-31r. C 55r-56r. T 321v-326v. G 157r-158v. K 359-362. H 73v-75r. Bezd. XXVIII d'après A et B.

Tit. : Τῷ Λεπεντρηνῷ εἰς τὴν Κύπρον ABTGKH : Τοῦ αὐτοῦ Γρηγορᾶ τῷ Λεπεντρηνῷ εἰς τὴν Κύπρον C || 5 βελτίω ACTGKH : βελτίονα B || 6 μόνων AC : μόνον cett. || 7 τῶν τε γενομένων καὶ γινομένων AC : om. cett. || 8 ἡ ἀκοή in margine A om. C || 10-11 θεσπίζει BCGKHT : θεσπίζοι A || 22 τοῦτον ABCGHT : τοῦτο K.

dire, par delà les mers, des beautés de là-bas. Il traversa l'Égypte et Babylone[1], passa par Canopè et Pélouse[2], franchit les autres branches par lesquelles le Nil se jette dans la mer, à cet endroit et arrive en Palestine. Après avoir satisfait, autant qu'il le put, son désir, il revenait. Il longeait la Cœlésyrie, la Phénicie, puis il faisait route vers Chypre, car il ne songeait plus qu'au retour[3]. Par un heureux hasard, il te rencontra[4] et, comme nous le disons, il jouit de tes bontés. Il nous est ensuite revenu, la mémoire pleine des récits que tu lui avais faits et de toutes les merveilles qu'il avait vues de ses propres yeux. Il nous a enflammé du désir de nous lier d'une amitié étroite avec toi ; il s'efforçait de nous décider à t'écrire, se portant garant que tu nous répondrais. Puisqu'il nous est impossible présentement de nous voir, échangeons des lettres et des propos par écrit, et racontons désormais, avec une joie sans mélange, et ce qui te fera plaisir et ce qui ne sera pas contre notre goût. Ne serait-ce point le comble de l'injustice de vouloir se faire appeler « ami » et de refuser de souscrire aux conditions de l'amitié? Nos relations seront avec toi, comme de juste, des relations aimables, comme tu le pourras désirer, comme le réclame l'amitié.

Pour le moment, fais nous connaître, fais nous savoir, comme à des hôtes nouveaux, à nous, ton ami, la vie agréable que vous menez là-bas ; dis-nous, pour les vallons de Cilicie, situés à l'est de votre pays, leur situation, leur température, leur climat, et les merveilles qui subsistent encore dans ton île[1]. Si tu veux bien aussi nous raconter les riches souvenirs qu'ont laissés en toi de longs voyages, si différents les uns des autres et entrepris par toi sur terre et sur mer pour acquérir la science étendue que possède celui qui « visita les

1. Babylone, sur la rive droite du Nil, cf. Grég., XXIV, 6. Agathangelos, après s'être embarqué pour l'Égypte, fait escale à Rhodes et arrive à Babylone, puis à Alexandrie (*Id.*, *id.*, 7).

2. Aujourd'hui, Tineh, sur le bras le plus oriental du Nil.

3. Cf. Grég., *Hist.*, XXIV, 8, 9, 10.

4. Dans l'*Hist.*, Agathangelos ne parle pas de sa rencontre avec Lépentrène ; il déclare seulement avoir vu Georges Lapithe (XXV, 8), qui lui fit visiter méthodiquement l'île.

πλήρεσιν ἱστίοις ἐξῄει τῶν ὧδε διαπόντιος, ὡς εἰπεῖν, ἐραστὴς τῶν καλῶν, καὶ διελθὼν Αἴγυπτον καὶ Βαβυλῶνα καὶ παραλλάξας Κάνωβον καὶ Πελούσιον καὶ δι' ὅσων ἑτέρων στομάτων ὁ Νεῖλος ἀποπτύει τὸ ῥεῖθρον ἐς τὴν ἐκεῖσε παράλιον, ἐς Παλαιστίνην ἀφῖκται. Κἀκεῖσε τὸν ἔρωτα καθόσον ἐξῆν ἀφοσιωσάμενος, εἶτα ἀπῄει καὶ παρελθὼν Συρίαν Κοίλην καὶ Φοινίκην, τὴν ἐς Κύπρον ἔπειτα ἔπλει, ἐπανόδου μεμνήμενος ἤδη. Κἀπειδὴ τύχῃ ἀγαθῇ σοί γ' ἐντετυχήκει καὶ τῶν σῶν, ὡς ἔφαμεν, ἀπολελαύκει καλῶν, μεστὸς λοιπὸν ἐπανῆκεν ἡμῖν, οὐχ ἧττον δὴ τῶν σῶν διηγημάτων ἢ τῶν ἄλλων ἁπάντων, ὁπόσων καὶ οἵων αὐτόπτην ἑαυτὸν αὐτὸς κατεσκευάκει. Καὶ μέντοι καὶ πρὸς πόθον τῆς σῆς μάλα φιλίας ἐξέκαυσε καὶ γράφειν πείθων γράμματα δέχεσθαι ἐπαγγέλλεται. Μηδὲ γὰρ παρὸν ἐν τῷ παρόντι ὄψεων ὄψεις ἀλλάττεσθαι, γράμμασι γράμματα καὶ γλώττῃ γλῶτταν χρῆναι χαρίζεσθαι, καὶ ἡμῖν μὲν ἐς αὖθις ἅπερ ἂν εἴη σοί τε βουλομένῳ καὶ ἡμῖν οὐκ ἀβούλητον, σφόδρα ἀσμένως λελέξεται. Ποῦ γὰρ οὐκ ἂν ἀδικίας ἐλαύνοι φίλον μὲν ὀνομάζεσθαι βούλεσθαι, ἃ δὲ φιλίας κρηπῖδες μὴ προσίεσθαι βούλεσθαι· ὥστ' ἔσται σοι τὰ ἡμέτερα, δίκαιον ὄν, λεῖα καὶ ὡς ἂν αὐτός τε βούλοιο καὶ ἡ φιλία κελεύοι.

Σὺ δ' ἐν τῷ παρόντι προτίθει καὶ κοίνου τοῖς καινοῖς δαιτυμόσι καὶ φίλοις ἡμῖν τὴν αὐτόθι χάριν καὶ δίαιταν, καὶ τοὺς πρὸς ἕω κειμένους ὑμῖν Κιλικίους αὐλῶνας, ὁποίας ἐσχήκασι θέσεις καὶ κράσεις καὶ σχέσεις πρὸς οὐρανὸν καὶ ὅσα τῇ νήσῳ τἀπίσημα πρόσεστιν. Εἰ δὲ καὶ τἄλλα διεξιέναι αὐτὸς οὐκ ὀκνήσειας ἅττα σοι τῆς μακρᾶς καὶ ποικίλης ἐξεγένετο πορείας ἀπόνασθαι, ἣν διά τε γῆς ἐστείλω καὶ θαλάττης, εἵνεκα σοφίας, ὁπόσην καὶ οἵαν ἀνθρώπους οἶδε περιποιεῖν πολλῶν ἰδεῖν ἀνθρώπων ἄστεα καὶ νόον γνῶ-

3 ὅσων **ACGKHT** : ὅσον **B** || ἑτέρων στομάτων ὁ Νεῖλος ἀποπτύει **BGKHT** : ἑτέρων ὁ Νεῖλος στομάτων ἀποπτύει **AC** || **5** ἀφῖκται **BCGKHT** : ἀφίκετο **A recens** || **7** ἐς **ACGKHT** : εἰς **B** || **15** γλώττῃ γλῶτταν **ABGKHT** : γλῶτταν γλώττῃ **C** || **17** ἀβούλητον **A** : ἀβούλητα **cett.** || **18** Ποῦ γὰρ **ACGKHT** : γὰρ **om. B** || **20** λίαν **ex** λεῖα **factum B** || **30** ἰδεῖν **A** : **om. cett.**

cités de tant d'hommes et sut connaître leur esprit », plus encore la science que possèdent les gens sensés, qui regardent intelligemment ce qu'ils voient et écoutent de même ce qu'ils entendent, nous serons tout oreilles, pour apprendre des choses qui méritent tant d'être connues et nous n'hésiterons pas à te remercier, comme jamais on ne l'a fait.

Voici de quoi il s'agit. Subsiste-t-il encore des vestiges, témoins de l'antique splendeur des Hellènes, à Athènes, à Thèbes, dans le Péloponnèse? Pourquoi les savants d'autrefois crurent-ils bon de garder, aussi soigneusement que possible, le souvenir de la Laconie, de la Crète, de Carthage? Pourquoi Chypre n'a-t-elle pas été jugée digne d'un honneur aussi grand? Et puis, Lycurgue donne-t-il encore des lois aux Spartiates, Zaleucos aux Locriens Épizéphyriens, Charondas de Catane aux Siciliens, Numa Pompilius aux habitants de Rome? Clisthène[1] répartit-il encore en dix tribus les Athéniens primitivement divisés en quatre tribus? Ou bien, les lois, fixées par le Créateur à la terre et celles qui régissent l'élément liquide, sont-elles les seules à pouvoir rester intactes? Les institutions des hommes, quelles qu'elles soient, telle une ombre, selon le mot de Platon, comme un jouet entre les mains de Dieu, se sont-elles flétries et ont-elles fini par disparaître? J'aimerais bien aussi que tu répondes à cette question, que tu me dises toi qui le vois, comment tu supportes l'arrogance des Latins[2], l'orgueil qui n'est pas de très bon aloi de leurs paroles et l'emphase insolente de leurs discours; ne te feraient-ils pas tourner tout à fait la tête? Tout ce qu'ils disent n'est pas sincère; ils ne sont pas accessibles à la honte : l'orgueil engendre l'orgueil, le mensonge engendre le mensonge. Suffit.

Nous ne connaissons pas encore ton caractère; aussi, croyons-nous, ne nous convient-il pas aujourd'hui de t'écrire davantage, et devons-nous te demander de nous

1. Même développement dans l'*Histoire*, XVI, 1, 796. Cf. aussi, *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, fol. 12r.

2. Depuis 1192, Chypre, constituée en royaume, appartenait à la famille des Lusignans. Les Francs désolèrent souvent l'île par l'intolérance de leur clergé jusqu'en 1376, date de la prise de Famagouste par les Génois.

ναι [Hom. α, 3], καὶ μᾶλλον ὅσοι λόγον ἔχουσι καὶ ξύν γε λόγῳ βλέπουσιν ἃ βλέπουσι καὶ ὧν ἀκούουσιν, ἀκούουσι· καὶ τοῦτο δ' ἡμεῖς ἀκοῆς μάλα τοι ἄξιον ἀκρόαμα ποιησόμεθα, καὶ σοί γε τὰς ἀνηκούσας οὐ μέντ' ἂν ἀπονέμειν ὀκνήσαιμεν χάριτας.

Εἶναι γε μὴν ταυτί, εἰ λείπεται ἔτι τεκμήρια ἄττα τῆς πάλαι Ἑλλήνων εὐδαιμονίας, Ἀθήναις καὶ Θήβαις καὶ νήσῳ τῇ Πέλοπος καὶ ὅπως ἥ τε δὴ Λακωνικὴ καὶ Κρητικὴ καὶ ἡ Καρχηδονίων πολιτεία μνήμης ὅτι πλείστης ἀξιοῦνται τοῖς πάλαι σοφοῖς, ἡ Κυπρίων δ' οὐ μάλα τοσαύτης. Καὶ πρὸς τούτοις, εἰ Λυκοῦργος ἔτι νομοθετοίη τοῖς Σπαρτιάταις καὶ Ζάλευκος τοῖς Ἐπιζεφυρίοις Λοκροῖς καὶ τοῖς ἐν Σικελίᾳ Χαρώνδας ὁ Καταναῖος καὶ ὅσοι τὴν Ῥώμην οἰκοῦσι Νουμᾶς ὁ Πομπήλιος καὶ πρός γε ἔτι Κλισθένης δεκαφύλους Ἀθηναίους ἐκ τετραφύλων ἔτι καθίστησιν ἢ μόνοις ἐκείνοις οὓς ἡμῖν ὁ δημιουργὸς ἔπηξεν ὅρους ἔν τε ἠπείρῳ καὶ ὅσοι τὴν ὑγρὰν οὐσίαν περιχορεύουσιν ἀκηράτοις ἔνεστι μένειν, τὰ δ' ἄλλα σκιᾶς δίκην ὁπόσα νενομοθήκασιν ἄνθρωποι, ἢ ὥσπερ Θεοῦ παίγνιον, κατὰ Πλάτωνα [Leg. VII, 803 C] παρερρύησαν μαρανθέντα. Ἐκεῖνο γε μὴν ἡδέως ἂν ἐρομένῳ λέγοις αὐτός μοι καὶ ἀφηγοῖο, πῶς ὁρῶν τὴν Ἰταλικὴν φέρεις ὀφρὺν καὶ τὸν τῆς γλώττης οὐ πάνυ τοι σφόδρα ἀκίβδηλον τῦφον, καὶ τοὺς τῶν σφίσι λεγομένων ὑπέρφρονας ὄγκους καί, οὐ μάλα γέ τοι ἰλλιγιφῆς ἂν αὐτός· ἧττον γὰρ ἀληθεύουσιν ἢ φθέγγονται, κἀκ τῶν πραγμάτων ἐλεγχομένοις αἰδὼς οὐκ ἔπεισιν, ἀλλ' ὕβρις ὕβριν ἔτεκε καὶ ψεῦδος ψεῦδος. Εἶεν.

Ἡμεῖς δ' ἔτι τῶν σῶν ἀδαεῖς ὄντες ἠθῶν, οὐδέν σοι πλέον προσήκειν ἐν τῷ παρόντι οὔτε γράφειν οὔτ' ἀπαιτεῖν ἀφηγεῖσθαι ᾠήθημεν δεῖν. Δέος γὰρ μή, φιλίας ἁρμονίαν ἄρτι ποιεῖσθαι ζητοῦντες, εἰς τοὐναντίον λάθωμεν ἐξοκείλαντες.

9 ὅτι πλείστης AB : ὅτι πλήρης cett. || 14 πρός γε ἔτι AB : πρός γ' ἔτι cett. || 18 νενομοθήκασιν BGKHT : νενομοθήκεσαν AC.

donner de plus amples renseignements. Nous craignons qu'en cherchant maintenant à nous lier d'une amitié qui nous convienne, nous échouions au contraire, sans nous en apercevoir. Il nous sera possible, cependant, de resserrer davantage ces relations mutuelles et de développer harmonieusement notre aimable amitié, si tu réponds à nos lettres et si tu nous paies de retour en amitié. La mer, dit-on, empêche un navire de partir, si elle n'est pas calme dès la sortie du port. Si nous, nous sommes décidés à ne pas écrire pour le moment au savant Léon[1], il ne saurait y avoir là quoi que ce soit de critiquable. La faute en est moins à nous qu'à lui : les fondements qu'il a jetés en nous de son amitié sont, il l'a montré, fort peu solides et peuvent fort bien être détruits. Tout en écrivant à d'autres, il ne devrait pas hésiter à nous écrire ; mais, comme les sages de l'antiquité qui n'hésitent pas à distinguer parmi les amitiés qui se forment, plusieurs sortes différentes l'une de l'autre, il a, semble-t-il, préféré de beaucoup l'amitié des gens de sa tribu à cette amitié, contractée, pour ainsi dire, au cours d'une traversée commune, et qui, pour cette raison, meurt bien vite, « dès qu'on a bu l'eau amère »[2].

Si je me trompe, rien n'empêchera, je crois, le temps de le montrer dans la suite.

1. Léon de Chypre, vraisemblablement, qui nous est connu par une correspondance anonyme du XIVe siècle. Cf. Edv. Rein, *Die Florentiner Briefsammlung*. Helsinki, 1915.
2. Homère, *Odys.*, IV, 511.

Ἐνέσται δ' οὖν ὅμως ἡμῖν ὁμιλεῖν ἐπιπλέον ἀλλήλοις, καὶ προκοπὴν ἐμμελῆ τῇ τῆς ἡμῶν ἁρμονίᾳ φιλίας διδόναι, εἰ γράφοντι γράφεις καὶ φιλοῦντα φιλεῖς. Καὶ πέλαγος γάρ φασι [Syn. litt. 4] τὸν πλοῦν τῇ νηὶ καθιστᾶν, μὴ καθιστάμενον ἐξ ἀφετηρίας εὐθύς. Εἰ δὲ μὴ καὶ τῷ σοφῷ Λέοντι γράφειν ἐπὶ τοῦ παρόντος εἱλόμεθα, ἄδικον οὐκ ἂν εἴη τουτί. Οὐ γὰρ ἡμεῖς, ὅτι μὴ αὐτὸς αἴτιος, οὐ στέρρας τινας ὡς ἔδειξε καὶ ἥκιστα περιτρέπεσθαι δυναμένας ὑποθεὶς τὰς τῆς αὐτοῦ φιλίας ἐν ἡμῖν κρηπῖδας. Ἣ γὰρ ἂν καὶ ἡμῖν ἑτέροις αὐτὸς ἐπιστέλλων, ἐπιστέλλειν οὐκ ὤκνει, ἀλλὰ πολλῶν, ὡς οἱ πάλαι [Arist. Eth. VIII, 12] διαιρεῖν οὐκ ὀκνοῦσι σοφοί, καὶ διαφόρων οὐσῶν ὁπόσαι φιλίαι πεφύκασιν, ὁ δὲ φυλετικήν, ὡς ἔοικεν ἢ ὥσπερ συμπλοϊκήν τινα μᾶλλον ἔχειν εἵλετο ταυτηνί, ἢ διὰ ταῦτα καὶ τάχιστα ἐξαπόλωλεν, ἐπεὶ πίεν ἁλμυρὸν ὕδωρ [Hom. δ 511]. Εἰ δὲ λέγων σφάλλομαι ταυτί, ἔλεγχον εἶναι τὸν ἐφεξῆς οὐδὲν οἶμαι κωλύσει γε χρόνον.

6 inter σοφῷ et γράφειν lacunam fere quinque litterarum praebent AC.

159

Au métropolite de Sidè

Je suis tombé sur tes lettres au très saint et divin homme, l'archiprêtre d'Éphèse, et j'y ai vu les preuves de ton ardent amour pour Dieu : elles m'ont permis, en une certaine mesure, d'extraire d'elles les sentiments de ton âme. Les paroles sont en quelque sorte les images de l'âme quand, après examen intérieur, elles deviennent des actes et que, par le moyen des lettres, elles laissent exhaler comme le parfum de l'âme et révèlent extérieurement les dispositions, les pensées intimes de celle-ci.

J'ai ressenti une joie très vive. Je t'ai félicité d'avoir ce courage ; je t'ai proclamé vainqueur sans effusion de sang, et je ne cesse de te proclamer tel à ceux qui viennent souvent nous voir[1]. Ils sont nombreux : les uns pensent comme nous, les autres non ; les uns viennent annoncer leurs succès contre les hérétiques[2], et nous en apportent la nouvelle, nous servant pour ainsi dire de calendrier, au lieu et place de tout autre plaisir qui nous causerait la plus grande des joies, les autres continuent de lutter et de défendre l'hérésie qu'ils soutenaient, après avoir détruit, une bonne fois, Dieu et ses préceptes orthodoxes, mais ils ont été vaincus par la grâce de Dieu. Notre parti attaque la phalange impie, parle franchement, réfute l'hérésie Palamite et bannit bien loin toute crainte, car il est encouragé par la bienveillance du très saint Basileus[3], dont il continue à jouir. L'empereur veut, fait siennes, de toute son âme, nos théories, car, il l'a très bien compris, elles respectent fidèlement l'orthodoxie de nos pères et sauvent au plus haut point la vérité dans toute sa pureté. Il en est cependant empêché par les troubles, par les ennuis que ne cessent de susciter les ennemis qui l'entourent ; il donne toutefois des témoignages en notre faveur

1. Grégoras est emprisonné au monastère de Chora, depuis 1351.
2. Les partisans de Palamas.
3. Jean V Paléologue (cf. Grég., *Hist.*, XXIX, 27 et49).

159

Τῷ μητροπολίτῃ Σίδης. [1355-1358.]

Τοῖς πρὸς τὸν ἱερώτατον καὶ θεῖον ἄνδρα γράμμασι σοῖς, τὸν τῶν Ἐφεσίων ἀρχιθύτην φημί, συντυχὼν καὶ τοῦ κατὰ Θεὸν ζήλου τὰ σύμβολα συνιδὼν ἐκεῖ, τὸ τῆς σῆς ὁπώσποτε ψυχῆς ἀνιμησάμην ἦθος. Εἰκόνες γάρ πως οἱ λόγοι γίνονται τῆς ψυχῆς, ὅτε μετὰ τὴν ἔνδοι διάσκεψιν ἔργα γίνονται καὶ αὐτοὶ διὰ τῶν γραμμάτων, ψυχῆς ἀπόζοντα, ὡς εἰπεῖν, καὶ ὅπως ἕξεως ἔχει καὶ γνώμης αὕτη τοῖς ἔξω διατυποῦντα.

Καὶ ἥσθην τὰ πάνυ τοι σφόδρα μέγιστα, καί σε τῆς εὐψυχίας ἐμακάρισα καὶ στεφανίτην ἀναίμακτον ἐκεῖθεν ἀνεκήρυξά τε καὶ ἀνακηρύττω διηνεκῶς πρὸς τοὺς συχνότερον ἡμῖν ὁμιλοῦντας. Πολλοὶ γάρ εἰσιν οὗτοι, ὅσοι τε τῶν ὁμοφρόνων καὶ ὅσοι τῶν ἄλλως ἐχόντων, τῶν μὲν ἐπαγγελλόντων τὰ οἰκεῖα κατὰ τῶν ἀσεβούντων τρόπαια καὶ ὥσπερ ἐφημερίδας τινὰς κομιζόντων ἡμῖν ἀντ' ἄλλης χάριτος πολὺ τὸ ἡδὺ κεκτημένης, τῶν δὲ μαχομένων μὲν καὶ ὑπερμαχούντων ἧς προὔστησαν δυσσεβείας, ἅπαξ ἀπερρωγότων Θεοῦ καὶ τῆς τῶν ἐκείνου κανόνων εὐθύτητος, ἡττωμένων δὲ τῇ τοῦ Θεοῦ χάριτι. Ἤδη γὰρ καὶ τὸ ἡμέτερον σύστημα κατὰ τῆς δυσσεβοῦς ὁρμώμενοι φάλαγγος κἀκ τοῦ ἐμφανοῦς παρρησιαζόμενοι, τὴν τῶν Παλαμιστῶν ἐλέγχουσι πλανήν, ἅπαντος δέους ἐρριμμένου μακράν, ἅτε τὸ θαρρεῖν ἐκ τῆς τοῦ θειοτάτου Βασιλέως εὐμενείας καρπούμενοι. Βούλεται μὲν γὰρ αὐτὸς καὶ οἰκειοῦται ῥοπαῖς ἁπάσαις τῆς γνώμης τὰ ἡμέτερα, ἅτε τὴν πάτριον εὐσέβειαν ἀκλινῆ τηροῦντα συννενοηκὼς καὶ ἀκίβδηλον τὴν ἀλήθειαν εἰς τὸ κράτιστον διασώζοντα. Κωλύεται δ' οὖν ὑπὸ τῆς τῶν κύκλῳ πολεμίων ζάλης καὶ τοῦ διηνεκοῦς ἐντεῦθεν κλύδωνος, δίδωσι δ'

G 192r-193r. K 440-443. H 109v-110v.

Tit. : codd. ‖ 4 ἀνιμησάμην correxi : ἀνεμαξάμην codd.

par les nombreuses et claires promesses qu'il nous fait ; aussi notre parti, comme je le disais, a-t-il confiance maintenant, et dispute-t-il ouvertement, selon son habitude, le prix de la course en faveur de l'orthodoxie.

Plus d'une personne, pour ne pas dire presque tout le monde, dans l'impossibilité de les réfuter ouvertement, critique en-dessous leurs hérésies, car ils vivent en une certaine manière dans l'ignorance. Gestes de gens somnolents, dit-on, attitude d'esprits incapables de s'exprimer. Très juste. C'est là de la lâcheté, c'est là une conduite peut-être peu noble, mais cependant peu éloignée de trouver le pardon qu'elle mérite, car la situation actuelle est critique et l'on ne peut, pour ainsi dire, la regarder en face ; par ailleurs, les attaques, les manœuvres nombreuses d'encerclement qui depuis longtemps de toute part nous accablent, nous submergent d'ordinaire au point qu'il est difficile de lutter contre.

Telle est ici la situation. Il te faut, où tu es, tenir absolument, courageusement, virilement sur le roc inébranlable de l'orthodoxie, ne pas songer depuis combien de temps tu le fais pour te laisser aller à un léger découragement, mais il te faut comparer tes peines aux souffrances, aux luttes, beaucoup plus longues, qu'ont supportées pour la foi les divins Pères et docteurs de l'Église ; il faut te réjouir d'être persécuté, d'être insulté en son nom, de devenir, du coup, pour tout le monde, là-bas, le plus bel exemple d'endurance et de te faire imiter comme un modèle. Il n'y a pas de crime plus grand que de commettre une faute envers Dieu et ses dogmes saints ; il n'y a pas de bonheur plus doux que de combattre pour Dieu et pour ses saints dogmes, que de supporter d'aussi grandes souffrances de la part de ses persécuteurs, que de ressembler à l'or qui est de meilleur aloi, quand il a été soumis au feu. Le Christ sauveur, tu le sais, renie, en face de son père, ceux qui l'ont renié en face des hommes ; tous ceux qui le confessent, et qui supportent pour lui le plus d'ennuis, le plus de mauvais traitements, des insultes sans nombre, des outrages incroyables, du fait de ses persécuteurs, fussent-ils leurs compatriotes et leurs proches, ceux-là il les

ὅμως ἡμῖν ἀγαθὰ τεκμήρια διὰ πολλῶν καὶ σαφῶν ἐπαγγελιῶν, ἐξ ὧν τὸ θαρρεῖν τὸ ἡμέτερον, ὡς ἔφην, σύστημα λαμβάνοντες, ἤδη καὶ φανερῶς σταδιοδρομοῦσιν ὡς τὰ πολλὰ τὸν τῆς εὐσεβείας δίαυλον.

Εἰσὶ δὲ καὶ πλείους ἄλλοι, ἵνα μὴ λέγω σχέδον ἅπαντες, οἳ τὸ φανερῶς ἐλέγχειν οὐκ ἔχοντες, λάθρα λοιδοροῦσιν αὐτῶν τὴν ἀσέβειαν, πῶς μὲν ἀμουσίᾳ συνεζηκότες. Κίνημα γάρ, φησί, ναρκώντων νοῦς ἀνεκλάλητος. Πῶς δέ; Διὰ δειλίαν, ἀγεννῆ μὲν ἴσως, οὐ πόρρω δ' οὖν τῆς προσηκούσης συγγνώμης, ἅτε τῶν πραγμάτων στενοχωρίαν δυσαντίβλεπτον εἰπεῖν καὶ οἷον ἀνταγώνιστον ἐπαντλούντων ὡς τὰ πολλὰ ταῖς τῶν ἔξωθεν ἐχθρῶν ἐκ πολλοῦ πολλαχόθεν ἐπεισρεόντων ἐφόδοις καὶ περιόδοις συχναῖς.

Τούτων δ' οὕτως ἐχόντων ἐνταῦθα, χρεὼν αὐτόθι καὶ σὲ γενναίως καὶ ἀνδρικῶς ἐπὶ τὴν πέτραν τῆς εὐσεβείας ἀκλόνητον παντάπασιν ἵστασθαι, καὶ μὴ πρὸς τὸ τοῦ χρόνου μῆκος ἀφορῶντα, ῥᾳθυμεῖν ὁπωσοῦν, ἀλλ' ἀναλογιζόμενον τοὺς ὑπὲρ ἀληθείας τῶν θείων πατέρων πόνους καὶ δρόμους, αὐτόν τε χαίρειν διωκόμενόν τε καὶ ὑβριζόμενον ὑπὲρ ταύτης, καὶ ἅμα τοῖς ἄλλοις αὐτόθι πᾶσι χρηστὸν ὑπόδειγμα γίνεσθαι πρὸς ἀρχέτυπον μίμησιν καρτερίας. Ὡς γὰρ χεῖρον οὐδὲν τῶν ἁπάντων ἕτερον ἢ Θεοῦ καὶ τῶν θείων διαμαρτάνειν δογμάτων, οὕτω δὴ καὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων ἥδιον οὐδὲν ἢ Θεοῦ καὶ τῶν θείων ὑπερμαχοῦντα τοιαύτας ὑπομένειν κακώσεις ὑπὸ τῶν διωκτῶν, καὶ ὥσπερ ἐν καμίνῳ χρυσὸν δοκιμώτερον φαίνεσθαι. Ἀκούεις γὰρ καὶ τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ [Jac., 5, 11. Cf. Apoc. 2-3] σαφῶς ἐνώπιον τοῦ πατρὸς ἀρνουμένου τοὺς ἀρνουμένους ἐνώπιον τῶν ἀνθρώπων, ὅσοι δ' αὐτὸν ὁμολογοῦντες πλείστας φέρουσι λύπας καὶ κακώσεις ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ ὀνειδισμοὺς πολυτρόπους καὶ λοιδορίας ἐκτόπους ὑπό τε τῶν διωκτῶν καὶ εἴ τινες εἶεν τῶν συγγενῶν καὶ οἰκείων, τούτους δὲ μακαρίζοντος καὶ οἰκειουμένου καὶ τῆς πρώτης ὄντως καὶ θείας δεικνύντος εὐγενείας ἀξίους. « Μακάριοι γάρ, φησί,

déclare heureux, il les reconnaît pour siens, et il montre qu'ils sont dignes de cette générosité vraiment originelle et divine : « Soyez heureux, dit-il, quand on vous insultera, quand on vous persécutera, quand on vous dira toutes les méchancetés, parce qu'on vous traite de menteurs à cause de moi », etc...

Je pourrais m'étendre longuement sur ce sujet ; ce que j'ai dit suffit, je pense, car je m'adresse à un homme intelligent, porté naturellement vers le beau et qui, dès le début, se lance dans les luttes les plus graves. Je te parlerai plus tard de ce que je laisse présentement de côté, parce que je n'ai encore vu aucune de tes lettres venir jusqu'à moi et parce que j'ignore quelle oreille tu me prêtes et ce que tu penses de moi.

J'apprends aussi que l'admirable archiprêtre de Leucosie a, là-bas, pour la vraie religion, pour l'orthodoxie, les mêmes sentiments que toi ; il mérite, à mon avis, même de loin, de s'entendre faire de grands éloges. S'il reste tranquille, s'il ne mène pas le combat, c'est que le pays, où il est, l'y engage ; s'il faisait le contraire, il n'est pas de persécuteur de l'Église qui lui permettrait de rester là-bas. En tout cas, en pensée, de conduite, de disposition d'esprit, il est avec nous ; comme je l'apprends, il défend nos idées. Je l'en félicite, je l'aime pour cela, je voudrais qu'il unisse ses prières aux nôtres pour nous souhaiter ce qu'il y a de meilleur, à nous qui luttons ici par la parole dans les batailles qui, nuit et jour, sont livrées à l'Église, à nous qui ne cessons de prendre part à ces corps à corps dialectiques et subtils en faveur des dogmes divins, à nous qui, pour ainsi dire, du lever au coucher du soleil, menons le combat et qui sommes dans l'impossibilité d'accorder à nos yeux, avec le sommeil, le calme et l'assoupissement si léger soit-il, pour nos paupières.

Les relations par lettres diminuent d'ordinaire agréablement les distances. N'hésite pas, si tu as reçu des lettres, de nous les envoyer avec les tiennes. Elles nous montreront mieux, plus clairement, l'attitude qu'il prend envers nous et la raison des luttes présentes. Bonne santé. Réponds à nos lettres et aime nous comme nous t'aimons.

ἐστέ, ὅταν ὀνειδίσωσιν ὑμᾶς καὶ διώξωσι καὶ εἴπωσι πᾶν πονηρὸν ῥῆμα καθ' ὑμῶν ψευδόμενοι ἕνεκεν ἐμοῦ », καὶ τὰ ἑξῆς. [Matth. 10-11.]

Ἐγὼ δὲ καὶ πλείω σοι λέγειν ἔχων, ἀρκεῖν ἐνόμισα τὰ εἰρημένα πρὸς ἄνδρα συνετόν τε καὶ αὐτοχθόνους τοῦ καλοῦ τὰς πηγὰς κεκτημένον, καὶ ἀφ' ἑστίας εὐθὺς ὁρμώμενον πρὸς τὰ κρείττω παλαίσματα. Εἰρήσεται δ' ὅμως ἡμῖν ἐν τοῖς ἔμπροσθεν καὶ ὅσα παρεῖται νῦν διὰ τὸ μήπω μήτε γράμματα θεάσασθαι σὰ πρὸς ἡμᾶς ἀφιγμένα μήτε ὅπως ἔχεις πρὸς ἡμᾶς ἀκοῆς τε καὶ γνώμης εἰδέναι.

Ἀκούω δὲ καὶ τὸν θαυμασιώτατον ἀρχιερέα τῆς Λευκωσίας αὐτόθι τὰ αὐτά σοι περὶ τῆς εὐσεβείας καὶ τῶν ταύτης ὀρθῶν φρονοῦντα δογμάτων, καὶ μακρῶν αὐτὸν ἀξιῶ τῶν ἀπὸ γλώττης καὶ πόρρωθεν ἐγκωμίων. Εἰ γὰρ καὶ ἡσύχιον καὶ ἀπόλεμον ἄγει βίον αὐτός, τῶν αὐτόθι συγχωρουμένου διώκτου τῆς ἐκκλησίας ἐπιπολάζειν, ἀλλ' οὖν καὶ γνώμῃ καὶ ἤθει καὶ διαθέσει ψυχῆς συνόντα ἡμῖν, ὡς ἀκούω, καὶ τὰ ἡμέτερα στέργοντα, ἐπαινῶ τε καὶ ἀγαπῶ καὶ συνεύχεσθαι βούλομαι καὶ αὐτὸν ἡμῖν τὰ βελτίω κατὰ στόμα τε ἀπαντῶσιν ἐπὶ τοῦς ἐνταῦθα κατὰ τοὺς ἐκκλησίας κινουμένους νύκτωρ καὶ μεθημέραν πολέμους καὶ συστάδην τοὺς ὑπὲρ τῶν θείων δογμάτων διαλεκτικοὺς ἀγῶνας πολυτρόπους ἀεὶ ποιουμένοις καὶ οἷον εἰπεῖν ἀνατολῇ καὶ δύσει μαχομένοις καὶ μήδ' ὕπνον ἥμερον διδόναι τοῖς ὀφθαλμοῖς μήδε νυσταγμὸν τοῖς βλεφαροῖς ὁπωσδηποτοῦν δυναμένοις.

Ἐπεὶ δ' ὅμως ἡ διὰ γραμμάτων ὁμιλία καὶ τὰς τοπικὰς συστέλλειν οἶδε καλῶς διαστάσεις, μὴ κατοκνήσῃς καὶ αὐτοῦ γράμματα εἰληφὼς μετά γε τῶν σῶν ἡμῖν ἀποστέλλειν. Ταῦτα γὰρ ἡμῖν τελεώτερον αὐτοῦ τὴν τῆς ψυχῆς δηλώσει διάθεσιν ὅπως ἔχει πρός τε ἡμᾶς καὶ τὴν τῶν προκειμένων ἀγώνων ὑπόθεσιν. Σὺ δ' εἴης ἡμῖν ὑγιαίνων καὶ γράφουσι γράφων καὶ φιλοῦντας φιλῶν.

LETTRES DONT LA DATE EST INCERTAINE

LETTRES RÉSUMÉES : 160, 161.

160

Au Patriarche.

Date : 1325-1330 ou : 1330-1340.
Sources : B 22v. M 8v. R 33r-33v. G 177r. K 406. H 94v. I 166r-166v. = Boisson. *An. Gr.*, III, 189-190 et Migne. *P. G.*, 148, col. 655.
Adresse : Τῷ Πατριάρχῃ GKHR : Τῷ Καβασίλᾳ κυρῷ Δημητρίῳ B. Τῷ αὐτῷ M. Τῷ πρωτονοταρίῳ I.

Pittacos déclarait qu'il était difficile de trouver un homme vraiment bon[1] et Périandre un homme qui sût ce qu'il voulait[2]. Ce miracle est cependant réalisé. Le Patriarche est un excellent homme. Mais le mot de Périandre sera infirmé si le Patriarche envoie à Grégoras le livre qu'il lui a déjà prêté. Grégoras veut le faire admirer à d'autres personnes.

161

A l'Impératrice.

Date : 1340-1345 ou : 1350-1355.
Source : C 132v-133r. Bezd. XIII, d'après C.
Adresse : Τῇ Βασιλίδι. En marge : Τῷ.... Cod.

Alexandre, après être arrivé à Babylone, envoya des parfums à son maître[2], et le pria d'en user comme il voudrait. La Basilissa exerce sa libéralité au profit de Grégoras. La Basilissa est supérieure à Alexandre, qu'on croirait réincarné en elle. Comme lui, elle rend le bien pour le mal, ainsi que doit le faire un souverain. Comme Alexandre, plus qu'Alexandre même, la Basilissa en veut à ceux qui ne lui demandent rien. Plus qu'Alexandre, qui enrichissait ses amis et les faisait ses égaux, la Basilissa se met au service des siens, sans compter. Plus qu'Alexandre, qui choisissait les jeunes gens nobles pour leur faire donner l'éducation perse, la Basilissa fait instruire un très grand nombre de jeunes gens inconnus et les anoblit. On peut donc s'imaginer qu'Alexandre revit en la Basilissa ; elle lui est, du reste, supérieure, par son intelligence, par son affabilité, par son sourire qui met les hommes en confiance. Le temps manque à Grégoras pour louer convenablement la Basilissa. Il écrira sur elle des volumes d'éloges.

1. Χάλεπον ἐσθλὸν ἔμμεναι. Maxime qui fit le sujet d'une ode de Simonide. Cf. *Simonidis Cei carmina*, éd. Schneidewin, n° XII.
2. Aristote.

LETTRES ADRESSÉES A GRÉGORAS

I. LETTRES RÉSUMÉES : I à XX.
II. LETTRE ÉDITÉE : XXI.

I

De Zaridas a Nicéphore Grégoras.

Date : 1324-1325.
Source : A 170r-172v et 222r-223v. = Bonn, t. I, pp. LXXXII-LXXXV.
Adresse : Τοῦ Ζαρίδου εἰς Νικηφόρον τὸν Γρηγορᾶν A (222r.) : sans adresse. A (170r.)

Zaridas reproche à Grégoras de ne pas le laisser tout entier à son deuil[1] ; mais la lettre de Grégoras l'a tellement charmé qu'il est sorti malgré lui du silence où il voulait se réfugier. Grégoras est paré de toutes les vertus. Zaridas pense à lui nuit et jour et il ne cesse de relire la lettre qu'il lui a envoyée. Il se réjouit de voir combien Grégoras fait honneur à la science ; il est tout à la fois Socrate et Platon. Aussi Zaridas est-il flatté d'être l'ami de Grégoras, dont il sera toujours un fervent admirateur. Car Grégoras a ressuscité la science. « Il me semble que j'ai été enfermé longtemps dans l'obscurité et, qu'ayant trouvé le moyen de m'échapper, je remonte sur la terre et aux rayons du soleil. Je croyais que la science avait déserté notre pays à jamais. » Mais la lettre de Grégoras est pour Zaridas la garantie qu'il a recueilli la science, à titre de légataire universel. « Tu la conserves, lui dit-il, en ton esprit ; tu observes aussi bien les phénomènes célestes que les phénomènes terrestres, tu fréquentes la rhétorique, l'histoire, et non moins la poésie ; tu es allé trouver la physique et la morale, tu cultives, mieux que personne et à la perfection, le Quadrivium des sciences. »

II

Du scholastique Théodule Magistros[2], de Thessalonique, a Nicéphore Grégoras.

Date : 1325-1326.
Source : A 223v-224v. = Bonn, I, pp. LXXXV-LXXXVI.
Adresse : Τοῦ σχολαστικοῦ Θεοδούλου τοῦ Μαγίστρου ἐκ Θεσσαλονίκης εἰς τὸν Νικηφόρον τὸν Γρηγορᾶν. Cod.

Depuis longtemps Magistros admire les ouvrages de

1. Zaridas avait perdu récemment son frère Jean.
2. Prénom, en religion, de Thomas Magistros, à qui Grégoras a écrit les lettres 10 et 37.

Grégoras. Il souhaite vivement connaître personnellement un aussi grand écrivain. La lettre de Grégoras, qu'il vient de recevoir, les a rapprochés, au point que tous deux ne forment plus qu'un seul et même être. Magistros a hésité à écrire le premier à Grégoras, car il voulait le laisser commencer. Aujourd'hui, il a en main la lettre de Grégoras ; il peut le louer en connaissance de cause. Il admire « la profondeur, la noblesse des pensées, qui convient particulièrement à la philosophie, un esprit vif, supérieur, pénétrant, qui s'adapte à tout. » Grégoras unit « la rhétorique à la philosophie et ces deux à l'astronomie. » Grégoras est vraiment supérieur en tout. Grégoras s'imaginait, par sa lettre, engager Magistros à être son ami, car les lettres, prétend-il, aident l'amitié à se former. Mais Grégoras a écrit à un homme, qui, depuis longtemps, est son ami en pensée, et qui l'aime autant sinon plus que ses plus chers amis.

III

A Nicéphore Grégoras[1].

Date : 1325-1328.

Source : Cod. Marc. gr. 446, 200r-201r.

Adresse : Τῷ Γρηγορᾷ κυρῷ Νικηφόρῳ. Cod.

F Grégoras et Gabras ont l'un et l'autre une grande admiration pour le Basileus[2] ; Grégoras sait mieux le montrer que Gabras. Ils sont très heureux, comme tout le monde du reste, d'être gouvernés par un souverain aussi éclairé. Malgré leur désir d'être de brillants panégyristes du souverain, Grégoras et Gabras n'y réussissent pas. Le Basileus, il est vrai, ne leur en tient pas rigueur.

Grégoras jouit de la faveur de l'empereur. Gabras le remercie, car si le Basileus s'intéresse à lui, Gabras le doit à Grégoras. Les circonstances empêchent malheureusement Gabras de faire tout ce qu'il voudrait, car la mort prématurée de son frère[3] l'a très éprouvé.

1. De Michel Gabras.
2. Andronic II.
3. Jean Gabras.

IV

A Nicéphore Grégoras[1].

Date : 1325-1328.
Source : Cod. Marc. gr. 446, 223v-224r.
Adresse : Τῷ Γρηγορᾷ κυρῷ Νικηφόρῳ. Cod.

Gabras envoie à Grégoras le recueil de ses *Prières*. Grégoras, habitué à passer sa vie en prières, les acceptera comme il convient. Gabras a écrit ces *Prières*, pour racheter ses fautes envers Dieu ; elles montrent sa contrition et ses efforts pour triompher du mal. Gabras prie Grégoras d'accepter son ouvrage, et lui confie qu'il est toujours inconsolable de la mort de son frère.

V

Du même[2] au même.

Date : 1325-1330.
Source : A 225r-226v. = Bonn, I, pp. LXXXVI-LXXXVIII.
Adresse : Τοῦ αὐτοῦ πρὸς τὸν αὐτόν.

Rien d'étonnant à ce que Grégoras soit aussi connu que Cléodème. Ce qui est surprenant, c'est que Grégoras n'ait pas employé des oiseaux comme lui pour parvenir à ce résultat. Grégoras doit sa célébrité à ses seuls ouvrages.

Grégoras se trompe quand il écrit que les hommes ne sont pas d'accord pour admirer la même chose. Il y a parfois accord unanime pour trouver une chose belle : il en est ainsi pour Grégoras ; tous s'accordent pour l'admirer.

S'il est une chose surprenante, ce n'est pas que Grégoras ait atteint la célébrité, c'est qu'il ne reconnaisse pas lui-même sa propre valeur.

Akindynos est heureux que Grégoras accepte de l'avoir pour ami, car c'est l'une des choses auxquelles il tient le plus ; il est heureux enfin que l'empereur[3] ait loué ses ouvrages, mais il le doit certainement à l'habileté de Grégoras. Akindynos gardera à Grégoras une reconnaissance qui ne disparaîtra qu'avec la vie.

1. De Michel Gabras.
2. De Grégoire Akindynos.
3. Andronic II.

VI

D'AKINDYNOS, DE THESSALONIQUE, A GRÉGORAS.

Date : 1325-1330.
Sources : 224v-225r. = Bonn, I, pp. LXIX-LXX, et trad. lat. pp. LXXI-LXXII.
Adresse : Τοῦ Ἀκινδύνου ἐκ Θεσσαλονίκης πρὸς τὸν Γρηγορᾶν.

Balsamon, connaissant l'admiration d'Akindynos pour Grégoras, a remis à Akindynos la lettre de celui-ci, où il critique « ceux qui ignorent l'astronomie[1] ». Akindynos l'a fort goûtée et l'a fait lire à ses nombreux amis, qui ont fait un vif éloge de Grégoras.

Akindynos a reçu déjà d'autres ouvrages de Grégoras, qu'il a tous également admirés, entre autres celui que Grégoras a envoyé, il y a deux ans, au « bienheureux et très savant Joseph »[2], par l'intermédiaire de Palamas[3]. Joseph étant mort, Palamas a fait parvenir l'ouvrage à Akindynos.

Grégoras est un « grand sujet d'orgueil pour les Achéens. » Akindynos prie celui-ci de lui écrire personnellement. Si lui-même écrit à Grégoras, ce n'est pas par effronterie ; c'est une preuve sincère d'admiration.

VII

DE BRYENNE DE LA SACELLE[4], DE THESSALONIQUE, A NICÉPHORE GRÉGORAS.

Date : 1325-1330.
Sources : A 228r-228v. = Bonn, I, pp. XC-XCI.
Adresse : Βρυεννίου τοῦ σακελλίου ἐκ Θεσσαλονίκης εἰς Νικηφόρον τὸν Γρηγορᾶν. Cod.

Bryenne a été tout heureux de recevoir des moines amis de Grégoras, qui lui ont remis son *Éloge de l'Empereur*[5]. Il l'a lu aussitôt avec un plaisir extrême ; il s'ima-

1. Peut-être la lettre 49, adressée au métropolite Apros.
2. Le Philosophe Joseph, à qui Grégoras écrit les lettres 1. 13, 25.
3. Nous ignorons de quel ouvrage il s'agit.
4. Trésorier. Fonction civile ou ecclésiastique.
5. Andronic II ; mais de quel *Éloge* d'Andronic II s'agit-il? il n'est pas possible de préciser.

ginait entendre Grégoras, comme il l'entendait lors de son séjour à Byzance. Il a admiré l'atticisme de la langue et surtout l'habileté avec laquelle Grégoras a su enfermer tant de souvenirs historiques en si peu de mots. Tous les amis de Bryenne, qui ont lu cet ouvrage l'ont admiré, et, plus que tous, son maître, qui est féru de Grégoras.

Que Grégoras, protégé par Dieu et par l'Empereur, ne cesse d'écrire d'aussi beaux ouvrages et qu'il soit à l'abri de tout malheur.

VIII

De Dèmètrios Cydonès, de Thessalonique, a Nicéphore Grégoras.

Date : 1325-1330.
Sources : A 227v-228r. — Bonn, I, p. xci.
Adresse : Δημητρίου τοῦ Κυδωνίου ἐκ Θεσσαλονίκης εἰς Νικηφόρον τὸν Γρηγορᾶν.

Cydonès n'est pas encore un homme excellent, mais il aime les hommes excellents, car il est naturel de rechercher ce qui est bien. Il admire profondément Grégoras, qui l'emporte sur tous les hommes de bien. Il demande à Grégoras son indulgence, s'il ne lui apparaît pas comme tel. Grégoras ne saurait mieux lui témoigner sa sympathie qu'en lui écrivant une lettre.

IX

Au philosophe Grégoras[1].

Date : 1335-1340.
Source : Cod. Marc. gr. 155, 71r-71v.
Adresse : Τῷ φιλοσόφῳ τῷ Γρηγορᾷ.

Akindynos a reçu l'*Éloge de Constantin*[2] que Grégoras a écrit et qu'il lui a fait tenir. C'est un chef-d'œuvre, Akindynos en admire le plan, le style aisé et harmonieux. la noblesse des pensées. Quant à l'ouvrage de Grégoras « *contre les Latins* »[3], Akindynos le trouve remarquable ;

1. De Grégoire Akindynos.
2. Ouvrage inédit : Cod. Hamilton gr. 453, 8-62v.
3. Ouvrage qui ne nous est pas parvenu, à moins qu'il ne s'agisse des critiques adressées par Grégoras aux théologiens, latins, à propos de la Querelle de l'Hésychasme, et reproduites dans son *Histoire*, livres XXX-XXXV.

il confond ces hérétiques et sauve l'orthodoxie. Akindynos souhaite recevoir encore d'aussi savants ouvrages de la part de Grégoras et il prie celui-ci d'accepter avec bienveillance ceux des siens qu'il lui envoie.

X

De Balsamon, de Thessalonique, a Nicéphore Grégoras.

Date : 1335-1340.
Source : A, ff. 227v.-228r. = Bonn, I, pp. LXXXIX-XC.
Adresse : Τοῦ Βαλσαμὼν ἐκ Θεσσαλονίκης εἰς Νικηφόρον τὸν Γρηγορᾶν.

Balsamon est plus fier que les vainqueurs aux Jeux Olympiques d'être l'ami de Grégoras, « l'homme que les Muses des Hellènes comptent au nombre de leurs plus grands admirateurs ». Toutefois, le bonheur de Balsamon est incomplet, car il n'est pas à Byzance. Il voudrait se transporter par la pensée dans la capitale. Là, il verrait Grégoras et, à son retour, il raconterait à ses compatriotes ce qu'il aurait appris auprès de lui. Balsamon est déjà heureux, en pensant à Grégoras. Combien son bonheur serait plus grand s'il pouvait le voir.

XI

De Théodore Coutalas, de Thessalonique, a Nicéphore Grégoras.

Date : 1330-1340.
Source : A 226v-227v = Bonn, I, pp. LXXXVIII-LXXXIX.
Adresse : Θεοδώρου τοῦ Κουτάλᾳ ἐκ Θεσσαλονίκης εἰς Νικηφόρον τὸν Γρηγορᾶν.

Coutalas ne sait comment remercier Grégoras des éloges qu'il a faits de ses ouvrages. Il ne sait comment louer Grégoras, écrivain de génie. Il sait par ceux qui reviennent de Byzance que Grégoras le tient en haute estime. Coutalas le lui rend bien. Lui et la ville entière admirent Grégoras, « non seulement parce qu'il est un sujet d'orgueil pour les Hellènes, mais encore parce qu'il est le modèle de toute noblesse ». Coutalas désirerait vivement entendre Grégoras ; mais il est loin ; il se contente du souvenir, et s'imagine « converser avec Platon ».

Que Grégoras adoucisse le chagrin de Coutalas en lui écrivant. Celui-ci pourra ainsi admirer mieux encore ses lettres. Si Grégoras s'y refuse, il torturera ceux qui ont pour lui la plus forte affection.

XII

Du même[1] au même.

Date : 1330-1340.
Source : A 230v-231r. = Bonn, I, pp. xcii-xciii.
Adresse : Τοῦ αὐτοῦ πρὸς τὸν αὐτόν.

Lapithe éprouve devant Grégoras ce que les gens ressentent quand ils voient la mer pour la première fois : plus ils s'en approchent, plus ils sont étonnés. Lapithe ne connaissait Grégoras que par la renommée : aujourd'hui, il a lu ses ouvrages, et il estime que sa réputation est inférieure à ce qu'elle devrait être. Grégoras est parfait.

C'est le P. Hyacinthe, qui a apporté à Lapithe les ouvrages de Grégoras. En les lisant, Lapithe ne savait ce qu'il devait le plus admirer, « l'élévation de pensées, la trame variée de l'histoire, la beauté de la forme, l'harmonie du style, l'originalité et la distinction des figures, la force et l'aisance de l'interprétation, le caractère moral, mêlé à tout cela ». Lapithe se demandait si la terre était vraiment capable de produire un génie semblable.

Lapithe sait que Grégoras se méfie des compliments excessifs. Il n'en dira pas plus. Que Grégoras ne cesse de lui témoigner son amitié et de lui écrire.

XIII

Du même[2] au même.

Date : 1330-1340.
Source : A 230r-230v. = Bonn, I, pp. xci-xcii.
Adresse : Τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸν αὐτόν.

Lapithe n'hésite pas à tout faire pour témoigner à Grégoras sa reconnaissance. Mais les bébés sont incapables de prouver à leurs parents, comme les élèves à

1. Georges Lapithe.
2. Georges Lapithe.

leurs maîtres, ce qu'ils leur doivent. Il en est ainsi de Lapithe pour Grégoras. Que celui-ci ne lui en veuille pas. Lapithe ne sait comment remercier Grégoras de l'intérêt qu'il lui porte, des livres savants, des lettres surtout qu'il lui envoie, et qui sont de véritables « prairies d'asphodèles ». Leur lecture rendra à Lapithe sa bonne humeur. Il essayera de montrer à Grégoras la reconnaissance qu'il lui doit ; il le remercie de le compter au nombre de ses amis.

XIV

DU PROTONOTAIRE LAMPÈNE A NICÉPHORE GRÉGORAS.

Date : 1330-1340.
Source : A 222r. = Bonn, I, p. LXXXII.
Adresse : Τοῦ Πρωτονοταρίου Λαμπηνοῦ εἰς Νικηφόρον τὸν Γρηγορᾶν.

Lampène a écrit un *Éloge du valeureux et noble martyr du Christ*[1] et il l'a envoyé à ses amis, qui ne résident pas à Thessalonique. Il ne s'irritera pas de leur jugement, même si on le taxe d'ignorant. Il a hésité longuement à envoyer cet ouvrage à Grégoras, le plus qualifié des Hellènes pour le juger, car il est universel par ses connaissances. Que Grégoras le tranquillise, en lui écrivant ce qu'il pense de son œuvre. Si elle renferme quelque défaut et que Grégoras y remédie, Lampène ne s'en indignera pas ; si Grégoras se contente de les lui signaler, Lampène s'en réjouira.

XV

DE LAMPÈNE TARCHANIOTE DE THESSALONIQUE A GRÉGORAS.

Date : 1330-1340.
Source : A 231v-232v. = Bonn, I, pp. LXIII-LXVI et trad. lat. LXVI-LXVIII.
Adresse : Τοῦ Λαμπήνου τοῦ κυροῦ Ταρχανειώτου ἐκ Θεσσαλονίκης εἰς τὸν Γρηγορᾶν.

On ne peut se détacher des œuvres de Grégoras, « qui ressemblent à des statues animées ». Quand Lampène

1. Nous ignorons de quel ouvrage il s'agit.

habitait la capitale, il admirait, ainsi que les autres savants, les ouvrages de Grégoras. Lampène admire encore plus les livres que Grégoras vient de faire paraître et qui ne le cèdent en rien à ceux de Platon; Lampène admire surtout l'*Éloge de saint Démétrius*[1] et le *Sermon sur la Vierge*[2]. Grégoras y a fait voir la noblesse de son talent, et Lampène n'est pas seul à être de cet avis. Aussi met-il Grégoras au-dessus des autres savants contemporains et même des savants anciens; il est, du reste, sincère en parlant ainsi. Les autres savants sont, en effet, des spécialistes. Grégoras a tout étudié. Il est « poète, rhéteur, sophiste, historien ». Il a reçu le surnom de Philosophe, et à juste titre, car il a approfondi « la physiologie[3] et la théologie », ainsi que la logique. Par ailleurs, Grégoras est un astronome de valeur : il a commenté et enseigné cette science, qui, grâce à lui, ne disparaît pas de l'humanité. Ses commentaires, qui ont clarifié cette science difficile, transmettront son nom à la postérité.

De plus, Grégoras, à la différence de la plupart des savants, unit la profondeur des pensées à la beauté de la forme. Ses ouvrages charment tout le monde. Grégoras a des connaissances encyclopédiques, et il en fait profiter ses admirateurs. Lampène ne cesse d'admirer Grégoras et il est heureux que la capitale de sa patrie compte un savant aussi grand. Il se félicite d'être le contemporain de Grégoras et il lui souhaite de vivre de longues années encore.

XVI

De Georges Lapithe, de Chypre, a Nicéphore Grégoras.

Date : 1330-1340.
Source : A 229r-229v. = Bonn, I, pp. LIX-LX et trad. lat. pp. LX-LXI.
Adresse : Γεωργίου τοῦ Λαπίθου ἐκ Κύπρου εἰς Νικηφόρον τὸν Γρηγορᾶν. Cod.

Rien d'étonnant si la renommée de Grégoras est parvenue jusqu'à Lapithe. Elle irait jusqu'aux Indes, si

1. Inédit. Cf. cod. Angel. gr. 82, ff. 43-51.
2. Vraisemblablement, le *Sermon sur la Naissance de la Vierge*, édité dans les *Isvestia* de l'Inst. Archéol. russe de CP., 1906, 280-292.
3. C'est-à-dire la psychologie.

celles-ci n'étaient pas barbares. La renommée proclame que Grégoras est un savant grammairien, un habile rhéteur, un philosophe aussi profond qu'Aristote, et, de plus, un mathématicien ou plus exactement un astronome.

Lapithe admire Grégoras. Il désirerait connaître les règles que suit Grégoras dans son *Comput pascal*[1]. Lapithe ne croit pas que Grégoras suive Ptolémée, dont les canons sont, en partie, caducs. Les Latins qui sont à Chypre ne suivent pas Ptolémée ; ils ont adopté l'ère musulmane et d'autres systèmes. Bref, Lapithe demande à Grégoras les règles qu'il observe dans ses calculs astronomiques, car il voudrait les comparer avec celles que suivent les Latins. Lapithe a effleuré seulement la science, et il voudrait développer ses connaissances. Il manque de livres ; il s'adresse à Grégoras. Il sait maintenant ce que Lapithe désire. A lui, « l'astre le plus brillant de l'Hellade », de lui venir en aide.

XVII

Lettre de Nicolas Pépagomène a Grégoras.

Date : 1330-1340.
Source : A 90v.
Adresse : A ; Εἰς τὸν Γρηγορᾶν ἐπιστολὴ Νικολάου τοῦ Πεπαγωμένου.

Pépagomène s'excuse d'importuner Grégoras en lui écrivant une fois encore sur un sujet qui lui tient à cœur, et qui est délicat. Mais son insistance se justifie par le fait qu'il s'agit de choses hermétiques, dont Grégoras s'occupe personnellement. Il s'agit du traité des *Harmoniques* de Ptolémée et surtout du *Commentaire* limpide que Grégoras en a fait. Pépagomène prie Grégoras de lui envoyer son ouvrage.

XVIII

Au philosophe Grégoras[2].

Date : 1345-1347.
Source : Cod. Marc. gr. 155, 47r.

1. Cod. Par. gr. 2509. 151v.
2. De Grégoire Akindynos.

Adresse : Τῷ φιλοσόφῳ τῷ Γρηγορᾷ.

Georges Lapithe[1] de Chypre a déjà engagé Grégoras à venir au secours de l'orthodoxie[2]. Lapithe habite la capitale de l'île de Chypre, où l'hétérodoxie[3] fait de grands ravages. Akindynos se joint à Lapithe, et il conjure Grégoras de mettre au service de l'orthodoxie son talent et sa science.

XIX

Au philosophe Grégoras[4].

Date : 1345-1350.
Source : Cod. Marc. gr. 155. 46r-46v.
Adresse : Τῷ φιλοσόφῳ τῷ Γρηγορᾷ.

Akindynos renvoie à Grégoras la *Vie de Théophano*[5], que celui-ci lui avait envoyée. Il l'a lue avec grand plaisir ; elle lui a rendu courage. La fin, en effet, où Grégoras confond ceux qui croient qu'on peut voir le Seigneur avec des yeux humains[6], est admirable[7].

XX

Au philosophe Grégoras[8].

Date : vers 1350.
Source : Cod. Marc. gr. 155, 78r-79r.
Adresse : Τῷ φιλοσόφῳ τῷ Γρηγορᾷ.

Palamas et son hérésie font de grands ravages dans l'empire et les pays qui sont soumis à l'empire. Antioche,

1. Cf. Lettres 12, 13, 16.
2. Cette lettre ne nous est pas parvenue.
3. Le Palamisme.
4. De Grégoire Akindynos.
5. Publiée par E. Kurtz. *Mém. de l'Ac. Imp. des Sc. de Saint-Pétersbourg*, VIIIe série, t. III, 2. (1898), 25-45.
6. Allusion à la querelle de la Lumière Thaborique ; les Palamites prétendaient que, lors de la Transfiguration sur le mont Thabor, les apôtres avaient pu contempler de leurs yeux le Seigneur, environné d'une lumière surnaturelle. Grégoras et Akindynos soutenaient le contraire.
7. Le texte que nous possédons ne présente rien de semblable. Il faut donc conclure que nous avons un texte remanié, peut-être par Grégoras lui-même.
8. Cette lettre, qui suit, dans le cod. Marc. gr. 155, les 51 lettres d'Akindynos, n'est pas de ce dernier.

Chypre, Alexandrie, Rome même, sans parler de la ville du correspondant[1], sont gagnées au Palamisme. On n'écoute point Akindynos, champion de l'orthodoxie. Palamas parle et écrit contre les orthodoxes, mais il ne supporte pas la critique. Sa perversité va jusqu'à accuser Acindynos de ses propres hérésies.

Le correspondant de cette lettre met Grégoras en garde contre Georges Lapithe[2], de Chypre ; c'est un Palamite notoire, qui envoie des lettres, remplies des hérésies Palamitiques, à Rhodes et aux Latins de là-bas. Grégoras croit, à tort, Lapithe tout acquis à l'orthodoxie.

Palamas est le seul auteur de toutes les hérésies présentes que se refusent à admettre Akindynos et les chrétiens ; c'est Palamas, qui prétend entre autres qu'on peut voir le Seigneur avec des yeux humains[3], et qui crée un nombre innombrable de divinités[4].

1. Il n'est guère possible de savoir de quelle ville fut écrite la présente lettre.

2. Cf. *Let.* 12, 13, 16 de Lapithe à Grégoras. En tout cas, Lapithe semble avoir été tout d'abord antipalamite.

3. Allusion à la querelle de la Lumière Thaborique.

4. C'est une hérésie palamitique que Grégoras réfute longuement dans son *Histoire*, liv. XXX-XXXV.

XXI

Athanase Lepenthrène, de Chypre, a Grégoras

Nous te devons doublement remercier pour ton amabilité : d'abord, parce que tu as pris l'initiative de te lier d'amitié avec nous, qui ne t'offrions aucune raison de le faire ; ensuite, parce que tu nous donnes de vives espérances de maintenir à jamais cette amitié dans sa pureté. Quand rien ne force à acquérir une chose, sinon qu'on l'a jugée meilleure, comment ne serait-il pas plus facile de tout abandonner que d'avoir l'air de dédaigner ce qu'on a désiré de tout son cœur ? Nous savons parfaitement que nous te devons être aussi reconnaissant ; il s'en faut de beaucoup que nous te payions de retour, comme il faudrait. Toutefois, nous allons partout répétant ton nom, et nous pressons tous les Hellènes d'ici de participer avec nous à cette fête : tu décideras si cela suffit à nous libérer de notre dette. Nous voudrions te rembourser le plus qu'il nous serait possible.

La parure de la capitale, la Phénicie et la Cœlésyrie, ou plutôt la contrée habitée par les Hellènes, admireront aussi aujourd'hui au grand jour, — et moi-même je ne garde pas le silence[1] — cette lettre merveilleuse, qu'on pourrait à juste titre appeler une collection de connaissances variées, qui s'étalent comme un étendard et qui mieux que mille bouches proclament qui est son père. Les Barbares même, en majorité, ceux du moins qui sont instruits, ne seront pas tenus éloignés de ce régal, j'entends les Chypriotes qui parlent trois langues, qui savent traduire en syrien et en italien les ouvrages hellènes. Bien.

Tu aimes, par tournure d'esprit, à connaître ; c'est là une qualité inséparable d'une intelligence supérieure. Aussi cherches-tu à te renseigner avec précision sur les choses d'ici et sur tout ce que nous avons vu personnellement. Tu le sauras donc, mon noble ami, on peut reprocher à Chypre, si l'on en croit les médecins, d'avoir un

1. C'est-à-dire : je me joins à eux.

XXI

Ἀθανασίου τοῦ Λεπεντρήνου, ἐκ Κύπρου τῆς νήσου, εἰς τὸν Γρηγορᾶν [1350-1355.]

Διπλᾶς ὀφειλομέν σου τῇ καλοκαγαθίᾳ τὰς χάριτας, οἷς τε φιλίας ἦρξω μηδεμίαν εἰς τοῦτο παρασχόντων ἡμῶν ἀφορμήν, καὶ οἷς λαμπραῖς διαθερμαίνεις ἐλπίσι ταύτην ἐσαεὶ διαφυλάξειν εἰλικρινῆ. Ὁ γὰρ κτήσασθαί τι παρ' οὐδενὸς βιασθεὶς ἢ τοῦ κρῖναι βέλτιον εἶναι, πῶς ἂν μὴ οὐχὶ πάντα προέσθαι ῥᾴδιον ἕλοιτο ἢ τοῦ... περισπουδάστου δόξαι καταμελεῖν; Τοῦ μὲν οὖν τοσοῦτον ὀφείλειν ἀκριβεῖς ἡμεῖς ἐπιγνώμονες, ἐκτῖσαι δὲ πρὸς ἀξίαν πολλοῦ γε καὶ δεῖ· πλὴν εἰ μή που τό γε πανταχοῦ σὲ περιφέρειν τῇ γλώττῃ, καὶ πάντας τῶν τῇδ' Ἑλλήνων κοινωνοὺς κεκτῆσθαι σπεύδειν τῆς τελετῆς, λύσιν χρέους ὑπὸ σοὶ διαιτητῇ πρυτανεύσοι. Τούτοις γὰρ ἂν καὶ μεθ' ὑπερβολῆς ἀμειψαίμεθα.

Καὶ νῦν τὸ τῆς βασιλευούσης καλόν, Φοινίκη τε καὶ Κοίλη Συρία, μᾶλλον δ' ὅσην οἰκοῦσιν Ἕλληνες, θαυμασθήσονται μάλα περιφανῶς, ἐμοῦ τε οὐ σιγῶντος, καὶ τῆς πανταρίστης ἐπιστολῆς, ἣν ξυμφόρημα σοφίας παντοδαπῆς ὑγιῶς ἄν τις κρίνων κατονομάσῃ, οἷά τινος σημαίας προβεβλημένης καὶ μυρίων ἀντὶ γλωσσῶν τὸν ταύτης ἀνακηρυττούσης πατέρα. Οὐδὲ τῶν Βαρβάρων οἱ πλεῖστοι, ὁπόσοις σοφίας μέτεστιν, τῆς καλῆς ταύτης ἀμοιρήσουσι θοίνης, τουτωνὶ τῶν τριγλώσσων Κυπρίων εἴς τε τὴν Σύρων καὶ Ἰταλῶν καλῶς εἰδότων τὰ Ἑλλήνων διαβιβάζειν. Εἶεν.

Ἐπεὶ δὲ σὲ τὸ τοῦ ἤθους φιλόστοργον, ὃ μᾶλλον τῷ περιόντι τῆς σοφίας παρομαρτεῖν εἴωθεν, οὐκ ὅπως τὰ τῇδε περινοεῖν διανίστησιν, ἀλλὰ καὶ ὅσων ἄλλων θεαταὶ καθεστήκαμεν, εἴσῃ, γενναῖε, ὡς Κύπρον μὲν εἶχον ἄν τι καὶ

A 238 = Bonn. I, pp. xciii-xciv.

Tit. : Λεπεντρήνου Boivin : Λεκανθρηνοῦ A. ‖ 6 τοῦ ταυτ..... A. verbum legi non potest.

climat assez désagréable et funeste à la santé de la plupart des étrangers, quand leur vie n'est pas très réglée. J'ai peur de paraître froisser la Fortune, qui regarde ce pays avec tant de bienveillance. Le zodiaque, à mon avis, dont les mouvements sont réglés pendant l'année régulièrement et périodiquement, incline assez étrangement vers le sud, et est en butte, pour ainsi dire, aux attaques du nord.

Et maintenant, mon très cher, Aphrodite est bien loin de ce peuple Chypriote, qui s'était donné à elle autrefois, comme ont pu le raconter les légendes hellènes. Hermès circule partout, ainsi qu'Athènè et tous les dieux qui s'intéressent à l'intelligence et à la finesse d'esprit. On peut voir de toute part, des terres et des mers, affluer les peuples chez elle, comme les morceaux de fer attirés par l'aimant. Tel est en bref ce qu'il y a de remarquable dans l'île. Son souvenir mériterait sinon d'avoir été jalousement conservé par les anciens, du moins, de l'être par nos contemporains.

Quant aux Athéniens, aux Thébains, aux habitants du Péloponnèse, si chantés jadis par la plupart des poètes et des historiens, leur antique splendeur s'est changée en barbarie. On peut voir ceux qui autrefois luttèrent contre les grands rois Perses pour ne point leur céder un peu de leur territoire et de la mer (et ils les valaient bien), être soumis à la dernière des servitudes. Les Cariens, en comparaison, paraîtraient heureux. Pour ce qui est de Lycurgue, de Charondas[1], de Zaleucos[2] et des législateurs que l'antiquité vit paraître, ceux chez qui ils légiférèrent, ignorent même s'ils ont existé.

Reste le troisième point, l'arrogance Latine. Je crains d'être long, car ma lettre a déjà dépassé les limites d'une lettre ordinaire ; je réserverai ce sujet. Bonne santé,

1. Charondas vivait vers 640 av. J.-C. Il donna des lois à Catane. Son œuvre eut un tel succès qu'elle passa dans la Sicile et la Grande Grèce, et plus tard même, dans la Chalcidique de Thrace et la Cappa-

2. Zaleucos de Locres vivait vers 663-662 av. J.-C. C'était vraisemblablement un éleveur, originaire d'une grande famille. Il restreignit surtout le droit de vindicte privée. Sa législation fut appliquée à peu près sans changement pendant des siècles.

μέμφεσθαι, ἰατρικῆς πειθόμενος νόμοις, πρὸς τὸ δυσκραέστερον τετραμμένην καὶ τῶν ἐπηλύδων τοῖς πλείοσιν, εἴ τι που καὶ πλημμελέστερον διαιτῷντο, ἐς εὐεξίαν λυμαινομένην. Δέδοικα δὲ μὴ προσκρούειν δόξω τῇ τυχῇ, οὕτω πρὸς αὐτὴν εὐμενὲς ἀτενισάσῃ. Οἶμαι δὲ καὶ Ζωδιακὸν αὐτὸν, ταῖς καθηκούσαις περιόδοις ἐτῶν τὴν ἰδίαν ἀπαρτίσαντα κίνησιν, καινότερόν πως πρὸς τὸ νοτιώτερον ἀποκλῖναι, ἄντικρυς ἐκπολεμωθέντα τοῖς προσαρκτίοις.

Καὶ νῦν, ὦ βέλτιστε, πόρρω μὲν Ἀφροδίτη τοῦ ταύτῃ προσανέχοντος τοῦ πάλαι δήμου Κυπρίων ἐστήρικται, ὡς ἂν μυθολογήσαιεν Ἕλληνες. Ἑρμῆς δὲ περιπολεύει καὶ Ἀθηνᾶ, καὶ εἴ τινι λόγου καὶ ἀγχινοίας τῶν ἄλλων μέλει θεῷ. Ὅθεν καὶ τοὺς ἁπανταχοῦ γῆς καὶ θαλάττης ἴδοις ἂν συρρέοντας πρὸς αὐτήν, οἷα δὴ πρὸς μαγνῆτιν σιδήρια. Ταῦτ' ἐν σκιαγραφίᾳ τὰ τῆς νήσου ἐπίσημα. Καὶ δίκαιον ἂν εἴη, εἰ καὶ μὴ τοῖς πάλαι σοφοῖς, τοῖς γοῦν νῦν οὖσι μνήμης ὅτι πλείστης ταύτην ἀξιωθῆναι.

Ἀθηναῖοι γε μὴν καὶ Θηβαῖοι καὶ οἱ κατοικοῦντες τὴν Πέλοπος, τὰ πάλαι ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεῦσιν ἐν πολλοῖς περιθρύλλητα, τῆς παλαιᾶς εὐδαιμονίας τὴν ἀγροικίαν ἠλλάξαντο · καὶ ἴδοις ἂν τοὺς πρὶν τοῖς μεγάλοις Περσῶν βασιλεῦσι γῆς βραχείας καὶ ἀντιρρόπου τοῦ ὕδατος ἐκχωρῆσαι τῶν σφετέρων ἀμφισβητήσαντας, δουλείαν τὴν ἐσχάτην ὑφισταμένους · ὥς γε καὶ Καρᾶς τῇ συγκρίσει εὐδαίμονας ἂν ἀποφήνειας. Καὶ πρὸς τούτοις Λυκοῦργον καὶ Χαρώνδαν καὶ Ζάλευκον, καὶ ὅσους ὁ πάλαι χρόνος νομοθέτας ἀνέδειξεν, οὐδ' εἴ ποτ' ἦσαν παρ' οἷς νενομοθετήκασιν ἴσασιν.

Λείπεταί γε περὶ τοῦ τρίτου, τῆς Ἰταλικῆς ὀφρύος, διεξελθεῖν. Ἀλλὰ μήκους φειδόμενος, ὅρους παριόντος ἐπιστολῆς, τῷ δέοντι ταμιεύσομαι. Σὺ δ' ὑγίαινέ μοι, θαυμάσιε, τὸ

5 ἀτενισάσῃ Boivin : ἀτενίσασαν A || 21-22 τοῖς μεγάλοις Περσῶν βασιλεῦσι Boivin : τῶν μεγάλων Περσῶν βασιλέων A. || 25 ἀποφηνείας Boivin : ἀποφήνεις A

mon admirable ami, toi qui seul es resté à Byzance un trésor de science. Ne te lasse point dans ton amitié; donne-nous comme preuves de ton affection, tes nobles lettres qui nous charment en même temps qu'elles nous incitent à t'imiter, quand bien même nous paraîtrions marcher à pied en comparaison d'un coureur lydien[1].

1. Expression proverbiale. Cf. Plut. *Nic.* I et N. Ἑλληνομν. XVII (1923) p. 180. Collection de proverbes tirés du cod. Ath. Ibères 1831. N° 405 : παρὰ Λύδιον ἅρμα θέειν.

περιλειφθὲν ἐν Βυζαντίῳ ταμιεῖον τῶν λόγων, καὶ μὴ ἀποκάμοις φιλῶν καὶ τοῦ φιλεῖν παρέχων τεκμήρια τὰς σὰς γενναίας ἐπιστολάς, ὁμοῦ τε ἡδονὴν καὶ κέντρον τοῦ τὰ ἴσα δρᾶν ἐνιείσας, εἰ καὶ πεζοὶ παρὰ Λυδιον θέειν δόξαιμεν.

4 θέειν Boivin : θέαν A.

NOTICES SUR LES CORRESPONDANTS DE GRÉGORAS

Grégoire Akindynos.

Nous n'avons qu'une lettre de Grégoras à Akindynos (let. 20) avec qui cependant il fut très lié[1]. Grégoras lui apprend, entre autres, qu'il a fait l'éloge de ses ouvrages à Andronic II. C'est une réponse à une lettre d'Akindynos (let. VI), où celui-ci demande à Grégoras d'accepter son amitié et dit l'admiration que Grégoras fait naître chez les Thessaloniciens. Akindynos répondit à la lettre de Grégoras une lettre de compliments (let. V). Trois autres lettres d'Akindynos (let. IX, XVIII, XIX), que nous a conservées le cod. Marc. gr. 155, sont plus intéressantes. La lettre IX félicite Grégoras pour son *Éloge de Constantin* et un certain ouvrage « *contre les Latins* ». La lettre XVIII l'engage à entrer en lutte contre Palamas ; la lettre XIX est une lettre de félicitations pour sa *Vie de Théophano*. La lettre XX, du même manuscrit, donnée comme étant d'Akindynos, et qui nous renseigne sur le Palamisme vers 1350, n'est pas de lui.

Ces renseignements sont assez maigres. Nous connaissons heureusement mieux Akindynos par ses ouvrages et par ceux de ses adversaires.

Akindynos était Slave. Né à Prilape[2], il vint assez jeune à Thessalonique où il fit de solides études et où il connut Palamas, dont il devait devenir l'ennemi irréconciliable. Il fut même son élève[3], et il montrait pour « le divin et savant Palamas[4] » une vive admiration. Il rencontra aussi à Thessalonique le savant moine latin Barlaam, dont il suivit les cours[5], et qui l'initia à la scolastique occidentale.

Akindynos joua un rôle important dans la Querelle de l'Hésychasme. Ses sympathies allèrent, au début, à Palamas, comme divers faits le témoignent. D'abord la lettre VI adressée par lui à Grégoras. De plus le Patriarche Jean Calécas le chargea, vers 1342, d'étudier les ouvrages de Barlaam, adversaire de Palamas, et de lui faire un exposé critique des ouvrages du moine calabrais[1]. Et

1. La lettre 97, adressée à Akindynos dans le cod. Urbin. gr. 137, ne lui est pas destinée.
2. Cod. Par. gr. 1238, f. 283v et 293v.
3. Grég., *Hist.*, Bonn., t. I p. LXX, n. 3.
4. *Id.*, *id.*
5. Cant. II, 40, 554.
6. Uspenskij, *Synodik*, pp. 86-87.

dans un long opuscule, adressé au même patriarche, « *sur l'origine de la Querelle entre Palamas et Barlaam* », Akindynos se déclarait en faveur du premier[2]. Il écrit alors, vraisemblablement son volumineux ouvrage, en cinq livres, « contre Barlaam[3] ».

Au synode de 1341, Akindynos était encore favorable à Palamas, et, grâce peut-être à son appui, celui-ci et les doctrines Hésychastes triomphèrent[4]. Akindynos n'approuvait pas cependant toutes les théories de Palamas sur les attributs divins et sur la lumière Thaborique. Pendant le synode, il avait reçu Palamas chez lui[5]. Il lui avait fait part des réserves à apporter, croyait-il, en particulier à la théorie de l'essence et de l'énergie de Dieu, choses inséparables et incréées, à son avis, distinctes, selon le sentiment de Palamas[6]. Ce dernier, avant la réunion du synode, s'était engagé à faire disparaître de ses écrits les passages controversés[7].

Mais, après le synode, Palamas se refusa à modifier ses théories. Il se prévalut du succès remporté par lui pour renier sa promesse et se faire plus que jamais le champion des théories Hésychastes. Akindynos n'hésita pas. Il prit parti contre Palamas et l'Hésychasme[8]. Avec son ami Dexios[9] il mena une campagne vigoureuse contre Palamas, à Thessalonique surtout[10], où les Antipalamites étaient encore très puissants. Il accusa Palamas d'être Barlaamite[11] et il composa divers ouvrages, destinés à infirmer les doctrines de son ancien maître. Il écrivit ainsi une « *Réfutation en six livres* »[12] et une *poésie* en 509 iambes[13] qu'il adressa *aux Péloponnésiens*[14], et auxquels Palamas répondit par 618 iambes[15]. Les attaques personnelles se mêlaient à la polémique théologique : Akindynos insinuait que Palamas n'était qu'un bâtard[16],

1. Cod. Monac. fr. 223, ff. 51r-64r. Cf. Uspenskij, *Id.*, *id.*
2. Krumbacher GBL², p. 100.
4. J. Bois, le synode hésychaste de 1341. *Échos d'Orient*, V (1901).
5. Uspenskij, *Id.*, p. 87.
6. Cod. Par. gr. 1238, f. 183v. Cf. Uspenskij, *Id.*, p. 90.
7. Uspenskij, *Id.*, p. 88.
8. *Id.*, pp. 88-89.
9. *Id.*, p. 89.
10. Miklosich et Müller, *Acta*, I, 248.
11. Uspenskij, *Id.*, p. 89.
12. Cod. Monac. gr. 223, ff. 124-363, et cod. Marc. gr. 155.
13. Migne, *P. G.*, 151, coll. 844-861.
14. Philothée, *Éloge de Palamas*, Migne, *P. G.*, 150, col. 608.
15. Cod. Par. gr. 1238, ff. 49r-52v.
16. Philothée, Migne, *P. G.*, 150, col. 859

et se vengeait ainsi de l'allusion méchante que ce dernier avait faite à son origine de berger[1].

Akindynos ne négligeait rien pour amener un retour en faveur des Antipalamites. Il entretenait une correspondance nombreuse avec ses amis du dehors : Grégoras[2], Georges Lapithe[3], de Chypre, et Jean Gabras[4]. Il réussit à créer un état d'esprit assez favorable à sa cause, et, grâce au patriarche Jean Calécas, les doctrines Hésychastes furent, de nouveau, examinées dans un synode, en janvier 1347[5]. Akindynos triompha. Les Hésychastes s'élevèrent contre la décision du synode, et les moines de Thessalonique, entre autres, envoyèrent une énergique protestation en faveur de Palamas[6]. Malgré l'intervention de la Basilissa Anne auprès du Patriarche Calécas, la décision du second synode fut maintenue. Bien plus, Akindynos fut ordonné prêtre et l'on songea même à le nommer archevêque de Thessalonique[7].

Toutefois, le triomphe d'Akindynos ne fut pas de longue durée. Des hommes de bon sens, comme le jurisconsulte Constantin Harménopoulos, à Thessalonique, critiquaient aussi bien les doctrines des Hésychastes que celles des Akindynites. Akindynos, loin de chercher à apaiser le conflit, tenta de l'envenimer, en accusant Harménopoulos de soutenir une troisième théorie[8], contraire aux enseignements de l'Église. Mais le triomphe de Palamas n'était pas éloigné, Cantacuzène soutenait Palamas. Après son entrée à Byzance, Cantacuzène comvoqua un troisième synode, qui se tint au Palais des Blachernes, le 27 mai 1351[9]. Ce synode, composé de métropolites de Byzance et de Thrace, la plupart sans instruction et tout acquis à Cantacuzène, condamnèrent les théories d'Akindynos et de ses partisans.

Akindynos, à vrai dire, vers 1350, s'était retiré de la lutte pour des raisons que nous ignorons. Ce fut son

1. Philothée, Migne, *P. G.*, 150, col. 859.
2. Boivin, éd. de Grégoras, Bonn, I, pp. LXIX-LXXII et pp. LXXXVI-LXXXVIII, et lettre 20 de Grégoras ; cf. aussi, lettres d'Akindynos, IX, XVIII, XIX.
3. Cod. Monac. gr. 223, ff. 4r-5v.
4. *Id.*, f. 9r.
5. Cant. II, 40, 554.
6. Cod. Par. gr. 1258, Lettre, f. 278v.
7. *Id.*, f. 274r.
8. Cod. Marc. gr. 155, f. 89. Cf. Kalligas, dans : Μελέται καὶ Λόγοι, p. 510.
9. Grég. *Hist.*, XVIII, 8, 905 et Cant. IV, 23, 166 sq.

ami Grégoras qui soutint devant le synode les doctrines antipalamites. Akindynos fut longuement réfuté par Palamas, qui écrivit à la suite du synode de 1351, ses « *Sept Antirrhétiques contre Akindynos*[1] » ; par Philothée le Patriarche, qui publia une « *Réfutation en quatorze chapitres des théories de Barlaam et d'Akindynos*[2] », et ses « *deux traités dogmatiques*[3] » ; par Néophyte Prodromène, qui rédigea une « *Réfutation, sous forme de résumé, des hérésies de Barlaam et d'Akindynos*[4] » ; par Nil Cavasilas, qui lança un long pamphlet, intitulé : « *Contre les hérétiques Akindynites, interprétant à faux la parole de Grégoire de Nysse : il n'y a rien d'incréé en dehors de la nature divine*[5] », et par Cantacuzène lui-même qui exposa en un volumineux ouvrage, adressé au Patriarche latin de Constantinople, Paul, les « Blasphèmes de Barlaam et d'Akindynos[6] ».

Nous ignorons le lieu et la date de la mort d'Acindynos. Il laissa des disciples nombreux, qui soutinrent avec courage ses opinions : les uns, emportés, comme Grégoras ; les autres, plus modérés et qui essayèrent d'élever le débat, comme Démétrios Cydonès[7], et au mont Athos, son frère, Prochoros Cydonès. Le petit-fils d'Akindynos avait composé une « *Histoire des victoires de Grégoire Akindynos* »[8] ; elle ne nous est pas parvenue.

Akindynos appartient, comme écrivain, plus à l'histoire de la théologie qu'à l'histoire de la littérature. Son œuvre est, du reste, à peu près complètement inédite.

Les œuvres de polémique sont les plus nombreuses. Ce sont : une « *Réfutation en cinq livres des blasphèmes et des dogmes de Barlaam* » ; une « *Réfutation en six livres des dogmes de Palamas* » ; 509 *iambes*, dirigés contre le même ; une *poésie* adressée *à Grégoras*, pour l'engager à mener la lutte contre Palamas[9] et un « *Exposé du début de la Querelle de l'Hésychasme* », adressé au Patriarche Jean Calécas[10].

L'œuvre dogmatique est représentée par un seul

1. Cod. Par. gr. 1238, ff. 73-183.
2. Coisl. gr. 101, ff. 249-258. Cf. Monac. gr. 505, ff, 3-35.
3. Cod. Monac. gr. 508, ff. 55-101 et 101-131.
4. Cod. Athous 3728, f. 351 sqq.
5. Cod. Vallicell. gr. 87, ff. 428-434.
6. Cod. Laurent, VIII, 8, 379 folios.
7. Cant. IV, 23, 171 ; cf. Migne, *P. G.*, 154, coll. 836, 837-958.
8. Fabricius, Bibl. Gr. XI, 607.
9. Migne, *P. G.*, 148, 84 sq.
10. Cod. Monac. gr. 223, ff. 51r-64r.

ouvrage, mais il donne à Akindynos une place particulière dans l'histoire de la théologie orientale, au XIV[e] siècle. C'est un traité, en six livres « *sur l'essence et sur l'énergie* (divines)[1] ». Il montre, chez Akindynos, une réelle connaissance de la théologie latine : les deux premiers livres sont des extraits, traduits presque mot pour mot de saint Thomas d'Aquin et, plus particulièrement de sa *Somme contre les Gentils.* « Production unique dans la théologie byzantine », déclare Erharhdt[2], et qui montre bien que la Querelle de l'Hésychasme est surtout la lutte de la mystique orientale contre la scolastique occidentale. Cette traduction est-elle d'Akindynos lui-même? Ne fit-il que reproduire une traduction antérieure? Il est impossible de le dire présentement.

Enfin, comme la plupart de ses contemporains, Akindynos a écrit de nombreuses lettres, dont quelques-unes nous sont parvenues[3]. Celles qui sont adressées à Grégoras font voir l'admiration d'Akindynos pour son illustre ami. La plupart des lettres d'Akindynos ont trait à la Querelle de l'Hésychasme : Akindynos y exhorte ses correspondants à lutter contre Palamas et à seconder ses propres efforts.

A en juger par ce qui est publié de son œuvre et par ses lettres, Akindynos écrit dans un style simple et sobre. Son œuvre mériterait d'être publiée, sa correspondance surtout, qui, à la différence de certaines correspondances du XIV[e] siècle n'est pas formée uniquement de lettres oratoires et souvent insignifiantes.

ANDRONIC II.

Andronic II était le protecteur de Grégoras. La lettre 2 qu'il lui écrit ne nous apprend rien que nous ne connaissions déjà sur le Basileus[4].

Cette lettre est, du reste, autant un Éloge en raccourci qu'une lettre. C'est le tribut obligatoire d'admiration, payé par un client à son « patron ». On peut, à cet égard, rapprocher la lettre de Grégoras de celles que Nicéphore

1. Les deux premiers livres seulement dans Migne, *P. G.*, 151, 1192-1242. Cf. Codd. Monac. gr. 214 et Marc. gr. 155, qui l'attribue d'après Bessarion, à Prochoros Cydonès.
2. Krumb. GBL[2], pp. 100-101.
3. Le Cod. Marc. gr. 155 en conserve 51 ; le Cod. Ambros. gr. 292, cinq et le Monac. gr. 223, 17.
4. Cf. en particulier, Ch. Diehl, *Hist. de l'emp. byz.*

Chumnos adressa à Andronic II[1] et qui sont, pour la plupart, de purs exercices oratoires.

ANDRONIC III.

Grégoras lui adresse une lettre (la lettre 52)[2]. Il était tenu, quelque déplaisir qu'il éprouvât à le faire, à écrire à Andronic III une lettre de compliments. Cette lettre est, à dessein, semble-t-il, assez courte.

Il était difficile à Grégoras de faire l'éloge de la politique intérieure et surtout de la politique religieuse d'Andronic III, qu'il désapprouvait. Aussi se contente-t-il de louer dans le souverain le capitaine qui se couvrait de gloire, grâce, à vrai dire, à Jean Cantacuzène. Il félicite le Basileus de ses victoires en Thrace.

Cette lettre semble avoir été écrite entre 1335 et 1337. En 1333, Andronic III battit les Turcs à Rédeste, dont ils venaient de s'emparer[3]. L'année suivante, en 1334, il dispersa les Turcs qui avaient tenté une nouvelle incursion[4], et en 1337, Andronic III, ou plutôt, Cantacuzène, triomphait encore des Turcs, qui avaient essayé de débarquer en Thrace[5].

ANGELOS.

Angelos était Juge Général[6]. La lettre 21 que Grégoras lui adresse nous apprend peu de choses sur lui ; il lui envoie deux moines, semble-t-il, et il le prie de se montrer généreux envers eux. Grégoras nous renseigne un peu plus sur Angelos dans son *Histoire*[7]. En 1351, la Basilissa douairière, Anne Paléologue, se rendit à Thessa-

1. Boissonade, *An. gr. nova.* lettres : 7, 10, 11, 12-29 ; 142, 151-157 159-166, 168-170.
2. Sur Andronic III, cf. Ch. Diehl, *Hist. de l'emp. byz.*
3. Cant. II, 22, 435-436.
4. *Id.*, II, 25, 455-456.
5. Grég. *Hist.*, XI, 4, 538. Il ne semble pas possible de voir ici une allusion à la victoire, remportée par Andronic III, en 1324, sur les Tatares, qui avaient envahi la Thrace. (Cant. I, 39, 188-193). La lutte entre Andronic II et Andronic III avait déjà éclaté et Grégoras, partisan du premier, n'aurait pas envoyé alors une lettre comme celle-ci, au second.
6. Cf. L. Petit *La réforme judiciaire d'Andronic Paléologue* (1329). Échos d'Orient 9 (1906) 134-138. Andronic II créa quatre Juges Généraux.
7. *Hist.*, XXXVII, 31. Cf. Cant. IV, 27, 204.

lonique, sur les instances de Jean Cantacuzène, pour empêcher son fils, Jean V Paléologue, de rompre avec son beau-père, Jean Cantacuzène, et de s'allier contre lui au tsar de Serbie, Étienne Douchan. Anne, d'après Grégoras, emmena avec elle « deux archiprêtres et Angelos, alors Juge Général », et jeune encore. Disciple de Grégoras, Angelos fut l'un de ses meilleurs élèves. Ses qualités lui avaient valu d'être nommé Juge Général ; il acquit, paraît-il, la réputation d'un juge savant et intègre, à Byzance comme à l'étranger. Anne l'aurait, pour cette raison, emmené avec elle, afin d'avoir un témoin impartial de l'entrevue à laquelle elle se rendait. Nous ne savons rien de plus sur Angelos.

ALEXIOS APOCAUCOS.

La vie d'Alexios Apocaucos[1], l'un des hommes les plus curieux du XIVe siècle byzantin, nous est connue par Grégoras et surtout par Cantacuzène, dont Apocaucos fut l'ennemi mortel.

Né en Bithynie, d'une famille obscure[2], Apocaucos eut des débuts modestes. Attaché au service d'Andronic Asan, oncle d'Andronic II[3], il profita de son séjour à Byzance pour s'instruire et il suivit les cours de Théodore d'Hyrtakè[4]. D'une intelligence souple, mais d'un orgueil et d'une ambition démesurés, Apocaucos quitta rapidement Andronic Asan pour un certain Stratègos, Domestique des thèmes orientaux[5], et Éphore des salines impériales[6], qu'il réussit à supplanter dans sa place. Il en profita pour s'enrichir, si vite et si bien qu'il faillit être emprisonné[7].

La guerre civile entre Andronic II et Andronic III ayant éclaté sur ces entrefaites, Apocaucos se rangea aux côtés du dernier ; son habileté comme financier, son offre, surtout, de subvenir aux frais de la guerre civile, le firent nommer, en 1321, Parakimomène[8]. Il le

1. Cf. R. Guilland, *Alexios Apocaucos*. Revue du Lyonnais, 1921, 523-541.
2. Cant. III. 4.
3. *Id.*, III, 14.
4. Th. d'Hyrt. Let. 69. *Not. et Extr.* 6 (an IX), 30-31.
5. Commandant des thèmes (gouvernements militaires) d'Orient.
6. Fonction inconnue.
7. Cant. III, 14.
8. Chef de la maison civile de l'Empereur.

resta jusqu'en 1328. Apocaucos était puissant ; on l'adulait. De cette époque datent les lettres hyperboliques que lui adressent Théodore d'Hyrtakè[1], Nicéphore Chumnos[2], Michel Gabras[3] et les deux lettres de compliments de Grégoras (let. 11 et 17).

Le 19 mai 1328, Andronic II était contraint d'abdiquer en faveur d'Andronic III. Apocaucos fut chargé de l'administration du Trésor, du contrôle et de la rentrée des impôts, de la garde du sceau impérial, avec le titre de Grand Dioecète[4].

Apocaucos était l'un des plus hauts fonctionnaires de l'empire. Son ambition n'était cependant pas encore satisfaite. Il réussit à se faire nommer Amiral et gouverneur de Byzance et des îles[5]. Le 15 juin 1341, Andronic III mourait. Délivré du Basileus, qui avait deviné en lui un redoutable aventurier, Apocaucos tenta de circonvenir Cantacuzène, et le pressa de se faire couronner Basileus[6]. Mais celui-ci l'éconduisit avec hauteur. Il se fit d'Apocaucos un ennemi mortel, qui ne songea dès lors qu'à l'écarter du pouvoir pour se substituer à lui, et même, si possible, se faire proclamer Empereur. Apocaucos parvint à se concilier le Patriarche Jean Calécas et l'impératrice Anne de Savoie[7]. Il tenta d'enlever le jeune Jean V Paléologue, fils d'Andronic III. Relevé de ses fonctions d'Amiral par Cantacuzène, Apocaucos réussit à se faire pardonner par lui. Il profita du départ de Cantacuzène pour la Thrace pour intriguer plus que jamais contre lui, pour se nommer Préfet de Byzance et pour commencer la guerre contre lui[8]. Menacé dans sa vie. Cantacuzène se fit proclamer Basileus à Didymotique[9]. Apocaucos avait réussi à faire sortir Cantacuzène de la légalité. Il n'avait plus qu'à se débarrasser de lui, d'une manière ou d'une autre.

Apocaucos fit d'abord couronner le jeune Jean V Paléologue, en novembre 1341[10], puis il se nomma Grand Duc. Il était presque maître de l'empire. Il engagea une lutte sans merci contre Cantacuzène ; il institua un régime de

1. Lettre citée.
2. Lettre 132. Boisson. *An. Gr. nov.* 154.
3. Cod. Marc. gr. 446, lettres 190, 191, 194, 196.
4. Cant. II, 5.
5. Cant. II, 38.
6. Cant. II, 40 et Grég. *Hist.*, XII, 2.
7. Grég., *id.*
8. Cant. III, 19.
9. Cant III, 36 et Grég. *Hist.*, XII. 13.
10. Cant. III. 36. Grég. *id.*

terreur, persécutant les partisans de Cantacuzène, sa mère surtout, frappant sans pitié tous ceux dont il doutait, même ses anciens complices[1]. Mais dès 1344, la situation de Cantacuzène s'améliorait ; un an après, celle d'Apocaucos était désespérée. Il s'en rendit compte et fit tout pour sauver sa tête. Il emprisonna en masse les citoyens riches et influents. Les prisons ne suffisant plus, il en fit construire une à l'intérieur du Palais[2]. Il terrorisait l'Impératrice Anne, et essayait de lui arracher l'autorisation de marier son fils Jean V avec sa fille[3]. Peine perdue. La haine grandissait autour d'Apocaucos. Il ne pouvait plus sortir sans une forte escorte. Un jour, il commit l'imprudence de venir, avec un seul serviteur, presser la construction de la prison du Palais. Il fut assommé par un détenu du nom de Raoul[4]. C'était en juin 1345.

Telle fut la vie tragique d'Apocaucos. Il était incontestablement d'une très haute intelligence. A des qualités peu communes, il joignait une perversité de caractère qui fit son malheur et le rendit funeste à son pays. Il était fort instruit, quoiqu'il n'ait laissé aucun ouvrage. A en croire un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris[5], Apocaucos s'intéressa particulièrement à la médecine. Ce manuscrit, qui renferme les œuvres d'Hippocrate offre, au début, un portrait d'Apocaucos, assez bien conservé[6], et accompagné de vers, où l'auteur célèbre les connaissances d'Apocaucos en médecine. Hippocrate s'adresse à celui-ci et lui dit son étonnement d'être surpassé par lui. Flatterie un peu lourde, mais qui est un témoignage, peut-être sincère, de la science d'Apocaucos.

APROS.

Ce personnage, d'après la suscription de la lettre 49, était métropolite. Nous ne le connaissons pas autrement.

A en juger par cette lettre, Apros semble s'être intéressé au réveil des études astronomiques, au XIVe siècle. Sans y être hostile, il n'en était peut-être pas partisan, car

1. Cant. III, 55.
2. Cant. III, 87.
3. Cant., *id.*
4. Grég. *Hist.*, XIV, 10.
5. Cod. Par. gr. 2144.
6. Fol. 10v. Reproduit ainsi que les vers dans la *Byzantine* de Bonn, Grég. *Hist*, t. II, p. 1256.

comme tout homme d'Église, il devait confondre l'astronomie avec l'astrologie et surtout l'astrolâtrie. Grégoras paraît lui avoir écrit cette lettre pour essayer de le convaincre de l'inanité des critiques formulées contre l'astronomie. Grégoras prend, en effet, la défense des études astronomiques et ne ménage pas ses railleries à leurs détracteurs.

ANDRONIC ASAN.

La lettre 145 est vraisemblablement adressée à Andronic Asan. C'est un simple billet de recommandation. La lettre de Michel Gabras, qui porte comme suscription : « Au neveu du Basileus, Andronic Asan[1] », ne lui est pas adressée. Grégoras dans son *Histoire* et Cantacuzène nous le font heureusement mieux connaître.

Andronic Asan, fils du roi de Bulgarie, Jean Asan, avait trois enfants : Jean, Sébastocrator[2], Manuel, également Sébastocrator, et Irène, qui épousa Jean Cantacuzène. Andronic Asan était ainsi le beau-père de Cantacuzène[3]. Andronic Asan apparaît pour la première fois dans l'histoire, lors de la lutte entre Andronic II et Andronic III. Il se rangea du côté d'Andronic II qui, malgré ses qualités de général, ne lui donna aucune compensation[4].

Un aventurier du nom de Syrgiannès, qui tentait d'intriguer contre Andronic II, essaya d'entraîner à sa suite Andronic Asan, qu'il croyait fort indisposé contre celui-ci. Mais Asan détestait Syrgiannès à cause de son ambition et de la haine qu'il avait pour Cantacuzène, son gendre. Il dénonça Syrgiannès à Andronic II, qui fit jeter en prison l'aventurier[5]. On était en 1323.

Asan resta alors, semble-t-il, éloigné de la cour, car on ne reparle de lui qu'en 1341. Il était alors Protovestiaire[6]. Apocaucos groupait, à cette époque, contre Cantacuzène une ligue puissante, formée de hauts personnages. Il réussit à enrôler parmi les conjurés Andronic Asan, mécontent de son gendre[7], et ce fait décida l'Impératrice

1. Cod. Marc. gr. 446, Let. 230.
2. Titre honorifique, accordé aux membres de la famille impériale.
3. Du Cange, *Fam. Byz.*, pp. 325-326.
4. Grég. *Hist.*, VIII, 12.
5. Grég. *id.*, et Cant. I, 35.
6. A l'origine, chef des Vestiaires. Charge du service de la Chambre impériale. Au XIVe siècle, semble être un titre honorifique.
7. Cant. III, 17 et 18.

Anne de Savoie à déclarer la guerre à Cantacuzène[1].

Asan, chargé en 1341 du commandement des troupes impériales, mena une campagne énergique contre Cantacuzène en Thrace, et il finit par soumettre à son pouvoir[2] cette province. Mais, la situation de Cantacuzène s'améliorant, Asan s'éloigna d'Apocaucos. Ce dernier le fit jeter en prison[3]. Il y resta jusqu'au moment où la Basilissa Anne se décida à composer avec Cantacuzène et l'envoya comme négociateur avec Palamas à celui-ci[4].

Cantacuzène ne garda pas rancune à son beau-père. En 1351, Asan était à Thessalonique, auprès de Jean V, à qui Cantacuzène l'avait attaché comme conseiller[5]. Il y avait alors dans cette ville un parti hostile, qui poussait le jeune Jean V à prendre les armes contre son beau-père, Jean Cantacuzène. Comprenant qu'ils n'aboutiraient à rien tant qu'Asan serait là, les conjurés réussirent à l'éloigner de la ville. Nous perdons désormais toute trace d'Andronic Asan, dans l'histoire de cette époque. Nous ignorons le moment, les conditions, l'endroit où il mourut[6].

Athanase.

Le cod. Urbin. gr. 151 le donne comme destinataire de la lettre 12, où Grégoras fait le récit de son ambassade en Serbie, reproduit en grande partie dans son *Histoire*[7]. Les autres manuscrits donnent Andronic Zaridas comme destinataire de cette lettre.

Il n'y a pas de raison pour la regarder comme adressée à Athanase. Il se peut d'ailleurs que Grégoras ait envoyé également ce récit[8], sans le modifier, à Athanase ; d'où la suscription de l'Urbin[9].

Qui était Athanase? S'agit-il d'Athanase Paléologue, correspondant et ami de Grégoras? Nous ne le savons pas.

1. *Id.*, III, 21.
2. Cant. III, 30 et Grég. *Hist.*, XII, 14.
3. Cant. III, 68.
4. Cant. III, 100 et Grég. *Hist.*, XV, 8.
5. Cant. IV, 27.
6. Il ne faut pas confondre Asan Andronic, le correspondant de Grégoras avec un autre Asan Andronic, petit-fils de ce dernier, fils de Manuel Asan et Protovestiaire.
7. *Hist.*, VIII, 14.
8. Grégoras adresse ainsi son traité *sur la date de Pâques*, au Philosophe Joseph, et à Démétrios Cavasilas, sans changer un mot à l'introduction, de la lettre d'envoi.
9. Seul le début de la lettre est différent.

Avalantès.

Avalantès nous est connu seulement par la lettre 50 que lui adresse Grégoras. C'était, vraisemblablement, un disciple de Grégoras, car celui-ci l'invite à venir entendre ses leçons sur la *Physique* et sur la *Logique* d'Aristote. Avalantès n'habitait pas Byzance. Nous ne savons rien d'autre sur lui.

Balsamon.

Balsamon nous est connu par la lettre (let. X) qu'il adresse à Grégoras. Il habitait Thessalonique et faisait probablement partie du groupe d'amis nombreux que Grégoras comptait dans cette ville. A en juger par cette lettre, Balsamon éprouve une grande admiration pour Grégoras qu'il connaît seulement de réputation. Il va s'embarquer pour Byzance afin d'aller voir et entendre celui « à l'ombre de qui il s'estime déjà heureux ».

Ce Balsamon est-il le même qu'Étienne Balsamon à qui Michel Gabras adresse trois lettres[1], et où celui-ci se plaint de son silence? Impossible de l'affirmer.

Barlaam.

Le cod. Vatic. gr. 1085 donne la lettre 73 comme adressée à Barlaam. Cette suscription est certainement fausse. Grégoras eut des rapports trop peu cordiaux avec Barlaam pour lui avoir écrit une lettre aussi amicale.

Cette lettre est adressée, comme l'indiquent les autres manuscrits, à Basile.

Basile.

Ce serait, d'après le cod. Vatic. gr. 116, le destinataire de la lettre 73. Les autres manuscrits donnent cette même lettre sans nom de destinataire ; le cod. Vatic. gr. 1085 écrit, à tort : « à Barlaam ».

La lettre de Grégoras est si vague qu'il est impossible d'en tirer un renseignement quelconque sur le destinataire. Grégoras demande à Basile de se lier d'amitié avec lui.

1. Cod. Marc. gr. 446, lett. 11, 12, 284.

Basile est-il le même personnage que le Protapostolaire Basile, à qui Michel Gabras adresse les lettres 186, 279, 280, 342, 358[1], ou que le « très vénéré moine d'Antioche, Basile » à qui le même Gabras écrit la lettre 431? Nous l'ignorons.

JEAN BASILIKOS.

Jean Basilikos ne nous est connu que par la lettre 74 de Grégoras. Ce dernier connaissait peu Basilikos, avec qui il était entré en relations probablement à propos de ses propres ouvrages. La lettre 74 montre Grégoras et Basilikos brouillés. Basilikos a critiqué à la légère les ouvrages de Grégoras. Celui-ci s'élève contre l'outrecuidance de Basilikos et l'invite à venir « au théâtre des savants », où il pourra faire la critique de ses œuvres. Nous ignorons la fin de l'aventure. Basilikos avait composé lui aussi des ouvrages, auxquels Grégoras fait allusion au début de sa lettre, et qu'il déclare ne connaître que par ouï-dire. Ces renseignements sont trop vagues pour permettre de découvrir qui était Basilikos.

BRYENNE.

Bryenne nous est connu surtout par la lettre (let. VII) qu'il adresse à Grégoras[1]. Il appartenait à la sacelle de Thessalonique. C'est un admirateur enthousiaste de Grégoras. Celui-ci lui ayant fait remettre par de vénérés moines son Éloge de l'Empereur[2], Bryenne en profite pour louer en Grégoras l'orateur habile, disert et savant.

Cette lettre est surtout intéressante parce qu'elle est une preuve de plus de la notoriété dont jouissait Grégoras à Thessalonique. Bryenne a fait goûter l'*Éloge* de Grégoras à ses amis et en particulier au « maître, qui a une profonde affection » pour Grégoras. Qui est ce maître, si féru de Grégoras? Nous n'en savons rien.

Bryenne est-il l'archidiacre Bryenne, également de Thessalonique, à qui Akindynos envoie l'une de ses lettres[3]. Est-ce le polémiste Michel Bryenne, qui prit part alors aux polémiques contre les Latins[4]? Questions présentement insolubles[5].

1. Cod. Marc. gr. 446.
2. Andronic II.
3. Cod. Marc. gr. 155, let. 44.
4. Krumbacher, GBL[2], p. 110.
5. Il ne semble pas qu'il s'agisse ici de ce Bryenne, accusé de se livrer

Calarchonte.

Nous ne connaissons ce personnage que par la lettre 75 de Grégoras. C'était un médecin. Grégoras l'appelle « disciple d'Esculape ». Calarchonte aimait à lire les ouvrages de Grégoras, mais il les conservait un peu trop longtemps. Grégoras lui écrit pour le prier de lui renvoyer le livre qu'il lui a prêté.

Michel Caloeidas.

Caloeidas nous est connu par plusieurs épistolographes byzantins du XIVe siècle. Michel Gabras lui adresse douze lettres[1]; Théodore Pédiasimos parle de lui dans l'une de ses lettres à Sophianos[2]; Grégoras, enfin, lui écrit deux lettres (let. 35 et 51).

Michel Caloeidas était sévaste et habitait Byzance. Il était assez puissant, car Gabras le prie de lui faire obtenir satisfaction dans différentes affaires (let. 88) et intervient notamment auprès de lui en faveur de son neveu (let. 157). Caloeidas était instruit. Théodore Pédiasimos loue, en termes malheureusement un peu vagues, son intelligence et ses connaissances. Michel Gabras lui envoie une lettre toute pleine de souvenirs d'Homère (let. 100) et lui adresse ses *Prières*, en le priant de lui dire ce qu'il en pense (let. 389). Enfin, d'après la lettre 35 de Grégoras, Caloeidas s'occupait d'astronomie. La lettre 51 montre qu'il s'intéressait aux travaux de Grégoras, car celui-ci lui parle des cours qu'il a ouverts et le renseigne sur les ouvrages qu'il a déjà composés.

Quand Caloeidas mourut-il? A-t-il écrit des ouvrages? Nous l'ignorons.

Calophéros.

C'est le destinataire de la lettre 100. C'est un simple billet de recommandation. Grégoras prie son correspondant de venir en aide à l'un de ses protégés. Qui était

aux études judaïques par un prêtre malveillant, et déféré pour ce motif devant les autorités ecclésiastiques. Miklos. et Müller, *Acta*, I, 174 sqq.

1. Cod. Marc. gr. 446.
2. *Th. Pediasimi...* éd. M. Treu, pp. 33-34. Cf. p. 59.

Calophéros? Nous l'ignorerons vraisemblablement toujours.

JEAN CANTACUZÈNE.

Grégoras fut l'ami intime de Cantacuzène. Il ne se brouilla avec lui qu'avec la querelle de l'Hésychasme, en 1351. Il lui écrivit de nombreuses lettres, mais nous n'en possédons que vingt-deux. Cantacuzène, dont le rôle dans l'histoire de Byzance au XIVe siècle est si grand, et dont la place dans la littérature byzantine est si importante, mérite une étude d'ensemble[1]. Il suffira d'indiquer ici brièvement ce que furent l'homme et l'écrivain, pour comprendre l'intérêt qui s'attache à la personne d'un des grands Basileis qui fut aussi l'un des grands écrivains de Byzance.

Cantacuzène appartenait à l'une des plus anciennes familles de Byzance[2]. Il fut rapidement élevé à la dignité de Grand Domestique par Andronic III, dont il était l'ami intime. Marié à la princesse Irène, fille d'Andronic Asan Protovestiaire et petite-fille de Jean Asan, roi de Bulgarie, Cantacuzène eut d'elle quatre fils : Mathieu, Manuel, Andronic, Thomas, et trois filles : Marie, Théodora, Hélène. De ses enfants, trois appartiennent à l'histoire de Byzance : Mathieu, qui fut co-empereur avec son père ; Manuel, qui devint Duc de Misthra (Sparte) et Hélène, qui épousa le Basileus Jean V Paléologue.

Andronic III voulut prendre Cantacuzène comme collègue. Celui-ci refusa. A sa mort, Andronic III le désigna comme Régent de l'empire et tuteur de ses enfants. Les événements contraignirent en partie Cantacuzène à se faire proclamer empereur, en 1341. Ce fut alors la guerre civile entre les Cantacuzénistes et les légitimistes, partisans de la veuve d'Andronic III, Anne Paléologue et de son fils, le jeune empereur Jean V Paléologue. La lutte ne prit fin qu'en 1347, année où Cantacuzène s'empara de Byzance.

Cantacuzène régna jusqu'en 1355. Il abdiqua alors et se retira au monastère de Manganes, près de Byzance, puis au mont Athos, où il prit le nom de Joasaph[3]. Là, dans le silence du cloître, il rédigea la plupart des ouvrages

1. L'ouvrage de V. Parisot, *Cantacuzène, homme d'Etat et historien* (Paris, 1845), si sérieux soit-il, a besoin d'être repris.
2. Du Cange, *Famil. Byz.*, p. 258 sqq.
3. Cant. IV, 59, 360. Cf. Ducas, II, 43

qu'il nous a laissés. Nous ignorons la date de sa mort. Il semble, toutefois, qu'il était encore vivant vers 1370.

Quel jugement porter sur le souverain? Cantacuzène fut-il un usurpateur? Est-il coupable d'avoir avancé la chute de Byzance, en faisant éclater la guerre civile, en la prolongeant, en se montrant trop complaisant envers les Turcs? Ces questions dépassent le cadre de cette étude. Il suffira de dire ici que Cantacuzène fut, sans conteste, l'un des plus grands empereurs de Byzance. De l'homme d'État il eut des qualités certaines : du bon sens, de l'habileté en matière de gouvernement. Admirable conducteur d'hommes, il était l'idole de ses troupes. Mais il manqua de fermeté dans ses décisions. Il temporisait trop. Esclave parfois de scrupules excessifs, le plus léger obstacle l'arrêtait ; il fit preuve d'une patience si grande qu'elle semble avoir été souvent de la faiblesse. Bon père, par ailleurs bon époux, ami dévoué et compatissant. D'une clémence, sinon désintéressée, du moins non douteuse, il pardonna plus d'une fois à ses ennemis mortels. Homme politique toutefois, il chercha à défendre plus ses intérêts que ceux de l'État. Il soutint ainsi les Palamites, moins par conviction que pour sauver sa couronne. Ce fut, en un mot, un souverain de haute valeur, qui aurait pu être l'un des plus grands souverains de Byzance, s'il avait vécu à une époque plus favorable.

Cantacuzène est aussi l'un des meilleurs écrivains byzantins. Son œuvre est encore en partie inédite. Elle est très variée. Histoire, philosophie, théologie y sont représentées.

L'ouvrage le plus connu de Cantacuzène est son *Histoire*[1]. Elle donne en quatre livres le récit des événements de 1320 à 1362. Cantacuzène est avec Grégoras le seul qui nous ait transmis l'histoire des événements de cette période. Ils se complètent l'un l'autre.

L'*Histoire* de Cantacuzène ressemble à vrai dire plutôt à des Mémoires qu'à une Histoire. Elle est loin, en effet, d'être un exposé impartial des faits. Comme tout historien, Cantacuzène déclare bien, dans son Introduction[2], qu'il s'exprimera sans haine, sans partialité. En réalité, Cantacuzène, qui rapporte des événements où il joua le principal rôle, les présente sous l'aspect qui lui est le plus favorable. Son *Histoire* est une apologie et, à cet égard, elle

1. Éd. Schopen, Bonn, I-III. 1828-1832.
2. Préface, p. 10, Lettre de Christodoulos (Cantacuzène) à Nil (Cavasilas).

rappelle les *Commentaires* de César. Cantacuzène veut prouver avant tout qu'il n'est pas sorti de la légalité en se faisant proclamer Basileus[1], qu'il a abdiqué volontairement, qu'il a persuadé son fils Mathieu d'en faire autant[2], et qu'il ne saurait être tenu pour responsable de la situation critique de l'empire[3]. Aussi passe-t-il aisément sous silence les faits qui infirment sa thèse, et insiste-t-il au contraire sur ceux qui lui permettent de se montrer en beauté aux yeux de la postérité. Est-ce à dire que, contrairement à sa profession d'impartialité, Cantacuzène ait été ennemi de la vérité? Peut-être pas ; mais son œuvre tend à induire en erreur le lecteur, et celui-ci ressent, plus d'une fois, une impression de malaise et de gêne.

Par contre, au point de vue de la forme, l'*Histoire* de Cantacuzène est l'une des œuvres les meilleures du XIVe siècle byzantin, et même de la littérature byzantine. Le style en est pur et simple. Cinnamos seul l'emporte peut-être, à cet égard, sur Cantacuzène. Au contraire de Grégoras, par exemple, Cantacuzène n'offre pas cette imitation indiscrète de Platon, de Libanius et de Lucien. Quels furent les maîtres de Cantacuzène pour le style? Les Attiques certainement et, si surprenante que puisse paraître tout d'abord la chose, César, dont il imite jusqu'aux procédés de style et d'exposition.

Quant à la composition, elle est chez lui presque parfaite. Cantacuzène a ces qualités grecques par excellence : la mesure et le sens des proportions harmonieuses. Son *Histoire* est divisée en quatre livres, à peu près d'égale étendue. Son sujet est un. Le Ier livre présente Cantacuzène favori d'Andronic III (1320-1328) ; le IIe, Cantacuzène Premier Ministre et conseiller intime d'Andronic III (1328-1341) ; le IIIe, Cantacuzène prétendant au trône (1341-1347) et le IVe, Cantacuzène co-empereur (1347-1355). L'exposition est brève, lumineuse, méthodique. Pas de longues digressions comme chez Grégoras : Cantacuzène sait et dit seulement ce qu'il veut dire.

Les autres ouvrages de Cantacuzène sont moins connus. Ils sont, en grande partie, inédits. Sa *Paraphrase des cinq premiers livres de l'Éthique à Nicomaque*, contenue dans le cod. Monac. gr. 77 et le cod. British Museum

1. Cf. surtout, III, 83, IV, 39.
2. IV, 42, 308-309 et 48.
3. III, 17-22.

Addit. Ms. 19860, mériterait d'être publiée. On y retrouve la précision et la clarté qui distinguent son *Histoire*.

L'œuvre théologique est plus importante ; elle est tout aussi peu connue. Elle est formée de deux séries d'ouvrages. Les uns ont trait à la Querelle de l'Hésychasme, les autres sont dirigés contre les Juifs et contre les Musulmans.

A la première catégorie appartiennent les ouvrages suivants : la *correspondence avec le Patriarche latin de Constantinople, Paul*, où Cantacuzène expose les hérésies de Barlaam et d'Akindynos, et où il essaye de justifier le Palamisme[1]. La réfutation d'Isaac Argyros, « *sur les énergies divines du Saint-Esprit, que les hétérodoxes prétendent être créées*[2] » ; la *réfutation de Prochoros Cydonès*, sur la Lumière du Mont Thabor[3], toutes œuvres inédites, et que Cantacuzène écrivit lorsqu'il était moine.

A la deuxième catégorie appartiennent l'apologie du christianisme *contre un Mahométan* et les *neuf Dialogues contre les Juifs*. Ce dernier ouvrage est encore inédit[4]. Le traité contre les Mahométans a été publié depuis longtemps ; il est reproduit dans la *Patrologie grecque* de Migne[5]. L'ouvrage est divisé en deux parties, comprenant quatre chapitres chacune. Cancatuzène présente d'abord une défense du christianisme et il termine en montrant les contradictions et les absurdités du Coran. Il n'était pas, du reste, le premier à traiter ce sujet. Bien avant lui, Jean Damascène, Théodore d'Abucara, et, à la fin du XIIIe siècle, vers 1298, Thaddée de Péluse avaient, eux aussi, composé des traités destinés à montrer la supériorité de la religion chrétienne sur l'islamisme. Quelques années plus tard, Manuel Paléologue devait reprendre le même sujet dans ses « *Dialogues avec un Musulman* », en vingt-six entretiens. Ces ouvrages théologiques de Cantacuzène, encore inédits, mériteraient d'être connus. En 1914, Dräseke demandait déjà combien de temps on attendrait encore leur publication[6].

Telle est l'œuvre de Cantacuzène. Fait à noter. Nous

1. Cod. Par. gr. 1242, f. 71-120.
2. Cod. Athous 4508, 739-741.
3. Cod. Hierosol. gr. 130, 39-201.
4. Cod. Par. gr. 1242, f. 293-437.
5. *P. G.*, 154, coll. 372-692.
6. J. Dräseke *Kaiser Kantakuzenos' Geschichtswerk. N. Jahrb. f. d. kl. Altert.* Bd 33 (1914), 506.

n'avons, semble-t-il, aucune lettre de lui. Il en écrivit certainement. Nous possédons les lettres que lui adressèrent Nicéphore Chumnos[1], Théodore d'Hyrtakè[2], Démétrios Cydonès[3], Michel Gabras[4], sans compter celles que lui écrivit Grégoras. Cantacuzène répondit certainement à beaucoup d'entre elles[5]. Que sont devenues ces lettres? Ses partisans, lui-même, les détruisirent-ils? Leur perte est, en tout cas, regrettable. Elles nous auraient peut-être mieux fait connaître la personne de Cantacuzène, qui reste à certains égards un peu énigmatique.

Les lettres de Grégoras à Cantacuzène sont toutes antérieures à 1345 ; elles datent de l'époque où Grégoras était très lié avec Cantacuzène. Ces lettres nous renseignent peu sur ce dernier. Ce sont des lettres de compliments (let. 22, 24, 39, 40, 41, 76, 77, 83, 147) ou de recommandation (let. 18, 54, 55, 56, 78, 79, 81, 82, 85, 146) qui montrent surtout l'affection profonde que Grégoras eut pour Cantacuzène. La lettre 80 fait voir que celui-ci avait été très affecté à la fausse nouvelle de la mort de Grégoras ; la lettre 23 accompagne l'envoi du *Commentaire des Songes* de Synésios, que Grégoras offre à son ami ; la lettre 84 célèbre particulièrement en Cantacuzène le grand capitaine.

MANUEL CANTACUZÈNE.

Le vie de Manuel Cantacuzène est moins connue que celle de son frère, Mathieu, correspondant lui aussi de Grégoras. Manuel était le second des fils de Jean Cantacuzène. Il naquit vers 1320. Son nom apparaît pour la première fois dans l'histoire, en 1342. Manuel aide alors son père dans sa tentative sur Berrhoè (Verria)[6]. Cette même année, Cantacuzène, qui recherchait l'alliance d'Étienne Douchan, tsar de Serbie, était contraint, pour l'obtenir, de fiancer Manuel avec la fille de Libère,

1. Boissonade, *An. gr. nova*, *let.* 129.
2. *Not. et Ext.*, t. VI. Lett. 54 et 55.
3. Jorio. *L'epistolario di Demetrio Cidone.* St. Ital. di Filol. cl. (1897), 257-286. Indication des lettres de Démétrios Cydonès. Let. 1 à 8 et 79 à 82.
4. Cod. Marc. gr. 446, 8 lettres : 345, 365, 367, 382, 395, 403, 413, 447.
5. Gabras le remercie notamment des lettres qu'il lui a envoyées. (*Let.* 395).
6. Ville de la Macédoine, à gauche sur l'Haliacmon, d'une grande importance militaire. Grég. XII, 16 et Cant. III, 32.

seigneur serbe très puissant auprès de Douchan, et qui avait contribué beaucoup à le lui rendre favorable[1]. Cependant, Manuel était gouverneur de Berrhoè, en 1346[2], mais il en était chassé, en 1347, par Douchan. Pour le dédommager, Cantacuzène nomma Manuel Despote[3].

Manuel revint vraisemblablement à Byzance, d'où, en 1348, il attaqua les Gênois, qui bloquaient la capitale et l'affamaient[4]. L'année suivante, en 1349, Cantacuzène envoya Manuel dans le Péloponnèse, le chargea du gouvernement de cette province et le fit Duc de Misthra[5]. Manuel le resta jusqu'à sa mort. Il consentit à recevoir à sa cour, en 1357, son frère, après l'abdication de celui-ci[6].

Cantacuzène nous renseigne lui-même sur le gouvernement de Manuel en Morée et il montre que la restauration de la puissance byzantine sur ce pays est l'œuvre de son fils[7]. En 1349, le Péloponnèse était ravagé par les flottes turques et par les rivalités des Latins, sujets du prince d'Achaïe. Manuel réussit à conclure des accords avec les seconds et à battre les premiers[8]. Les villes se repeuplèrent, les terres furent cultivées ; une ère nouvelle de prospérité semblait s'ouvrir pour la Morée[9]. De cette époque date vraisemblablement la lettre que Démétrios Cydonès écrivit à Manuel et où il le félicite d'avoir pacifié et fortifié cette province[10].

La paix rétablie par Manuel ne dura pas longtemps. Il eut à lutter contre la révolte des princes moréens, impatients de secouer son pouvoir. Un certain Lampoudis réussit à soulever le Péloponnèse[11]. Mais le Despote, avec 300 cavaliers et quelques mercenaires arcadiens le soumit facilement. Il fallut cependant un certain temps à Manuel avant de rétablir la paix complète[12].

La reprise des hostilités entre Jean V Paléologue et Jean Cantacuzène eut, vers 1352, son contre-coup en

1. Grég. *Hist.*, XIII, 3. Cant. IV, 48.
2. Grég. *Id.*, XVI, 1 et Cant. IV, 4.
3. Grég. XVI, 1 et Cant. IV, 5.
4. Cant. IV, 11 et Grég. *Hist.*, XIX, 2 et 3.
5. De Sparte, Cant. IV, 13.
6. Cant. IV, 49.
7. Cant. IV, 13.
8. Cant. IV, *id.*
9. Cant. IV, 13.
10. Boisson. *An. Gr. nova*, 294-295.
11. Cant. IV, 13.
12. *Id.*, *id.*

Morée. Les Péloponnésiens, travaillés par les emissaires de Jean V, se soulevèrent. Mais Manuel rétablit l'ordre rapidement[1]. Il eut encore à lutter contre les Latins, mais ceux-ci finirent par accepter sa domination, et l'aidèrent même à lutter contre les Turcs et à assurer la paix à l'intérieur de la province[2].

Le rapide tableau que Cantacuzène trace de la politique de son fils est certainement exagéré. Toutefois, il est un fait certain : Manuel réussit à fonder dans la péninsule une province plus grande que l'ancienne province grecque de Misthra ; son mérite est d'y être parvenu avec une poignée d'hommes. Nous ne savons rien des dernières années de la vie de Manuel. Il semble avoir reconnu la suzeraineté de Jean V. Un passage curieux de la *Correspondance* des Papes[3] semblerait indiquer qu'il songea peut-être à se rapprocher de Rome. Grégoire XI le félicite, en effet, de ses bonnes intentions envers les Latins. Manuel mourut, semble-t-il, le jour de Pâques 1380[4].

Manuel Cantacuzène semble n'avoir rien écrit. Il n'appartient pas à l'Histoire de la littérature byzantine, comme son frère Mathieu. On retrouve son nom parmi ceux des correspondants de Démétrios Cydonès et parmi ceux de Grégoras. Celui-ci a l'air d'avoir eu plus de plaisir à correspondre avec lui qu'avec Mathieu. Grégoras envoie à Manuel deux lettres : la lettre 153, où il lui promet de lui écrire, malgré la distance qui les sépare, et la lettre 154 où il lui annonce l'envoi de ses ouvrages. Ces lettres datent de l'époque où Manuel était Despote, mais elles nous apprennent peu de choses sur lui.

Mathieu Cantacuzène.

Mathieu Cantacuzène était le fils aîné de Cantacuzène. Grégoras lui adresse la lettre 152, où il le félicite de ses succès remportés en Thrace, en 1348, vraisemblablement. Démétrios Cydonès lui écrit une lettre[5] banale et Nicolas Cavasilas écrit sur lui un *Éloge* très oratoire[6]. Mathieu

1. Cant. IV, 13.
2. *Id.*, *id.*
3. *Epp. Secr.*, IV, 70.
4. Du Cange, *Famil. Byz.*, p. 261.
5. Boisson. *An. Gr. Nova*, let. 13.
6. M. Jugie, *L'éloge de Mathieu Cantacuzène par Nicolas Cabasilas* Échos d'Orient, 13 (1910), 338-343.

nous est surtout connu par l'histoire de son père : source précieuse, mais partiale.

Mathieu Cantacuzène naquit vers la fin du XIII[e] siècle. En 1340, Andronic III le maria avec Irène Paléologue, fille du Despote Démétrius Paléologue[1]. En 1341, Mathieu aida efficacement son père dans sa lutte contre Apocaucos[2], et, en 1342, dans sa tentative sur Berrhoè[3]. Cette même année, Mathieu était remis comme otage, en garantie du traité d'alliance que Cantacuzène signait avec le tsar de Serbie, Étienne Douchan[4]. Quatre ans plus tard, en 1346, Cantacuzène se faisait couronner empereur à Didymotique. Malgré les services éminents que lui avait rendus Mathieu, malgré les instances de ses officiers, Cantacuzène refusa de se donner pour successeur Mathieu[5]. Mais, en 1347, pour le récompenser de l'aide qu'il lui avait prêtée contre Douchan, Cantacuzène, sans donner à Mathieu un titre particulier, lui assigna un rang qui le mettait immédiatement au-dessous des Basileis et au-dessus des Despotes[6]. Vers la même époque, les ennemis de Cantacuzène pressaient Mathieu de se tailler un état indépendant[7]. Il céda, et il s'empara, entre autres, de Didymotique et d'Andrinople. Mais, pour sauvegarder les apparences, il fit savoir à son père qu'il n'occupait ces places qu'en son nom et au nom de Jean V Paléologue. Cantacuzène composa avec lui, en lui donnant en apanage une partie de la Thrace[8].

L'union rétablie entre le père et le fils, Mathieu reprit la lutte contre les Turcs, et remporta sur eux plusieurs victoires[9]. C'est de cette époque (1348) que date la lettre que Grégoras lui envoie. Sur ces entrefaites, les intrigues de Jean V pour le détrôner amenèrent Cantacuzène à faire couronner co-empereur Mathieu, en 1354[10]. Celui-ci ne devait pas le rester longtemps. En 1355, Jean V pénétrait à Byzance et contraignait Cantacuzène à abdiquer[11]. Par un accord spécial, Mathieu conservait jusqu'à sa

1. Cant. II, 38.
2. Cant. III, 26 et Grég. *Hist.*, XII, 12 et 16.
3. Cant. IV, 4 et Grég. *Hist.*, XVI, 1.
4. Cant. IV, 48 et Grég. *Hist.*, XIII, 3.
5. Cant. III, 92.
6. Cant. IV, 5 et Grég. *Hist.*, XVI, 1.
7. Cant. IV, 7 et Grég. *Hist.*, XVI, 2.
8. Grég. *Hist.*, XVI, 4.
9. Cant. IV, 10.
10. Grég. *Hist.* XXVIII, 19 et Cant. IV, 37.
11. Cant. IV, 40.

mort les insignes du pouvoir impérial et gardait, entre autres, Andrinople[1]. Mais, dès 1356, l'accord était dénoncé; Jean V marchait contre Mathieu et l'obligeait à signer une convention[2], par laquelle celui-ci conservait son titre de Basileus, mais remettait à Jean V les places de la Thrace et se retirait en Morée, gouvernée alors par Manuel Cantacuzène, à qui on donnait en échange Lemnos et une rente de dix mille pièces d'or[3]. Mais l'accord ne put se faire; la guerre reprit entre Jean V et Mathieu. Finalement, celui-ci fut livré, en 1358, par le voïvode serbe Voïcnas[4], à Jean V. Mathieu fut emprisonné à Lesbos[5]. Rendu à la liberté, peu après, sur les instances de son père, il abdiqua[6] et se rendit auprès de son frère Manuel, en Morée, où celui-ci voulut bien le recevoir[7]. Il n'y resta pas, du reste, jusqu'à la fin de sa vie, et se retira dans un monastère de l'Athos. Nous ignorons quand il mourut.

Mathieu Cantacuzène appartient à l'histoire de la littérature byzantine comme théologien et comme philosophe.

Nous possédons de lui un *Commentaire du Cantique des Cantiques*, conservé en de nombreux manuscrits. C'est une collection de scholies, de nature allégorique et mystique, comme la plupart des commentaires de ce genre. Mathieu écrivit aussi un *Commentaire du livre de la Sagesse* de Salomon, transmis par le cod. Taur. gr. 181.

Son œuvre profane relève de la philosophie. Elle est formée de deux ouvrages, tous deux dédiés à sa fille Théodora. Le premier traite de l'utilité de la science, le second des trois facultés de l'âme[8]. Ils manquent l'un et l'autre d'originalité. Mathieu veut prouver à sa fille que tous les hommes ont intérêt à apprendre le plus de choses possible, car la science constitue la seule et véritable richesse. Par l'étude, sa fille élèvera son âme et la purifiera. Plus elle étudiera, il est vrai, plus elle s'apercevra qu'elle ignore de choses. Mais qu'elle ne se désole

1. Cant. *Id.*, et Grég. XXIX, 29 et 38.
2. Cant. IV, 42.
3. Cant. *Id.*
4. Cant. IV, 45 et Grég. *Hist.*, XXXVII, 65-70.
5. Grég. *Hist.*, XXXVII, 70.
6. Cant. IV, 49.
7. Cant. *id.*
8. Ed. J. Sakkelion, Παρνασσός, II (1888), 264-284.

pas : la science est la connaissance de ses propres ignorances.

Le second ouvrage est plus philosophique. Mathieu s'y montre néoplatonicien dans son étude de l'âme, et platonicien dans celle des passions.

L'œuvre de Mathieu est donc maigre et peu originale. Ce n'est pas elle, du reste, qui lui assure la place qu'il occupe dans l'histoire du XIVe siècle byzantin.

CARBONÈS.

Carbonès ne nous est connu que par la lettre 86 de Grégoras[1], qui donne peu de renseignements sur lui. Carbonès tient ou dirige une espèce de maison d'éducation, où Grégoras le prie de recevoir momentanément un jeune homme dont il s'occupe.

Le correspondant de Grégoras est-il le même que celui de Michel Gabras, Carbounè, à qui celui-ci écrit deux lettres[2]? On ne peut se prononcer.

DÉMÉTRIOS CAVASILAS.

Démétrios Cavasilas semble avoir été un personnage assez important. Grégoras lui écrit trois lettres. Nicéphore Chumnos lui en adresse une[3], Démétrios Cydonès également une[4] et Michel Gabras deux[5]. Malgré tout, nous connaissons peu Démétrios Cavasilas.

Il était vraisemblablement secrétaire impérial[6]. Il dut, toutefois, occuper à la cour une fonction plus importante, qui lui permettait d'approcher aisément le Basileus, comme le laisse deviner la lettre 8 de Grégoras et la lettre 326 de Michel Gabras. Cavasilas était sinon savant, du moins très instruit. Grégoras lui demande son sentiment sur ses ouvrages. Les lettres 7 et 155 qu'il lui adresse, sont parmi les plus importantes que nous ayons, car

1. Le Cod . Par. gr. 3040 écrit par erreur : Cargonè.
2. Cod. Marc. gr. 446, lett. 188 et 188 *b*.
3. Boisson. *An. Gr. nova*, p. 167.
4. Archiviste.
5. Cf. Jorio. *L'epistolario di Demetrio di Cidone*. St. Ital. di Filol. cl. 1896.
6. Cod. Marc. gr. 446, lett. 307 et 326.
7. N. Chumnos, lettre citée.

Grégoras y donne des renseignements précieux sur ses ouvrages. Par ailleurs, celui-ci lui envoie son opuscule *sur la date de Pâques*[1], et Michel Gabras son *Éloge d'Andronic II*[2].

Ces faits semblent indiquer que Cavasilas était assez instruit. Grégoras cultiva avec soin son amitié. Cavasilas resta-t-il toujours fidèle à Grégoras? Il ne semble pas. Dans la Querelle de l'Hésychasme, Cavasilas avait d'abord soutenu Grégoras, comme le montre la lettre 155 où celui-ci confie à Cavasilas les persécutions dont il est l'objet. Mais Cavasilas se rallia au Palamisme. C'est avec lui, en effet, et non avec Nicolas Cavasilas, que Grégoras discuta longuement sur la Lumière Thaborique[3]. Or, Cavasilas était député par les Palamites pour gagner Grégoras à leur cause. Celui-ci préféra sacrifier une amitié de longue date à son devoir de bon orthodoxe. Nous ne savons rien de plus sur Démétrios Cavasilas.

Le Chartophylax[4].

La lettre 87 de Grégoras, écrite à ce personnage, ne permet pas de l'identifier, C'est un simple billet de recommandation. Grégoras semble connaître le Chartophylax depuis longtemps, mais il ne s'adresse à lui que dans des circonstances importantes.

Jean Chrysoloras.

Jean Chrysoloras ne nous est connu que par la lettre 33 de Grégoras. C'était, vraisemblablement, l'un de ses disciples, qui suivit ses cours d'astronomie. Grégoras lui donne, dans sa lettre, des renseignements sur sa lutte contre les sophistes et lui annonce une éclipse de soleil pour 1331.

Nicéphore Chumnos.

Nicéphore Chumnos naquit dans la seconde moitié du xiiie siècle. Nous savons peu de choses sur sa vie. Il vécut à Thessalonique où il avait des propriétés[1], qui

1. Cod. Upsal. gr. 28, ff. 164-169.
2. *Let.* 307.
3. Grég. *Hist.*, XXII, 4, XXIII, XXIV, 2.
4. Boissonnade, *An. gr. nova*, *let.* 24, p. 29.

lui furent confisquées par un gouverneur peu scrupuleux[1]. Mais il passa la plus grande partie de son existence à Byzance même. C'était le disciple et l'ami de Georges de Chypre. Il fut lié aussi avec Théodore Métochite, avec Maxime Planude qui lui envoie une lettre[2], avec Nicéphore Callixte Xanthopoulos, avec Michel Gabras qui lui écrit quatre lettres[3], avec Grégoras. Sous Andronic II, Chumnos fut élevé à la dignité de Chancelier. (ὁ ἐπὶ τοῦ κανικλείου). C'est de cette époque que date la lettre que lui écrivit Grégoras[4]. Le mariage de la fille de Chumnos, Irène, avec le despote Jean Paléologue, fils d'Andronic II, l'apparenta à la famille des Basileis. Il en conçut un vif orgueil. A en juger par sa correspondance, Chumnos eut de nombreux ennemis[5], entre autres un certain Francopoulos[6], contre lequel il implore l'aide même d'Andronic II. Vers 1320, il se retira de la cour et se fit moine sous le nom de Nathanael. Il mourut le 18 janvier 1327[7].

Nicéphore Chumnos est l'un des écrivains les plus connus du XIVe siècle byzantin. Son nom est lié à l'histoire de la Renaissance occidentale. Son œuvre est ample et variée. Théologie, philosophie, rhétorique, épistolographie y sont représentées. Chumnos a beaucoup étudié, et si l'on en croit l'une de ses lettres[8], il se serait adonné à l'étude surtout pour échapper à ses ennuis.

Comme presque tous ses contemporains lettrés, Chumnos cultiva la théologie. Son traité *sur la Dormition de la Vierge* est connu[9]. Il en est de même des opuscules suivants : *Sur la demande faite par Élisée pour obtenir le don de seconde vue d'Élie, et sur certaines difficultés, tirées de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament avec leurs solutions*[10], la lettre à Théolepte de Philadelphie sur le miracle de Cana[11], et un traité ascétique sans

1. *Id.*, *id.*, *id.*
2. *M. Planudis epistulae*, ed. M. Treu, *Let.* 6.
3. Cod. Marc. gr. 446, lett. 97, 98, 103, 109.
4. Elle nous renseigne surtout sur son *oraison funèbre de Théolepte.*
5. Lett. 21 à 23, 35-29, 56, 102-105.
6. Lett. 21, 22, 23.
7. D'après une notice du cod. Ambros. C, 71 suppl. Cf. E. Martini, « *Spigolature byzantine. I. Versi inediti di Niceforo Chumno.* Nota letta all' Academia di archeologia, lettere e belle arti della Societa Reale di Napoli », 1900.
8. *Au Logothète du Génicos.* Boiss. *An. Gr.*, III, 407-408.
9. Migne, *P. G.*, 150, col. 1497 sqq.
10. Boisson. *An. Gr.*, V, 245-246.
11. *Id.*, *id.*, 240-245.

titre[1]. Par contre, son ouvrage *sur la Transfiguration de Notre Seigneur Dieu et Sauveur Jésus-Christ* semble être inédit[2]. Ce n'est pas, du reste, à son œuvre théologique que Chumnos doit sa place dans l'histoire de la littérature byzantine, mais à son œuvre philosophique et à son œuvre oratoire.

En philosophie, Chumnos est Aristotélicien, dans le grand débat qui met alors aux prises les partisans de Platon et ceux d'Aristote. Chumnos est l'un des plus ardents et des plus habiles défenseurs du Stagyrite. Il a lu et relu ses œuvres et il les fait connaître à ses amis[3]. Son traité *sur la matière, qui ne préexiste pas aux corps et sur les idées qui n'existent pas en dehors d'eux mais avec eux*[4], où il tente de ruiner les théories platoniciennes[5], son ouvrage *sur l'âme sensitive et végétative*, qui est une réfutation de Plotin[6], et ses écrits encore inédits : *sur les corps premiers et simples*[7], *sur la nature du monde*[8], montrent en lui le disciple d'Aristote. A ce titre, Chumnos combattit Théodore Métochite, Platonicien, ou plutôt néoplatonicien. Contre lui, Chumnos rédigea son traité *sur la valeur et sur l'efficacité de l'éloquence*[9]. Toutefois, son admiration pour Aristote ne le rendait pas aveugle ; il savait reconnaître en Platon l'un des plus grands philosophes de tous les temps, et il le défendait avec chaleur contre les sophistes, qui ne le comprenaient pas. Témoin, son pamphlet « *contre ceux qui ne s'expliquent pas qu'on critique des rhéteurs, dont l'élocution est obscure et gauche, et qui, en astronomie, sont en contradiction avec Platon*[10]. »

A l'œuvre philosophique de Chumnos, peuvent être rattachés les opuscules qui traitent de problèmes de physique, alors fort à la mode. Comme Grégoras, Chumnos étudia la grave question de savoir « *comment l'air qui est froid par essence, devient chaud avec le mouvement* », et, à cette occasion, « *comment se forme la grêle; quelle*

1. *Id.*, *id.*, 297-313.
2. Cod. Par. gr. 2105, ff. 100-113.
3. Let. 75, *à la femme du du Protovestiaire.*
4. Boisson. *An. gr nova*, 191-201.
5. Let. 37 *à Métochite*, et 42 *à Cyprien, prince des Philosophes.*
6. Migne, *P. G*, 150, coll. 1403-1438.
7. Cod. Par. gr. 2105, ff. 13-17.
8. *Id.*, ff. 1-13.
9. Boisson. *An. Gr.*, III, 356-364.
10. *Id.*, *id.*, 365-391.

est la nature des vents, leur propagation, leur mouvement[1] ». Cette question lui parut si digne d'intérêt qu'il écrivit un second opuscule : « *Réfutation des théories des philosophes anciens sur la même question*[2] ». Il tenait ces travaux en si haute estime qu'il en envoya un exemplaire à son fils, le Parakimomène Jean Chumnos[3], à Métochites[4] et à Phacrasès[5]. Enfin, Chumnos étudia le problème suivant : « *Il n'est pas impossible, même d'après les lois de la physique, que l'eau existe dans le ciel*[6] », et celui-ci, où l'on retrouve exposée la théorie médiévale du géocentrisme : « *La terre est au centre (de l'univers) et il n'y a rien au-dessus d'elle.* »

Les ouvrages de rhétorique de Chumnos forment la partie la plus importante de son œuvre. Ce n'est pas à dire que Chumnos soit exclusivement un rhéteur, mais le rhéteur l'emporte chez lui sur le philosophe. Élève de Georges de Chypre, qui se montra si maniéré dans ses panégyriques, Chumnos prend son maître pour modèle, et il en imite jusqu'aux images et aux expressions. Il se réclame aussi d'Isocrate, et surtout d'Aelius Aristide.

Et cependant, son traité « *sur la valeur et l'efficacité de l'éloquence* » contraste singulièrement avec son œuvre de rhétorique. Sous une forme concise, simple et précise, Chumnos y expose les principes de l'art d'écrire : sobriété, précision, simplicité, L'imitation des Anciens est naturellement recommandée, mais Chumnos entend par là aussi bien les écrivains attiques que les Pères de l'Église des premiers siècles, comme Grégoire de Nazianze[7] : principe funeste, qui étouffa souvent toute originalité chez un auteur, incapable de secouer le joug de la tradition. L'œuvre de Chumnos en est, du reste, un exemple probant.

Ses ouvrages oratoires manquent, en effet, d'originalité et sont trop souvent froids et ternes, car Chumnos redoute de prendre des libertés avec les préceptes de l'École. Tel est son *Éloge d'Andronic II Paléologue*[8]. Les allusions historiques sont noyées dans une vaine et

1. *Id.*, *id.*, 392-397. Cf. Grégoras : cod. Neapol. Miscel. XXII.
2. *Id.*, *id.*, 398-406.
3. Let. 41 et let. 4 à
4. Let. 40.
5. Let. 9.
6. Cod. Par. gr. 2105, ff. 79v-91v.
7. Cod. Par. ff. 17-22.
8. Boisson., *An. Gr.*, II, 1-54.

creuse rhétorique. Andronic II a toutes les qualités : bravoure, science, sagesse, justice, douceur. Même remarque pour la « *Consolation à sa fille la Basilissa à propos de son veuvage*[1] », et pour sa Harangue « *à l'autocrator sur la mort de son fils le despote*[2] », l' « orgueil de sa vie », Jean Paléologue, décédé en 1309; même remarque encore pour l'Oraison funèbre de Théolepte de Philadelphie[3], où, du reste, oublieux de son sujet, Chumnos polémique longuement contre les Latins, à propos de la question de la procession du Saint-Esprit. Sa « *Consolation à un ami frappé par le malheur*[4] » (il avait perdu ses deux enfants) est plus sobre ; peut-être même est-elle un peu sèche ; mais elle est exempte de ce faux pathos si fréquent dans ses autres œuvres, et qui fait douter de la sincérité des sentiments. On peut rapprocher de ce dernier ouvrage, le discours, sous forme de conseils, adressé « *aux Thessaloniciens pour les engager à pratiquer la justice*[5] ». Ce long Logos fut inspiré vraisemblablement par les mêmes événements qui amenèrent un autre de ses contemporains, Thomas Magistros, à composer un discours sur le même sujet[6]. On y voit les Thessaloniciens divisés, sinon par la guerre civile, comme ils le furent en 1346, du moins par des discordes intestines. L'ouvrage est écrit sous la forme d'un mandement de pasteur à ses fidèles. Ainsi avait déjà procédé Caméniates dans son logos « *sur la conquête de Thessalonique* », en 904. Chumnos commence par une longue description, un peu trop oratoire de Thessalonique. Il y montre une sincère admiration pour la grande métropole intellectuelle du continent. Il faut le voir s'étonner de la densité de population de cette cité commerçante et riche[7], il faut l'entendre célébrer le goût des Thessaloniciens pour les études. Il ne tarit pas d'éloges sur cette secte des Abramites, sorte de confrérie pieuse, formée de moines et de laïcs, qui avaient pour but d'étudier la théologie et de soulager les miséreux[8]. Il y a dans cet opuscule et dans l'appel émouvant que Chumnos adresse aux Thessaloniciens en faveur de la concorde, un accent de sincérité

1. Boisson, I, *An. Gr.*, 293-305.
2. *Id.*, *id.*, I, 306-312.
3. *Id.*, *id.*, V, 183-239.
4. Boisson. *An. Gr.*, V, 289-296.
5. *Id.*, *id.*, II, 137-187.
6. Cf. notice sur Thomas Magistros.
7. Boisson. *An. Gr.*, II, 143.
8. *Id.*, *id.*, 146-147.

indiscutable, qui rachète bien des pages un peu trop creuses et trop clinquantes.

On peut rattacher à l'œuvre oratoire de Chumnos, une série d'Actes officiels, qu'il rédigea, lorsqu'il était Chancelier. Ce sont d'abord deux *Décrets* d'Andronic II : l'un « contre ceux qui commettent des injustices[1] », l'autre « sur la grande et suprême fête de l'Assomption » et quatre *chysobulles* : le premier assignant à la Basilissa certains domaines[2], le second envoyé « au très noble tsar des Serbes[3] », lui notifiant le don d'un terrain, exempté d'impôts, pour élever un oratoire, à côté du monastère de Chilandari ; le troisième visant une querelle entre moines[4] ; le quatrième réunissant en un seul monastère ceux de Galésios et de la Sainte-Résurrection, et les plaçant sous la direction d'un même higoumène[5]. La rhétorique est largement représentée dans ces opuscules ; toutefois, les renseignements historiques intéressants n'y manquent pas.

Il faut mettre à part le testament de Chumnos et ses pamphlets. Le *testament*[6] montre en lui un père prévoyant et un époux modèle. Conseils pratiques et conseils moraux y sont nombreux. Chumnos répartit sa fortune, suivant ses préférences, entre ses quatre fils et ses deux filles, après avoir exprimé à sa femme, dont il fait son exécuteur testamentaire, toute sa reconnaissance et toute son affection[7]. On y apprend que son fils aîné, Jean, était son préféré[8] et que le troisième fils avait mal tourné[9]. Chumnos ne le déshérite pas, du reste, et lui assure de quoi vivre.

Des pamphlets l'un est assez intéressant. C'est celui qui est intitulé : « *Contre Niphon*, qui fut en tout un très mauvais patriarche, accusation portée devant le Saint-Synode, par l'évêque de Nicomédie et par celui de Mitylène[10]. » Malgré des longueurs, l'ouvrage a du mouvement. L'indignation anime le style : témoins le passage où Chumnos accuse Niphon de vol de statues[11] et de préva-

1. *Id., id.*, 85-106, et 107-136.
2. Boisson. *An. Gr.*, II, 57-62.
3. *Id., id.*, 63-69.
4. *Id., id.*, 70-76.
5. *Id., id.*, 77-84.
6. *Id.*, V, 314-350.
7. Boisson. *An. Gr.*, II, 330-331.
8. *Id.*, 338-341.
9. *Id.*, 343-347.
10. *Id.*, V, 255-283.
11. *Id.*, 268-270.

rication[1] et celui où il raconte comment il fit arrêter le fils d'un prêtre et ne le voulut relâcher que contre une bonne somme d'argent[2]. Le plus piquant est que Chumnos avait salué Niphon, en termes fort élogieux, au moment où celui-ci monta sur le trône patriarcal[3]. Quant au second pamphlet intitulé : « *A certains de ses amis, pour les prier de ne pas s'indigner en voyant des ignorants atteindre parfois la gloire littéraire*[4] », c'est une violente diatribe, courte mais bien menée, contre les sophistes, si nombreux alors[5].

Chumnos a laissé, par ailleurs, une importante *Correspondance*. Elle ne comprend pas moins de 172 lettres[6]. Chumnos fut, en effet, en relations épistolaires avec presque toutes les personnalités politiques, religieuses et littéraires de son époque. On retrouve, parmi les noms de ses correspondants, un certain nombre de ceux de Grégoras : Jean Cantacuzène, alors Grand Domestique, Alexios Apocaucos, Nicéphore Callixte Xanthopoulos, l'historien et son frère, Théodore, le Philosophe Joseph, Michel Gabras, Démétrios Cavasilas. Cette correspondance est assez riche en renseignements sur Chumnos même. Elle nous renseigne sur sa vie, sur ses malheurs, sur les difficultés qu'il rencontra pour travailler ; elle nous livre des indications précieuses sur certains de ses ouvrages. Les lieux communs n'y font cependant pas défaut, mais ils étaient inévitables, car ils étaient recommandés par les théoriciens de l'art épistolaire. Ces lettres sont écrites avec un grand soin. L'expression est parfois heureuse, et certaines pointes assez bien venues. Chumnos recueillit lui-même ses lettres ; il les dédia à son fils Jean, et les classa même en lettres « laconiques » et lettres « attiques[7] ». Elles sont disposées, à quelques exceptions près, dans l'ordre chronologique.

Enfin, Chumnos s'est exercé dans la poésie. Lui-même nous dit qu'il éprouva un tel chagrin, à la mort de son beau-fils, qu'il ne put résister au besoin de mettre sa douleur en vers[8]. Il composa des *thrènes*, conservés dans

1. Boisson. *Id.*, V, 271-275.
2. *Id.*, 282.
3. Let. 60.
4. Boisson. *An. Gr.*, V, 284-288.
5. Cf. le dialogue « *Florentios* » de Grégoras.
6. Boisson. *An. Gr. nova*, 1-201.
7. *Id.*, p. 5.
8. Let. 126.

le cod. Ambros. gr. 185[1], et une *poésie sur la mort de Michel IX*, fils d'Andronic II, qu'il envoya à Michel Gabras, sur sa demande et dont celui-ci fait un grand éloge[2]. Chumnos se révèle, du reste, dans ces poésies, plus versificateur que poète. Ses thrènes sont remplis d'une rhétorique aussi vaine que brillante, mais la facture du vers est impeccable[3].

Inférieur par l'intelligence, par l'originalité et par l'étendue des connaissances à son maître, Georges de Chypre, rhéteur plus qu'écrivain, Chumnos n'en appartient pas moins au même groupe d'esprits que Théodore Métochite, Nicéphore Grégoras, Démétrios Cydonès; il annonce par son amour passionné, quoiqu'un peu servile de l'antiquité, et par la diversité de ses connaissances, l'Humanisme italien et la Renaissance occidentale.

Cléodème.

Cléodème, qui nous est connu seulement par la lettre 88 de Grégoras[4], était peut-être un disciple de celui-ci. Il s'intéressait à l'astronomie, car Grégoras lui écrit pour lui dire combien l'étude de cette science est importante.

Théodore Coutalas.

Théodore Coutalas vivait à Thessalonique. Nous n'avons qu'une lettre de lui à Grégoras (let. XI). C'était un juriste; il remercie Grégoras des compliments qu'il lui a adressés pour ses ouvrages de droit. Coutalas se montre admirateur enthousiaste de Grégoras; il regrette vivement de ne pouvoir se rendre à Byzance pour l'écouter. Nous ne savons rien d'autre sur Coutalas. Était-il apparenté à Manuel Coutalas ou Coutalès, à qui Michel Gabras adresse quinze lettres (Cod. Marc. gr. 446)? Nous ne le savons pas.

1. Cf. E. Martini. *Spigolature byzantine*, I, *Versi inediti di Niceforo Chumno.*
2. Cod. Marc. gr. 446, lett. 28 et 30.
3. Ces poésies sont écrites dans le mètre ordinaire des Byzantins, le vers « politique » de quinze syllabes.
4. Seul, le cod. Vatic. gr. 1086 donne cette même lettre envoyée à Léontios.

DÉMÉTRIOS CYDONÈS.

Démétrios Cydonès naquit à Thessalonique[1] entre 1300 et 1310. Il appartenait à une riche famille, d'origine crétoise, peut-être, car il semble tirer son nom de Cydonè, ville de Crète. Son père était un courtisan honoré de la confiance d'Andronic III. Sur son conseil, Démétrios entra à la cour. Il y occupa un poste de confiance[2]. Mais cette vie ne lui plaisait pas, et ses lettres disent souvent les regrets qu'il a de vivre au milieu des intrigues.

Tout jeune, Démétrios se mit à étudier avec passion. Il lut les auteurs classiques, et surtout Platon et Démosthène. La philosophie l'attira, et plus encore les problèmes religieux contemporains. Il fut étroitement mêlé ainsi que son frère Prochoros, à la Querelle de l'Hésychasme.

Dans cette dernière, Cydonès prit parti pour Barlaam contre Palamas et les moines de l'Athos. De cette époque date son « Contre Palamas[3] ». Le 15 juin 1341, Andronic III étant mort, Jean Cantacuzène devint Régent. Cydonès était déjà très lié avec celui-ci. Il s'attacha à lui et ne le quitta pas jusqu'en 1355.

Jusqu'en 1342, Cydonès semble avoir vécu à Thessalonique. De cette cité, il adresse à Grégoras une lettre (let. VIII), l'unique que nous possédions de celles qu'il lui envoya. Il y exprime sous une forme très oratoire l'admiration qu'il éprouve pour Grégoras. Pendant l'été de 1342, à Thessalonique, à la suite du premier soulèvement des Zélotes, parti populaire qui voulait enlever la direction des affaires aux nobles, partisans de Cantacuzène[4], Cydonès[5] se réfugia à Byzance avec son père, qui s'était rallié à Cantacuzène, et qui avait perdu de ce fait sa fortune, comme nous l'apprend son fils dans son premier discours, adressé à Cantacuzène, peu après son entrée à Byzance[6].

Cydonès n'assista pas, en 1345, à la seconde révolte des

1. Cf. G. Camelli. *Demetrio Cidonio. Brevi notizie della vita e delle operi.* St. It. di Filol. cl. 1920, Nuova ser. I, 140-161.
2. Cant. IV, 39, 285.
3. Migne, *P. G.*, 154, 836-864.
5. Grég. XIII, 10, 675.
5. Monodie, Migne, *P. G.*, 109, col. 637.
6. « *Ad Ioannem Cantacuzenum imperatorem, oratio I* », éd. G. Camelli. D. Cydonis orationes tres adhuc ineditae. *Byz. Ng. Jhrb* 3 (1923), 67-76.

Zélotes, qui se termina par le massacre des nobles[1]. Sa mère, ses frères et ses deux sœurs étaient restés à Thessalonique[2]. Il perdit ces deux dernières, lors de la peste qui désola sa ville natale, en 1347[3].

Ami intime de Cantacuzène, Cydonès devint l'un de ses ministres et l'un de ses confidents[4]. Jusqu'en 1355, Cydonès ne quitta pas le Palais. Comment Cydonès, Antipalamite farouche, put-il s'entendre avec Cantacuzène, Palamite militant? On ne peut l'expliquer. Tout en restant fidèle à ses idées, Cydonès cessa peut-être, une fois ministre, de combattre les Hésychastes, soit pour complaire au Basileus régnant, soit par égard pour son ami. Il y a là, en tout cas, un point obscur dans la vie de Cydonès.

En 1355, Cantacuzène ayant abdiqué, Cydonès accompagna son ami dans sa retraite[5]. Il passa un certain temps avec lui, au monastère de Manganes[6], mais sans prendre l'habit monastique. Cantacuzène se retira ensuite à l'Athos : Cydonès ne semble pas l'y avoir accompagné ou, tout au moins, il n'y resta que peu de temps, car le premier voyage de Cydonès en Italie eut lieu, soit en 1355, soit immédiatement après. Cydonès, ne pouvait vivre à la cour de Jean V Paléologue ; par ailleurs, il désirait apprendre le latin, et la théologie occidentale l'attirait. Aussi, malgré les offres qu'il reçut de Jean V, Cydonès s'embarqua pour l'Italie.

Il séjourna à Milan, où il traduisit la « *Théorie de la messe* », à Rome et à Florence, et il revint en Grève vers 1376. Il y retrouvait son pays dans une situation plus grave qu'à son départ. Les Turcs continuaient à progresser et l'empire courait à sa ruine. Cydonès regrettait son séjour en Italie.

Il parut, en 1376, à la Cour, sous Andronic IV, fils de Jean V. Celui-ci, pour se venger de son père qui lui avait préféré son frère Manuel, comme héritier, s'était emparé de Byzance, avec l'aide des Turcs. Cydonès eut d'excellents rapports avec Andronic IV. Mais, comme le montrent ses lettres, il désirait retourner en Italie. Il s'y rendit de

1. Cant. III, 93 et Grég. *Hist.*, XVI, 1.
2. Let. 7 à Isidore (Glabas). Boissonnade, *An. Gr. nova.*
3. Let. 25, à Georges le Philosophe, *Id.*, *id.* Cf. Cant. IV, 9.
4. Cant. IV, 39, 285.
5. D. Cydonis. *Ad Ioannem Paleologum imperatorem oratio*, éd. G. Camelli *Byz. Ng. Jbr.* 4 (1923), 282-295.
6. Cant. IV, 16, 107.

nouveau, en 1379, année où Jean V, étant remonté sur le trône, tenta, une fois de plus, d'attirer Cydonès à la cour. Celui-ci céda cette fois aux sollicitations du Basileus et reprit sa charge de ministre. Il accompagna, comme tel, le souverain, dans le voyage qu'il fit en Italie pour demander au Pape des secours contre les Turcs[1]. Mais, dès son retour, Cydonès se retira de la Cour pour se consacrer à l'étude et retourner en Italie[2].

Cydonès fut très lié avec Manuel Paléologue. Sous son règne, Cydonès, déjà fort avancé en âge s'embarqua à nouveau pour l'Italie, vers 1395, en compagnie de Manuel Chrysoloras. Tous deux débarquèrent à Venise, où ils reçurent un accueil enthousiaste, et se rendirent à Rome, pour essayer vraisemblablement d'obtenir du Pape des secours contre les Turcs. Cydonès revint en Grèce, une dernière fois. Il alla en Crète, distribua tous ses biens aux pauvres et se retira dans un monastère. Il y prit le nom de Niphon, et y mourut, au début de 1400. Son plus jeune disciple et ami, Manuel Calécas, composa en son honneur, une épitaphe en dix hexamètres.

Démétrios Cydonès est l'un des écrivains les plus grands du XIVe siècle, et l'un des plus représentatifs parmi ceux qui annoncent la Renaissance occidentale. Son œuvre se partage entre la théologie et la littérature profane.

Cydonès doit surtout son importance dans l'histoire de la littérature byzantine à ses traductions du latin en grec. Avec Maxime Planude, il fit beaucoup pour le rapprochement intellectuel de l'Orient et de l'Occident, qu'il souffrait de voir s'ignorer mutuellement. Toutes les traductions de Cydonès sont des traductions d'œuvres théologiques. Et, de fait, la production théologique de Cydonès est très vaste.

Les ouvrages qui la composent et dont certains sont encore inédits ont trait aux deux questions religieuses qui divisèrent alors les Byzantins : la question de l'Union et la querelle de l'Hésychasme. Une partie de ces ouvrages est représentée par des traductions.

Le premier ouvrage latin traduit par Cydonès, et de beaucoup le plus important, est la « *Somme théologique* », ou les quatre Livres contre les Gentils, de saint Thomas d'Aquin. Maxime Planude avait déjà attiré l'attention

1. D. Cydonis, *Ad Ioannem Paleologum imp. or. id.*
2. *Id.*

des Byzantins sur la théologie occidentale[1]. Cydonès fut le premier à l'étudier avec intérêt. Saint Thomas d'Aquin eut, semble-t-il, ses préférences. La traduction de la Somme, terminée avant 1355[2] répond aux intentions du traducteur qui voulait donner un ouvrage simple, riche en doctrines théologiques et pouvant servir de guide à ses compatriotes dans les questions religieuses alors en litige. Bessarion tenait cette traduction en haute estime[3]. Elle est encore inédite[4]. Il faut rapprocher de cette traduction deux ouvrages qui font partie des études de Cydonès sur saint Thomas d'Aquin : un « *Pamphlet contre Nil Cavasilas* » l'un de ses amis ; Cydonès y déclare qu'il est le premier à étudier et à traduire saint Thomas d'Aquin, et qu'il ne peut le laisser insulter gratuitement par Cavasilas[5] ; et l'ouvrage également inédit sur : « *la vie, la doctrine et les miracles de saint Thomas d'Aquin*[6] ». Il faut également ajouter la traduction du traité sur « *la vérité de la foi catholique* » (de veritate catholicae fidei)[7], et celle du traité sur « *le mépris du Monde* », (de contemptu mundi)[8], tous deux inédits. Il en est de même de la traduction des Sermons de saint Augustin[9].

Les autres traductions de Cydonès sont publiées. Les unes sont relatives à la théologie latine, telle celle du traité de saint Anselme, intitulé : « *Réfutation de la doctrine grecque sur la Procession du Saint-Esprit* » et « *Lettre sur trois graves problèmes, et plus particulièrement sur le pain azyme.* » D'autres ont trait à la liturgie latine : comme la traduction de la « *Théorie de la messe chantée à la fête de la Nativité du Christ, selon le rite de saint Ambroise.* » D'autres, enfin se rapportent à l'apologétique orthodoxe : telle la traduction de la « *Réfutation du Coran, par le Dominicain Richard de Florence* », qui servit vraisemblablement de modèle à Cantacuzène pour son « *Apologie* (du christianisme) *contre l'Islamisme.* »

1. M. Rackl. « *Die griech. Ubersetzung der Summa Théologiae des hl. Thomas von Aquin* ». *Byz. Z.*, t. 24 (1923), 48-60.
2. *Id.*, p. 51.
3. Migne, *P. G.*, 161, 195-199.
4. Codd. Vatic. gr. 1924, Par. S. Gr. 617.
5. Cod. Vatic. gr. 614 et 1103. Cf. M. Rackl. *Die ungedruckte Verteidigungsschrift des Demetrios Kydones für Thomas von Aquin gegen Neilos Kabasilas.* Divus Thomas 7 (1920) 303-317.
6. Signalé par Fabricius, *Bibl. Gr.*, éd. Harles, XI, 403.
7. Cod., Riccard, 9.
8. Cod. Bodl. Miscell. 205.
9. Codd. Athos 2585, 2890, 3449.

Outre ces traductions, Cydonès a écrit aussi de nombreux ouvrages de dogmatique, de polémique et d'éloquence religieuses. Un grand nombre est encore en manuscrits. Aux ouvrages de dogmatique se rattachent les « *Solutions de questions relatives à l'Incarnation du Christ* », inédites comme les traités sur « *la Pentecôte et le Saint-Esprit* », et sur « *l'Annonciation de la Vierge* ». Les ouvrages de polémique sont, par contre, presque tous publiés. Les uns ont été écrits à l'occasion de la Querelle de l'Hésychasme : tels le « *contre Palamas* »[1], où Cydonès expose les hérésies de ce dernier d'après ses propres ouvrages, les commente et les réfute. Les autres ont trait à la querelle sur la Procession du Saint-Esprit : par exemple le traité sur « *la Procession du Saint-Esprit* », en douze chapitres, dirigé contre Maxime Planude[2], la « *Lettre à Barlaam* », sur le même sujet[3], et un troisième ouvrage, en quarante-et-un chapitres toujours sur le même sujet, et rédigé à la prière d'un ami; ce dernier est inédit[4], comme le traité « *contre Eunomos sur la divinité du Fils*[5]. » Dans tous ces ouvrages, Cydonès se montre partisan de la théologie et de l'Église romaines Enfin, à l'éloquence sacrée appartiennent *l'Homélie sur saint Laurent*, et une autre, citée par Fabricius[6].

L'Œuvre profane de Cydonès est moins importante, mais elle est d'assez grande valeur. Rhétorique, philosophie, histoire, épistolographie y sont représentées.

Comme tous ses contemporains, Cydonès sacrifia à la rhétorique. Toutefois, il ne tombe pas dans l'emphase oratoire, comme Théodore d'Hyrtakè ; son style est simple et discrètement coloré. Ses ouvrages, loin d'être de pures déclamations, renferment nombre de détails intéressants pour l'histoire de l'époque. Ses deux *Exhortations* sous forme de Conseil sont dans ce cas. La première, adressée « *aux Romains* »[7], fut écrite après le départ de Manuel II en Italie. Cydonès y montre avec un sobre pathétique les dangers que la puissance et la haine des Turcs font courir à Byzance. Avec beaucoup de bon sens, il indique les moyens efficaces pour lutter contre ces redoutables

1. Migne, *P. G.*, 154, 836-864.
2. *Id.*, *id.*, 864-957.
3. *Id.*, *id.*, 1283-1301.
4. Codd. Monac. gr. 156 et 157.
5. Fabricius, *Bibl. Gr.*, XI, 403.
6. *Id.*, *id.*, p. 399.
7. Migne, *P. G.*, 154, 961-1008.

ennemis : oubli momentané des querelles religieuses et alliance avec les Latins. Seule l'aide de ceux-ci, non le courage des Byzantins, sauvera l'empire de la ruine imminente. Nul doute que ce discours n'ait été écrit par Cydonès après entente préalable avec Manuel II, afin de lutter contre la répugnance que montrait Byzance pour tout rapprochement avec Rome. La seconde *Exhortation* a trait à un fait particulier. Elle est intitulée : « *Second Discours sous forme de Conseil, à propos de Gallipoli*[1] ». Les Turcs s'étaient emparés de cette ville en 1357, mais les Byzantins l'avaient recouvrée dans la suite. Mourad la demandait pour prix de la paix qu'il offrait à Byzance. Cydonès s'élève contre cette prétention et défend avec simplicité mais émotion, le patrimoine de sa patrie.

Aux œuvres de rhétorique, on peut aussi rattacher les ouvrages suivants : une *Monodie sur les morts de Thessalonique*[2], où Cydonès déplore la fin tragique de ceux qui tombèrent en 1346, lors de l'émeute des Zélotes. C'est un beau morceau d'éloquence, mais qui contient surtout de solennels avertissements, donnés par un homme intelligent et perspicace à ses compatriotes et concitoyens, qui affaiblissent à leur insu l'empire et en font une proie facile pour les Turcs. Les *préfaces* que Cydonès écrivit pour quatre *Chrysobulles* de Jean V Paléologue montrent les mêmes qualités de simplicité et d'aisance dans le style. La première, qui semble dater de 1355, a trait au monastère du Pantocrator, à Didymotique ; la seconde date de la même époque : il s'y agit d'une donation faite par Anne de Savoie à Johannitsa, donation confirmée par Jean V. La troisième, postérieure à 1370, justifie le traitement de faveur accordé par Jean V à son fils Manuel, au détriment de son aîné, Andronic IV[3]. La quatrième, peu claire, semble traiter les devoirs des parents envers leurs enfants[4].

Cydonès a enfin écrit trois discours, dont deux sont adressés à Cantacuzène, le troisième à Jean V. Le premier des discours à Cantacuzène fut prononcé peu après l'entrée de celui-ci à Byzance, en 1347. Cydonès semble être dans un grand dénuement ; il a perdu son père, et

1. *Id.*, *id.*, 1009-1036.
2. Migne, *P. G.*, 109, 637-652.
3. Zach. von Lingenthal. *Prooemien zu Chrysobullen von D. Cydones.* Sitzb. der Berl. Ak. 1888, 1409-1422.
4. Sp. P. Lampros. *Ein Proömium zu einem Chrysobull von Demetrios Kydones* Byz. Z. 5 (1896) 339-340.

sa mère est dans le besoin. Il demande, avec une insistance un peu fatigante, des subsides à Cantacuzène, et lui rappelle un peu brutalement qu'il a tout sacrifié pour lui. Dans le second discours, prononcé en présence de Cantacuzène et de la Cour, Cydonès fait un éloge dithyrambique de la bonté d'âme du Basileus et blâme la sottise des citoyens qui ont déchaîné et qui prolongent la guerre civile. Quant au discours adressé à Jean V, il montre Cydonès revenu momentanément à la Cour du successeur de Cantacuzène. Fatigué, vieilli, écœuré par les vilenies des courtisans, il supplie le souverain de lui permettre de se retirer loin du Palais pour retourner en Italie, où il promet de mettre son influence au service de sa patrie, afin d'obtenir de la chrétienté des secours en faveur de l'empire. Ces trois Discours montrent en Cydonès un habile disciple d'Isocrate et de Platon.

La philosophie est représentée dans l'œuvre de Cydonès par son traité, si goûté, au Moyen Age : « Le mépris de la mort[1] ». Cydonès s'y montre néoplatonicien ; l'influence de Plotin y est évidente. Cydonès pose comme règle de conduite que le souverain bien ne consiste pas dans la recherche du plaisir, qui est la ruine de l'âme. Le bonheur de l'homme réside dans la vie de l'esprit, car toutes les autres formes de celle-ci ne sont que les « images » de la « réalité ». L'homme vertueux sera donc celui qui tuera en lui la vie de la chair, ou vie sensitive, et qui s'élèvera jusqu'à la vie intelligible. Il n'aura plus peur de la mort, il la recherchera même pour jouir des biens, ignorés en ce monde. Cet opuscule eut un succès immense ; il le dut moins à la profession de stoïcisme, qu'indiquait le titre, qu'aux remarquables arguments en faveur de l'immortalité de l'âme qu'il renferme et aux exhortations de ne pas vivre comme des bêtes, toutes qualités auxquelles cette époque spiritualiste fut sensible.

Quant à l'Histoire, elle serait représentée dans l'œuvre de Cydonès, d'après Fabricius[2], par un « Manuel de chronographie sacrée et de généalogie du Christ », détruit par l'incendie de l'Escurial, en 1671.

Enfin, Cydonès a laissé une riche et importante correspondance, formée de quatre cent cinquante-quatre let-

1. *D. Cydonii, de contemnenda morte*, éd. H. Deckelmann, Leipzig, 1901. Cf. S. Salaville. *Le traité du Mépris de la Mort de Demetrius Cydonès, traduit en français par Ménard, en* 1686. Échos d'Orient 26 (1923), 26-49.

2. *Bibl. Gr.*, XI, 404.

tres, presque toutes inédites[1]. A en juger par les trente-sept publiées par Boissonade[2], il y aurait grand intérêt à les publier toutes. Il faut, pour l'instant, réserver tout jugement sur elles. En tout cas, la seule liste des correspondants de Cydonès[3] semble être une garantie de l'importance de ses lettres ; on retrouve parmi ses correspondants certains correspondants de Grégoras, comme Cantacuzène, Démétrios Cavasilas. Cydonès reçut, de son côté, des lettres de Théodore Pédiasimos[4], de Nicolas Cavasilas[5], de Manuel II Paléologue[6]. Nous n'avons aucune de celles que Grégoras lui envoya.

Cydonès cultiva-t-il les sciences? Très vraisemblablement. Théodore Pédiasimos lui écrit : « Il prétend que tu as étudié l'ouvrage du très savant Ptolémée[7] ». Et, de fait, le cod. Laurent. XIII, 28, 1, qui contient les œuvres de Ptolémée, porte cette mention, au folio 1 : « *Hic liber est* (corrigé en : *erat*) *Demetrii Cydonii Graeci, et est Astronomia* ». Mais Cydonès est-il l'auteur d'ouvrages scientifiques? c'est moins certain. Les manuscrits ne sont pas d'accord. Le cod. A. I. 19 de la Bibliothèque Communale de Bologne attribue des scholies sur les treize livres d'Euclide soit à Théodore Cavasilas, soit à Cydonès ; de même les codd. Par. gr. 2377 fol. 162 et S. gr. 652 ff. 158 et 160^{v}, qui conservent des fragments de problèmes arithmétiques, les mettent au compte soit d'Isaac Argyros, soit de Cydonès. Il est difficile de trancher la question d'authenticité. Un seul fait reste certain : Cydonès s'occupa de science, chose très naturelle de la part d'un esprit aussi curieux et intelligent que lui.

Telle est l'œuvre de Démétrios Cydonès « le plus grand essayiste des Paléologues », comme l'appelle Krumbacher[8], œuvre variée et vaste qui mériterait une étude d'ensemble et qui supporterait aisément la comparaison avec celle de son ami Cantacuzène, entre autres.

1. G. Camelli. *Demetrio Cidonio. Brevi notizie della vita e delle opere.* St. It. di Filol. cl. 1920, 140-161. Camelli annonce qu'il prépare une édition de la correspondance de Cydonès.
2. *An. Gr. nova*, 251-327.
3. Camelli, *Brevi notizie*, 160-161.
4. M. Treu. « *Th. Pediasimi ejusque amicorum quae exstant* ». Progr. Postdam, 1899, pp. 31, 33 et 57.
5. Cod. Coisl. gr. 315, lett. 15 et 16.
6. E. Legrand, *Lettres*, 21 lettres.
7. M. Treu, *op. cit.*, p. 32.
8. GBL[2], p. 437.

Démoclès.

Démoclès nous est connu seulement par la lettre 148 de Grégoras, qui nous renseigne surtout, d'ailleurs, sur ce dernier. Grégoras s'y montre assez désabusé et semble dire à Démoclès que l'étude de la science est vaine et inutile. Lettre écrite dans un moment de découragement, et qui ne nous apprend en rien ce qu'était Démoclès.

Le Grand Drongaire[1].

Grégoras lui écrit la lettre 89, qui pourrait fort bien être adressée à un autre personnage. Grégoras y recommande l'un de ses compatriotes ; les compliments qu'il fait au Grand Drongaire sont stéréotypés et ne nous apprennent rien sur celui-ci.

S'agit-il de Jean Gavalas, Grand Drongaire, en 1348[2]? On ne peut le dire.

Le Métropolite de Dyrrachium.

La lettre 149, que le cod. Vatic. gr. 116 donne comme adressée à ce dignitaire, nous apprend peu de choses sur celui-ci. C'était, semble-t-il, un homme fort savant, un « livre vivant ». Mais ce sont là des compliments bien vagues.

Le correspondant de Grégoras est-il le même que Grégoire, métropolite de Dyrrachium, à qui Michel Gabras adresse trois lettres[3], accompagnant l'envoi de ses *Prières* (let. 410), d'une partie de ses propres lettres et de son *Éloge d'Andronic II* (let. 411)? Nous l'ignorons.

Michel Gabras.

Nous n'avons aucune lettre de Grégoras à Gabras, mais seulement deux lettres de Gabras à Grégoras : les lettres 302 et 306 (let. III et IV), deux lettres de compliments, qui nous apprennent peu de chose sur celui-ci.

Michel Gabras est encore peu connu. Ce qui nous est

1. Chef suprême de la marine.
2. Cant. III, 19.
3. Cod. Marc. gr. 446, lett. 410, 411, 418.

parvenu de son œuvre est une volumineuse correspondance forte de quatre cent cinquantre-quatre lettres inédites, contenues dans le seul cod. Marc. gr. 446. Ces quatre cent cinquante-quatre lettres ne représentent, du reste, qu'une partie de cette correspondance. La dernière lettre est, en effet, suivie dans le manuscrit de cette indication : « Fin du Ier livre de ses lettres ». Gabras lui-même indique, dans la lettre 411, à Grégoire de Dyrrachium que ses lettres étaient réparties en deux livres. Le principal mérite de cette correspondance ne réside pas surtout, comme l'écrit Krumbacher[1], dans les noms des destinataires. M. Treu, qui inspira, semble-t-il, ce jugement, changea plus tard d'avis[2]. Cette correspondance en effet, qui comprend bien des lettres oratoires, en compte aussi de fort intéressantes, qui nous donnent des renseignements précieux sur Gabras lui-même et sur un grand nombre de ses contemporains.

Gabras était très instruit ; il avait étudié la littérature grecque ancienne : Hérodote[3] et Aelius Aristide[4] semblent avoir été ses auteurs préférés[5]. Gabras était tenu en haute estime à son époque. Nicéphore Chumnos lui demande son avis sur ses ouvrages[6], Mathieu d'Éphèse lui envoie quatorze lettres et le tient pour un savant[7].

Nous savons peu de choses sur la vie de Gabras. C'était un homme sensible. Il avait un frère, nommé Jean[8], qui mourut avant lui. Il semble ne s'être jamais consolé de cette perte, car il n'est presque pas de lettre où il ne parle du vide laissé par la mort prématurée de ce frère aimé et auteur de nombreux ouvrages[9].

Les lettres de Gabras nous renseignent mieux sur son œuvre personnelle. Il composa des *Prières*, l'une à propos de la mort de son frère[10], d'autres pour attirer la mansuétude de Dieu sur lui[11]. Mathieu d'Éphèse nous le confirme dans l'une de ses lettres[12]. Gabras écrivit aussi une *orai-*

1. GBL², p. 482.
2. *Byz., Z.* t. 8, p. 50.
3. Lett. 1, 3, 14.
4. Lett. 260, 264, 365.
6. Boisson. *An. Gr. nov.*, let. 30.
7. Cod. Vindob. theol. gr. 174.
8. Boisson., *Id.*, *id.*
9. Lettre 280 et 342, à Basile.
10. Lettre 411.
11. Lettre 389, 397 et 401.
12. M. Treu, *Matthaios, metropolit von Ephesus. Prog.* Postdam, 1902, p. 40.

son funèbre sur « le fils du Basileus », vraisemblablement Michel IX, fils d'Andronic II[1], un *thrène*[2] et un *Éloge du Basileus* (Andronic II)[3]. Enfin, comme Grégoras, il avait composé un ouvrage « sur les Songes », où il exposait longuement ses idées sur la divination par leur moyen[4].

De tous ces ouvrages, aucun ne nous est parvenu, à moins qu'ils ne se cachent en manuscrit sous l'anonymat ou sous le nom d'autres auteurs. Gabras ne mérite pas le jugement sommaire porté sur lui par Krumbacher. Sa *Correspondance* vaudrait la peine sinon d'être publiée intégralement, du moins d'être étudiée de plus près.

Le Grand Dioecète[5] Glabas.

Nous connaissons peu ce personnage, à qui Grégoras écrit la lettre 90 et peut-être aussi la lettre 91[6]. Il s'agit peut-être du Grand Dioecète Glabas, envoyé, en 1341, en ambassade auprès de la Basilissa Anne pour l'informer de la grave maladie du Basileus Andronic III[7]. Dans ce cas, ce serait le même personnage qui, en 1338, était Juge Général, à Thessalonique[8].

Les deux lettres de Grégoras sont bien maigres en renseignements pour trancher la question. La lettre 90 est une lettre de reproches, au sujet du silence que garde Glabas ; la lettre 91 est un simple billet. En tout cas, Glabas était instruit ; la lettre 90 en est une preuve ; les souvenirs antiques y abondent, et le style est maniéré, comme dans les lettres que Grégoras envoie à ses correspondants lettrés.

Glabas, Métropolite de Thessalonique.

Nous sommes encore moins bien renseignés sur lui que sur son homonyme, le Grand Dioecète Glabas. Glabas, le

1. Lettre 22.
2. *Id.*
3. Lettre 230. Cf. Lett. 276, 279, 307, 411.
4. Lettre 416.
5. Titre honorifique.
6. D'après le cod. Vatic. gr. 116, qui écrit « : à Glabas. »
7. Cant. III, 14.
8. Miklos et Mull. *Acta*, I, 177. « Le juge Général des Romains, le Grand Dioecète, Glabas ».

métropolite ne nous est connu que par la lettre 157 de Grégoras.

Il ne peut s'agir d'Isidore Glabas, évêque de Thessalonique, vers 1383, Grégoras étant mort depuis 1360. Comme le remarque, du reste, Mgr Petit[1], Isidore Glabas était un Palamite endurci, et Grégoras ne lui aurait jamais adressé une lettre aussi aimable. Par ailleurs, le siège de Thessalonique fut occupé, à partir de 1349, par des Palamites, dont les noms sont connus, et de 1342 à 1346, le Barlaamite Macaire en fut titulaire. Il reste l'intervalle de 1336 à 1342; c'est, vraisemblablement pendant ce temps que Glabas, le correspondant de Grégoras, occupa le siège épiscopal de cette métropole.

La lettre de Grégoras ne renferme aucune allusion à la Querelle de l'Hésychasme, et semble confirmer cette hypothèse. Glabas venait d'être nommé métropolite, car Grégoras le félicite de sa nomination. Il lui dit combien il regrette de ne pouvoir converser avec un savant aussi grand et surtout de n'avoir pu le rencontrer lors de son séjour à Byzance. A croire Grégoras, Glabas aurait écrit différents ouvrages.

Basile Glycys.

Le patriarche Jean Glycys, dont Grégoras fut l'élève et l'ami, eut deux fils : Georges, à qui Jean Glycys dédia son « *Traité sur la syntaxe* », et Basile. Le premier fut en correspondance avec Maxime Planude[2], le second, Basile, nous est connu par la lettre 42 de Grégoras et par trois lettres de Théodore d'Hyrtakè[3].

Les lettres de ce dernier nous renseignent fort peu, comme d'habitude, sur leur destinataire. Théodore d'Hyrtakè donne, cela va de soi, toutes les qualités à Basile[4]. Mais, ses trois lettres ont surtout pour but de prier celui-ci d'intervenir auprès de son père. Il voudrait que ce dernier lui donne un petit monastère, situé près de Cyzique[5], ne l'oublie pas dans ses libéralités[6] et use

1. Les évêques de Thessalonique. *Échos d'Orient*, V, (1901-1902), p. 92.
2. *Epistulae M. Planudis*, éd. M. Treu, p. 214.
3. *Not et Ext.* 6. Lettres, 67, 87, 93.
4. *Id.*, let. 87.
5. *Id.*, let. 67.
6. *Id.*, let. 87.

de son influence auprès du Basileus pour obtenir ce qu'il a sollicité[1]. L'unique lettre de Grégoras (let. 42) renferme plus de renseignements. Après s'être plaint d'être oublié par Basile, Grégoras nous apprend qu'il travailla autrefois avec lui : il reproche à Basile de ne point l'aider dans son étude de Platon. Basile devait donc être instruit et studieux, mais le fut-il longtemps?

Le Grand Hétériarque[2].

Ce personnage nous est connu par la lettre 92 de Grégoras. Simple lettre de recommandation, où ce dernier pare son correspondant de toutes les qualités et le prie d'accueillir favorablement son protégé. De qui s'agit-il? Il est impossible de le dire.

Ignace de Thessalonique.

Ignace ne semble être connu que par les lettres 93, 94, 95, de Grégoras. Ignace ne paraît pas avoir été métropolite de Thessalonique même. On ne retrouve pas son nom parmi ceux des métropolites de cette cité au XIVe siècle[3]. Nous sommes donc réduits aux seuls renseignements que Grégoras nous donne sur lui.

Grégoras semble avoir été très lié avec Ignace, qui le tient lui aussi pour l'un de ses meilleurs amis. La lettre 95 paraît avoir été écrite après la nomination d'Ignace, car Grégoras l'en félicite. Ignace s'était retiré dans un monastère, vraisemblablement avant sa nomination (let. 94) et il consacrait une grande partie de ses loisirs à l'étude. C'était un savant théologien, qui connaissait aussi la littérature profane (let. 93).

De quand datent les lettres de Grégoras? Dans l'une d'elles, Grégoras demande à Ignace le secours de ses prières, car il a de grands ennuis. C'est bien vague. Toutefois, Grégoras ne faisant aucune allusion à la Querelle de l'Hésychasme, ses lettres ne sauraient être postérieures à 1341.

1. *Id.*, let. 93.
2. Commandant des troupes étrangères.
3. Mgr Petit. *Les évêques de Thessalonique. Ech. d'Or.*, V, (1901-1902).

L'Impératrice.

La lettre 6 est adressée « à l'Impératrice ». C'est une lettre de compliments si vagues qu'il est impossible de préciser s'il s'agit d'Anne Paléologue, femme d'Andronic III, ou d'Hélène Cantacuzène Paléologue, femme de Jean V Paléologue. Dans le premier cas, la lettre serait antérieure à 1345, dans le second cas, elle daterait des dernières années de la vie de Grégoras et ne pourrait avoir été écrite avant 1355. Cette lettre est un Éloge en raccourci : la Basilissa a de très grandes qualités et mérite d'être mise au-dessus d'Alexandre.

Jean.

Deux lettres de Grégoras sont adressées à un certain Jean. Il ne semble pas qu'il s'agisse du même personnage.
Le correspondant de la lettre 96, incomplète du reste, est un ami d'enfance de Grégoras, et, peut-être, un moine. Celui de la lettre 97 est un savant, à qui Grégoras conte un insuccès qu'il a eu, et que nous ignorons, par ailleurs. Jean doit comprendre les raisons pour lesquelles Grégoras a prêté trop d'attention aux critiques qu'il a subies. Tout cela est fort peu de choses pour nous renseigner sur ces deux correspondants.

Joseph le Philosophe.

Joseph, connu surtout sous le nom de Joseph le Philosophe, semble avoir été un grand savant. Son œuvre est en grande partie encore inédite. Sa vie nous est assez bien connue. Grégoras fut très lié avec lui, mais peu de temps, car Joseph mourut vers 1330. Grégoras lui écrit les lettres 1 et 13 et peut-être aussi le billet 25 où il fait surtout l'éloge du savant que fut Joseph. Les ouvrages de ce dernier, et l'opuscule, envoyé par Métochite, à l'un de ses amis, à l'occasion de la mort de Joseph, nous renseignent sur son existence[1].

Joseph naquit vers 1280. Il appartenait à une vieille et modeste famille hellène d'Ithaque[2]. Dès sa jeunesse,

1. M. Treu, *Der Philosoph Joseph Byz. Z.* 8 (1899), p. 2-30.
2. Métochite, *Id.*, p. 5 et Joseph, *Précis de rhétorique*, *Id.*, p. 35.

Joseph manifesta un goût très vif pour l'étude. D'une grande beauté[4] et d'une vive intelligence, Joseph se fit rapidement remarquer par les princes du pays, qui voulurent l'élever à une haute fonction publique. Mais Joseph refusa, quitta sa patrie et vint d'abord à Thessalonique dans un monastère[2] où il étudia avec passion. Tout en accordant ses préférences à la philosophie, il cultiva aussi les mathématiques et même l'astronomie. Il lut Aristote, Platon, l'un de ses auteurs préférés, et surtout les néoplatoniciens, Plotin et Proclos. Puis il se pencha sur les mystères troublants de la théologie[3].

Après avoir séjourné quelques années à Thessalonique, il se rendit dans un monastère de Thessalie[4], et finalement au mont Athos où il mena la vie érémitique[5]. Désireux cependant de voir les savants contemporains, il partit vers 1320, pour Byzance[6], où il fut vite connu et où sa renommée lui attira de nombreux admirateurs. Thomas Magistros fait son éloge, Nicéphore Chumnos lui écrit vingt-huit lettres[8], Jean Chumnos, Michel Gabras Mathieu d'Éphèse, Grégoras, sont en relations avec lui. Andronic II le tenait en haute estime, et Michel Gabras[9], Mathieu d'Éphèse[10], Nicéphore Chumnos même[11] sollicitent son intervention toute puissante auprès du Basileus. On voulut le faire Patriarche par quatre fois. Joseph refusa par humilité[12]. Finalement, au grand désespoir de ses amis, il quitta Byzance[13] et revint à Thessalonique, où il se fixa dans un des monastères des environs[14]. Il y mourut lui-même, à peine âgé de cinquante ans[15]. Manuel Philè composa sur lui une épitaphe, où il déplore la perte faite par la science avec sa mort[16].

A l'encontre de ce que croit Métochite[17], Joseph

1. Métoch. *Id.*, p. 6.
2. *Id.*, p. 8.
3. *Id.*, p. 9.
4. *Id.*, p. 12.
5. *Id.*, p. 18.
6. Métoch. *id.*, p. 18.
7. Boisson. *An. Gr.*, II, 212-218.
8. Id., *An. Gr. Nova.*
9. Cod. Marc. gr. 446, let. 295.
10. Cod. Vindob. *Theol. gr.*, 174, let. 2, 3.
11. Let. 123.
12. Métoch. *Id.*, p. 25-26.
13. *Id.*, p. 26.
14. *Id.*, *id.*,
15. *Id.*, p. 28.
16. *Man. Philae carmina inedita* ed Martini. Poésie 83.
17. *Id.*, p. 22.

composa de nombreux ouvrages, pendant ses séjours dans les monastères. Comme la plupart des écrivains, ses contemporains, Joseph a laissé une œuvre théologique et profane.

L'œuvre théologique est encore inédite. Elle comprend un traité « *sur la piété* », conservé, entre autres, par le cod. Monac. gr. 78 et un autre « *sur la vertu* », transmis par le même cod. Toutefois les études théologiques ne semblent pas avoir eu les préférences de Joseph. La plus grande partie de son œuvre appartient, en effet, à la littérature profane.

Celle-ci est, elle aussi, en grande partie, inédite. Les différents ouvrages qui la composent, appartiennent à la rhétorique et à la philosophie. Les uns et les autres paraissent faire partie de l'*Encyclopédie* Scientifique que Joseph avait l'intention d'écrire.

Joseph, après de longues études, était arrivé à cette conclusion qu'on enseignait les différentes sciences, sans aucun lien entre elles. Il voulut réagir contre cette méthode, et réunit, en un seul et même ouvrage, ce qui avait trait à chacune d'elle[1]. Joseph travailla à cette *Encyclopédie*, loin de Byzance, à Thessalonique, vraisemblablement. Ainsi semble l'indiquer la lettre 13 de Grégoras, où celui-ci l'engage vivement à lire Aristote et Ptolémée. Joseph, en effet, n'excluait pas les sciences de son *Encyclopédie*, et Grégoras le félicite de consacrer à l'astronomie un livre, dans son ouvrage[3]; il lui envoie en même temps un exemplaire de son étude sur la « *date de Pâques* »[4], afin de lui démontrer que certains problèmes, tenus par lui, Joseph, pour insolubles ne le sont pas.

De cette Encyclopédie seule la Rhétorique est éditée[5] ». Joseph a lui-même résumé le plan de son Encyclopédie dans une Introduction, en 140 vers, intitulée : « Vers iambiques donnant le résumé, le sujet entier, et montrant l'importance des disciplines réunies dans le présent ouvrage »[6]. L'Encyclopédie comprend deux parties : la Rhétorique et les disciplines autres que la Rhétorique[6].

1. M. Treu, *Der Philosoph Joseph* », *Byz. Z.*, 8 (1899), p. 45.
2. Let. 13.
3. Cod. Vatic. gr. 1086, f. 75r.
4. Waltz, *Rh. Gr.*, III, 478-569.
5. M. Treu, *op. cit.*, 39-42.
6. Codd. Marc. gr. 529 et surtout, Riccard. gr. 31, qui la renferme entière.

La Rhétorique, qui eut un très grand succès, comme l'atteste le nombre élevé de mss. qui l'ont transmise séparément[1], reproduit, en général, sinon Hermogène de Tarse, du moins l'auteur anonyme qui avait pris lui-même ce dernier pour modèle. Joseph déclare, dans sa préface, qu'il suit, en partie, un manuel alors en usage de son temps et fait en partie œuvre personnelle. De Joseph sont, par exemple, les chapitres sur les figures de mots et sur les figures de pensées, qui nous font connaître à cet égard, la classification byzantine. Le chapitre, qui traite de la ψυχρολογία est le plus intéressant ; il montre que, contrairement à ce qu'on croit communément, les Byzantins ne méconnaissaient pas les bons mots et n'étaient pas ennemis de la plaisanterie.

La seconde partie de l'Encyclopédie est la plus importante ; elle est encore inédite[2]. Joseph y étudie successivement, la Logique, en 56 chapitres, la Physique, en 57 chapitres, (celle-ci comprenant l'étude de la nature et de ses forces, de la zoologie, de la botanique, de la minéralogie, de la médecine et de l'anthropologie), les Mathématiques, au sens byzantin du mot, c'est-à-dire la géométrie, l'arithmétique, la musique et l'astronomie, puis, les quatre vertus cardinales, et finalement la Métaphysique ou Théologie.

Cette seconde partie de l'Encyclopédie, d'après M. Treu[3], n'aurait rien d'original. La logique serait empruntée, en grande partie, au traité de Blemmydès, ainsi qu'une partie de la physique et de la métaphysique. Le reste de cette dernière serait tiré de Cyrille, la première partie de la Physique serait imitée du traité de Pachymère, que Joseph connut personnellement. Quant à la Médecine, elle serait empruntée à l'œuvre d'un ami et disciple de Joseph, le médecin Jean Zacharias ; les Mathémathiques reproduiraient le traité de Grégoire ὁ ἐν μονοτρόποις et le passage relatif aux VertusCardinales serait extrait de l'Anonymus Christianus.

Joseph, en composant cet ouvrage, entendait faire œuvre utile. Dans ses renseignements autobiographiques[4],

1. Treize manuscrits. Cf. N.Terzaghi : « *Sulla la composizione dell'encyclopedia del filosopho Giuseppe.* » *St. It. di cl. Filol. cl. X* (1902), 121-132.

2. Début seulement du traité *sur l'astronomie* dans : *Comment. in Arab. rel.*. Berlin 1898, pp. XLVII-XLIX.

3. M. Treu, *op. cit.*, p. 45-47.

4. *Id.*, p. 37.

il dit lui-même que, désireux de s'élever jusqu'à la vertu, il s'adonna à l'étude. Il lut tout ce qui avait été écrit avant lui. De ses lectures, il retint ce qui lui sembla utile, et il mit d'accord entre elles les opinions souvent contradictoires qu'il rencontrait. Aussi, ajoute-t-il, le lecteur ne trouvera-t-il dans cet ouvrage que des renseignements pratiques. Et, en effet, Joseph évite tout développement oiseux[1]. Le manque de loisirs l'a seul empêché de soigner la composition et le style, et il demande qu'on l'excuse.

Joseph fut donc certainement très instruit. On l'aimait comme un guide sûr et modeste. Th. Métochite[2], Mathieu d'Éphèse[3], Grégoras surtout, le disent clairement. Ce dernier était encore jeune quand il connut Joseph. Il le consultait volontiers sur ses ouvrages, et il le remercie, dans la lettre 1, des excellents conseils qu'il lui avait donnés pendant son séjour à Byzance. Son affection pour Joseph alla jusqu'à intervenir auprès de Cantacuzène pour prendre sa défense (même lettre). Il y avait, du reste plus d'un trait commun entre les deux hommes : tous deux s'intéressaient à l'astronomie, tous deux étaient néoplatoniciens[4]. Joseph avait tenté en effet une synthèse des différents systèmes philosophiques par le truchement du christianisme, dont il expliquait les principes par les théories des philosophes grecs[5] et par les oracles chaldéens[6].

L'œuvre de Joseph mériterait d'être mieux connue. Elle montrerait que son auteur n'est pas indigne de figurer à côté des grands humanistes du XIVe siècle byzantin; elle expliquerait surtout l'influence profonde et indiscutable qu'il exerça sur ses contemporains. Cependant, dès la fin du XIVe siècle, le nom de Joseph semble être oublié. Un autre Joseph le Philosophe le supplante : le moine Joseph Philagrios, qui profite d'une ressemblance de nom et de titre[7].

1. M. Treu, *op. cit.*, p. 38.
2. *Id.*, p. 29.
3. *Id.*, p. 52.
4. *Id.*, p. 11.
5. *Id.*, *Id.*
6. *Id.*, p. 56.
7. *Id.*, pp. 63-64.

Georges Lacapène.

Le cod. Upsal. gr. 28 donne la lettre 2, comme adressée à ce personnage. C'est une erreur. La suscription est postérieure au texte de la lettre et tous les autres manuscrits la donnent comme envoyée à Grégoire Akindynos. Enfin et surtout nous possédons la réponse d'Akindynos à la présente lettre (let. V).

Il se peut que Grégoras ait été en relations épistolaires avec Lacapène, mais nous n'avons aucune lettre adressée de l'un à l'autre[1].

Nicolas Lampène, protonotaire.

Ce personnage sur lequel nous avons peu de renseignements semble avoir été assez connu au XIVe siècle. Mathieu d'Éphèse lui écrit trois lettres[2], Michel Gabras une[3] et Grégoras la lettre 58. Nous avons deux lettres de Lampène à Grégoras[4] (let. XIV et XVI).

Nicolas Lampène eut plusieurs homonymes[5], notamment Georges Lampène, à qui Gabras écrit la lettre 232, et qui semble être le même personnage que Lampène Tarchaniote[4]. Nicolas Lampène habitait Thessalonique. C'était un admirateur de Grégoras, qu'il met au-dessus des savants, ses contemporains. Il séjourna à Byzance et suivit les cours de celui-ci. Revenu à Thessalonique, il lit ses ouvrages et les fait admirer à ses compatriotes : tels l'*Éloge de saint Démétrius* et le *Sermon sur la Vierge*. Lampène avait étudié la littérature ancienne. Il écrivit, entre autres, un *Éloge de saint Démétrius*, qu'il envoie à Grégoras et à Mathieu d'Éphèse[6]. Nous ne savons rien de plus sur Lampène ; il appartenait au groupe de ces hommes, qui se laissèrent séduire par le renouveau de la culture antique, et qui furent, eux aussi, des artisans de la Renaissance intellectuelle du XIVe siècle.

1. Sur Lacapène, cf. surtout : S. Lindstam. *G. Lacapeni epistulae X priores cum epimerismis editae*, Upsaliae MDCCCCX. Excellente Introduction sur la vie et le nom de Lacapène (IX-XVIII), sur ses écrits (XVIII-XXV) et sur ses lettres (XXV-XXXV).
2. Cod. Vindob. *Theol. gr.*, 174, let. 27, 28, 29.
3. Cod. Marc. gr. let. 335.
4. Lampros, Δύο ἄλλοι Λαμπηνοί N. Ἑλληνομν. XIV (1917-1920) p. 108.
5. Au contraire de ce que croit M. Treu. Cf. *Matthaios, Metropolit von Ephesus*, p. 40.
6. Cod. Vinbod. theol. gr. 174, let. 27. Mathieu fait porter ses critiques sur le style seulement.

Georges Lapithe.

Georges Lapithe, qui vécut à Chypre, dans la première moitié du XIVe siècle, est le plus connu des lettrés chypriotes. Nous sommes surtout renseignés sur lui par ce que Grégoras nous rapporte dans son *Histoire*[1]. Lapithes écrivit trois lettres à celui-ci (let. XII, XIII et XVI), trois lettres d'éloges, dont deux datent des premiers temps où ils furent liés ; nous n'avons aucune lettre de Grégoras à Lapithe. Akindynos en écrivit plusieurs à ce dernier[2].

Georges Lapithe tirait son nom du cours d'eau Lapithos, qui passait non loin de sa propriété[3]. Il était très riche et sa maison était comme le Palais d'été du roi de Chypre[4], Hugues IV de Lusignan. Lapithe employait sa fortune à faire le bien et rachetait souvent les chrétiens, prisonniers des Turcs[5]. C'était aussi un savant ; il parlait le latin[6], et discutait souvent avec les théologiens occidentaux. Lapithe prit part à la Querelle de l'Hésychasme, et se rangea, au début tout au moins, aux côtés d'Akindynos et de Grégoras. Mais son zèle semble être allé s'affaiblissant ; Akindynos lui écrit pour l'exhorter à montrer plus d'énergie dans la lutte[7] ; si l'on en croit une lettre, dont nous ignorons l'auteur, Lapithe finit par se rallier à Palamas[8]. En tout cas, Lapithe composa plusieurs ouvrages, formés, semble-t-il, d'extraits des Écritures et destinés à réfuter les Hésychastes[9]. Ces ouvrages ont disparu. Les codd. Par. gr. 2662 et S. 689 nous conservent seulement les fragments de l'un d'eux sur « *les articles de la foi* ». Ce qui nous reste de l'œuvre de Lapithe a trait à la morale, à la philosophie et aux sciences.

Lapithe a exposé ses idées de morale pratique dans un long poème de 1491 vers politiques de quinze syllabes,

1. Grég. *Hist.* XXV, 8-14.
2. Trois dans le cod. Monac. gr. 223 et cinq dans le cod. Marc. gr. 155.
3. Grég. *Hist.*, XXV, 8. Cf. Par contre A. Sakellarios, qui prétend que Lapithe tire son nom de la ville Λαπήθος. Krumb. GBL², 782.
4. Grég. *Hist.*, XXV, 9.
5. Grég. *id.*, 8.
6. Grég. *Id.*, 9.
7. Cod. Monac. gr. 223, f. 4v.
8. Cod. Marc. gr. 155, ff. 78r-79r.
9. Grég. *Hist.*, XXV, 14. Cf. cod. Monac. gr. 223, f. 4v.

intitulé : « *Improvision à l'usage de tous*[1] ». C'est une poésie banale et monotone, mais rédigée en un style simple, clair, quoiqu'un peu archaïque et poétique. L'ouvrage manque d'originalité. Ce sont, mises en vers, les idées de l'auteur sur les devoirs de l'homme envers l'État, la société et la famille, idées que Grégoras résume lui-même dans son *Histoire*[2]. Après de longues considérations sur la place de l'homme dans l'univers (vv. 1-107), Lapithe indique les défauts qu'il faut éviter et les qualités qu'il faut rechercher (vv. 108-604) ; puis il donne des conseils à l'homme dans son rôle de père de famille (vv. 605-876) et de citoyen (vv. 877 à la fin). Lapithe insiste surtout sur la nécessité de cultiver la justice, et la concorde et de pratiquer la religion, soutiens de l'État et de la famille.

Cet ouvrage est, avant tout, une mosaïque de maximes tirées des Écritures, d'Aristote, de Xénophon, d'Antisthène, de Philon, de Grégoire de Nazianze, et surtout d'Isocrate, d'après ses discours à Démonicos et à Nicoclès. Le sujet traité par Lapithe était classique. Thomas Magistros s'y essaye aussi dans son opuscule sur « *les devoirs d'un Basileus* » et dans celui qui lui fait pendant, sur « *les devoirs des sujets*[3] », où il suit les mêmes ouvrages d'Isocrate. Avant lui, Nicéphore Blemmydes en avait fait autant dans son traité « *sur un Basileus modèle*[4] ». La littérature, en langue vulgaire, enfin, le connaissait, comme le montre au XIIe siècle, le poème Spanéas[5]. Ces différents ouvrages, et plus particulièrement le dernier, ont relégué dans l'ombre celui de Lapithe.

Lapithe s'intéressa aussi à la philosophie. Les codd. Vatic. gr. 1106 et 1110 nous ont transmis des « *Questions (philosophiques) posées au même (à Barlaam) par Lapithe* », encore inédites. Barlaam y répondit par un opuscule, conservé dans les mêmes manuscrits : « *du moine Barlaam. Solutions de certaines questions que lui posa le très savant Georges Lapithe* ».

Par ailleurs, Lapithe s'occupa aussi de sciences et d'astronomie. Il connaissait la *Tétrabiblos* de Ptolémée, les astronomes anciens et modernes, Chaldéens et Perses[6].

1. Éd. Migne, *P. G.*, t. 149, coll. 1002-1046.
2. Grég. *Hist.*, XXV, 11-13.
4. Éd. Migne, *Id.*, t. 142, ccl. 611-651 et 658-674.
5. Nombreuses éditions, mais le texte n'est pas encore établi solidement. Cf. E. Legrand. *Bibl. vulg.*, I, 1-10.
1. Grég. *Hist.*, XXV, 11.

Il avait lu les ouvrages astronomiques de Grégoras, comme en témoigne la lettre III. Enfin, Lapithe fut en correspondance avec les savants de son époque. Des lettres qu'il écrivit, nous n'avons que les trois qu'il envoya à Grégoras. La première nous renseigne sur ses études astronomiques ; la seconde est un éloge de Grégoras, de même que la troisième. Lapithe voulait venir voir Grégoras à Byzance ; la prise de celle-ci par Cantacuzène et le triomphe du Palamisme l'empêchèrent de le faire[1].

Écrivain estimé à son époque, Lapithe jouit de l'amitié du roi de Chypre et de l'estime d'Irène, fille de Nicéphore Chumnos et mariée à Jean le Despote, fils d'Andronic II[2]. Lapithe est surtout jugé sur son poème moral. Il mérite peut-être mieux ; il montre combien les lettres et les sciences furent en honneur à Chypre, au XIV[e] siècle, et le rôle qu'elle joua alors dans les relations intellectuelles entre l'Orient et l'Occident.

LÉONTIOS.

Le cod. Vatic. gr. 1086, donne la lettre 88, adressée par les autres manuscrits à Cléodème, comme envoyée à un certain Léontios. La suscription du Vaticanus est récente. Devant l'unanimité des autres manuscrits, on peut regarder cette lettre comme écrite à Cléodème.

ATHANASE LÉPENTRÈNE.

Lépentrène nous est connu par la lettre 156 de Grégoras et par la réponse qu'il écrivit à ce dernier (let. XXI).

Lépentrène habitait Chypre. Grégoras semble ne l'avoir jamais vu, et ne lui écrivit, vraisemblablement, qu'après 1351. Il entra en relations avec lui par l'intermédiaire de son disciple Agathangelos, qui, au cours d'un voyage d'études, fut aimablement reçu par Lépentrène. Agathangelos fit à Grégoras un éloge si vif de Lépentrène que Grégoras se décida à lui écrire.

Lépentrène semble avoir été, sinon un savant, du moins un homme intelligent et d'esprit curieux. Ce fut surtout

1. *Id.*, *id.*, XXV, 14. Ce détail indique que ce fut seulement, sur le tard, que Lapithe se rallia au Palamisme.

2. G. Akindynos, cod. Monac. gr. 223, f. 5v.

un grand voyageur. Grégoras en profite pour lui demander des renseignements sur Chypre, sur ce qui reste de la splendeur de Carthage, de Rome et de l'Hellade, sur l'attitude des Latins à Chypre. Lépentrène répondit longuement au premier point, donna quelques renseignements sur la Grèce, et ne dit rien du troisième point. Le sujet était brûlant ; il préféra, sans doute, ne pas confier à une lettre, son opinion.

Lépentrène admirait naïvement Grégoras. A-t-il écrit? Nous ne savons rien de plus sur lui que ce que cette lettre nous apprend.

Le Grand Logariaste[1].

C'est le destinataire de la lettre 59. C'était le père de l'un des élèves de Grégoras. Il devait être assez sévère pour son fils, car Grégoras l'engage à faire de temps à autre à celui-ci des compliments, s'il ne veut pas le décourager. Nous ne savons rien d'autre sur ce dignitaire ; au reste, cette lettre est surtout intéressante, en ce qu'elle nous montre Grégoras dans son métier de professeur.

Loukitès.

Loukitès est surtout connu par les lettres de Théodore d'Hyrtakè[2]. Grégoras lui écrit la lettre 43 et Grégoire une[3]. Loukitès, qui fut l'élève de Théodore d'Hyrtakè, était Protovestiaire de Trébizonde. Les lettres de ses correspondants nous renseignent peu sur lui. Loukitès semble avoir été assez instruit. D'après la lettre de Chioniadès, Loukitès s'occupait d'hagiographie et de mathématiques. Il ne négligeait pas, non plus, les lettres, car Théodore d'Hyrtakè lui promet de lui envoyer l'*Odyssée*. Nous ne savons rien d'autre sur Loukitès.

1. Titre honorifique.
2. *Not. et Extr.*, t. 6. Lett. 37, 40, 41, 56, 78, 85.
3. T. Euangelidès. Δύο Βυζαντιακὰ κειμένα. α'. Γρηγορίου Χιονιάδου ἐπιστολαὶ δεκαέξ ἐκ κώδικος Βιενναίου. 'Εν 'Ερμουπόλει, 1910.

Maxime Magistros.

C'était un compatriote de Grégoras, qui était lié avec lui d'une amitié étroite. Magistros était, vraisemblablement, un moine. Grégoras lui demande l'aide de ses prières. Magistros était un homme instruit, car la lettre de Grégoras (let. 60) est fort savante et émaillée de nombreux souvenirs mythologiques et historiques. Nous ne connaissons pas autrement Magistros.

Thomas Magistros.

Thomas Magistros est l'un des plus grands philologues du xive siècle. Des lettres que Grégoras lui écrivit, il ne nous en est parvenu qu'une, deux peut-être (let. 10 et 37) et la réponse de Magistros à l'une d'elles (let. II); deux lettres de politesse, dont l'une (let. 10) date des premiers temps où Grégoras et Magistros se connurent. La réponse de ce dernier, très oratoire, ne nous apprend rien sur lui-même ; c'est regrettable, car la vie et l'œuvre de Magistros sont encore mal connues.

Thomas Magistros, né à Thessalonique vers la fin du xiiie siècle, y vécut toute sa vie. Il se fit moine, nous ne savons à quel moment, et prit le nom de Théodule. Entre 1314 et 1318, il se rendit à Byzance, pour plaider auprès d'Andronic II la cause du général Chandrènos, qui avait vaillamment défendu la ville contre les Catalans et contre les Turcs, et qui, à la suite d'une accusation que nous ignorons, devait être relevé de ses fonctions. Nous avons le discours, prononcé par Magistros[1] et une lettre au moine Isaac[2], qui nous renseignent sur cette ambassade. Magistros obtint, semble-t-il, la grâce du général.

Magistros vint à Byzance en compagnie de son père. Il fut chaleureusement accueilli par Andronic II, par les nobles et par les savants[3]. Il ne fut pas, cependant, comme le croit Krumbacher[4], conseiller d'Andronic II. Magistros mourut vers 1330, à Thessalonique, vraisemblablement dans le monastère où il s'était retiré.

1. Migne, *P. G.*, t. 145, coll. 353-373.
2. Éd. M. Treu, *N. Jahrb. f. Philol. u. Pädag. Suppl.* Bd 27 (1902)
3. M. Treu, *Id.*, p. 11.
4. GBL², p. 549.

L'œuvre de Magistros est très variée. Théologie, rhétorique, philologie surtout, y figurent. Une partie de cette œuvre a été écrite par Magistros avant son entrée au monastère. Ce sont les ouvrages transmis sous le nom de *Thomas* Magistros. Les œuvres de rhétorique, écrites après son entrée au monastère, le sont sous celui de *Théodule*. Comme Eustathe de Thessalonique, Magistros s'occupa de philologie quand il était jeune ; la rhétorique et la théologie ne retinrent son attention qu'après son entrée au cloître.

L'œuvre théologique de Magistros est presqu'entièrement inédite. Seul son *Éloge de Grégoire de Nazianze* est publié[1]. Le philologue et le lettré, épris du classicisme, s'y révèlent par les nombreuses citations d'Homère, de Pindare, de Platon et surtout d'Euripide qui parent le texte. Magistros écrivit aussi un *Éloge de saint Jean-Baptiste*[2] ; il paya enfin son tribut à l'exégèse par son commentaire sur « *les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament* ». Par contre, les *scholies sur la Lettre de saint Paul aux Romains*, qui lui sont attribuées par le cod. Coisl. gr. 208 ne semblent pas être de lui.

Si intéressante que soit l'œuvre théologique de Magistros, ce n'est pas à elle qu'il doit sa notoriété ; il la doit à son œuvre profane, consacrée à la rhétorique et à la philologie.

L'œuvre de rhétorique est très variée. Comme tout Byzantin lettré, Magistros cultiva les exercices d'école, les « Progymnasmata », où Grégoras brilla tout particulièrement. De ce genre d'ouvrages, nous possédons deux *Mélétai* ou Déclamations, dont le sujet se trouve déjà chez le sophiste Polémon, et qui faisait partie de la collection des lieux communs de la rhétorique byzantine du XIVe siècle. A Marathon, Callimaque et Cynégyre sont tombés glorieusement. La loi veut que les pères des victimes prononcent chacun une oraison funèbre. Une dispute s'élève pour savoir lequel des pères des deux morts parlera le premier. La première Mélétè est le discours du père de Cynégire, Euphorion ; la seconde, suivant la loi du genre, est la Réponse du père de Callimaque, Polé-

1. Migne, *P. G.*, t. 145, coll. 215-352.
2. Cod. Palat. gr. 374, ff. 106v-118. L'*Éloge d'Euthymios*, évêque de Madyta, que lui attribue Krumbacher, est de Grégoire de Chypre. Cod. Par. gr. 3010, 148v-168v.
3. Cod. Ambros. gr. H. 21, Suppl.

marque[1]. Ces Mélétai, supérieures à celles de Polémon, plus mesurées et d'un goût plus sûr, n'en sont pas moins aussi vides. A cette catégorie d'œuvres se rattache aussi le « *Plaidoyer en faveur des Olynthiens*[2] », Mélétè également du genre historique, et encore inédite. Ces ouvrages de Magistros ne sont que des preuves de son habileté de rhéteur. Ses autres ouvrages oratoires sont heureusement plus intéressants pour l'histoire de son temps.

C'est d'abord une série de Discours, adressés à de hauts personnages ou prononcés à l'occasion de différentes circonstances. Tels sont : la « *Défense de Chandrènos* »[3], plaidoyer émouvant, où Magistros après avoir rappelé les services rendus par ce général à l'Empire, en Asie et en Europe, ses succès sur les Turcs et sur les Catalans, supplie Andronic II de ne pas condamner un homme dont toute la vie fut d'honnêteté et de courage, et le supplie de ne pas décourager la vertu en donnant une prime à la délation.

L'intervention de Magistros fut couronnée de succès. Ainsi le montre le Discours « *au Grand Logothète Métochite*[4] ». Magistros le remercie de son intervention auprès d'Andronic II en faveur de Chandrènos. Il fait l'éloge de la bonté et de la science de Métochite. Chef de l'État, travailleur infatigable, Métochite trouve encore le moyen d'être orateur, philosophe et surtout astronome de valeur. Citons encore les ouvrages suivants : un Discours « *au Grand Sratopédarque Ange*[5] que Magistros complimente pour avoir, avec peu de troupes, évité à l'empire d'écrasantes défaites, et un Discours « *au très saint Patriarche œcuménique Niphon*[6] », Patriarche de Byzance de 1311 à 1318, que Magistros semble avoir connu personnellement. Magistros lui dit combien il regrette de ne pas être à Byzance pour jouir de sa présence[7]. Il célèbre en Niphon l'esprit de justice et de décision. C'est le même Patriarche contre lequel Nicéphore Chumnos écrivit un violent pamphlet, où il l'accusait de concussion et de simonie.

1. Boisson. *An. gr.* II. Cf. *Ann. Ass.*, 18 (1882), 142-161, trad. française par E. Groussaud.
2 Krumbacher, GBL[2], p. 550.
3. Migne, *P. G.*, 145, coll. 353-373.
4. Migne, *P. G.*, 145, coll. 381-390.
5. *Id.*, *id.*, 373-380.
6. *Id.*, *id.*, 389-396.
7. *Id.*, *id.*, 396.

Quant à *l'Éloge du Roi du Chypre*[1] (Hugues IV de Lusignan) qui lui est ordinairement attribué, il n'est pas de lui, mais de Nicéphore Grégoras[2]. Enfin, Magistros a écrit un Discours « *au Grand Domestique Cantacuzène*[3] », encore inédit. C'est un Éloge très oratoire, où Magistros pare celui-ci de toutes les qualités, mais où il célèbre surtout, en Cantacuzène, le général. Il le félicite entre autres, de ses succès sur les Turcs, sur les Bulgares et sur les Serbes[4]. Cet Éloge date de 1320 environ, époque à laquelle Cantacuzène était encore au service d'Andronic II. De la même époque semble dater aussi un autre opuscule inédit et intitulé : « *Aux Thessaloniciens, sur la concorde*[5] ». Magistros engage avec émotion ses compatriotes à cesser leurs luttes intestines, qui les ruinent eux et leur ville. Le passage où Magistros montre que ce qui fait une ville n'est ni la grandeur ni la beauté des monuments, mais l'union de sentiments des citoyens, n'est pas sans beauté[6].

Deux ouvrages complètent les œuvres oratoires de Magistros. Ce sont deux traités, l'un sur « *les devoirs d'un Basileus*[7] », l'autre, pendant du premier, sur « *les devoirs d'un État* (envers le souverain[8]) ». Ces deux ouvrages rappellent, le premier le discours d'Isocrate « à *Nicoclès* », le second, le « *Nicoclès* ou les *Chypriotes* ». Toutefois, les ressemblances entre Isocrate et Magistros sont plus superficielles que profondes. Ces deux ouvrages sont parmi les plus importants de Magistros, car ils nous font connaître ses idées politiques, sociales et morales. A la différence d'Isocrate, Magistros ne s'en tient pas à de vagues, à de banales généralités, ou à des lieux communs. Il fait œuvre utile. Avec un réel courage — car le pouvoir central était assez intolérant — Magistros s'élève contre la vénalité des charges[9] et proteste hautement contre la création incessante d'impôts nouveaux[10]. Il indique également, dans son second ouvrage, la nécessité impérieuse

1. Migne, *P. G.*, 145, coll. 397-404.
2. Cf. R. Guilland, *Essai sur N. Grégoras. L'homme et l'œuvre.*
3. Cod Vatic. gr. 714, foll. 266-270.
4. *Id* , fol. 268v.
5. Cod. Par. gr. 2629, foll. 127-131.
6. *Id.*, fol. 129v.
7. Migne, *P. G.*, 145, coll. 447-496
8. *Id.*, *id.*, coll. 496-548.
9. Chap. 19.
10. Chap. 21.

de donner à chaque citoyen un métier[1] et à chaque travailleur un salaire convenable[2]. On chercherait vainement des pages aussi solides dans les deux opuscules d'Isocrate.

L'œuvre de rhétorique de Magistros n'est donc pas sans valeur. Toutefois, c'est surtout son œuvre philologique qui a transmis son nom à la postérité. Cette œuvre est formée de deux sortes d'ouvrages.

C'est d'abord le « *Recueil de substantifs et de verbes attiques*[3] ». Le nombre élevé de manuscrits qui nous ont transmis cet ouvrage montre en quelle faveur il fut tenu. Aujourd'hui encore, il n'est pas sans utilité. C'est avant tout un ouvrage pratique, destiné à fournir aux étudiants des termes et des expressions attiques. C'est une espèce de stylistique byzantine du grec classique. L'ouvrage de Magistros n'est pas très original. Il a recopié, en partie, le lexique de l'Atticiste Philémon[4], et les lexiques de Phrynicos et de Moeris. Toutefois, Magistros a ajouté des notices nombreuses, fruit de ses lectures personnelles, et qui donnent précisément à son ouvrage sa valeur. Il cite surtout Hérodote, Thucydide, Platon, Démosthène, Lucien, et les auteurs favoris des Byzantins du XIVe siècle, Aelius Aristide, Libanios et Synésios.

Les « *Commentaires* » ou « *Scholies* » sur les auteurs classiques forment le second groupe des ouvrages philologiques. Magistros avait étudié de près les grands classiques anciens, que la Renaissance littéraire du XIVe siècle remettait en honneur. Les tragiques semblent avoir eu ses faveurs, et, parmi eux, Euripide ; nous avons les scholies qu'il rédigea sur leurs tragédies. Il commenta aussi trois comédies d'Aristophane : le Plutus, les Grenouilles et les Nuées ; enfin, il étudia Pindare. Les scholies il est vrai, sur les poésies de ce dernier sont aussi transmises sous le nom d'un des contemporains de Magistros, Démétrios Triclinios, le plus grand philologue peut-être du XIVe siècle. Il est assez difficile de trancher la question d'authenticité. Cependant, malgré les travaux de Lehrs[5], le doute est encore permis. Par ailleurs, Magistros nous a laissé des scholies inédites sur les lettres de

1. Chap. 6.
2. Chap. 10.
6. Éd. C. Jacobitz, Leizpig, 1883.
4. L. Cohn. *Der Atticist. Philemon.* Philologus, Bd LVII (N. F. Bd XI) (1898), 353-367.
5. *Die Pindarscholien.* Leipzig, 1873, pp. 97-99.

Synésios, contenues dans le cod. Ambros. gr. L. 44, suppl.

Comme la plupart de ses contemporains, enfin, Magistros a écrit des lettres. Nous n'en avons que dix[1]. Trois sont adressées à Métochite, lettres de compliments ou d'affaire[2] ; une est écrite à Grégoras ; deux autres au sacellaire Tricanas[3], nous renseignent sur une grave maladie de Magistros ; une autre est envoyée au Philosophe Joseph[4], c'est l'une des plus longues ; Magistros lui parle des atrocités des Catalans en Macédoine et du courage du général Chandrènos ; la huitième est écrite au moine Isaac[5] ; Magistros y raconte son voyage à Byzance, et donne des renseignements intéressants sur le commerce et sur la marine byzantine d'alors ; la neuvième est un simple billet de recommandation[6]. La dixième[7], adressée au moine Hierothée, montre que Magistros, dans la querelle de l'Hésychasme, prit parti contre Palamas. A part la réponse de Grégoras, nous n'avons aucune lettre adressée à Magistros.

Telle est l'œuvre de Magistros. Si l'on ajoute qu'il use d'une langue sobre, peu fleurie, facile et parfois nombreuse, et que, sauf dans ses Exercices préparatoires, il est plus écrivain que rhéteur, on verra que son œuvre mérite d'être mieux connue pour être appréciée comme elle le mérite.

MATHIEU, MÉTROPOLITE D'ÉPHÈSE.

Deux lettres de Grégoras, les lettres 98, 157, sont envoyées au Métropolite d'Éphèse. Il s'agit très vraisemblablement de Mathieu.

Mathieu d'Éphèse[8], né à Philadelphie, vers 1270, quitta tout jeune sa ville natale et entra dans les ordres. Il eut pour maître le métropolite de Philadelphie, Théolepte, correspondant et ami de Grégoras. Nous connaissons peu sa vie, jusqu'à l'époque déjà tardive où il fut

1. Migne, *P. G.*, 145.
2. Migne, *Id.*, 420-424, il le consulte sur l'achat d'une maison.
3. Lettres 3 et 4, coll. 411-420.
4. Let. 9, *id.*, 422-445.
5. M. Treu, *op. cit.*,
6. Migne, *id.*, let. 2, col. 412.
7. E. Martini, *Una lettera del retore Theodulo (Thomas Magistros) al monaco Ieroteo.* Miscellanea Ceriani. Milano 1910 ; 435-447.
8. Cf. M. Treu. *Matthaios, Metropolit von Ephesus. Ueber sein Leben u. seine Schriften.* Postdam, 1901.

nommé métropolite d'Éphèse. Jusque là, il vécut assez loin de Byzance ; il passa même quelques années en exil dans l'inhospitalière Brysis, dont il était le métropolite. Mathieu vécut surtout dans la suite à Byzance, où il mena la vie d'un moine savant et retiré du monde.

Mathieu fut nommé métropolite d'Éphèse vers 1329. Il le resta jusqu'en 1339. Depuis 1308[1], Éphèse était soumise aux Turcs. Mathieu semble avoir vécu en bons termes avec les Infidèles. En 1339, Mathieu prit part au synode de juin, mais n'assista pas à celui de 1340. Le synode d'août 1342 infirme[2] l'une de ses décisions nommant un évêque à Pyrgia, et, l'année suivante, en avril 1343[3], le synode innocente l'évêque de cette même ville des accusations portées par Mathieu contre lui.

Mathieu prit une part active à la querelle de l'Hésychasme. Nous sommes malheureusement assez mal renseignés dans le détail sur son rôle. Son attitude apparaît en effet assez contradictoire. Lors des synodes de 1341, défavorables à Barlaam et à Akindynos, Mathieu, qui était alors à Éphèse, semble, d'après l'ouvrage qu'il écrivit en 1350, s'être déclaré en leur faveur[4]. Il fut, en tout cas, hostile au Patriarche Calécas et soutint contre lui Palamas. Il rédigea, en 1346, avec six autres métropolites, une sorte d'acte d'accusation contre le Patriarche, qui fut remis à la Basilissa Anne de Savoie[5], et, à la suite duquel Calécas fut déposé. Enfin, en avril 1350, il intervenait personnellement en faveur de Palamas[6]. Or, chose surprenante, le synode de juin 1351, réuni sous la présidence de Cantacuzène, déposa Mathieu ainsi que Dexios, métropolite de Ganos, comme hostiles à Palamas[7]. Peut-être Mathieu expliquait-il son changement d'attitude dans les ouvrages qu'il composa contre les Palamites et que ces derniers vraisemblablement firent disparaître. L'allusion que fait Jean Cyparissiote, dans ses « *Transgressions Palamitiques*[8] » semble l'indiquer. De cette époque date peut-être la seconde lettre 157 de Grégoras, où il exhorte Mathieu à continuer de lutter contre les Palamites. Mathieu avait alors

1. Pachym. II, 589 et Grég. *Hist.*, VII, 1, 214.
2. *Acta*, I, 1342, p. p. 227-228, N° C.
3. *Id.*, *id.*, p. 235.
4. Migne, *P. G.*, 151, 772 sq.
5. *Id.*, *id.*, 767-770.
6. *Id.*, *id.*, 772-774.
7. *Id.*, *id.*, Philothée, *Éloge de Palamas*, 621 sqq. N. Grég. *Hist.*, XVIII, 4 sqq. ; Cant. III, 23, 166-171.
8. Migne, *P. G.*, 152, 737.

près de 80 ans. La soif du martyre qui lui fit prendre la défense d'une cause perdue d'avance prouve que, malgré les apparences, il resta fermement attaché à l'orthodoxie. Après sa déposition, Mathieu se retira chez lui[1]. Nous ne savons rien sur la fin de sa vie. Il mourut avant 1360, comme nous l'apprend une décision de Callixte, où ce dernier parle des hérésies des métropolites d'Éphèse et de Ganos[2].

L'œuvre de Mathieu d'Éphèse est importante. Elle est encore presque entièrement inédite. Elle nous a été conservée par le cod. Vindob. theol. gr. 174[3]. Mathieu d'Éphèse était très instruit, et Grégoras parle de lui, dans son *Histoire*, comme d'un grand savant[4]. Son œuvre est à la fois théologique et profane.

A l'œuvre théologique appartiennent des *Prières*, adressées, soit à Dieu, soit à la Vierge, ou composées à l'occasion de circonstances diverses : telles celle qu'il prononça « *sur le début de l'année* » (cod., Vindob. theol. gr. 174, 47v-48v) et « *à son entrée à Éphèse* » (*id.*, 150v-151r) ; puis les ouvrages suivants : « *Prologue à l'épisode de Suzanne* » (*id.*, 69r-80r), « *Prologue sous forme d'Éloge des vénérables et bienheureux Prophètes, à propos du recueil de leurs pensées les plus topiques, rassemblées par nous avec l'aide de Dieu, et accompagnées des commentaires nécessaires.* » (*id.*, 152r-157r) ; une série d'Extraits des Écritures : « *Excellente collection de maximes et de récits tirées des Prophètes et composées par nous avec l'aide de Dieu* » (158r-245v), « *Excellente collection de pensées du saint et noble Job, à l'usage et pour l'utilité de tout chrétien* » (246-253), et les deux opuscules suivants : « *Proverbes de Salomon les plus sages et les plus capables de rendre l'homme le plus possible moral et sociable* » (253-266) et « *Pensées de l'Ecclésiaste les plus utiles et les plus nécessaires pour amener au mépris des biens présents et pour former l'âme* » (266v-277v).

L'éloquence sacrée est représentée par son « *Discours au Basileus sur la Dormition de la Mère de Dieu.* » (27ovr 277v), et l'exégèse, par l'ouvrage suivant : « *Pourquoi l'auteur de l'hymne, après avoir déclaré la Mère de Dieu plus glorieuse que les Séraphins, ajoute-t-il aussitôt*

1. Grég. *Hist.*, XXI, 4, 1013.
2. *Acta*, I, 607.
3. M. Treu, *op. cit.*, table des matières, pp. 20-28. Cf. Bodl. gr. Miscel. 242, Par. gr. 2001 A.
4. Grég. *Hist.*, XXI, 3. 1011.

l'adverbe « incomparablement » *et déclare-t-il incomparable ce qui ne l'est pas. Dans quelle intention a-t-il écrit son hymne?* » (66r-69r). Dans tous ces ouvrages, Mathieu apparaît comme un pieux et orthodoxe théologien[1].

L'œuvre profane de Mathieu d'Éphèse est peut-être plus importante. Épris de l'antiquité, Mathieu d'Éphèse essaya d'en faire revivre l'esprit, et, malgré sa soumission à la tradition, il ne manque pas d'originalité.

La Rhétorique est largement représentée. Ce sont d'abord des exercices préparatoires, chers aux rhéteurs d'alors. Telle la « *Prière supposée prononcée par un archimandrite* » (Cod. Vindob. theol. gr. 174, 57r-57v). Ce sont encore des Discours, comme le « *Discours au très grand Autocrator des Romains, Andronic Ducas Ange Paléologue, sur sa bonté d'âme, qui lui fit nous rendre visite pendant notre maladie. Sans être complètement rétabli, nous avons, en reconnaissance, dans la mesure de nos moyens, écrit le présent discours* » (58r-65r) ; des Consolations, comme la « *Consolation à la Basilissa, improvisée sur la mort de Théolepte de Philadelphie* » (131v-135v) ; des *Oraisons funèbres*, comme celle de *Jean Chumnos* (166r-151r) et celle *de son ami*, « *le très cher Calliergès* » (126r-131r), ou enfin, des *Descriptions*, comme celle « *de la Résurrection du Christ* » (82r-86r), faite vraisemblablement d'après un tableau ou une mosaïque.

Mathieu d'Éphèse cultiva aussi la critique littéraire. Témoins son « *Prologue en forme d'Éloge sur Homère et l'intention dans laquelle il composa l'Odyssée* » (86r-87v), son étude sur « *les aventures d'Ulysse* » (88r-116r), son *Résumé* des « *aventures d'Ulysse d'après Homère* » (116v-126r) attribués à tort à Grégoras et les deux opuscules suivants : « *Ceux qui ont cultivé la science sacrée et la science profane ne sauraient être appelés à juste titre des savants, mais bien plutôt des contrefacteurs de la vraie science* » (74r-81r), et sur « *ceux qui critiquent à tort les savants modernes et contemporains* » (301r-305v).

Enfin, Mathieu d'Éphèse a laissé une *Correspondance*, forte de 67 lettres, encore inédites. La plupart sont adressées à Michel Gabras et à un certain nombre de correspondants de Grégoras : Nicéphore Chumnos, Philanthropène, le Philosophe Joseph, le protovestiaire Lampène, Pépagomène.

1. M. Treu, *op. cit.*, p. 49.

Mathieu d'Éphèse, à en juger par ce qui est publié de son œuvre, écrit dans un style peu coloré, simple et précis. Il justifie, semble-t-il, le jugement porté sur lui par Grégoras dans la lettre 3. L'œuvre de Mathieu d'Éphèse mériterait sinon d'être publiée intégralement, du moins d'être étudiée ; elle montrerait que son auteur n'est pas indigne de compter au nombre des grands écrivains du xive siècle byzantin.

Maxime, Higoumène du monastère du Chortaito.

Nous ne connaissons Maxime que par les quatre lettres que lui écrivit Grégoras (lett. 44, 45, 99, 158). C'était l'un de ses compatriotes et Grégoras affecte de le tenir en très haute estime. Maxime ne resta pas à Héraclée de Pont ; peut-être même quitta-t-il cette ville avant Grégoras.

Maxime, avec qui Grégoras semble avoir entretenu une correspondance suivie, fut higoumène du monastère du Chortaïto, situé sur le mont Corthrat, au nord-est de Thessalonique, et dont il est souvent question dans l'histoire de cette ville[1]. Maxime écrivit-il des ouvrages? Grégoras fait bien l'éloge de son éloquence (let. 158), mais c'est peut-être là une banale formule de politesse. Maxime est-il le même personnage que le moine Maxime, correspondant de Michel Gabras, qui lui envoie les lettres 22, 67, 92[2]? Nous ne pouvons le dire, et nous ne savons rien de plus sur Maxime.

Des quatre lettres de Grégoras, la lettre 45 est la plus intéressante. Elle renferme, en raccourci, une histoire d'Héraclée de Pont ; elle nous donne certains détails que nous connaissons par elle seule et qui semblent prouver que Grégoras consulta les archives de sa ville natale.

Nicéphore Métochite.

C'est l'un des cinq fils de Métochite, premier ministre d'Andronic II et ami de Grégoras. De ces cinq fils, l'un, Démétrius, fut instruit par Théodore d'Hyrtakè ; c'était déjà un viveur que son maître dut faire

1. Grég. *Hist.*, VIII, 11, IX, 4 ; Cant. I, 53.
2. Cod. Marc. gr. 446.

fouetter[1], tant il était paresseux. L'autre, Nicéphore, nous est connu par Grégoras et par Cantacuzène. Grégoras nous parle de Nicéphore Métochite dans la lettre 26, qui lui est écrite, et dans la lettre 16, qu'il envoie à son père, Théodore Métochite, mais où il n'est question que du jeune homme.

Nicéphore Métochite fut l'élève de Grégoras. Il était intelligent, mais un peu paresseux. Grégoras l'engage à travailler de manière à devenir le digne fils d'un père aussi illustre (let. 20). Ses conseils ne furent pas suivis. Théodore Métochite, dans l'une de ses poésies inédites[2], se plaint que Dieu lui ait refusé des fils capables de recueillir sa succession intellectuelle, qu'il lègue à Grégoras. Et, de fait, les fils de Métochite paraissent avoir préféré à l'étude la politique et l'intrigue. L'histoire nous les montre, dès 1321, trahissant leur père et Andronic II, en dénonçant à Andronic III les mesures qu'Andronic II et Métochite voulaient prendre contre lui[3] ; en 1325, Démétrius et Nicéphore Métochite, alors qu'ils commandent sur les confins de la Serbie et de la Macédoine[4], conspirent contre Andronic III, qui intercepte leurs lettres et les remet lui-même à leur père. L'histoire ne nous parle plus ensuite que de Nicéphore. Il s'était rallié à Cantacuzène, dans la guerre civile entre Anne de Savoie et lui. Nicéphore Métochite fut l'un des premiers, en 1345, à le prévenir de la défection de Vatatzès[5]. Ses services lui valurent peut-être d'être nommé plus tard Grand Logothète[6].

Théodore Métochite.

Théodore Métochite est, vraisemblablement, le plus grand écrivain du XIVe siècle et l'un des plus grands écrivains de la littérature byzantine. Son œuvre, aussi variée que profonde, est presque encore entièrement inédite.

1. Théod. d'Hyrtakè, *Not. et Extr.*, 5 (an VII) let. II, p 738.
2. Cod. Par. gr. 1776, f. 60r.
3. Cant. I, 13, p. 63.
4. Cant. I, 43, p. 209.
5. Cant. III, 90, p. 554.
6. *Id.*, *id.* Cf. une lettre de Joseph Calothète, adressée au Grand Logothète Nicéphore Métochite, dans le Cod. 28 du monastère de Saint-Athanase, à Leucasie τῶν Καλαβρύτων, ff. 190r-194 v.

Métochite fut très lié avec Grégoras, qui fut son élève. Nous n'avons, cependant, que cinq lettres de celui-ci à Métochite (lett. 3, 4, 14, 15, 16), toutes écrites entre 1324 et 1329. Ces lettres nous renseignent surtout sur Grégoras. Il remercie Métochite de lui avoir fait part de ses connaissances (let. 3) et affirme qu'il lui doit le goût de l'étude (let. 4). Dans une autre, il loue en Métochite le savant qui est à la fois, orateur, poète, philosophe, astronome (let. 14) ; dans une quatrième, il vante les « Commentaires » que Métochite venait d'écrire (let. 15) ; dans la cinquième, Grégoras entretient Métochite de son fils Nicéphore (let. 16).

La vie de Métochite est assez bien connue dans son ensemble[1]. Il naquit, en Bithynie, à Nicée, vers 1260. A treize ans, il perdit son père, et sa jeunesse fut assez triste[2]. A vingt ans, il vint à Byzance. Très rapidement remarqué par Andronic II, il fut élevé aux plus hautes charges. Il fut chargé de plusieurs missions de confiance. En 1295, il alla en Arménie, avec Jean Glycys, pour y chercher la princesse Marie, sœur du roi d'Arménie, et fiancée à Michel IX, fils d'Andronic II[3]. En 1298, il se rendit auprès du tsar de Serbie, pour négocier le mariage de Simone, fille cadette d'Andronic II avec le tsar. Métochite nous a raconté lui-même son ambassade dans son « Compte-rendu d'ambassade », adressé vraisemblablement à Nicéphore Chumnos. Après la retraite de ce dernier, Métochite fut nommé Grand Logothète. Andronic II le prit en affection, et maria son neveu, Jean, fils de Constantin Paléologue, avec la fille de Métochite, Irène. Métochite fut, à dire vrai, le maître de l'empire. Andronic II n'avait aucun secret pour son premier ministre. Toutefois, malgré ses occupations nombreuses, Métochite trouva le temps d'étudier et d'écrire. A plus de quarante ans, il se fit initier à l'astronomie par Manuel Bryenne[4], et c'est à lui que revient la gloire d'avoir remis cette science en honneur.

Métochite, qui ne fut peut-être pas un très grand ministre, resta fidèle à Andronic II, auteur de sa fortune. En 1328, celui-ci était forcé d'abdiquer. Méto-

1. Ch. Diehl. *Les mosaïques de Kahrié-Djami. Ét. Byz.*, I, 396-406. Cf. Sathas, Μεσ. Βιβλ., I ; 19-135.
2. Miscell. p. 184, ch. 28.
3. Grég. *Hist.*, VI, 8, pp. 193-194.
4. Cant. I, 11, 55.

chite, chargé par Andronic III de porter à Andronic II les conditions de paix, refusa hautement, déclarant qu'il ne pouvait donner des ordres à son ancien maître. Métochite paya de sa liberté son attachement à Andronic II. Sa maison fut pillée, ses biens confisqués et vendus[1]. Il fut exilé à Didymotique et enfermé dans un monastère. Il revint cependant à Byzance, deux ans plus tard, en 1330, et termina sa vie dans le monastère de Chora, qu'il avait restauré. Là, il cultiva surtout la philosophie et la théologie, et vécut au milieu des livres précieux qu'il avait rassemblés et qu'il recommande avec émotion à Grégoras[2] et aux moines du cloître[3]. Il prit part à la querelle entre Barlaam et Grégoras, et se rangea du côté de son élève et ami. Métochite avait alors changé son nom contre celui de Théolepte. Il mourut le 13 mars 1332, un mois exactement après Andronic II[4].

La partie la plus importante de l'œuvre de Métochites a été écrite avant son entrée au monastère. Théologie, philosophie, critique littéraire, poésie, astronomie y sont représentées par des ouvrages de haute valeur. Les *Commentaires* ou *Miscellanées*, l'*Éloge de Nicée*, le *Compte-rendu d'ambassade*, l'opuscule *sur le philosophe Joseph*, un chrysobulle et deux poésies sont seuls édités. Les *Commentaires d'Aristote* sont seulement publiés en latin.

De tous ces ouvrages, le plus connu est celui qu'on désigne communément sous le nom de *Miscellanées*, et dont le titre exact est : *Commentaires et jugements moraux*. C'est une espèce d'encyclopédie, mine inestimable pour connaître les idées de Métochite. En écrivant ces Commentaires, Métochite suivait le goût du siècle. Comme au xe siècle, mais en plus petit, on compose alors des ouvrages de caractère encyclopédique : le philosophe Joseph, et avant lui, Maxime Planude en avaient écrit chacun un. Toutes les disciplines sont représentées dans l'ouvrage de Métochite. La philosophie y tient cependant la part la plus large. Quoique grand admirateur d'Aristote[5] qu'il commenta de près, Métochite s'y montre platonicien ou plutôt

1. Grég. *Hist.*, IX, 6, 425-426.
2. Cod. Par. gr. 1776, fol. 61.
3. Cod. Vindob. philol. gr. 95, fol. 338v.
4. Grég. *Hist.* X, 2, 474.
5. Par ex. pp. 55, 266, 298, 326, 371.

néoplatonicien. Sans doute, les lieux communs ne manquent pas dans son livre. Métochite expose, par exemple, avec un peu trop de complaisance, l'une de ses idées favorites : l'instabilité des choses d'ici-bas[1]. Mais à côté de ces développements purement oratoires, les aperçus ingénieux sont nombreux. Il est peu de problèmes importants que Métochite ne traite ou tout au moins qu'il n'effleure. Questions de morale sociale : « Un chrétien doit-il vivre avec ses semblables ou se retirer dans un monastère?[2] » et Métochite condamne la vie contemplative. Question de morale théorique : « De la difficulté d'être impartial[3] ». Questions de morale pratique : « Faut-il se marier, si l'on veut mener une vie chaste[4]? » Questions de morale religieuse : « Vaut-il mieux pour l'homme être venu au monde[5]? » à quoi Métochite répond par l'affirmative. Questions de morale politique : « Un Basileus doit surtout s'occuper de se procurer de l'argent[6], sans toutefois faire passer ce souci avant toute autre préoccupation [7]». Étude des différents régimes politiques : Métochite donne le pas à la monarchie impériale[8] sur le régime démocratique[9] et le régime aristocratique[10]. L'avant-dernier est inapplicable à son avis à cause des caprices de la foule, qui ne cesse de conspirer contre ceux qui détiennent le pouvoir, le dernier ne l'est guère plus, par suite des rivalités de ceux qui sont au pouvoir. Le régime monarchique est de beaucoup le meilleur, à une condition cependant : le souverain devra s'entourer de conseillers capables et intègres. Ajoutez les questions historiques : étude de la constitution spartiate[11], de la constitution athénienne[12], étude sur les Scythes ou Russes [13], sur Rome et sa puissance depuis Auguste[14], sur Car-

1. Ch. 53, 55, 56, 67.
2. Ch. 73.
3. Ch. 55 et 69.
4. Ch. 76.
5. Ch. 41.
6. Ch. 82.
7. Ch. 83.
8. Ch. 98.
9. Ch. 96.
10. Ch. 97.
11. Ch. 100.
12. Ch. 99.
13. Ch. 110.
14. Ch. 109.

thage[1] ; articles de critique littéraire, où l'on trouve des jugements très justes sur Plutarque[2], qu'il loue de n'avoir pas été seulement un styliste, sur Pythagore[3], sur Xénophon[4], dont il admire surtout les Mémorables, sur Dion[5], sur Synésios[6], son auteur préféré, sur Philon[7], dont il goûte la langue claire et précise, sur Josèphe[8], et ce curieux chapitre sur les écrivains, formés en Égypte[9] : Philon, Ptolémée, Théon, Origène, Clément d'Alexandrie, Grégoire de Nazianze, Eusèbe, fils spirituel de Pamphyle, Cyrille et Synésios, dont la langue est plus dure que celle des écrivains qui fréquentèrent les Tyriens, comme Porphyre, Maxime, Libanios et Lucien. La philosophie est représentée par de nombreuses dissertations ayant trait surtout aux théories platoniciennes et aristotéliciennes. Sans méconnaître le génie d'Aristote[10], Métochite lui préfère Platon[11]. Les sciences enfin ont, elles aussi leur place dans l'ouvrage : l'astronomie, avec une étude sur ses origines[12] et sur son importance[13] ; les mathématiques, avec deux essais, l'un sur la nature des mathématiques[14], l'autre sur l'utilité pratique des mathématiques et surtout de la géométrie en particulier dans la mécanique[15] ; la physique, enfin, avec un chapitre sur son objet[16], où Métochite la différencie des mathématiques. Cet aperçu donne une idée de l'importance et de la richesse de l'ouvrage en même temps qu'il permet d'admirer la vaste et profonde érudition de l'auteur. Quant aux sources, ce sont, avant tout, comme pour tout Byzantin, les auteurs grecs. Métochite cite, et vraisemblablement les a lus pour la plupart, plus de 70 écrivains. Synésios semble, cependant, être la source principale.

1. Ch. 105.
2. Ch. 71.
3. Ch. 97 et 103.
4. Ch. 20.
5. Ch. 19.
6. Ch. 17 et 18.
7. Ch. 16.
8. Ch. 15.
9. Ch. 17.
10. Ch. 3, 5, 11, 12, 25, 54.
11. Ch. 4, 6, 7, 8, 13, 24.
12. Ch. 14.
13. Ch. 43.
14. Ch. 22.
15. Ch. 70.
16. Ch. 23.

Les œuvres de rhétorique comprennent 18 ouvrages. Quatre mis à part, ils sont encore inédits et conservés dans le riche manuscrit Vindob. philol. gr. 95 Nessel. Là encore, Métochite fait preuve d'originalité et montre l'universalité de ses connaissances.

Toutes les branches de la rhétorique semblent avoir été cultivées par lui. Métochite s'essaya dans l'hagiographie. Il composa ainsi une *Vie de sainte Marina*[1], très oratoire, un *Éloge « de l'archange Michel, précédé d'une étude sur l'essence immatérielle des Anges »*[2], où, après une première partie purement théologique (fol. 32v-48v), il énumère dans la seconde, les actions d'éclat de l'archange ; un *Éloge « du saint Mégalo martyr et Myroblepte Démétrius*[3] », où il refait à son tour l'histoire du saint si vénéré des Byzantins, et où il insiste surtout sur l'entrevue entre Maximin et le saint ; une très longue *Vie de Grégoire de Nazianze*[4], qui ne renferme rien de bien original, et la vie de deux saints inconnus : l'une celle du « *néomartyr Michel*[5] », martyrisé en Égypte, sous Andronic II, et l'autre, celle de *saint Jean le Jeune*[6] patron du monastère où Métochite vécut retiré pendant son exil en Thrace. Toutes ces Vies sont encore inédites ; certaines d'entre elles mériteraient d'être publiées.

Un second groupe d'ouvrages de rhétorique est formé par trois *Oraisons funèbres*. La première est celle de *Joseph le Philosophe;* elle est publiée[7], et précieuse par les renseignements qu'elle donne sur la vie de ce personnage ; la seconde est celle de « *la Basilissa Théodora, mère du Basileus* »[8], Andronic II, plus oratoire que la première ; la troisième est celle du « *premier cathigoumène Loukas, prononcée devant les moines de Chora* »[9], intéressante pour l'histoire de ce monastère et par les renseignements que Métochite donne sur la riche bibliothèque qu'il y avait réunie.

Les *Éloges* forment un troisième groupe. Ce sont d'abord deux Éloges d'Andronic II, le « *Premier Basi-*

1. Cod. Vindob, philol. gr. 95, ff. 8v-32v.
2. *Id.*, ff. 32v-59r.
3. *Id.*, ff. 59r-80v.
4. *Id.*, ff. 97r-145v.
5. *Id.*, ff. 303r-315v.
6. *Id.*, ff. 364r-375r.
7. Ed. M. Treu, *der Philosoph. Joseph, Byz. Z.*, 8 (1909), 2-30.
8. Cod. Vindob. *id.*, ff. 179r-199r.
9. *Id.*, ff. 330r-339r.

likos Logos[1] » et le « *Second Basilikos*[2] », où Métochite, tout en faisant l'éloge d'Andronic II, et en particulier de sa politique religieuse, attire surtout, dans le second, l'attention du souverain sur la menace du péril turc. Ce sont ensuite deux Éloges de villes : l'*Éloge de Nicée*, publié par Sathas[3] et malheureusement un peu trop oratoire, le second très long, intitulé « *Éloge de Byzance ou sur la capitale reine (des villes)* »[4], qui nous apprend peu de choses sur cette cité au XIVe siècle.

Les ouvrages suivants peuvent être classés ensemble. Ce sont l'*Introduction d'un Chrysobulle*[5], accordant à Cantacuzène certains bénéfices, le « *Compte-rendu d'ambassade* »[6] auprès du tsar de Serbie, Miloutine, en 1298, au sujet du mariage de Simone, fille cadette d'Andronic II, tous deux publiés par Sathas, et enfin, un ouvrage inédit assez long sur un sujet qui tient à cœur à Métochite et sur lequel il revient dans ses *Miscellanées* : « *Éthique, ou traité de l'éducation* »[7]. Au milieu de longueurs inévitables, Métochite expose ses idées sur l'utilité pratique des études ; il déclare que, tout compte fait, il vaut mieux avoir beaucoup étudié que d'avoir vécu dans l'ignorance.

Métochite, en effet, fit beaucoup pour remettre en honneur les études classiques et scientifiques. Il lutta sans arrêt, entre autres, contre les préjugés tenaces qu'on avait contre l'astronomie. Deux ouvrages, deux pamphlets, témoignent des attaques qu'il eut à soutenir et de la vigueur avec laquelle il les repoussa. Ce sont la « *Réfutation de ceux qui emploient la science, sans connaissances*[8] » et la « *Seconde Réfutation contre les mêmes*[9] », deux de ses meilleurs ouvrages et qui comptent parmi les plus intéressants de ceux qui nous font connaître le mouvement intellectuel du XIVe siècle byzantin.

Aux œuvres de rhétorique, enfin, il faut rattacher l'ouvrage suivant, qui relève en partie de la Critique littéraire : c'est une « Lettre et Comparaison sur la valeur

1. *Id.*, ff. 813-96v.
2. *Id.*, ff. 145v-158r.
3. *Id.*, ff. 1r-8v. Sathas, Μεσ. Βιβλ. I, 139-153.
4. Cod. Vind. *id.*, ff. 233v-302v.
5. *Id.*, ff. 329r-329v. Sathas, *id.*, 193-195.
6. *Id.*, ff. 158v-179r. Sathas, *id.* I, 154-193.
7. *Id.*, ff. 199r-233v.
8. *Id.*, ff. 315v-320r.
9. *Id.*, ff. 320r-328v.

des deux orateurs, Démosthène et (Aelius) Aristide[1] », écrite par Métochite à la fin de sa vie, et où il donne la préférence au premier.

L'œuvre philosophique n'est pas moins importante. Platonicien de cœur, Métochite n'en étudia pas moins de près les ouvrages d'Aristote. Il put ainsi justifier ses critiques sur le grand philosophe, à qui il ne ménage pas, cependant, son admiration[2]. Ses *Commentaires d'Aristote*, qui, du reste ne sont souvent qu'une paraphrase du texte du Stagyrite, eurent un grand succès, comme en témoigne le nombre élevé de manuscrits qui nous les ont transmis. Ils ne sont connus que dans une traduction latine, plus ou moins fidèle, parue à Bâle, en 1559. Métochite n'a pas étudié l'œuvre entière d'Aristote ; il a lu les traités les plus importants. Le cod. Marc. gr. 239, nous présente ses commentaires au complet. On y voit qu'il commenta la *Physique*, les traités *sur l'Ame, le Ciel, la génération et la destruction, la mémoire et le souvenir, le sommeil et la veille, les songes, la divination par les songes, le mouvement des animaux, la longueur et la brièveté de la vie, la jeunesse et la vieillesse, la vie et la mort, la démarche des animaux, les parties des animaux, la génération des animaux, les météorologiques, la sensation.* Métochite reprochait surtout à Aristote d'être obscur[3] ; il voulait clarifier la pensée du Stagyrite et faire œuvre pratique, en facilitant l'étude de son œuvre à ceux qui voulaient la connaître[4]. Il admire surtout la *Physique* et la *Logique*, où il déclare Aristote supérieur[5] ; il n'accorde qu'une mince valeur à sa *Métaphysique*[6].

L'œuvre astronomique de Métochite, inédite comme l'œuvre philosophique, est représentée par deux ouvrages. Le premier est une « *Introduction sur la science astronomique* », en 31 chapitres, contenus dans le Marc. gr. 329, dont Sathas a édité la préface[7] ; le second est une « *Introduction à la Syntaxe de Ptolémée* », sorte de commentaire en 89 chapitres de cet ouvrage, et conservé par le cod. Marc. gr. 330, ff. 176-203. Cet ou-

1. *Id.*, ff. 356r-364r.
2. Miscell. ch 5.
3. *Id.*, ch. 3.
4. Cod. Marc. gr. 239, début, cité par Sathas, Μεσ. Βιβλ., I, πβα'.
5. Miscell. ch. 11.
6. *Id.*, ch. 21.
7. Sathas, Μεσ. Βιβλ., I, pp. πε-ρια.

vrage est, en réalité, la seconde partie du précédent, et le commentaire à proprement parler des treize livres de la Syntaxe mathématique de Ptolémée, contenus dans le même manuscrit, ff. 209-287. Ouvrages d'une étude difficile et qui montrent la souplesse de l'intelligence de Métochite. Lui-même nous confie que ses amis ne le virent pas sans étonnement se lancer dans des études aussi délicates. Il relut jusqu'à deux fois l'œuvre de Ptolémée et il espère avoir compris la pensée du grand astronome[1]. C'est sur l'ordre d'Andronic II que Métochite écrivit ces ouvrages[2].

Enfin, Métochite a laissé une œuvre poétique importante, comprenant 9.188 vers. Ses poésies sont écrites en hexamètres, fait digne de remarque, car, à Byzance, on usait surtout du vers « politique » de 15 syllabes. Ces poésies sont au nombre de vingt et datent des dernières années de sa vie. Il les écrivit au monastère de Chora. Les deux premières seules sont éditées[3].

Ces poésies sont très variées, et riches en renseignements autobiographiques. Les deux premières sont consacrées en partie à la description du monastère de Chora[4]. La première, intitulée : « *Louanges à Dieu; sur lui-même et sur le monastère de Chora* », nous renseigne longuement (vv. 306-892) sur la vie de Métochite, sur ses études et sur ses ouvrages ; la seconde : « *A la Mère de Dieu, et encore sur le monastère de Chora* » est surtout faite de la description du cloître. Deux poésies ont trait à l'hagiographie : la poésie 5 « *Vie d'Athanase* », où Métochite raconte les faits et gestes du saint et propose son existence à l'admiration des chrétiens, et la sixième « *Éloge, sous forme de Comparaison des trois Hiérarques, Basile le Grand, Grégoire le Théologien* (de Nazianze) *et Jean Chrysostome* ». Cette comparaison était traditionnelle. Théodore Prodrome avait écrit un tétrastique iambique et héroïque « *sur les saints Grégoire, Basile et Jean*[5] » et Psellos avait consacré une poésie « *aux trois hiérarques Grégoire le Théologien, Basile le Grand et Jean Chrysostome*[6] » :

1. Cité par Sathas, *id.*, I, p. ργ'.
2. M. Treu, *Dichtungen des Grosslogothet Theodoros Methochites. Progr.* Postdam, 1895.
3. *Id.*, p. ρια'.
4. Ch. Diehl. *Ét. Byz.* Les mosaïques de Kahrié-Djami.
5. *Not.* et *Ext.*, t. 6, p. 519.
6 Migne, *P. G.*, 122, coll. 908-909.

à la même époque que Métochite, le patriarche Philothée traite le même sujet dans un « *Éloge des remarquables pontifes et docteurs de l'univers, Basile le Grand, Grégoire le Théologien et Jean Chrysostome*[1] ».

Trois poésies appartiennent au genre de l'oraison funèbre. La poésie 7, « *Oraison funèbre de l'Augusta Irène, épouse du très saint Basileus Andronic Paléologue* ». Il s'agit de la seconde femme d'Andronic II, morte à Drama, en Thessalie, en 1317. Son corps fut ramené à Byzance, et Théodore d'Hyrtakè prononça son oraison funèbre[2]. L'oraison funèbre de Métochite est surtout remplie de lieux communs ; il était difficile il est vrai de faire l'éloge de la Basilissa qui vivait loin du Basileus et qui n'était pas sympathique. La poésie 8 est « *l'Oraison funèbre du jeune prince Michel Paléologue, fils du très saint Basileus Andronic Paléologue* », mort en 1320[3]. C'est la plus courte des poésies de Métochite (330 vers) ; elle est très oratoire. La poésie 9 est l' « *oraison funèbre de son gendre le césar Jean Paléologue* », marié à Irène, sa fille. Jean Paléologue mourut presque subitement en 1325[4]. Métochite y montre une douleur sincère, noyée malheureusement dans de nombreux lieux communs.

Les autres poésies sont plus intéressantes. A part la poésie 3 « *à Grégoire, archevêque de toute la Bulgarie* », qui nous apprend peu de choses sur ce personnage[5], et qui est surtout un éloge d'Andronic II et de sa politique religieuse, les autres poésies sont riches en détail sur la vie et sur l'œuvre de Métochite.

La poésie[4] « *au savant N. Grégoras et sur ses propres ouvrages* » est l'une des plus importantes. Métochite nous y renseigne sur ses ouvrages, et sur la date de leur composition. C'est dans cette poésie que, devant la carence de ses fils, Métochite institue Grégoras son héritier intellectuel. La poésie 12 « *au savant Xanthopoulos Nicéphore et sur ses propres ouvrages* » confirme et complète les renseignements donnés dans la précédente poésie. La poésie 10 « *sur les mathématiques, branche de la philosophie et en particulier sur l'Har-*

1. Migne, *P. G.*, 154.
2. Boisson. *An. gr.*, I, 268-287.
3. Grég. VII, 13.
4. *Id.*, VIII, 14.
5. *Id.*, IX, 2 et Cant. I, 46. Il fut envoyé, en 1326, par Andronic II à Andronic III, pour l'engager à venir se justifier devant lui.

monique », l'une des plus délicates à interpréter, est également précieuse par les indications qu'elle donne sur les études mathématiques, astronomiques, physiques de Métochite et par son exposé des intervalles musicaux (vv. 717-857). Dans un autre ordre d'idées, la poésie 19 « *à lui-même encore après les revers de fortune qui l'atteignirent* » nous livre de curieux renseignements sur son Palais[1].

Quant aux autres poésies, elles contiennent les plaintes de Métochite sur sa disgrâce et ses regrets, au souvenir de son bonheur passé. Huit poésies y sont consacrées. La poésie 11 « *au savant Xanthopoulos Théodore et sur ses propres malheurs* », la poésie 13, « *à son neveu le Protasecretis* (Bardalès, vraisemblablement) *et sur sa vie d'autrefois* », les poésies 14 et 15, intitulées « *à lui-même et sur son malheur* », la poésie 16, « *à lui-même encore et sur l'instabilité des choses humaines* », les poésies 17, 18, 19 en partie et 20, « *à lui-même (encore) après le changement survenu dans sa destinée.* ». Les lieux communs y abondent ; toutefois on y trouve d'importants renseignements sur les sentiments de Métochite et sur sa vie.

Enfin, comme ses contemporains, Métochite nous a laissé quelques lettres. Quatre nous sont seules parvenues. La haine de ses ennemis dut faire disparaître les autres. Ce sont, sauf une, des lettres peu importantes. La première, conservée dans le cod. Urbin. gr. 151, fol. 378r est écrite au moine Méthode Sénachérim ; Métochite s'y plaint du régime alimentaire auquel il est soumis pendant son exil en Thrace. La seconde, qui se trouve dans l'Upsal. gr. 28, fol. 169r, est très courte : Métochite prie l'un de ses amis de lui envoyer ses ouvrages ; la troisième est conservée dans le cod. Estense gr. 144, fol. 152-154, et adressée à l'un de ses disciples et amis. La quatrième, dont nous possédons seulement le texte latin, est plutôt une lettre officielle ; elle est écrite à Charles le Beau, à propos des tractations relatives à l'Union des deux Églises[2].

Ce rapide exposé montre la variété et l'ampleur de l'œuvre de Métochite. En la lisant, deux choses frappent le lecteur. D'abord, l'érudition profonde de l'auteur,

1. Cf. R. Guilland, *Le palais de Th. Métochite. Rev. des Ét. gr.*, 1922, 82-95.

2. H. Omont, *Projet de réunion des Églises grecque et latine sous Charles le Bel en 1327. Bibl. Ec. des Chartes*, 1892, 254-257.

la justesse de ses jugements, la fidélité de sa mémoire, qui le fit appeler une « bibliothèque vivante[1] » et lui valurent les éloges mérités de Maxime Planude[2], de Thomas Magistros[3], de Mathieu d'Éphèse[4] et surtout de Grégoras. Ensuite, et peut-être surtout, la volonté de Métochite de faire œuvre pratique. Assurément, Métochite cherchait la célébrité par ses ouvrages, et il le dit lui-même souvent[5]; mais il désirait aussi faire œuvre utile, et il l'explique clairement dans ce passage des *Miscellanées*[6], où il dit longuement pourquoi il a écrit ses ouvrages de rhétorique, de philosophie et d'astronomie. Malheureusement, Métochite, malgré les compliments que lui fait Thomas Magistros[7], écrit en une langue tourmentée et souvent obscure, et Grégoras avait raison de le noter[8]. Il se réclamait, cependant, des Grecs d'autrefois[9] et voulait ramener la langue de son époque à la simplicité et à la clarté attiques. Il est loin d'y être parvenu. Malgré tout, son œuvre mériterait d'être connue dans son ensemble. S'il n'atteint pas peut-être à la hauteur d'un Photios, Métochite n'en est pas moins l'un des auteurs les plus grands de la littérature byzantine et le penseur le plus profond, le plus original de l'époque des Paléologues.

MÉTROPHANE.

Métrophane ne nous est connu que par la lettre 151 de Grégoras. Cette lettre est pleine d'allusions aux événements contemporains, et date de 1347 environ.

Grégoras engage Métrophane à venir au secours de l'orthodoxie. Le moment est assez favorable, car la Basilissa a pris la défense des vrais dogmes. Il ne peut s'agir que d'Irène, femme de Cantacuzène, qui, jusque vers 1348, fut, sinon hostile au Palamisme, du moins bien disposée en faveur de Grégoras.

Il est regrettable que Grégoras, tout occupé à défendre

1. Grég. VII, 11, 272.
2. Éd. M. Treu, lett. 188-211, 226, 239, 243, 248.
3. Migne, *P. G.*, 145, col. 388.
4. *By Z.*, 8, p. 13.
5. *Miscell.*, pp. 94, 302, 308. Cf. Poésie, 4.
6. *Id.*, pp. 254-260.
7. Migne, *P. G.*, 145, col. 388 A.
8. Grég. VII, 11, 272.
9. *Miscell.*, ch. 93.

ses idées, n'écrive pas plus longuement à Métrophane. Il promet à ce dernier d'autres lettres ; mais nous n'en possédons aucune autre. Nous ne connaissons pas Métrophane par ailleurs.

La Paléologine.

Le cod. Vatic. gr. 1085 est le seul à donner la lettre 53 comme adressée à « la Paléologine. » Il ne pourrait s'agir, si cette suscription était exacte, que d'Hélène Paléologue Cantacuzène, fille de Cantacuzène et femme de Jean V Paléologue. Grégoras fut très lié avec elle et discuta philosophie en sa compagnie[1]. La présente lettre peut donc fort bien lui avoir été envoyée. Toutefois, elle semble plutôt avoir été écrite à l'un de ses disciples, peut-être Georges Pépagomène, à qui il envoie une lettre du même genre (let. 3).

Athanase Paléologue.

Athanase Paléologue nous est connu seulement par la lettre 36 de Grégoras. Celle-ci est malheureusement plus riche en renseignements sur Grégoras que sur Athanase. On y voit combien Grégoras fut douloureusement ému par la mort d'Andronic II et par celle de Théodore Métochite. Athanase Paléologue semble avoir été moine et avoir habité en dehors de Byzance.

Le Patriarche.

La lettre 160 est envoyée « au Patriarche ». C'est un simple billet de politesse. Il ne peut s'agir que de Jean Glycys, maître et ami de Grégoras ou de Jean Calécas, qui fut très lié avec celui-ci. Mais auquel des deux ce billet est-il adressé? Il est impossible de le dire.

Nicolas Pépagomène.

Nicolas Pépagomène nous est surtout connu par les lettres que lui adresse Grégoras (lettres 19, 46, 48, 53,

1. Grégoras nous en a laissé une preuve dans un ouvrage inédit, où il réfute certaines théories d'Aristote. Cod. Neapol. gr. Miscell. XXI, 1.

61, 62) ; nous avons également une lettre de Pépagomène, en réponse à l'une de Grégoras (let. XVII)[1].

Pépagomène se prénommait Nicolas[2] ; il n'habitait pas Byzance. Nous ne savons pas exactement qui il était ; la suscription de la lettre 48 le donne comme étant Protonotaire. En tout cas, c'était un homme instruit. Il s'intéressait à l'astronomie. En 1329, des Latins ayant apporté de leur pays des prédictions ineptes, Grégoras écrivit à Pépagomène (let. 19), ce qu'il pensait de ces sottises, et, afin de lui donner une preuve de sa science, lui annonça, pour 1330, deux éclipses de lune et une éclipse de soleil. Pépagomène s'intéressait aussi à l'harmonique ou acoustique. Dans la lettre qu'il envoie à Grégoras, il le prie de lui envoyer le Commentaire qu'il a fait du traité de Ptolémée[3]. Pépagomène, enfin, s'occupa peut-être aussi de littérature sacrée. L'Éloge d'Isidore le martyr, inédit et contenu dans le cod. Athous 3762, ff. 258-276 v. est-il de lui? Peut-être[4]. Aucun ouvrage ne nous étant parvenu sous son nom, nous ne savons pas si les compliments de Grégoras sont mérités.

Grégoras fut très lié avec Pépagomène. Toutefois, leur amitié ne semble pas avoir toujours duré. Grégoras reproche à Pépagomène de ne plus lui témoigner la même affection (let. 61). Le cod. Ambros. gr. 457 et le cod. Laurent. gr. 87 conservent une lettre de Pépagomène à Palamas. Pépagomène se rapprocha-t-il de celui-ci dans la Querelle de l'Hésychasme? Nous l'ignorons, car les lettres de Grégoras sont antérieures à 1340. Pépagomène fut aussi en relations épistolaires avec Manuel Cantacuzène, comme nous l'apprend Grégoras (let. 61). Nous ignorons où et quand il mourut.

Nous ne savons pas non plus si Pépagomène est le même personnage que Pépagomène, Grand Ecclésiarque, à qui Michel Gabras adresse la lettre 434, et que Pépagomène, recommandé par Démétrios Cydonès à Manuel V Paléologue[5].

1. Cod. Vatic. gr. 1086. f. 90v.
2. Les manuscrits donnent la lettre 19 comme adressée à Georges Pépagomène. Il semble bien qu'il s'agisse du même personnage.
3. Cod. Ambros. gr. 292, ff. 1-108.
4. Cf. Krumb. GBL[2], p. 176.
5. Camelli, *Personnaggi bizantini dei secoli XIV-XV attraverso le epistole di Demetrio Cidone*. Bessarione 24 (1920), p. 107.

Alexis Philanthropène.

Alexis Philanthropène nous est assez bien connu. Georges Pachymère[1] a raconté en détail sa révolte de 1296 ; Grégoras en parle lui aussi dans son *Histoire*, quoique plus discrètement[2] ; Maxime Planude, qui fut très lié avec Philanthropène, lui écrit 27 lettres[3] ; Michel Gabras 7[4], Mathieu d'Éphèse une[5]. Toutes ces lettres ont été écrites entre 1294 et 1296. Grégoras, de son côté, lui envoie six lettres postérieures, naturellement, à 1296 : toutes lettres de compliments, où les correspondants témoignent de leur admiration pour l'habile général que fut Philanthropène.

Philanthropène avait pour père Michel Tarchaniote, qui avait épousé la fille d'Alexis Philanthropène Ducas. Philanthropène fut appelé Alexis Tarchaniote Philanthropène, du nom de son aïeul. Tout jeune, il fut nommé pincerne[6] par Andronic II et chargé du gouvernement de l'Asie Mineure, de la Lydie et des territoires qui s'étendent jusqu'au Celtibianos. Il avait pour mission de maintenir les Turcs au-delà du Méandre[7].

Excellent général, mais non moins habile diplomate, Philanthropène sut imposer la paix à ceux-ci[8], après les avoir battus en de nombreux combats. Chose assez rare : il sut gagner leur affection et celle des Grecs. La capitale, les Basileis célébraient à l'envie ses victoires[9]. Le succès perdit Philanthropène. Quelques amis, entre autres le moine Melchisédec, frère de son beau-père[10], le poussèrent à se faire proclamer Basileus[11]. Après avoir longuement hésité, après avoir même supplié Andronic II de le relever de son commandement, Philanthropène céda et en automne 1296, il se révolta[12].

Il arrêta aussitôt le frère d'Andronic II, Théodore

1. II, 210-229. Cf. R. Guilland, *Alexios Philanthropène*. Revue du Lyonnais, 1922, pp. 47-59.
2. I, 195-202.
3. Éd. M. Treu.
4. Cod. Marc. gr. 446, let. 253, 254, 320, 333, 372, 390, 423 *bis*.
5. Cod. Vindob. théol. gr. 174.
6. Charge de la Table.
7. Pachym. III, 9.
8. M. Planude, let. 98, 119.
9. *Id.*, 98, 105, 118.
10. *Id.*, let. 79 et 98.
11. Pachym. II, 214.
12. *Id.*, III, 9.

Paléologue, alors en Lydie[1], mais, trop confiant en son talent de général, il négligea le Protovestiaire Livadaire, qui commandait les territoires d'Ionie et se trouvait aux environs de Néocastra[2]. Celui-ci parvint à détacher de Philanthropène ses cavaliers crétois, qui lui servaient de gardes du corps et il réussit à se le faire livrer par eux[3]. C'était aux environs de Noël 1926. Livadaire aveugla Philanthropène[4]. Il agit si énergiquement que, les premiers jours de janvier le calme était rétabli, et que Byzance apprenait à la fois la révolte de Philanthropène et son tragique châtiment[5].

Philanthropène vécut dans le silence et dans la retraite jusqu'en 1323. Cette année-là, le Patriarche Isaïe, qui venait de monter sur le trône patriarcal, le fit rentrer en grâce[6]. Si l'on en croit les lettres de Grégoras, Philanthropène semble avoir vécu loin de Byzance et avoir caché l'endroit où il s'était retiré (let. 27 et 34). Toutefois, les Turcs devenant de jour en jour plus menaçants en Asie et dans les îles, Andronic II eut recours de nouveau à Philanthropène. Il l'envoya sans armée, sans argent, en 1324, à Philadelphie, alors assiégée par eux. Le prestige de Philanthropène était resté si grand, qu'à la seule nouvelle de son arrivée, les Turcs levèrent le siège de la ville[7]. Dix ans plus tard encore, en 1334, Andronic III l'envoya, chargé d'ans et de gloire, à Mitylène qu'il leur reprit[8] ; la même année, il leur infligeait une sanglante défaite sur les côtes du Péloponnèse (let. 47). Philanthropène dut mourir entre 1335 et 1340, nous ignorons où et comment.

Les six lettres de Grégoras nous le montrent lié assez étroitement avec Philanthropène. La lettre 27 est la plus ancienne et date des premiers temps où Grégoras connut le général. Les lettres 28, 34, 38, 63, sont des lettres de compliments : Grégoras témoigne à Philanthropène du plaisir qu'il a à le voir (let. 38) ; il interrompt même ses cours, dans ce but (let. 63), car il souffre de son absence (let. 34). La lettre 28 est un éloge de Philanthropène, qui vient de rentrer en grâce ; la lettre 47, la

1. *Id.*, et Grég. VI, 8.
2. *Id.*, *id.*
3. Pachym. III, 9, 10 ; Grég. *id.*
4. Pachym. III, 11, Grég. *id.*
5. Pachym. III, 12, 13, Grég. *id.*
6. Grég. VIII, 12.
7. Grég. VIII, 12.
8. Grég. XI, 1 et Cant. II, 29.

plus intéressante de toutes, nous renseigne sur les derniers succès militaires remportés par Philanthropène. Ce dernier, par ailleurs, semble avoir été assez instruit. Il avait étudié les sciences (let. 63) et aurait écrit certains traités où il avait mis toute son expérience de capitaine (let. 38). De son côté, Michel Gabras semble dire que Philanthropène avait écrit une étude sur Aelius Aristide[1]. La part faite à l'exagération oratoire, Grégoras semble avoir eu une réelle affection pour Philanthropène, dont il disait, non sans un certain courage, qu'il était aussi grand dans le malheur qu'il l'avait été dans la gloire et la prospérité (let. 28).

Le Grand Primicier[2].

Les manuscrits Vatic. gr. 1086 et Angel. gr. 82 donnent la lettre 77 comme adressée à ce dignitaire. Les autres manuscrits, exception faite du Cod. Monac. gr. 529, la donnant comme adressée à Jean Cantacuzène, il n'y a aucune raison valable pour la supposer écrite au Grand Primicier.

Le Protasècrètis[3].

La lettre 64 est adressée à ce fonctionnaire. C'est un simple billet de recommandation. Il est impossible d'identifier le correspondant. S'agit-il de Léon Bardalès, neveu de Th. Métochite, cité par Cantacuzène[4], lors des pourparlers entre Andronic II et Andronic III, homme instruit, auteur peut-être de poésies[5] et d'un discours inédit à Andronic III[6]? Rien ne permet de l'affirmer.

Quant à la lettre 107, que le manuscrit Vatic. gr. 1085, donne comme envoyée « au Protasècrètis », c'est une lettre de compliments, qui nous apprend seulement que le Prôtasècrètis était un juge intègre et savant.

1. Cod. Marc. gr. 446, let. 254.
2. Titre honorifique.
3. C'était un Juge. *Codin* 108 et 102.
4. I, 23, 118.
5. Cf. Krumbacher, GBL², p. 554.
6. Cod. Vindob. theol. gr. 174, ff. 298v-300.

Le Protosévaste[1].

La lettre 65 lui est envoyée. Rien, dans cette lettre, ne permet de mettre un nom de personne à côté de ce titre. Cette lettre montre Grégoras assez affecté des critiques et des calomnies dont on l'accable sous le couvert de l'anonymat. Le Protosévaste semble avoir été assez lié avec Grégoras, car c'est lui qui l'avertit des attaques dont il était l'objet. Grégoras l'en remercie, mais lui reproche de ne pas lui révéler le nom de son détracteur. Grégoras, soucieux de sa renommée, prie instamment son correspondant de faire fi de pareils commérages.

Le Protovestiaire[2].

Les manuscrits donnent ce dignitaire comme correspondant de la lettre 66. Quel personnage se cache sous ce titre? Il est bien difficile de le dire. La présente lettre est un simple billet. Grégoras ayant appris que le Protovestiaire allait mieux lui écrit pour lui dire la joie qu'il a éprouvée à cette nouvelle.

Lettre de politesse qui ne permet même pas de dire si Grégoras est sincère ou courtisan.

Au Sacellaire[3].

Telle est la suscription de la lettre 67. Nous ignorons de qui il s'agit. Grégoras attend, mais en vain, la visite d'un personnage qui l'avait attaqué dans différents libelles. Grégoras avait répondu par un violent pamphlet, qu'il détruisit sur les instances de ses amis. Il peut donc recevoir la visite de son ennemi d'autrefois. Les allusions contenues dans cette lettre sont si vagues, qu'il est impossible de savoir à quel événement de sa vie Grégoras fait allusion.

1. Titre accordé aux membres de la famille impériale.
2. Chef des Vestiaires, charge de la Chambre impériale.
3. Trésorier.

Le Sacellaire du métropolite de Thessalonique.

Il n'est guère possible d'identifier le correspondant de la lettre 29. Nous y voyons que beaucoup de Thessaloniciens désiraient entrer en relations épistolaires avec Grégoras. C'est une preuve de plus de la notoriété dont Grégoras jouissait dans la grande métropole intellectuelle du continent.

Au Très Saint.....

Ainsi est qualifié le destinataire de la lettre 150. Celui-ci semble être un ecclésiastique. Grégoras le félicite d'être venu à l'orthodoxie. D'après cette lettre, Grégoras aurait eu de nombreux entretiens avec son correspondant, et il aurait discuté avec lui plusieurs questions théologiques sur lesquelles celui-ci avait, à son sentiment, des opinions hétérodoxes. Pour éclairer la religion de sonami, Grégoras lui expose la théorie orthodoxe, la sienne plutôt, sur trois points : Dieu principe de toutes choses, la nature de l'intelligence (Νοῦς) et l'impossibilité de définir Dieu.

Cette lettre semble être postérieure à 1345, et dater de la querelle de l'Hésychasme. Rien cependant ne permet d'identifier le destinataire. La lettre est surtout intéressante pour la connaissance des théories philosophiques et théologiques de Grégoras. Il s'y montre disciple du Pseudo-Denys l'Aréopagite, et adepte de Plotin, dans sa théorie sur l'Intelligence.

Aux Trois très Saints Hommes
a qui il fit parvenir ses ouvrages.

Telle est la suscription de la lettre 68. Qui étaient ces trois personnages, réunis, « par la même intelligence, la même entente, la même amitié? » La lettre est avare de renseignements sur ce point.

Était-ce des ecclésiastiques, des laïcs? Aucun moyen de préciser. Grégoras leur envoie, à titre d'ami, ses ouvrages. Le ton de la lettre l'indique. Il ne s'agit donc pas d'une espèce de tribunal, permanent ou temporaire, et officieux, auquel Grégoras se croyait tenu de soumettre ses écrits. Ces personnages, en tout cas, n'habitaient pas Byzance. Grégoras déclare regretter de ne pouvoir vivre auprès d'eux.

Quels étaient les ouvrages envoyés par Grégoras? Il ne le dit pas. Il se contente d'écrire que ceux-ci paraîtront peut-être nouveaux, et pourront surprendre. S'agit-il des ouvrages scientifiques de Grégoras? S'agit-il de ses œuvres théologiques contre Palamas? Impossible de répondre à ces questions.

Le Métropolite de Sidè.

Nous ne sommes guère renseignés sur ce personnage, à qui est adressée la lettre 159. Nous ignorons son nom, sa vie. Cette lettre est postérieure à 1355, car Grégoras y fait une allusion très claire à Jean V Paléologue, qui protège, écrit-il, ouvertement les adversaires de Palamas.

Le métropolite de Sidè semble avoit été, tout d'abord, neutre sinon favorable à Palamas dans la querelle de l'Hésychasme. Grégoras le félicite, en effet, d'être devenu Antipalamite. Grégoras a eu en main la lettre écrite par le métropolite à l'archidiacre d'Éphèse, et c'est elle qui lui a fait connaître les sentiments antipalamites du prélat.

Cette lettre est l'une des rares lettres de Grégoras écrites après 1350. Elle est importante, car elle nous renseigne sur la part qu'il prit dans la querelle de l'Hésychasme et sur la querelle elle-même. Elle nous apprend que Chypre fut en partie gagnée aux Antipalamites : l'archiprêtre de Leucosie était hostile à Palamas. Elle nous montre surtout que Grégoras fut bien le chef de l'opposition antipalamite. Il saisit toutes les occasions de recruter des partisans, et engage vivement, par exemple son correspondant, à seconder les efforts des Antipalamites dans les pays autres que le sien.

Sotèriotis, Protonotaire[1].

La lettre 101, incomplète, du reste, est écrite à un certain Sotèriotis. La suscription de la lettre nous apprend qu'il était Protonotaire. C'était un Thessalonicien. Il faisait probablement partie du groupe d'amis de Grégoras dans cette ville.

Sotèriotis ne nous est connu que par cette lettre, qui nous renseigne fort peu sur lui. Il aimait à s'entretenir avec Grégoras et lui demanda d'entrer en relations épistolaires avec lui. Grégoras y consentit, comme l'indique la présente lettre.

1. Charge de l'administration civile, ordinairement, dans un thème ou gouvernement militaire.

Michel Synadène.

Grégoras envoie à Synadène la lettre 102. Cette lettre est un simple billet de politesse. Grégoras reproche à Synadène de ne pas lui écrire assez souvent. Elle ne nous donne aucun renseignement sur ce correspondant.

Deux lettres adressées par Nicolas Cavasilas[1] à Synadène nous renseignent un peu mieux sur ce dernier. Il était ostiaire à Thessalonique et s'occupait de théologie. Cavasilas, à l'aide d'arguments tirés de saint Basile et d'Hermogène, lui explique que les saints sont des êtres « incomplets », par suite de l'instruction insuffisante qu'ils ont reçue ici-bas et qu'ils sont supérieurs par leur seule vertu. Idée assez hardie, en un siècle, où l'on admettait difficilement que l'esprit critique s'exerçât en matière de théologie.

Le Préfet de la Table.

La lettre 30[2] est écrite au Préfet de la Table. Cette dignité était conférée aux princes russes depuis Constantin Porphyrogénète[3], dans l'intention de les attacher plus étroitement à Byzance.

Cette lettre serait donc adressée à un prince de Russie. C'est, vraisemblablement Jean Danilovitch, qui régna de 1328 à 1341. Cette lettre date des environs de 1340 ; elle est donc antérieure à la querelle de l'Hésychasme, car, à partir de cette époque, Grégoras n'eut pas le temps d'écrire des lettres de compliments comme celle-ci.

La présente lettre n'est en effet qu'une letttre de politesse, où Grégoras déclare au Prince ne savoir comment lui témoigner son admiration ni célébrer sa rare intelligence. Si nous n'avions pas la suscription, nous ignorerions que la lettre est adressée à un Prince russe.

Grégoras semble avoir été assez lié avec celui-ci. Il lui envoya de nombreuses lettres, mais nous ne possédons que celle-ci. Le Prince le tenait en haute estime et connaissait ses ouvrages. Cette lettre est, du reste, surtout intéressante parce qu'elle est une preuve des relations

1. Coisl. gr. 315, ff. 544r-545r et 545v-546v.

2. Cette lettre a été publiée et accompagnée d'une traduction latine par Arétin, dans ses *Beiträge zur Geschichte u. Literatur*, 4 *ter* Bd, München, 1805, pp. 609-619,.

3. Grég., *Hist.*, VII, 5, et la note de Du Cange, *id.*, II, 1207.

entretenues par Grégoras avec la Russie, et surtout parce qu'elle prouve que le grec était lu et vraisemblablement parlé concurremment avec le russe par la Cour et par les gens instruits[1].

Théolepte, Métropolite de Philadelphie.

Théolepte est encore peu connu. Grégoras lui adresse vraisemblablement la lettre 31, qui nous apprend du reste peu de chose sur lui. Grégoras regrette d'être éloigné de Théolepte, fait l'éloge de son esprit de justice et lui envoie l'un de ses ouvrages « scientifiques », en déclarant accepter d'avance le jugement qu'il portera sur lui. Nicéphore Chumnos écrit à Théolepte quatre lettres[2], qui ne sont que des protestations d'amitié; deux lettres de Michel Gabras[3], où celui-ci félicite notamment Théolepte d'être le « sauveur » des villes de son diocèse[4] et une lettre de Grégoire Akindynos[5], ne nous renseignent guère plus.

Nous connaissons heureusement un peu plus la vie de Théolepte par les quelques renseignements que Pachymères[6], Grégoras[7] et Cantacuzène[8] nous ont conservés sur lui, et surtout par une oraison funèbre contenue dans le cod. Par. gr. S. 971, encore inédite, et d'un auteur inconnu[9]. Nicéphore Chumnos a bien aussi écrit une oraison funèbre de Théolepte[10], qu'il dédie à sa fille Irène, pour la consoler de la mort du prélat qui l'aimait beaucoup et qui avait été son maître, mais cette oraison est très oratoire et ne nous donne aucun renseignement intéressant sur la vie de Théolepte. Mathieu d'Ephèse est également l'auteur d'une oraison funèbre de Théolepte[11], faussement attribuée par Krumbacher[12] à Grégoras, et encore inédite.

1. Toutes réflexions faites déjà par Arétin.
2. Boisson., *An. gr. nova*, let. 88, 89, 96, 128.
3. Cod. Marc. gr. 446, let. 52, 96.
4. Let. 52.
5. Cod. Marc. gr. 155, let. 34.
6. II, 4, 9 et III, 23, 25.
7. *Hist.*, VII, 3, VIII, 6.
8. I, 13, 14, 19.
9. Notes de la Porte du Theil, carton n° 14, pp. 240-271, sans indication du manuscrit de l'auteur. Boivin (éd. Grég., Bonn, II, 1202) attribue à tort cet ouvrage à Nicéphore Chumnos. Il n'est pas non plus de Grégoras.
10. Boisson., *An. Gr.*, V, 183-186.
11 Cod. Vindobon. theol. gr. 174, ff. 131v-135v.
12. GBL², p. 296.

Théolepte naquit à Nicée[1] vers 1240. Nous ne savons rien de ses parents ni de sa famille. Il reçut une solide instruction et cultiva de bonne heure la théologie. C'était l'époque où Veccos était Patriarche (1275). Partisan de l'Union des deux Églises, soutenu par Michel VIII, Veccos persécutait les adversaires de ce projet. Théolepte, qui avait vingt-cinq ans[2] et habitait Byzance, combattit la politique du Patriarche. Il était diacre. Il quitta la capitale et vint à Nicée. Là, il se sépara de sa femme et vécut en ascète. Sa réputation de sainteté parvint jusqu'aux oreilles de Michel VIII qui le fit mander à la Cour[3]. Théolepte critiqua vivement devant le souverain sa politique religieuse. Celui-ci furieux le fit emprisonner. Mais il lui rendit la liberté peu de temps après et Théolepte revint à Nicée[4].

En 1282, Andronic II succéda à Michel VIII. Orthodoxe et hostile à l'union des deux Églises, Andronic II persécuta à son tour les partisans de ce rapprochement. Théolepte prit une part active à la lutte. Il réfuta, entre autres, le Patriarche Grégoire de Chypre[5], qui dut finalement démissionner en 1289. Théolepte fut récompensé de son zèle et de sa foi par sa nomination comme métropolite de Philadelphie[6].

Théolepte ne semble pas, d'après Pachymère[7], s'être exclusivement renfermé dans son rôle de pasteur. C'était, nous dit-il, un homme vindicatif. Il essaya, vers 1297, d'arrêter Tarchaniote, successeur de Philanthropène au commandement des troupes d'Asie Mineure. Se transformant en capitaine, il marcha contre Tarchaniote qu'il assiégea dans un monastère. Il ne put, du reste, s'emparer du général. Ses propres troupes furent mises en fuite et Théolepte lui-même ne dut son salut qu'à la générosité de son vainqueur. Théolepte, à la suite de cette aventure, se serait démis de sa fonction, et Andronic II l'aurait fait emprisonner. Grégoras ne dit rien de cet événement. Andronic II prit-il réellement cette mesure contre le métropolite? Il est difficile de le dire. En tout cas, le Basileus ne lui garda pas longtemps rancune de sa conduite. En 1305, en effet, Théolepte était

1. Cod. Par. gr. S, 971, p. 242.
2. *Id.*, p. 249.
3. *Id.*, p. 252
4. *Id.*, p. 253.
5. Sur ce personnage, cf. Krumbacher, GBL[2], p. 98.
6. Cod. Par. gr. S, 971, p. 259.
7. III, 25.

de nouveau Métropolite de Philadelphie. La cité était assiégée par les Turcs[1]. Il contribua pour beaucoup à faire lever le siège[2]. En 1321, Andronic II l'appela auprès de lui. Théolepte, dont la science était fort estimée, voyait souvent le Grand Logothète, Théodore Métochite[3]. C'est probablement chez ce dernier que Grégoras le connut. Théolepte fit partie des juges dont s'entoura Andronic II pour juger son petit-fils Andronic III[4]. La même année 1321, Théolepte était envoyé avec Callinicrite auprès d'Andronic III, réfugié à Andrinople, comme médiateur de la paix entre le grand-père et le petit-fils. Son sang-froid et son impartialité lui gagnèrent l'estime des deux partis[5].

Théolepte revint vraisemblablement peu de temps après à Philadelphie, qu'il ne quitta plus. Il s'y fit aimer par sa bonté et sa philanthropie. Fût-il mêlé à la querelle de l'Hésychasme? Rien ne permet de l'affirmer. Il mourut, âgé de plus de cent ans[6] et pleuré de tous ses fidèles[7].

Théolepte a laissé une œuvre théologique, que Grégoras déclare remarquable par sa clarté et par ses qualités littéraires. Elle est presque entièrement inédite. C'est d'abord un ouvrage ascétique, qui paraît avoir eu beaucoup de succès, d'après le nombre assez élevé de manuscrits qui l'ont transmis. Il est intitulé : « *Traité expliquant la vie cachée dans le Christ et indiquant brièvement le but de la vie monastique*[8] ». Un second traité, conservé dans le cod. Ottob. gr. 418, ff. 89-112, et intitulé : « *Autre discours louant et approuvant ceux qui dans l'Église s'adonnent à la vie contemplative* », traite du même sujet. La polémique est représentée dans l'œuvre de Théolepte par un opuscule qui rappelle sa lutte contre Veccos. Il est intitulé : « *Il faut éviter les schismatiques* », et il est conservé par le même manuscrit Ottob., ff. 80-89. Mais Théolepte semble surtout avoir cultivé l'hymnographie. Nous avons de lui un *hymne sur le Jugement dernier*[9], édité seulement dans la traduction

1. Grég. Hist. VII, 3 et cod. Par. gr. S. 971, p. 267-268.
2. Cod. Par. *id.*, *id.*
3. Pachym. III, 3, 4, 9.
4. Grég. VIII, 6 et Cant. I, 13, 14.
5. Grég. *id.*, Cant. I, 19.
6. Cod. Par. *id.*, p. 250.
7. *Id.*, p. 370-271.
8. Cod. Ottob. gr.4 05, ff. 8-133. Cf. Fragments dans Migne, *P. G.*, 143, 389-404.
9. Migne, *P. G.*, *id.*, coll. 404-408.

latine, et un *Canon sur Notre-Seigneur Christ*[1], une *poésie* édifiante κατὰ ἀλφαβήτων[2], deux ἰδιομήλοι, sortes de poésies religieuses, l'une *sur Dieu*[3], l'autre « *sur des moines défunts*[4] », toutes poésies inédites. Enfin, Théolepte a laissé trois lettres écrites à son élève, Irène, fille de Chumnos, et conservées, entre autres, dans le cod. Vallicell. gr. 214[5].

Georges Veccos.

Georges Veccos, à qui Grégoras envoie la lettre 69, n'est pas, comme le croit Boissonade[6], le Patriarche Veccos ; celui-ci était mort en 1298. Le correspondant de Grégoras est économe. Il nous est connu également par une lettre de Maxime Planude[7].

Veccos devait être assez instruit. Grégoras, dont la lettre est antérieure à 1340, lui demande de bien vouloir le guider dans ses études, Banal compliment qu'il fait à plus d'un de ses correspondants. La lettre de Maxime Planude est plus précise. Ce dernier pose à Veccos deux problèmes relatifs aux carrés des nombres, et lui demande de lui en envoyer la solution, qu'il la trouve dans un livre ou qu'il la tire de lui-même.

Veccos écrivit-il? Nous ne le savons pas.

Nicéphore Callixte Xanthopoulos.

Deux lettres de Grégoras (lett. 70 et 71) sont adressées à Xanthopoulos. Il s'agit vraisemblablement de Nicéphore, le plus connu des deux Xanthopoulos. Ces deux lettres nous apprennent peu de chose. La lettre 70, incomplète du reste, est une lettre de compliment ; l'autre, un billet de recommandation. Maxime Planude, de son côté, écrit une lettre[8] à Xanthopoulos, Nicéphore Chumnos une aussi[9], Michel Gabras, qui semble avoir été en relations

1. Cod. Athous, 4658, 7.
2. Padoue (Université) cod. 1722, ff. 78-86.
3. Cod. Ambros. gr. 44, 317r-317v.
4. *Id.*, ff 317v-319r.
5. Le cod. Ottob. gr. 405 garde aussi deux lettres, ff. 6-8 et 218-241. Peut-être sont-elles différentes de celles du cod. Vallicell Fabricius (*Bibl. Gr.* éd. Harles, II, lib. V, ch. XLI, p. 718) attribue d'autres ouvrages à Théolepte, mais sans preuves suffisantes.
6. *An. Gr.*, III. 193.
7. Éd. M. Treu, Let. 46.
8. Éd. M. Treu, Let. 217.
9. Boisson. *An. Gr. nova*, let. 149.

épistolaires suivies avec lui, lui en envoie onze[1]. Manuel Philè l'appelle, dans l'une de ses poésies, « flambeau et lumière de toute vertu »[2]. Métochite lui dédie une poésie, où il nous parle, il est vrai, surtout de lui-même[3]. Nous avons enfin une *oraison funèbre « du très savant disert et illustre Nicéphore Xanthopoulos »*, écrite par l'un de ses élèves, Georges Galésiote, et encore inédite[4]. Malheureusement, Galésiotes ne dit rien de la vie de son maître, sous prétexte qu'elle est connue de tout le monde[5]; son oraison funèbre, faite de lieux communs, célèbre en Xanthopoulos le théologien savant et prudent[6]. Nous connaissons surtout Xanthopoulos par les renseignements que lui-même nous a laissés.

Xanthopoulos naquit vers 1290. Tout jeune, il fut attaché à l'église Sainte-Sophie, à Byzance. Il en utilisa la riche bibliothèque pour la composition de son œuvre la plus connue : son *Histoire de l'Église*. Il enseigna la théologie, comme en témoigne son disciple Galésiotes. Sa science attira sur lui l'attention du monde savant et celle de la cour. A la fin de sa vie, semble-t-il, il se fit moine, si l'on en croit la suscription du premier synaxaire du Triodion dans le cod. Vat. Reg. Suec. 182[7]; il prit alors le nom de Nallos[8]. Il mourut vers 1345.

L'œuvre de Xanthopoulos est assez vaste. Elle appartient toute à la littérature religieuse; elle est encore en grande partie inédite.

L'ouvrage le plus connu est son « *Histoire de l'Église*[9] », en dix-huit livres. Elle s'arrête à la mort de Phocas (610). Xanthopoulos avait préparé le plan des cinq livres suivants, jusqu'en 911, mais il n'eut pas le temps de rédiger cette partie de son ouvrage. Le mérite de Xanthopoulos est d'avoir tenté d'écrire une histoire générale de l'Église des origines jusqu'au XIV[e] siècle. Il n'est pas le premier à avoir eu cette intention. Il semble s'être servi, en effet, pour la période qu'il a étudiée, de l'ouvrage d'un anonyme qui, au X[e] siècle, avait lui aussi rédigé une Histoire de l'Église des origines à cette époque. Par

1. Cod. Marc. gr. 346.
2. *M. Philae carm.*, *ined.* ed. Martini, poésie 16, v. 2.
3. Cod. Par. gr. 1776. poésie 12.
4. Cod. Vatic. gr. 112, ff. 82v-87v.
5. *Id.*, fol. 82v.
6. *Id.*, fol. 83r.
7. Cf. Krumbacher, GBL[2], p. 293, Rem. 4.
8. Ou plutôt, NIL.
9. Édité, Migne, *P. G.*, t. 155 et 146.

ailleurs, Philippe de Sidè, au ve siècle, Théodore Anagnoste, au vi^e, avaient chacun de leur côté songé à un travail du même genre. Xanthopoulos mit trente-six ans pour rédiger son ouvrage, comme il nous l'apprend lui-même[1], et il le dédia à Andronic II[2].

Le reste de l'œuvre de Xanthopoulos est peu connu, car il est encore en manuscrit. L'Exégèse y est représentée par d'assez nombreuses études : « un *Commentaire de l'octoèche* », dont le succès semble avoit été grand[3], un opuscule *sur le sens des mots* « Kontakion », « Hexapostellarion » *et* « Aikos[4] », *Commentaire de l'hymne de Cosmas à la Vierge*[5], un « *Commentaire des ἀντιφωνῶν*[6] », un autre *sur le livre XXX de l'Échelle du Paradis*[7], et les traités suivants : « *Sur le pain azyme et le pain enzyme*[8] », « *sur les marques de souvenirs*[9] », « *pour quelles raisons doit-on, après la mort, célébrer le service divin*[10] », « *sur les poètes*[11] », et des *scholies* sur les discours de Grégoire de Nazianze[12].

On peut rattacher aux ouvrages précédents deux ouvrages liturgiques : une étude « sur l'Église de Sainte-Marie-de-la-Source-de-Vie[13] », et un Office pour la consécration de cette église.

L'éloquence sacrée est également représentée dans l'œuvre de Xanthopoulos. Ce sont des prières, comme la Prière servant de profession de foi[14], et une « *Profession de foi*[15] ». Puis des Vies de Saints, soit en vers, comme la Paraphrase de la vie et des miracles de saint Nicolas de Myra, en 2.700 iambes[16], ou en prose, comme la vie de sainte Alexandrine[17], celles de Grégoire du Sinaï[18] et

1. *Id.*, 145, col. 609 C.
2. *Id.*, *id.*, col. 588 D, Dédicace.
3. Nombreux codd. Athous 789, 1586, 2106.
4. Cod. Hierosol. 218, 259.
5. *Id.*, 218, 253, 224, Athos 1152, 2408.
6. Cod. Hierosol. 245.
7. Cod. Chisian. 18 (R. VII, 77).
8. Cod. Hierosol. 287.
9. Cod. Athous 101.
10. *Id.*, 3833, 4808, 4867.
11. *Id.*, 4212.
12. Cod. Vatic. gr. 294.
13. Cod. Vindob. *Hist. gr.*, 103.
14. Cod. Athos 3136.
15. Cod. *id.*, 3451.
16. Cod. Bodl. Miscell. 79.
17. *Id.*, *id.* Miscel. 264.
18. Cod. Mosqu. 394.

de Synésios[1], et des synaxaires : l'un sur la fête du Triodion et de la Pentecôte[2], l'autre pour mars à août[3].

Mais Xanthopoulos semble surtout avoir cultivé, à côté de l'histoire, la poésie religieuse. On a de lui des *poésies didactiques* iambiques, sous forme de catalogues, à la manière d'Ephrem, son contemporain, poésies d'une sécheresse désolante, du reste, et faites uniquement d'énumérations de faits et de noms propres : Catalogues des Basileis, des Patriarches, des dignitaires de la cour et de l'Église, des apôtres, des saints[4]. Ces ouvrages eurent un très grand succès, comme le montre le nombre élevé des manuscrits qui les transmettent. A ces poésies, se rattachent un « *Extrait de l'Écriture*[5] », un « *Précis de l'Écriture d'après Joseph*[6] », un récit de la prise de Jérusalem, toujours d'après Joseph et un ménologe iambique[7].

Les *poésies édifiantes* sont représentées par sept tropaires *sur la Vierge* avec acrostiche alphabétique, transmis en un grand nombre de manuscrits[8]. Enfin, continuant la tradition de Théodore Studite, de Jean Géomètre, de Christophore de Mitylène, Xanthopoulos s'essaya aussi dans *la poésie épigrammatique*. Il nous a laissé de courtes poésies sur toutes sortes de sujets : sur l'hymne Acathistos[9], sur des croix, sur des morceaux de la Croix ornés d'or[10], sur une image de la Vierge portant le Sauveur[11]. Enfin, Xanthopoulos a composé un alphabet édifiant[12].

Son œuvre profane est, par contre, très mince. Elle est représentée par une *introduction de chrysobulle*[13], et deux *lettres*, l'une à l'Orphanotrophe[14], l'autre supposée écrite par un certain Ignace[15] et la réponse à celle-ci[16].

1. Νεός Ἑλληνομν, 1923, p. 294.
2. Cod. Athos 539, 583.
3. *Id*, 4551.
4. *Id.*, 136.
5. *Id.*, 136.
6. Cod. Ambros. gr. 395.
7. Cod. Taurin. gr. 304.
8. Cod. Athos 2585, 6362, 5997.
9. Bologne, Archevêché, cod. 74, fol. 78v.
10. Cod. Hierosol. 150, fol. 403v. Ce cod. contient 17 poésies de X.
11. *Id.*, fol. 404r.
12. *Id.*, fol. 403r-403v.
13. *Id.*, fol. 405r.
14. Krumbacher, GBL², p. 292.
15. Cod. Ottob. gr. 32.
16. Cod. Monac. gr. 201.

Théodore Xanthopoulos.

C'est l'un des deux frères de Nicéphore Xanthopoulos. Le troisième, le moins connu, s'appelait Georges ; Michel Gabras lui écrit sept lettres[1].

Théodore Xanthopoulos semble avoir été très lié avec Grégoras, qui lui envoie la lettre 72, simple billet de recommandation. Maxime Planude lui envoie aussi une lettre[2], qui ne nous renseigne guère plus. Michel Gabras lui en adresse quinze[3] ; il y déplore la mort de son propre frère[4], et demande à Xanthopoulos son appui dans certaine affaire, où il eut le dessous[5]. Quant aux vingt-trois lettres qu'écrit à Xanthopoulos Nicéphore Chumnos, ce sont surtout des lettres oratoires[6]. Manuel Philè dédie, de son côté, à Xanthopoulos trois poésies[7], où, suivant son habitude, il quémande un objet, un manteau de fourrure, par exemple[8] ; enfin, Théodore Métochite offre « *au savant Théodore Xanthopoulos* » l'une de ses poésies, où il l'entretient surtout de lui-même[9]. Théodore Xanthopoulos fut donc un personnage assez connu et puissant ; nous sommes malheureusement fort mal renseignés sur sa vie.

Cantacuzène nous apprend qu'en 1327, il fut envoyé par Andronic II en compagnie de Niphon, évêque de Mitylène, de Cleidas, Dicéophylax et de Grégoire, archevêque de Bulgarie, à Rhégium pour porter à Andronic III les reproches de son grand-père. C'est l'unique fois où le nom de Théodore Xanthopoulos paraît dans l'histoire du siècle. Cantacuzène loue « sa vertu, son intelligence, ses connaissances[10] ».

Xanthopoulos était un ecclésiastique, comme nous l'apprend Manuel Philè qui l'appelle « Patriarche », mais nous ignorons de quel endroit. Xanthopoulos avait de la fortune ; il possédait, semble-t-il, de grands vignobles[11] ; il s'en occupait même un peu trop au détriment de ses

1. Cod. Marc. gr. 446.
2. Éd. M. Treu, let. 28.
3. Cod. Marc. gr. 446.
4. Let. 233, 256, 274, 276, 368.
5. Let. 93, 94, 233, 245, 256, 274.
6. Boisson, *An. gr. nova.*
7. Éd. E. Miller, I, 264-265.
8. *Id.*, *id.*
9. Cod. Par. gr. 1776. Poésie 11.
10. Cant. I, 46, 47.
11. N. Chumnos, let. 131 et 147.

amis, au dire de Nicéphore Chumnos[1]. Xanthopoulos était un orateur à la parole facile et brillante[2]. A croire Chumnos[3], Xanthopoulos avait écrit des *Discours* que Michel Gabras[4] trouvait remplis d'idées, et d'une clarté limpide[5]. Rien de son œuvre ne nous est parvenu ; nous ne pouvons juger si les compliments qu'on en fit étaient mérités.

ANDRONIC ZARIDAS.

Grégoras envoie à Zaridas les lettres 5, 6, 12, 103. Zaridas est un personnage dont le nom paraît souvent dans l'histoire littéraire du XIVe siècle byzantin. Les lettres de Grégoras, qui lui sont adressées, sont antérieures à 1345. Dans la lettre 5, Grégoras demande à Zaridas de lui écrire, car il ne l'a pas encore vu, et il le connaît peu. Zaridas répondit par une lettre de compliments (let. I) à laquelle Grégoras répondit, à son tour, pour ne pas être en reste (let. 6). La lettre 103 est un simple billet ; quant à la lettre 12, elle est l'une des plus importantes de celles que Grégoras nous ait laissées. C'est le récit de son ambassade en Serbie, en 1326, qu'il a inséré à peu près textuellement, dans son *Histoire*[6]. Michel Gabras, de son côté, écrit à Zaridas quatre lettres[7], où il proteste de son amitié pour celui-ci (let. 414, 436), où il le remercie de ses consolations au sujet de la mort de son frère (let. 385, 436), et où il lui annonce l'envoi de son traité *sur les songes* (let. 416). Zaridas fut aussi en correspondance avec Théodore Pédiasimos, qui lui envoie une lettre[8] ; il fut également lié avec le savant Rhabdas, qui lui écrit[9] pour lui prédire une éclipse de soleil et une éclipse de lune pour le mois de juin suivant[10] ; enfin et surtout, Zaridas fut en correspondance avec Georges Lacapène, qui, sur vingt-quatre lettres que nous possédons, lui en adresse dix-sept[11].

1. *Id.*, let. 146.
2. Let. 72.
3. Let. 32.
4. Cod. Marc. gr. 446, let. 79.
5. *Id.*, let. 80.
6. Grég. *Hist.*, VIII, 14.
7. Cod. Marc. gr. 446.
8. Éd. M. Treu. *Th. Pediasimi*... pp. 33 et 58.
9. Cod. Laurent. gr. 59, 35, ff. 204r-204v.
10. Cf. Grég. *Hist.*
11. Cf. *G. Lacapeni et Andronici Zaridae. Epistulae XXXII cum epimerismis Lacapeni*... ed. S. Lindstam. Gotoburgi 1924.

Andronic Zaridas est donc fort connu au XIV[e] siècle. Il naquit vers 1290. Il avait une sœur et un frère, Jean, dont parle Cantacuzène[1]. Andronic l'aimait beaucoup et il le vit mourir avant lui. Andronic habita d'abord Byzance, puis Serrès[2]. Il fut l'élève de Maxime Planude[3] ainsi que son frère Jean[4]. Andronic Zaridas habita longtemps Byzance, mais il avait quitté la capitale quand Grégoras y arriva. Il résidait alors à Serrès. Grégoras pensait l'y voir, à son retour de Serbie, en 1326, mais il ne put le faire car il dut rentrer directement à Byzance.

Les Zaridas possédaient, en Asie, de grandes propriétés, qui leur furent enlevées à la fin du XIII[e] siècle, et que Maxime Planude supplie Philanthropène de leur faire rendre[5] Jean habita, semble-t-il, longtemps l'Asie et exploita peut-être les propriétés de famille qui avaient été rendues ; aussi Andronic l'appelait-il « l'Asiatique[6] ».

Andronic Zaridas semble avoir été un lettré, et, comme le montre la lettre de Rhabdas, il s'intéressa peut-être aux sciences. La lettre 8 adressée par Zaridas à Lacapène montre que lui-même avait lu Homère de près. Mais, à part sa correspondance avec Lacapène, il ne nous est rien parvenu de Zaridas que deux poésies, les deux premières des trois *épigrammes*, contenues dans le cod. Vindob. Gr. 341[7].

Zaridas doit surtout d'être connu à son ami Lacapène. Ce fut « un honnête homme », au sens où nous l'entendions au XVII[e] siècle, mais il ne concourt pas personnellement à la grandeur intellectuelle de son siècle.

Les lettres sans nom de correspondant.

Quarante-deux lettres de Grégoras ne portent aucun nom de destinataire, ou donnent l'indication vague et dangereuse : « Au même ». Dans la plupart des cas, pour ne pas dire dans tous les cas, il est impossible de retrouver le nom du correspondant de la lettre. C'est notamment le cas pour les lettres de recommandation : 105, 109, 110, 112, 113, 114, 118, 119, 120, 121, 123, 125, 126, 127,

1. I, 24 et 31.
2. S. Lindstam. *G. Lacapeni epistulae X priores...*, p. XIV.
3. Let. 109.
4. *Id.*
5. Let 4.
6. Al. Olivieri. *Tre epigrammi dal cod. Viennense 341 (Nessel) 123. (Lambecius)* St. It. di Filol. cl. 5 (1897), 515-518, et J. Sadjak, *Zaridae epigrammata in cod. Vindob. phil. gr. 341.* Wiener Studien 34 (1921).

131, 133, 136, 137, 138, 139, 140, 141 ou pour les lettres de compliments souvent banales, comme il s'en rencontre dans toute correspondance : telles les lettres 32, 104, 105, 107, 108, 117 où Grégoras se plaint de ne pas recevoir de nouvelles de son correspondant, mais où il déclare qu'il ne cessera pas pour cela de faire son éloge.

D'autres lettres, pour être plus précises dans leur contenu, ne permettent pas cependant d'identifier la personne à laquelle elles furent envoyées. Telle est la lettre 111 envoyée à un ami de fraîche date, et où Grégoras repousse des compliments qu'il reçoit de ce dernier ; telles encore les lettres suivantes : lettre 115, où Grégoras prie son correspondant de bien réfléchir avant de se lier d'amitié avec lui ; lettre 122, qui accompagne l'envoi d'un ouvrage que Grégoras ne désigne pas ; lettre 124, écrite pour obtenir l'élargissement d'un prisonnier politique ; lettre 128, qui accompagne l'envoi de son *Éloge de saint Démétrius* ; lettre 129, unique en son genre dans la correspondance de Grégoras, et où il console, sur un ton badin, un ami des infidélités de sa femme. On en peut dire autant des lettres : 130, où Grégoras explique à son correspondant qu'il doit, pour plus de prudence, correspondre avec lui en un langage conventionnel ; 132, où Grégoras se plaint que ses névralgies l'empêchent d'écrire aussi souvent qu'il le voudrait ; 134, où il engage son ami à contribuer à la réfection d'un monastère ; 135, où Grégoras fait part de la mort d'Andronic II à son correspondant ; 142, où il reproche à son ami de ne pas engager le fils du Basileus à lui écrire plus souvent.

Même quand il s'agit de lettres, dont la teneur est très précise, comme la lettre 116, où Grégoras félicite son correspondant d'étudier l'astronomie et de publier des ouvrages, ou la lettre 143, où il vante les connaissances universelles de son ami, il n'est pas prudent de déclarer que ces lettres sont adressées à tel correspondant plutôt qu'à tel autre. Ce n'est pas une raison suffisante parce que ces lettres suivent dans les manuscrits une lettre, dont le nom du correspondant est donné, pour les attribuer d'office à celui-ci. Il y a parfois de fortes présomptions, en faveur de l'attribution : tel est le cas pour la lettre 143, qui pourrait fort bien avoir été écrite à Théodore Métochite. Mais il n'y a jamais certitude, et l'on doit s'interdire de mettre en tête de ces lettres le nom d'un correspondant, qui, la plupart du temps, risque de ne pas être celui du correspondant réel.

INDEX

I. — INDEX ALPHABÉTIQUE DES DESTINATAIRES DES LETTRES

Les numéros renvoient aux *Lettres*.

II. — LETTRES SANS NOM DE DESTINATAIRE

III. — INDEX DES NOMS D'AUTEURS DE LETTRES A GRÉGORAS

IV. — INDEX DES NOMS D'HOMMES, DONNÉS, PAR ERREUR, COMME DESTINATAIRES DE LETTRES DE GRÉGORAS

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE D'ANGERS, 4, RUE GARNIER, ANGERS.


P
4146